

tuent par le travail, l'étude, les voyages); *v. récipr.* (les duellistes se *tuent* ou s'entretuent souvent) [7]. (*fig.*) (*Thuëin*, immoler. *gr.* [1] *La guerre durera tant que les hommes auront la sottise d'admirer et de seconder ceux qui les* tuent *par milliers.* [2] *Les sciences naturelles ont* tué *la superstition et la credulité.* | [2] *Une seule erreur* tue *les peuples, une seule vérité les ressuscite.* Jay. [2] *L'abus des livres* tue *la santé et la modestie des femmes.* **. [3] *La curiosité* tue *l'amour.* [3] *La flatterie endort la pudeur, éveille le désir et* tue *la chasteté.* [4] *Le travail* tue *moins vîte que l'ennui.* [5] *Combien de gens sont* tués *par leur propre triomphe!* | [5] *Le cruel avantage du malheur, c'est qu'il* tue *tous les petits chagrins qui agitent la vie.* De l'Espinasse. [6] *Dans la plupart des hommes, les philosophies divine et humaine n'ont pu* tuer *la bête.* [5] *La vie végétative est si vigoureuse chez la plupart des hommes, que l'oisiveté, l'ennui, la misère, les douleurs ne peuvent la* tuer. [6] *Le temps* tue *souvent ceux qui cherchent à le* tuer. [7] *On ne peut s'empêcher de sourire, en voyant les médisans et les calomniateurs se* tuer *à qui mieux mieux.*

Tuerie, *s. f. Caedes.* (*popul.*) carnage, massacre, bataille sanglante (grande — affreuse; ce n'est qu'une —); lieu où les bouchers tuent leurs bêtes; * (*mieux*) échaudoire. B.

Tueur, *s. m.* celui qui tue les porcs, etc.; (*famil.*) bretteur; * inspecteur des porcs tués. B. —, *s. m.* assassin. Henri IV. (grand — impitoyable, infatigable). *Les* tueurs *d'hommes font moins de mal à leur espèce que les imposteurs et les corrupteurs. Ce* [illegible] *que dans les siècles et les pays d'igno-*

toucher, percer le —; fonder sur le —); *concrétion pierreuse de la nature des stalactites *ou* sédiment sous la couche de terre végétale; *grosse étoffe d'étoupes et de poils. (*fig.*) ignorance recouverte d'une teinte de savoir. B.

Tufeau, *s. m.* pierre de tuf. R.

Tuffière, *s. m.* nom d'un glorieux en comédie. A. *Tufière.

Tufier. -ère, *adj. Tofaceus.* de la nature du tuf. * *f.* -ere. Tuffier. -ère. T. V.

Tuge, Tuque, *s. f.* t. de mer, faux tillac. R. G. C

†Tugue, *s. f. voy.* Tuge.

†Tuilage, *s. m.* dernière façon aux draps.

Tuile, *s. f. Tegula.* terre cuite pour couvrir les toits (large, plate, bombée); * lingotière; planchette mastiquée pour coucher le poil du drap.

Tuileau, *s. m.* morceau de tuile.

Tuilée, *adj. s. f.* (coquille) en forme de tuile creuse. G. C.

Tuiler, *v. a.* entonner un verset avant la fin du précédent; polir, lustrer le drap avec la tuile. G. C.

Tuilerie, *s. f.* où l'on fait la tuile.

Tuilette, *s. f.* plaque d'argile devant l'ouvrage.

Tuilier, *s. m.* qui fait des tuiles.

†Tuition, *s. f.* action de voir; * défense. Montaigne. Sully.

†Tulaxode, *s. m.* -*des.* vermiculaire conique.

Tulipe, *s. f.* -*pa.* fleur, | plante bulbeuse qui la produit (belle, large — rose, panachée) [1]; coquillage: * vase en tulipe. B. [1] *Femmes! ne cherchez point à ressembler aux* tulipes *dont les imperfections sont des beautés.* Pythagore.

Tulipier, *s. m.* -*pifera.* arbre aux tulipes, à bois jaune, fleurs en tulipes vertes, d'Amérique. *voy.*

Tuméfaction, *s. f.* tumeur, enflure non ordinaire.

Tuméfier, *v. a.* -fié. e, *p.* -*facere.* causer une tumeur. * se —, *v. pers. usit.*

Tumeur, *s. f.* -*mor.* enflure causée par accident *ou* par maladie.

†Tumulaire, *adj.* 2 *g.* (pierre —), de tombeau.

Tumulte, *s. m.* -*tus.* | vacarme; trouble; | grand mouvement avec bruit et désordre (grand, bruyant — confus; causer, exciter, appaiser le —; il s'élève du —); * (*fig.*) *se dit* des passions, des sentimens, des pensées: (en —), *adv.* en confusion, en désordre.

Tumultuaire, *adj.* 2 *g.* -*arius.* qui se fait avec tumulte [1]; avec précipitation, contre les formes et les lois (délibération, assemblée —). (*syn.*) [1] *Le désir de s'éviter soi-même est la source de toutes les occupations* tumultuaires *des hommes.* Pascal.

Tumultuairement, *adv. Incomposité.* d'une manière tumultuaire (délibérer, résoudre, arrêter — que).

Tumultuer, *v. n.* (*vi.*) faire du tumulte, du bruit. V.

Tumultueusement, *adv.* -*tuosè.* en tumulte; * séditieusement (s'assembler, marcher —).

Tumultueux. -se, *adj.* -*tuosus.* (*fig.*) avec tumulte, | trouble; | brouillon, emporté, séditieux (esprit, vie, assemblée, cris, * flot —, Racine.).

†Tunga, *s. m.* puce d'Amérique qui pénètre sous les ongles de l'orteil.

†Tungsthène, *s. m.* demi-métal très-dur, très-cassant, acidifiable, calcinable, crystallisable en octaëdre. * —-stene. RR. —-stène. AL. * Schéelin.

Tunicelle, *s. f.* petite tunique. G. C. * -ele. R. [illegible] sorte de vêtement de des-

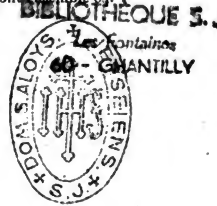
L'ART
D'ÉCRIRE ET DE PARLER FRANÇAIS.
TROISIÈME PARTIE.

DICTIONNAIRE
DES
BELLES-LETTRES.

La première partie se compose du Dictionnaire universel[1], la seconde des Nouveaux Principes de Grammaire, et Dictionnaire des difficultés de la Langue française[2].

(1) Un volume in-4° de 107 feuilles, broché, pour Paris, 25 francs; relié, 28 francs. Deux volumes in-8° de 112 feuilles, brochés, pour Paris, 18 francs; reliés en un volume, 21 francs.

(2) Un volume in-8° de 48 feuilles, broché, pour Paris, 8 francs; relié, 9 fr. 50 c. Il faut ajouter 5 centimes par feuille pour le recevoir franc de port par la poste; les trois volumes des Belles-Lettres en ont ensemble 84.



N. B. Plusieurs personnes ayant soumis cet Ouvrage au redoutable jeu de la bibliomancie (divination ou jugement à livre ouvert), en ont porté de très divers, selon les articles sur lesquels le sort les a fait tomber; il est donc nécessaire d'avertir les lecteurs que si les articles sont placés par ordre alphabétique, cependant ils se tiennent tous et se rapportent, comme les points de la circonférence, à un centre, au principe de l'*association des idées*, dont ils sont l'application; en sorte que les lecteurs réfléchis ne peuvent bien juger cet Ouvrage, y trouver tout l'agrément et toute l'utilité que nous nous sommes efforcé d'y réunir, *si sa lecture n'est pas commencée par le commencement*, l'exposition du principe de l'association des idées, qui, mieux connu, aurait, nous osons le dire, augmenté le nombre des bons juges, des bons livres, et diminué celui des mauvais. Ils ne sont tels que par l'inobservation de ce principe et de la méthode d'application développée dans cet Ouvrage, dont les deux tiers, au moins, formés d'extraits, de citations, d'exemples à l'appui, sont *bons*.

Quant au reste...., s'il faut des ombres dans un tableau, des vides dans un bas-relief, il faut des repos, même des langueurs dans un livre, pour relever les plaisirs intellectuels de la lecture.

Cet Ouvrage sera de douze volumes environ, du prix de 5 fr. chaque pour les souscripteurs.

Le quatrième volume paraîtra dans le courant de janvier 1823.

DE L'IMPRIMERIE DE HUZARD-COURCIER,
rue du Jardinet-Saint-André-des-Arcs, n° 12.

DICTIONNAIRE

DES

BELLES-LETTRES,

CONTENANT

Les élémens de la littérature *théorique* et *pratique* d'après un seul principe, applicable à toutes les langues, l'association des idées opérée dans le langage ou le style, par le bon emploi des quatre élémens littéraires, les *faits*, les *images*, les *pensées* et les *sentimens*, fournis par l'*Esprit*, l'*Imagination* ou la *Mémoire* et le *Génie* nourris par l'*Etude*; Elémens choisis par le bon *Goût*, appréciés par le bon *Sens*, et disposés par l'*Ordre* pour atteindre au noble but des Belles-Lettres, l'*association des idées* de Bonheur et de Vertu;

Principe appuyé d'Extraits raisonnés des écrits didactiques d'Aristote, Cicéron, Horace, Quintilien, Longin, Vida, Corneille, les deux Racine, Boileau, Rollin, Fénélon, Bouhours, le Bossu, Batteux, Condillac, Dubos, Trublet, Fontenelle, de Jaucourt, d'Alembert, Marmontel, Mallet, Sulzer, Voltaire, Hugh Blair, Johnson, Thomas, Maury, Buffon, La Harpe, Palissot, Geoffroy, Cailhava, Chénier, De Staël, Ginguené, Dussault, Nodier, Sismondi, Amar, le Mercier, de Barante, Lefebvre, etc., etc.; avec des Citations de professeurs et de bons Exemples en vers et en prose.

L'art de juger est celui de jouir.
PRÉFACE.

Par P. C. V. BOISTE,

ancien avocat, auteur du dictionnaire universel.

TOME TROISIÈME.

PARIS,

H. VERDIÈRE, LIBRAIRE, QUAI DES AUGUSTINS, N° 25.

1822.

comme la corne.

... du maillet de fer, les pores avec un cou-
teau), (épistol., fig.) (le temps, le chagrin se

DICTIONNAIRE

DES

BELLES-LETTRES.

DIALOGUE (le) fut la première œuvre littéraire de l'esprit humain, à moins que la malice ne place auparavant le fameux monologue contenant le récit fait par Eve des sensations qu'elle éprouva immédiatement après sa naissance, et que le génie créateur de Pope commence par ces vers :

Je me rappelle encor l'instant où la lumière,
Pour la première fois vint frapper ma paupière.

(*Voyez* BEAU.) Mais il est impossible que ce fût le premier discours de notre mère qui avait une éloquence si séduisante, surtout après que le serpent lui eut prêté sa langue, que, dit encore la malice, elle a gardée. Si nous avions les *Dialogues* très intéressans d'Adam et d'Eve, le discours séducteur de Satan, pour l'engager à manger du fruit défendu, celui plus séducteur d'Eve à Adam, pour aveugler sa raison, et lui faire enfreindre la défense, faite par leur créateur, d'y toucher; oubliant ses terribles menaces, trop accomplies, nous trouverions dans ces discours les modèles parfaits dû *Dialogue* naturel, qui est un entretien soit réel, soit fictif, et par écrit, entre deux personnes, par extension, entre plusieurs, dit l'Académie, le mot ayant deux étymologies : l'une simple, *dis*, deux, *logos*, discours; l'autre, plus maligne et très pittoresque, *dia*, à travers, mot auquel s'associe promptement l'idée, le souvenir, la critique de ces entretiens, en feux croisés, très fréquens surtout lorsque les dames s'en mêlent, et parlent, dans un cercle entremêlé, mode ou chiffons, tandis que les hommes parlent politique. L'une vaut l'autre : elles sont aussi mobiles, et du moins nos premiers pères pouvaient donner des bases plus stables à leurs *Dialogues*.

Mais, jusqu'à ce jour, aucun poète, Pope lui-même, quoiqu'il eût fait le monologue d'Eve, qui n'était que le commencement d'un *Dialogue*, n'a donné les réponses d'Adam, et peut-être la chose était-elle impossible. En effet, si le fruit était, comme on le croit généralement, celui de la toute-science, après en avoir mangé, leurs discours antérieurs durent leur faire pitié, tant ils étaient vides de science; ils durent après rester muets, non-seulement de remords, mais de trop de savoir : l'ignorance est la mère du bavardage; la toute-science nécessite le silence. Que dire à celui qui sait tout,

comme...... un peu de hardiesse!..... comme nos jeunes docteurs. Mettez en présence deux savans qui aient toute l'Encyclopédie dans la tête : ils resteront muets, parce qu'ils ne pourront rien s'apprendre mutuellement, rien se communiquer, ce qui est le but des *Dialogues*. Il en dut être de même, et pis encore, de nos premiers pères avec leurs savoirs universels, et la première punition d'Eve, qui bavardait beaucoup ne sachant rien, comme font ses filles, dut être le mutisme, lorsqu'elle sut tout. Quels faits, quelles images pouvait-elle offrir au savant Adam, qu'il ne connût pas; quels faits raconter, quelle image peindre, quelles pensées pouvait-elle rendre, quels sentimens exprimer qu'il n'eût pas dans l'esprit ou dans le cœur, ou du moins dans l'intellect? Le *Dialogue* se nourrit des quatre élémens, mais plus particulièrement de pensées et de sentimens; il est dépourvu de toute espèce d'intérêt, lorsqu'il ne peint rien à l'imagination, n'instruit pas l'esprit, ne touche pas le cœur; or, tout était redondance pour nos pères : quand on a tout vu, tout su, tout idéé, l'on n'a plus rien à dire, et le *Dialogue* est nul, et l'*omne scibile*, la toute-science, le tout-savoir, auquel doit, dit-on, nous faire atteindre l'indéfinie perfectibilité, devra faire régner le silence sur toute la terre (le beau moment!) comme probablement il règne dans le ciel parmi les anges, qui doivent tout au plus s'écrier de temps en temps, en voyant l'Eternel : « oh! » comme cette bonne vieille en le priant; comme les ignorans musulmans, criant : Allah! Allah! tant les extrêmes se touchent!

Mais c'est une autre hypothèse, une fiction, peut-être, qui r'ouvre l'inépuisable source du *Dialogue :* le fruit défendu est une allégorie; la science qu'il révélait était celle de l'hymen; Adam et Eve devaient être heureux tant qu'ils l'auraient ignorée; toujours entourés de riantes illusions : Satan fut le désir; ils enfreignirent, égarés par lui, l'ordre du prévoyant, et cette désobéissance leur détruisit tout à coup les charmes de ces illusions; elle amena progressivement tous les maux qui les assaillirent, à mesure que leurs enfans se multiplièrent sur le globe, où naquit Abel, la première victime. Cette science a fait naître le *Dialogue* d'amour, qui depuis a fourni des bibliothèques entières, composées de romans dialogués, de correspondances, et surtout de tragédies amoureuses, plus encore d'innombrables comédies, toutes tendantes au mariage, terme du bonheur, par une conséquence inévitable de la transgression de nos premiers pères, dont Moïse ne nous a pas conservé les *Dialogues* terrestres. L'histoire en fait très peu d'usage, à moins qu'elle ne mente; et pour embrasser ses annales d'un coup d'œil, qui put savoir ce que se disaient Adam et Eve dans le Paradis, les Triumvirs dans l'île de....... Alexandre et Napoléon dans celle du Niémen? Vous avez en trois lignes, le commencement et la fin du monde, entre eux l'innombrable quantité de personnages que vous pouvez faire dialoguer.

Après le divin Moïse, qui nous a donné le récit des *Dialogues* surnaturels entre Dieu et lui, derrière le buisson ardent, où les Juifs ne voyaient que le feu, le premier auteur de *Dialogues* connu, le

premier modèle est Homère : c'est dans ses œuvres que les grands poètes ont copié les grands et beaux *Dialogues*, prolongés en tragédies par Euripide, Eschyle, Sophocle, puis Corneille, Racine, Voltaire, etc. Où trouverez-vous de plus beaux *Dialogues* que ceux d'Agamemnon et d'Achille, d'Achille et de Priam, d'Auguste et de Cinna? et dans tous vous admirerez l'emploi le plus heureux, fait par le bon goût et le bon sens dans l'ordre le plus naturel, des quatre élémens, les faits sont toujours peu nombreux, les images rapides, mais vives.

> Et jamais dans Larisse un lâche ravisseur,
> Me vint-il enlever ou ma femme, ou ma sœur?

Les pensées sont plus développées.

> Pourquoi le demander puisque vous le savez?
>
> Pourquoi je le demande! Oh ciel! puis-je le croire,
> Qu'on ose des fureurs avouer la plus noire!
>
> Eh! que m'a fait à moi cette Troie où je cours?

Les sentimens, surtout, sont l'âme de ces *Dialogues*, si les pensées en sont le corps.

> Je ne me vante pas du fastueux effort
> De voir, sans m'alarmer, les apprêts de ma mort:
> Je regrette la vie; elle dut m'être chère!

dit la tendre Iphigénie.

Lecteurs! à genoux! admirez, admirez Racine; mais n'oubliez pas le bon Homère, dont le génie renferma, créa tous ces merveilleux, ces inimitables modèles de *Dialogues*.

Mais, direz-vous, des critiques reprochent à Homère les fréquens et trop fréquens *Dialogues* entre des guerriers qui vont se battre à outrance. Ces critiques sont des .... : Homère a peint les mœurs de son siècle, et dans ce siècle on se battait presque toujours corps à corps, héros contre héros. Avant le combat, ou pour se reposer, lorsqu'il était à outrance, il était naturel qu'ils se parlassent, ne fût-ce que pour se dire des injures, se faire des reproches, satisfaire la passion de la haine, ou tuer le temps, avant de s'entre-tuer.

Homère a donc fait dialoguer les combattans duellistes appuyés sur leurs piques ou leurs boucliers, après s'être fatigués en frappant dessus ou sur leurs casques, leurs cuirasses. Aujourd'hui les critiques le blâment; ne pouvant s'élever avec le génie jusqu'à ces temps antiques, ils veulent le rabaisser à nos modernités, mais ils ont tort: sans doute, entre combattans modernes, qui se canonnent, se fusillent du plus loin qu'ils s'aperçoivent, en vertu du proverbe: « il vaut mieux tuer le Diable que le Diable nous tue, » puis courent à la baïonnette, comme des enragés, les uns sur les autres, oubliant que l'on ne meurt qu'une fois, et c'est toujours la première; entre ces combattans, le *Dialogue* n'est pas admissible : c'est tout au plus un échange de gros jurons, *inentendus* par les contendans : toutefois, entre officiers bonnes lames, il peut s'établir des *Dialogues*, avant, pendant ou bien après le combat, et l'histoire rapporte brièvement le *Dialogue*

entre un Français du bon ton, gagnant à ce vilain jeu, et son adversaire tombé, se soutenant d'un bras, et disant : — « Monsieur, par égard, par pitié pour ma femme et mes enfans, laissez-moi la vie ! — Monsieur, demandez-moi toute autre chose; tout ce que vous voudrez, et je suis prêt à vous l'accorder, fût-ce ma propre vie; mais la vôtre! cela m'est impossible, absolument impossible ! l'ordre est : point de quartier !... Nouvelles instances, même réponse, et pour dernier mot, la mort, en lui plongeant son épée dans le cœur! Puis, parlez du fanatisme religieux ! Hélas ! pour l'homme tout devient fanatisme, lorsque l'intérêt réel ou factice le veut. Le coupable fut le général féroce qui donna cet ordre inhumain, ordre que la maudite philosophie, *qui*, dit-on, *a fait tant de mal*, a cependant empêché depuis de renouveler. Nos soldats *philosophes*, n'étant plus des machines à tuer ou pour tuer, raisonnant les ordres qu'ils recevaient d'après les principes de l'humanité et de la raison, repoussèrent avec indignation et mépris le décret émané de la Convention liberticide, qui défendait de faire des prisonniers, ordonnait de tout tuer ; refus dangereux autant que magnanime, auquel durent l'existence plusieurs individus, qui depuis... leur prouvèrent toute la vivacité de leur reconnaissance.

Cet usage du *Dialogue* militaire entre des combattans avait encore lieu de nos jours, entre des hussards allemands, prussiens, et alsaciens ou lorrains qui *faisaient parole* avant la bataille. Ils demandaient la permission de sortir des rangs pour aller provoquer l'ennemi par des injures : si nul rival n'en sortait, ils tournaient bride en se dressant sur l'étrier, et se penchant le corps sur la tête du cheval : vous voyez d'ici l'insultante attitude. S'il se présentait un tenant, alors entre les rangs, ils commençaient à s'alloquer, à dialoguer; puis venaient des parades de coups de sabre, puis la colère, la fureur, excitée par les sobriquets; la rage les animant, ils s'entretuaient, animés par les spectateurs, si le choc de ceux-ci ne venait les délivrer, convertissant le duel en escarmouche, après laquelle, dignes imitateurs des héros d'Homère, ils allaient mettre sur leurs saignantes estafilades, non pas le divin *dictame*, inconnu de nous qui croyons en savoir plus que les anciens, mais, ce qui le vaut bien, la modeste aristoloche, macérée dans le vin blanc que leur prudence ravissait à leur intempérance pour composer ce véritable baume de fier-à-bras, dont nous vous offrons la recette, peut-être inconnue de vous, pour que du moins vous n'ayez pas perdu tout votre temps à parcourir notre dialogisme ou débats fictifs en *Dialogues* entre nous et vous, qui, sans vous en douter, avez parcouru la moitié de la poétique du *Dialogue* employé dans le poëme et la tragédie, lorsqu'il a pour objet le développement d'une action. Les rapides exemples que nous avons cités, ceux que votre mémoire vous rappelle, vous disent, sans professeur, d'abord avec La Harpe, que l'invention du *Dialogue* (si l'on peut appeler invention l'usage de la parole) fut sans doute le premier pas de l'art dramatique; le second fut d'y joindre une action. Le bon sens vous dit qu'en général le désir de briller nuit beaucoup au *Dialogue* de nos tragédies, dans lesquelles

le poète (c'est Voltaire dont l'audacieux Marmontel parle sans doute) ne peut se résoudre à faire interrompre un personnage auquel il reste encore de belles choses à dire; et le goût (notre auxiliaire) est la victime de l'esprit, qui devrait céder la plume à notre grand auxiliaire, le génie, cet interprète de la nature; mais quel courage ne faut-il pas au poète pour s'anéantir comme il le devrait? Comment ne se rirait-il pas de cette comparaison très spirituelle du professeur? « Un personnage qui, dans une situation intéressante, tragique, s'arrête à dire de belles choses qui ne vont pas au fait, ressemble à une mère qui, cherchant son fils égaré dans les bois, s'amuserait à cueillir des fleurs; » bientôt le loup la croquerait, et son fils avec elle, comme la critique aux dents acérées déchirera le poète épique qui fait dialoguer trop long-temps ses personnages, ainsi que l'a fait le Dante. L'action! l'action! c'est l'âme de l'épopée. Nous réservons la comédie, le conte et la fable pour vous délasser si, non par impossible, mais par très possible, vous êtes ennuyé, fatigué de ce que disent les professeurs sur le *Dialogue* en général, puis sur le philosophique, qui a pour objet la preuve, le développement d'une vérité.

Nos quatre poétiques ne nous disent rien spécialement du *Dialogue* en général, mais beaucoup et d'excellentes choses relativement à la tragédie, la comédie (*voyez* ces mots). Horace vous dit :

Versibus exponi tragicis res comica non vult;
Indignatur item privatis, ac prope socco
Dignis carminibus narrari coena Thyestæ.
Interdum tamen et vocem comœdia tollit.
Iratusque Chremes tumido delitigat ore,
Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri
Telephus et Peleus.

Littéralement, sans trop contourner notre langue :

« Une chose comique ne veut point être exposée en vers tragiques; le festin de Thyeste s'indigne également d'être raconté en vers familiers et près du socle (de la comédie); et cependant parfois la comédie élève la voix. Chrémès indigné dispute d'une bouche (d'un ton) fière; très souvent les tragiques Télèphe et Pelée se plaignent en discours humbles.

Singula quæque locum teneant sortita decenter.

« Que toutes choses distribuées convenablement occupent leur place. » Ailleurs Horace résume en deux mots les règles du style du *Dialogue* : » *Convenientia cuique*, à chacun ce qui lui convient. »

Boileau développe et commente ces préceptes en vers que vous savez, mais que vous reverrez avec plaisir, tant ils sont bons. Le second chant de son Art poétique est presque tout entier consacré au style. Il dit de l'élégante idylle (*voyez* ce mot), qui souvent emploie le *Dialogue* :

Son tour simple et naïf n'a rien de fastueux,
Et n'aime point l'orgueil d'un vers présomptueux,

c'est le *projicit ampullas* et *sesquipedalia verba*.

Mais souvent dans ce style un rimeur aux abois,
Jette là, de dépit, la flûte et le hautbois;
Et, follement pompeux dans sa verve indiscrète,
Au milieu d'une églogue embouche la trompette.
. . . .
Au contraire, cet autre, abject en son langage,
Fait parler ses bergers comme on parle au village;
Ses vers plats et grossiers, dépouillés d'ornement,
Toujours baisent la terre et rampent tristement.
On dirait que Ronsard, etc.

Mais arrêtons-nous; cet article ne finira pas sans que nous ayons vengé la mémoire de ce poète des injustices de Boileau, qui certes versifie mieux, mais non plus *sentimentalement*, comme diraient les romantiques, grands partisans du *Dialogue pedestre*, familier. Ces messieurs ont une poétique particulière, *privata*. Nous ultrà, tête à perruque littéraire, tenons au classique, et remonterons à Cicéron, pour justifier en passant notre préférence de l'école classique, du beau idéal, à l'école du genre romantique, rêveur, mélancolique, comme vous voudrez, et dont Molière eût la prévision, et se moqua, qu'il peignit ironiquement en quatre mots: « Qu'il fait sombre dans son âme! » pour justifier notre préférence de l'école tragique française à l'école *Chekspirienne* et *Schillérienne*, nous invoquerons l'*ut pictura poesis*, la poésie est comme la peinture, et nous comparerons l'école Cornélienne, Racinienne, Voltairienne, en un mot, française classique, aux admirables tableaux de la famille de Darius, des martyrs de saint Gervais et de saint Protais, puis l'école étrangère à ces tableaux, dans lesquels on admire des détails très beaux, une tête charmante, un joli lointain, etc., etc., mais dont le reste n'est plus que croûte, bambochade, caricature: il y aura place pour tous dans cette gradation. L'ensemble! l'ensemble! et composé de détails plus ou moins parfaits, voilà ce qui fait la perfection, le grand poète, le grand écrivain, le grand homme! voilà ce que fit Michel-Ange dans son Jugement dernier, et nous dirions presque Voltaire, marchant sur les pas tragiques de Corneille et de Racine! En doutez-vous? lisez Zaïre, Alzire, Mahomet, etc., etc.: notre oreille seule les place, et non notre jugement,

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

Puis prononcez! Hésitez-vous? lisez tous les chefs-d'œuvre de l'antiquité, notamment ceux de Démosthènes et de Cicéron, auxquels l'école romantique n'atteint pas: Cicéron, vous le savez, composa beaucoup de *Dialogues* philosophiques, et trois sur l'éloquence, dans lesquels il ne dit cependant rien du *Dialogue*, supposant que les siens serviraient de modèles. Ainsi, nous vous invitons à les lire, vous ne regretterez point votre temps. Quintilien ne parle pas du *Dialogue*, non plus que Rollin, qui suivit les pas de ces deux grands maîtres; ainsi, nous passons aux modernes. Le premier, Marmontel, vous dit:

« C'est un grand bien que de s'amuser; c'en est un plus grand de s'instruire. » Ajoutons, pour être vrai philosophe, et d'instruire les autres. Les anciens, pour atteindre au second bien, n'avaient pas

trouvé de meilleur moyen que le *Dialogue*. Platon et tous les philosophes anciens de toutes les écoles, avant ou après lui, Cicéron, Lucien, etc., firent un usage merveilleux du *Dialogue* pour instruire leurs disciples, ou pour discuter les questions les plus importantes sur la religion, la philosophie, la morale, la politique, les Belles-Lettres, et probablement les Beaux-Arts; car il est impossible que les créateurs, les admirateurs de tant d'inimitables chefs-d'œuvre, du Panthéon, de l'Apollon du Belvédère, n'aient pas dialogué sur d'aussi sublimes objets.

Mais, comme il est de l'homme de se tromper, comme le mal et le bien, *l'us* et l'abus sont inséparables, le *Dialogue* philosophique, qui avait pour objet « un résultat ou de sentimens ou d'idées, » de *pensées*, par conséquent, eut pour abus le *Dialogue* sophistique, entremêlé de sophismes, dont Cicéron lui-même donne à dessein des exemples, parce qu'il est impossible de réfuter une erreur sans l'avoir exposée dans toute sa force, comme le fait toujours un interlocuteur sophiste dans les *Dialogues* de Cicéron, sur les matières les plus importantes à l'humanité, Dieu, la raison, cet instinct de l'homme social, et suffisant, pendant des milliers de siècles, à l'antique humanité, valant bien sans doute l'humanité moderne, *Dialogues* dans lesquels ce grand philosophe n'introduit que trois personnages, selon le précepte d'Horace, un plus grand nombre devant nécessairement troubler l'ordre indispensable dans le *Dialogue*, qui, sans lui, même entre deux personnages, deviendrait semblable au feu des tirailleurs, dont la plupart des coups ne portent pas; ils tirent leur poudre aux moineaux, comme ceux qui dialoguent sans ordre et sans suite dans les idées, livrant leurs paroles au vent qui les emporte.

Mais ce *Dialogue* sophistique peut être aussi dangereux que la controverse religieuse; l'esprit de l'homme aimant de préférence, sinon le mensonge effronté, du moins les illusions, ses filles perfides, et plus aimables que la vérité, toujours un peu crue, comme elle est nue, mais qui doit obtenir son triomphe dans le *Dialogue* philosophique, lequel dit Marmontel, « doit mêler, classer, circonscrire les idées, en leur donnant toute leur étendue; en saisir les justes rapports, tirer ainsi du chaos les élémens de la science, et y répandre la lumière. » Passage que nous avons transcrit pour vous faire voir que les faits, et surtout les pensées, sont les élémens obligés du *Dialogue* philosophique, comme les images, et même les sentimens, le seront du *Dialogue* sophistique, dont le grand art est de faire intervenir le cœur, les passions, d'en appeler aux intérêts particuliers, ainsi que firent nos orateurs sophistes, alors que la raison, l'intérêt de tous, ou du plus grand nombre, devait, d'après le grand, l'unique principe social, être entendus.

Le *Dialogue* philosophique « doit dissiper les nuages à mesure qu'ils se forment, aplanir pas à pas les difficultés qui se présentent; son but est la solution de toutes celles que l'ignorance, l'habitude, l'opinion, ajoutons la mauvaise foi, le machiavélisme effronté, l'esprit

de parti furieux, opposent à la vérité, » par le moyen du *Dialogue* sophistique, l'emploi du sophisme plus ou moins captieux, et du faux bel esprit trop admiré par la sottise, plus souvent par le fanatisme de secte, surtout lorsque le sophisme fut effrontément assaisonné de l'impudente ironie, par des orateurs salariés, qui avaient toute honte bue, insultaient à toute une noble, une généreuse nation, parce que le triomphe de leur sophisme était le prix avec lequel ils achetaient la vie heureuse par la domination et la jouissance, unique but auquel ont toujours tendu les chefs de parti; ce que vous pouvez démontrer par les faits, dans des *Dialogues* des morts, dont les interlocuteurs seront ces mêmes personnages, bien étudiés dans l'histoire et leurs mémoires.

Si vous avez réellement les qualités et les talens nécessaires pour bien étudier, dévoiler l'homme, et le peindre, vous mettrez, pour ainsi dire, leur âme sur le papier, comme les peintres ont mis leur visage sur la toile ou les médailles, et vos *Dialogues* feront horreur, mais en inspirant un vif intérêt : vous trouverez, au fond de toutes ces âmes, que vous crûtes impénétrables, l'hydre hideux de l'égoïsme replié comme un ressort, et leur donnant ces violentes impulsions qui les firent des machines destructives, dévastatrices, dépopulatrices, apparemment en compensation, dira M.... de cette vaccine qui menace les nations de l'horrible nécessité de l'infanticide légal et national, comme à la Chine. Autre sujet de *Dialogue* entre des morts et des vivans, car le *Dialogue* peut s'occuper de tout : il a pour matière l'Encyclopédie.

Sa forme a de grands avantages : elle ôte au ton didactique ce qu'il a de naturellement impérieux, en substituant la discussion (*voyez* ce mot) de plusieurs à l'enseignement d'un seul. Elle écarte la monotonie en variant le style (si l'écrivain en a le rare talent) suivant les personnages; elle tempère la sécheresse et l'austérité des principes par l'agrément de la conversation; enfin, elle développe le pour et le contre de chaque opinion avec la vivacité et l'*abondance* que chacun de nous a naturellement, en soutenant l'avis qui lui est propre; elle montre les objets sous toutes les faces *et dans le plus grand jour*, dit La Harpe, dont nous avons souligné quelques paroles, qui d'abord vous offrent deux grands inconvéniens du *Dialogue;* le moindre est l'*abondance*, le bavardage inévitable, ne fût-ce que celui des formules de politesse. Nous passons légèrement sur celui de laisser quelquefois en doute quel est l'avis de l'auteur lui-même; il n'est pas aussi grave que celui de répandre l'incrédulité, le scepticisme, en offrant aux esprits faibles ou faux le *pour* et le *contre*. Les premiers restent indécis, et les seconds, plus aptes à l'erreur qu'à la vérité, saisissent l'erreur; et tous ceux qui furent auditeurs de controverses religieuses et même politiques, vous diront combien ces *Dialogues* sont dangereux, parce que la vérité nue plaît moins aux hommes, en général, que l'erreur enveloppée de tous les charmes prestigieux de l'éloquence, de l'*illusion*, et même du paradoxe, flatteur adroit de la vanité.

Cet inconvénient sera plus grave, plus dangereux, si vous faites



dialoguer des morts, de grands criminels. Tout homme ayant toujours une raison suffisante à ses yeux, non pas seulement pour la sottise qu'il dit, mais pour la faute qu'il fait, souvent même pour le crime qu'il commet, il est bien à craindre qu'il ne séduise les jeunes têtes, n'enflamme leurs passions : ici tout un volume est à faire; mais revenons seulement à l'abondance. Jean-Jacques vous a dit qu'il fallait plusieurs pages de vérité pour réfuter une ligne d'erreurs; voyez où cela vous mène, et puisque l'association des idées nous met cet homme sous les yeux de l'imagination, supposez que vous le fassiez dialoguer; ce sophiste dangereux vous prouvera que lui-même, qui s'avouait ingrat, etc., etc., fut le plus vertueux des hommes; il vous prouvera que sa Julie, fille effrontée, amante barbare, épouse coupable, était digne de lui, son père intellectuel, comme la plus vertueuse des femmes, et cependant, si vous êtes père, amant, époux, ou seulement frère, Dieu vous préserve d'une égoïste Julie! c'est notre vœu le plus ardent : mieux vaudrait un méchant effronté, une impudente prostituée, que ces deux perfections; du moins l'enseigne est aux premiers, personne ne peut s'y être pris que volontairement; et les deux autres, enveloppés du manteau de la vertu, sont des *pestiférés* séduisans, et leurs *Dialogues*, comme leurs monologues, ont exalté plus de têtes, égoïsé plus de cœurs, égaré plus d'imaginations, faussé plus d'esprits, corrompu, tranchons le mot, plus d'âmes, que la morale répandue charlatanesquement dans le reste des ouvrages n'a pu former d'âmes vertueuses; c'est là le but des *Dialogues* des morts ou des être romanesques.

Ces morts, si vous les faites parler comme ils le doivent, seront les meilleurs conseillers des vivans; ils savent à quoi s'en tenir sur toutes nos ignorances; ils ont une juste idée des hommes et des choses; ce sont, n'en déplaise à quelques vivans, de véritables philosophes : la religion, humainement modifiée sur la terre, ne fut qu'un moyen pour atteindre au poste brillant qu'ils occupent, s'ils sont en Paradis, mérité par leurs vertus. Là, dans la présence de Dieu, la religion dépouille l'homme; elle redevient ce qu'elle était, la raison divine, la philosophie dans sa plus exacte acception; et certes, cette philosophie, cette raison, sagesse de Dieu, qui voulut bien en départir quelques rayons aux hommes, ne peut plus tromper ses interprètes : ils vous diront la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, mais en deux mots : vanité pour la terre! équité pour le ciel! voilà les grands principes; mais, pour les développer en *Dialogues*, il vous faut du génie, de la prudence; les vivans vous écoutent, et si vous leur déplaisez, ne pouvant s'en prendre à ces morts, dont vous êtes l'écho, à ces morts, qui se rient d'eux et de leurs jugemens, c'est vous qui serez pour eux la victime.

Après ce conseil important, il en est un minutieux, mais nécessaire. Le génie dédaignant trop souvent les détails, et s'attirant ainsi les aigres reproches de la critique, qui voit un fétu sur la robe blanche du triomphateur, nous lui dirons de ne point ajouter, aux noms de ses personnages dialoguans, l'article cabalistique *de;* il fait sur terre

l'effet d'un microscope qui grossit prodigieusement des animalcules : dans le ciel, et même pour la postérité, ce *de* n'est rien qu'une ridicule et vaniteuse addition superficielle, que la vraie grandeur, l'héroïsme rejettent; et nous disons déjà, même sur notre petit globe, Condé, Turenne, Luxembourg, Fenélon, La Fontaine, Voltaire, tous messieurs à ce *de* qui, n'étant plus qu'un jouet enfantin, est laissé par l'opinion, juste appréciatrice du mérite, à la médiocrité, disant encore : M. de Pompignan, et MM. De...., De...., De....; votre malignité remplacera les points. Mais vous, dans votre *Dialogue*, vous ôterez au nom ce *de*, si ce n'est que vous fassiez un *Dialogue* très piquant, dans lequel vous mettrez aux prises l'aristocratie des talons rouges et la démocratie des sabots. Votre but moral sera de prouver que le sage s'efforce de concilier, de réunir les extrêmes, qu'il se conforme aux temps comme aux lieux, en mettant, si la route est boueuse, ses escarpins dans des sabots. Un grand nombre de morts peuvent vous dire, s'ils ont encore une cervelle pour réfléchir, une langue pour parler : « Nous nous sommes très bien trouvés de cet art de vivre et de se conduire conformément à l'esprit du siècle, parce que,

Qui n'a pas l'esprit de son âge,
De son âge a tous les malheurs.

Lorsque vous ferez dialoguer des morts, vous devrez les supposer vivans, et vous aurez les mêmes règles à suivre que si vous les faisiez parler dans le poëme, le drame, dans la comédie, la tragédie; vous devrez vous astreindre plus rigoureusement encore à suivre fidèlement la nature, non pas toute la nature, le goût vous le défend, mais rien que la nature, le bon sens vous l'ordonne. Cette bonne nature vous dit, avant les professeurs, que vous avez, dans la comédie (comme dans toutes les œuvres littéraires qui l'admettent), le *Dialogue* suivi, continu, comme le philosophique; puis le *Dialogue* coupé, qui peut être admis dans ceux des morts : ils doivent, plus que tous autres, être très naturels; pour eux, plus de fard, plus de contrainte, car, ici comme sur le théâtre, vous n'avez pas tout le prestige scénique, pour que le spectateur rêve les personnages, les voie en action; vous n'avez que les moyens de l'art d'écrire pour les faire renaître dans l'imagination des lecteurs, et le seul est de mettre dans leurs bouches les faits, fidèlement tracés, dont ils furent témoins, les images de leurs mœurs, de leurs costumes, leurs portraits, leurs pensées, leurs opinions, leurs préjugés, leurs erreurs, et, par dessus tout, leurs sentimens, leur âme; c'est là l'essentiel. Vous avez pour but, dans le *Dialogue* des morts, la démonstration d'un point de morale qui doit servir de leçon, dit La Harpe, aux vivans, bien entendu, si toutefois ils veulent en profiter, ce qui est douteux, le malheur n'instruit personne; et vous rendriez un grand service à votre chère patrie, si vous pouviez leur démontrer, par vos *Dialogues*, que le grand, le terrible exemple de la révolution doit servir à conjurer le danger d'une révolution nouvelle.

Ces morts dialoguant se retrouvent dans les poëmes, où le génie

créateur, leur rendant la vie, les fait parler comme s'ils étaient encore animés de leurs passions. Les grands poètes anciens vous offrent d'admirables modèles; le plus beau de tous est celui de Priam et d'Achille. Les poètes modernes ont imité les anciens : le fameux livre du Dante, ce sublime extravagant, n'est qu'une suite de *Dialogues* annexés à son voyage dans les trois parties de l'autre monde, l'Enfer, le Purgatoire et le Paradis, dans lesquels il va sans cesse dialoguant, accompagné de Virgile, puis de sa maîtresse Béatrix, avec un grand nombre de personnages remarquables. Après lui, Pétrarque a composé deux *Dialogues* très remarquables entre trois êtres personnifiés, la Raison, l'Optimisme, le Pessimisme. A tous les biens, dont le premier fait l'énumération, la Raison associe tous les maux contraires; à tous les maux décrits par le second, la Raison oppose les biens; c'est, comme vous le voyez, le fameux système des compensations, mais double, car M. A.... ne montre philantropiquement que le beau côté de la médaille, parce que *gaudent benè nantis*, dit Beaumarchais; les bien nantis se réjouissent. Un poète moderne a réuni ces systèmes dans un conte en *Dialogue*, intitulé la *Consolation dans le malheur*.

Eh! bon jour, mon ami; que nous apprendras-tu?
— Ma foi, mon cher, depuis que je t'ai vu,
Je me suis marié. — Bon! nouvelle excellente!
— Pas tout-à-fait; j'ai pris femme méchante.
— Tant pis, morbleu! — Pas trop tant pis;
Sa dot était de dix mille louis.
— J'entends; dans ton chagrin par l'or tu te consoles.
— Mais pas absolument; car avec ses pistoles,
Par un mauvais calcul, j'acquis
Un troupeau de moutons, marchandise mêlée;
Ils sont morts de la clavelée.
— Quel fâcheux accident! — Eh mais, pas si fâcheux:
Dans mon malheur, je fus encore heureux;
Je fis vendre leurs peaux, et trouvai dans la vente,
Non-seulement mon argent, mais la rente.
— En ce cas, te voilà content?
— Pas tant qu'on le croirait. Tout transporté de joie,
J'achète une maison pour placer mon argent;
Du feu, le lendemain, elle devient la proie.
— Ah! mon ami, tu me navres le cœur,
Et je te plains dans ton malheur:
Certe il est grand! — Pas si grand, car la flamme
A tout brûlé, ma maison et ma femme. GOBET.

Un M. Collin imita le conte de Gobet en l'allongeant beaucoup, ou bien Gobet imita Collin en le raccourcissant. Le fonds en est le même; en voici la preuve:

TANT PIS! TANT MIEUX!

FOLIE DIALOGUÉE.

Eh! bon jour, mon ami Lubin!
— Ah! c'est toi, mon compère Etienne:
Te voilà de retour, enfin!
— Oui! — La santé? — Bonne: et la tienne?
— Pargué! la mienne est bonne aussi.
Quoi de nouveau, compère, ici?
— J'ai perdu ma tante Bastienne.

— Hélas ! tant pis ! — Tant mieux plutôt :
J'étais sans maison ; aussitôt
J'allai m'établir dans la sienne.
— Tant mieux, en ce cas ! — Non ma foi !
La maison, un peu trop ancienne,
Une nuit s'écroula sur moi,
Et j'étais moins vivant que mort.
. . . .
— Tant pis ! — Mais non : vaille que vaille ;
J'en courrais les risques encor :
Dans les débris d'une muraille,
Je découvris un gros trésor.
— Un trésor ? — Oui. Le richard Blaise,
Qui faisait tant le renchéri,
Me pressa, quand je fus guéri,
D'épouser sa fille Thérèse.
— Tant mieux ! — Eh non ! car le lutin
Me rompit aussitôt la tête.
Je suis bon, mais un peu mutin ;
Et le lendemain de la fête
Je la rossai dès le matin.
— Tant pis vraiment ! — Non pas, compère ;
Dès qu'une fois martin-bâton
M'eut secouru, la ménagère
Devint plus douce qu'un mouton.
— Tant mieux ! — Non : tu sais le proverbe :
« Il n'est pire eau que l'eau qui dort. »
Un soir, avec le beau Lindor,
Je la trouvai couchée sur l'herbe :
Un peu plus tard j'étais.... — Tant pis !
— Oui, s'il était arrivé pis ;
Mais du galant, à coups de gaule,
Je frottai bien le dos.... Jarni !
On n'a jamais revu le drôle.
— Hé bien, tant mieux ! — Tant mieux ? nenni !
Thérèse, depuis cette aubade,
Ne but, ne mangea, par boutade ;
Et, pour me ruiner, je crois,
Elle devint exprès malade.
— Tant pis ! — Oh non ! au bout d'un mois,
Heureusement ma femme est morte.
— Ah ! tant mieux ! — Le diable m'emporte
Si tu n'as dit vrai cette fois. COLLIN.

Ces deux contes dialogués vous offrent le résumé du système des compensations, auquel nous voudrions pouvoir croire ; plus heureux si nous pouvions aller dialoguer avec son aimable rénovateur. Il est l'organe de la douce philantropie, comme La Fontaine et Molière le sont de la nature, dans le *Dialogue* des contes, des fables et de la comédie. Lisez, relisez-les sans cesse, vous ne pouvez avoir de meilleurs modèles. Entre mille, rappelons la fable du Loup et de l'Agneau, que l'on pourrait appeler l'histoire universelle, d'après ce début anti-social :

La raison du plus fort est toujours la meilleure ;
Nous l'allons montrer tout à l'heure.

Vous savez le reste, sinon nous n'avons pas de parti plus sage à prendre que de vous renvoyer à sa lecture, comme à celle d'un grand nombre de livres, qui sont le plus sûr asile de la liberté pensante. Là,

Vous pouvez sans péril gémir avec les morts.

Nous allions vous citer des exemples de comédie, mais notre dernier professeur, M. Le Mercier, nous dit : « Les citations ont à la fois un avantage, un inconvénient : l'avantage est d'enrichir la stérilité du sujet, d'égayer sa monotonie, et surtout (celui-là nous déterminerait) de rassurer la défiance de soi-même sur la crainte de mal user des heures de loisir du lecteur. » Nous ajouterons, d'appuyer la faiblesse du Cicérone, de suppléer à son inhabileté. « L'inconvénient est de fatiguer les lecteurs instruits par des redites inutiles qui rebutent leur attention. » De plus, les lecteurs instruits ont la mémoire meublée des beaux exemples; mais, séparons ici, comme en toute chose, l'us et l'abus, et si nous pouvons vous citer, ou des exemples que vous ne connaissiez pas, ou des exemples tellement admirables, que jamais on ne se lasse de les relire (dans le répétiteur), comme vous ne vous lassez pas de revoir le joli visage qui vous captive peut-être, nous éviterons l'inconvénient, que ne pouvons-nous dire avec les Latins, en ne vous offrant que le convénient! Pourriez-vous ne pas relire ce *Dialogue* que répétait un héros mourant, l'illustre et malheureux défenseur de sa patrie, Kociusko, proscrit et réfugié sur la terre de la liberté, dans la Suisse.

De la tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu? — Je n'en sais rien.
L'orage a brisé le chêne
Qui seul était mon soutien;
De son inconstante haleine,
Le zéphir ou l'aquilon,
Depuis ce jour me promène
De la forêt à la plaine,
De la montagne au vallon.
Je vais où le vent me mène,
Sans me plaindre et m'effrayer;
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose,
Et la feuille du laurier.

ARNAULT DE MINTURNES.

Un si grand nombre d'idées riantes ou gracieuses s'associent à ce mot de rose, à son image, que vous partagerez sans doute avec nous le plaisir de la lecture d'une fable dialoguée du même poète, que nous avons le bonheur de compter au nombre de nos amis.

LE CHARDON ET LA ROSE.

La fleur du chardon se carrait
Au milieu des piquans dont sa tige est armée,
Et sans plus de façons d'elle-même charmée,
A la rose se préférait.
« Je suis plus qu'elle encore et sévère et pudique,
Car on la vit parfois s'humaniser un peu.
Quant à moi, qu'on approche, et l'on verra beau jeu.
Ma devise est enfin : « Qui s'y frotte s'y pique! »
— Et pourquoi s'y frotterait-on?
Dit un jeune berger qui cherchait aventure;
Pour jouir d'une rose on brave une blessure :
Mais se fait-on piquer pour cueillir un chardon?

Passant de la fable, qui souvent est un petit drame, à la comédie, nous avons à vous offrir les conseils du professeur que nous venons de nommer. M. Le Mercier veut que, dans la comédie, « aux premières phrases sorties de la bouche du personnage, on reconnaisse sa profession, son âge et son humeur, le style étant convenablement adapté à son rôle. » C'est vouloir, comme tous les maîtres, que le monologue (*voyez* ce mot) ou *Dialogue* soient naturels, qu'ils partent de l'âme du personnage, ce qui rend l'art du *Dialogue* extrêmement difficile, puisqu'il faut que l'auteur, le poète, se fasse tour à tour, se mette à la place de chacun de ses personnages, et dise pour eux ce qu'ils diraient eux-mêmes, s'ils avaient la parole.

Le maître donne ensuite, pour modèle de style, l'exemple suivant, dont nous livrons le choix à vos réflexions. Molière, ce nous semble, en fournit beaucoup d'infiniment meilleurs. Lisez et jugez le Menteur et son père dialoguent ensemble.

Êtes-vous gentilhomme? — Ah! rencontre fâcheuse!
Étant sorti de vous, la chose est peu douteuse.
— Croyez-vous qu'il suffit d'être sorti de moi?
— Avec toute la France aisément je le croi.
— Et ne savez-vous pas avec toute la France,
D'où ce titre d'honneur a tiré sa naissance;
Et que la vertu seule a mis en ce haut rang,
Ceux qui l'ont jusqu'à moi fait passer dans mon sang?
— J'ignorerais un point que n'ignore personne,
Que la vertu l'acquiert comme le sang le donne.
— Où le sang a manqué, si la vertu l'acquiert,
Où le sang l'a donné, le vice aussi la perd.
Ce qui naît d'un moyen périt par un contraire;
Tout ce que l'un a fait, l'autre peut le défaire;
Et dans la lâcheté du vice où je te vois,
Tu n'es plus gentilhomme, étant sorti de moi!
— Moi! — Laisse-moi parler; toi, de qui l'imposture
Souille honteusement ce don de la nature.
Qui se dit gentilhomme et vit comme tu fais,
Il ment quand il le dit, et ne le fut jamais. P. CORNEILLE.

Le mot seul *gentilhomme* du premier vers dit tout au spectateur, mais certes l'art n'est point admirable; ce style logique, balancé, basculaire, commun aux deux Corneilles, n'est pas naturel comme celui de cet autre exemple, pris dans le chef-d'œuvre du comique ancien et moderne; ce n'est, chose très remarquable, qu'à la deuxième scène du troisième acte qu'apparaît le principal personnage. Il dit, et vous effraie dès l'abord; son premier mot vous fait sonder la profondeur de son âme perfide.

Laurent, serrez ma hère avec ma discipline,
Et priez que le Ciel toujours vous illumine
Si l'on vient pour me voir, je vais aux prisonniers,
Des aumônes que j'ai partager les deniers.

DORINE.

Que d'affectation et de forfanterie!

TARTUFFE.

Que voulez-vous?

DORINE.

Vous dire.....

TARTUFFE, *tirant un mouchoir de sa poche.*

Ah! mon Dieu, je vous prie,
Avant que de parler prenez-moi ce mouchoir.

DORINE.

Comment!

TARTUFFE.

Couvrez ce sein que je ne dois point voir;
Par de pareils objets les âmes sont blessées,
Et cela fait venir de coupables pensées.

DORINE.

Vous êtes donc bien tendre à la tentation,
Et la chair sur vos sens fait grande impression?
Certes, je ne sais pas quelle chaleur vous monte;
Mais à convoiter, moi, je ne suis pas si prompte;
Et je vous verrais nu du haut jusques en bas,
Que toute votre peau ne me tenterait pas!

TARTUFFE.

Mettez dans vos discours un peu de modestie,
Ou je vais sur-le-champ vous laisser la partie.

Après ce très court, mais admirable *Dialogue*, vous connaissez le Tartuffe et Dorine comme si vous aviez vécu dix ans avec eux; mais depuis, les élèves de Tartuffe devinrent plus habiles : aucun de ses disciples n'eût encouru le reproche très fondé d'affectation, alors moins nuisible, parce que les voyans étaient moins nombreux. Molière ressuscité ferait autrement son Tartuffe, et le *Dialogue* serait moins janséniste et plus jésuitique. Un Tartuffe ne tirerait pas son mouchoir; il ferait des complimens, et Dorine elle-même, la fine Dorine y serait prise, si, toutes convenances observées, le *Dialogue* était aussi naturel, conforme aux mœurs, aussi vrai que celui-ci. Mais qui pourrait faire parler un Tartuffe religieux ou politique? C'est aux lecteurs intelligens à refaire les personnages, à les modifier, nuancer leurs caractères conformément aux circonstances, pour les reconnaître et les éviter.

La lecture de Molière et des comiques qui s'approchent plus ou moins de lui sur le Parnasse, vous offre des données, des bases, des canevas; il ne s'agit plus que de changer les couleurs, le style; le fond sera le même.

Cette lecture vous démontrera cette vérité désespérante : le *Dialogue* ne peut être bon, si l'auteur n'imite parfaitement la nature; si son esprit, son imagination, son génie n'ont point assez de force, de flexibilité, de souplesse, pour se mettre successivement à la place de tous les personnages; s'il ne trouve plusieurs âmes très distinctes, très caractérisées dans la sienne; sous ce rapport, « rien de plus difficile à faire qu'un bon *Dialogue* : il faut que le poète (ou l'auteur) y joue lui seul le rôle de deux (ou trois) personnages (La Harpe), autrement les spectateurs seront dans l'impossibilité d'associer les idées, les sentimens qu'il mettra dans la bouche de ses personnages, avec le caractère qu'ils doivent avoir, de reconnaître un misantrope, un avare, dans des hommes dont le *Dialogue*, le discours, respireraient une ardente philantropie, la plus grande générosité. C'est ainsi que Boileau reprochait indirectement à Racine d'avoir mis des

paroles galantes dans la bouche du sévère Caton, et des propos de petit-maître amoureux dans celle de Brutus.

Caton sera galant, et Brutus dameret.

Ce défaut de l'inconvenance du *Dialogue* par le peu de rapports entre les caractères donnés et les discours, par l'impossibilité d'associer les idées qu'ils expriment à celle du caractère, est très remarquable dans les comédies de Voltaire, qui n'eut point l'art de tracer des caractères. Il ne peut s'empêcher de donner son esprit, ses opinions à tous ses personnages, et cet esprit se trouve souvent déplacé dans la comédie. Le Tartuffe n'est réellement qu'une tête étroite, un sot, comme ils le sont tous; l'un des deux Sosies est réellement un imbécille, ainsi que Perrin-Dandin; et le génie de Molière eut la force de les créer; ce qui n'est pas aussi facile que vous pourriez le penser. Il faut avoir beaucoup d'esprit pour faire la bête. Un sot n'aurait jamais trouvé cette niaiserie : « Si j'épouse ma tante, je serai donc mon oncle? » Et Voltaire avait reconnu son incapacité d'imitation, lorsqu'il dit : « Il y a des sottises que ne peut dire un homme d'esprit. »

De même, dans ses tragédies, Voltaire, fortement imprégné de philosophie, la prodigue trop à ses personnages, auxquels son relief donne un air de famille, quoique de contrées différentes. Le même reproche peut être fait à Corneille : lorsque vous entendez un héros argumenter, employer le donc, et mettre les formules, la logique dans le sentiment, qui a bien une logique secrète, vous dites : « C'est un enfant du génie de ce grand tragique. » Si le héros soupire, il trahira Racine. L'exemple de ces trois grands tragiques vous prouve combien il est difficile de bien dialoguer. Entre eux, c'est le défaut de Voltaire, qui est le plus frappant, le plus déplacé; des personnages dramatiques ne sont et ne peuvent être philosophes : s'ils l'étaient, ils ne seraient plus passionnés, et sans passions plus de tragédie.

Il est bien vrai que tous les hommes sont merveilleusement sages, même étant fous, lorsqu'ils parlent de toute autre chose que de leur folie, de leur passion, et surtout de la folie des autres, qu'ils démontrent à merveille, parce que, comme l'a dit La Harpe, contradictoirement à madame de Staël, comme à ceux qui prétendent que sans la révélation il n'y aurait point de morale, point de charité. « La nature a mis dans tous les cœurs les premiers principes de justice et de bienveillance; » ajoutons et de raison, parce que la nature, ou Dieu, dont elle n'est que l'agent, l'action perpétuelle, ne pouvait traiter l'homme, fait, dit-on, à son image, moins favorablement que les animaux dont l'instinct comprend une portion de raison, de justice et de bienveillance sociale, suffisante à leur existence, à leur conservation, leur reproduction; mais la passion devant dominer dans la tragédie, dont elle cause l'action, les péripéties, la catastrophe, elle éloigne la philosophie, dont les sentences, meilleures elles sont, font précisément l'effet de gouttes d'eau froide tombant dans le lait

bouillant placé sur le feu : ces gouttes empêchent l'ébullition, le débordement; les sentences philosophiques placées dans le *Dialogue* tragique empêchent l'explosion de la passion, à moins qu'elles ne soient placées avec assez d'art pour leur donner plus de force par des résistances ménagées, ou pour leur servir d'appui, d'après ce fait bien constaté, que l'homme le plus follement passionné trouve toujours une raison suffisante pour faire une sottise : point de fous plus fous que ceux qui déraisonnent raisonnablement; il y en a beaucoup, et vous pouvez les faire dialoguer. Autrefois, on les appelait des sophistes, mot suranné que l'on remplace charitablement par celui de philosophe.

Molière a répandu très abondamment la vraie philosophie dans ses comédies les plus plaisantes; le Tartuffe en offre même d'aussi profonde que les tragédies de Voltaire les plus philosophiques, que son Mahomet même; et c'est ce qui rend cette pièce du Tartuffe si odieuse aux hypocrites trop nombreux, dont elle arrache le masque. Il est étonnant que les éditeurs à millions d'exemplaires ne lui donnent point autant de publicité qu'à la charte. Le Misantrope mériterait les mêmes honneurs : l'un et l'autre sont d'admirables modèles de *Dialogues* philosophiques, car il vous faut des modèles, et d'excellens, pour ce genre, d'autant plus difficile qu'il vous semble plus facile. Fontenelle, avec tout son esprit, a échoué dans ce genre; Fénélon eut plus de succès; mais combien d'autres dialogistes mériteraient des éloges? très peu! C'est par cette raison, et probablement parce que le *Dialogue* peut difficilement se soutenir sans action qui lui donne de l'intérêt dans le drame, sa vraie place, action sans laquelle il n'est, le plus souvent, qu'un jeu de l'imagination, de l'esprit, moralisant ou critiquant, car ce sont ses deux buts, caractérisant ces deux genres; c'est par ces raisons que le Quintilien anglais, Hugh Blair, traite fort mal les dialogueurs. Leur manière et leurs travaux étaient probablement peu goûtés en Angleterre, peu pastorale, car les choix de poésies n'en donnent presque point de modèles, les bons poètes anglais ne l'ayant sans doute employé que dans les genres qui le comportent, par exemple, dans l'églogue. Citons un petit passage pour vous en donner l'idée. Deux bergers dialoguant exaltent les charmes de leurs maîtresses, et l'un d'eux, Lobbin Clout, dit :

My Blouzelinda is the blithest lass,
Than primrose sweeter, or the clover grass.
Fair is the king-cup that in meadow blows;
Fair is the daisy that beside her grows;
Fair is the gilly flow'r of gardens sweet,
Fair is the marygold, for pottage meet:
But Blouzelind's than gilly flow'r more,
Than daisy, marygold, or king-cup fair, rare. GAY.

Littéralement : ma Blouzelinde est la plus folâtre des filles; plus douce que le primevère ou le trèfle. Bel est le royal-calice qui s'élève dans la prairie; belle est la marguerite qui croît à côté de lui; belle est la douce giroflée des jardins; bel est le souci bon pour le potage, mais

Blouzelinde est plus belle que la giroflée, plus que le trèfle, le souci, le royal-calice (bassinet ou renoncule en coupe à fleur d'or.)

A côté de cette vile prose, plaçons une prétendue traduction en vers, mise en regard de ce texte; puis fiez-vous aux traducteurs, soit dit en passant, et ne nommant personne.

Fanchon est une fleur nouvellement éclose,
Douce comme le thym, fraîche comme la rose;
J'aime à voir le lilas couronner un bouquet,
Le zéphir doucement balancer le bluet;
Ma main avec plaisir cueille la noble-épine,
Et le jasmin me plaît par sa feuille argentine.
Noble-épine, jasmin, ou lilas, ou bleuet,
Auprès de ma Fanchon tout cela disparaît.

Vous bondissez de surprise! voilà comme on traduit, ou plutôt trahit la confiance des bons lecteurs; trahir est le mot, et les italiens, jouant sur les mots, disent : *traduttore, traditore*. Sans doute vous aimeriez mieux avoir fait ce petit *Dialogue* sentimental, car il en est de tous les genres, entre un passant et une tourterelle.

LE PASSANT. Que fais-tu dans ces bois, plaintive tourterelle?
LA TOURTER. Je pleure! j'ai perdu ma compagne fidèle.
LE PASSANT. Ne crains-tu pas que l'oiseleur
Ne te fasse mourir comme elle?
LA TOURTER. Si ce n'est lui, ce sera ma douleur.

LE LABOUREUR.

Ici le *Dialogue* est presqu'une élégie; plus souvent il est une satire; d'autres fois un éloge. Il peut s'occuper d'une multitude infinie d'objets, et tendre à différens buts : le plus noble est d'inspirer le respect de Dieu, l'amour de ses semblables, et la pratique de la vertu.

Si, dans cette louable intention, pour faire des *Dialogues* des morts, vous traduisez des anciens ou des étrangers, soyez du moins fidèle, ne fût-ce que pour ne pas être dédaigné, malheureux, abandonné dans un coin du Paradis, pour vous soustraire aux reproches des auteurs que vous auriez ainsi traîtreusement travestis. Hugh Blair ne vous arracherait pas les cheveux, comme faisait, et pis encore, dans l'enfer, Ugolin, à l'archevêque de Pise, mais il vous harcèlerait de sa critique, n'eussiez-vous dialogué qu'en églogue, car le maître est trop habile pour ne pas voir qu'une églogue n'est autre chose qu'un *Dialogue*. Il dit : « La plupart des auteurs modernes de *Dialogues* n'ont pas la moindre notion de ce genre de composition, et, à l'exception de la forme, c'est-à-dire que l'on parle tour à tour, c'est absolument la même chose que si l'auteur parlait toujours lui-même. Ce sont MM. A et B qui débutent en parlant de la pluie ou du beau temps du jour, puis entamant le *Dialogue*, l'un, homme fort savant, et dans les meilleurs principes, représente comme de droit l'auteur; l'autre n'est qu'un mannequin, un compère, qui prépare le triomphe en opposant quelques pitoyables objections, bientôt pulvérisées, amenant l'humble aveu de la défaite. Voilà le mal; mais où sera le remède? Blair vous indique, pour modèles antiques, Platon, Cicéron, Lucien; il n'ose y ajouter Fontenelle, qui francise tous ses interlo-

cuteurs. Des modèles en ce genre sont inutiles, puisqu'il faut avant tout être naturel; nous allons tâcher d'y suppléer, et pour vous encourager, soutenir votre patience, nous nous appuierons de la preuve par excellence, celle de faits.

Cette preuve vous démontre que le *Dialogue* bien fait peut entrer dans tous ou presque tous les ouvrages; et Ronsard, auquel Boileau ne rendit pas assez de justice, l'employa dans l'épitaphe du jeune de Quélus : nous vous en offrons quelques parties, pour vous prouver que ce poète ne méritait pas ce reproche.

Ronsard qui le * suivit par une autre méthode, * (*Marot*)
Règlant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode,
Et toutefois long-temps eut un heureux destin;
Mais sa muse en français parlant grec et latin,
Vit dans l'âge suivant, par un retour burlesque,
Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.

Ces grands mots se sont relevés, et remplissent un quart au moins de nos nomenclatures, surtout celles de *nouveaux* Dictionnaires, *meilleurs, sans amour-propre, que tous ceux que l'on a publiés jusqu'à ce jour.*

Revenons aux poètes : ce sont des hommes dangereux; ils sacrifieraient leur père à la rime. Nous avons sous les yeux quelques centaines de vers de Ronsard, poète que nous prenons plaisir à vous faire connaître, et nous n'y trouvons pas un seul de ces mots pédantesques qui surchargent la langue française savante; témoins, entre autres, ces vers :

UN PASSANT. Est-ce ici la tombe d'Amour!
UN GÉNIE. Non! car tu verrais à l'entour
Sa trousse * à terre renversée, * (*carquois*)
Son arc et sa flèche cassée,
A ses pieds rompus, son bandeau,
Et sans lumière son flambeau.
LE PASSANT. Est-ce point celle d'Adonis?
LE GÉNIE. De Vénus les pleurs infinis,
Et du fier sanglier l'aventure
Se verraient sur la sépulture,
Les pigeons, les cygnes voler,
Amour, sa mère consoler.

Le passant demande successivement si ce n'est point la tombe de Narcisse, d'Ajax, d'Hyacinthe, et dit sur la réponse négative raisonnée du Génie :

Qui donc repose ici dedans!
LE GÉNIE. La beauté d'un jeune printemps,
Et la vertu que l'homme honore,
Laquelle, sous la tombe encore,
En dépit du même malheur,
Enseigne aux Français la valeur.
LE PASSANT. Quelle parque au ciseau cruel
Lui trancha sa trame?
LE GÉNIE. Un duel.
Mars, comblé de peur et d'envie,
Devant seize ans coupa sa vie,
Craignant de ne se voir vaincu
Si ce corps eût long-temps vécu.

LE PASSANT. En quel âge vit-il Pluton ?
LE GÉNIE. A peine son jeune menton
Se couvrait d'une tendre soie,
Quand de la parque il fut la proie.
Ainsi souvent le Ciel détruit
La plante avant que porter fruit.
LE PASSANT. Quel pays de lui s'est vanté ?
LE GÉNIE. Languedoc l'avait enfanté.
Issu de cette antique race
De Lévi, que le temps n'efface.
LE PASSANT. Au reste dis son nom.
LE GÉNIE. Quélus.
Va, Passant, n'en demande plus.

Certes, dans cette épitaphe ingénieuse en *Dialogue* fictif, il n'y a pas l'ombre du pédantisme, mais bien une naïveté gracieuse et douce, à laquelle vous ne vous attendiez pas. Le même poète a fait cette autre épitaphe d'Albert, joueur de luth de François Ier :

LE PASSANT. Qu'oy-je dans ce tombeau ?
LE PRÊTRE. Tu entends une lyre.
LE PASSANT. Quoi ! n'est-ce pas ce luth qui sut si bien redire
Les chansons d'Apollon, que flattés de sa voix
Venaient après ses pas les hôtes de ces bois ;
Et près de Piérie, ainsi qu'une ceinture,
En un rond les serrait sur la belle verdure ?

Le reste de l'épitaphe répond à ce début dialogué, puis finit ainsi :

Or toi, quiconque sois, jette-lui mille branches
De laurier sur sa tombe, et mille roses franches,
Et le laisse dormir ; t'assurant qu'aujourd'hui,
Ou demain, ou plus tard, tu seras comme lui.

Il eût été difficile que Ronsard fût pédant, car il avait des goûts très purs : il aimait particulièrement les roses. Nous vous avons déjà transcrit l'ode commençant par ce vers :

Mignonne, allons voir si la rose, etc.

Il nous faut du courage pour ne pas recopier le reste ; mais il faut varier, même en parlant de rose.

Les Muses lièrent un jour
De chaînes de roses Amour ;
Et, pour le garder, le donnèrent
Aux Grâces et à la Beauté,
Qui, voyant sa déloyauté,
Sur Parnasse l'emprisonnèrent.
Sitôt que Vénus l'entendit,
Son beau ceston * elle vendit   * (*ceinture*)
A Vulcain, pour la délivrance
De son enfant, et tout soudain,
Ayant l'argent dedans la main,
Fit aux muses la révérence.

Mais elle ne peut les fléchir, et l'Amour est obligé de les amuser par ses chansons ; il fait dire au poète :

Si pourtant j'ai le chef plus blanc
Que n'est d'un lis la fleur éclose ;
Et puis le visage plus franc
Que n'est le bouton d'une rose.

Ailleurs, il dit aux mouches à miel :

Autour de Cassandre halénée,
De mes baisers tant bien donnés
Vous trouverez la rose née,
Et les œillets environnés
Des florettes ensanglantées,
D'hyacinthe et d'aïax plantées
Près des lis sur sa bouche nés.

Vous voyez que ce poète, contre lequel vous étiez prévenu par Despréaux, avait une imagination très riante, et composait des vers tout aussi polis, pour le temps, que ceux tant et trop vantés de poètes italiens de son temps et de français modernes, parce que nul n'est prophète en son pays, l'éloignement inspirant le respect; et vous vous souviendrez de notre conseil, plusieurs fois répété : ne jugez que d'après vous, et non d'après les maîtres : *nullius jurate in verba magistri.* Lorsque l'occasion s'en présentera, nous réhabiliterons la mémoire de poètes immolés à la rime par le caustique Boileau, dont vous vous rappelez ce vers odieux, également injuste :

Un poète sans défaut,
La raison dit Virgile et la rime Quinault.

Quinault, qui a fait d'admirables *Dialogues* pour l'opéra! puis cet autre vers, dont Boileau se repentit sans l'ôter :

Et le clinquant du Tasse à tout l'or de Virgile.

Certes, l'Herminie, l'Armide du Tasse valent bien la Didon du cygne de Mantoue; pour le prouver, faites de ces trois jolies femmes les interlocutrices d'un *Dialogue*, dont les élémens vous seront fournis par ces deux poètes que vous méditerez, et nous osons vous promettre du succès, en vous révélant un des secrets des dialogistes, habiles imitateurs des poètes, et mettant en *Dialogues* leurs pensées; et puisque nous avons parlé de secrets, de conseils pour les *Dialogues*, ne finissons point sans vous en offrir deux importans, l'un pour le didactique, l'autre pour le *Dialogue* des morts, afin d'instruire et d'amuser les vivans, seul but pour lequel vous devez tremper votre plume dans l'encre ou dans les larmes, mais jamais dans le vinaigre ou le fiel; assez de gens ont, non pas les larmes dans la voix, ou la voix dans les larmes, comme disent certains docteurs (a dit l'abbé Geoffroi), mais bien du vinaigre; ainsi n'augmentez pas l'aigreur par des irritans; il n'en est malheureusement pas des cœurs humains comme des rochers, ils sont plus durs encore, le vinaigre ne peut les fondre, pour parler à la manière des auteurs italiens en *concetti* : voici ces conseils à la française.

Pour donner de la vie, de l'âme à vos écrits didactiques sans perdre du papier pour les blancs des interlocuteurs, établissez le *Dialogue*, non entre deux personnages, mais entre vous et votre cher lecteur, auquel vous vous adressez, que vous prenez amicalement à part, que vous intéressez à votre ouvrage, en laissant à son intelligence, son instruction, son bon sens ou son bon cœur, le soin de l'achever : ne

l'oubliez pas, les bons lecteurs, ceux dont les suffrages doivent vous être précieux, n'aiment pas les livres trop faits : ils aiment la coopération au livre par leurs réflexions. Contentez-vous de leur offrir des canevas avec des plans tracés dessus, de leur ouvrir des perspectives, ils acheveront les tableaux, et, pour l'exemple, n'allons pas plus loin, mais passons au second conseil.

Dans vos *Dialogues* des morts pour l'instruction et l'amusement des vivans, ne faites point intervenir, comme principaux personnages, ces faux grands hommes, ces héros éphémères qui parcourent le trottoir de la vie, gesticulant, déclamant, coudoyant, insultant, renversant, pour primer, faire du bruit, les paisibles passans, puis s'éclipsent tout à coup, et si bien, que l'on se demande inutilement qu'est devenu tel? qu'est devenu tel? Il faudrait, pour le savoir, les faire tambouriner comme des chiens perdus; ils ressemblent à ces poissons qui font le saut de carpe à la surface des eaux, brillent un moment au soleil, puis disparaissent. Pour retrouver ces.................... il faut recourir aux biographies, véritables cimetières, où pêle-mêle sont inscrits et décrits tous ceux qui purent un moment mettre la bouche à la trompette de la Renommée pour proclamer leurs noms; car cette déité, devenue paresseuse ou muette, ou ne sachant auquel entendre de tous ceux qui lui crient : « Nommez-moi! nommez-moi! » les laisse se publier eux-mêmes; mais le public expérimenté ne les écoute pas.

Pour vos *Dialogues*, faites choix d'illustres morts, vous n'aurez que l'embarras du nombre; les révolutions usent promptement les hommes: faites mieux encore, cherchez, dans la société qui vous entoure, deux ou trois personnages de caractères et d'opinions très prononcés, ils ne vous manquent pas; nous sommes à la tour de Babel, tout le monde veut travailler à l'édifice, déjà recommencé cinq à six fois, et toujours aux fondations, dans les fossés. Même à la tête des partis, vous ne trouverez pas deux hommes pensant de même; par exemple, vous ne trouveriez pas le ménechme du bon et respectable M. de M..... à la tête des ultrà-royalistes. Ces personnages choisis, étudiez-les à fond, saisissant même leurs tons, leurs locutions, leurs formes argumentatrices habituelles; mettez après cela dans leurs bouches les systèmes qu'ils soutiennent, et vous aurez, nous le croyons, de bons *Dialogues* religieux, politiques, moraux ou littéraires au naturel. Mais pourrez-vous les publier? Oui! si vous êtes assez habile pour réaliser le rêve peut-être de Voltaire : « On peut tout dire : il ne s'agit que de trouver la manière de le dire; » mais voilà le *hic*, et le péril pour les maladroits est grand : qu'ils se rappellent les poissons dont nous venons de parler.

Si la singularité, l'étrangeté de votre situation isolée vous privait d'originaux à copier, alors vous seriez réduit à calquer des copies, mais que vous estimerez peut-être plus que des originaux, du moins seront-elles plus faciles à rendre. Ce sont les grands caractères tracés par Molière; ainsi vous pourriez, dans un *Dialogue* politique, faire intervenir merveilleusement son Tartuffe, son Misantrope, son

Avare; puis l'Optimiste de Collin, etc..... à bon entendeur demi-mot. Pour dialoguer plus en sûreté, laissez-là, croyez-nous, la politique de côté; faites comme Le Rat ermite.

Les choses d'ici-bas ne me regardent plus :
En quoi peut un pauvre reclus
Vous assister? que peut-il faire
Que de prier le Ciel qu'il vous aide en ceci?
J'espère qu'il aura de vous quelque souci.

Dieu sait bien ce qu'il fait : sans en chercher la preuve,
En tout cet univers et l'aller parcourant,
Dans la citrouille je la treuve.

Lisez, apprenez le reste de la fable, et vous prendrez votre parti,

En louant Dieu de toute chose.

Pour remplir le vide de ce détachement forcé de tout ce qui vous avait intéressé, occupez-vous de la morale, de la littérature, son organe; dites, avec un poète qui eut probablement la rare sagesse de ne point trop faire parler de lui, car au Parnasse on ne le connaît guère :

Tranquille en mon foyer rustique,
Et bien plus heureux mille fois
Que Louis et que tous les rois,
J'abandonne à leur politique
Le soin d'anéantir les partis furieux,
Troublant la paix de ces lieux. BURELLES.

Rappelez-vous le conseil d'Horace :

Et ni
Posces ante diem librum cum lumine, si non
Intendes animum studiis et rebus honestis,
Invidiâ aut amore torqueberis.

Si vous ne demandez un livre avant le jour, ne vous appliquant point à l'étude, à l'honnêteté, vous serez torturé d'ambition ou d'amour.

Un meilleur versificateur que nous indigne et traduisant à la diable ces vers que Chatam répétait à son fils, l'inambitieux Pitt, ce poète vous dit :

Heureux qui des mortels oubliant les chimères,
Possède une compagne, un livre, un ami sûr,
Et vit indépendant sous le toît de ses pères!
Pour lui le Ciel se peint d'un éternel azur;
L'innocence embellit son front toujours paisible;
La vérité l'éclaire et descend dans son cœur;
Et par un sentier peu pénible,
La nature qu'il suit le conduit au bonheur. COLARDEAU.

De ces trois biens, élémens du bonheur, un livre est celui que vous pouvez le plus aisément vous procurer, et garder le plus long-temps avec plus de sécurité, si vous ne le prêtez pas à ces honnêtes gens qui ne les rendent jamais; et, pour le mieux garder, pour avoir celui qui vous conviendra davantage, vous intéressera le plus, vous occupera, vous absorbera tout entier, jusqu'à sa publication, du moins, instant critique, faites-vous un livre à vous-même, répandez votre tête sur le papier, le mot cervelle serait trop homériquement

désagréable; animez-le de votre âme, échauffez-le de votre cœur, égayez-le de votre esprit, vous aurez en lui, sinon une compagne, du moins un compagnon, un ami fidèle; et, si votre tête n'est point assez bien garnie pour le remplir, lisez et faites dialoguer les morts; faites dialoguer deux professeurs, deux écoles, classique et romantique, La Harpe, Geoffroy, Dussault, avec madame de Staël, Schlegel et Sismondi, mais deux à deux, et tout au plus trois; faites dialoguer d'aimables philosophes ou de bons comiques; et si vous pouvez déterrer dans les bibliothèques quelques bons bouquins français ou étrangers, anglais, italiens, allemands, retirez l'or du fumier d'Ennius, creusez le puits de la vérité, vous y trouverez des trésors que le temps ou la peur avaient ensevelis. C'est créer que de ressusciter; mais il faut, pour le bien faire, être, sinon Dieu fait homme, du moins inspiré des dieux, et n'écrire que pour être utile, non pour une vaine renommée, que vous n'obtiendrez pas, quels que fussent vos talens.

Parmi tous ces débris, ces trônes renversés,
Ces crimes, ces exploits, l'un par l'autre effacés,
Et tous ces noms fameux que la gloire répète;
Pensez-vous que pour vous elle ait une trompette?
Faut-il, pour vous garder un coin du Moniteur,
Faire brusquer un siége ou taire un orateur?
. . . .
Eh! quel temps, quel pays a donc vu, je vous prie,
Gloire, paix et bonheur marcher de compagnie?

DARU, *Dialogue sur les Journaux.*

DICTION. Un célèbre professeur, M. Beauzée, nous dit que la *Diction* est la forme constitutive des parties et de l'ensemble de l'oraison, ce qui vous donne aussitôt l'idée de sa haute importance. L'abbé Mallet, l'encyclopédiste, entend par ce mot : la manière de s'exprimer; et l'Académie, dont l'autorité vous paraîtra d'abord prépondérante, la définit : élocution, partie du style qui regarde *le choix des paroles.* Elle vous dit ensuite que l'élocution est *le choix et l'arrangement des mots*, puis que le style est la manière de composer et d'écrire. Un académicien de Berlin, qui prétendit, *sans offenser la modestie*, savoir et comprendre mieux notre langue que tous les académiciens français qui travaillèrent au Dictionnaire de l'Académie, se conformèrent à son usage, depuis Pélisson jusqu'à M. Suard, depuis Corneille jusqu'à Voltaire; cet académicien de Berlin dit vaguement que *la Diction est la manière d'exprimer quelque chose par le discours écrit.* Apparemment que s'il était parlé, prononcé, la *Diction* n'en serait plus la forme, la partie constitutive, quoique son père, *dicere*, signifie proprement *prononcer, parler, haranguer;* mais comme cet académicien a sa langue particulière à lui, langue dans laquelle, par exemple, défendre signifie littéralement, en latin, *éloigner, chasser*, quoique Cicéron ni Calepin le polyglote ne l'entendent pas ainsi, le mot *écrit* veut peut-être dire, pour lui, *parlé* rendant ainsi miraculeusement la langue, le parler aux muets: votre définisseur appelle, d'après l'usage général et l'étymologie, le choix des mots *Diction*, ainsi, la loi suprême, fondamentale, de l'ordre

social, la volonté du plus grand nombre, étant parfois admise dans la république littéraire, nous nous arrêterons à cette définition : la *Diction* est le choix des mots ; l'élocution y ajoute leur arrangement, d'après la génération des idées, l'usage ou l'harmonie, et les résultats de ces deux opérations successives donnent le style (*voyez* ce mot). Cela posé, nous pourrons nous entendre toujours. Eh ! qu'il serait heureux que dans toutes les discussions, politiques surtout, on fût toujours convenu ainsi du sens positif des mots ! La liberté n'eût point été l'esclavage, l'égalité de droits une brutale inégalité de fait, et l'on eût jeté dans le feu Machiavel, Escobar, etc., comme inutiles et dangereux.

Vous savez, par expérience ou par lecture, que les dieux et les hommes ne parlent pas de même ; qu'entre les dieux, ceux de différens degrés de puissance ou de différent sexe s'énonçaient différemment dans la mythologie payenne, dans Homère ; que, dans le système religieux moderne, les trois personnes de la Trinité, les anges, puis ceux qui en approchent le plus, les saints, les martyrs, les bienheureux, les prophètes, puis les diables, n'ont pas le même langage, non plus que, sur la terre, les rois, les ministres, les courtisans et les courtisannes, dans la primitive acception du terme, n'emploient pas les mêmes mots. Un roi dit, j'octroie ; un ministre, je donne ; un courtisan, je reçois, et la courtisanne, je prends ; de même les citadins, les artisans, les bourgeois, les militaires, les prêtres, les cultivateurs, les portefaix, ont des termes à eux seuls ; c'est-à-dire, leur *Diction*, leur choix de mots. Ainsi, le bon sens vous dit que lorsque vous voulez faire parler tous ces personnages très divers dans un poëme, une tragédie, une comédie, un conte, une fable, vous devez donner à chacun d'eux la *Diction* qui lui convient (*voyez* Dialogue), c'est-à-dire, lui mettre dans la bouche les mots particuliers à sa situation, et ceux qu'il emploie ordinairement par goût et par choix, par instinct, entre plusieurs qui auraient la même acception, mais non pas la même nuance ; entre les synonymes, s'il en existe réellement : nous pourrions tout au plus en citer jusqu'à trois. Nul exemple plus frappant que le mot d'*octroyer*, qui signifie concéder, accorder une grâce, une demande, en style de chancellerie, dit l'Académie, ce qui vous justifie cette sentence du maître :

> D'un mot mis à sa place enseigna le pouvoir.

Des interprètes bienveillans, optimistes, habiles oracles du bonheur, vous diront : « Rappelez-vous les diverses étamines politiques par lesquelles il vous a fallu passer, en vous faisant quelquefois bien petit, et sur ce souvenir réglez vos opinions, et par elles vos sentimens, pour vous pénétrer du sens de ce mot *octroyer*, qui convient exclusivement à la *Diction* royale ; et, par exemple, un roi même n'emploiera pas la même *Diction*, les mêmes mots dans un préambule d'édit, d'ordonnance, que dans une lettre de chancellerie, de famille, dans un traité.

Si la *Diction* doit être différente selon les différens personnages,

le bon sens vous dit qu'elle doit être également variée dans les diverses œuvres littéraires. D'abord, relativement aux personnages admis dans cette œuvre, puis relativement à ces œuvres mêmes. Des débats législatifs viennent aussi de vous faire sentir de quelle immense importance était l'addition ou la suppression d'un mot; ils vous rappellent le fameux : « être ou non être, *to be or not to be,* » du profond Shakespeare. Alors qu'aucun personnage ne serait introduit dans l'ouvrage, le grand personnage, dont la *Diction* doit être adoptée, pourvu qu'elle soit correcte, sera l'auteur même qui parle, et selon les matières dont il traite; s'il est académicien, parlant comme tel, il aura la *Diction* académique, au risque de faire dormir : le bon sens, les convenances, ses filles; l'ordre, son frère, vous l'ordonnent; si c'est un grammairien, plus de chance, on dormira; car force lui sera d'employer la *Diction* didactique et syntaxique, nourrie de beaucoup de mots soporatifs au superlatif. Si c'est un savant, le sommeil sera chanceux, c'est-à-dire, dépendant de la chance du sujet qu'il traitera, selon la nature de sa science. Un naturaliste pourra vous récréer; un botaniste pur vous ennuiera, car il se présente hérissé de plusieurs milliers de mots grecs, latins, gréco-latins ou latino-grecs, qu'il faut ensuite répartir, synonymiser, suivant les trois ou quatre écoles de Tournefort, de Jussieu, de Linné, puis de ses élèves ingrats, forgerons infatigables de mots nouveaux, pour enchaîner ou contrôler le génie de leurs maîtres; substituant, par exemple, au mot *Aristide,* enfant de la *Diction* poétique, le barbare *Curtopogon,* ou le pédantesque *Chactarie* (*voyez* le Dictionnaire), le tout pour une graminée, une herbe; grands hommes, riches de mots, pauvres de choses ou d'idées, quoiqu'ils se disent propriétaires de la nature, qu'ils embrassent, mais par derrière.

Naturam amplectuntur omnem.

Ne poussons pas plus loin l'énumération des personnages considérés comme écrivains, auteurs, orateurs; ici se présenteraient encore des différences très prononcées de *Diction :* celle d'un évêque, de Fénélon missionnaire ne fut pas celle d'un capucin ou d'un jésuite; celle d'un fougueux missionnaire d'Alby, de Nîmes, celle d'un paisible ministre du saint évangile : l'un parlait passion, et jetait flamme et feu; l'autre parlait raison, et jetait de la cendre sur le feu : toutes ses paroles étaient douces, consolantes, conciliatrices, comme les paroles de la paix, la charité, dont se compose la *Diction* de l'Evangile.

Le bon sens et le bon goût, et même le bon cœur, vous disent tout cela, sans doute; mais peut-être n'y auriez-vous pas pensé? Nous ne sommes, il est vrai, que les excitateurs, les éveils de vos idées; mais, pour bien remplir nos fonctions, nous devons vous offrir toutes les pensées analogues au sujet, à peu près comme le souffleur, qui, de sa trappe, débite à l'avance toute la pièce, tantôt plus bas, tantôt plus haut, selon la mémoire de l'acteur, dont il ne peut prévoir, mais doit prévenir tous les oublis. Ainsi, votre souffleur doit vous

dire ce que vous saviez peut-être, que, dans le poëme, la *Diction* doit être toujours sublime, majestueuse, noble, grave, du moins, surtout poétique, et que, même en faisant parler Thersite, vous ne mettrez pas dans sa bouche une *Diction*, un terme de halle, parce que ce Thersite vivait à la cour des rois, et qu'il avait le vernis de cour, parce que son âme noire était saupoudrée d'urbanité.

Si vous faites une pastorale, une idylle, le goût et le bon sens ne vous défendront pas de supposer, avec Ségur, une rose amante de Zéphyre, et se plaignant de son inconstance. Nous avons connu de jeunes et jolies botanistes qui pensaient qu'une rose avait une âme; qu'elle souffrait lorsqu'une main cruelle, la détachant de sa tige, la séparait de ses compagnes : c'était, direz-vous, par un abus de *sentimentalisme*, éparpiller de l'âme partout : ce système vaut bien celui de Malebranche, qui refusait une âme même à son chien. Qui peut limiter la toute-puissance du Créateur, et dire jusqu'à quel point il a pu subdiviser le penser, pour octroyer les idées, depuis une, à l'huître, par exemple, jusqu'à quelques milliers à l'homme, qui ne doit pas en être plus fier, car les anges doivent en avoir des milliards, et notre Encyclopédie peut n'être qu'un catéchisme, une croix de par Dieu, un A B C, près de leur science, de leur Encyclopédie. Vous, savantissime, ne connaissez que votre petite terre; eux connaissent toutes les planètes, et surtout Saturne, où M. de Saint-Pierre a vu de si étranges choses, que l'on dirait qu'il a pris son point de vue de Charenton. Si vous aimez l'étude, si vous êtes lisard, réjouissez-vous, exultez; le livre de la création, de la nature vous offre un journal à lire pour toute l'éternité, qu'il vous faut mériter par de belles et bonnes actions. Si ces anges, qui ont une *Diction* à eux, voient une rose, ils pourront aussi lui donner une âme, si petite qu'elle soit, elle la mérite bien, elle est le type de la beauté, des grâces, de la forme et du coloris, l'harmonie des harmonies après la femme; et peut-être cette rose est-elle une femme qui a vécu, qui doit vivre encore? que savons-nous? mais, dans cette hypothèse, elle peut avoir conservé quelques idées, ou bien en avoir d'innées par avancement d'hoierie. Alors elle pourra devenir l'amante de Zéphyre, se plaindre de son inconstance; mais sa *Diction* ne se composera que de quelques mots très simples, et vous ne lui ferez pas dire, avec Ségrais :

Nous entrons pour toujours dans un profond repos
D'où nous a tirés la nature;
Dans cette affreuse nuit qui confond les héros
Avec le lâche et le parjure,
Et dont les fiers destins, par de cruelles lois,
Ne laissent sortir qu'une fois!
Mais, hélas! pour vouloir revivre,
La vie est-elle un bien si doux?
Quand nous l'aimons tant, songeons-nous
De combien de chagrins sa perte nous délivre?

Une rose, et même une femme métamorphosée en rose immobile, pour avoir été trop vive, trop coquette et trop inconstante, ne peut avoir une si grande sphère d'idées innées, car, apparemment, Locke

et les matérialistes ne supposeront pas que les idées de la rose lui sont venues par les sens, puisqu'elle n'en a pas, non plus que toutes les intelligences célestes, ni Dieu lui-même, ce qui vous démontre en passant, que ce système fameux, mais absurde, des idées innées, conduit immédiatement à la négation de Dieu, de l'immortalité de l'âme (*voyez* Discussion).

La *Diction* de la rose, supposée même femme, ne devra donc se composer que de mots naturels et printanniers. C'est l'apanage du génie de tout voir, de tout animer, de faire tout parler; mais le bon sens, son conseiller intime, doit l'empêcher de dire des sottises.

Ce serait insulter à votre intelligence que de vous faire passer en revue toutes les œuvres littéraires, pour leur appliquer la *Diction* convenable, depuis le poëme, dans lequel tout un dictionnaire peut entrer, sauf les termes bas, ignobles, triviaux, surannés, inusités, etc., jusqu'à l'énigme, à la charade, qui ne se servent que de quelques mots composés, en jouant sur un seul. Mais encore ici le bon goût et le bon sens vous diront qu'en décomposant ainsi des mots par consonnes pour faire de l'esprit, vous devez, dans la *Diction,* le choix des mots, ne pas en prendre dont la décomposition, la découpure, vous donnerait en résultat des indécences, des ordures; vous n'exigerez sans doute pas un exemple. Trop de beaux esprits, et particulièrement certaines personnes affichant la dévotion, croient briller par ces platitudes, oubliant qu'il n'en est pas de la *Diction* digne de ce nom comme de la Chimie, qui, tirant parti de tout, fait de l'esprit avec des ordures, mais physiquement et non spirituellement.

Votre intelligence et votre vanité ne seront cependant pas compromises, si, parlant de la *Diction* dans la tragédie, nous vous citons ce que dit l'Aristote moderne, M. Le Mercier; mais cette dénomination rappelle, par la suite des idées, que nous devons, du moins auparavant, citer ce que l'Aristote grec et ses élèves latins ont écrit sur la *Diction;* nous le ferons rapidement, et pour vous donner, non pas seulement le courage, mais le désir de lire notre extrait; nous le ferons précéder de quelques réflexions.

La *Diction* est la première partie de l'art d'écrire, puisqu'elle fournit au discours, à l'édifice, les mots, les matériaux, le marbre ou la pierre, et cet art est aujourd'hui l'un des plus puissans moyens d'action sur l'homme, parce qu'il exprime les pensées fortes, dominantes, qui frappent, remplissent les esprits et les dirigent, parce qu'il exprime les pensées, peint les images qui couvrent les vastes toiles de l'imagination, rend et communique les sentimens dont l'âme est agitée : cet art devient aussi l'un des plus puissans moyens de soulager la douleur, lorsque vos larmes se mêlent aux ondes du Permesse : et, croyez-nous, ces ondes n'étaient qu'une figure ; du moins, aujourd'hui, ne peuvent-elles plus être que la couleur qui vous sert pour l'écriture : lorsque ses larmes auront inondé votre papier, en le recouvrant de l'effusion de votre cœur ensanglanté, de votre âme serrée par les mains aiguës et fortes de la douleur, vous vous trouverez, non

pas heureux, non pas même gai, votre douleur vous est peut-être précieuse, mais calme, soulagé, et, permettez-nous de hasarder le mot, voluptueusement mélancolique; vous savourerez les délices de cette convalescence de l'âme morale, aussi douce que celle du corps après les maladies aiguës, aussi douce que l'assoupissement après les crises, les accès de tourmens de la goutte ou la torture odontalgique; et ce ne sont pas là de trompeuses promesses. Quel poète n'a pas adouci son martyre en chantant ses amours? Imitez-les : chantez, ou du moins exprimez vos peines, elles seront allégées; mais vous ne pouvez le faire si vous ne savez pas écrire, ou si vous n'écrivez pas bien. Le même moyen peut servir à tromper toutes les autres passions, l'ambition, en vous formant épiquement un empire, car Milton fut propriétaire du Paradis; la colère, en versant avec l'encre votre bile sur le papier, sauf à le brûler après; mais si votre plume, obéissant mal à votre âme, s'arrêtait au milieu de l'élan passionné, seulement si les mots, la *Diction*, ne rendaient pas bien le sentiment, vous commenceriez par vous déplaire à vous-même, ou du moins l'harmonie, la musique du style, dont l'effet est plus puissant que vous ne le croyez, serait nulle pour vous. Il n'est pas de plus douce consolation que celle de verser ses peines, ou les larmes qu'elles précipitent, dans le cœur ou le sein d'un ami, d'une amie; mais cette correspondance, cette effusion sentimentale et mélancolique pourrait-elle s'établir avec quelques charmes, si vous n'écriviez, ne parliez pas bien, si votre *Diction* était vicieuse?

Un seul mot mal choisi peut repousser les larmes,

ou bien changer les pleurs de commisération en pleurs de rire, si votre ami fut doué, par la nature, du cinquième sens, celui des Belles-Lettres et des Beaux-Arts qui rendent si difficiles les oreilles et les yeux. La pitié, la commisération, sont très délicates, très susceptibles : il ne suffit pas de gémir, de pleurer, pour les attendrir, il faut que la voix soit touchante, que la face éplorée soit agréable; un gémissement aigre, un mot grossier, un visage inondé de larmes, mais laid ou grimacé, les refroidit tout à coup; et nous avons entendu des femmes *sensibles, sentimentales,* s'éloigner à la vue d'un pauvre conscrit blessé, mendiant : « Ah! qu'il est laid! » s'écrièrent-elles, et le dégoût paralysa la main que la commisération avait mise en mouvement pour offrir le don de la charité.

Ces réflexions faites, vous nous priez peut-être à présent d'achever notre article; dussions-nous rabâcher, nous n'avons d'autre désir que de combler vos vœux, ainsi nous continuons.

La *Diction* faisant donc le choix des mots, c'est-à-dire, des matériaux élémentaires du discours, comme les bons architectes, après avoir tracé leur plan, font scrupuleusement le choix, ou des pierres solides, ou des marbres précieux qui doivent entrer dans leur édifice; cette *Diction*, mère du style, exige plusieurs facultés intellectuelles : le bon sens, le bon goût, aidés de la réflexion et de l'étude, de la mémoire, pour posséder toute la langue, et trouver, dans ces

immenses trésors, les dictionnaires, tout ce qui peut entrer dans l'édifice; offrons un exemple.

Au mot *Cimmérique* (1re partie), *Cimmericus* (Γιμμέριος), mis peut-être par une erreur typographique pour *Cimmérien*, un critique, qui répète en cinq lignes, et sans le corriger, cet article, le termine par : « On ne sait ce que cela veut dire. » Mais comment cet *on*, qui n'est pas une bête, mais bien l'auteur du *meilleur Dictionnaire*, a-t-il pu lui donner cette *incontestable* supériorité, sans même consulter les élémens de la lexicographie, mère de la *Diction*, c'est-à-dire, sans ouvrir le polyglote Calepin et Passerat, son docte continuateur, puis Schrévélius? il y aurait appris que ce mot *Cimmérien, Cimmérienne*, dont *Cimmérique* pourrait être quelque part le neutre, est le nom poétique et géographique du bosphore de Thrace ou détroit de Caffa, dans la Mer Noire, ainsi nommée elle-même des brumes épaisses qui souvent la recouvrent de *ténèbres Cimmériennes*, ou visibles, comme l'a dit Milton; 2° d'une ville de Campanie située près du lac Averne, également brumeux et ténébreux. Mais, s'il n'a pas compulsé l'effrayant Calepin, ni son diminutif *Novitius*, du moins, comme académicien de Berlin, devait-il lire la traduction d'Homère par son collègue Bitaubé, dont il aurait appris que le grand peintre et poète avait donné cette épithète aux Thraces barbares, riverains du Bosphore, en sorte que cette expression *ténèbres Cimmériennes* passant du propre au figuré, devint proverbe dans l'antiquité, se retrouve dans les traductions de plusieurs de ses auteurs, et doit par conséquent être offerte aux lecteurs modernes dans les dictionnaires français, sans même pour cela qu'ils puissent prétendre au titre de *meilleur des Dictionnaires*. Pour n'en être pas tout-à-fait indigne, il faut que le dictionnaire soit utile aux lecteurs qu'il instruit, éclaire, amuse même, en leur donnant la signification de mots à présent inusités, puis aux écrivains, en les conseillant dans la *Diction*, le choix des mots accompagnés de citations qui fixent leur prix et leur convenance, et nous pensons que, poétiquement et sans annotation au bas de la page, vous pouvez dire les *ténèbres cimmériennes*. Placés dans votre *Diction*, ces mots donneront du relief à votre style. Homère sera votre autorité; sans doute elle vaut bien celle d'un Berlinois : donc si vous voulez donner à votre *Diction* la convenance nécessaire, et même l'enrichir, lui faire prendre un caractère particulier qui la distingue de la foule, il est un moyen très simple, mais un peu fastidieux, c'est de consulter, de lire mot par mot les dictionnaires, et surtout ceux qui n'ont pas orgueilleusement dédaigné les mots anciens ou nouveaux, oubliant qu'un bon dictionnaire doit être le dépôt, les archives, le trésor d'une langue depuis qu'elle existe, littérairement parlant, jusqu'au moment de sa rédaction : tout doit s'y trouver, sinon pour les écrivains, du moins pour les lecteurs.

C'est à quoi ne paraît point avoir pensé ce dernier des lexicographes. Par *dernier*, nous entendons poliment celui qui, le dernier,

a publié un dictionnaire, dédaignant ce système d'admission générale de tous les mots avec des signes qui fixent leur valeur.

Après Homère, vous aurez pour guide d'abord Aristote, qui, vous le savez, consacre des chapitres entiers de son Art poétique à l'humble grammaire, cette appareilleuse habile des marbres, des pierres précieuses, des bois colorés, qui doivent entrer dans l'édifice. Aristote s'occupe du choix des mots : il veut, avant tout, qu'ils soient pris dans leur sens propre, pour obtenir la clarté du style (*voyez* ces deux mots), et pour vous donner un exemple de l'énorme différence que ce choix, cette *Diction* établit, il dit : « Les rivages retentissent; les rivages mugissent : quelle différence! » En effet, le premier mot ne vous offre que des dehors insensibles; le second donne une âme, un cœur, une voix aux rivages.

Cicéron s'occupe du choix des mots, de la *Diction*, dans plusieurs chapitres, quoique sous d'autres titres, et toujours il recommande la propriété; puis il passe à l'élocution, à l'art de les arranger pour obtenir l'harmonie (*voyez* ce mot, puis Élocution), dans laquelle il excellait.

Quintilien, dont nous devons la résurrection littéraire au Poggio Bracciolini, facétieux secrétaire papal, qui, voyageant de monastères en monastères, et furetant dans les manuscrits, trouva le dernier exemplaire de ses œuvres dans le recoin le plus obscur et le plus fétide d'un couvent de moines peu lisards, Quintilien entre dans de plus grands détails, car il commence par faire épeler les enfans, puis il passe au choix des mots, à la *Diction*, à leur sens, mais sans employer, non plus que Cicéron, ce mot *Diction*, par lequel les Latins entendaient d'abord la prononciation, l'énonciation, l'expression. Quintilien parle de la valeur des mots, c'est-à-dire, de leur sens, et c'est ce dont s'occupe la *Diction*, dont la fonction est de choisir le marbre ou la pierre, la brique, les métaux ou le chaume, selon la nature de l'édifice.

Rollin, élève et rival de ces deux grands maîtres, consacre un chapitre au choix des mots (à la *Diction*), puis à leur arrangement (à l'*élocution*); il fait des réflexions très sages (philosophiques n'est plus de saison) sur notre préférence des ornemens à la simplicité; il recommande l'arrangement des mots, qu'il suppose être fait, les comparant après à de bons domestiques qui se rangent d'eux-mêmes à la place prescrite par leurs fonctions. Persuadé que vous lisez avec plaisir ce professeur, qui, pour nous servir du jargon moderne, écrit avec son imagination, sa raison et son cœur, nous vous renvoyons à ses œuvres pour l'application, par l'exemple, des principes qui seuls peuvent entrer par extraits dans notre ouvrage, que nous porterions aisément au double de volumes. Notre grande difficulté consistant surtout à n'être que parcimonieux au milieu d'immenses richesses, entre lesquelles il faut indiquer au moins celles que nous présente, et très abondamment, Batteux, qui, plus artiste que grammairien et métaphysicien, attache plus d'importance à l'arrangement des mots qu'à leur choix, à la *Diction*, sans cependant la négliger :

il ne pouvait lui être indifférent de bâtir ou faire bâtir un édifice avec des matériaux abjects, du bois blanc, des briques et du torchis, ou des cèdres du Liban et des marbres de Paros, non plus que vous ne devez regarder dédaigneusement cet article, dont vous appréciez sans doute l'importance; enrichissons-le donc des réflexions de M Le Mercier; il vous dit :

« Racine transforme tout, et jusqu'à son propre style, qu'il latinise à l'égal de Tacite et de Salluste, dans Britannicus; qu'il enrichit d'hellénismes harmonieux dans Andromaque, Iphigénie et Phèdre, et qu'il rendit judaïque (hébreu serait mieux dit), dès que l'esprit des prophètes lui inspira les divines scènes de ses héros israélistes! »

Certes, il nous eût été difficile de vous donner un plus bel exemple de *Diction*, de choix des mots dans le style didactique ou de professeur, qui nomme *racinienne* la poésie de ce grand homme, mot dont l'harmonie ne peut se satisfaire, comme notre admiration ne s'accommode point de cette réflexion sur la *Diction* et l'élocution de Racine :

« Son goût, facile en poésie, n'était point assez dédaigneux des termes (pour la *Diction*), des tours (pour l'élocution) admis dans la prose. » Fallait-il que Racine poussât le dédain de la vile prose jusqu'à rejeter ce beau vers, ce vers sublime en sa simplicité :

Je ne l'ai pas encore embrassé d'aujourd'hui.

Cela n'est-il pas beau comme de la belle prose, malgré le *d'aujourd'hui*, qui n'est que de la prose de M. Jourdain, la faisant sans le savoir; ainsi que vous le savez, si vous avez lu Molière, modèle unique de *Diction* dans la comédie. L'une de ses scènes vous en dira plus que tous les maîtres et nous.

Cependant, cette licence de faire entrer des mots de la *Diction* familière a ses bornes, et, malgré l'autorité du très estimable auteur du *Dictionnaire de la langue oratoire et poétique*, vous ne placerez, ni dans l'une ni dans l'autre, le mot *boutique*, quoique Fénélon l'ait employé dans son Télémaque, en parlant d'Idoménée, qui visite sa nouvelle ville et ses magasins, les lieux où se vendent en détail les marchandises. Cette dernière circonlocution est préférable, en conséquence de l'association des idées, qui met l'imagination à la torture, lorsqu'elle fait entrer cet orgueilleux roi, ce précurseur de Louis-le-Grand, entouré de tout son brillant cortége de guerriers aux armes d'or, aux casques étincelans, surmontés d'aigles, de griffons, etc., dans une boutique, fût-ce la plus élégante de la rue Saint-Honoré.

Quelle chute, grand Dieu! de Salente à Paris!

Renvoyez donc ce mot *boutique*, et les mots trop familiers, du poëme, de la tragédie, de l'ode, au conte, à la fable, qui font argent et pierreries de tout, par les mains de La Fontaine : il vous offrira les bons modèles de *Diction*. La sienne est inimitable, dit-on; ne le croyez pas : sa *Diction* est celle de la nature, témoin celle-ci :

Naguère un ours encor sauvage,
Ours sans esprit et sans usage,
Mais non pas sans ambition,
Disait à ses amis : « A la cour du lion,
Apprenez-moi comment on entre. »
Le singe dit: c'est en sautant;
Le perroquet : c'est en flattant;
Ou bien, dit le serpent, en marchant sur le ventre.

Mais, direz-vous, je n'ai pas lu cela dans La Fontaine; il est vrai, la fable est de son premier élève, Arnault de Minturnes, et son amitié nous pardonnera, sur l'intention, d'avoir changé son avant-dernier vers, en mettant flattant au lieu de chantant. Le texte porte :

Le sansonnet : c'est en chantant.

Sans doute il en voit la raison, et vous aussi : notre vers est plus local, quoique plus généralisant.

Après ces modèles et ces maîtres, nous vous devons ce que dit en résumé l'un des professeurs encyclopédistes, l'abbé Mallet : 1° La *Diction* doit être claire; nous l'avons dit dans la deuxième partie : vous ne parlez que pour être entendu, et pour savoir si vous le serez, etc., vous devez commencer par vous entendre vous-même (*voyez* Clarté); 2° elle doit être pure, c'est-à-dire, ne consister qu'en termes qui soient en usage et corrects (c'est-à-dire ayant le sens, l'acception qu'ils doivent avoir, la propriété), placés dans leur ordre naturel, (qui ne peut être que celui de la génération des idées, l'ordre des images, des sentimens, des pensées; *voyez* notre deuxième partie); point de termes nouveaux sans nécessité.» Cette nécessité se fait souvent sentir, et, pour la satisfaire, si vous créez des mots nouveaux, empruntez-les au Grec, au Latin, pourvu qu'ils ne soient pas trop étranges, puis complétez les familles de mots, comme le voulait M. le cardinal académicien Maury; prenant le substantif pour base, entourez-le de son verbe, de son adverbe et de son adjectif; et, pour peu que vous ayez du goût, vous ne serez point *confusionné*, moins encore *contusionné*, parce que vous ne parlerez point *pédamment*, analogue et consonnant de pesamment. Revenons au maître: « point de mots vieillis ou tombés en discrédit, » figure qui vous rappelle notre comparaison des mots à la monnaie; puis la prophétie d'Horace : *multa renascentur*, beaucoup renaîtront, ressusciteront, offerts par le bon goût, le bon sens, conseillers de la lexicographie; 3° « la *Diction* doit être élégante, qualité qui consiste principalement dans le choix, l'arrangement et l'harmonie des mots, ce qui produit aussi la variété. » Vous voyez ici que le professeur s'égare; il y a pétition de principe : c'est dire que la *Diction* consiste principalement dans la *Diction*, qui est le choix des mots; puis il y a débordement et confusion de pensées, car l'arrangement des mots est l'élocution, et l'harmonie, la variété, sont des qualités du style, non de la *Diction*. Enfin, il faut qu'elle soit convenable, c'est-à-dire, assortie au sujet que l'on traite, le bon sens, et nous, vous l'avons dit : pour vous laisser sur la bonne bouche, selon la *Diction* familière académique, et vous donner l'exemple de la

Diction noble et variée, nous allons laisser parler un maître dont vous relirez sans doute les vers avec un nouveau plaisir, quoique vous les sachiez ou les deviez savoir.

> Surtout qu'en vos écrits la langue révérée,
> Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.
> En vain vous me frappez d'un son mélodieux,
> Si le terme est impropre ou le tour vicieux.
> Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
> Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme.
> Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin,
> Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

De quelle robe élégante le poète revêt la pauvreté grammaticale! La plus grande preuve de ce respect pour la langue est de laisser aux mots leurs véritables acceptions. Quelques modernes ont cru pouvoir braver ces préceptes; ils ont eu la hardiesse de changer les acceptions des mots, de forger pédamment de pompeux barbarismes, et de gonfler leurs vers d'orgueilleux solécismes; d'autres ont fait entrer dans leurs vers l'oignon, la ciboule, le chou, la carotte; pour nous; ultrà-monarchien littéraire, ne reconnaissant de maître qu'Apollon et ses ministres, le bon goût et le bon sens, nous pensons que le poète aurait mieux fait de les laisser dans sa marmite, où l'association des idées les relègue, car c'est cette association qui doit servir de règle au bon écrivain. Au mot carotte, votre esprit associe malgré lui l'idée de la grosse Maritorne qui les ratisse, et

> Ces ignobles objets gâtent votre tableau.

Pour l'admission des mots, les romantiques, les novateurs donnent à cet emploi le nom d'heureuse hardiesse; l'excuse est plausible dans le sens académique, son apparence est spécieuse, mais elle ne l'est pas dans le sens du prince des lexicographes, qui ne donne au mot *plausible* d'autre acception que celle-ci : *ce qu'on peut approuver*, ouvrant ainsi la carrière aux paradoxes, aux sophismes, toujours spécieux, mais non *approuvables*. Le maître nous prête son appui pour proscrire les navets, les choux et les carottes.

> Au contraire, cet autre, abject en son langage,
> Fait parler ses bergers comme on parle au village :
> Ses vers plats et grossiers, dépouillés d'agrément,
> Toujours baisent la terre, et rampent tristement.
> On dirait que Ronsard, sur ses pipeaux rustiques,
> Vient encor fredonner ces idyles gothiques,
> Et changer, sans respect de l'oreille et du son,
> Lycidas en Pierrot, et Phylis en Toinon.

Ce Pierrot, cette Toinon, peuvent prononcer les noms de choux, de poireaux : l'association des mots, des idées et des personnages est naturelle; mais oseriez-vous mettre les vers dans lesquels vous les ferez entrer à côté de ceux-ci ?

> Chanter Flore, les champs, Pomone, les vergers,
> Au combat de la flute animer deux bergers;
> Des plaisirs de l'amour vanter la douce amorce,
> Changer Narcisse en fleur, couvrir Daphné d'écorce

Au lieu d'*écorce*, mettez des pelures d'oignons, vous vous attirerez le vers d'Horace :

Spectatum admissi risum teneatis amici.

Les auditeurs surpris vous riront tous au nez.

Lisez, relisez Boileau; apprenez tous ses vers.

Chérissez ses écrits, mais d'un amour sincère :
C'est avoir profité que de savoir s'y plaire!

Cependant, si vous avez besoin de ces mots oignon, chou, pour la vérité de vos peintures, il faut, ou les faire passer habilement dans un groupe de mots poétiques, dont l'éclat se réflète sur eux, recouvre leur nudité choquante, les dissimule, ou bien les faire consonner harmonieusement avec de nobles ou d'agréables épithètes dont l'esprit ne puisse les séparer, comme si vous dites : *la carotte odorante et le chou verdoyant;* ou mieux encore, comme a fait le prodigieux versificateur abbé Delille, qui donna des titres de noblesse poétique à tant de mots roturiers, même vilains, car les poètes aussi sont souverains, et plus encore, ils sont créateurs. Ecoutez les ordres qu'il donne aux Muses, à l'harmonie, et voyez combien elles lui sont soumises.

Je veux voir l'appareil des moissons, des vendanges;
N'allez pas déguiser vos pressoirs et vos granges :
Que le crible, le van, et le froment doré,
Bondisse avec la paille, et retombe épuré:
La herse, le rouleau, tout l'attirail champêtre,
Sans honte, à mes regards, viennent ici paraître!

Dociles à sa voix, tous les habitans d'une basse-cour viennent se grouper dans ses jolis tableaux, et cet enchanteur vous montre, embelli de tous les charmes de la *Diction* poétique, un lieu dont avant lui les Muses n'avaient peut-être prononcé le nom qu'avec dédain, une *ferme*, séjour du bonheur, sans doute, mais non de la propreté.

On y retire l'or du fumier des pourceaux.

Et, pour ne pas laisser votre imagination en si mauvaise compagnie, ce que doit éviter quiconque sait écrire, nous vous offrons un dernier exemple de *Diction* dans des vers où des mots roturiers figurent avec noblesse, ou du moins avec grâce.

Dans ma maison des champs, sans chagrin, sans envie,
Je passais doucement la vie
Avec quelques voisins heureux,
Peu guerriers et fort amoureux.
Ma bergère, mes prés, mes bois, et mes fontaines,
Ou faisaient mes plaisirs, ou soulageaient mes peines.
J'allais à Paris rarement;
Mais Paris quelquefois était dans mon village :
J'entends quelques amis qui venaient bonnement
Me voir et manger mon potage :
Je les traitais fort sobrement.
Mes pigeons, mes poulets, tout leur semblait charmant.
On parlait de l'amour et jamais de la guerre :
Je plaignais le roi d'Angleterre

Sans dessein de le soulager :
Je laissais aux héros le soin de le venger :
La gloire et les honneurs n'étaient pas ma faiblesse,
Et je me piquais de noblesse
Seulement pour ne pas payer
La taille et les impôts que paie un roturier.
Aujourd'hui j'ai regret d'être né gentilhomme;
Ce titre glorieux m'assomme :
Hélas! il me contraint en ce malheureux cas,
De paraître à l'arrière-ban.
O vous! mon bisaïeul, de tranquille mémoire,
Dont les armes n'étaient que l'aune et l'écritoire;
Qui viviez en bourgeois et poltron et prudent,
Reconnaissez en moi votre vrai descendant :
Pourquoi, de votre argent, votre fils et mon père
A-t-il acquis pour moi ce qui me désespère?
Cette noblesse enfin qui, par nécessité,
Me fait être guerrier contre ma volonté?
Adieu! mon cher jardin, qui faites mes délices;
Adieu de mes jets d'eaux les brillans artifices,
Adieu fraises, adieu melons!
Adieu côteaux, adieu vallons!
Afin de soulager le chagrin qui me presse,
Que vos échos disent sans cesse :
« Notre maître qui fut si doux,
Qui fuyait la fatigue et qui craignait les coups,
Est allé s'exposer à la fureur des armes.
Ciel! par un prompt retour terminez ses alarmes! »

Vous voyez que dans ces vers, d'une élégante simplicité, l'élocution plaçant habilement des mots que lui présente la *Diction*, en compose un petit poëme d'un style agréable en sa naïveté; suivez ce modèle, et n'oubliez pas que, dans tous les genres littéraires, une *Diction* convenable est la première condition de l'art d'écrire.

DIDACTIQUE. Quoique ce genre soit le plus utile de tous, puisqu'il a pour unique but l'instruction (διδάσκω, j'enseigne), cependant aucun de nos trente professeurs ne s'en est occupé; le nom n'en est même pas dans le Dictionnaire encyclopédique de grammaire et de littérature, et le grand jugeur littéraire auquel l'enthousiasme de parti donna le nom de Quintilien français, quoiqu'il n'ait même pas donné les règles de la charade et du logogryphe, ce maître ne prononce occasionnellement ce nom *Didactique* que pour proférer un blasphême scandaleux, anti-national; le voici : « Concluons de tout ce que vous avez entendu sur les poëmes de tout genre en ce (18e) siècle, que dans le *Didactique* et le philosophique nous n'avons rien non plus à opposer, ni aux Géorgiques de Virgile, ni à l'Essai sur l'homme, de Pope. »

Si les mânes de Boileau purent l'entendre, ils en furent indignés; ils supposèrent que celui qui l'a prononcé sortait, en l'écrivant, de la buvette du Parnasse, ou d'un copieux dîner, fait chez le premier et l'un des savans libraires de l'Europe, M. Panckoucke, d'honorable mémoire, père de l'immortel Moniteur et de l'Encyclopédie méthodique, exécutée d'après son plan, et dont il fut même col-

laborateur. Les mânes satiriques du grand poète rediraient, comme d'Horace :

La Harpe a bu son saoul quand il voit les Ménades,
Et libre du souci qui trouble Colletet,
N'attend pas pour dîner le succès d'un sonnet.

A ce nom de Colletet se rattache ou s'associe le souvenir de notre promesse de réhabiliter la mémoire des poètes ridiculisés par Boileau, qui, vous le voyez, subit, et durement, la loi du talion. Il peut dire :

Et tout, jusqu'à La Harpe, et m'insulte et m'accable ;

surtout s'il a su que La Harpe, ajoutant le blasphême au blasphême, dit : « J'aimerais mieux avoir fait telle scène de Quinault que toutes les satires de Boileau. » Vous pouvez le penser ; il ne les aimait guère ; ce maudit satirique avait la prescience.

Des Pinchênes futurs il redoutait les coups.

C'est le sort inévitable des critiques et des satiriques (*voyez* ces mots), et ne les imitez pas, ou du moins soyez plus juste que Boileau, qui vous prévient contre l'auteur de ces vers, ici placés pour orner, dès le début, la nudité de notre article.

SUR LA MORT DU CARDINAL DE RICHELIEU.

Impuissantes grandeurs, faibles dieux de la terre,
N'élevez plus au ciel vos triomphes divers ;
La vertu des lauriers dont vous êtes couverts,
Ne peut vous garantir des coups de son tonnerre.

Le ministre fameux que cette tombe enserre,
Ne témoigne que trop aux yeux de l'univers,
Que la pourpre est sujette aux injures des vers,
Et que l'éclat du monde est un éclat de verre.

Tous les astres veillaient au sort de sa grandeur,
Augmentaient tous les jours sa pompe et sa splendeur,
Et rendaient en tous lieux sa puissance célèbre.

Cependant sa puissance a trouvé son écueil ;
Sa pompe n'est plus rien qu'une pompe funèbre,
Et sa grandeur se borne à cet étroit cercueil.

Malgré les imperfections que votre goût et l'application de notre principe vous font apercevoir dans ce sonnet, écrit avant que l'exemple de Boileau pût avoir épuré le style poétique, vous penserez sans doute que de nos jours on ne dirait pas de son auteur :

Il attend pour dîner le succès d'un sonnet.

Toutes les tables libérales de la capitale et des grandes villes lui seraient offertes ; il n'aurait plus que l'embarras du choix, comme l'avait le professeur du lycée, dont nous devons, en bon Français, repousser le blasphême.

Notre chef-d'œuvre *Didactique* littéraire, l'Art poétique, ne peut-il, avec une légitime hardiesse, même avec justice, être opposé ni aux Géorgiques ni à l'Essai sur l'homme, encore moins au chef-d'œuvre de Pope, l'Essai sur la critique? Le premier de ces ouvrages

n'est pas un poëme *Didactique* : c'est, comme le dit l'Homère anglais lui-même, un essai; sans doute il est rempli de grandes beautés, ne fût-ce que le récit d'Eve, dont nous avons deja cité ces vers, de la traduction de Duresnel :

> Je me rappelle encor l'instant où la lumière
> Pour la première fois vint frapper ma paupière.

Mais les ténèbres de la métaphysique, de l'idéologie, les obscurcissent parfois, et les préceptes arides et sévères de la morale les dépoétisent; c'est de la prédication sèche, mais versifiée : vous nous dispensez des preuves. L'Essai sur la critique est sans doute le chef-d'œuvre de la *Didactique* anglaise, mais, pour le sujet seul, il se range au-dessous de l'Art poétique, dont il ne peut être qu'une division. Devrait-on dire qu'il y a plus de poésie, plus d'esprit, ce serait un blasphême; seulement on ne peut nier qu'il y ait plus d invention, parce que l'Art poétique est plus généralisé, plus imité; mais La Harpe oubliait-il que lui-même a dit : « Traduire en vers, c'est créer? » or, Boileau n'a-t-il point admirablement traduit une partie de l'Art poétique d'Horace? n'a-t-il pas créé?

Restent les Géorgiques de Virgile; et d'abord nous observerons que, même à mérite égal, il est injuste de comparer deux poètes, l'un français, l'autre latin, ou seulement italien; c'est vouloir établir un combat de talens entre deux musiciens, dont l'un aurait un instrument un peu sourd, toujours grave, ayant même parfois des sons aigus, criards, comme le violon; et l'autre, un instrument sonore, doux, plein, retentissant, majestueux, comme la harpe : sans art, un enfant en tire des sons mélodieux; il faut un grand talent pour bien jouer du violon, qui ne supporte pas plus la médiocrité que la poésie dans notre belle langue française; car, sous une plume habile, elle peut lutter avec toutes les langues anciennes et modernes, en vers comme en prose, envers et contre tous les écrivains. Le grec et le latin ont, comme le bon italien, et plus encore l'espagnol, un charme musical qui plaît à la seule prononciation, même aux personnes qui n'en comprennent pas un mot, et cependant l'entendent avec plaisir dans une bouche mélodieuse. Mais, dans le genre *Didactique*, du moins, ce n'est point une sonate que l'on vous demande, mais des règles, des lois, des principes, des préceptes embellis, sans profusion, des charmes de la poésie.

Ce premier désavantage écarté, supposons que l'Art poétique fût traduit en latin, ou bien prenons les Géorgiques de l'abbé Delille pour les comparer. Quant au fond, ces poëmes en eux-mêmes, la langue à part, ne soutiendraient-ils pas le parallèle? ne l'emporteraient-ils même pas? du moins si le premier mérite d'un ouvrage *Didactique* est d'atteindre son but, l'instruction, l'utilité, dont, il est vrai, La Harpe ne fait pas beaucoup de cas; il a dit hérétiquement : « La poésie est faite pour plaire. » Ainsi, tous les grands poètes ne devaient être et ne furent que des *amuseurs*, des émotionneurs! Ah! que Dieu fasse paix aux mânes de La Harpe!

Il est vrai que l'on trouve, dans les Géorgiques, le moyen de faire éclore des essaims d'abeilles du sang décomposé d'un bœuf, le tout à l'aide de cérémonies religieuses, remarquables par leur bizarrerie. Ce moyen est celui du matérialisme moderne, qui, dit-il, fait éclore des insectes microscopiques dans une goutte d'eau d'infusion, où l'esprit philosophiquement religieux de l'abbé Spallanzani place des germes préexistans, indestructibles même par le feu du reverbère, ou des siècles de siccité, tant la nature leur donna de force vitale, comme aux graines antédiluviennes et fossiles, qui germent après un million de siècles; mais, à part ces merveilles ou ces niaiseries géorgiques, la poésie retranchée, comme celle de Boileau, qui la vaut bien parfois, que reste-t-il à Virgile? un traité d'ignorance; à l'Art poétique, il lui reste la gloire d'être « le code imprescriptible du bon goût. » C'est le prétendu Quintilien moderne lui-même qui lui donne ce nom justement mérité : « cet excellent ouvrage..... un des beaux monumens de notre langue et de l'Horace français... est une législation parfaite, etc..... » Or, la *Didactique* ou le didactisme n'ayant de but que l'instruction, ne pouvons-nous opposer, préférer l'Art poétique aux Georgiques?

Comment, sous ce rapport essentiel, admettre que l'un des beaux et des plus utiles monumens de notre langue, élevé par l'Horace français, ne puisse être opposé, ni à ces Géorgiques, ni à l'Essai sur l'homme ou sur la critique, dont La Harpe ne parle plus, mais que notre bonne foi nous fait citer. Comment l'Horace français pourrait-il craindre de s'asseoir auprès de leurs auteurs sur le Parnasse? Horace lui-même lui tend la main, et le malin Pope, oubliant tout l'orgueil anglais, lui offre sa place après avoir admiré ses satires.

Ce beau monument de notre langue vous offre, à défaut de règles, le modèle du genre *Didactique* en vers; car s'il fallait nous en occuper lorsqu'il se sert de la vile prose pour enseigner, l'éternité n'y suffirait pas. L'Encyclopédie n'est, pour moitié, qu'un ouvrage *Didactique*. Si vous méditez Boileau, vous reconnaîtrez qu'il porte l'art d'écrire à son dernier degré de perfection, en faisant un heureux emploi des quatre élémens littéraires, les faits, les images, les pensées, même les sentimens, guidé comme il l'était par nos quatre auxiliaires, inspiré par nos créateurs, l'esprit, l'instruction, le génie; car ceux-là connaissent bien peu le génie qui le refusent à Boileau. Dirigé par le bon goût : nul n'en eût plus que ce maître; puis le bon sens : il est son oracle; et par l'ordre, enfin, dont il trace les lignes et la marche, sans qu'il puisse être permis de s'en écarter sans broncher. Son chef-d'œuvre, redisons-le, est le code imprescriptible de ce bon goût, qui même, dit-il, dans ses plus grands écarts, ne s'en éloigne qu'avec intention.

Souvent un beau désordre est un effet de l'Art.

Or, ce beau désordre est de l'ordre; mais traçant un nouveau plan plus vaste, moins aperçu des yeux vulgaires. Si vous n'aviez pas cet Art poétique dans la mémoire, comme nous, qui l'avions appris dès

le collége, et n'en avons pas mieux pratiqué les leçons, *indè mali labes*, si vous ne l'aviez pas sous la main, nous en serions ravis, parce que nous aurions le plaisir de vous y montrer les quatre élémens et les auxiliaires, les créateurs, n'ayant pas de désir plus ardent que celui de votre amusement et de votre instruction, votre Cicérone vous conduira dans ce palais de féerie mythologique, mais en silence, sans commentaire, pour ne pas troubler votre plaisir, refroidir votre enthousiasme, réprimer vos extases admiratives par des exclamations inopportunes, et si ridicules souvent dans les jugeries du Quintilien. Commençons par les faits.

Thespis fut le premier qui, barbouillé de lie,
Promena par les bourgs son heureuse folie;
Et, d'acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
Amusa les passans d'un spectacle nouveau.
Eschyle, dans les chœurs, plaça les personnages;
D'un masque plus honnête habilla les visages;
Sur les ais d'un théâtre en public exhaussé,
Fit paraître l'acteur d'un brodequin chaussé.
....
De pélerins, dit-on, une troupe grossière,
En public, à Paris, y monta la première;
Et, sottement zélée en sa simplicité,
Joua les saints, la Vierge et Dieu par piété.

Nos romantiques descripteurs vous offrent-ils des faits, des images, rien de plus pittoresque que ce tombereau plein d'acteurs barbouillés de lie?

Les pensées y sont habilement enveloppées de la robe mythologique, toute couverte de figures intéressantes : faudrait-il vous rappeler ce début, si noblement poétique :

C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur
Pense de l'Art des vers atteindre la hauteur.

Quoi de plus poétiquement exprimé? La Harpe ne s'extasierait-il pas en méditant cette expression : « atteindre la hauteur de l'art des vers! » La critique..... mais passons aux sentimens..... Nous vous voyons sourire, cher lecteur; c'est ici que vous nous attendiez. Boileau du sentiment? — Mais ne le reconnaissez-vous pas, quoique mêlé aux images, dans ces vers :

La plaintive Elégie, en longs habits de deuil,
Vient, les cheveux épars, gémir sur un cercueil?

C'est même du mélancolique, de l'Young; et puis:

La Tragédie en pleurs,
D'Œdipe tout sanglant fait parler les douleurs.

Il y a moins de sentiment encore dans l'Art poétique d'Horace, parce que le genre *Didactique* ne l'exige, et ne l'admet meme pas, si ce n'est comme fugitif accessoire, *non erat hic locus*, il ne parle qu'à l'esprit.

« Boileau, répète-t-on par préjugé, Boileau n'était pas sensible! » Pure calomnie! pouvait-il ne l'être pas, celui qui supporta patiem-

ment les sarcasmes piquans du mordant Racine, et lui dit, après la conversation : « Mon ami ! ce n'était sans doute pas votre intention, mais vous m'avez fait de la peine! » et vous noterez que Despréaux s'était donné la peine d'apprendre à Racine l'art de faire difficilement des vers faciles. Trouveriez-vous parmi les poètes sensibles, enfans de la mélancolie romantique, quelques amis qui voulussent faire de vous un rival, un vainqueur, en vous apprenant cet art si précieux? Non, encore une fois, et pour la millième : « ne jugez, ne préjugez pas; examinez. »

Si la Raison vous luit, qu'auriez-vous à craindre?
Vous avez ce flambeau : gardez-vous de l'éteindre!

vous dit à peu près le proscrit Voltaire, dont Boileau fut le maître, même en philosophie. Vous criez : au paradoxe! à l'imposture! et vous êtes trop prompt : jamais, volontairement, votre Cicérone ne vous trompera.

Il craint Dieu, cher lecteur, et n'a point d'autre crainte,

que celle de vous déplaire; et, si vous n'avez jamais lu ces vers sur l'amour de ce Dieu dont tant de personnes ont une si fausse idée, devinez qui, de Despréaux ou de Voltaire, les a faits; parlant didactiquement de l'art le plus important de tous, celui d'aimer l'auteur de tous les biens.

Quoi donc! cher Renaudot, un chrétien effroyable,
Qui jamais, servant Dieu, n'eut d'objet que le diable,
Pourra, marchant toujours dans des sentiers maudits,
Par des formalités gagner le Paradis!
Et, parmi les élus, dans la gloire éternelle,
Pour quelques sacremens reçus sans aucun zèle,
Dieu fera voir aux yeux des saints épouvantés,
Son ennemi mortel assis à ses côtés!
Peut-on se figurer de pareilles chimères?
On voit pourtant, on voit des docteurs, même austères,
Qui, les semant partout, s'en vont pieusement
De la vraie piété saper le fondement;
Qui, l'esprit infecté d'erreurs si criminelles,
Se disent hautement les purs, les vrais fidèles;
Traitant d'abord d'impie et d'hérétique affreux,
Quiconque ose, pour Dieu, se prononcer contre eux!
. . . .
Ouvrez les yeux enfin, aveugles dangereux.
Oui! je vous le soutiens, il serait moins affreux
De ne point reconnaître un Dieu, maître du monde,
Et qui règle à son gré le ciel, la terre et l'onde,
Qu'en avouant qu'il est et qu'il sut tout former,
D'oser dire qu'on peut lui plaire sans l'aimer.
Un si bas, si honteux, si faux christianisme,
Ne vaut pas des Platons l'éclairé paganisme!

Fi! fi! *tolle! tolle!* brûlez! brûlez! c'est du philosophisme voltairien tout pur.

Quoi! chérir les vrais biens sans en savoir l'auteur,
Vaut mieux que, sans l'aimer, connaître un créateur!

Quelle abomination! — Calmez-vous, cher lecteur, *ces vrais biens*, ce sont les vertus; *aimer Dieu*, qui ne peut être pour vous que dans

votre intelligence, c'est les pratiquer; et celui qui vous dit cela fut l'historiographe, non pas Voltaire et de Louis XV, mais Despréaux et du pieux Louis XIV. Il s'exprimait ainsi, dans une épître à M. l'abbé Renaudot, théologien. Il la fit imprimer avec approbation du censeur et privilége du roi.

Regrettons qu'au lieu d'une épître Boileau n'ait pas fait un poëme *Didactique* sur l'amour de Dieu, si mal compris, et revenons à son Art poétique.

Ce qui peut paraître, au premier aspect, manquer à l'Art poétique, c'est un principe unique auquel se rapportent toutes les règles; mais, avec plus d'attention, vous retrouvez le principe dont Batteux a fait l'application dans plusieurs volumes: « l'imitation de la nature; » Boileau vous dit:

Que la nature donc soit votre unique étude.

Ce principe, vous le savez, peut suffire en poésie; mais il manque à Batteux pour l'éloquence dans les genres délibératif, judiciaire et démonstratif, qui certes sont bien du domaine des Belles-Lettres, de la Littérature. Mais Boileau ne pouvait pas être privé de cet instinct, de ce sens intellectuel, qui dicta le grand principe de l'association des idées; d'abord celle de ces idées aux mots; il vous dit:

Selon que notre idée est plus ou moins obscure,
L'expression la suit, ou moins nette ou plus pure.
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots, pour le dire, arrivent aisément.

Or, bien concevoir, n'est-ce pas bien associer les idées aux mots, puis les idées entre elles? Il ajoute:

En vain vous me frappez d'un son mélodieux,
Si le terme est impropre ou le tour vicieux.

Mais qu'est-ce un terme impropre? C'est celui qui n'offre pas l'idée nécessaire; c'est celui auquel cette idée ne peut s'associer. Qu'est-ce un tour impropre? c'est, et ce ne peut être autre, c'est celui qui rompt les associations nécessaires d'idées, ou les forme de manière à détruire la clarté: c'est par lui que

Votre construction semble un peu s'obscurcir,

parce que le lecteur ne lie point les idées. Le grand, le véritable principe est donc implicitement offert dans l'Art poétique, comme dans tous les ouvrages *Didactiques* littéraires; nous ne ferons de plus que l'énoncer nominativement, le spécialiser, en l'appliquant de notre mieux, répétiteur inexpérimenté, mais fort d'un excellent principe.

L'exemple de Boileau qui, le premier, fit un excellent poëme *Didactique* français, fut imité par des poètes plus ou moins dignes d'être rapprochés de lui. Le Mierre écrivit en vers sur la peinture ou l'art de peindre, traduisant, non pas Horace, ce qui était un grand avantage pour Boileau, mais un poète latin moderne, presque inconnu, l'abbé de Marsy. Dans ce poëme *Didactique* sont également

employés les quatre élémens, à l'aide, quelquefois du moins, des trois auxiliaires; mais le génie créateur n'y coopère point, vous n'y verrez que ses suppléans, l'esprit et l'étude, quelquefois secourus par l'imagination. Voici quelques vers, pour vous donner une idée du faire de ce poète :

Toi, qui près d'une lampe et dans un jour obscur,
Vis les traits d'un amant projetés sur le mur,
Palpitas et courus à cette image sombre;
Et d'un charbon léger traçant les bords de l'ombre,
Fixas avec transport sous ton œil captivé,
L'objet que dans ton cœur l'amour avait gravé;
C'est toi dont l'inventive et fidèle tendresse
Fit éclore autrefois le dessin dans la Grèce;
Du sein de ces déserts, lieux jadis renommés,
Où parmi les débris des palais consumés,
Sur les tronçons épars des colonnes rompues,
Les traces de ton nom sont encore aperçues;
Lève-toi, Dibutade, anime mes accens!
Embellis les leçons réunies dans mes chants!
Brûle-moi de ce feu qui par ta main divine,
Fut d'un art enchanteur la féconde origine!

Le même poète a dégénéré de lui-même dans un autre ouvrage, qui a pour nom littéraire les Fastes, et pour genre on ne sait lequel. Vous y lisez ces vers, en parlant d'une optique, d'une lanterne magique, de la pièce curieuse.

Opéra sur roulette et qu'on porte à dos d'homme,
Où l'on voit par un trou les héros qu'on renomme.

En voici de meilleurs d'un autre poète (Dorat), extraits de son poëme *Didactique* sur la déclamation théâtrale :

Et Jupiter lui-même armé de son tonnerre,
Se verrait, dans sa gloire, insulté du parterre,
S'il venait, s'annonçant par un timbre argentin,
Prononcer, en fausset, les arrêts du Destin.

Si ce n'était le *timbre argentin*, Boileau lui-même ne les dédaignerait pas. A présent que les vivans sont bien à l'abri, sous l'égide de Minerve ou de la justice, la malignité se vengera sur les morts; et c'est une raison pour les Don Quichotte littéraires de les défendre; ainsi nous vous dirons que Dorat, si dédaigneusement maltraité par les critiques, avait été fait poète, et grand poète, par la nature; mais il perdit son talent à courtiser les dames, à la place des Muses; il fit trop pour leur plaire, et leurs complimens l'ont privé des éloges de la postérité, qui lui préférera, non-seulement Boileau, mais plusieurs autres poètes, car il faut vous consoler d'être réduit à parler de ce grand poète au passé, comme d'un homme qui n'est plus. Le voilà ressuscité : écoutez-le et *plaudite manibus!* battez des mains de surprise et de plaisir.

C'est peu d'aimer les vers, il faut les savoir lire,
(Et suivre, en déclamant, les accords de la lyre;)
Il faut avoir appris cet art mélodieux,
De parler dignement le langage des dieux;

Cet art qui, par le ton des phrases cadencées,
Donne de l'harmonie et du nombre aux pensées;
Cet art de déclamer dont le charme vainqueur,
Assujettit l'oreille et captive le cœur.
. . . .
Le sublime est toujours voisin de la nature;
Gardons-nous d'imiter dans sa folle lecture,
Dans ses roulemens d'yeux et ses contorsions,
Le fanatique amant de ses productions,
Ce rimeur furieux qui, d'un ton ridicule,
Comme un vrai possédé, s'agite, gesticule;
Tourmente notre oreille, épuise son gosier,
Et croit être sublime à force de crier.
Jadis sur son trépied la sibylle écumante,
Du Dieu même remplie, était moins violente.
Celui-ci, des bergers enflant le dialogue,
Change en lambeau tragique une riante églogue,
Comme Oreste en fureur fait hurler Corydon,
Et veut armer Philis du poignard de Didon.
Celui-là, déclamant des riens avec emphase,
Se rengorge et s'admire en terminant la phrase;
Et son œil inquiet de moment en moment,
Va quêter à la ronde un applaudissement!

Votre oreille avide, attentive, nous demande la suite; vous la trouverez dans l'Art de lire les vers, de M. François de Neufchâteau, l'un de ces hommes trop rares, qui surent marquer dans la révolution en n'y faisant que du bien. Tout ou presque tout y est du même ton : il nous faut le secours de la raison et la défense de l'économie pour n'en pas transcrire davantage. Et, cher lecteur, vous serez affligé, désolé, lorsque vous apprendrez qu'un destin cruel nous a privés d'une traduction entière du Tasse, faite par ce poète, traduction engloutie par le vorace Océan, lorsqu'il fit naufrage sur les côtes de Saint-Domingue. M. Baour-Lormian a réparé cette perte, direz-vous : sans doute, mais il n'aurait pas voulu se mettre en concurrence, et son talent eût été consacré à d'autres poëmes, et non pas seulement à ceux d'Ossian, dont il est le digne interprète, de ce grand poète de la nature, dessinant aux yeux de son imagination les ombres amoureuses ou guerrières de ses aïeux, dans les nuages pittoresques de la brumeuse Calédonie, toute poétique encore par ces grands souvenirs. Cet Ossian eut le destin d'Homère, de Milton, de Delille, dont il peut être le digne rival. Vous lirez sans doute avec admiration ces vers de son hymne au soleil, dans lesquels il gémit sur son infortune, mais comme l'eussent fait Homère, Milton et Delille. Ce quatuor d'illustres aveugles, qui, privés de l'aspect réel de la nature, la voyaient plus majestueuse ou plus riante dans le vaste miroir de leur imagination créatrice.

Quand la tempête éclate et rugit dans les airs,
Quand les vents font rouler, au milieu des éclairs,
Le char retentissant qui porte le tonnerre,
Tu parais, tu souris et consoles la terre.
Hélas! depuis long-temps tes rayons glorieux
Ne viennent plus frapper ma débile paupière!
Je ne te verrai plus, soit que dans la carrière
Tu verses sur la plaine un océan de feux,

Soit que, vers l'Occident, le cortége des ombres
Accompagne tes pas, ou que les vagues sombres
T'enferment dans le sein d'une humide prison!
Mais peut-être, ô Soleil! tu n'as qu'une saison!
Peut-être, succombant sous le fardeau des âges,
Un jour tu subiras notre commun destin:
Tu seras insensible à la voix du matin,
Et tu t'endormiras dans le sein des nuages.

Traduct. de BAOUR LORMIAN.

Si votre imagination s'est endormie avec celle du poète, réveillez-vous pour entendre parler d'ouvrages d'un genre *Didactique*, qui vous offrent un charme pareil à celui des diamans, des pierreries bien employés par l'artiste; ce sont ceux dans lesquels de jolis vers sont enchâssés dans une prose spirituelle, et douce comme celles des Lettres à Emilie sur la Mythologie, devenues classiques dans le genre, très utile, dont elles vous offrent le modèle. C'est une création dont le mérite eût été mieux apprécié par le grand maître, qui sans doute eût admiré de bonne foi ces vers; et l'ossianique mythologie des nuages peut les placer à côté de ceux-ci:

Ce n'est plus la vapeur qui forme le tonnerre,
C'est Jupiter armé pour châtier la terre;
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots.

Vous trouverez encore Boileau ressuscité dans les vers de Chénier sur l'art *Didactique* lui-même. Vous ne pouvez en dire autant d'Helvétius, qui a fait, en prose rimée, un poëme philosophique sur le bonheur, dont tout le monde parle et personne ne jouit. Ce poëme ne peut contribuer au vôtre, ni même à votre plaisir, parce que son auteur prit pour grand mobile, pour inspirateur, le plus froid de tous, du moins relativement aux lecteurs, l'égoïsme, l'idolâtrie: nous n'en parlerons donc pas. Comme le soleil, les plus grands talens des hommes qui suffiraient pour illustrer un siècle disparaissent inaperçus dans les nuages de la politique assombrissante, éclipsés par leurs prédécesseurs, que la main toute puissante de la gloire soutient au-dessus d'eux, tant il est vrai que, *pro captus lectoris habent sua fata libelli.*

L'esprit de ses lecteurs fait le destin d'un livre.

Notre siècle est rassasié de vers, notre admiration, notre temps ne suffisant plus à nos richesses, augmentant chaque jour,

Nous dormons accablés sous le poids des lauriers.

La vie de l'homme le plus sédentaire, le plus lisard, ne suffirait point à la lecture de tout ce qui, dans une bibliothèque, mérite, réclame notre attention, et la *Didactique* littéraire ne peut plus avoir le but de guider dans la création, mais seulement dans le choix des lectures. Vous pouvez faire un excellent ouvrage *Didactique* sur l'art de lire: entremêlez hardiment et la prose et les vers; commencez par le roman de la Rose, dont vous citerez les plus jolis vers un peu rajeunis; puis, que votre prose réunisse habilement l'historique et le

Didactique, vous offrirez la galerie littéraire française, et si vous êtes jeune, agrandissez-la; commencez par les anciens, faites un choix dans les diamans, les pierres précieuses d'Horace, de Virgile, de Cicéron, etc., etc.; que votre prose soit l'or ou l'argent qui les réunit entre elles comme un beau collier, une rivière de pierreries. On dira de vous :

Son livre, aimé du Ciel et chéri des lecteurs,
Est toujours, chez Didot, entouré d'acheteurs.

Votre plus grande difficulté dans l'exécution naîtra de la surabondance; votre livre sera comme une immense galerie circulaire, dans laquelle seront rassemblés tous les tableaux tracés par les grands poètes, les grands orateurs; ses jours seront pris intérieurement sur un vaste espace, où seront élevées, sur des piédestaux variés, les statues des grands poètes, rangées autour d'un groupe formé des trois grands poètes de la nature, Moïse, Homère et..... nous n'avons pas la hardiesse de nommer le troisième..... Votre galerie sera le Musée de l'univers, et ses jours extérieurs devront vous offrir les perspectives des contrées habitées par ces poètes, le Paradis, la Grèce et la brumeuse Calédonie; mais prenez garde que l'imagination de vos lecteurs et la vôtre même ne s'échappent dans ces lieux romantiques; c'est le danger que vous courez, ainsi que nous, dont l'ouvrage ne peut être, à côté du vôtre, qu'une lanterne magique dont l'unité du sujet est nécessairement détruite par les digressions obligées. Quelques hommes s'écrient : « Il ne faut plus écrire. » Mais, clameurs inutiles, le proverbe dit : « Qui a bu boira; » de même qui a lu lira; puis la lecture multipliera toujours les auteurs, parce qu'il est impossible qu'un estomac intellectuel, un esprit bien organisé, bien nourri, ne produise rien, comme il était impossible que des hommes amplement substantés par des mets délicats et savoureux ne contribuassent point à la reproduction de l'humaine espèce. Il y aura donc longtemps encore de nouveaux écrivains; mais, pour exceller entre eux, il faudra toujours se conformer aux règles, à la *Didactique*, à la poétique d'un genre quelconque, fût-ce le romantique, parce que, vous le savez, dans le désordre, point de vraies et durables jouissances : ce désordre est l'absence des règles. Ainsi, nous remplirions mal notre devoir, si nous n'ajoutions pas quelques réflexions, quelques indications des moyens de profiter, soit auteur, soit lecteur, de ces modèles *Didactiques*, dont nous vous avons offert quelques fragmens : ce moyen est simple; c'est celui dont nous avons déjà parlé, l'*anatomie littéraire*, la décomposition analytique de ces modèles mêmes, pour en avoir l'ossature, le squelette, formé, d'une part, des principes et des règles de l'art dont ils traitent, et, de l'autre, des ornemens dont le poète *Didactique* les a revêtus sans disparates.

Le sage et sobre Boileau ne les a décorés que des ornemens du style dont il revêt leur sécheresse, puis de quelques images empruntées à la Mythologie. Les têtes classiques de nos poètes du 17[e] siècle en étaient si fortement imprégnées, qu'à peine s'ils pouvaient écrire

quelques vers sans employer des mots, des figures, de la langue et du système mythologique. La mythologie fit même de fréquentes et de larges invasions dans la poésie chrétienne, et jusque dans les hymnes, tant elle a d'empire sur les imaginations poétiques, tant l'homme trouve de plaisir à donner l'existence, le sentiment à tous les êtres, à figurer son langage pour multiplier ses jouissances intellectuelles; et nos pères, ne pouvant renoncer aux charmes de quelques déesses du paganisme, de Minerve, de Pallas, de Thémis, les admirent même dans le sanctuaire. Parcourez l'Art poétique : il est tout brillant de ces décorations mythologiques; mais, il faut l'avouer, elles sont purement artificielles, et le temps les a ternies; l'usage en efface le relief, elles sont frustes et décolorées; pour nous, il n'y a plus que le soleil éblouissant et la brillante aurore qui nous frappent encore de leur éclat. L'école romantique leur préfère même la lune mélancolique, le clair-obscur du brumeux Ossian, la mythologie des nuages. Pour ne point aller de l'un à l'autre extrême, suivons toujours les préceptes du maître.

> Que la nature donc soit votre unique étude.

Cette bonne nature est la plus savante didacticienne et la plus habile décoratrice que vous puissiez consulter, et si vous voulez faire un poëme *Didactique*, tracez d'abord le plan, posez les bases, énoncez les premiers principes, comme a fait Boileau, qui vous dit, avant tout,

> C'est vain qu'au Parnasse un téméraire auteur,
> Pense de l'art des vers atteindre la hauteur;
> S'il ne sent pas du Ciel l'influence secrète,
> Si son astre en naissant ne l'a créé poète.

Après ce principe, qui se réduit à demander avant tout les dispositions, les talens naturels, premiers moyens dans tous les arts, le maître expose les autres principes, puis il en déduit les règles particulières, indiquant dans sa marche didactiquement prudente, les défauts à éviter, et son admirable adresse attache les ornemens mêmes à ces réflexions :

> On ne vit plus en vers que pointes triviales;
> Le Parnasse parla le langage des halles.

Ce langage nous éloigne trop de la nature, à laquelle vous devez emprunter ces ornemens, pour être toujours neuf, et même inaltérable; inusable serait mieux dit, si la langue le permettait. Boileau lui-même, ne faisant pas toujours l'emprunt des ornemens à la mythologie, mais à la nature.

> Cueille en un champ voisin les plus beaux ornemens

de l'idylle élégante; il lui fait

> Chanter Flore, les champs, Pomone, les vergers,
> Aux combats de la flûte animer deux bergers;
> Changer Narcisse en fleur, couvrir Daphné d'écorce,
> Des plaisirs de l'Amour vanter la douce amorce.
> Sans tous ces ornemens le vers tombe en langueur;
> La poésie est morte ou rampe sans vigueur.

Et surtout la *Didactique*, qui se traînerait captive sur la mérelle élémentaire, si la nature ne lui prêtait ses charmes, pour captiver le génie, toujours enclin à dédaigner ses lois : mais elle lui dit :

Quand de l'immensité Dieu peupla les déserts,
Alluma les soleils et souleva les mers,
Demeurez, leur dit-il, dans vos bornes prescrites.
Tous les mondes naissans connurent leurs limites.
Il imposa des lois à Saturne, à Vénus,
Aux sept orbes divers dans nos cieux contenus;
Les élémens unis dans leur utile guerre,
A la course des vents, aux flèches du tonnerre,
A l'animal penseur et né pour l'adorer,
Au ver qui nous attend, né pour nous dévorer.
Aurions-nous bien l'audace, en nos faibles cervelles,
D'ajouter nos décrets à ses lois éternelles?
Hélas! serait-ce à nous, fantômes d'un moment,
Dont l'être imperceptible est voisin du néant,
De nous mettre à côté du maître du tonnerre,
Et de donner en dieux des ordres à la terre?

Ces beaux vers, en style *Didactique*, vous disent que l'entreprise serait ou folle ou ridicule. La nature est l'agent de ce Dieu créateur, et, quoi que vous fassiez, ne vous permettez jamais d'enfreindre ses lois.

Cette infraction est toujours punie, même dans les Arts et les Belles-Lettres, dont l'Eternel est le premier auteur, parce que tous ces Arts se réunissent en un seul, celui de faire jouir noblement ou de jouir soi-même; quel que soit votre ouvrage, soumettez-le aux lois de la *Didactique* : sans elle, en vain par des présentations,

Fût-il enorgueilli de l'accueil des palais,
Il n'évitera point l'opprobre du rabais!

DIFFUS.

J'aime mieux un ruisseau qui sur la molle arène,
Dans un pré plein de fleurs lentement se promène,
Qu'un torrent débordé.

Ces deux images nous donnent, par la figure, des idées claires et précises du style de comparaison coulant et du style *Diffus*, dans lequel « l'écrivain, dit l'un de nos deux professeurs (M. Amar), ne croit s'être jamais assez expliqué, » se méfiant de l'intelligence du lecteur, ce qui est toujours une maladresse, sinon une malhonnêteté. Il fatigue, il retourne sa pensée, jusqu'à ce qu'il l'ait présentée sous tous les jours possibles. » Il la délaie, dit Marmontel, dans une foule de paroles, l'affaiblit en l'étendant, l'embarrasse dans un amas d'idées accessoires et inutiles, l'obscurcit, la brouille, soit en éloignant les rapports, soit en les rendant équivoques. Ainsi, la lenteur, la faiblesse, et souvent l'ambiguité, l'obscurité, sont les vices attachés au style *Diffus*, dont le grand inconvénient est de rompre l'association des idées par des intermédiaires qui distraient l'attention. Au milieu d'un vaste paysage, votre œil est arrêté par des arbres et des haies qui le gâtent.

Vous avez, dans la phrase même de Marmontel, trop remplie de substantifs et de verbes, peut-être à dessein, le défaut sous les yeux, et les moyens de l'éviter, en supprimant les inutiles, les redondans; et c'est pour vous les offrir en même temps que nous avons pris le chemin le plus long, au lieu de vous présenter de suite la définition du mot *Diffus*, appliqué, soit à l'écrivain, soit à son style, soit aux élémens littéraires, les faits, les images, les pensées, même les sentimens, tous susceptibles de diffusion dans l'expression, et surtout de l'amour, qui n'en finit jamais. C'est dans cette intention que nous ne séparons pas l'écrivain de son écrit, puisque Buffon a dit: « Le style est tout l'homme, » et cela ne se peut autrement; tout l'homme est dans la tête et le cœur; or, le style est l'expression des sentimens, des pensées qui en sortent; le style est le son de l'organe intellectuel, de l'âme, et, par conséquent, tel cœur, telle tête, tel style, à moins que la mémoire et l'art, l'hypocrisie, ne suppléent à la nature ou ne la déguisent; mais alors ce n'est plus l'homme lui-même, c'est celui qu'il a imité ou plagié, comme J.-J. a plagié Locke pour les pensées, Sapho, Abeilard, etc., etc., pour les sentimens, et s'est approprié, du moins à des yeux inexercés, leurs pensées, leurs sentimens; s'est artificiellement embrasé de leurs feux, car son cœur était froid, puisqu'il était ingrat. Les connaisseurs ne s'y méprennent pas; ils le lisent, la main au chapeau, pour saluer toutes les pensées, les images, les sentimens de leur connaissance, comme cela vient de nous arriver à nous-même, en cherchant la définition du mot *Diffus*, que nous vous avions promise, quoique vous ne vous en souciez peut-être plus, parce que vous avez une idée de ce *Diffus*; mais peut-être est-elle encore inexacte, confuse; éclaircissez-là donc encore.

« Le style *Diffus* est un style lâche et trop étendu, dit l'Académie; l'écrivain *Diffus* est long et trop étendu dans ses discours. » Un nouveau lexicographe, réformateur de la vieille Académie qu'il prétend surpasser, vous donne à la fois la définition et l'exemple. « *Diffus*, *se*, *adj.*, du latin *diffusus*, de *diffundere*, se répandre çà et là, aller de côté et d'autre. Il se dit d'une manière de parler ou d'écrire, longue et prolixe, dans laquelle on s'écarte de son sujet pour traiter des accessoires superflus. » Un Lacédémonien aurait dit: « long, prolixe, étendu. » Mais, avec ce laconisme, on ne vend pas d'énormes volumes et *Diffus* et confus. La définition académique nous met à même de compléter l'idée de la diffusion, d'abord dans le style, par l'accumulation de substantifs équivalens, ou généraux ou particuliers. Ainsi, après avoir dit: « tous les êtres, » si vous ajoutez: « toutes les choses, toutes les personnes, » vous devenez *Diffus*, parce que le mot *être* comprend l'un et l'autre. Il en sera de même des autres parties intégrantes du discours. Vous tomberez dans ce défaut si, délayant la pensée par la figure d'énumération, vous entrez dans les détails, et vous dites d'un homme: « Il descend, il monte, il va, il vient, il se promène, il marche, il court; » vous devenez *Diffus*. Il en sera de même si vous multipliez les adjectifs et les adverbes, comme

l'a fait exprès Molière dans ses Précieuses ridicules. Jean-Jacques, devenu vieux et mélancolique, fut très *Diffus*, procédant toujours appuyé sur deux, et même trois adjectifs, accolés près d'un seul substantif: la lecture en devient insupportable; et, non content de cette surabondance, il gonfle son discours de toutes ses parties accessoires, les articles, les conjonctions, etc., etc., ne vous faisant pas grâce d'une seule, parce qu'il avait l'âme trop pleine de lui-même et de ses chagrins. Il semble que, ne pouvant la soulager par des pleurs, que l'on ne verse plus, hélas! dans la vieillesse, il eût voulu les répandre avec des torrens de mots sur le papier. Il est comme un captif traînant une longue chaîne, à laquelle s'attachent toutes les pailles, les brindilles éparses sur son chemin. Jean-Jacques, misantrope par le cœur, tenait fortement aux hommes par la vanité: tout en les fuyant, il voulait qu'ils s'occupassent toujours de lui. Ce combat de l'amour-propre, de la vanité et de la misantropie, de l'amour de la gloire, du mépris de ses semblables, de leur haine et du besoin de leurs regards, de leur attention, de leurs applaudissemens, besoin qui fait le supplice des ambitieux de renommée; cette attraction et cette répulsion, cette gravitation morale, fatigua son âme, l'usa, la fit succomber sous le poids de la vie. L'amitié ne put lui prêter son bras consolateur: il n'y croyait pas; l'amour conjugal ne pouvait refaire sa couche et remuer son oreiller, tout plein des aiguillons du remords; il l'avait avili. Jean-Jacques mourut malheureux, de cette maladie morale dont peuvent être atteints les plus grands hommes, qui n'y trouvent d'autre remède que de l'encre, qu'ils étalent diffusément sur le papier, et leur âme avec elle, en écrivant leurs mémoires. Très peu d'âmes sont assez fortes pour se soutenir toutes seules, debout dans la solitude, sans l'appui de l'opinion, à moins qu'elles ne se rattachent au ciel et ne vivent avec Dieu, sinon avec la nature et ses merveilles, ou la littérature et ses chefs-d'œuvre; mais celui qui, comme Jean-Jacques, avait jalousé, détesté ses semblables, pouvait-il les lire encore?

Cette diffusion dans les écrits s'étend sur tous les élémens littéraires, dans les mémoires (*voyez* ce mot) dont, par besoin, leurs auteurs occupent le public. Parlent-ils de leurs actions? ils deviennent très *Diffus*, très prolixes dans leurs récits, dans les faits; ils entrent dans les plus grands détails, et la conscience les porte même à la confusion, à l'obscurité, pour voiler les turpitudes; à moins qu'ils ne soient effrontés d'orgueil, comme..... ils oublient ces vers de Boileau:

> Soyez vif et pressé dans vos narrations;
> N'y présentez jamais de basses circonstances.

Mais le sévère Boileau ne réfléchissait pas que pour les vieillards, les détenus, parler de soi, c'est renouveller sa vie, ce premier et plus grand des biens et des besoins. Aussi, la vie de l'homme le plus avidement lisard ne suffirait-elle pas à la lecture des mémoires (*voyez* ce mot), tant ils sont volumineux par diffusion, revenant en arrière

sur leur vie passée, qui n'est plus qu'une image fugitive, retracée par la mémoire, sœur de l'imagination, qui l'étend, la diffuse sans limites. Ils cherchent à la renouveler, à la revivre par de longs détails, de longues descriptions, n'oubliant pas les circonstances les plus minutieuses; parce que le *moi* donne du prix à tout ce qu'il touche, à tout ce qui se rapporte à lui. Chaque mémorialiste fait de lui le point central de l'univers, le pivot sur lequel il tourne, appuyé sur ce faux axiome: les petites causes produisent de grands effets; tous sont la mouche du coche, qui finira notre article; tâchons de la rejoindre, sans être ni *Diffus,* ni confus, ni prolixe.

La diffusion est plus grande encore, lorsqu'ils veulent exprimer les sentimens, peindre les passions qui les animaient, mais dont les flammes éteintes, ne pouvant plus échauffer leur style, laissent à la bavarde mémoire la peine de les tracer, à l'aide du Dictionnaire des épithètes, ou de plagiats habilement déguisés, comme dans..... Il en est plus de trois que nous pourrions nommer: il suffit de vous dire qu'il est peu de livres qui ne se fassent avec des livres; en littérature, du moins, on peut nier, et sans concession, les générations spontanées; c'est là qu'il faut dire: *nihil in intellectu quod non prius fuerit in sensu,* rien dans l'esprit qui n'ait été dans les yeux; puis le *genuit N....., qui genuit N.....,* un tel qui engendra un tel, etc. Les bons vieux conteurs, Morellet, par exemple, dorment en écrivant, et le lecteur en les lisant; ils ne peuvent obéir au maître, qui dit:

Que dans tous vos discours la passion émue,
Aille chercher le cœur, l'échauffe et le remue.

Le cœur n'était pour rien en leur existence; il a dicté peu de mémoires; la vraie douleur est muette. La même diffusion obscurcit nécessairement leurs idées; ce sont eux surtout dont le maître a dit:

Il est certains esprits dont les sombres pensées,
Sont d'un nuage épais toujours embarrassées.

La vieillesse éteint lentement le flambeau de l'intelligence, qui dissiperait ces nuages; et le plus prudent est de commencer par renoncer à soi-même avant d'être réduit à renoncer à tout; de suivre le précepte d'Horace: *solve senescentem.*

Dételez dans votre vieillesse,
Et cessez de nous ennuyer.

Mais ce n'est pas à la vieillesse seulement, c'est à l'âge mûr, c'est même à la jeunesse que le précepte peut s'adresser, surtout lorsque celle-ci, déjà pressée de paraître, croit se donner du poids en s'enveloppant, dans les discussions politiques, des nuages de la métaphysique, dont ils s'efforcent d'augmenter l'obscurité, quoique Cicéron leur ait dit: « Dans une chose naturellement obscure, celui qui, pour l'exposer, répand par dessus plus de pensées qu'il n'est nécessaire, ajoute des ténèbres, n'ôte pas l'obscurité. » Traduction un peu *Diffuse,* mais fidèle, parce qu'elle était facile, de ce latin:

In re naturaliter obscurâ, qui in exponendo, plura quam necesse est super fundit, addit tenebras, non adimit densitatem.

Mais on ne peut être que *Diffus* en français pour traduire tout Cicéron, d'abord parce que notre langue emploie beaucoup de parties accessoires du discours, en sorte qu'une page de traduction (*voyez* ce mot) déborde toujours une page de texte, et la traduction entière des œuvres déborde d'un volume; et puis, pour l'excuse des traducteurs, parce que Cicéron lui-même était *Diffus*, du moins est-ce le reproche que lui faisait César ou Caton (Marmontel dit Caton, et M. Amar César), et peut-être tous les deux ont-ils dit la même chose. Le premier professeur défend l'orateur romain, et dit : « Son style, quoique développé, périodique, n'est rien moins que *Diffus.* » M. Amar, sévère comme Caton, confirme le jugement de César. « Cicéron, dit-il, est souvent plus brillant que solide, et *Diffus* lorsqu'il devrait être serré et pressant. » L'arrêt nous paraît bien hardi.

Le professeur, comme nous tous français, jugeons mal et Cicéron et toute l'antiquité, et tous les hommes morts, parce que nous ne voulons pas nous mettre à leur place, à leur point de vue. Que Cicéron fût *Diffus* lorsqu'il devait être serré, c'était un tort éternel; mais qu'il fût plus brillant que solide, en est-ce un aussi ? Cicéron parlait pour le plaisir des Romains : le brillant était indispensable à la tribune aux harangues, comme il l'est sur le théâtre, où le solide serait terne, inaperçu.

Ne se pourrait-il aussi que le *Diffus* des Anciens ne fût pas notre débordé? L'abondance n'est pas la diffusion, lorsque le bon goût et l'ordre disposent ses richesses : pour les juger, les connaissons-nous bien ? savons-nous assez bien leur langue? manions-nous toujours très bien la nôtre? et lorsque nous voulons définir, distinguer, discuter, disputer sur l'antiquité, ne tombons-nous pas dans la diffusion, la confusion et la prolixité, choses très différentes. Ecoutez les professeurs; mais avant offrons aux jeunes gens, sans pédantisme, une réflexion amicale.

Avant de vouloir vider sa tête sur le papier, il faut l'avoir bien remplie de choses précieuses, et ne pas prendre la diffusion d'une digestion intellectuelle à peine commencée, pour de l'abondance, de la richesse.

La cabane du pauvre est pleine de haillons, et l'on a beaucoup trop vanté les discours de jeunes écrivains doués d'une mémoire assimilante, et donnant, comme du leur, des réminiscences modifiées par leur filière intellectuelle. Des louangeurs leur ont trouvé *les vues fines, les aperçus profonds, les alliances hardies de mots et d'idées, du trait;* disons tout, *du génie;* mais le clinquant moderne cache ou le plagiat ou le vide, contraste du *Diffus*, dont Marmontel dit :

« Le style prolixe approche du *Diffus*, mais ce n'est pas pourtant le même; car, tandis que le *Diffus* s'étend, comme en superficie, sur des idées accessoires et superflues, le prolixe ne fait que se traîner péniblement en longueur, par des milieux qu'il eût fallu franchir, d'induction en induction, de conséquence en conséquence; il fatigue notre pensée, en l'assujettissant à une pénible longueur. » M. Amar

dit : « Le style prolixe n'est pas le style *Diffus;* l'un s'étend sur la superficie des objets, s'arrête sur les idées accessoires; l'autre se traîne pesamment d'induction en induction, de conséquence en conséquence, fatigue notre pensée et rebute notre attention, en la voulant assujettir à une pénible lenteur ; » la vérité n'a qu'une expression. Le style prolixe est comme un collier dans lequel on aura placé beaucoup trop de pierreries ternes, mal taillées, qui l'alongent en l'appauvrissant ; le style *Diffus* sera comme un bouquet dans lequel on aura trop mis de fleurs communes, de bleuets, de coquelicots, de nielles, parmi les œillets, les tulipes et les roses. Le style prolixe sera le ruisseau qui serpente dans la prairie,

Coulant toujours, et n'arrivant jamais.

Le style *Diffus* sera ce même ruisseau étendu sur la plaine, gonflé, sans bords.

L'Académie n'est pas d'accord avec ces messieurs, car elle définit encore prolixe par trop étendu, trop long, comme elle avait fait de *Diffus;* mais du moins vous avez ici l'exemple du *Diffus* et le moyen de l'éviter, de convertir, par des soustractions habiles, le style *Diffus* en un style plein et précis. C'est de bonne prise, de s'approprier ce qui convient à votre sujet, usant d'un droit reçu dans la république des Lettres; ce n'est point plagier, comme font certains écrivains, qui donnent pour du nouveau ce qu'ils copient sans le dire, et mot à mot, dans l'Encyclopédie, sans la rectifier, avec toutes ses erreurs. En général, méfiez-vous de cette épithète : *nouveau*..... rarement il vous présente autre chose que du *renouvelé;* tout est dit, imprimé, mais dormant dans les bibliothèques. Ce renouvelé presque toujours est *Diffus* pour déguiser le plagiat; et l'Encyclopédie, se revend en détail avec profusion, et sans les guillemets de la franche et probe modestie. *Suum cuique;*

Chacun le sien n'est pas le mot du jour.

Ce mot *Diffus* nous a rendu *Diffus* nous-même; en l'écrivant, un frisson nous saisit, comme le disait Sapho; vous baillerez peut-être avec nous lecteur : pour vous distraire, tout en résumant les préceptes, nous comparerons encore le style *Diffus* à un rosier qui a trop de petites branches, trop de petites feuilles, trop de petits boutons, à côté des grands; votre main habile, couverte d'un gant, armée de ciseaux, coupe toutes les inutilités, tout ce que la nature donnait à votre rosier de *Diffus*, en l'étalant; de prolixe, en l'alongeant; de confus, en le remplissant de brindilles; car le latin *prolixè* signifie libéralement, largement. L'opération faite, vous ceignez d'un ruban votre rosier favori, qui n'est plus alors ni *Diffus*, ni prolixe, ni confus. Faites de même de votre style, après l'avoir d'abord étendu diffusément sur le papier, à la plume courante : à présent, nous vous chercherons du style plein, précis, mais assez rare, car le *Diffus* s'est glissé partout, même dans le lyrique; lisez :

Les cieux instruisent la terre
A révérer leur auteur;

Tout ce que leur globe enserre
Célèbre un Dieu créateur.

Tout et *enserre*, *créateur* et *Dieu* sont des redondances, de la diffusion; point de Dieu sans création, et point de création sans Dieu! Mais la poésie, la versification, son organe, son porte-parole, sont très *Diffus*.

Ouvrirons-nous La Fontaine? Mais vous savez que, quittant un jour de très bonne heure une société, qui l'ennuyait sans doute, pour aller à l'Académie faire la sieste, le somme de l'après-dîner, selon son usage, une dame lui dit: « Mais, M. La Fontaine, vous nous quittez! il n'est pas tard, et vous n'avez pas grand chemin à faire. » Il répondit: « Je prendrai le plus long. » C'est ce qu'il fait assez souvent dans ses récits: on le lui pardonne, tant il est agréablement naïf et pittoresque, prolixe et *Diffus*, tant il digressionne avec grâce, avec habileté. Lisez! relisez La Fontaine! A quiconque n'a pas son talent, nous conseillerons de prendre le plus court: le bonhomme, d'ailleurs, sait très bien être plein et précis quand il le faut, dans les moralités. Son élève, qui a dit:

Bonhomme, en voulant t'imiter,
J'avais craint de te contrefaire,

l'imite parfaitement et sans diffusion, sans mots inutiles dans ses moralités.

Chez soi comme en prison,
Vieillir, de jour en jour plus triste,
C'est l'histoire de l'égoïste,
Et celle du colimaçon!

Gens d'excellent conseil
Disent qu'un sage ne se plaît
Trop près ni trop loin du soleil.

Gens d'esprit quelquefois si bêtes,
Loin de prolonger vos débats,
Songez que vos jours de combats
Pour les sots sont des jours de fêtes.

Il ne faut pas casser les vitres,
Mais il faut les bien nettoyer.

ARNAULT DE MINTURNES.

Certaines gens voulurent casser les vitrages de l'édifice social: ils y firent entrer le désordre, la confusion, le tourbillonnement, avec le souffle des tempêtes.

Dans ce manuel du philosophe La Fontaine, nous trouvons, à livre ouvert, cet admirable exemple d'abondance descriptive, sans diffusion.

Sur un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiraient un coche.

Ou vous savez le reste, ou vous devez l'apprendre, pour mieux graver dans la mémoire cette moralité:

Ainsi, certaines gens faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires;
Ils font partout les nécessaires,
Et partout importuns, devraient être chassés.

Si vous voulez confirmer la fable, supposant que la mouche ne peut dire :

J'ai tant fait, que nos gens sont enfin dans la plaine,

mais qu'ils sont obligés d'y descendre du vallon qu'ils avaient gravi, vous n'aurez plus besoin de ces mouches; au contraire, vous peindrez quatre de ces six chevaux attachés, la tête détournée par la bride tendue, derrière le coche, pour le retenir : ils se roidissent en contrebas sur leurs quatre pieds, qui font feu, en piétinant de temps à autre, et laissant la trace de leurs fers sur le pavé, qu'ils touchent de leur croupe, en se faisant traîner : leur attitude est violente; leur situation est dangereuse, leurs efforts sont impuissans; l'un d'eux renversé, bondit sur les cailloux, qui le déchirent, le rompent, et le coche roule toujours. Cette image imparfaite n'est du moins pas *Diffuse*, mais vous la rendriez telle, si vous vous amusiez à décrire les harnais rompus, puis tous les voyageurs qui les entourent, les regardant, ou causant entre eux. Vous la rendriez confuse, si vous rapportiez tous leurs propos, et prolixe, si vous ramassiez leurs discours le long de la route. La Fontaine a dit :

La mouche, en ce commun besoin,
Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin;
Le moine disait son bréviaire;
Il prenait bien son temps! une femme chantait :
C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait!

Mais le poète n'est point *Diffus* ni prolixe; parce que ces détails sont le contraste avec

Dame mouche qui va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent sottises pareilles.

Seulement il y a confusion : est-ce aux oreilles de la femme, du moine ou des chevaux, que la mouche chante? Il faut de la réflexion pour lever le doute dans les esprits lourds, comme le coche en montant; mais en descendant ce n'est plus cela : ce coche devient une avalanche; ces chevaux se roidissant, accroupis, entraînés sur le derrière..... Mais, pour éviter toute confusion en parlant de diffusion, nous nous réfugions dans les bras du silence,

Puis, honni soit quiconque mal y pense!

DISCOURS. Avant que se fût offert à notre esprit le grand principe littéraire de l'heureuse association des idées, opérée dans le *Discours* par le bon emploi des quatre élémens, les faits, les images, les pensées, les sentimens, créés par l'esprit, l'imagination ou le génie, rassemblés par l'étude, choisis par le bon goût, employés par le bon sens, guidés par le bon ordre, nous aurions été fort embarrassé de répondre brièvement à cette question : comment faut-il s'y prendre pour faire un *Discours* intéressant? pourquoi les *Discours* en général sont-ils froids, s'ils ne sortent pas du genre, de la signification rigoureuse du mot? A présent la réponse se présentera naturellement à votre esprit : il est de leur essence de pouvoir ne

consister qu'en l'un des quatre élémens, les pensées; ils n'exigent pas impérieusement les faits qui substantent toute œuvre littéraire, les images qui l'embellissent, les sentimens qui lui donnent l'âme, la vie. Un *Discours* en lui-même, et beaucoup, surtout les académiques, n'ont que cette nature soporative; un *Discours* peut n'offrir absolument que des pensées et leurs développemens, le raisonnement, les objections, les réfutations, les preuves, etc., etc. : toutes parties de l'élément intellectuel qui fatiguent promptement l'esprit, et l'endorment inévitablement : car dans ce *Discours* point d'action dramatique ou bien historique indispensable, point de personnages à faire revivre, se mouvant, agissant, luttant contre l'infortune; point de rêve théâtral; toutes pensées : s'il montre quelques images, elles ne peuvent être que fugitives; ce sont des feuilles d'enluminures que le vent en détache; s'il arrête son cours sur un individu pour lui donner le sentiment, il sort de l'acception rigoureuse, et devient éloge, panégyrique, oraison funèbre (*voyez* ces mots); il n'est plus simplement *Discours*, comme le prétend l'Académie : « une pièce, une composition que l'on fait sur quelque sujet, soit en prose, soit en vers; » c'est-à-dire une amplification, une dissertation, ou bien un poëme. Le propre du vrai *Discours* est d'avoir pour but la démonstration oratoire d'une proposition.

Si l'orateur veut éviter ce défaut ordinaire de la froideur qu'il ne réchauffera point avec tous les brillans éclairs de l'esprit, même les coups de tonnerre du génie, parce que dans le monde littéraire comme dans le physique, ces éclairs, ces tonnerres refroidissent; il faut qu'il fasse entrer avec art, dans son *Discours*, quelques faits; qu'il l'embellisse de quelques images adhérentes, après avoir été bien choisies, et surtout qu'il l'anime, l'échauffe, l'embrase, non d'un sentiment individuel, ce n'est pas le moment, il dramatiserait, mais d'un sentiment général et généreux, tel que l'amour de la patrie, de l'humanité : sans cela, son *Discours* sera froid quoique tout étincelant de traits d'esprit, quoique enrichi d'associations hardies de mots et d'idées. Il obtiendra peut-être l'admiration du moment, mais jamais ou rarement une seconde lecture, fût-il fait par ...... S'il se représente sous la main, voilà quelle sera la terrible pensée : « Je l'ai lu ! » Ce *Discours* est un feu d'artifice que l'on ne désire pas revoir si l'on a quelque chose de mieux à voir, et non un foyer même romantique, près duquel on se rapproche toujours avec plaisir, quelle que soit la saison.

Cependant, malgré la défaveur de cette œuvre littéraire, chaque jour en voit éclore : la raison s'en trouve dans l'énumération donnée des diverses espèces de *Discours* en général : le *Discours* d'apparat cérémoniel ou bien académique, les *Discours* de la tribune, le *Discours* fait pour le plaisir de discourir ou discuter, enfin le *Discours* en vers et même le *Discours* en prose mêlée de vers; car il est permis d'en faire de tels, et ce sont les plus rares quoique les moins ennuyeux.

Ne cherchant point à briller, mais à vous instruire ou vous rap-

peler votre instruction en vous amusant, nous enseignerons à dessein la première règle de la rhétorique générale en vous montrant le dessin, la carcasse, le squelette de notre petit *Discours* sur le *Discours;* mais c'est pour vous dire que, si ce n'est dans le *Discours* didactique ou d'instruction, dans lequel la vue de ce squelette est impérieusement exigée par l'ordre, il faut soigneusement le cacher en le couvrant d'ornemens qui voilent sa sécheresse. Dans le *Discours* didactique, ce squelette aide à la mémoire, facilite l'intelligence; dans tous les autres, sa vue choquerait autant qu'une statue de la mort enveloppée de gazes brillantes, mais transparentes; autant que la statue de Voltaire octogénaire, sec et nu.

Mais toujours dans les autres *Discours*, quels que soient les ornemens accessoires dont vous l'entouriez, il faut que l'anatomie littéraire, après les avoir écartés, puisse retrouver ce squelette tenant à la main le miroir de la vérité qu'il dirige sur tel ou tel objet, sur telle ou telle pensée morale, et dont nous vous donnerons bientôt la structure. Sans lui, tout *Discours* ne serait qu'une masse informe, insaisissable à l'esprit, ou qui lui échapperait comme les formes fantastiques d'un nuage bordé de franges d'or et d'argent, décoré des plus brillantes couleurs de l'aurore, échappent à la plus forte mémoire. Qui peut se souvenir des nuages et de leur mythologie?

L'ordre, sans lequel il n'est point de jouissance durable et restituable, si l'on peut dire, à l'esprit par la mémoire; l'ordre exige donc que ce squelette, cette charpente du *Discours* soit établie, construite avec art, quoique déguisée. Vous pouvez la faire aussi légère que vous le voudrez, selon votre sujet, le fût-elle autant que ces carcasses, pour nous servir du terme technique, qui soutenaient l'élégant édifice en cheveux élevé par la main du goût, de l'adresse, des grâces ou de la mode, sur les têtes de nos grand'mamans dont vous voyez les respectables portraits; car, certes, il y en avait de bien jolies, même sans cette citadelle, ce bastion de cheveux sur lequel la coquetterie plaçait des batteries de roses entre des embrasures de gaze, le tout soutenu par des fils de laiton, et porté par un buste élégant, appuyé de deux redoutes masquées par la gaze; forteresse redoutable contre laquelle se brisaient tant de cœurs, pour parler le langage précieux de l'affectation (*voyez* ce mot), que vous vous garderez bien d'admettre dans votre *Discours*, à moins qu'il n'ait pour sujet le pouvoir de la mode, et pour charpente sa chronologie philosophique, car la philosophie peut se mêler partout. Toujours faut-il que cette charpente existe, ne fût-elle que de laiton, de branches flexibles, de toiles d'araignées embellies des pleurs diamantées ou perlées de l'Aurore; si vous ne parlez que d'objets superficiels, comme certains discoureurs français qui ont discouru sur la légèreté, sur les volages, etc.; mais cela dans un temps où, dormant assoupis dans les bras du paisible esclavage, ils jouissaient du repos d'Epicure, de la paix des pourceaux. La révolution a retrempé les âmes dans les larmes et le sang; il faut un burin, non un léger pinceau pour y tracer des empreintes durables : on ne peut

plus peindre nos mœurs « sur des toiles d'araignées avec un pinceau trempé dans l'arc-en-ciel. » Diderot.

Alors, et par une cause contraire, il fallut un vigoureux effort, une grande âme, un génie comme ceux de Bossuet, de Massillon, de Daguesseau, pour composer un *Discours* cérémoniel, académique, qui pût émotionner ces hommes de coton et de soie parsemée de paillettes d'or, de diamans; endormis sur les sophas de Sibaris, ou jouant avec les amours, les plaisirs, la volupté, dans leurs petites maisons, avec de jolies femmes toutes dégagées par la mode des liens du mariage, après avoir offert à l'hymen le tribut obligé d'un ou deux enfans *légitimes* pour perpétuer une noble race.

Les grands orateurs, par leur éloquence, étonnaient, ébranlaient, animaient un instant ces âmes engourdies, bientôt replongées dans leur océan de futilités, redormant au souvenir de la tempête oratoire qui n'avait fait que rendre leur repos plus délicieux, après quelques dons rédemptoires. Mais, et ces génies, et tous ceux qui marchèrent à leur suite dans l'ordre magistral, académique, et même administratif, législatif ou ministériel; car dans l'administration comme dans le ministère, on employa le *Discours*, soit pour plâtrer le despotisme, obtenir par un tour de force oratoire les applaudissemens des payans, puis les amener encore à des sacrifices pécuniaires votés dans les états provinciaux ou les assemblées d'ordres, peu disposés à les faire; ces grands hommes, disons-nous, et leur suite nombreuse, ont épuisé la matière; et, de nos jours, Homère, le fécond, l'inépuisable Homère, qui a fait parler tant de héros, de guerriers, avec autant de force et de mélancolie que nos romantiques, le classique Homère y serait plus embarrassé qu'à faire une nouvelle Iliade; et la raison en est simple: en faisant la première, il était inspiré; mais Apollon inspirera-t-il jamais nos faiseurs de *Discours?* non! L'Apollon d'un orateur doit être l'amour de l'Equité, de la Vérité, de l'Humanité; la Muse doit être la Raison, avec l'inspiration du maître des Muses: inspiré, l'orateur sortirait du genre qui toujours doit tenir du didactique, même dans le *Discours* d'apparat, qui doit se composer de parties obligées, l'exorde, etc., pour démontrer quelque vérité. L'orateur, pénétré de cette inspiration, sortirait du genre pour entrer dans les vastes domaines du genre dramatique, poétique, pindarique, qui peut ou non démontrer, s'il le veut, mais qui doit toujours émouvoir, faire idéer, imaginer quelques faits, quelques images, et surtout imprimer quelques sentimens; ce dont ne se pique pas toujours le *Discours* académique, moins encore le *Discours* pour discourir, mais le plus *Discours*, si l'on peut dire, d'après l'étymologie *discurrere*, courir çà et là, faisant de l'esprit pour le plaisir d'en faire, s'en impose l'obligation: le *Discours* didactique ne s'occupe pas de ces élémens; et bien au contraire, souvent il employa tout son art, alors infernal, pour étouffer, extirper les sentimens les plus naturels, les plus humains, par exemple, le sentiment de l'amour de la liberté, de la patrie, de la vraie philosophie; tandis

que ces sentimens étaient ranimés par des *Discours* en beaux vers ; car il faut spécialiser : la définition de l'Académie qui donne, en général, le nom de *Discours* à « une pièce, une composition que l'on fait sur quelque sujet, soit en prose, soit en vers, » serait une amplification, une dissertation ou bien un poëme ; mais le but d'un *Discours* et ce qui le constitue, c'est la démonstration oratoire d'une proposition ; sans elle, point de *Discours;* elle est son âme, sa partie constituante et caractéristique, qui le différencie des autres *compositions faites sur quelque sujet* (une rose, une jolie femme, par exemple,) *soit en prose, soit en vers.*

Les parties du *Discours* en général sont l'exorde (*voyez* ce mot) ou le début qui ne doit pas être, comme cela n'arrive que trop souvent, trop pompeux :

La muse en arrivant ne met pas tout en feu,
Et pour donner beaucoup ne nous promet que peu.

Au contraire, la plupart des *Discours* d'apparat sont comme le serpent nommé l'aiguille : sa tête est énorme ; le corps, très poli, va toujours en diminuant jusqu'à la queue qui finit imperceptiblement, à moins qu'il ne la roule en cercles comme fait l'orateur à sa péroraison dans laquelle il représente la miniature de toutes ses pensées : mais dans son exorde, si vous ne saisissez pas son *Discours* par la tête, par cette grosse pensée prétentieuse et septencieuse de laquelle doit sortir la vérité, comme Minerve tout armée du cerveau fendu de Jupiter, de cette ambitieuse pensée sortie de sa bouche grande ouverte, *os magna sonatarum*, bouche devant sonner de grandes choses ; le reste sera complètement insaisissable par l'intelligence, comme le serpent : à la péroraison, il ne vous restera rien dans les mains ni dans la tête, encore moins dans le cœur ; bien différente de cette péroraison sublime qui s'offre heureusement à nous pour réchauffer ces froides pages. C'est presque le chant du cygne, ou plutôt, permettez-nous un peu d'emphase, le chant du phénix expirant sur le bûcher où sont consumées avec lui .... Mais point de retard ! à l'ordre ! et citons sans phrases !

« ..... Nous sommes une génération de passage ; vieux amis de la liberté, fidèles défenseurs de ses principes, nous semons pour que d'autres recueillent ; nous luttons pour que d'autres triomphent. Vous pouvez couvrir nos voix de vociférations ; vous pouvez hâter notre disparition de la terre ; mais, ne vous y trompez pas, nos doctrines survivront à tout. La nature les enseigne, les inculque, les transmet à la génération qui nous suit, cette génération les chérit ; elle les conserve ; elle les défendra ; et pour prix d'un succès honteux et coupable, vous obtiendrez tout au plus, encore j'en doute, un ajournement d'un jour, d'un mois, d'une année peut-être, et après cet ajournement si court, la réprobation universelle et l'éternelle exécration ! » BENJAMIN CONSTANT. 9 *février* 1822.

Vous ne trouverez pas dans l'antiquité beaucoup de péroraisons plus belles ; le bon sens et même le bon goût ne défendent point à

l'imagination de supposer qu'elle terminait l'un des célèbres *Discours* de Cicéron contre les conjurés qui voulaient asservir Rome, cette dominatrice de l'univers, et dont voici l'exorde abrégé :

« Jusques à quand, Catilina, abuseras-tu de notre patience? Combien de temps encore ta fureur osera-t-elle nous insulter? Quel est le terme où s'arrêtera cette audace effrénée? Quoi! ni tout le peuple en alarmes, ni le concours de tous les bons citoyens, ni même l'indignation que tu vois sur le visage de tous ceux qui t'environnent, tout ce que tu vois enfin ne t'a pas averti que tes complots sont découverts? Penses-tu que quelqu'un ignore quelles résolutions tu as prises! »

Après l'exorde, vient la proposition que vous voulez démontrer : elle doit être clairement énoncée, non ambiguë : c'est deux et deux font quatre : point d'astuce, point de jésuitisme : n'essayez pas de prouver que l'on était heureux et libre alors que l'on fut dans l'esclavage et dans la misère; vous perdriez votre rhétorique, et trouveriez à la place la haine et le mépris. Cette proposition se base sur la narration, l'exposé des faits à son appui; elle doit être rapide, surtout fidèle; les faits sont flagrans; point de roman politique, même religieux; que tout y soit d'une réalité frappante, fût-elle hideuse; le foyer de la vérité a rompu, comme une bombe, la croûte d'ignorance qui l'enveloppait; ses rayons ont jailli, se sont dispersés de toutes parts; les étincelles ont pénétré dans des millions de têtes; elles ont imprégné la lumière et la chaleur dans des milliards de livres épars sur toute la face du globe. Vous ne pouvez les éteindre; vos efforts, les coups du glaive même feraient jaillir les éclairs et le feu des têtes fortes qui en sont embrasées : en voulant comprimer ces feux, vous les feriez éclater, détonner; laissez plutôt la lumière se répandre lentement, et le continent sera paisible, indestructible comme l'Amérique du nord, où les lumières ont pénétré jusque sous les châlets du chevrier qui lit le code de la liberté sous le pin couronnant les cimes altières des montagnes bleues : lui, tous ses compatriotes se soumettent d'autant plus volontiers au joug des lois, qu'ils le firent à leur taille, et se l'imposèrent de leurs propres mains en hommes sensés, conquérans de leur liberté. M. Malte-Brun, le grand géographe, inspecteur du globe, critiquera peut-être nos localités; mais alors que l'on ne peut dire ce que l'on veut, on dit ce que l'on peut,

Et tant on fait que tôt ou tard,
Soit de fortune ou par hasard,
Au vrai l'on a payé sa dette :
La volonté de Dieu soit faite!

imitation d'une chanson européenne qu'il comprend sans doute dans son omniscience.

Dans ce petit exposé vous trouvez la troisième partie de notre grand, de notre unique *Discours* idéal, la confirmation ou la preuve de notre grande, de notre unique proposition mentale : point de liberté, point d'égalité de droits, point de nation! Cette confirmation,

cette preuve qui se compose de tous les *Discours* anciens et modernes faits par les vrais philosophes, les amis sincères de l'humanité, vous conduit de près ou de loin à la grande péroraison, au but, terme unique de tous les *Discours;* péroraison qui vous est offerte par l'Evangile et toutes les bibliothèques : « Adorez Dieu ! aimez vos semblables! pratiquez la vertu, si vous voulez être heureux et libres!

Voltaire, dans ses *Discours* en vers, employa cette péroraison; mais, l'oubliant dans la pratique, dans la vie, il ne fut nullement heureux : au sein de la gloire et de la fortune, dans le plus grand éclat de la victoire, sur le trône de la domination littéraire et même politique qu'il avait établie par l'universalité de son esprit, et qui plaça des rois mêmes parmi ses courtisans; il était comme ces triomphateurs romains auxquels leurs propres soldats reprochaient grossièrement leurs défauts; ce qui équivalait à notre *memento homo quia pulvis es, et in pulverem reverteris!* (souviens-toi que tu es poussière, et retourneras en poussière. Voltaire entendait douloureusement siffler à ses oreilles les serpens de l'envie; l'amère satire lui lançait des dards empoisonnés; et si, comme l'a dit M. de Saint-Pierre, l'épine d'une rose fait plus de mal que ses formes, son coloris, son parfum ne peuvent donner de délices, ces dards, en lui traversant le cœur, durent le mettre au supplice jusque dans sa vieillesse. Si mille mains adulatrices élevaient devant lui des autels, y faisaient brûler l'encens de la flatterie qui lui tournait la tête, des critiques y brûlaient, comme devant le pape que l'on intronise, des étoupes, des feuilles imprégnées de fiel, dont l'odeur le faisant revenir à lui, le jetaient dans les convulsions de la rage, grinçant des dents, bondissant sur son lit, jetant en l'air l'énorme perruque dans laquelle disparaissait sa mine étique; encens dont la flamme éclairait à ses yeux ses propres imperfections. Il rougissait d'avoir pu, malgré tout son bon sens, son esprit, ses lumières, se croire un moment parfait, comme l'aveugle d'amour-propre, Jean-Jacques, se croyait le *moins pire* ou le plus vertueux des hommes.

Voltaire, trop irritable et trop spirituel pour ne pas se venger, pour résister aux inspirations d'une dixième Muse, l'Indignation (*facit indignatio versum*), Voltaire, écartant la modération si convenable à sa prodigieuse supériorité, fit entre autres un *Discours* sur l'envie, dirigeant ses coups contre deux redoutables ennemis qui avaient barbouillé son idole, lui-même, de l'encre de la critique. Il écrivit une partie de son *Discours* avec le fiel de la vengeance; ce fiel caustique en a gravé les vers sur le bronze de l'immortalité, car plusieurs sont admirables :

Ah! qu'il nous faut chérir ce trait plein de justice,
D'un critique modeste et d'un vrai bel esprit,
Qui, lorsque Richelieu follement entreprit
De rabaisser du Cid l'étonnante merveille,
Tandis que Chapelain osait juger Corneille,
Chargé de condamner cet ouvrage imparfait,
Dit, pour tout jugement : « Je voudrais l'avoir fait! »

C'est ainsi qu'un grand cœur sait penser d'un grand homme !
A la voix de Colbert Bernini vint de Rome :
De Perrault dans le Louvre il admira la main.
« Ah ! dit-il, si Paris renferme dans son sein
» Des travaux si parfaits, un si rare génie,
» Fallait-il m'appeler du fond de l'Italie ? »
Voilà le vrai mérite : il parle avec candeur ;
L'envie est à ses pieds, le calme est dans son cœur.
Qu'il est grand, qu'il est doux de se dire à soi-même :
« Je n'ai point d'ennemis ; j'ai des rivaux que j'aime !
Je prends part à leur gloire, à leurs maux, à leurs biens :
Les Arts nous ont unis, leurs beaux jours sont les miens ! »

Vous voyez que l'imagination peut et doit coopérer au *Discours*, et produire ces illusions qui charment un moment le lecteur et le poète lui-même, voyant tout pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Mais cet instant de calme lucide succédait aux exclamations de la rage outrageante : un moment auparavant la passion avait porté le poète à des excès criminels ; et jamais passion, si elle n'est noble, généreuse, ne peut être une vraie muse. Le poète se laisse même avilir par elle jusqu'à la calomnie, reprochant à son aristarque Desfontaines des infamies de mœurs dont la justice sévère le reconnut innocent ; Voltaire le savait, et cependant il écrivait des vers odieux, après en avoir flagellé les calomniateurs :

Cent fois plus malheureux et plus infâme encore,
Est ce fripier d'écrits que l'intérêt dévore,
Qui vend au plus offrant son encre et ses fureurs ;
Méprisable en son goût, détestable en ses mœurs ;
Médisant qui se plaint des brocards qu'il essuie,
Satirique ennuyeux disant que tout l'ennuie ;
Criant que le bon goût s'est perdu dans Paris,
Et le prouvant très bien, du moins par ses écrits.

Mais Voltaire, en reprochant injustement à son critique des goûts dépravés, anti-physiques et contre nature, ne prouvait point qu'il n'eût pas le goût intellectuel du bon et du beau ; c'était donc en raisonnant mal dans son *Discours* dicté par la fureur d'un amour-propre irrité que

Lui-même se rendait *méprisable* en ses vers ;

on pouvait dire aussi de lui :

Souvent dans ses chagrins un *irritable* auteur,
Descend au rôle affreux de calomniateur.

Mais il ne l'aurait pas été plus tard s'il avait dit de certains critiques ce qu'il a dit faussement de Desfontaines :

Pour lui tout est scandale et tout impiété.
Assurer que le globe, en sa course emporté,
S'élève à l'équateur en tournant sur lui-même,
C'est un raffinement d'erreur et de blasphème.
Malbranche est spinosiste, et Locke en ses écrits,
Du poison d'Epicure infecte les esprits ;
Pope est un scélérat de qui la plume impie,
Ose vanter de Dieu la clémence infinie ;
Qui prétend follement, ô le mauvais chrétien !
Que Dieu nous aime tous, et qu'ici tout est bien.

Ce persifflage était alors un froid mensonge que ne peut racheter tout le talent du poète qui doit être vrai, moral avant tout, sans quoi certes il ne peut dire qu'ici tout serait bien.

Tout ne serait pas bien, non plus que dans le *Discours* en vers, dont le but est de prouver que pour être heureux il faut être modéré en tout (tant il est vrai que *vates* signifiait poète ou prêtre), s'il s'y trouvait du trivial; et vous ne passerez pas à Voltaire ces trois vers :

Pour découvrir un peu ce qui se passe en moi,
Je m'en vais consulter le médecin du roi;
Sans doute il en sait plus que ses doctes confrères.

Ces mauvais vers de l'édition de Kehl sont supprimés dans les stéréotypes de 1821, mais il en reste d'autres qui ne conviennent qu'au style épistolaire, et que cependant La Harpe ne critique point :

Ramenez des climats soumis aux trois couronnes,
Vos perches, vos secteurs, et surtout trois laponnes.

Cela conviendrait mieux à la comédie dans laquelle Voltaire lutta sans succès contre Molière; et ce n'est pas ainsi que versifiait La Fontaine, contre lequel Voltaire n'osa pas lutter dans l'apologue, car il n'a pas fait de fables bonnes; du moins La Fontaine, ami de la brièveté, crut pouvoir donner le nom de *Discours* à des préambules de fables qu'il adresse à madame de La Sablière, aux ducs de Bourgogne et de Vendôme. Il avait entrepris de chanter

Celui qu'un mois rendit maître et vainqueur du Rhin;

mais, honteux d'être flatteur, il tourne de court et dit :

Je m'en tais; aussi bien les Ris et les Amours,
Ne sont pas soupçonnés d'aimer les longs *Discours*.

Le bon sens, le bon goût non plus, ne les aiment point; nous imiterons donc le fabuliste, disons mieux, le *précepteur* du genre humain : faites de même; ne vous permettez jamais un trop long *Discours* en prose non plus qu'en vers :

Qui ne sut abréger ne sut jamais écrire;
Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.

Voyez que de choses, même sublimes, le fabuliste dit en peu de mots dans son petit *Discours*, qui cependant renferme l'exorde, la proposition, la confirmation ou preuve, et la péroraison :

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, un esprit peu tranquille,
Des soucis dévorans, c'est l'éternel asile :
Véritables vautours que le fils de Japet
Représente enchaînés sur un triple sommet.
L'humble toit est exempt d'un présent si funeste,
Le sage y vit en paix et méprise le reste :
Content de ses douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des rois;

Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la Fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
Approche-t-il du but? quitte-t il ce séjour?
Rien ne trouble sa fin : c'est le soir d'un beau jour!

Et des péroraisons sans doute la plus belle.

Nous vous la souhaitons; et, pour vous la procurer, nous nous efforçons de vous inspirer le goût des Belles-Lettres qui doivent vous remettre un peu plus tôt, un peu plus tard aux bras de la vraie philosophie qui vous donnera ce beau jour tout entier; et, si vous avez à faire un *Discours*, prenez ce texte, et développez-le poétiquement, même en prose, qui n'exclut pas la poésie.

Ce texte pourrait servir d'une seconde péroraison au fameux *Discours* sur l'Histoire universelle de Bossuet, chef-d'œuvre en ce genre de notre littérature, mais auquel, comme sorti de la main d'un homme, quelque grand qu'il fût, on fait deux reproches: de n'être point assez oratoire, mais trop historien. La Harpe lui-même en convient: « L'éloquence de l'orateur ne prend jamais la place de celle de l'historien; » cela devait être cependant dans ce *Discours*. Bossuet occupe l'une et l'autre place; mais s'il avait été plus long-temps à celle de l'orateur, son *Discours* serait plus parfait. Le second reproche est dans cette réflexion de Voltaire: « Bossuet n'a été que l'historien des Juifs. » Cette réflexion n'est pas ridicule, comme le prétend La Harpe dévot; elle est juste: ouvrez le livre et jugez: non-seulement les majestueux empires des Perses, des Mèdes, des Assyriens, des Babyloniens, y sont effacés par la horde de Juda; mais même les Grecs et les Romains, ces deux plus grands peuples de l'antiquité connue; car combien d'autres furent avant eux entraînés dans l'océan de l'oubli par le torrent des siècles? Ces Grecs, ces Romains, sont comme des insectes perdus dans la barbe du grand prêtre, fantôme colossal et romantique qui domine sur ce petit monde juif jusqu'à ce que le brillant signe de l'humble croix l'ait fait évanouir; mais avant, toutes les nations passent la revue devant ce grand prêtre, et son trône est comme le centre de l'univers.

Ces deux reproches, quoique fondés, ne détruisent pas la beauté de l'ouvrage: lisez-le, vous verrez passer devant vos yeux toute la turbulente humanité, qui vous dira que la vie la plus heureuse est celle du sage:

La vie est un exil et la mort un asile;
Qui vécut innocent doit expirer tranquille:
L'injuste et le méchant sont les seuls malheureux;
Le suprême bonheur est d'être vertueux! De Vixouze.

Ce petit *Discours* des nations est le résumé de celui sur l'Histoire universelle.

De même, les critiques de La Harpe n'ôtent point aux sept *Discours* poétiques de Voltaire leur mérite réel. Vous y trouverez d'abord l'heureux emploi des quatre élémens littéraires très distincts, puis leur adroit mélange, puis la grande association des idées de bonheur et de vertu. Voltaire avait trop d'esprit, de raison

et de fortune pour ne pas sentir que sans la vertu le bonheur social est impossible, comme il l'est sans religion; mais Voltaire n'avait pas l'une des religions aujourd'hui légales; sa religion était la base et la réunion de toutes, le théisme; il était théiste comme Moïse, croyant en un Dieu créateur, conservateur, punisseur et rémunérateur. Son génie lui donnait une très haute idée de ce Dieu, de sa majesté, de sa toute-puissance, de son incommensurabilité avec la créature; l'homme le rendit incrédule chrétiennement parlant, mais non coupable tant qu'il n'attaqua point la croyance des autres. Il se peut qu'égaré par l'ardeur de son zèle, par l'enthousiasme de son admiration, effrayé par les récits authentiques de l'histoire, il crût voir que l'on avait abusé de cette bonté de Dieu pour indulger au crime, mettre sa rémission et le ciel à l'encan; et, confondant l'abus avec la chose, il les combattit en ami de l'humanité, pour défendre l'ordre social compromis; il crut voir son grand Dieu dégradé dans la nature humaine; mais son admiration même le trompait : une excessive, une inconcevable bonté ne peut avilir même un Dieu; le fît-elle, cet avilissement même fait partie du mystère auquel des millions d'hommes attachent l'espoir de l'éternelle félicité; c'était une raison pour ne pas ridiculiser rien de ce qui pouvait s'y rapporter, comme il l'a fait dans la Pucelle.

Mais c'est trop discourir : arrivons aux exemples du bon emploi des quatre élémens littéraires dans le *Discours* pour former d'heureuses associations d'idées, dont la principale doit être la démonstration d'une vérité morale : théorie qui s'applique également aux *Discours* en prose dans lesquels on ne discourt pas académiquement par la seule nécessité de discourir. Commençons l'application du principe par les faits, base de toute démonstration solide, éloquente et consommée par la persuasion :

Jadis le pauvre Irus, honteux et rebuté,
Contemplant de Crésus l'orgueilleuse opulence,
Murmurait hautement contre la Providence.
« Que d'honneurs! disait-il, que d'éclat! que de bien!
Que Crésus est heureux! il a tout, je n'ai rien! »
Comme il disait ces mots, une armée en furie
Attaque en son palais le tyran de Carie;
De ses vils courtisans il est abandonné;
Il fuit; on le poursuit : il est pris, enchaîné;
On pille ses trésors, on ravit ses maîtresses :
Il pleure : il aperçoit au fort de ses détresses,
Irus, le pauvre Irus qui, parmi tant d'horreurs,
Sans songer aux vaincus, boit avec les vainqueurs.
« O Jupiter! dit-il, ô sort inexorable!
Irus est trop heureux, je suis seul misérable! »
Ils se trompaient tous deux, et nous nous trompons tous. VOLTAIRE.

Ce fait est précédé d'images qui contribuent à la démonstration de la vérité morale :

L'aigle fier et rapide, aux ailes étendues,
Suit l'objet de sa flamme élancé dans les nues;
Dans l'ombre des vallons, le taureau bondissant
Cherche en paix sa génisse, et plaît en mugissant;

Au retour du printemps, la douce Philomèle
Attendrit par ses chants sa compagne fidèle;
Et du sein des buissons, le moucheron léger,
Se mêle en bourdonnant aux insectes de l'air.
De son être content, qui d'entre eux s'inquiète
S'il est quelque autre espèce ou plus ou moins parfaite?
Et qu'importe à mon sort, à mes plaisirs présens,
Qu'il soit d'autres heureux, qu'il soit des biens plus grands?

VOLAIRE.

Après cette incidente moralité, cette association d'idée d'une jouissance actuelle, positive, réelle et sans comparaison, à l'existence particulière de l'individu, le poète arrive à la morale générale, à l'association de l'idée d'un mélange de peines et de plaisirs dans les *conditions humaines*, dont il a voulu démontrer *l'égalité* pour nous déterminer à la résignation : c'est, en quelques vers, le fameux système des compensations, renouvelé de Pétrarque, qui l'avait renouvelé des Latins, qui l'avaient renouvelé des Grecs, en remontant ainsi jusqu'au père Adam, parce que ces prétendues compensations sont, au premier aspect, l'histoire de l'humanité; mais au second examen, hélas! hélas! quelle rêverie! Voici toutefois l'analyse de ce système fataliste, pour servir d'exemple de l'emploi des pensées dans le *Discours* en vers :

Le Ciel, en nous formant, mélangea notre vie
De désirs, de dégoûts, de raison, de folie;
De momens de plaisir et de jours de tourmens:
De notre être imparfait voilà les élémens;
Ils composent tout l'homme, ils forment son essence,
Et Dieu nous pesa tous dans la même balance.

Fixez votre pensée sur ces jours de tourmens, et rappelez-vous le patriarche qui, de toute sa longue carrière, ne se ressouvenait que d'un jour de plaisir, puis croyez à la compensation, à l'égalité des conditions! Faites mieux : résignez-vous,

Et du destin d'autrui ne soyez point jaloux.

Rappelez-vous plutôt l'Evangile, *sufficit diei malicia sua*, à chaque jour suffit sa peine; et si le soir, en récapitulant la journée, la peine et le plaisir ne furent pas trop inégalement répartis, remerciez Dieu; puis dormez en repos, après avoir, entre deux draps, médité ces pensées : c'est un Dieu qui s'adresse à vous par la bouche d'un poète que certes on ne vous présentera point pour son prophète; mais tous organes lui sont bons, et l'état ni l'habit ne font point le vrai prédicateur, mais ce qu'il dit, ses pensées :

Ouvrage de mes mains, enfans du même père,
Qui portez dans vos cœurs mon divin caractère,
Vous êtes nés pour moi; rien ne fut fait pour vous :
Je suis le centre unique où vous répondez tous.
Du destin et des temps connaissez le seul maître :
Rien n'est grand ni petit; tout est ce qu'il doit être.
D'un parfait assemblage instrumens imparfaits,
Dans votre rang placés demeurez satisfaits;
Et sachez qu'ici-bas la félicité pure
Ne fut jamais permise à l'humaine nature. *Discours sur l'Homme.*

Vous voyez que ces malheureux théistes dont la religion, quoique primitive et mère de toutes les religions, n'est même pas protégée par les lois; que ces théistes, qui ne peuvent magnifier le Très-Haut dans la conviction reconnaissante de leurs cœurs, l'enthousiasme de leur esprit; qui ne peuvent défendre sa loi :

Tu ne te feras pas de dieux à mon image!

parce que ce serait heurter des opinions placées sous l'égide des lois; vous voyez que ces théistes, qui ne peuvent même s'écrier dans l'amertume de leur âme, dans l'indignation de leur zèle : « Mais vous insultez mon grand Dieu, vous lui donnez vos passions! ces théistes honorent l'Éternel; ils s'écrient en son nom :

La morale uniforme en tout temps, en tout lieu,
A des siècles sans fin parle au nom de mon Dieu :
C'est la loi de Trajan, de Socrate et la vôtre;
De ce culte éternel la nature est l'apôtre;
Le bon sens la reçoit, et les remords vengeurs,
Nés de la conscience, en sont les défenseurs.

Pour eux, cette conscience n'admet aucune capitulation; c'est un théiste qui dit : *pœna pede claudo post scelus incedit,*

La peine suit le crime et l'attrape toujours;

une bourse offerte, fût-elle pleine d'or, de diamans, ne lui fait pas lâcher prise; ministre du Très-Haut, obéissant à la morale divine primitive, elle châtie le coupable sans composer avec lui. Ces théistes, qui ne sont pas des hommes à brûler comme dangereux philosophes, ne font pas leur grande, leur unique affaire, du bonheur dans l'un et l'autre monde; ils ne lui sacrifient point tout, leur patrie, leurs parens, leurs amis; au contraire, plusieurs, à l'aspect d'un ami malheureux, lui sacrifièrent même leur paradis, non pas en s'écartant des voies de la vertu, mais du culte ou du dogme de leur enfance; aussi les sentimens humains embrasent-ils toujours leurs cœurs, et c'est encore un théiste qui peint ainsi les effets du sentiment de l'amitié dans un *Discours* sur la vraie vertu; ce mot *vraie* vous indiquant qu'il en est une factice, cérémonielle, fort inutile à l'ordre social :

O Dieu qu'on méconnaît! ô Dieu que tout annonce!
Entends les derniers mots que ma bouche prononce!
Si je me suis trompé c'est en cherchant ta loi;
Mon cœur peut s'égarer, mais il est plein de toi.
Je vois sans m'alarmer l'éternité paraître;
Et je ne puis penser qu'un Dieu qui m'a fait naître,
Qu'un Dieu qui sur mes jours versa tant de bienfaits,
Quand mes jours sont éteints m'abandonne à jamais.

Parmi ces bienfaits, deux des plus grands sont les Belles-Lettres et l'amitié. Pour n'être point ingrat envers elles, si vos talens et vos succès vous conduisent au fauteuil académique, faites un *Discours* sur cette amitié qui doit unir tous ceux qui lui adressent leur culte avec plus ou moins de succès; quelles que soient leurs opinions,

empêchez par votre éloquence que l'esprit de parti ne dresse autel contre autel, et déterminez, si vous le pouvez, à se réunir la société des Belles-Lettres, l'Académie française, et la société des Bonnes-Lettres : les Lettres ne peuvent être bonnes sans beauté, ni belles sans bonté; ces associations d'idées sont éternelles dans un bon esprit : si vous avez à le démontrer dans votre *Discours* qui devra surtout se faire remarquer par le sentiment, soyez hardi; par une heureuse innovation, mêlez les vers à la prose; c'est ainsi que vous les ferez goûter encore malgré leur incalculable multiplicité; écriez-vous en terminant,

O divine amitié! félicité parfaite,
Seul mouvement de l'âme où l'excès soit permis,
Change en bien tous les maux où le Ciel nous soumit.

DISCUSSION. Lorsque nous vous avons promis cet article, nous nous étions proposé de soumettre à la *Discussion*, à cette formule principale de recherche de la vérité, plusieurs questions très importantes; mais nous étions alors tous l'empire de l'ancienne loi, dont le principal commandement était de respecter la morale publique et religieuse. Sous cet empire, et conformément à l'esprit de cette loi, comme à nos opinions, furent imprimées les premières feuilles de ce volume. La nouvelle loi, soumise en ce moment à la *Discussion*, est beaucoup plus sévère et plus étendue; c'est sous son empire que nous revoyons cet article; elle multiplie et spécialise ses commandemens prohibitifs; elle ne parle plus du respect à la morale publique, s'occupe moins des choses et plus des personnes, qu'elle met sous l'égide de la justice; elle trace autour de nous le cercle étroit de Popilius, et suspend sur notre tête l'épée de Damoclès. Il faut donc avoir le pénible courage du silence; il faut généraliser, et retrancher de la *Discussion* toutes particularités relatives aux agens de la religion, de la politique; mais *ignoti nulla cupido*,

Point de regret de ce que l'on ignore.

De plus, notre nullité doit diminuer encore ces regrets : vous pourriez nous dire : *Quo jure argumenturis?* en vertu de quel droit nous argumentez-vous? Nous espérons vous être plus particulièrement utile, cher lecteur, en vous offrant les réflexions de Quintilien sur ce qu'il nomme *altercation :* il entendait par là les débats judiciaires; aujourd'hui, ce mot est synonyme de dispute : la politesse, l'urbanité, nous obligent, en modifiant Quintilien, de le remplacer par le mot *Discussion*, pour ne pas imiter un trop grand nombre d'orateurs de salon, et même de tribune, qui disputaient au lieu de discuter, et prodiguaient les injures au lieu d'accumuler les raisonnemens, appelaient conspirateurs, factieux, jacobins, hommes de sang, les défenseurs des droits des nations, oubliant ce que l'on a dit et répété, que des injures ne sont pas des raisons; que celui qui se les permet se dégrade et se donne tort, alors même qu'il a raison, en prenant le ton grossier, les formes acerbes et caractéristiques des ci-devant

sans-culottes à bonnets rouges, dédaignant à dessein le premier des préceptes de la *Discussion :* s'entendre sur les mots avant de discuter sur les choses, parce que l'expérience a démontré que toutes disputes sur les choses naissent de disputes de mots mal entendus. Ainsi, vous devez vous arrêter d'abord à la définition convenue, l'acception reçue, par exemple, celle de hasard, « cas fortuit. » Le prince des lexicographes le définit, comme nous l'avons dit : « Combinaison de circonstances. » Puis il définit la combinaison : « Disposition de choses entre elles; puis la disposition, position combinée. » Déjà nous entrons dans un cercle vicieux; le mot *disposer* nous y renferme. Disposer, c'est, dit-il, mettre les choses dans un certain ordre; donc le hasard et l'ordre sont une même chose, puisque le hasard est une combinaison, la combinaison une disposition, et la disposition un ordre; et si l'on peut nier que définir ainsi, « c'est abandonner l'ancienne routine, qui s'opposait à une bonne exécution, pour prendre une route plus naturelle, plus facile, plus sûre, plus fertile en résultats utiles, » on ne peut nier que le résultat ne soit un Dictionnaire véritablement *nouveau*, car il n'en existe point de pareils dans aucune langue : tous ont cru devoir donner les acceptions reçues; mais est-il « le meilleur de tous, » comme il le dit sans amour-propre?

Quoi qu'il en soit, vous roulerez et roulerez, vous discuterez et disputerez éternellement entre le hasard et l'ordre, comme la chimère de Rabelais, *bombinant*, tourbillonnant dans le vide, si vous suivez les pas de ce définisseur, et ne prenez point les mots comme les monnaies, à leur acception, leur valeur convenues. Cela posé, marchons en avant!

Quintilien fait consister l'altercation, que nous ne pouvons traduire que par *Discussion*, dans l'invention (des moyens d'attaque ou de défense, d'objection et de réfutation), ce qui constitue bien la *Discussion :* il en écarte les ornemens de l'éloquence, mais il exige la mémoire et la prononciation, oubliée trop fréquemment par des discuteurs ou disputeurs, qui crient à tue-tête, vous crachent au nez, si bien qu'il n'est plus possible de les écouter : oubliant de plus qu'il est dans la nature de l'homme de prendre le ton de celui qui parle, en sorte que celui qui se met à crier s'attire un ouragan de clameurs, et la *Discussion* devient charivari.

« L'orateur doit, dans l'altercation, rappeler sans cesse ses principaux moyens, les bien remettre en la mémoire des auditeurs, détruire les faussetés avancées par son adversaire..... Pour réussir dans l'altercation, « il faut un esprit prompt et facile, beaucoup de présence d'esprit et de fermeté de jugement, car il s'agit de répliquer sur-le-champ; il faut que l'orateur possède parfaitement sa matière, qu'il ait la connaissance exacte des personnes, des temps, des lieux, des dates et des pièces, des lois, des écrits relatifs à l'objet en *Discussion*, et certes la matière est ample chez nous, qui sommes soumis à des lois de tous les régimes, interprétées en divers esprits, à ces lois non expressément révoquées de tous les gouvernemens par lesquels nous avons passé, tellement que la légitimité serait obligée

de faire exécuter des lois de l'*usurpation* et de la *république*. Notre édifice social ressemble exactement, par l'exigence des temps, aux ruines de Palmyre : il faut beaucoup d'efforts pour les rendre habitables, beaucoup de jugement pour distinguer les bases encore solides de celles que le temps a ruinées, et sur lesquelles on ne peut plus asseoir que des habitations éphémères : ce peut être pour vous, en passant, un sujet de *Discussions* mentales, les plus calmes, les plus amusantes et les plus indépendantes de toutes. Soyez confiant en vous-même, si vous partez du grand principe, l'utilité sociale, et comptez sur la rectitude, la solidité de votre propre jugement.

Mais ces qualités du jugement, vous ne les conserverez pas, si vous n'avez point assez de fermeté d'âme pour garder votre présence d'esprit, même dans la plus grande chaleur de la *Discussion*. C'était le grand talent du prodigieux Linguet, que l'on a beaucoup trop décrié, par sa faute; il y joignait même la piquante ironie, qui faisait perdre la tramontane à son adversaire; et tandis que celui-ci se roulait, comme le lion piqué par l'éphémère, il lui portait le coup mortel : aussi les vengeances transrhénanes l'atteignirent-elles promptement, lorsqu'il reparut dans les tribunaux constitutionnels, successeurs des parlemens. Elles le firent porter sur leurs listes de proscriptions où figurèrent tant d'hommes doués de grands talens, dont le crime était de ne point prendre part aux sanglantes *Discussions* des partis.

Linguet avait, n'en doutez pas, médité Quintilien, qui dit : « Il y a même des personnes qui prennent à tâche de nous mettre en colère, et témoignent n'être jamais satisfaites de ce que nous disons, à dessein de faire croire aux auditeurs que nous évitons la difficulté, et qu'il y a, dans la question discutée, un mot caché que nous n'osons approfondir. »

« C'est pourquoi j'estime que le sang-froid (ou sens froid) est une qualité très nécessaire à qui veut avoir l'avantage dans l'altercation (la *Discussion*) : la colère est ennemie de la raison; elle fait dire des injures qui nous attirent l'indignation des auditeurs : il vaut mieux avoir de la modération, même de la patience. » Un fait récent vient à l'appui de ces sages réflexions. L'histoire moderne a tracé le récit des actes d'héroïsme auxquels un généreux dévouement porta les Lyonnais, victimes nombreuses de leur amour pour la monarchie; cependant, emporté par la chaleur de la *Discussion*, un voltigeur du parti monarchique les a nommés injurieusement : *marchands de marrons!* Certes, il n'y a pas là de justesse ni de présence d'esprit.

« Une autre qualité nécessaire, c'est la subtilité d'esprit, don de la nature, que l'on peut seconder, en ayant toujours devant les yeux le point de la question. »

Quintilien ne croit pas nécessaire de défendre l'aigreur, la pointillerie, communes aux femmes, à la canaille. Nous sommes donc bien moins polis que les Romains, car, certes, nulle recommandation n'est plus nécessaire, et l'un de nos plus habiles orateurs natio-

naux s'est vu réduit à prier ses adversaires d'écarter *les propos de halle*, tant l'égoïsme rabaisse les hommes les mieux nés.

Les Belles-Lettres, sans la morale, n'étant qu'une vaine futilité, nous vous offrons ici quelques réflexions utiles au bonheur.

Les effusions de l'esprit et du cœur étant au nombre des voluptés de la vie, et l'un des élémens du bonheur, la tolérance sociale qui leur laisse un libre cours, si ce n'est la conformité des opinions, est un des moyens d'obtenir le rare bonheur domestique; la tolérance est l'appui de l'amitié, même de l'amour mutuel : aussi l'un des plus grands poètes italiens a-t-il dit :

Conforme era l'etate, ma'l pensier più conforme.

Mot à mot : « L'âge était conforme, mais le penser plus conforme. » Sans cette conformité, les malheureux que la nature, l'amour ou le hasard réunit, sont comme ces mauvais chiens attachés deux à deux, et qui se hargnent, se mordent, se déchirent, jusqu'à ce que l'un tue l'autre; et combien, hélas! n'y a-t-il pas de semblables couples suppliciés! La victime est d'autant plus malheureuse, qu'elle marche lentement à la tombe, sans l'escorte de l'intérêt amical ou de la pitié compatissante, ou de l'illustration du malheur. Son infortune n'est pas soupçonnée; la délicatesse réprime la plainte, et le manteau de velours de la politesse sociale masquait le vampire qui l'assassina lentement. Il n'y a de plus malheureux que celui qui plaça toutes ses affections sur un cœur dont il en attend de mutuelles, hélas! détournées sur un autre objet : ces deux malheurs se réunissent-ils? il faut mourir!

Cependant, comment les disputeurs acariâtres, inflexibles, ne pensent-ils pas que nos opinions se forment dans nos têtes, et malgré nous, dictées qu'elles sont par les impulsions secrètes des goûts, des affections nées du naturel, de l'éducation, de l'état, de l'intérêt, éclairées par les lumières de l'instruction et de l'expérience; nul ne pensant, ne croyant ce qu'il veut, mais ce qu'il peut, et tous voyant le bonheur dans le triomphe de leur croyance, de leur opinion? Ainsi, dès que vous disputez, ou seulement discutez avec quelqu'un sur des objets importans, et tâchez de l'amener à votre opinion, vous le sollicitez réellement de son infortune. S'il n'était question que de l'honneur, peut-être avec des argumens d'or..... mais le bonheur! cela ne se peut pas : chacun se voit ou se croit pour son compte, à ses risques et périls, sur l'arène de la vie; des motifs transcendans seuls, des passions violentes ou des sentimens généreux et sublimes, peuvent l'amener au sacrifice de son *moi*, quelque petit qu'il puisse être, si toutefois il en est de petit pour lui-même. Un proverbe dit : « Il n'y a pas de petit chez soi. » De même, il n'y a pas de petit *moi*, même pour l'humble missionnaire; son *moi* se voit racheté par le sang d'un Dieu!

Ici, vous allez reconnaitre que le *moi* de Quintilien, né romain, professant publiquement la rhétorique aux frais de l'état, écrivant sur l'éloquence pour l'instruction de son fils, jeune homme doué de

génie, promettant un second Cicéron, ne se soutient point à la hauteur romaine, dont Corneille vous donna des idées trop exaltées.

Quintilien, oubliant qu'il a défini l'orateur, *vir probus discendi peritus*, homme probe, habile à dire (comme nous définissons le poète, homme probe, habile à créer), Quintilien conseille une ruse indigne de l'homme probe, et prouve par là que si les Romains de son temps étaient plus polis, ils étaient aussi plus corrompus que nous, et ne connaissaient pas l'honneur. Cette ruse, assez plate, et qui ne pourrait réussir qu'une fois, consiste à leurrer l'adversaire, en feignant habilement que l'on n'a pas certaine pièce (une quittance, par exemple), qu'il dira lui-même être décisive; puis à l'étonner, le confondre en l'exhibant tout à coup. Tour de passe-passe fort niais, et bien indigne des Romains; de même que le conseil de donner le change en passant d'une question à une autre, en attaquant les témoins..... Toutes ruses auxquelles un jeune juge-auditeur ne se laisserait pas prendre; et si Quintilien n'avait eu rien de mieux à nous dire, il n'eût pas valu la peine d'être traduit: ainsi, laissons-le de côté pour le moment, il nous tombe des mains.

Substituez à ces misérables subterfuges, indignes des Romains tels que nous les concevons, plus beaux que nature, substituez la ligne droite de l'équité, le rayon inflexible de la vérité; l'astuce, dans sa marche tortueuse, viendra se heurter contre cette ligne, le rayon de la vérité percera, comme la flèche rapide, les ténèbres dont elle s'enveloppe; il pénètrera dans l'esprit de vos auditeurs, il les éclairera. Si vous en doutez, « examinez tous les sujets de *Discussion* parmi les hommes, tous les discours célèbres qui ont fait partie de ces *Discussions*, et vous verrez que l'éloquence se fondait toujours sur ce qu'il y avait de vrai dans la question, et que le raisonnement seul, l'argutie, la dénaturait. » Madame DE STAEL.

Un moyen aussi sûr de se faire écouter est de parler avec calme et sagesse, après qu'un autre s'en est écarté, comme vient de le faire Quintilien. Nous nous efforcerons de le faire, en vous indiquant un procédé très simple pour mettre fin aux *Discussions*, aux altercations, aux disputes, dans les salons comme à la tribune, et de remporter d'honorables victoires. Ce procédé consiste à remonter aux principes lumineux, appuyés de l'assentiment de tous les hommes doués de raison. Ainsi, supposant que vous discutez de bonne foi sur la préexcellence morale des anciens sur les modernes, si l'un des interlocuteurs vous dit: « Les anciens étaient-ils plus moraux, moins féroces? ont-ils fait périr moins de millions d'hommes que les modernes? Cette question vous renvoyant à l'histoire, un fait peut terminer la *Discussion*. Thémistocle propose au peuple athénien, dans un danger imminent, la seule mesure de *salut public* qu'il croit bonne. Aristide la reconnaît telle, mais il observe qu'elle violerait les lois de l'équité: d'une voix unanime les Athéniens la rejettent. Est-il quelque peuple chrétien qui, depuis, ait suivi leur exemple? et de nos jours n'avons-nous pas vu violer, mille et mille fois, toutes les lois divines et humaines, sur le prétexte seul du *salut public*, grand

mot qui nous perdit tous, et retentit encore à nos oreilles? Un penseur sceptique vous interroge dans un journal, et vous dit : « Ce que vous regardez comme un moyen de restaurer les mœurs ne peut-il être un moyen éprouvé de les corrompre? ce que vous regardez comme l'utopie ne fut-il pas un régime de malheur? » Votre sang s'allume, vous monte au visage, le gonfle, l'enlumine; vos yeux roulent, agités, de la terre au ciel; vous piétinez; vos nerfs se crispent, et vos mains froissent ce maudit journal d'un temps qui n'est plus, où vous lisez ces questions, et vous ne daignez pas lire les citations historiques qui décideraient la question; mais vous aussi, vous déduisîtes à votre manière les leçons de l'histoire, soit universelle, soit ecclésiastique, où la passion trouve, à l'aide du choix et de l'interprétation, tout ce qu'elle veut. En général, dans les *Discussions*, chacun oublie ces réflexions d'un poète moraliste; vous oubliez que

Vingt têtes, vingt avis; nouvel an, nouveau goût;
Autre ville, autres mœurs; on change, on détruit tout.
Examine pour toi ce que ton voisin pense :
Le plus beau droit de l'homme est cette indépendance;
Mais ne dispute point : les desseins éternels,
Cachés au sein de Dieu, sont trop loin des mortels.
Le peu que nous savons d'une façon certaine,
Frivole comme nous, ne vaut pas tant de peine.
Le monde est plein d'erreurs : mais de là je conclus
Que prêcher sans raison n'est qu'une erreur de plus.
En parcourant au loin la planète où nous sommes,
Que verrons-nous? les torts et les travers des hommes!
. . . .
Tel est l'esprit humain. Mais l'ardeur insensée
D'asservir ses voisins à sa propre pensée,
Comment la concevoir? Pourquoi, par quel moyen,
Veux-tu que ton esprit soit la règle du mien?
Je hais surtout, je hais tout censeur incommode,
Tous ces demi-savans, gouvernés par la Mode,
Ces gens qui pleins de feu, peut-être pleins d'esprit,
Combattront contre vous ce qu'ils vous auront dit! DE RHULIÈRES.

Ces hommes ne sont plus rares, non plus que ceux qui contordent ou faussent les citations, et tirent d'un même fait des conséquences contraires; ils sont encore moins rares, ceux qui ne vous permettent point de parler ou d'écrire.

Mais, du droit que vous attaquez une opinion pour défendre la vôtre, ne peut-on attaquer la vôtre pour défendre la sienne? et d'ailleurs, pourquoi discuter, disputer ou bien alterquer? Recourez aux livres, de bonne foi; deux suffisent : l'Histoire ecclésiastique de l'abbé Fleury, l'Histoire de France du royaliste et très dévot Mézeray : lisez et jugez! Quels furent les hommes les plus corrompus, les plus ignorans, les plus féroces? lesquels ont plus massacré de femmes, d'enfans, de vieillards, violé plus de vierges, ruiné plus de villes, dévasté, pillé plus de pays, incendié plus de moissons? Quels, des anciens ou des modernes, ont fait couler les plus larges ruisseaux de larmes et de sang, et gonflé la terre de plus de cadavres? Quels ont inventé, détruit par l'usage, plus d'instrumens de tortures? Quels ont imaginé, pratiqué plus ingénieusement dans sa cruauté l'inquisition?

Répondez! Quels ont été plus déchirés par les guerres religieuses : les anciens ne les connurent même pas! En peu de mots, quels peuples furent plus malheureux? répondez! -- Mais faut-il donc que je feuillette ces in-folios? — Non! non! allez aux tables des matières; la réponse s'y trouve en lettres de sang; mais il faut lire l'ouvrage même pour répondre à cette question première : quels systèmes ou leurs abus ont rendu ces hommes modernes si féroces et si malheureux? Quels furent les coupables de ces abus? Appellerez-vous encore pour médecins du corps social ceux qui lui donnèrent le délire sanguinaire?

D'après l'expérience, et de tant de nations et de dix-huit siècles, recueillie par l'Histoire, sera-ce un crime de croire qu'il peut être très dangereux d'unir intimement la morale à la croyance? Sera-ce un crime de dire : « N'est-il pas à craindre que si les lumières, infernales, si vous le voulez, de la science naturelle, de l'idéologie, de l'homme, détruisent la croyance; la morale, la vertu ne périssent avec elles? Voudrez-vous, pourrez-vous éteindre ces lumières? L'état actuel de la société le permet-il? N'avez-vous pas besoin des physiciens, des chimistes, des naturalistes, des mathématiciens, même des idéologues? et ce sont eux qui, presque tous devenus théistes purs, perdent la croyance en gardant la morale primitive, par une conséquence inévitable. Cette croyance exige de fermer les yeux à la raison (*voyez* MERVEILLEUX); leur organe intellectuel a acquis, par l'étude, l'expérience et les méditations, le plus grand degré de perspicacité possible; ils ne peuvent ne point voir, ne pas raisonner, ne pas nier. L'homme, encore une fois, n'est pas le maître de son penser : la vérité l'éclaire, l'entoure et l'entraîne, quelquefois même l'éblouit; ainsi, le moyen que vous employez pour réformer les mœurs, peut-il amener autre chose qu'une hypocrisie cérémonieuse qui voilera, comme elle l'a fait si long-temps, tous les vices, tous les crimes, et même les autorisera par des formules, des pratiques expiatrices? Nous vous le demandons de bonne foi, respectant, enviant même votre croyance, sans l'attaquer, sans rien nier, mais épouvanté de tant de maux, et terrifié par ceux plus récens de la révolution, dont toutes les horreurs furent excitées, souvent même exercées par des hommes auxquels l'éducation avait donné leur croyance. L'amour du bien public nous porte seul à vous faire ces questions, comme notre respectueuse opinion de l'Eternel nous porte au théisme. Sans doute vous ne nous les imputerez point à crime? et si ce malheur nous arrivait, le théisme pur aurait donc aussi son martyr!.... fort de nos bonnes intentions, nous continuons la *Discussion*.

Au contraire, si, l'Histoire à la main, vous démontrez, par l'expérience d'un siècle de siècles, par une multitude innombrable de faits, qu'il existe, indépendamment de toute croyance particulière, un grand ordre de choses, qui dispose tellement les évènemens, les êtres et les personnes, qu'il est impossible d'y trouver le bonheur par l'estime et l'amour de ses semblables, par l'estime de soi-même, hors de la pratique de la vertu; que le vice, les abus, les excès en tous genres conduisent à des malheurs, à des maux, des souffrances

inévitables; ne déterminerez-vous pas plus sûrement les hommes avides du bonheur à la fuite du vice, des excès, des abus, à la pratique de la vertu? Ici nulle lumière n'est à craindre; au contraire, plus vous en réunirez, plus l'évidence aura d'éclat et de force attrayante; mais ne nous perdons point dans les vastes domaines de l'Histoire, où vous voyez, comme dans un miroir, l'image du présent et de l'avenir, calquée sur le passé, si vous ne contemplez que les grands résultats; avant d'aller plus loin sur ce terrain miné, volcanisé, pénétré de sang et de larmes, hérissé de fers acérés, embarrassé de chaînes; permettez-nous, pour éviter tant de dangers, au milieu de ce labyrinthe inextricable où nous nous engageons avec dévouement pour votre utilité, permettez-nous quelques réflexions, quelques préceptes; nous viendrons après à l'application.

Les disputes, et même les *Discussions* religieuses, et politiques surtout, sont presque toujours autant inutiles que dangereuses. Si les opinions étaient le résultat d'un examen attentif, d'une comparaison réfléchie des systèmes religieux ou politiques, vous pourriez espérer, par des *Discussions* sages, lumineuses et franches, de faire revenir les errans aux bons principes; mais il faut le dire et le redire, ces opinions, particulièrement politiques, ne sont que des suggestions, des inspirations, des révélations de l'égoïsme, dont l'instinct irréfléchi vous montre le plus grand avantage, le bonheur, dans tel ou tel système; à d'autres la félicité suprême dans un ordre de choses, un système diamétralement opposés, dans la monarchie, la république, la royauté mixte, le catholicisme, la réforme ou le théisme pur; et par exemple, nous voyons la base de la morale, le bonheur des nations dans le théisme pur, dans la croyance en un Dieu punisseur et rémunérateur, et l'Histoire nous montre la terre toute imbibée de larmes et de sang, gonflée de cadavres, par d'autres systèmes. Si cette même Histoire nous montre les peuples asservis, malheureux, sous tel ou tel régime politique, qui les met à la merci de quelques hommes égoïstes, orgueilleux et durs, altérés de la soif du bonheur né de la domination et de la jouissance; si l'Histoire nous montre des nations heureuses, triomphantes sous un autre système, dans lequel la volonté nationale seule est la loi, vous auriez toute l'éloquence d'Eschine, de Démosthènes, de Cicéron et de MM. de..... de..... de.....; vous parleriez une année tout entière, et nous présenteriez, dans de prétendues leçons de l'Histoire arrangée pour votre opinion, les avantages supposés de ces systèmes, vous ne parviendrez jamais à nous faire abandonner, en théorie, ceux que notre instinct, nos lectures, nos méditations, nos admirations, nos goûts, notre caractère, notre soif du bonheur, vu dans le théisme pur, dans l'indépendance civique, la liberté légale, que notre naissance, notre état, nos fonctions, notre égoïsme, si vous le voulez, nous ont fait adopter. Vous pourrez fendre, casser, abattre notre tête, mais vous ne la changerez pas. Elle fut teinte de ces couleurs, comme le fut en noir le chapeau qui la couvre, et ces couleurs sont indélébiles, incorruptibles, comme l'encre dont nous pénétrons ce pa-

pier, pour vous amener à la douce tolérance. La raison en est évidente, irrésistible; comme vous, nous désirons ardemment le bonheur, et nous le voyons dans le théisme et la liberté légale. Nous pouvons errer, mais erreur n'est pas crime, et qui peut nous la démontrer? *Cœli enarrant gloriam Dei!*

Les cieux proclament la gloire de mon Dieu!

Ainsi, toute dispute sur un système dont les hommes attendent le bonheur, en général, est bien réellement une dispute sur ce bonheur: mais leur propre croyance ne leur suffit pas; pour être heureux en sûreté, ils veulent la croyance des autres afin de la confirmer; l'assentiment universel leur paraît une preuve irréfragable, et le doute de quelques-uns est une atteinte qui combat, si elle ne diminue, n'ébranle leur croyance; aussi le répriment-ils avec violence, et mettent-ils beaucoup de zèle à faire des prosélytes; non qu'ils veuillent faire le bonheur des autres, il leur importe peu, mais pour consolider leur opinion par son triomphe; pour assurer leur thème de félicité par l'assentiment général, l'homme ayant besoin de l'opinion de l'homme.

Plus on est de croyans, plus ferme est la croyance.

Mais cette ardeur de prosélytisme, ce besoin de la croyance d'autrui porte également les sceptiques, les incrédules ou les opinans d'une autre manière, à propager leur système pour le fortifier, et la discorde sanguinaire les armera bientôt les uns contre les autres; elle jonchera de nouveau la terre de cadavres, si les lois n'appellent à leur secours la tolérance, sœur de l'égalité des droits, et particulièrement de celui de manifester ses opinions, de professer son système, religieux et politique, droit consacré par la première charte de 1789, qui, comme un astre bienfaisant, s'est montré sur notre horizon; il s'y remontre après trente ans d'éclipse, dans la seconde charte. Nous devons du moins l'observer dans notre intérieur, en permettant à chacun de manifester ses opinions, de professer son système, s'il ne nuit pas évidemment à la félicité des autres, à l'ordre social, comme l'immoralité, l'athéisme.

L'homme a besoin de vertus et d'un Dieu.

C'est une vérité sur laquelle presque tous les peuples sont d'accord; ils ne discutent et ne disputent que sur l'application : les uns recourent à la vraie philosophie, religion universelle; les autres à telle ou telle religion, à ses pratiques; mais, sans tolérance, comment les rapprocher? La concorde est impossible entre deux hommes, dont l'un dispute à l'autre son paradis, son éternelle félicité, tandis que celui-ci condamne l'autre à l'enfer, aux éternels supplices; ils doivent se dire :

Allez en Paradis, mais ne me brûlez pas!
Je sais plus d'un chemin qui nous conduit au Ciel.

Mais il est une opinion générale, à laquelle l'un et l'autre rendent hommage, et nous y reviendrons en parlant de la religion.

La vraie philosophie s'était efforcée, dans la recherche de la vérité, de ramener ainsi toutes les *Discussions* à des propositions simples, claires, évidentes et sanctionnées par l'assentiment de tous les peuples; mais cette simplification étant trop nuisible à des intérêts particuliers, la philosophie fut honnie, persécutée, deshonorée, comme la liberté, par les excès réfléchis de leur abus; les propositions furent embrouillées, obscurcies par des accessoires, et les lois mêmes vinrent à l'appui des intérêts confondus, de bonne foi sans doute et de bonne intention, avec l'intérêt de la société; et les schismes d'opinion la divisèrent, divisèrent même les familles, les pères, les enfans, les époux. Puissent-ils ne pas, en divisant les nations mêmes, amener la guerre civile!

Combien il serait à désirer que, pour inspirer une salutaire horreur pour cette guerre civile, qui commence par la dispute, en laquelle dégénère presque toujours la *Discussion*, les vers suivans fussent lus et relus par tous ces imprudens qui remettent en question, en *Discussion*, des propositions résolues par les faits! Ces vers furent, hélas! prophétiques; et puissent-ils n'être pas encore une affreuse réalité, produite par les *Discussions* imprudentes, dégénérées en disputes!

Peindrai-je des mortels les désordres funestes,
Et les emportemens de ces âmes célestes?
Le fanatisme au meurtre excitant les humains,
Des poisons, des poignards, des torches dans les mains;
Nos villages détruits, nos villes embrasées;
Sous nos foyers déserts nos mères écrasées;
Dans ses temples sanglans, abandonnés du Ciel,
Les ministres rivaux égorgés sur l'autel;
Tous les crimes unis, meurtre, inceste, pillage;
Les fureurs du plaisir se mêlant au carnage,
Sur des corps expirans d'infâmes ravisseurs;
Dans leurs embrassemens reconnaissant leurs sœurs;
L'étranger dévorant le sein de ma patrie,
Et sous la pitié déguisant sa furie;
Les pères conduisant leurs enfans aux bourreaux,
Et les vaincus toujours traînés aux échafauds?
Dieu puissant! permettez que ces temps déplorables,
Un jour, par nos neveux, soit mis au rang des fables!

Cela n'est malheureusement point possible; les faits sont des témoins long-temps irrécusables; demandons plutôt à ce Dieu tout-puissant qu'il empêche que ces temps déplorables des guerres de religion et de politique n'arrivent point en France une troisième fois: mais, hélas! hélas! les intérêts actifs et passifs sont tellement opposés, les esprits tellement aveuglés, les cœurs tellement aigris, ulcérés, que Dieu lui-même, descendant une seconde fois sur la terre sous une forme humaine, ne serait point écouté par ces forcénés, qui crient: « Le bonheur par la domination et la jouissance, ou la mort! » C'est ce bonheur qu'ils se disputent tous; c'est ce bonheur qui devient l'unique objet de toutes les *Discussions* les plus éloignées, en apparence, de ce but; et pour les combattans, la possession est l'être ou le non être, le *to be or not to be,* du profond Shakespear: Dieu ne les accorderait pas! Et nous, placés entre l'enclume et le marteau, nous, ou-

bliés par Voltaire, qui disait qu'en ce bas monde il faut être l'un ou l'autre, nous, nation, nous sommes les victimes, et ne devons nous en prendre qu'à cette même soif du bonheur, qui nous le fait voir tour à tour dans mille objets divers, tandis qu'il n'est réellement que dans la vraie philosophie, la raison et la vertu : c'est celle qui vous dit, lorsque nous voulons discuter :

Philosophe, prenez-y garde,
La peine et le plaisir sont comme les couleurs :
Le différent émail des fleurs
Vient de l'œil qui les regarde :
Ainsi ces deux rivaux ne sont pas dans l'objet.
Vous pensez autrement : quelle erreur est la vôtre !
Puisqu'en bien comme en mal la même chose fait
Plaisir à l'un et peine à l'autre. ***

Cette même philosophie vous dit qu'il faut vous défendre, même du fanatisme de la vérité, qui vous pousse à la proclamer. Songez d'abord que « dans la chaleur des partis et de toute opposition, il se forme inévitablement à leurs yeux deux vérités » (LAS CASES), qui ne peuvent être la véritable; puis, rappelez-vous la sentence proverbiale : « toutes vérités ne sont pas bonnes à dire, » moins encore à entendre : ici, le silence n'est point lâcheté, c'est prudence. Quel est votre but, en écrivant? C'est d'être lu! mais le serez-vous, si vous faites saisir votre livre? il vaut mieux renoncer à la haute lutte; ruser avec Quintilien et vous rappeler ce que dit Voltaire : « Tout peut se dire; il n'y a que la manière de le dire! » Cette difficulté vous rendra plus habile écrivain! Il se peut qu'elle rétrécisse l'esprit, entrave le génie, énerve l'âme et l'avilisse; mais que faire avec la plume, que faire contre la force des lois? il faut s'y conformer ou se taire! une âme noble peut encore s'honorer en portant courageusement ses fers, surtout lorsqu'elle fait hommage de son indépendance au *salut public!* Le paon orgueilleux dont une main inhabile a tranché les ailes au lieu de les ébarber adroitement, ne pouvant plus s'élever au faîte des édifices, à la cime des arbres, d'où, bravant ses ennemis, sa voix aigre et bruyante annonçait les orages, déchu, cache sa honte sous les broussailles, dans les recoins, où il meurt de tristesse; mais le rugissement du lion en esclavage imprime encore le respect à ses maîtres.

Fussiez-vous doué d'une âme léonine, dont l'inflexibilité républicaine vous porte à dire : *victrix causa diis placuit, sed victa Catoni,* a cause victorieuse plut aux dieux, mais à Caton la vaincue, vous serez entraîné par le torrent des évènemens, contre lequel il vous est impossible de lutter! les hommes croient les diriger, mais ils oublient le bras du Dieu vengeur, ce bras qui donne l'impulsion au monde, ce bras qui toujours atteint le crime, dans les palais, sur le trône, comme sur le grabat, dans la chaumière; qui le frappe sous la bure et sous la pourpre, et plus sévèrement encore. Faut-il vous rappeler de nouveau ce grand homme qui, se trouvant à l'étroit, mal à son aise sur le trône de l'Europe, convoitait l'Afrique et l'Asie? d'abord relégué dans une prison étroite et malsaine, sur une petite île mor-

tifère, au milieu de l'Océan, et maintenant tué par la vengeance, n'occupant, au pied d'un saule, qu'une fosse sans épitaphe, et sur laquelle ses amis, ses parens, son épouse, son fils, ne viendront jamais verser de larmes? C'est sur cette place déserte que doit se fixer votre imagination, en méditant sur la céleste vengeance qui dirige les évènemens, et répétant : vanité des vanités! tout n'est que vanité! si ce n'est l'adoration d'un Dieu, la pratique des vertus : cette exclamation peut clore bien des *Discussions*, et vous dégoûter de la manie discutante ou de la disputomanie. Il est vrai que

Socrate discutait jusque dans les festins,
Et tout nu, quelquefois, argumentait aux bains :
Etait-ce dans ce sage une folle manie?
La contrariété fait sortir le génie :
La veine d'un caillou recèle un feu qui dort,
Image de ces gens froids au premier abord,
Et qui, dans la dispute, à chaque répartie,
Sont pleins d'une chaleur qu'on n'avait point sentie.
C'est un bien, j'y consens : quant au mal le voici :
Plus on a disputé, moins on s'est éclairci.
On ne redresse point l'esprit faux ni l'œil louche :
Les mots *j'ai tort*, ces mots nous déchirent la bouche.
Nos cris et nos efforts ne frappant que le vent,
Chacun, dans son avis, persiste comme avant.
C'est mêler seulement aux opinions vaines,
Le tumulte insensé des passions humaines.
Le vrai peut quelquefois n'être pas de saison,
Et le plus grand des torts est d'avoir trop raison! De Rhulières.

Aussi vous savez quels furent les destins de Socrate, qu'un père de l'église mit dans ses litanies s'écriant : « Saint Socrate, priez pour nous! » vous pourriez en avoir de pareils, si vous méprisiez libéralement nos avis, donnés au nom de la philosophie bienveillante; elle vous dit : si la connaissance de l'homme était plus répandue par son étude, si l'on avait des notions plus exactes sur son organe intellectuel et son prodigieux mécanisme, si l'on était plus convaincu de cette vérité, que les pensées, les croyances, les opinions viennent quand elles veulent et comme elles veulent, nous aurions, en général, eu moins d'empressement à clore des *Discussions* importantes; nous aurions attendu pour cela que toutes les têtes discutantes fussent vidées, eussent émis leurs pensées, et que le silence régnât dans l'assemblée : pour ceux dont la fonction était de législater, non plus que pour les artistes, les auteurs, le temps ne fait rien à l'affaire; il ne s'agissait plus d'aller vite,

Pressés par le besoin de prendre un bon repas;

il fallait aller bien, il fallait considérer les objets sous toutes les faces, sous tous les rapports, et faire, avant le vote d'une loi, son application à tous les cas imaginables, pour en prévoir les conveniens et les inconvéniens; il fallait en opérer l'exécution hypothétique par anticipation, et ne pas s'imaginer avoir le génie d'une telle vastitude qu'il embrassât tous les cas possibles, vît toutes les conséquences, et saisît toutes les faces des choses essentiellement prismatiques; il ne

fallait pas qu'à peine une *Discussion* fut ébauchée, l'on criât : « A la clôture! à la clôture! » pour aller dîner!

Qu'arriva-t-il de cette précipitation législatante? Qu'après une ou deux années d'exécution de la loi, l'expérience fatale, mais tardive, vint éclairer ses défectuosités, et fit éclore l'idée qui devait la faire rejeter, idée qu'une *Discussion* mûrie devait offrir, comme les fruits, qui ne viennent qu'après les fleurs; il arriva que chaque législature reprochant à celle qui l'avait précédée son impatiente imprévoyance, refit ses lois, et que des étrangers, même des Français, révoquèrent en doute la possibilité d'avoir en France des assemblées délibérantes oratoirement, et sages; ils ne voulaient que des conseils délibérans à huis clos sur des *Discussions* par écrit; ils pensèrent que quelle que fût la forme de notre gouvernement, notre caractère léger, impatient, impétueux, notre avidité de bonheur, le rendraient, ce bonheur, confié à la *Discussion* par feux croisés, presque impossible : l'arrêt est trop sévère; et ne pourrait-on, dans la seconde, comme dans la première chambre, parler tous chacun à son tour, puis résumer sur deux colonnes écrites, imprimées, et délibérer? mais mille raisons.....

Cependant, les *Discussions* à discours interrompus, à feux croisés, sont comme des mêlées dans lesquelles parfois les amis mêmes s'entreblessent et s'entretuent, bien loin de réaliser cette proposition sentimentale de madame de Staël, qui, si souvent, rêva pour nous la vertu. « Dans les opinions religieuses, comme dans les opinions politiques, on se fait de ses adversaires un fantôme qui se dissipe presque toujours par leur présence. La sympathie nous montre un semblable dans celui que l'on croyait son ennemi. »

Cette sympathie fut souvent et si cruellement changée en antipathie féroce, que beaucoup de nos *Discussions* religieuses et politiques se sont terminées par l'insulte, les outrages, les violences, les assassinats, les mises hors de la loi, non de ceux qui avaient tort, mais des plus faibles.

La *Discussion* n'est pas toujours publique, ni même dialoguée, mais établie par l'homme méditatif avec lui-même, et discutant le pour et le contre, cette mode de *Discussion*, ses préceptes particuliers. Si, dans la recherche que vous faites, de bonne foi, de la vérité, vous désirez sincèrement que la *Discussion* vous y conduise, écartez les préjugés, gardez-vous de toutes préventions systématiques; elles obstruent l'esprit, le rendent impénétrable à la lumière, ou la faussent, lorsqu'elle y passe; elles rendent même impassibles au sentiment, irascible à l'évidence de l'esprit et du cœur, car il a son évidence; ainsi, la reconnaissance des bienfaits est pour vous la preuve la plus infaillible de l'existence du grand bienfaiteur, de Dieu! Pour le prouver, il n'est pas besoin de *Discussion*, il suffit de voir, de sentir, de juger et d'aimer!

Le sentiment peut seul vous garantir du doute sceptique, qui glacerait votre âme, effacerait les vives couleurs de votre imagination, éteindrait votre génie, reléguerait votre penser, votre *moi* sur un

bloc de matière froide, inerte, irascible, bloc élevé sur l'effrayant abîme du néant. Vous n'y trouveriez pour compagnie que la triste mélancolie, resserrée dans son voile ténébreux, et le désespoir, déchirant à grands cris ses propres entrailles.

Douter de tout provient de l'ignorance;
Les gens instruits, aux faits que l'on avance,
N'opposent point l'impossibilité;
Le lot des sots est l'incrédulité!
....
Tout est miracle, à bien l'apprécier.
Qui ne croirait qu'à la preuve établie
Pourrait passer sa vie à tout nier.
L'homme imprudent à tout moment oublie
Combien ses sens sont bornés, imparfaits,
Lorsqu'il prétend, sur leur seul témoignage,
Admettre ou non l'existence des faits :
Croire et douter sont les écueils du sage. ***

La *Discussion* franche, éclairée par le flambeau de la raison, guidée par l'instinct, la morale, la conscience, le sentiment, les lui fait éviter; il croit ce qu'il sent; heureux, mille fois heureux lorsqu'il peut sentir ce qu'il croit : un Dieu!

Des maîtres le plus doux, des pères le plus tendre,
Dieu l'appelle et lui dit : A moi tu peux prétendre;
Car tu es mon enfant; je veux te rendre heureux.
Chasse de ton esprit un trouble dangereux;
Et lorsque mon regard t'inquiète, t'alarme,
Espère tout d'un Dieu dont la bonté te charme;
Envisage les biens que t'a faits son amour,
Comme un gage de ceux qu'il veut te faire un jour.
Pourquoi de ses faveurs comblé dès la naissance,
Former, pour l'avenir, un soupçon qui l'offense? RACINE fils.

Avec cette opinion sentimentale ou ce sentiment réfléchi, vous verrez diminuer le nombre des objets de *Discussion;* le nom Dieu devient le mot de l'énigme de l'univers; et, dans celles que vous ne pourrez éviter, vous mettrez un calme, un à-plomb, une sécurité, qui vous mériteront l'assentiment de vos auditeurs, de vos lecteurs. Vous ne l'obtiendrez pas, si vous écartez plusieurs points de la *Discussion* sous ce prétexte bannal : « ce sont des disputes de mots; » car, à moins que les mots ne soient synonymes, « les disputes de mots sont toujours des disputes de choses, et tous les gens de bonne foi conviendront qu'ils ne tiennent à tel ou tel mot que par préférence pour telle idée. » (DE STAEL).

Ces réflexions, pour lesquelles nous réclamons toute votre indulgence, méritée du moins par notre bonne intention, ces réflexions achevées, venons à l'application, et discutons quelques points importans, en commençant de droit par la religion. Plus les objets sont riches de détails, et plus nous y mettrons d'économie, pour mieux graver les résultats dans votre mémoire. Il en est des rayons de la vérité comme de ceux du soleil : leur trop grand nombre éblouit, et pour trop voir, on ne voit plus.

On a défini l'homme un *animal raisonnable;* il fallait ajouter et

religieux : une épithète nécessite l'autre; il est impossible qu'un homme raisonnable n'ait aucune opinion religieuse, ne reconnaisse une cause, une intelligence ordonnatrice des combinaisons premières, quelle que soit sa dénomination, puisqu'il ne s'est pas fait lui-même, puisque tout, depuis des milliers d'années, se fait de même, tandis que si le hasard avait pu produire quelques beautés, il comblerait aussi l'univers de difformités.

Il y a donc nécessairement une religion universelle instinctive, appelée le théisme, mais subdivisée, dans l'application, en presque autant de croyances qu'il y a de pays, et peut-être d'hommes, car chacun voit, interprète Dieu à sa manière. Quelle est la meilleure de toutes pour chacun, pour chaque association d'hommes? Point de doute relativement à eux : c'est celle qu'ils ont! Quelle est la meilleure positivement? Divinement parlant, la réponse n'est pas de notre ministère; nous allons vous donner celle de Tertulien; mais, humainement, moralement parlant, la meilleure est incontestablement celle qui retient plus fortement les hommes sous l'empire de la vertu. La question n'est plus qu'une chose de fait, et, pour y répondre, il suffit de lire l'histoire, puis d'étudier les mœurs des nations, et l'on aura, sauf erreur de notre part, cette solution : La meilleure des religions est celle qui démontre à l'homme qu'il ne peut être heureux sur cette terre, non plus que dans un autre monde, s'il ne pratique la vertu. Tout autre système religieux qui substituerait des pratiques quelconques à la pratique de la vertu, serait nuisible à l'ordre social, et beaucoup plus que l'athéisme idéal et ténébreux, qui s'évanouit au premier rayon de la lumière du bon sens. La preuve incontestable de cette proposition est évidemment offerte par l'histoire d'Italie, contrée du monde la plus profondément corrompue dans les quatorzième, quinzième et seizième siècles. Vous y lisez que sous le règne, dans le palais même du pape Léon X, sur deux théâtres qu'il y fit construire exprès, on jouait à la fois en sa présence, en présence du sacré collége, deux comédies extrêmement licencieuses : l'une, la fameuse Mandragore, du non moins fameux Machiavel, et l'autre le Duc (*Assinolo*), oiseau nocturne. Pour que les spectateurs n'en perdissent rien, les scènes étaient alternativement représentées, celles de la première sur l'un, et de la seconde sur l'autre, les décorations ne pouvant être les mêmes. Dans la Mandragore, l'un des personnages dit, en parlant de la rupture du jeûne en mangeant de la viande les jours maigres : « C'est un péché qui se blanchit avec de l'eau bénite : *che è un peccato che ne se va con l'acqua benita.* » (Acte III, scène II.)

L'athéisme n'acquit donc quelques apparences séduisantes qu'après que des hommes cruels, avides de domination et de jouissances, eurent fait ce Dieu à leur image, lui donnant leurs passions et leurs vices. Jamais l'athéisme n'eût trouvé de partisans, si, comme les premiers chrétiens, ils avaient toujours dit : « Le Dieu que nous adorons est un seul Dieu, qui a créé l'univers avec les élémens, les corps et les esprits qui le composent, et qui, par sa parole, sa

raison, sa toute-puissance, a transformé le néant en un monde, pour être l'ornement de sa grandeur.... Il est invisible, quoiqu'il se montre partout; impalpable, quoique nous nous en fassions une image; incompréhensible, quoique appelé par toutes les lumières de la raison... Rien ne fait mieux comprendre le Souverain Être que l'impossibilité de le concevoir : son immensité le cache et le découvre à la fois aux hommes. » TERTULLIEN.

Jamais l'athéisme n'aurait eu de prétendus partisans, s'il avait ajouté : Ce Dieu créateur, ordonnateur et conservateur, souverainement équitable et bon, essentiellement ami de l'ordre, punit incessamment, infailliblement les méchans, l'injuste, sans compensations, sans capitulations, sans rémission.

Le frère ne sera point racheté par le frère;
L'homme ne peut pour l'homme obtenir de faveur;
Le tribunal du ciel ne met point à l'enchère
Les arrêts du Seigneur. L'ÉCRITURE, trad. de POMPIGNAN.

Ce ciel récompense les bons, les hommes vertueux; le méchant est poursuivi par la haine et le mépris de tous les hommes, doués, par Dieu, de l'instinct du bien et du mal, du juste et de l'injuste, guide de leur véritable intérêt.

Car l'intérêt commun veut qu'on se réunisse,
Pour flétrir un méchant, pour en faire justice;
Instruire l'univers de sa mauvaise foi,
En le nommant partout d'une éclatante voix. GRESSET.

Au contraire, et d'après ce même instinct, l'homme vertueux et bon est chéri de tous : le premier nuit à leur bonheur, ils l'exècrent; le second y contribue de tout son pouvoir, ils l'adorent; car le Dieu bon voulut que tous les hommes fussent heureux par la vertu, surtout par l'amour de leur semblable et la bienfaisance.

Ce sont donc uniquement les fausses opinions religieuses, causes de grands malheurs, qui font les athées. Les meilleures opinions sur Dieu sont, au contraire, celles qui donnent une plus grande, une plus juste idée de ce Dieu; qui le présentent aux hommes comme le donateur et le conservateur de cette félicité dont ils sont avides, et parmi tous ces innombrables poursuivans de la félicité, vous n'en trouveriez pas un seul qui niât Dieu, si, vous référant à sa raison et sa bonne foi, vous lui disiez, sans intérêt et sans mystère, dans la seule vue de son bonheur : Réellement, vous ne pouvez, sans absurdité, nier une intelligence, à moins que vous ne vous supposiez vous-même une machine, un animal, une bête, ce qui répugne; vous ne pouvez donc nier Dieu, suprême intelligence, décrétée même par nos destructeurs à gages. Voudriez-vous attacher cette intelligence à la matière? mais, raisonnant, elle vous répondrait: — Je suis par moi-même inerte, complètement indifférente à l'ordre comme au désordre, au mouvement comme au repos, au plaisir comme à la douleur, à la vie comme à la mort; ces mots, pour moi, n'ont pas de sens, je dois tout à l'intelligence. Cette intelligence n'est pas mon attribut, mon essence; en toi l'intelligence se séparera de moi, de ton corps, et tu mourras!

Cette union en toi de l'intelligence à ton corps n'est pas de ma volonté, de mon fait; sans cela je t'aurais fait immortel, impassible à la douleur et non au plaisir; tu ne dois cette réunion, cette combinaison qu'à l'intelligence, qui est supérieure à moi : c'est elle, c'est Dieu que tu dois adorer, puisqu'il est bon, et t'a tout donné, ne te devant rien; c'est lui que tu dois craindre, parce qu'il est essentiellement ennemi du désordre, et tu devrais m'appeler stupide, si, créatrice et maîtresse de tout, je m'étais moi-même rendue sensible à toute autre impression que la volupté; si je m'étais faite la victime de la douleur, de la corruption, de la mort! Non! je ne suis que le sujet créé, disposé par l'intelligence dont tous les hommes doués de raison ont l'idée. Cette intelligence créatrice, essentiellement amie de l'ordre, a tout disposé sur ce globe pour que le vice y fût puni, la vertu récompensée. Cette intelligence bienfaisante t'a donné la jouissance de ce globe, mais il en est d'autres, plus brillans ou plus ténébreux, plus ardens ou plus glacés, dans lesquels les âmes vertueuses ou criminelles pourront animer d'autres corps, voués, selon leurs œuvres, pour plus ou moins d'éternités, au plaisir ou bien à la douleur.

Cette opinion universelle est nommée *théisme*, mot odieux à quelques individus, poursuivant aussi de leur haine les théistes, qu'ils nomment, dans une partie de l'Europe, mécroyans, tandis que dans l'autre partie, dans presque toute l'Afrique et l'Asie, ce sont les croyans. Mais peut-on, aujourd'hui, regarder comme des ennemis de l'humanité, comme des perturbateurs de l'ordre social, ces théistes purs qui croient en un Dieu punisseur et rémunérateur, en une morale primitive, innée, universelle, gravée, par ce Dieu, dans le cœur de l'homme, et fondée sur la sociabilité, l'amour inné de l'homme pour l'homme, puis sur l'amour sensé de lui-même, morale qui n'admet comme méritoire que la pratique des vertus difficiles, le respect et l'abnégation de soi? Leur fera-t-on un crime de croire que le Tout-Puissant a fait son ouvrage ce qu'il pouvait être, ce qu'il est! leur opinion n'a pas besoin de livres ni de miracles pour appui; répétons-le : *cœli enarrant gloriam Dei*, les cieux énarrent la gloire de leur Dieu. Cette opinion palpable, évidente, sans mystère, que l'homme aspire avec l'air, que ses yeux reçoivent avec la lumière, que tout ce qui est redit à ses oreilles, car l'univers est comme l'écho de la voix de Dieu; cette opinion qu'il retrouve inscrite même dans le catéchisme de l'un des pères de l'église gallicane, de Bossuet, qui a dit : *Dieu est dans le ciel, sur la terre, en tous lieux;* cette opinion ne dépend d'aucune circonstance, d'aucune localité, d'aucun pouvoir, d'aucune loi, d'aucun talent; elle ne dépend point de faits transmis par des moyens humains, par la tradition, qui peut errer, puisque deux témoins d'un même fait le racontent différemment, d'après leurs points de vue différens; cette opinion est gravée dans l'esprit de l'homme par le doigt de son Créateur. Son nom est écrit sur l'aile de l'insecte, sur tous les êtres, sur le globe, par ces larges veines qui parcourent intérieurement, comme à la surface, son corps immense

et le vivifient; son nom y est tracé par ces longues zones de fleurs et de verdure qui l'embellissent; il est répété par les chants des oiseaux, le murmure des vents et des flots, le rugissement des tempêtes, par le roulement majestueux du tonnerre! son bras brille, armé de la foudre, au sein des sombres nuages, et lorsque l'orage commence à s'apaiser, l'arc-en-ciel le trace en coupole diaprée, puis, disparaissant avec la lumière et le reste des vapeurs dissipées par les derniers zéphyrs, ce nom brille en diamans éternels, immuables, sur la voûte des cieux, *cœli enarrant gloriam Dei!* les cieux énarrent la gloire de mon Dieu!

Les cieux instruisent la terre
A révérer leur auteur;
Tout ce que le monde enserre
Célèbre un Dieu créateur!
Quel plus sublime cantique
Que ce concert magnifique
De tous les célestes corps?
Quelle grandeur infinie!
Quelle divine harmonie
Résulte de leurs accords!

De sa puissance immortelle
Tout parle, tout nous instruit;
Le jour au jour la révèle,
La nuit l'annonce à la nuit.
Ce grand et superbe ouvrage
N'est point pour l'homme un langage
Obscur et mystérieux :
Son admirable structure
Est la voix de la nature
Qui se fait entendre aux cieux.

Dans une éclatante voûte
Il a placé de ses mains
Ce soleil qui, dans sa route,
Eclaire tous les humains.
. . . . J.-B. Rousseau.

Le Nil a vu sur ses rivages
De noirs habitans des déserts,
Insulter par leurs cris sauvages
L'astre éclatant de l'univers.
Cris impuissans! fureurs bizarres!
Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le dieu poursuivant sa carrière,
Versait des torrens de lumière
Sur ces obscurs blasphémateurs. Lefranc de Pompignan.

Et de toutes les autres parties du globe s'élevaient en concert des voix humaines, adressant à celui qui d'un mot alluma dans les cieux l'éternel flambeau, cette prière universelle :

O toi qui créas tout, à qui tout rend hommage!
O toi, qu'en tous temps, en tout lieu,
Ont adoré le saint, l'ignorant et le sage,
Jéhovah, Jupiter ou dieu,
Principe universel, essence inconcevable,
Ebloui de ta majesté,
Pour moi tout est secret, tout est impénétrable,
Hors ma faiblesse et ta bonté!

Ne permets pas, grand Dieu ! que mes mains impuissantes
S'arment de tes foudres vengeurs,
Et que j'ose vouer aux flammes dévorantes
Ceux que je crois tes détracteurs!

(*Let not this weak, unknowing hand*
Presume thy bolts to throw,
And deal damnation round the land,
On each I judge thy foe!)

Tes autels sont les cieux, et la terre, et les ondes;
Ton temple c'est l'immensité :
Chœurs des êtres, chantez ! brûlez encens des mondes!
Célébrez la Divinité! POPE, trad. d'HENNET.

Répétez chaque jour cette prière, et vous ne vous écarterez point de la religion universelle, vous n'offenserez point l'ordre social, auquel il importe seulement que vous n'altériez point l'idée de ce Dieu vengeur et rémunérateur, en lui supposant les passions humaines; mais si des élus reçurent de lui la foi, s'ils le reçoivent lui-même, ne discutez point ces faits; demandez à Dieu la même grâce! vous connaîtrez ces élus à leurs fruits : *a fructibus eorum cognoscetis eos!*

Ces mots, idée de Dieu, religion universelle, cette opinion que tous les hommes bien naturés (*good-natured*) ont dans leur langue, nous conduisent à la *Discussion* importante des idées innées, que nous suspendons pour vous offrir ce dernier précepte.

Quels que soient votre talent et votre force dans la *Discussion*, n'en ouvrez jamais avec les personnes qui, par des vues secrètes, soutiennent sciemment des propositions évidemment fausses, telles que celle-ci : « La civilisation est le christianisme appliqué à l'état social. » Il faudrait en conclure que toutes les nations, les Assyriens, les Mèdes, les Perses, les Babyloniens, les Chinois, les Grecs, les Carthaginois, les Romains, les Juifs, enfin, qui vécurent avant le premier siècle de notre ère, il y a 1822 ans, n'étaient point civilisés; que, de nos jours, sur trois cents millions de Chinois, des milliards d'Asiatiques, il n'y en a que quelques milliers qui le soient; il faudrait en conclure que l'innombrable quantité d'Européens qui sont théistes purs sont encore sauvages, quoique les plus doux des hommes; il en résulterait l'injurieuse pensée que le Dieu bon laissa, pendant plusieurs milliers d'années, son plus bel ouvrage imparfait, qu'il lui fallut le refaire à deux fois; mais en vain conclurez-vous contre cette proposition *ab absurdo*, vous n'obtiendrez jamais une rétractation qu'il importe de ne pas faire. Les mêmes hommes vous disent d'abord que « les rois sont les représentans de Dieu sur la terre; » puis « qu'aux yeux de Dieu les rois ne sont que des hommes; » et, ministres de ce Dieu, ils commandèrent aux rois, puis, courbant ces fronts couronnés dans la poussière, ils leur posèrent le pied sur la tête. Ces hommes étaient mus par l'esprit de domination; d'autres, par travers d'esprit, par vanité, prennent toujours, envers et contre tous, la contre-partie dans les *Discussions*. Molière a peint l'un d'eux :

Le sentiment d'autrui ne peut jamais lui plaire :
Il prend toujours en main l'opinion contraire;

Il penserait paraître un homme du commun,
Si l'on voyait qu'il fût de l'avis de quelqu'un :
L'honneur de contredire a pour lui tant de charmes,
Qu'il prend contre lui-même assez souvent les armes;
Et ses vrais sentimens sont combattus par lui
Aussitôt qu'il les voit dans la bouche d'autrui.

Un homme de ce caractère serait odieux à tous dans une assemblée délibérante, mais il n'en serait pas de même de celui qui ne prendrait pour règle que la ligne droite de la vérité, de l'équité, de l'utilité publique, c'est-à-dire, du plus grand nombre possible. Celui-là, certes, serait écouté, respecté par tous, et probablement il leur dirait :

Non! le Dieu qui m'a fait ne me fit pas en vain :
Sur le front des mortels il mit son sceau divin.
Je ne puis ignorer ce qu'ordonne mon maître;
Il m'a donné sa loi lorsqu'il m'a donné l'être.
Sans doute il a parlé, c'est à tout l'univers :
De l'Egypte il n'a point préféré les déserts.
Delphes, Délos, Ammon ne sont point ses asiles;
Il ne se cache point aux antres des sibylles!
La morale uniforme, en tout temps, en tout lieu,
A des siècles sans fin parle au nom de ce Dieu.
C'est la loi de Trajan, de Socrate et la nôtre.
De ce culte éternel la nature est l'apôtre;
Le bon sens la reçoit, et les remords vengeurs,
Nés de la conscience, en sont les défenseurs;
Leur redoutable voix partout se fait entendre. V***

Et ceux-là, certes, se rendent très coupables envers le Créateur et l'humanité, qui prétendent étouffer la voix de ces remords, en leur remplissant la bouche de la moitié de l'or qu'ils dérobèrent aux victimes de leur rapacité.

Ce sont là des idées, des sentimens innés, universels, que vous trouverez dans tous les esprits, dans tous les cœurs. Locke et ses arguties ne pourront les détruire.

Madame de Staël est probablement le dernier écrivain célèbre qui ait nié l'existence des idées innées : pour ne point alonger, nous vous invitons à lire ce qu'elle en dit dans son Essai sur la littérature, nous bornant à des objections; bien sûr, du moins, de vous prouver, lorsque nous arriverons, en discutant, à la morale, que l'homme a des sentimens innés; puis, nous laisserons aux idéologues habiles le soin de séparer, s'ils le peuvent, les sentimens des idées, à peu près comme ils parviennent, dit-on, à couper en quatre un fil d'araignée ou de la Vierge. Lisez l'histoire naturelle, non pas même de l'homme, des animaux, mais des insectes, et vous serez amusé par des milliers de faits authentiques, et que vous pourrez vérifier vous-même; ils vous démontreront évidemment l'existence d'un instinct admirable, même dans ses limites, son but étant uniquement, dans les insectes, la vie et la reproduction. Vous reconnaîtrez que Dieu donna l'instinct moral aux animaux comme à nous, et leur fit la révélation de quelques grands principes qui leur imposent des devoirs, celui du travail et du concours au salut commun, de l'éducation de leurs petits, du

soin de leurs vieillards ; ils peuvent, en bien des cas, être les précepteurs et les censeurs de l'homme, qui les surpasse rarement en vertus publiques et privées. La proposition pourra vous paraître burlesque, mais la réponse sera péremptoire : est-il beaucoup d'hommes qui vaillent mieux que leur fidèle ami, leur chien? Discutez cette question après avoir lu l'histoire des animaux célèbres, et vous trouverez en résultat la révélation morale. Cet instinct, ce « certain sentiment, certain mouvement que la nature a donné aux animaux pour leur faire connaître et chercher ce qui est bon à éviter, ce qui est mauvais (Acad.) » est-il autre chose que des idées innées?

Parle, naturaliste, apprends-moi si tu peux,
Par quelle mécanique et quel art merveilleux,
Les oiseaux passagers désertent leur demeure,
A telle saison fixe, à tel jour, à telle heure?
Quelle trompette sonne et vient les avertir
Qu'il faut se rassembler, qu'il est temps de partir?
Chacun est prêt, on part.... Mais qui peut leur apprendre,
Pour ne pas s'égarer, la route qu'il faut prendre?
Quelle boussole ont-ils en traversant les mers?
Lorsque la nuit étend ses voiles dans les airs?
Lorsque les aquilons.... O sagesse suprême!
Qui ne voit que ta main les conduit elle-même!
Que, pour marquer le temps du départ annuel,
Ton hérault c'est la voix d'un instinct naturel!
....
Mésange, quel chef-d'œuvre à mes yeux tu présentes!
Ton nid peut défier nos mains les plus savantes!
....
Je vois à l'hirondelle employer le ciment,
Au courlis les roseaux.....................
....
Mais qui leur dit à quoi ce nid est réservé,
Et que le temps de pondre est enfin arrivé?
Qui leur dit de donner au berceau de leur race,
Tantôt plus d'étendue et tantôt moins d'espace,
Suivant qu'ils sont en œufs ou plus ou moins féconds?
O raison orgueilleuse! ici tu te confonds!
Et cette mécanique où règne un ordre extrême,
Est l'ouvrage divin de l'artisan suprême! DULARD.

La raison orgueilleuse ne se confond point à la lecture de ces vers d'un poète du second ordre, et maculés de quelques fautes; au contraire,

Elle connaît la main de l'artisan suprême,

comme elle entend sa voix dans celle de la vraie philosophie.

Cette philosophie vous dit et redit que l'un des principes de la *Discussion* est celui-ci : « Tout système qui conduit à l'absurde, à l'injuste, est faux! » et nous partons de ce principe pour défendre les idées, les sentimens innés. La *Discussion* est de la plus grande importance; elle vous servira de premier exercice, en rectifiant, augmentant ce que vous offre votre Cicérone.

Si, prétendant avec Locke qu'il n'y a rien dans l'intellect qui n'ait auparavant été dans les sens, *nihil in intellectu quod non priùs fuerit in sensu*, vous niez les idées innées, vous arrivez droit à l'absurde,

vous niez en même temps que l'idée puisse être séparée de la matière, que l'âme puisse avoir des idées sans être liée à cette vile matière; vous niez que la pensée puisse exister sans elle; vous niez l'immortalité de l'âme, puisque l'idée est son essence, l'idée est l'âme, et vous concluez que, séparée de cette matière, elle n'aura pas plus d'idées qu'elle n'en avait avant leur réunion, comme si les idées d'Homère, de Cicéron, étaient mortes avec eux. Vous niez tout le monde métaphysique, vous niez les vérités abstraites, mathématiques; il vous faut une règle pour démontrer que la ligne droite est la plus courte; il vous faut deux fois deux jetons pour vous prouver que deux et deux font quatre; avant l'expérience, la vérité, ses idées n'existaient pas. Vous niez la possibilité d'une intelligence sans corps, hors de la matière; vous niez, non-seulement toutes les hiérarchies célestes que votre philosophisme relègue parmi les êtres imaginaires, vous niez l'existence des âmes de tous les grands hommes, honneurs de l'humanité; vous niez toute mythologie, toute poésie, toute religion; vous matérialisez, vous dégradez, vous brutalisez tout; vous niez les âmes de tous les parens, de tous les amis, que vous avez perdues, que vous chérissez, auxquelles vous pensez, que vous invoquez, dont vous couvrez les images de baisers, de larmes, lorsque des malheurs, l'abandon, la solitude du cœur, vous font ressentir leur perte; vous proclamez folles toutes les nations qui leur ont élevé des tombeaux! Pourquoi me montrez-vous, avec une vénération attendrie, l'image de cette étroite fosse d'un héros, autour de laquelle sont les ombres de tant de héros morts avant lui dans les combats? tout cela n'est que folie, conte bleu! Bonnet ne fut qu'un fou sublime, lorsqu'il imagina cette gradation d'êtres intelligens, depuis l'animal attaché sur le rocher marin, et qui n'a que la pensée d'ouvrir ou de fermer sa coquille, jusqu'à ce grand homme dont ce rocher porte la dépouille mortelle, comme la base d'une imposante statue dressée par l'imagination au milieu du vaste Océan, jusqu'à Dieu lui-même, dont il a reconnu le bras dans son élévation comme dans son abaissement! Homère, Virgile, Milton, Shakespeare, le Tasse, le Dante, le Camoens, Klopstock, Corneille, Racine, Voltaire, de Saint-Pierre, qui nous parlent des âmes et de leur séjour, sont des fous sublimes; et vous seul, qui faites de la pensée la sécrétion du cerveau, vous êtes l'homme raisonnable! et cependant, contre le témoignage de toute l'humanité, vous niez Dieu lui-même, qui ne put avoir deux idées de suite avant la création, supposant que l'univers fût son corps, et que les soleils soient ses yeux. Comment, s'il n'y avait rien dans son intellect qui n'eût, auparavant, été dans ses sens, eût-il l'idée de cet univers, idée qui fut l'univers lui-même, car l'univers est une pensée, mais de l'Éternel, comme l'Iliade une pensée d'Homère. S'il n'y avait point d'idées innées, comment l'homme aurait-il la notion intérieure et primitive, la perception qui lui fait reconnaître immédiatement le *criterium*, la marque, le signe évident de la vérité, dont il distingue les rayons des fausses lueurs du mensonge, comme il distingue ceux du soleil des rayons de toute lumière

factice? ce qui faisait dire à Fontenelle, oncle et précurseur de Voltaire : « Nous croyons reconnaître une vérité la première fois qu'elle nous est annoncée. » Ce qui fait que des hommes ont, sans maître, sans expériences, sans figures, retrouvé dans leur tête les Mathématiques, et leur application dans la Mécanique. Un poète, un artiste crée-t-il son ouvrage avant d'en avoir eu la *préidée*, quoique vague?

S'il n'y a pas d'idées innées du juste et de l'injuste, ce ne sont plus les criminels qu'il faut conduire à l'échafaud, ce sont leurs parens, leurs instituteurs, leurs amis, leurs juges, leurs législateurs et leurs gouvernans. Vous criez au paradoxe! mais, croyez que nous n'avançons aucune proposition hardie sans l'avoir réfléchie, consolidée par une autorité; ce sera, dans cette occasion, celle d'un grand écrivain; il dit : « Que serait la conscience, si nos habitudes seules l'avaient fait naître; si elle n'était rien que le produit des couleurs, des sons, des parfums, enfin, des circonstances de tous genres, dont nous aurions été environnés pendant notre enfance? »

« La métaphysique de Locke reçue dans toute l'Europe continentale, l'Allemagne exceptée, fut l'une des principales causes de l'immoralité, dont on s'est fait une théorie pour en mieux assurer la pratique, » toujours continuée, cause de tous nos maux.

Quel est donc, dites-vous, l'écrivain qui combat si victorieusement la philosophie Lockéenne, destructrice des idées innées, et madame de Staël qui la défend? C'est madame de Staël même, mieux avisée, dans son Allemagne, que vous devez lire. En effet, s'il n'y a pas d'idées innées, qu'est donc la voix de la conscience? que sont donc les remords? et comment ne se trouve-t-il pas d'âme assez forte, de philosophisme assez puissant pour en étouffer la voix sans brutaliser l'âme, qui ne les entend plus? La conscience du juste et de l'injuste, du bien et du mal, est le principe de la sensibilité de l'âme; sans elle, l'homme n'est plus qu'une brute parlante, au-dessous des animaux, qui certes ont une conscience, l'idée innée du juste et de l'injuste, relativement à leurs semblables, et ne l'étouffent jamais : il y a plus de probité parmi les fourmis, les abeilles, les castors, que parmi les hommes, parce que jamais le sophisme philosophiste ne détruit en eux les idées innées du bien et du mal, du juste et de l'injuste, idées mères de la sociabilité.

Mais voyez cet homme couvert de décorations, entouré de flatteurs, présidant, au milieu d'un appartement magnifique, encombré d'ornemens, un splendide festin, animé par la gaîté bruyante : les éclats de sa voix sonore dominent toutes les voix : tout à coup il se tait, se trouble, rougit et soupire; vous vous en étonnez! mais ne venez-vous point d'applaudir au récit fait par l'un des convives, d'un trait de dévouement à la gloire, au bonheur de sa patrie? lui, par ambition, par faiblesse, il a trahi la sienne; son visage a rougi du reflet d'un uniforme ennemi mortel de son pays, et la voix de la conscience nationale, qui retentit jusque dans le cœur de l'homme primitif et sauvage, a percé le sien comme d'un trait de feu : cette

voix trouble toutes ses jouissances ; il envie le sort de ce vieux guerrier qui, couvert de cicatrices et mourant de faim, vient lui tendre une main affaiblie par le poids des lauriers qu'il a cueillis ; et tandis que d'une voix factice, insolemment dédaigneuse, il le repousse en disant : « Tu as fais trente ans le métier de brigand ! » dans son cœur il envie son honneur et sa destinée ! tant il est naturel et beau pour l'homme de souffrir et de mourir pour sa patrie ! C'est un sentiment inné, conséquence de l'instinct social, imprimée dans l'âme humaine par le Créateur.

S'il n'y avait pas de sentimens, d'idées innées, les sentimens les plus généreux, tous les amours, la pitié, la reconnaissance, la fidélité, l'honneur, seraient donc aussi des sécrétions de l'âme ou du cœur, « comme les idées sont des sécrétions du cerveau. » (Cabanis.) Tout le monde moral ne serait qu'un cloaque ; tous ces mouvemens de l'âme naissant des sensations du corps, la matière, indifférente à tous, en serait cependant et la cause et l'expression. Encore une fois, quelle série d'absurdités dégradantes !

S'il n'y a pas d'idées, de sentimens innés, selon vous, la matière corruptible, périssable, anéantissable même pour votre imagination, est éternelle, et la pensée, qu'il vous est impossible de détruire, même en idée, lui doit son existence, et périra ; la cause est mortelle, et son produit est immortel. Quelle série d'absurdités ! Vous pataugez ignoblement dans la bourbe de la matière, et le bras puissant de Locke qui, disait madame de Staël, pulvérisa ces idées innées, ne peut vous en retirer : vous y naissez, vous y vivez, vous y mourez, souffrant, dégradé, puis englouti, car elle vous absorbera tout entier, vous, vos sentimens, votre génie, vos pensées, fussent-elles sublimes comme celles de Moïse, de Milton ou de Bossuet ! Vous ne pouvez vous retirer de cette bourbe pour vous élancer dans les cieux, qui ne sont non plus que matière ; vos idées sublimes, audacieuses, se heurtant contre sa voûte de cristal ardent ou d'azur glacé, retombent dans la bourbe du cloaque physique ; vous n'êtes, tout au plus, qu'une machine sympathique, formée, grossissante dans un peu de liquide tiède, puis, au moment de votre apparition, attirée par le lait de votre mère, par les alimens ; machine impressionnée, mise en mouvement par tous les corps environnans, dont les uns vous attirent, les autres vous repoussent ; les uns vous flattent, les autres vous blessent ; votre âme esclave est le jouet d'une gravitation amenée par le hasard heureux ou malheureux ; il n'y avait en vous d'inné, ni morale, ni conscience, ni charité, ni sentiment d'amour, d'honneur, de pitié, de gloire : tout cela vous vint par les sens de cette matière qui, prodigieux mystère, ne les avait pas ; de cette matière, complètement indifférente au mouvement comme au repos, au bien comme au mal, à la vertu comme au crime ; tous ces mots pour elle n'ayant point de sens, puisqu'il lui suffit, pour être et subsister, de la localité, de l'impénétrabilité.

Vous osiez vous dire le roi de l'univers, le souverain des animaux ! à quel titre ? sans doute parce que vous avez plus d'idées, et que ce

sont les idées qui gouvernent le monde! Vous avez plus d'idées! quelle erreur est la vôtre! il n'y a rien dans l'intellect qui ne vous soit parvenu par les sens; plus ils auront eu d'activité, plus vous aurez d'idées. — Sans doute. — Vous triomphez! mais cet aveugle, ce sourd et muet, n'ont-ils pas plus d'idées que le sauvage des déserts? Vous vous dites roi de l'univers et des animaux; l'un d'eux vous arrache votre sceptre et votre couronne; il fuit en gambadant, et grimpant à la cime d'un arbre, il se moque de vous en grimaçant et sifflant : ce souverain nouveau, mais très légitime, c'est le singe, l'homme des bois. Il a les yeux plus vifs, plus perçans, l'ouie plus fine, l'odorat plus délicat, le goût plus exercé, le toucher plus sensible, les doigts plus minces, plus souples, plus actifs; il a quatre mains, vous n'en avez que deux; il a une queue prenante : vos vêtemens obtusent votre tact, le sien est sensibilisé par ces poils électriques, qui le touchent avant les objets. Il a cent fois plus de sens que vous, donc il a plus d'idées que vous..... L'orang-outang est le roi de l'univers! posez sur sa tête toutes les couronnes.

Mais pourquoi chercheriez-vous votre souverain dans les forêts? le simple cultivateur a les sens plus fins que vous; il voit, il entend ce que vous n'entendez et ne voyez pas; son odorat et son goût ne sont point usés par les parfums et les épices; il doit avoir plus d'idées que vous, homme riche, et, parmi ces idées, il en est indubitablement de politiques; cependant vous le privez, comme inepte à délibérer, des premiers droits du citoyen, de l'homme libre, celui de concourir, par son vote, aux élections; et vous, dont les sens furent émoussés, dès l'enfance, par l'excès des jouissances, vous vous croyez plus d'idées; vous êtes électeur, éligible, et même prétendant à gouverner, bien ou mal.

Quel épouvantable tissu d'inconséquences! quelle dégradation! quel avilissement! quel brutalisme pour cet homme orgueilleux, roi du globe, mais dont l'âme, n'existant pas avant sa matière, n'a quelques idées de plus que l'huître que parce qu'il a quelques sens de plus! et qui les lui a donnés? Tels sont cependant les résultats nécessaires de l'absurde proposition lockéenne : *il n'y a point d'idées innées!*

Cependant, l'âme n'est et ne peut être autre que l'idée, n'eût-elle cette idée qu'après sa réunion à son corps; séparée de lui par la mort, elle n'en aura plus, elle tombe dans l'horrible néant; non plus, s'il n'y a pas d'intelligence hors de la matière, il n'y a pas, hors d'elle, de Dieu; il n'y a pas de sculpteur hors du marbre, de peintre hors des couleurs, de poète hors de son encrier ou de son livre : les propositions sont identiques; l'absurdité des trois dernières vous révolte; qu'est donc la première? Hors de la matière, point d'idées; hors d'elle point de Dieu : la matière est tout!

Mais, sous vos yeux, cette matière est évidemment divisée en deux parts : l'une immense, inerte, sans idées; l'autre exiguë, mais animée, idéante : qui lui donna cette idée? Pourquoi toute la matière ne s'idée-t-elle, ne sent-elle pas? ou pourquoi toute la matière n'est-elle pas brute, comme le marbre de ce buste? D'où vint, à la

tête qu'il représente, et dont le souvenir fait couler vos larmes, le sentiment qui respire encore sur ses lèvres? D'où vous vint, à vous-même, ce sentiment d'amour qui vous attachait à lui? ce ne peut être de la matière, certes bien indifférente, ainsi que ce buste, à l'amour comme à la haîne; la matière n'aime pas : tout au plus elle attire ou repousse, mais elle n'a pas le sentiment. Vous couvrez ce buste de baisers, vous ne le voyez pas sourire; un vil ennemi l'insulte, le soufflette, l'indignation ne fait pas mouvoir ses yeux; il est impassible. Pourquoi la tête qu'il imite eut-elle cette sensibilité vive, cet esprit brillant, cette gaîté charmante, ce parler mélodieux, qui vous la faisait chérir si tendrement? Ce sentiment, que vous n'osez, sans vous avilir, matérialiser, embourber dans la fange, ce sentiment n'est-il pas une idée, une perception, une émotion de l'âme? Elle était innée, comme l'est en vous le sentiment du juste et de l'injuste, du bon et du beau, comme l'est l'instinct social, l'idée morale qui doit nous occuper, après une dernière observation.

Un savant professeur de philosophie, négateur de l'existence des idées innées, nous a dit que par ces mots il n'entendait que les images. Alors, et dans ce sens, il aurait parfaitement raison : l'âme ne peut recevoir l'image des êtres extérieurs et matériels que par les sens; mais, n'est-ce pas trop restreindre l'acception du mot *idée*, que l'Académie définit d'abord ainsi : « Perception de l'âme; notion que l'esprit se forme de quelque chose. » Dans ce sens, l'esprit a la notion, l'idée innée du bon et du beau, du bien et du mal, du juste et de l'injuste, définie par tous les moralistes de l'antiquité; puis l'Académie dit : « Idée se prend quelquefois pour les espèces, les images qui sont dans la mémoire ou dans l'imagination. » En ce sens, point d'idées innées; supposez l'intelligence à votre miroir; il n'avait certainement pas l'image, l'idée innée de votre visage avant que vous vous fussiez regardé dans son cristal.

Le prince des lexicographes met en avant cette définition d'idée, image; dans ses deux longues colonnes, il n'admet que la définition des idées purement matérielles; et, quoique membre d'une académie allemande, il rejette toutes les idées métaphysiques, mais il admet, en citations, les idées de la justice, de la constance, puis les idées composées de Condillac, puis la clarté, la justesse des idées, toutes choses qui ne nous paraissent avoir rien de commun avec la matière perceptible par les sens; nous, indigne, et peut-être à ses yeux pitoyable ignorantin, nous croyons qu'il existe un intervalle incommensurable entre le monde physique et le monde métaphysique dans lequel nous nous réfugions, avec nos idées innées de l'idéale beauté.

Cette idée du bon et du beau nous porte à faire cette question au négateur des pensées innées, pour éviter toute double entente, rentrant ainsi dans la pensée de Leibnitz, qui disait : « Il n'y a rien dans l'intellect qui n'y soit caché par les sens, si ce n'est l'intellect lui-même; » ce qui n'était pas répondre; autant valait dire : « Il n'y a rien dans le cerveau qui n'y soit entré par les yeux ou le nez. »

Voici la question; mais, avant de la poser, nous réclamons votre indulgence pour un écart, et nous oserons vous dire que la médecine agissante a pour base des idées innées, une révélation. Vous criez au paradoxe! soyez moins prompt. On a dit que l'ibis nous suggéra l'idée des remèdes qu'elle se donne avec son long bec; l'hippopotame celle de la saignée, qu'il faisait lui-même avec les feuilles tranchantes des roseaux du Nil. — Ce sont des contes! — Il se peut; mais votre chien ne se purge-t-il pas avec du chiendent? Est-ce l'école d'Hippocrate ou de Salerne qui lui désigna ce remède? Les bestiaux lèchent des blocs de sel; les pigeons traversent plusieurs lieues pour aller le picoter sur les rochers, sur la grève, au bord de la mer; ils dissèquent habilement le poisson salé que vous suspendez dans votre colombier, et son odeur y attire les autres, parce que le sel les purge. Est-ce l'école de Paris ou celle de Montpellier qui le leur indiqua? Pourquoi voudriez-vous que le Créateur ait traité moins avantageusement l'homme, qui se croit son favori? Pourquoi tous les peuples de la terre emploient-ils le serpent, son sang ou ses cendres pour sa morsure ou les douleurs rhumatismales? etc.; pourquoi tous opposent-ils à son venin les feuilles ou les fleurs de plantes tachetées comme sa peau? Nous pourrions multiplier les questions; bornons-nous à cette dernière, en généralisant : quel rapport y avait-il entre les substances médicamentaires ou nutritives, et les maladies ou la faim qu'elles guérissent? Aucun; la révélation seule, les idées innées les ont fait connaître. Philosophes orgueilleux, ou chrétiens non moins superbes, croyez-en au Dieu juste et bon, à la nature, à leurs révélations primitives, et suivez-les!

En effet, est-ce à la matière inerte, ou bien idéante, peu nous importe, que vous attribuerez d'abord cet instinct, puis cette impulsion irrésistible, qui vous porte à vous précipiter dans un torrent impétueux, dans un incendie dévorant, pour arracher à leur voracité cet inconnu, votre semblable, qu'ils allaient engloutir ou consumer? Qu'importe à votre matière que cette masse soit dévorée par les flammes ou les poissons, qu'elle redevienne fossile ou poussière? et votre matière n'est-elle pas folle, de se vouer à la mort pour une matière inconnue, rivale peut-être ou spoliatrice de vos plaisirs? N'est-ce pas l'idée innée, l'instinct social, imprimé par le Créateur dans votre âme, née, comme la fourmi, l'abeille, le castor, pour la société : *homo natus est ad societatem?* L'organe seul de la voix ne vous le prouve-t-il pas? cet organe, le premier des sentimens! C'est ce feu de la charité qui vous embrasa de cet héroïsme de dévouement, de sacrifice de vous-même, et c'est Dieu qui l'alluma dans votre cœur! S'il y a des hommes insensibles à cette impulsion de bienfaisance, de dévouement, de sacrifice de soi-même, car, on ne peut le nier, la nature, dans ses impénétrables mystères, a fait des insensibles, des méchans, même des hommes de sang; alors, pour eux et par exception, vous recourrez à la vile morale des intérêts, autre instinct, autre ensemble d'idées innées et toutes-puissantes; vous leur démontrerez qu'il est de leur plus cher intérêt, de l'intérêt le mieux

calculé, de pratiquer la vertu, de fuir le crime, ne fût-ce que pour n'être pas haïs, méprisés, pendus.

Des philosophes anglais et allemands, Shaftesbury, Hutchinson, Smith, Hume, Kantfitche et Jacobi, se sont, il est vrai, fortement prononcés contre cette morale de l'intérêt, qui, dans le fait, dégrade la dignité de l'homme et de la vertu; mais il est peu d'âmes assez nobles, assez fortes pour la pratiquer, l'aimer, l'adorer pour sa propre beauté. La religion elle-même ne dédaigne pas d'en appeler à cet intérêt, à l'égoïsme, et de leur présenter le salut éternel, individuel pour unique affaire. Ne peut-il être permis à la morale de s'appuyer sur l'amour-propre, et de présenter, au vulgaire des humains, le bonheur par la pratique des vertus, comme cette unique affaire en ce bas monde? et, lorsqu'ils seront prêts à le quitter, ne peut-elle les remettre entre les mains de la religion, qui les recevra dans son sein, et, dessillant leurs yeux éblouis par les vanités, détachant leur cœur lié par les affections de ce monde, les trouvera plus aptes à la félicité céleste que ces coupables croyans qu'elle ne cessa d'indulger après des chutes réitérées?

La religion et la philosophie sont des sœurs inséparables. « La philosophie n'est au fond que la religion dégagée de mystères, de prodiges (Viennet) et de cérémonies; la philosophie dit au commun des hommes: « Pour être heureux, faites de nécessité vertu, puis de vertu nécessité. »

Ici le moraliste doit être plus habile que le politique qui fait les lois générales, soumet au même régime tous les caractères, et traite aussi sévèrement les bons qui font une faute que les méchans dont la vie n'est qu'un crime. Aussi mal avisés que le serait un économe d'hôpital qui mettrait au même régime administratif les bons pauvres, les galériens et les fous furieux, le tout pour gouverner plus commodément: soit dit sans application extensive.

Mais, pouvez-vous révoquer en doute la généralité de cet instinct, qui porte l'homme à sauver l'homme du péril? Tous, même les brigands, les scélérats de nature et de profession, cèdent à son impulsion, lorsque sa force n'est pas détruite *par les passions*, et surtout par la faim. Mille faits généraux et particuliers le prouvent, notamment l'hospitalité généreusement exercée par des peuples entiers de brigands assassins, comme ils prouveraient que la société seule est coupable envers elle-même par ses institutions variées, dénaturées, de presque tous les crimes qui se commettent contre elle, de presque toutes les violations des principes de la morale naturelle, de toutes les résistances à cet instinct charitable et social, donné par le Créateur à l'homme, fait pour la société comme la fourmi, l'abeille et le castor; *homo natus est ad societatem*, l'homme est né pour la société. Voilà la base de toute morale religieuse, civile et politique.

C'est cet instinct qui fut négligé par les moralistes et les philosophes, car les anglais Shafterbury, Hutchinson, Smith, Hume, etc., etc., en fondant la morale sur la sympathie, ne désignant qu'une tendance à l'affection, mais non le dévouement pour un inconnu: il vaut mieux

l'asseoir sur quatre bases : la conscience d'un Dieu punisseur et rémunérateur, sans capitulations, l'instinct social, l'amour de soi-même et le sens moral des philosophes anglais.

C'est cet instinct que vous devez prendre, avec le sentiment inné du juste et de l'injuste, du bon et du beau, l'instinct de la conscience, pour inspirateur et pour conseiller, pour guide, dans votre conduite envers vos semblables. Ce dernier acte de dévouement est le degré sublime de vos obligations, le principe et le but de la morale; mais, avant d'e l'atteindre, vous avez à parcourir toute la suite d'actes de bienfaisance, même de condescendance ou de simple complaisance, qui composent la chaîne sociale, l'échelle de vos devoirs. Vous sauvez la vie à votre semblable; mais que lui importe cette vie sans le bonheur? elle n'est plus qu'un long supplice! Demandez-le à cet illustre captif, condamné, par des ennemis perfides, à la réclusion, à l'isolement, aux privations, à boire chaque jour le calice des affronts, à souffrir chaque jour la piqûre, habilement ménagée, des traits aigus de la haine vindicative, qui le tuaient, disait-il lui-même, à coups d'épingles, qui le firent mourir lentement à petit feu, pendant six ans, terminés par d'atroces et longues douleurs, physiques et morales, mais ne lui arrachèrent point un soupir : demandez-lui si cette vie captive, sans paix, toute de privations, de souffrances, d'avanies, d'injures, ne lui parut pas un supplice plus ingénieusement cruel que la mort. Mais ses perfides ennemis voulaient, comme Tibère, qu'il se sentît mourir, et sa fin fut une agonie de plus d'une année. Quel contraste entre ses bourreaux, étouffant la voix de la nature, de l'honneur, de tous les sentimens sociaux, et ses quatre amis, s'abandonnant à l'instinct moral, au sentiment social de la reconnaissance, de l'humanité; partageant son long supplice, au risque de partager son étroite tombe! Quel dut être le martyre de deux d'entre eux, lorsque la vengeance honteuse, irritée de leur zèle, les arracha de ses bras, et les rejeta, proscrits, persécutés, sur le continent, pour eux nouvelle et plus vaste solitude! Ils furent privés même du dernier bonheur, de souffrir pour leur ami, d'obéir pour lui au sentiment inné de l'amitié, de la sociabilité, base de toute morale.

C'est ce sentiment qui vous crie : Qu'importe à votre semblable la vie sans du moins l'absence du mal? C'est elle que vous lui devez, qu'exige de vous, pour lui, le Créateur, et la nature, en vous créant pour la société. Si vous troublez sa vie, son bonheur, les vôtres en sont caution! Vous faut-il un exemple plus frappant que celui de l'illustre infortuné dont les restes inhonorés sont les témoins irrécusables de cette action constante d'un Dieu vengeur et rémunérateur, qui disposa tous les évènemens pour récompenser ses belles et grandes actions par le triomphe, la gloire et l'empire du monde; pour punir ses torts, ses injustices, son insensibilité, son ambition, par une mort réfléchie, ressentie, dont l'histoire tout entière ne vous offre pas un second exemple. La grande ombre de Napoléon, se dressant sur le rocher d'où sa voix se fait entendre aux continens, redit à

ceux qui les gouvernent : *Discite justiciam, moniti et non temnere leges*, apprenez par moi la justice, à ne pas mépriser les lois.

Si le sentiment inné, naturel, du juste et de l'injuste, de l'amour pour son prochain, de la charité, n'était pas affaibli, nulle science ne serait plus facile, plus simple que la plus compliquée de toutes, celle de gouverner. Tous les gouvernemens seraient véritablement paternels. L'un des plus grands poètes, l'Arioste, a dit :

Pensar cosa miglior non si può al mondo,
D'un signor giusto, e in ogni parte buono.

Littéralement : meilleure chose au monde ne peut être imaginée qu'un seigneur juste et bon en toute partie.

De fait, et quoique républicain en théorie, nous ne pouvons nier que la royauté paternelle ne soit le gouvernement du cœur, comme celui du bon Henri,

Le seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire.
Qui n'eût aimé les rois s'ils étaient rois tout seuls!

Mais ce furent leurs cortéges qui les firent redouter, tyrannisant en leurs noms et contre leurs volontés qui, si leurs ministres les avaient suivies, eussent rendu ces gouvernemens du moins fraternels, car peu de rois furent méchans pour le plaisir de l'être : mais à ce mot d'amour paternel et filial on substitua des mots abstraits; au père on substitua un être métaphysique, éternel, impassible, inabordable; de sorte qu'une considération puissante entre plusieurs non moins graves, coupe court à toute *Discussion* projetée sur la politique. Il vous faut renoncer, pour votre propre bonheur, non-seulement à toute étude, mais à toute lecture sur cette politique, si votre devoir, votre situation ne vous la rendent pas nécessaire ; car toutes les lumières que vous pourrez acquérir sur cette matière ne vous serviraient qu'à mieux voir combien vous auriez été dupe. Mais, sans vous enfoncer dans les in-folio de Bodin, de Grotius, de Puffendorff et de Burlamaqui, vous pouvez dire hardiment : l'homme ne fut créé social par l'Eternel que pour être plus heureux : les hommes n'obéirent à l'instinct social que pour jouir de plus de bonheur : toute institution, fût-elle ancienne comme le monde, qui, non-seulement prive des individus du bonheur, mais qui s'oppose à sa répartition la plus égale possible sur tous les individus, est irréligieuse, anti-sociale, immorale, impolitique : établie par la violence, fille de l'iniquité, tôt ou tard elle sera détruite par la force, fille de l'indestructible équité.

En méditant l'histoire, vous reconnaîtrez que le corps social est uni, lié par un contrat, dont le but est, autant que possible, le bonheur du plus grand nombre, obtenu par des concessions, des protections mutuelles; vous reconnaîtrez que les hommes renoncèrent à l'indépendance des forêts, pour se défendre, ainsi que leurs familles, contre leurs ennemis naturels, en se réunissant; que tous se partagèrent entre eux les fonctions sociales, à la condition que tous participeraient

aux avantages de cette réunion ; que pas un seul, s'il n'était volontairement inutile ou dangereux, n'y pourrait mourir de faim ! d'autres de replétion ! et vous vous avouerez, en gémissant, que, dans l'état actuel de la société, d'après les manières dont ce contrat primitif est modifié, interprété, exécuté, pas un homme de sens et de cœur ne consentirait à le signer, et qu'il ne lui obéit que par nécessité, par la crainte d'un plus grand mal, en voulant redresser le contrat, le ramener aux clauses fondamentales, au but unique, le plus grand bonheur possible de tous et de chacun. Vous entendrez la voix de la véritable philosophie, de la raison universelle, qui n'est autre qu'un rayon de la sagesse divine, émané du sein de l'Éternel, et servant, sans mystère, sans interprète, d'instinct à l'homme obéissant à ces révélations. Elle vous parle par la bouche d'un roi.

Ainsi tous ces humains dont la terre fourmille,
Sont fils d'un même père, formant une famille ;
Et malgré tout l'orgueil que donne votre rang,
Ils sont nés vos égaux, ils sont de votre sang !
Ouvrez toujours le cœur à leur plainte importune,
Et couvrez leur misère avec votre fortune.
Voulez-vous en effet paraître au-dessus d'eux ?
Montrez-vous plus humain, plus doux, plus vertueux.

Frédéric-le-Grand.

Si vous adoptez cette philosophie de la bienfaisance, d'abord vous aurez le bonheur ; le plus sûr moyen d'être heureux étant d'en faire, et le plus possible, en commençant par les personnes qui vous entourent, et sans ostentation de vertu ; puis, faisant l'application des principes de la philosophie bienfaisante à la *Discussion* d'un très grand nombre de questions religieuses, politiques et morales, vous les verrez se simplifier merveilleusement, et se réduire à celle-ci : « Votre décision fait-elle des heureux ou des malheureux ? enfreint-elle ou non ce précepte évangélique : aimez votre prochain ? »

Par exemple, appliquez cette philosophie de la bienfaisance à la grande *Discussion* sur l'égalité de droits, sur la liberté, l'indépendance individuelle, sur l'esclavage des noirs, et voyez si, dans le sens absolu, vous verrez le bonheur sortir de leur sein ? Ne vous effrayez point ; une anecdote ou petit conte sera le seul moyen de *Discussion* sur l'indépendance absolue.

L'aîné d'une famille anglaise, passionnément épris de l'amour de l'indépendance, resta sur sa terre paternelle, tandis que ses frères entrèrent dans la marine et le commerce. Lui, pour être libre, ne se maria même point, et voua ses talens, ses facultés physiques, morales et pécuniaires, à la chasse au renard, après lequel il courut comme un fou, au risque de se casser le cou, en sautant des haies, des barrières, non sans payer souvent de fortes indemnités. Un peu sur le retour, une pensée troubla son repos : il s'était aperçu que le grand objet des conversations, dans les grandes réunions des provinces maritimes, était la navigation, le commerce ; et lorsque chacun de ses frères revenait, des quatre parties du monde, le voir, c'était encore l'unique objet de l'entretien. Il se dit donc : « Mais,

quand je serai dans l'autre monde, de quoi parlerai-je avec mes frères, mes amis, mes connaissances? de renards? ce ne serait que pour avoir le regret de ne plus les poursuivre, pas même en ombre, les animaux n'ayant pas d'âme (dit-on), et n'allant point dans notre Paradis, comme ils allaient dans l'Elysée; je mourrai donc d'ennui? » Que fait-il pour pouvoir parler marine dans le ciel? il loue un navire et s'embarque : mais où aller? s'il se fixe un but vers l'une des quatre parties du monde, il n'est plus indépendant; s'il suit la volonté du capitaine, moins encore. Pensée simple, mais sublime; trait du génie de l'indépendance! il décide que le navire à ses ordres suivra le cours des vents et des courans, ou supportera patiemment les calmes. Il s'embarque, et d'un trait atteint à l'équateur, sous le souffle du vent du nord; là, le vent d'ouest le coupe, et lui fait faire un grand angle vers les côtes d'Afrique, d'où les vents de terre le repoussent vers celles d'Amérique, d'où l'auster impétueux s'empare de sa coquille, et le repousse vers l'équateur, sans qu'il ait touché quelque part, si ce n'est pour faire de l'eau. Que votre imagination marine le promène à son gré sur les deux Océans : la fin de la seconde année marine approche; il consacre les derniers mois à regagner Albion; il y débarque, la tête bien pleine de mots marins et de quelques observations nautiques : alors il reprend sa vie de chasseur aux renards, et meurt d'une chute, indépendant, n'ayant eu de sa vie d'autres maîtres que mille tyrans, ses caprices, puis deux souverains, un Renard et le Vent. N'eût-il pas été plus libre, s'il eût pris pour guide sa raison, qui lui disait : L'indépendance absolue n'est qu'une chimère, et, pour conserver la moitié de cette indépendance naturelle, il faut sacrifier l'autre à la servitude sociale. Ce sacrifice est particulièrement obligé sous le régime monarchi-constitutionnel, car les mots royauté, liberté, dans le sens absolu, sont inconciliables.

Sans doute, il serait fort agréable de terminer ainsi toutes les *Discussions* par de petites historiettes, et d'amener par un fait à la démonstration d'une proposition; mais cela est impossible : chacun ferait son petit conte, sa fable; et conte contre conte, fable contre fable, on n'en serait pas plus avancé dans la recherche de la vérité, qui veut toujours s'appuyer d'une longue série de faits semblables, offerts par l'Histoire, que même, vous le savez, chacun arrange, interprète à sa manière dans ses prétendues leçons. L'un vous prouvera, par des faits, que la monarchie, l'autre, que la république est l'utopie. C'est le cas de vous dire : *tolle! lege!* prenez! lisez! mais des histoires générales, impartiales, exactes, éclairées par le flambeau de la critique, et non celles faites *ad usum*, à l'usage..... vous completterez notre pensée. Nous sommes animés, conduits par l'association des idées, sur le terrain de la politique; il est tout criblé d'abîmes, et de jolis parterres, émaillés de fleurs précoces, y recouvrent des volcans qui les font éclore : marchons cauteleusement sur ce terrain, tenant à chaque main, comme les voyageurs dans les Alpes, les longues et solides lignes droites de l'équité, de la vérité, pour nous retenir, si quelque précipice s'entr'ouvre sous nos pas; d'ailleurs,

nous avons le secours des guides, des éclaireurs : ce sont des écrivains dont nous répèterons les opinions, les réflexions, les bons avis, flambeaux de la *Discussion*.

Un des moyens de marcher sans péril est de sonder le sol, en y jetant dessus, avec force, de grosses pierres, dont la pesantenr et la vitesse égalent le poids du voyageur : ces pierres seront ici deux ou trois pensées détachées, puis nous irons en avant, à la française.

Voici ces propositions :

Tout système religieux qui tend à donner la plus haute opinion possible de Dieu, de sa toute-puissance, est le plus convenable à sa majesté..

Tout système qui conduit immédiatement, et par des conséquences inévitables, à l'injuste, à l'absurde, est faux et dangereux pour l'ordre social.

Tout système qui viole le pacte social primitif et naturel, par lequel les hommes sacrifient une portion de leurs droits, de leurs facultés, de leur bonheur, pour conserver l'autre, et retirer de l'association générale le plus grand avantage possible individuel; tout système tel est faux.

Tout ordre de choses établi par la violence, instrument de l'iniquité, peut et doit, tôt ou tard, être détruit par la force, instrument de l'équité. Ni les temps, ni les lieux, ni les actes, ne peuvent le rendre légitime.

Ces propositions simples, pures et pesantes comme des masses de diamans, font retentir le sol de la *Discussion*, mais ne l'ébranlent pas. Allons plus avant, si ce n'est que vous prétendiez que la pauvre espèce humaine n'existe que pour et sous le bon plaisir de quelques hommes, ce qui serait faire injure à son Créateur, attaquer l'Écriture sainte et l'Evangile, que vous feriez, avec inconséquence, prêcher à cette vile espèce; si ce n'est ainsi, la loi n'est et ne peut être que l'expression de la volonté générale, clairement, librement exprimée; autrement vous n'avez que despotisme plus ou moins violent et déguisé, ou bien anarchie. Cette opinion était celle des anciens, qui ne regardaient comme libres que les citoyens qui prenaient une part directe ou bien indirecte à la confection des lois, du moins par les élections. Le despotisme machiavélique et l'anarchie sont enfans de la violence ou de la ruse, et tôt ou tard la force, fille de l'équité, les anéantit, mais après de longues tourmentes, qui troublent la félicité des nations et des rois.

Sans ce concours de fait, ou par assentiment général et manifeste à la loi, par des acclamations, par l'hilarité, le calme, la spontanéité dans leur exécution, il n'y a point de liberté, point de pacte social. Cette liberté légale, réelle ou fictive, meurt à l'instant où elle est souillée de larmes et de sang, que font verser la ruse et la violence, et ceux-là le savaient bien, qui l'y plongeaient dans les horribles jours de l'anarchie factice..... mais ceux qui survécurent devaient au Dieu punisseur le supplice de leurs crimes ! ils ne l'évitèrent pas !

Enhardis par la solidité du sol, continuons rapidement notre

route, et, s'il vous restait quelques inquiétudes, nous vous rassurerons par l'emploi des moyens bien simples de terminer des *Discussions* sans tomber dans de longues et dangereuses disputes, dont le moindre inconvénient est d'échauffer la bile et d'allumer le sang, d'attaquer les nerfs, de rendre malade. Le premier est, d'abord, d'employer la formule interrogante, laissant à la sagacité judicieuse du lecteur le choix de la réponse, car toute la sévérité des lois n'a du moins pas fait un crime de l'interrogation dubitative sans décision. Le second est ensuite d'employer des citations irrécusables, puisées dans des livres publiés avec permission, privilége, ou bien actuellement en émission sans obstacles. Ces moyens, nous allons les mettre en pratique, vous laissant le plaisir ou la peine de l'application, selon vos opinions. Ainsi, pour démontrer que la volonté nationale est le principe de tout gouvernement, comme l'intérêt national en est l'unique but, vous trouverez des autorités, des appuis dans la religion même et dans la conduite de ses chefs.

Le pape Jules II (de la Rovère), qui conçut le noble, le grand projet de chasser de l'Italie les barbares (Allemands, Espagnols, Français, Suisses, jadis tributaires de l'ancienne Rome), prétendait, au nom de l'intérêt national, qu'aucune *ligne de légitimité*, aucune succession, non plus qu'aucun traité, n'avaient pu transférer une partie de l'Italie à ces barbares; que toute convention étoit nulle, lorsqu'elle dérogeait si essentiellement à l'honneur, à l'intérêt des peuples, que toute ligne de légitimité devait être regardée comme interrompue, lorsqu'elle donnait pour chefs aux nations des rois qui avaient intéret, non plus à leur grandeur, mais à leur abaissement, à leur ruine. Sismondi, liv. III, pag. 426. Et le principe sur lequel ce pape patriote, ce digne chef de la république chrétienne, s'appuyait, était qu'il ne peut entrer dans la volonté des peuples, s'ils ne sont pas fous ou bien hébêtés, abrutis, ou bien stupéfiés par l'esclavage, d'être gouvernés par des chefs intéressés à leur abaissement, à leur ruine, cas heureusement très rare. Il pensait qu'il n'y a point de prescription acquise par et pour la violence, parce qu'il n'y a point de prescription contre l'équité, qui dicta le pacte social au nom de Dieu, créateur de l'homme pour la société, le bonheur.

Passant au temps actuel, la toute-puissance de cette volonté nationale fut reconnue par le fameux congrès européen, dont les membres « s'accordèrent à reconnaître, dans la cause de la régénération politique de l'Espagne, dans l'uniformité de la volonté nationale, des motifs légitimes de confiance et de sûreté. » (Moniteur, 1821, n° 88.)

La toute-puissance de cette volonté nationale est telle, que s'il plaît à la majorité bien prononcée d'une nation de se remettre tout entière à la merci d'un roi, comme firent, sauf quelques restrictions, les Danois, ceux qui n'aiment point la monarchie n'ont de ressource que la résignation obéissante ou l'émigration: comme aussi..... de sorte que toute *Discussion* sur le mode de gouvernement doit, au fait, se résoudre par un calcul : M. de Ch.... l'a dit. « On ne gouverne point

hors de la majorité. » Que ferait-on donc ? Ce fut cette volonté nationale, ce sont les bras de la nation qui dressèrent et soutinrent, sur le pavois royal, la nouvelle dynastie de Hugues Capet; c'est la volonté de cette nation qui lui donna sur la postérité des droits transmis jusqu'à ce jour, et qui viennent, récemment, d'être déclarés imprescriptibles, et la suprématie de cette volonté nationale peut aisément, dans la *Discussion*, s'accorder avec la souveraineté de droit divin, au moyen du proverbe : la voix du peuple est la voix de Dieu!

Ce fut cette volonté nationale, presque unanime, qui fit la révolution. Chacun lui donne telle cause, tels agens que bon lui semble, et la définit à sa manière; la cause fut l'insupportabilité des abus; le mot est long comme la cause, les agens furent ceux dont l'intérêt était de détruire tous les droits primitifs du pacte social.

Ce fut en conséquence de cette volonté nationale que nous eûmes, pendant quelques jours, une république de fait, impromptu qui parut et disparut presque aussitôt, mais enfin exista. Voici ce qu'en dit un marquis royaliste constituant : « Après la fuite de Louis XVI, l'assemblée se mit en possession du pouvoir exécutif, et montra, par cette démarche hardie, à la France, à l'Europe, et surtout aux rois tentés de se déclarer contre elle, que *tout gouvernement peut marcher sans roi*, que si l'assemblée persistait à en vouloir un, c'était moins le besoin qu'en avait la France, qu'une grâce accordée à une famille établie sur le trône depuis plus de huit cents ans. » (De Ferrières, Mém., tome II, pag. 352.)

Certes, aucun de nos plus hardis libéraux n'avancerait cette proposition, à laquelle vous pouvez opposer le pacte social exécuté pendant plusieurs siècles.

Le même mémorialiste, homme auquel vous ne pourrez refuser votre estime après avoir lu son excellent ouvrage, vous dit, en parlant de la royauté : « La popularité suppose une liberté de choix, une égalité de droits, une identité de volonté et d'intérêt entre celui qui en est l'objet et ceux qui la forment. Elle ne peut s'attacher à un homme qu'autant qu'il est l'organe du peuple, son agent, son mandataire. C'est un sentiment d'estime et de confiance; et comment l'étendre à un roi dont le pouvoir, les droits, les intérêts, n'ont aucun rapport aux droits et aux intérêts du peuple? » (De Ferrières, Mém., liv. II, pag. 252.)

La volonté nationale a persisté dans le choix fait de la famille, et le roi dont parle le marquis était un roi, non pas constitutionnel, mais presque absolu : cette popularité pourrait cependant subsister, si la toute-puissance avait été paternellement exercée pour le bonheur du peuple, comme celle d'autres souverains; mais elle fut détruite par des hommes durs, avides, orgueilleux, qui séparèrent, comme intermédiaires, le père de ses enfans, le trône des chaumières, et la perte de cette popularité fut une des causes de la révolution : ceux qui voulaient faire périr le roi le présentèrent à la nation, non plus comme un père, mais comme un ennemi, lui qui

voulait mourir pour elle, lui qui donna cette définition loyale : « Ce qu'on appelle la révolutien française n'est que l'anéantissement d'une foule d'abus, accumulés, depuis des siècles, par l'erreur du peuple ou le pouvoir des ministres, qui n'a jamais été le pouvoir des rois. » (M. DE MONTMORIN), ministre, et au nom de Louis XVI, dans une circulaire aux souverains de l'Europe.

Après cette définition, vous ne penserez peut-être pas que votre Cicérone est fou, lorsqu'il osera vous dire que vous devez respecter cette révolution, contre laquelle vous ne cessez d'exhaler votre indignation; lorsqu'il vous dira que vous devez, au contraire, vous soumettre avec résignation à ses suites, loin de vouloir les faire rétrograder. — Quoi ! respecter la révolution ! quel paradoxe ! quel blasphême! — Soyez moins prompt; prenez garde de blasphêmer vous-même. En général, cher lecteur, dans les *Discussions* que vous établissez lestement entre vos livres et vous, ne hâtez pas vos jugemens; ils sont prononcés subitement, mais croyez que tout écrivain qui respecte vous et lui-même a médité sa proposition, et n'oubliez pas que la première des conditions, dans toute *Discussion* raisonnable, est le sang-froid. Par deux mots, nous convertissons ce prétendu paradoxe en une vérité tellement imposante, que vous serez frappé d'un étonnement d'autant plus respectueux, que vous aurez plus de véritable piété ! Voici la nôtre : « *La révolution est un cours de vengeances célestes !*.... Si, lors de la destruction des Jésuites, un homme pieux disant que l'on y reconnaissait le doigt de Dieu, l'un de ces malins pères répondit, avec la chaleur d'un dépit orgueilleux : « Dieu, certes, y mit bien les quatre doigts et le pouce ! » ne peut-on dire qu'à la révolution, le Dieu vengeur y mit et les deux mains et les deux bras? Et vous, l'un des coupables, peut-être, oserez-vous prétendre fléchir ce bras tout-puissant, résister à sa vengeance, et l'empêcher de faire ce qu'il a résolu dans son impénétrable sagesse? Oh non! soumettez-vous; profitez de la terrible leçon : renoncez au long cours d'iniquités qui firent tomber la foudre sur le trône, les palais et les chaumières coupables! Voyez ce bras toujours étendu dans le ciel, et toujours prêt à lancer de nouveaux foudres; tremblez! obéissez à ses lois! Que cet épouvantable baptême de larmes, de sang et de feu vous régénère; qu'il régénère toute la nation épurée par lui, réformée, retrempée par le malheur! ne nous écartons plus de ces règles sociales, primitives, gravées par son doigt sur les tables de l'humaine intelligence; ne connaissons plus de lois que celles de l'équité, de la charité, pour ne pas retomber dans de nouveaux et d'imminens malheurs, plus terribles que les premiers.

Et vous, philosophes orgueilleux, n'appelez point ces réflexions des capucinades superstitieuses; voyez avec quelle effrayante promptitude ont été moissonnés tous ces philosophistes, qui tantôt niaient, tantôt décrétaient l'Eternel! Voyez avec quelle rapidité se sont succédé les grands coupables : pas un n'a pu consolider son éphémère empire; leurs trônes, leurs autels ont croulé, parce qu'ils n'étaient soutenus que par des mots, des phrases, des discours, et non par

les cœurs et les bras nationaux. N'avez-vous pu dire de tous, et de chacun :

Je n'ai fait que passer, ils n'étaient déjà plus!

Etes-vous établi plus fermement qu'ils ne l'étaient sur cette terre, dont le fond mobile deviendra si promptement votre tombeau? Non! et si vous en doutez, méditez la réponse des faits à cette question.

Le pouvoir absolu ne dénature, ne démoralise-t-il pas l'homme qui l'exerce? Notre âge a vu tous les oints du Seigneur condamner à la détention, au supplice d'une agonie de deux années traînées dans les affronts, les avanies, les privations les plus sensibles et les plus mortelles, celui d'entre eux qui les avait tous rétablis ou consolidés sur leurs trônes, en détruisant, ou du moins comprimant le système et l'esprit républicain. En vain ses fidèles implorèrent l'humanité des cabinets pour obtenir quelques adoucissemens à ses longues tortures, ils ne furent point écoutés; et lui-même, enivré, refroidi par le seul souvenir de sa toute-puissance et le retentissement d'un nom (empereur), son unique reste de tant de possessions et de puissance, dit, à l'un de ses fidèles qui lui avaient sacrifié leurs familles, eux-mêmes et leur santé, leur vie, leur bonheur tout entier : « B......., vous aimez la renommée; votre exil volontaire vous rendra aussi immortel que le *fidus Achates* (le fidèle Achate) de Virgile. Sans cette espérance, vous auriez suivi M.... en Europe. Pourquoi n'y êtes-vous point allé?... Je ne suis point mécontent que vous soyez resté; mais je n'aime point votre présence en ce moment. » Quelle récompense pour d'aussi grands sacrifices!

Cependant, l'approche de la mort, « de cette mort, qui n'est pas une chose dont on puisse rire, quand on la voit de si près, » dissipant les derniers souvenirs, les dernières illusions de la toute-puissance, le rendirent aux sentimens humains. Il arrosa de ses larmes les portraits de son épouse et de son fils (peints par David); presque immobile sur son lit de mort, « il exprima souvent sa reconnaissance à ce comte B....... en lui serrant la main; » ses derniers regards se sont éteints sur le buste de son fils, placé à ses pieds, et ses dernières paroles distinctes furent : « O ma patrie! (Monkhouse), et puis mon Dieu...... nation française (O Méara!) » (*pièces authentiq.*) ou « Mon Dieu! mon fils! la France!..... » Et ceux qui le laissèrent à ce supplice, l'abandonnèrent à cette mort, étaient tous des souverains recommandables par des qualités éminentes. Celui qui lui tenait le plus près, par les liens les plus sacrés, le père de son auguste et tendre épouse, le grand père de son fils, était celui « que l'Europe se plaît à reconnaître, à proclamer le plus droit, le plus humain, le plus religieux des hommes! » (Las Casas.) Quel est donc sur l'homme l'effet du pouvoir absolu, de cette toute-puissance? Faut-il y reconnaître les suites de la malédiction prononcée par l'Eternel contre son peuple, s'il se donnait un roi? Non! depuis, presque tous les peuples eurent des rois; beaucoup, même absolus, rendirent les peuples heureux. Où trouver donc la source du mal? Elle est évidente, et personne ne la voit : l'immoralité des agens

innombrables. Tous les gouvernemens seraient bons, tous les peuples seraient heureux, si les peuples mêmes avaient de la moralité. Sans elle, vous aurez le bonheur en théorie, l'égalité, la liberté de droit, mais non de fait; elles sont impossibles dans tout pays où tous veulent le bonheur obtenu par la domination et la jouissance. Une portion active, immorale de la nation, asservit la portion passive, quoique triple, quadruple, mais amollie, hébêtée par la corruption des mœurs, l'avidité des jouissances. Cette portion active asservit même les souverains les plus amis de leurs peuples, les plus paternels: leurs bons cœurs commandent, mais les bras agissans ne sont pas les leurs; ces bras agissans sont de fer.

Le même grand homme, car il le fut avec de grandes fautes; les petits esprits ne font que des sottises; il le fut dans l'acception commune du mot, alors même qu'étourdissant, par le grandiose du canon, un peuple jaloux de sa liberté, qu'il enchaînait avec des lauriers; ce héros nous fournit une anecdote propre à détendre votre esprit, comme à vous prouver qu'un seul fait peut terminer les plus graves et les plus longues *Discussions*. Il en existe, in-folio, sur le fameux passage de la Mer Rouge. Le biographe de Moïse vous dit: « Les Hébreux partirent de Ramesse au nombre de six cent mille hommes de pied, sans compter les femmes et les petits enfans. A peine arrivèrent-ils au bord de la Mer Rouge, que Pharaon vint fondre sur eux avec une puissante armée. Alors Moïse, étendant sa verge sur la mer, *en divisa les eaux.*

Et passant au milieu de leurs flots entr'ouverts,
L'hébreu sauvé du joug de ses injustes maîtres,
Vit, pour les voir passer, les poissons aux fenêtres.

« Les Hébreux passèrent à pied sec. Les Egyptiens voulurent prendre la même route; mais Dieu fit souffler un vent impétueux, qui ramena les eaux, sous lesquelles toute l'armée de Pharaon fut engloutie. » Depuis le mot *Ramessa*, tout est à l'abri de la *Discussion*, et voici le fait qui le prouve.

« Dans un moment de loisir et d'inspection du pays (d'Egypte), le général Bonaparte (c'est lui-même qui parle), profitant de la marée basse, traversa la Mer Rouge à pied sec, et gagna la rive opposée. Au retour, il fut surpris par la nuit, et s'égara au milieu de la mer montante. Il courut le plus grand danger, et faillit périr de la même manière que Pharaon: ce qui n'eût pas manqué, disait gaiement Napoléon, de fournir, à tous les prédicateurs de la chrétienté, un texte magnifique contre moi. »

De ce fait explicatif d'un fameux miracle, vous devez conclure que, dans tous les miracles comme dans toutes les erreurs, il se trouve un fond de vérité, que la *Discussion* et l'expérience doivent chercher. Ainsi, dans le miracle de la Vierge qui suait et qui pleurait, le fait est que son crâne d'argent, creux, était criblé de petits trous par lesquels suintait l'eau contenue dans une éponge pressée par un piston; de même, le sang de saint Janvier qui se liquéfiait, était une huile rouge, épaisse et rendue fluide par la chaleur des mains du prêtre.

Pieuses supercheries, que la philosophie ne condamne qu'à regret, lorsqu'elle croit pouvoir ne leur supposer d'autres intentions que de réprimer les inclinations vicieuses d'un peuple ignorant et dégénéré.

Vous pouvez soumettre à la *Discussion* cette proposition : Quelle que soit la forme du gouvernement, il est impossible que la félicité publique puisse s'établir chez un vieux peuple, dont toute la partie active est dévorée de la soif du bonheur individuel, résultant de la domination et de la jouissance; d'un peuple chez lequel des milliers d'hommes agissans, et doués de facultés et de talens, veulent posséder, comme moyen de bonheur, un bel appartement, une bonne table, une jolie maison de campagne, un équipage et des laquais. Jamais ces hommes n'épargneront au peuple les impôts, et jamais ils ne laisseront aux hommes instruits la liberté de les juger publiquement dans leurs écrits; jamais, avec ces hommes, vous n'aurez que le fantôme de la liberté : toutes les aristocraties inévitables, celles du pouvoir, de la naissance, des dignités, des places, des talens, des facultés, de l'or enfin, et la plus dure de toutes, se coaliseront toujours contre ces *monstres*, l'égalité des droits, la liberté légale, pour les écraser; contre le *monstre des monstres*, le peuple, pour l'enchaîner, l'ilotiser : c'est ici l'abrégé de l'histoire des humains! c'est la fatalité.

Résignez-vous donc, renoncez à cette politique, qui n'est pour vous que comme ces douleurs qui vous forcent à vous retourner dans votre lit, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, sans jamais être moins souffrant; renoncez à la politique, et cultivez, du moins en lisant, les Belles-Lettres; rappelez-vous notre épigraphe.

Vous ne pouvez résister à la tendance invincible vers le bien-être ou le moindre mal-être, et vous faites cette question : Mais, comment rendre aux nations cette moralité, cette confraternité perdue? Ce ne sera point par les moyens que l'expérience de plusieurs siècles proclame inutiles, même dangereux, ce sera par la morale du cœur, par cette morale imprimée par le Créateur dans les âmes humaines, et que vous retrouvez toute simple, toute pure, dans l'Evangile, qui vous dit, sans interprète, sans commentateur, sans audacieux intermédiaire du Ciel à vous: « Aimez-vous les uns les autres! Portez mutuellement vos fardeaux! Que celui d'entre vous qui se croit meilleur que le prochain qu'il accuse, lui jette la première pierre! » Mettez cet Evangile, sans commentaires, sans additions, et plutôt par extraits, dans les mains de la jeunesse; offrez-lui des images, non pas de martyrs sanglans qui l'accoutument à la férocité, mais celle du Samaritain, et vous la rendrez morale, bonne, douce, quoique vive; vous la rendrez humaine et véritablement sociale, c'est-à-dire patriote; vous verrez se terminer, faute d'intérêt, toutes ces *Discussions* honteuses qui troublent l'ordre social : ils s'aimeront, et ne disputeront pas.

Cet Evangile, dépôt de la morale naturelle, primitive et divine, suit les progrès de l'esprit humain, offre des sujets de méditation

à tous les âges, des leçons à toutes les classes; et vous, qui avez atteint l'âge de la raison, vous y verrez, comme dans l'histoire, les faits et les conséquences; que les nations doivent commencer par se réformer elles-mêmes, avant de songer à réformer leurs gouvernemens, à moins qu'elles n'aient été retrempées dans les larmes et le sang par le malheur. Sans cette réforme, les révolutions ne seront qu'un rengrègement de maux, et les gouvernans immoraux se succédant rapidement, hériteront les uns des autres en lois d'oppression, en moyens de pressurer, d'enchaîner, d'hébêter le peuple.

Les nations ont leurs devoirs comme les individus. Vous verrez qu'il est faux que « le code du salut des nations n'est pas toujours celui des particuliers. » (B***.) Vous verrez que, comme aux particuliers, l'infortune leur apprend que le grand ordre des choses ou l'Eternel a dit : « Tu ne feras jamais le malheur de ton semblable sans nécessiter le tien même ! » Regardez, dans la galerie de l'histoire, les effrayans tableaux des calamités incessantes, éternellement prolongées, qui frappèrent les nations coupables! Quels furent les peuples les plus célèbres, les plus puissans et les plus criminels, et définitivement les plus malheureux? Il en est quelques-uns dont on ne parle même plus, leurs noms sont effacés; mais quatre subsistent: les Egyptiens, les Hébreux, les Grecs et les Romains: arrêtez vos regards sur leurs postérités; puis niez, si vous le pouvez, qu'il y ait un Dieu vengeur, punissant incessamment, inévitablement quiconque, homme ou nation, enfreint le code de l'équité.

Les nations qui, même pour réformer les abus, feront une révolution, s'écarteront des lois de cette éternelle équité, subiront la liberté de la mort républicaine, la fraternité de la guillotine, l'égalité de la mitraille consulaire, et la suprématie du sabre impérial, composant l'histoire de notre révolution.

Car, nous ne cesserons de vous le répéter, l'importance dans la *Discussion* est d'appuyer les propositions de faits évidens et flagrans s'il est possible. Arrêtez-vous au plus remarquable comme au plus récent. La volonté nationale n'a-t-elle pas élevé sous vos yeux un homme, qui se disait son serviteur, au plus haut degré de puissance et de gloire? Puis, lorsque le même homme eut la bêtise de la nommer *mon peuple, mon sujet*, lui qui naquit peuple et sujet, cette volonté nationale ne l'a-t-elle pas laissé tomber dans les fers et la nullité, par la seule force d'inertie, le laissant lui seul se tirer d'affaire? Croyez-vous que si quelques millions de Français l'eussent aimé, leur seul rassemblement n'eût pas étouffé le million d'envahisseurs?

Après ce précepte et cet exemple, nous ne pouvons plus vous recommander que la tolérance! Songez que l'opposition donne de la force à l'éloquence. Voyez ce flambeau qui se consume lentement sur lui-même dans un air calme; vous ne craignez assurément pas qu'il incendie l'édifice; déchaînez contre lui les vents, et vous le changerez en une torche ardente, dont les flammes animées, développées, vont se communiquer à tout ce qui les entoure et tout dévorer.

Cette tolérance doit surtout accueillir toutes les opinions reli-

gieuses, et surtout la véritable religion universelle, celle des Mages, le théisme pur, qui reconnaît un Dieu créateur, ordonnateur, conservateur, remunérateur et punisseur, sans capitulation ni rachat des crimes; Dieu dont le bras, incessamment étendu dans le ciel, lance la foudre sur les plus grands comme les plus petits coupables, et fait incessamment escorter par la honte, le mépris, les remords, les terreurs, tous ceux qui sont, envers son impartiale, son inflexible équité, débiteurs des crimes du malheur ou de la mort de l'un ou de plusieurs de leurs semblables. Qu'elle doit être affreuse la catastrophe de ceux dont la victime fut une épouse, un père, un ami!

L'intolérance religieuse a fait couler le sang par torrens et gonflé la terre de cadavres amoncelés. Les Grecs, les Romains, ne connurent point ce fanatisme; il suffisait aux peuples de se soumettre pour obtenir d'eux la liberté, la paix et la protection sous leurs noms glorieux de citoyen romain. Les Romains, tolérans avant l'ère chrétienne, admettaient tous les dieux étrangers dans leur olympe, tous leurs temples et leurs cultes dans leurs villes, excepté celui de nos druïdes et leurs sacrifices humains; car, en férocité, nous avons de qui tenir; et cette tolérance contribua tout autant que leurs victoires à leur assurer l'empire du monde, en incorporant les peuples à leur nation. Les Grecs ont gêné les Hébreux dans leur culte, les ont même persécutés avant cette ère; mais c'était plutôt pour réprimer leur intolérance, de même que le firent les Romains contre les premiers chrétiens qui renversaient les statues et les autels de leurs dieux, troublaient leurs cérémonies et brûlaient leurs livres mythologiques, Homère, Virgile, Hésiode. Les anciens étaient donc tolérans; mais suivez des yeux ces hordes de brigands intolérans marqués du signe de la croix qu'ils déshonorent, et vous frémirez d'horreur à l'aspect de toutes les barbaries qu'ils exercent sur les habitans des contrées qu'ils traversent, et même sur ceux de l'empire hospitalier qui les accueille et les nourrit comme des alliés. Les intolérans Espagnols et Portugais, qui firent, avec quelques centaines de cavaliers bardés de fer et soutenus par la foudre artificielle, la conquête de l'Amérique et de l'Inde, massacrèrent des millions d'hommes doux, inermes, professant, du moins les derniers « la plus ancienne religion de la terre, une religion toute mystique et toute spirituelle : ils étaient, aux yeux des Portugais, dignes de mort, parce qu'ils ne professaient pas le christianisme. Verser leur sang était toujours une bonne œuvre; ils croyaient que les ordres du ciel ne permettaient aucune indulgence pour cette secte impie : tout ce qui ne recevait pas le baptême devait être détruit par le fer ou par le feu. » (*Sismondi*, littér. 4, p. 416.)

Plusieurs siècles après, et dans celui que nous osâmes appeler le siècle des lumières et de la philosophie, des chrétiens réformés, revenus à la pureté de la primitive église, de sang froid, par calcul et soif de l'or, firent périr de faim, dans ces mêmes Indes, berceau de la religion, des millions d'hommes; et nous prétendons valoir mieux,

être plus philosophes, avoir plus de morale révélée que les anciens! Nous sommes donc bien plus coupables! Faut-il, ô croyans! que le sang versé par le Dieu d'amour, que les larmes répandues par sa mère, et qui baignèrent le pied de sa croix, aient été changés, par des hommes féroces, poursuivans impétueux de la félicité sur la terre et dans le ciel, en une source des fleuves de sang et de larmes, dont furent inondés l'ancien et le nouveau continent! Recherchez dans la *Discussion*, les causes de ces horribles abus de la plus douce, de la plus belle des religions.

Ces réflexions et l'opinion de votre Cicérone pouvant ne plus avoir assez de poids pour retenir les vôtres et vous porter à la tolérance, du moins dans les arts et la littérature, si ce n'est en politique, en religion, nous les appuierons de celles d'un professeur, fameux par son intolérance partiale et calculée. Voici ses réflexions applicables à tout, et particulièrement à la littérature : « On s'échauffe tous les jours, on s'aigrit, on s'emporte pour un comédien, pour une actrice, pour un danseur, pour une pièce; on se bat pour des chansons, et l'on oublie que ces aimables frivolités sont faites pour embellir et non pour troubler la société. Chacun doit rester juge de son plaisir sans chicaner personne sur ses jouissances : après avoir exposé les motifs de son opinion, on doit pardonner aux autres ou les plaindre de n'en être pas frappés. Rien n'est moins persuasif que la colère et les injures. L'intolérance littéraire est d'autant plus ridicule et plus coupable que l'objet en est plus futile!.... (Geoffroi.) » Nous ne pouvons passer au maître cette épithète *futile*. La littérature est le domaine de la pensée, première et plus honorable faculté de l'homme, qui, par elle, régit l'univers, en crée d'autres à son gré; la littérature est l'interprète et la propagatrice de la morale.

Avant de finir, nous croyons pouvoir vous développer la cause de cette intolérance; elle est dans le cœur et l'esprit de l'homme : dans son esprit; celui qui ne partage pas ses opinions, ses goûts, les attaque par ce fait même, et lui dispute son bonheur en méprisant les objets de ses jouissances : dans son cœur; point de vrai plaisir sans partage, et celui de la destruction comme les autres, lorsqu'un objet l'excite en vous; ce sentiment expansif cherche un participant, et lorsque vous vous écriez : « Que cela est beau! » vous avez besoin d'un écho, de deux yeux qui brillent comme les vôtres du même sentiment : au lieu de ce participant, si vous trouvez un frondeur, il réprime votre sentiment, le contrarie, le refroidit; il vous scepticise, vous désenchante, vous irrite et vous le maudissez. Il est donc charitable d'être tolérant et même complaisant en admirations. Il faut ici renouveler une réflexion qui doit être toujours présente à votre esprit dans les *Discussions*. Il en est des têtes comme des chapeaux qui les couvrent, la teinture qu'elles ont prise au bon moment ne s'efface jamais : si notre tête fut teinte en belle teinture du beau idéal; en politique, du républicanisme romain, américain; en religion, du théisme pur, ces teintes sont ineffaçables. Il en est de même d'un million d'autres têtes; on peut les briser, les abattre,

mais on ne les déteindra pas plus que leurs chapeaux. La tolérance! la tolérance! et puis encore la tolérance! si vous voulez la paix et le bonheur.

Réservez la *Discussion* pour la morale et les sciences éclairées par le flambeau de la vraie philosophie, de la saine raison qui vous fut donnée par le créateur lui-même; il n'a pu tromper ses enfans: éclairés de sa lumière, remontez par des *Discussions* sages, calmes, impartiales, aux grands principes, et prouvez d'abord que cette raison même et ses préceptes immuables, appuyés de l'assentiment de toutes les nations qui ont passé sur la terre, sont des guides infaillibles dont l'homme qui raisonne sur lui-même et ses relations nécessaires avec les autres êtres, entend la voix intérieure. Et se pourrait-il que cet instinct de l'homme, cette raison, cette vraie philosophie fussent trompeuses, et qu'il fallût s'en défier, pour écouter la voix de quelques hommes qui se disent plus éclairés que tous les autres, et cependant n'ont pas, malgré le nom qu'ils se donnent, l'estime et l'assentiment universel des hommes de tous les temps et de tous les pays? Ces hommes intéressés prétendent « *Qu'il y a des vérités dangereuses!* Lessing, l'un des esprits les plus vigoureux de l'Allemagne, n'a cessé d'attaquer avec toute la force de sa logique cette maxime si communément répétée. En effet, c'est une singulière présomption dans quelques individus, de se croire obligés de cacher la vérité à leurs semblables, et de s'attribuer la prérogative de se placer comme Alexandre devant Diogène, pour nous dérober les rayons de ce soleil (la vérité) qui appartient à tous également : cette prudence prétendue n'est que la théorie du charlatanisme; on veut escamoter les idées pour mieux asservir les hommes. La vérité est l'œuvre de Dieu, les mensonges sont l'œuvre de l'homme. Si l'on étudie les époques de l'histoire où l'on a chassé la vérité, l'on verra toujours *que c'est quand* l'intérêt particulier luttait de quelque manière contre la tendance universelle. »

» La recherche de la vérité est la plus noble des occupations, et sa publication est un devoir. Il n'y a rien à craindre pour la société dans cette recherche, si elle est sincère; et si elle ne l'est pas, ce n'est plus alors la vérité, c'est le mensonge, qui fait du mal. » (De Staël, Allem., t. 4, p. 186.)

Ces questions morales, religieuses, politiques, posées et discutées de sang froid, peuvent amener des résultats très heureux pour l'humanité; remarquez surtout que, pour reconnaître l'erreur de la vérité, dans toutes les solutions, il vous suffira de poser en principe, il faut vous le redire, que tout système qui conduit à l'absurde, à l'injuste, est faux de toute fausseté; de voir, en deux mots, s'il en résulte de bonnes ou de mauvaises associations d'idées, vous servant de notre plus simple expression accoutumée, vous oserez dire : « Tout système, en général, est faux lorsqu'il forme de vicieuses associations d'idées, telles que : justice divine, élection; attraction, répulsion, gravitation; vice et bonheur; paternité publique et violence, privilége; bon sens, bon goût et romantisme moderne. » En peu de mots vous

terminerez de très longues *Discussions* par ces rapprochemens d'idées inassociables; sans doute les préjugés, les passions pourront soulever contre vous des tempêtes; mais elles viendront mourir aux pieds de ces rochers. Cet axiome s'applique particulièrement à ces systèmes politiques et religieux, que l'on peut dire être d'un esprit infernal et d'une humeur massacrante. Pour prêcher d'exemple, en abrégeant dans un article auquel nous pourrions rattacher l'esprit entier d'une encyclopédie, des bibliothèques, nous offrons à vos méditations cet alinéa de l'un de nos meilleurs historiens et littérateurs, quoique professeur de l'école romantique. Cet alinéa n'a pas besoin de commentaire pour vous faire apprécier l'auteur et ce qu'il dit.

« L'un des plus grands maux que cause la violence des passions politiques, c'est qu'elle détruit dans le cœur humain les notions primitives du juste et de l'injuste, qu'elle confond ce qui est honnête avec ce qui est honteux. Lorsqu'on juge dans le calme la conduite des partis et de leurs coryphées, on s'étonne et l'on s'afflige pour la nature humaine, de voir des peuples entiers applaudir à des actions qui nous révoltent; des individus distingués par les qualités les plus brillantes se souiller sans remords par une férocité ou une perfidie qui outrage l'humanité. On serait alors tenté de douter du pouvoir universel de la conscience, loi primordiale de notre existence, si l'on ne reportait pas ses regards sur l'influence entraînante que les jugemens des autres exercent sur nous. L'amour du beau, l'amour du juste est donné à chaque homme; mais la connaissance de ce qui est beau, de ce qui est juste, n'est point assez rapide en lui pour devancer l'instruction qui lui est offerte par les autres. La lenteur de son esprit et surtout sa paresse ont besoin d'être dirigés par l'opinion publique, et le plus souvent l'assentiment de tous a tracé cette vraie ligne morale que chacun à part aurait eu de la peine à déterminer. Ainsi la conscience est devenue l'écho de la voix populaire, et l'homme, même de l'entendement le plus supérieur, n'ayant point le temps d'examiner par lui-même toutes les questions de la morale, adopte, pour le plus grand nombre, le jugement qui lui est suggéré par autrui, et qu'il croit devoir à des assertions ou des répugnances innées dans le cœur humain.

« Mais, lorsque l'esprit de parti s'emparant de la société, la partage en deux, chaque portion admet une croyance qui, pour ceux qui suivent cette bannière, se présente avec tous les caractères de l'opinion publique, et devient comme elle le régulateur et le supplément de la conscience individuelle. La violence de l'esprit de parti s'attache toujours à des questions morales que le préjugé a décidées et sur lesquelles la raison demeure en suspens. Telles sont l'origine du pouvoir et de sa légitimité, les devoirs des sujets, les droits des citoyens, la fidélité que les premiers croient devoir à leur monarque, que les seconds croient pouvoir exiger de leur gouvernement. L'examen de chacune de ces questions, d'où la conduite de l'homme d'honneur peut dépendre dans les occasions les plus importantes, effraie par ses difficultés : mais les hommes de parti ne les examinent point;

ils adoptent le pour et le contre avec une foi aveugle, qu'ils regardent comme leur sentiment moral, comme la voix de leur conscience; ils accusent de mauvaise foi ceux qui ont embrassé le système contraire au leur, et se sentant appuyés de l'assentiment des seuls hommes qu'ils écoutent, des seuls hommes avec qui ils raisonnent, ils méprisent leurs adversaires et voient des coupables dans tous ceux qu'ils combattent. Le philosophe seul reconnaît combien les principes sont difficiles à établir dans les questions abstraites de la politique, et combien elles présentent de faces différentes aux meilleurs esprits : aussi comprend-il toutes les opinions, les excuse-t-il toutes, et ne voit-il dans la *Discusion* politique que des vainqueurs et des vaincus. » (SISMONDI, ch. CIX.)

Ce vrai philosophe conclut et dit : « Discutez franchement, surtout publiquement, *et ne disputez pas !* » il y a trop de péril. Les partis disent de tout homme qui combat ouvertement leurs opinions, s'oppose à leurs penchans acquis par la domination et la jouissance : « C'est un coquin, un factieux, un monstre! il faut le jeter dans un cachot, il faut le tuer ! » C'est, en deux mots, l'histoire de la révolution, et ce serait celle de la contre-révolution dont Dieu nous garde ! Mais elle serait inévitable si l'intérêt individuel remettait en *Discussion* ce que l'assentiment national à décidé, sanctionné, professé depuis trente ans.

Discutez ce projet, mais ne disputez pas!

Après vous avoir recommandé tant de choses, il en reste une que nous devons vous défendre pour votre bonheur; c'est l'intervention dans les *Discussions* intéressées, surtout celles de partis, de familles : eussiez-vous le jugement aussi sain, aussi droit que celui de Pascal, de Newton, il sera bientôt faussé par la logique de parti : ceux auxquels vous donnerez raison, forts de leurs prétendus droits, n'y verront qu'une reconnaissance forcée de l'évidence. Si vous n'êtes point né dans leur rang, ils se môqueront de vous *in petto*, avant le succès; après lui, vous ne serez qu'un marchepied qu'ils repousseront en le conspuant. Ouvrez la Biographie révolutionnaire et comptez les nombreuses dupes ou victimes des partis : ceux que vous condamnerez vous en voudront à la mort, *usque ad mortem*, à la mort de la croix qu'ils vous feront subir s'ils le peuvent. *mortem autem crucis*, pour parler le langage d'un missionnaire de paix, dont nous ferons ici les fonctions près de vous, quoique sans costume d'emprunt. Prenez pour épigraphe ce beau vers de Virgile :

Non nostrum inter vos tantas componere lites!

Il ne nous convient pas
D'ajuster entre vous
De si graves débats.

En effet, deux choses doivent vous rendre très circonspect dans vos discussions : la première est la bizarrerie d'un grand nombre de ces décisions émanées d'assemblées délibérantes. Il semble que les

hommes aient, par plusieurs causes trop longues à énumérer, moins de bon sens et plus de méchanceté réunis qu'isolés. Vous connaissez le trop fameux jugement de l'Académie française sur le Cid, et peut-être moins celui de l'Académie de la Crusca (du son) sur le Tasse : elle prononça, d'après le rapport d'un de ses membres, dit l'*Infarinato*, l'Enfariné, « que le plan du Tasse est comme une petite maisonnette étroite et disproportionnée, beaucoup trop basse pour sa longueur, bâtie sur de vieux murs, ou plutôt rapetassée, comme ces greniers que l'on voit à Rome sur les débris des Thermes magnifiques de Dioclétien.....; que sa toile (peinte) est si longue et si étroite qu'elle est moins un ruban qu'un fil ; » inférieur sans doute à la longue bande brodée de la reine Mathilde. « Les expressions sont tellement contournées, âpres, désagréables, que l'on à peine à la comprendre..... La brièveté du Tasse est un resserrement, une constipation !.... Ce poëme raboteux, escarpé, dépourvu de clarté, rempli de ténèbres profondes, est sans énergie, sans force pour exciter les passions; il fatigue, il ennuie, il dégoûte; il fourmille de barbarismes!.... »

L'illustre Galilée qui fut emprisonné par les obscurantins pour avoir rendu le mouvement à la terre, s'émerveillait en voyant le Tasse « décrire tant de sottes choses.... » Ce poète lui paraissait mesquin, pauvre, misérable..... Armide est une coureuse de rues..... Le poète n'a fait que de la pâtée pour les chiens (*paniccia di cani*)....

La seconde chose qui doit émousser le tranchant de vos décisions, est le contraste heurté des opinions de peuples doués d'un grand sens. En France, c'est un délit punissable que de nier la divinité de Jésus; dans toute l'Asie, l'Afrique mahométane, c'est un crime que d'affirmer l'humanité de Dieu. Si les mahométans le pouvaient, ils sabreraient encore comme autrefois tous les djiaours ou chiens de chrétiens qui insultent l'unique Dieu en le faisant homme. A la Chine, au Japon, on tue les missionnaires qui se permettent de répandre cette opinion supposée injurieuse; et dans toute l'Inde on croit encore à l'incarnation de Wischnou. Le théiste pur qui, près des images, des représentans, des ministres, de l'ombre, du nom seul de Dieu se voit anéanti, ne pourrait croire que l'homme, cet étonnant rien (a dit Bossuet), pût avoir une pensée plus hardiment élevée que celle-ci : pour moi ce Dieu, dont une pensée fut l'univers,

> Ce Dieu qui d'un seul mot a créé la lumière,
> Qui d'un seul mot pourrait tout réduire en poussière,

ce Dieu fut fait homme pour réparer son ouvrage; s'il n'y avait encore cette autre pensée :

> Ce Dieu, dont une idée fait les destins du monde,
> Dont un regard fixa la surface de l'onde,
> Qui traça dans les cieux le cours de nos soleils,
> Et, dans l'immensité, réserve leurs pareils,

ce Dieu fut fait matière pour le même but!

Le chrétien lui répond : Les trésors de la bonté divine sont iné-

puisables, ses voies sont incompréhensibles : ce Dieu m'a dit : « Crois, tu seras sauvé : l'affaire de ton salut est ton unique affaire ! » et je crois.

Le théiste lui répond : Je vous estime heureux de votre opinion, et je regrette de ne pouvoir la partager ; mais si la lecture même des livres saints et de toutes les poésies sacrées rend ce partage impossible en m'offrant la divinité comme incommensurable à l'humanité ; faut-il parce que la divergence de nos pensées met entre nous un abîme que ne combleraient pas les masses volumineuses des *Discussions* sur nos croyances ; faut-il nous persécuter, nous entre-tuer ou seulement nous haïr ? Non ! et notre même Dieu que nous adorons, vous sous les voûtes des temples, moi sous la voûte du ciel, nous le défend !

Comment, après ces réflexions et ces faits, pourriez-vous n'avoir point de retenue dans les *Discussions ?*

Comment oseriez-vous prêcher l'intolérance ?

DISPOSITION. L'ordre, notre quatrième auxiliaire, vient ici nous prêter son secours et nous dicter ses lois, puisque la *Disposition* est « la partie de la rhétorique consistant à placer et ranger avec ordre et justesse les différentes parties d'un discours » et de tout autre ouvrage littéraire, ne fût-ce qu'une charade, dont la *Disposition*, il est vrai, se trouve réglée par les syllabes du mot ; mais croyez qu'en tout sujet, il est également une *Disposition* secrète, commandée par sa nature, indiquée par le bon sens et le bon goût, frères de l'ordre, car le mot justesse appelle le bon sens, sans lequel, nous ne cesserons de le répéter, il ne peut y avoir de jouissances littéraires, artistiques, et autres.

L'ordre, pour nous servir de la comparaison du seul professeur qui s'en soit occupé (l'abbé Mallet), car, à Dieu ne plaise que nous fassions le métier de forban littéraire ; l'ordre, notre auxiliaire, est le général ; le bon sens est l'aide de camp : tous deux, dans l'art oratoire, comme dans celui de la guerre, fixent la position d'une armée. « La *Disposition* est un bel ordre de bataille. » Vous voyez que notre professeur avait l'humeur guerrière, car il eût peut-être trouvé une comparaison plus juste dans une procession, puisqu'un général étend toute son armée de front, dans un ordre de bataille, tandis que l'orateur n'est que comme un maître de cérémonies, qui fait marcher l'une après l'autre les quatre parties, l'exorde ou le début, la croix et la bannière, les chantres, entonnant *vexilla regis prodeunt !* la confirmation, les porte-encensoirs ; enfin, la péroraison, le prêtre portant le soleil, et traînant à sa suite la conviction, tout le cortége des fidèles, heureux de posséder la foi confortatrice.

Vous concevez que l'ordre le plus régulier doit régner dans toutes ces parties ; le trouble scandaliserait, écarterait la conviction et les fidèles. Il faut que le rapport entre elles soit parfaitement établi, depuis l'enfant de chœur jusqu'au curé, pour former un tout bien lié, par conséquent bien assorti, sans interruption ; et, fussiez-

vous, pour votre malheur, incrédule, si vous avez le sixième sens du beau dans les arts, cet ensemble produira sur vous une impression profonde : il est de plus impossible, même au philosophe, s'il n'a le cœur endurci, de ne pas se joindre à cette réunion d'hommes religieux, conjurant le ciel de leur accorder ses dons, de soutenir leur faiblesse, et d'écarter d'eux toutes les calamités; il lui est impossible de ne pas dire avec eux : *ab omni malo, libera nos Domine!* de tout mal, de tout méchant, délivrez-nous, Seigneur! oubliant que le mal et les méchans sont les agens de sa vengeance, dont les inévitables *Dispositions* atteignent les hommes coupables du malheur de leurs semblables.

La peine suit le crime et le saisit toujours.

Un payen qui avait vu des processions de vestales, des triomphes de consuls, vous dit :

Singula quæque locum teneant sortita decenter.

Que chaque chose soit à la place que lui désigne la bienséance.

Des rhéteurs s'exposent à jeter le trouble dans notre procession, par l'admission de deux nouvelles parties, qu'ils nomment la division et la réfutation; mais d'autres, plus sages, adjoignent la division à l'exorde; ce sera, si vous voulez, les porte-cierges, car la division répand la lumière, même en plein midi, sur les objets à discuter; la réfutation se rejette à côté de la confirmation; car on ne peut confirmer sans avoir réfuté. L'encens qui charme le cerveau devient ici le symbole de la preuve entraînant cette confirmation.

Telle est la *Disposition* naturelle du discours, qui ne peut ressembler tout au plus qu'à la marche d'une armée, dont la nombreuse présence, surtout lorsqu'elle traîne après elle des pièces de campagne, de position, même de siége, avec les infernales fusées à la Congrève, nécessite la conviction, comme le veut faire l'éloquence, qui doit disposer les auditeurs à l'écouter, ce que fait l'avant-garde; puis leur donne, à l'aide de parlementaires, une connaissance de ce dont il s'agit, puis établit ses preuves, ses moyens, et foudroie ceux de son adversaire.

Des modernes ont beaucoup simplifié la *Disposition,* n'admettant que l'exorde ou l'avant-garde, puis deux ou trois divisions, puis le corps de bataille ou la péroraison, pour les discours oratoires : dans ceux du barreau, les divisions sont remplacées par les moyens, la réfutation ou réplique, et la ou les conclusions, dans lesquelles on persiste, car on a commencé par les prendre, ce qui constitue la péroraison (*voyez* tous ces mots).

Outre cette *Disposition* naturelle, le professeur admet une *Disposition* artificielle, ou, pour mieux dire, une transposition des parties du discours oratoire; ce qui certes n'est nullement naturel, ni même raisonnable, à moins que l'on n'applique les lois de l'ordre du discours à d'autres œuvres littéraires. Le grand maître dit bien :

Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu.
Singula quæque locum teneant sortita decenter.

Et vous noterez que le maître nous doit le *decenter*, avec bienséance.

> Que le début, la fin, répondent au milieu;
> Que d'un art délicat les pièces assorties,
> N'y forment qu'un seul tout de diverses parties.

Vers compactes, quoique très purs, et renfermant le bavardage didactique du professeur. Ce sera bien la *Disposition* naturelle, mais le maître dit encore :

> Loin ces rimeurs craintifs, dont l'esprit phlegmatique,
> Garde dans ses fureurs un ordre didactique;
> Qui, chantant d'un héros les progrès éclatans,
> Maigres historiens, suivront l'ordre des temps;
> Apollon de son feu leur fut toujours avare.

Apollon, lorsqu'il embrase un poète de ses feux, lui permet donc d'adopter une *Disposition* artificielle?

> Son style impétueux souvent marche au hasard;
> Alors un beau désordre est un effet de l'Art.

Or, comme nous vous l'avons dit, le désordre, lorsqu'il est un effet de l'art, est bien encore de l'ordre, mais avec de la variété, puisque le bon goût et le bon sens l'ont adopté; ce sont eux qui vous disent : *ut pictora poesis*, la poésie est comme la peinture. Dans tous les tableaux, vous remarquerez un premier plan, sur lequel ne se trouve pas la scène, l'action principale; de même il faut, en poésie,

> Que le début soit simple et n'ait rien d'affecté.
> N'allez pas, dès l'abord, sur Pégase monté,
> Crier à vos lecteurs d'une voix de tonnerre :
> Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre!

Des orateurs ont souvent dédaigné ce précepte, et nous n'avons pas oublié ce début d'un révélateur de prétendue conspiration;

> Enfin il est connu, ce complot plein d'horreur!

Il ne fut, hélas! pas le seul, ni le dernier par conséquent, qui, par la terreur des complots, nous ait mis au régime de la terreur : la répétition n'est pas très éloignée;

> Et nous portons encor l'empreinte de nos fers.

MM. les journalistes se permettent souvent cet oubli d'un début simple, n'ayant rien d'affecté, lorsqu'ils font ce qu'ils appellent des morceaux, dans lesquels ils débutent par de si belles, de si grandes pensées, que la chute est inévitable, obligée.

> *Parturiunt montes, nascetur ridiculus mus.*
>
> La montagne en travail enfante une souris.

Ils ouvrent une *os magna sonaturum*, une bouche qui va sonner de grandes choses; on croit entendre un génie qui va développer le système de l'univers, et l'article lu,

> Qu'y trouve-t-on souvent?
> Du vent!

Le maître est plus sage; il s'écrie :

> Oh! que j'aime bien mieux cet auteur plein d'adresse,
> Qui sans faire d'abord de si haute promesse,
> Me dit d'un ton aisé, doux, simple, harmonieux :
> Je chante les combats, et cet homme pieux,
> Qui des bords phrygiens venu dans l'Ausonie,
> Aborda le premier aux champs de Lavinie.

(Eh! que n'a-t-il ainsi traduit toute l'Enéide!)

> Sa muse en arrivant ne met pas tout en feu,
> Et pour donner beaucoup ne nous promet que peu!

Cette prudente réserve met le lecteur dans une *Disposition* favorable, et c'est une obligation dont nous avons à vous entretenir, pour répondre à notre titre : l'Art d'écrire; les professeurs ne parlant, ni de la *Disposition* du lecteur ni de celle de l'auteur : ils n'ont pas même dit que chaque genre d'ouvrage avait une *Disposition* générale, commune à tous,

> Que le début, la fin, répondent au milieu;

puis une *Disposition* particulière à chacun; dans l'ode, par exemple,

> Toujours un beau désordre est un effet de l'Art.

Cela peut très souvent arriver dans un poëme, mais jamais dans un drame, une tragédie, une comédie, dont l'ordre et les règles sont très sévères (*voyez* ces mots), car il serait trop long et de double emploi de parler ici de la *Disposition* pour chaque ouvrage. Revenons à celles du lecteur et de l'auteur (*voyez* CONVENANCE).

Assurément, il est bien impossible à votre imagination, quelque puissante qu'elle soit, de prévoir, de se figurer quels seront vos lecteurs, à moins que, pour votre malheur, vous n'en ayez que trois ou quatre : mais un ou deux milliers, et nous vous les souhaitons, échappent à ses regards, éparpillés comme ils le sont, dans la France, dans l'Europe, et s'il se pouvait qu'ils fussent réunis en un auditoire, pour vous entendre, peut-être jetteriez-vous la plume, intimidé; du moins, auriez-vous peur des murmures ou du sifflet aigu : c'est cependant ce que vous devez faire en écrivant. Il faut avoir sans cesse sous vos yeux ce respectable et redoutable auditoire, doué de bon sens, de bon goût, avec de l'instruction, et dont l'arme la moins offensive est le dédain. Certes, vous la trouverez encore trop poignante; ses plaies sont inguérissables, ce dédain ne pouvant être causé que par l'absence totale des beautés, le pire de tous les défauts. Est-il un père littéraire qui se soit jamais consolé parfaitement de la mort d'un enfant intellectuel, à moins qu'il ne fût remplacé par un autre plus heureux?

Pour éviter ces cuisantes blessures, ayez donc toujours présent à vos yeux, ce nombreux auditoire; et d'abord, pour le mettre en bonne *Disposition*, pour le capter, vous avez l'épigraphe, puis l'humble préface; puis des préliminaires; mais combien il est de lecteurs qui prennent un livre par le milieu, comme ils ouvrent un fruit, et la

moindre tache fait dire : « il ne vaut rien! » il est jeté de côté; comme le sera votre livre, si, par la fatalité de cette bibliomancie, le lecteur ne tombe pas sur ce que l'on appelle, en jargon littéraire, une belle page; le comble de l'infortune serait que la plus belle de toutes, à ses yeux, fût, comme dans tel et tel ouvrage, une page blanche, des titres, etc. Pour prévenir ce malheur, il faut donc que, dans quelque *Disposition* que soit le lecteur, il ne puisse tomber sur une mauvaise page, sur une page vide d'aucune portion d'élémens, fait, image, pensée, sentiment (*voyez* ALINÉA). Quelle galère que le métier d'auteur! Nous vous offrons un moyen infaillible de le rendre plus doux et moins chanceux : oubliez-vous vous-même; point de *je*, point de *moi;* ne songez qu'à votre lecteur; ne paraissez, toujours et partout, même à la table des matières, occupé que de lui, que du soin de l'amuser et de l'instruire; qu'il puisse dire de votre livre : *delectando monet*, il avertit en récréant; et croyez qu'avec les signes multipliés de bienveillance, du désir de le rendre heureux et jouissant, vous mettrez le lecteur dans une bonne *Disposition*, fût-ce un tigre, fût-ce un sot : tous les hommes veulent s'amuser; amusez-les donc, même en les régentant, les disciplinant; mettez du velours et des fleurs autour de la baguette magistrale et de leurs chaînes; ils danseront avec et s'accompagneront de vos chants.

Cependant, il est des exceptions, que vous devinez, dans les *Dispositions* générales et particulières des lecteurs; et, par exemple, si vous êtes homme, non de la patrie, mais de parti, si, n'admettant pas l'axiome *de lâcheté, du moins d'odieuse modération*, disent les ultras en général, *in medio virtus*, dans le milieu se place la vertu, vous écrivez d'enthousiasme faux ou vrai, pour un parti, soutenant d'un ton et d'un style pédantesquement tranchant une proposition particulière et d'intérêt, exclusivement intolérante, vous pouvez prévoir que vous trouverez dans de très mauvaises *Dispositions*, d'abord les ultras de l'autre bord, et puis ces maudits moderés, odieux à tous les partis, mais non à la nation, avec laquelle ils ne font qu'un : car les nations, comme l'Océan, tendent essentiellement au repos, et ne sont agitées que par des causes étrangères, et toujours funestes. Nous n'oserions donc vous garantir toutes les chances de bonnes ou de mauvaises *Dispositions* d'esprit des hommes de parti, sur quelque sujet que vous écriviez, fût-ce sur la lune. Leur intérêt est d'une irascible sensibilité si grande, qu'il se peut que vous les offensiez en disant que cette lune est une terre refroidie, tournant autour de la terre, qui jadis lui servait, et lui sert encore de lune. Galilée fut bien emprisonné pour avoir dit, dans les bons temps d'ignorance et de duperie, que la terre tournait autour du soleil. Si vous ajoutez que cette lune fut probablement habitée, que peut-être elle l'est encore... tremblez! impie. Les esprits sont tellement divisés, les cœurs tellement aliénés, depuis l'invasion fatale, jour

Où la Discorde encor toute noire de crimes,
Chez nous fit aborder le marquis, la comtesse,
Le bourgeois, le manant, le clergé, la noblesse,

avec des droits, des prétentions opposées, que certains *bons* esprits verront, dans cette assertion, une impiété, germe d'une révolution nouvelle; car il est à croire que, vers l'année climatérique (1789), toutes les âmes folles, que l'Arioste avait envoyées dans la lune, ont été renvoyées sur la terre, et dans notre pauvre France, tant on y vit, on y voit de fous de toutes les couleurs; et, certes, elles y firent un beau tapage. Le Dante, Le Tasse, l'Arioste, le divin Homère et Virgile, tous les poètes épiques nés ou à naître ne suffiraient point à bien le raconter, et puisse-t-il être fini! mais cela paraît impossible.

Les luttes de parti ne furent jamais que des disputes de place. Toujours ils eurent à leur tête des troupes intrigantes et déclamantes, qui combattaient afin de s'emparer du grand théâtre sur lequel elles jouent une utopie tour à tour républicaine ou directoriale, consulaire ou bien impériale, pour amuser la nation, toujours fort mal à l'aise, et payant fort cher à ce spectacle.

Aujourd'hui la lutte s'établit entre l'utopie monarchique et l'utopie constitutionnelle, et nous n'osons plus vous assurer que la meilleure *Disposition* en vous, pour employer, avec le plus grand art, vos lumières, vos talens, votre esprit, votre génie, pour concilier leurs partisans, et fondre tous les partis dans la nation, ne vous sera pas complètement inutile, si, par une inévitable fatalité, votre livre tombe dans les mains d'un lecteur mal disposé par le titre seul, le Conciliateur politique; nous-même, nous nous avouons coupable; égaré par un ardent amour pour notre chère patrie, il est des livres que nous ne lirions pas, fussent-ils écrits par Homère, si le titre n'annonçait pas un livre national, et prenant la défense, si ce n'est de l'utopie républicaine, idéale beauté, du moins de l'utopie de la royauté paternelle; leur lecture nous révolterait, nous serrerait le cœur, bouleverserait toutes nos idées, parce que la nature ayant fait de nous un don Quichotte moral, imprima dans notre âme une haine profonde, une indignation vive contre les ennemis de leurs semblables, et ces sentimens furent exaltés par la lecture de l'Evangile. Autant vaudrait nous abattre la tête, que de vouloir y faire entrer des propositions anti-évangéliques, heurtant tous les principes philantropiques, admis par les plus grands philosophes, et défendus par Jésus-Christ, le héros de l'humanité.

Gardez-vous donc de faire de ces livres inhumains; tôt ou tard, la raison, la vérité, l'équité triompheront; on les brûlera sur leurs autels : tout annonce que telle doit être la *Disposition* de la postérité. Jamais la lumière ne rétrograde, à moins d'anéantissement; elle se propage : on ne tue pas une nation.

Si la mauvaise *Disposition* du lecteur vous menace du dédain, elle vous l'assure lorsque, par malheur, elle vient à coïncider avec les tristes produits d'une mauvaise *Disposition* de votre part; c'en sera fait : vous perdrez un lecteur au jeu de la bibliomancie; jamais, quoi qu'on lui dise, il ne reviendra de son jugement. N'écrivez donc que lorsque vous vous sentez dans une heureuse *Disposition*, le matin, avant ou long-temps après le travail de la digestion; étudiez votre machine

intellectuelle; voyez à quel moment elle produit de plus riantes images, de plus nobles, de plus vives pensées; exprime mieux les sentimens: si, par bonheur, vous avez des accès de fièvre poétique, vous sentez une douce chaleur, des picottemens à la pointe des cheveux, du frisson courant dans toutes vos veines, si vous pouvez vous écrier: *O qual fiamma di gloria, d'amore, scorrire sento per tutte le vene! Deus! ecce Deus!* Dieu! voilà le Dieu qui vous inspire: hâtez-vous de vous exclamer avec Pindare, qui ne chantait que dans les momens de *Disposition*, que nous nommerons, après lui, pindariques.

Tel est ce fier géant dont la rage étouffée
D'un rugissement sourd épouvante l'Enfer,
Ce superbe Titan, ce monstrueux Typhée
Qu'a puni Jupiter.

Le tonnerre frappa ses cent têtes difformes;
Sous l'Etna qui l'accable il veut briser ses fers:
L'Etna s'ébranle, s'ouvre, et des rochers énormes
Vont rouler dans les mers!

Ce reptile effroyable, enchaîné dans le gouffre,
Et portant dans son sein une source de feu,
Vomit des tourbillons de flammes et de soufre
Qui montent dans les cieux!

J'adore, ô Jupiter! ta puissance et ta gloire!
Tu règnes sur l'Etna, sur ces fameux remparts
Elevés par ce roi qu'a nommé la victoire
Dans la lice des chars!

Mais, encore une fois, ce géant, ce reptile effroyable, c'est le désordre despotique. Hâtez-vous! un moment plus tard, vous retomberez dans le froid du néant, et votre muse avec vous; et certes vous ne seriez plus en *Disposition* de chanter un dythirambe sur l'Ordre, qui puisse nous servir de modèle dans l'article suivant.

Pour peu que vous mettiez d'attention et d'assiduité dans l'observation de vous-même, vous reconnaîtrez que vous êtes mécaniquement soumis à la *Disposition*, qui tous les jours, aux mêmes heures, vous offre des élémens littéraires, surtout des pensées: munissez-vous, non d'un pupître en éventaire, comme M. A....,

Qui ne sut abréger ne sut jamais écrire,

mais d'un album, avec un stylet de plomb, pour y fixer les pensées fugitives comme des papillons, qui sans cela s'envoleraient pour toujours.

Cette heureuse *Disposition* instantanée est particulièrement nécessaire pour tous les petits poëmes en peu de vers, tels que la fable, l'épigramme, l'ode: à livre ouvert, nous vous présentons quelques modèles, en commençant par la fable; celle que nous allons transcrire nous paraît avoir été faite d'inspiration, d'un seul jet, en se promenant, dans un moment d'heureuse *Disposition*.

Un épi babillard, sec, alongé, sans grain,
Voisin d'un bien touffu, lui disait: Camarade!
Dieux! comme vous penchez! seriez-vous donc malade?
—Malade? moi! non, mais je suis très plein.
Avec le sens commun ainsi toujours en guerre,
Le sot, vide, léger, porte sa tête au vent;

Tandis que le savant,
Rempli, baisse la sienne et regarde la terre. GUICHARD.

Cette attitude était ordinaire à cet aimable poète, et probablement l'épi babillard était quelqu'un des commis que la rigueur du sort lui donna pour collègues, comme à beaucoup d'autres poètes et gens de lettres, même académiciens, réduits à travailler dans les bureaux; tant il est vrai que la capitale favorise les Belles et Bonnes-Lettres, ainsi que les Beaux-Arts.

Vous ne pouvez douter que Rousseau-Pindare fût en bonne *Disposition* de dauber sur le prochain, lorsqu'il fit ce portrait de l'un de ces êtres hétéroclites, papillons de toilette, attentifs de jolies femmes, et que la révolution fit disparaître, mais que vous verrez reparaître avec un talent de plus, celui d'évolutionner, de manier le fusil pour figurer, s'il le faut, dans la guerre civile.

En manteau court, en perruque tapée,
Poudré, paré, beau comme Déiopée,
Enluminé d'un joli vermillon,
Monsieur l'abbé, vif comme un papillon,
Jappe des vers qu'il prit à la pipée.
Phébus voyant sa mine constipée,
Dit : Quelle est donc cette muse éclopée,
Qui vient chez nous râcler du violon
En manteau court?
C'est, dit Thalie, à son rouge trompée,
Apparemment quelque jeune Napée,
Qui court en masque au bas de ce vallon.
Vous vous moquez, lui répond Apollon,
C'est tout au plus une vieille poupée
En manteau court!

Ce manteau court en taffetas étincelant était celui que les ecclésiastiques portaient alors sur l'habit carré de société, de salon et de cour; la soutane et le manteau long, retenus sous le bras,

Ou par des cordonnets à la large ceinture,

étant réservés pour les communications religieuses-sociales, et ces costumes divers changeaient entièrement les *Dispositions* de ceux qui les portaient, car l'habit entre pour beaucoup dans les *Dispositions*, même poétiques : nos grands poètes, dans les *Dispositions* poétiques, ôtaient leur grande perruque, et tête rase, bondissaient sur Pégase; moins agités, ils portaient le bonnet artistique ou philosophique, que vous voyez sur les têtes de Diderot, de Marmontel, en *Disposition* dramatique, car la *Disposition* instantanée ne suffit, dans les grands ouvrages, que pour la conception et le plan; dans l'exécution, il faut, après vous être étudié vous-même, ne lui consacrer que les bons momens pour la composition, par exemple, lorsque le calorique des alimens et des boissons élaborés par l'estomac, ranime votre verve. Le grand maître lui-même indique ce moment d'heureuse *Disposition*, puisqu'il dit, assez grossièrement :

Horace a bu son saoul quand il voit les Ménades;
Et libre du souci qui trouble Colletet,
N'attend point pour dîner le succès d'un sonnet.

Il est probable que Boileau lui-même, après avoir bien dîné avec ses amis dans sa maison d'Auteuil, se trouva dans cette *Disposition* hardie,

> Qui dans l'emploi des mots brave l'honnêteté

pour donner à l'expression plus de force, lorsqu'il risqua cette expression, au moins familière, selon l'Académie : *boire son saoûl.*

Pour la correction (*voyez* ce mot), ce sera dans le silence de la nuit, lorsque son voile recouvre toutes les trompeuses illusions du jour, et vous montre les choses et votre ouvrage tel qu'il est, sans faux jour, sans faux brillant; rejetant la plume aussitôt que les idées s'obscurcissent, que la tête se fatigue. N'écrivez jamais *invitá Minerva.* N'entendez-vous pas retentir à vos oreilles cette terrible malédiction du grand-maître?

> Maudit soit l'auteur dur dont l'âpre et rude verve,
> Son cerveau tenaillant rima malgré Minerve,
> Et, de son lourd marteau, martelant le bon sens,
> Forgea de méchans vers, douze fois douze cents.

Il était bien impossible que Chapelain, mis en assez mauvaise *Disposition* par la nature, n'écrivît pas la plus grande portion de tant de vers, dans les mauvaises *Dispositions* où le mettaient encore ses pénibles fonctions d'instituteur des enfans et d'homme d'affaires d'un marquis.

Nous pourrions ici, comme au mot Régime, faire un petit cours d'hygiène littéraire; mais, craignant que vous ne soyez pas en *Disposition* de le lire, nous nous contenterons de vous dire, en général, que si vous voulez, écrivant dans le genre romantique (*voyez* ce mot), prendre pour muse, comme le veut madame de Staël, la mort et la mélancolie, vous devez ne jamais vous purger, pour chasser la bile inspiratrice qui vous fera broyer du noir bien effrayant, bien émotionnant; *melas*, noir, *cholè*, bile, est l'étymologie de la mélancolie : l'homme est plus machine que vous ne pensez; dussiez-vous avoir la jaunisse ou la fièvre jaune, le *vomito negro*, le vomissement noir : gardez cette bile, mère de la mélancolie, ce n'est qu'avec son secours que vous pourrez écrire à la Radcliff, de morte mémoire, et faire un pendant au Vampire.

A faute de bile, la douleur peut vous servir de muse, et, pour varier, voyez ce qu'elle inspire au malheureux poète Bertaut, dans un moment de *Disposition* au désespoir.

> Les cieux inexorables
> Me sont si rigoureux,
> Que les plus misérables
> Se comparant à moi se trouveraient heureux!
>
> Je ne fais à toute heure
> Que souhaiter la mort,
> Dont la longue demeure (retard)
> Prolonge dessus moi l'insolence du sort.
>
> Mon lit est de mes larmes
> Trempé toutes les nuits,
> Et ne peuvent ses charmes,
> Lors même que je dors, endormir mes ennuis!

Si je fais quelque songe,
J'en suis épouvanté;
Car même son mensonge
Exprime de mes maux la triste vérité.

L'ingratitude paie
Ma fidèle amitié;
La calomnie essaie
De rendre mes tourmens indignes de pitié!

Bref, il n'est sur la terre
Espèce de malheur
Qui, me faisant la guerre,
N'expérimente en moi ce que peut la douleur.

Et ce qui rend plus dure
La misère où je vis,
C'est, ès maux que j'endure,
La mémoire de l'heur que le Ciel m'a ravi.

Félicité passée
Qui ne peut revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir!

Les larmes vous roulent dans les yeux; vous entendez l'accent de la douleur, naturelle et non romantique, dans ces vers d'un évêque de Séez, que son état ne semblait pas mettre à la *Disposition* d'un sort aussi cruel. La mître non plus que la couronne ne garantissent donc pas de ses coups!

Si, par calcul, ou par nécessité, vous voulez, en écrivant, broyer ainsi du noir, et prendre pour muse la mélancolie, quoique vous ayez le malheur de n'être pas malheureux, lisez beaucoup de ces élégies, de ces héroïdes ou de ces romans bien noirs, et vous donnerez à votre âme, à votre verve, le diapason romantico-mélancolique; vous vous trouverez dans la *Disposition* nécessaire pour accomplir ce précepte des maîtres:

Si vis me flere
Dolendum est primùm ipse tibi.

Pour m'arracher des pleurs il faut que vous pleuriez.

Au contraire, si vous voulez écrire à la *rose*, à la Roger-bon-temps, faire épanouir la rate de vos lecteurs, comme ont fait Rabelais, Scarron, et de nos jours Pigault-Lebrun, etc., purgez et repurgez-vous; chassez la bile noire; il est bien vrai que le gai Scarron avait pour muse la douleur, qui ne l'empêcha pas d'écrire des choses si plaisamment comiques, dans son roman de ce nom, qu'il ferait rire un mourant; mais il est probable que l'abbé Scarron était naturellement si gai, que l'épouvantable contraction de nerfs qui le contrefit, après qu'il eût passé trop de temps dans la bourbe froide d'un marais, où il s'était réfugié, pour se soustraire aux dangereuses poursuites d'une troupe d'enfans du Mans, irrités par son déguisement en sauvage pendant le carnaval de 1638, il est probable que cette douloureuse crispation de nerfs ne détruisit pas toute sa gaîté, qui cependant parfois l'abandonnait à son humeur, bien naturelle et bien pardonnable, sans doute. Ce fut dans une telle *Disposition* qu'il traça ce tableau de Paris, la capitale du monde:

Un amas confus de maisons,
Des crottes dans toutes les rues;
Eglises, ponts, palais, prisons,
Boutiques bien ou mal pourvues

Force gens noirs, blancs, roux, grisons
Des prudes, des filles perdues,
Des meurtres et des trahisons,
Des gens de plume aux mains crochues.

Maint faquin qui n'a pas d'argent,
Maint homme qui craint le sergent,
Maint fanfaron qui toujours tremble.

Soldats, laquais, voleurs de nuit,
Carrosses, chevaux et grand bruit,
C'est là Paris! que vous en semble?

Si vous êtes l'un des heureux du siècle, buvant aux sources du Pactole, et rafraîchissant, à des tables bien servies, votre éloquent gosier, desséché par des discours bien applaudis, faites le contraste de ce tableau, montrez le beau côté de la médaille, et prouvez aux éligibles qu'*il n'y a rien tel que Paris!*..... pour les ambitieux.

Mais si ces secours, qui ne sont heureusement pas encore très communs, parce que les talens et l'improbité réunis ne le sont pas plus heureusement encore, recourez à la dive bouteille de maître Rabelais, qui parvint sans risques à rire au nez de tout le monde. Cette dive bouteille est mille fois préférable, comme muse, à la mélancolie; rien n'est bon, rien n'est meilleur que le rire; mais, méfiez-vous des charmes de cette muse de Rabelais et d'autres poëtes! Le proverbe dit: « Qui a bu boira! » c'est-à-dire qu'il est très facile de contracter cette mauvaise habitude de boire. La mélancolie vous promènerait, au clair de la lune, dans les cimetières; mais enfin, bien las de vos méditations creuses, de vos rêveries romantiques, vous reviendriez chez vous, tandis que l'ivresse, trop souvent, y laisse ses favoris, et les enterre, soit après des chutes, des combats, soit par abrutissement.

Mais la dive bouteille caressée prudemment met les poètes dans de très heureuses *Dispositions;* le sévère Despréaux en convient, il dit:

Mais pourtant on a vu le vin et le hasard
Inspirer quelquefois une muse grossière,
Et fournir, sans génie, un couplet à Linière.

Que doit-ce être lorsqu'elle seconde le génie! par exemple, celui de nos poètes du fameux Caveau, dont il ne se peut que vous n'ayez entendu quelques jolies chansons, inspirées par cette dive bouteille, seule muse du non moins fameux menuisier de Nevers, maître Adam, qui vous l'offre comme la véritable panacée universelle, dans ces vers dus à l'heureuse *Disposition* bachique.

Pour te guérir de cette sciatique
Qui te retient comme un paralytique,
Entre deux draps, sans aucun mouvement,
Prends-moi deux brocs de fin jus de sarment;
Puis lis comment on le met en pratique:
Prends-en deux doigts, et bien chauds les applique

Sur l'épiderme où la douleur te pique;
Puis tu boiras le reste promptement,
Pour te guérir.
Sur cet avis ne sois point hérétique,
Car je te fais le serment authentique
Que si tu crains ce doux médicament,
Ton médecin, pour ton soulagement,
Fera l'essai du moyen qu'il t'indique
Pour te guérir.

Rabelais employait le même remède, qui certes valait bien le fameux baume de Fier-à-bras, avec lequel don Quichotte s'empoisonnait, ainsi que son malin Sancho, le philosophe. Le vin chaud et le sucre sont encore la panacée des villages, et si vous remplacez le sucre par la divine aristoloche, si favorable aux accouchemens, vous vous guérirez des coups de sabre attrapés en badaudant dans le pays dont les habitans portent un nom auquel des doctes donnèrent une étymologie certes bien fausse : *bat dos*. Rabelais, en bonne santé, buvait le vin rafraîchi dans les sources vives de Meudon, dont il était prieur alors, et d'où sa muse lançait les brocards sur toutes les têtes, même couronnées, mitrées ou thiarrées. Certes, aujourd'hui tout son art ne renouvellerait pas ce tour de force, tant nous avons d'heureuses *Dispositions* à tuer quiconque nous dispute le bonheur religieux ou politique, considéré dans le triomphe de tel ou tel système (*voyez* DISCUSSION). Offrez ce bonheur à vos lecteurs, procurez-le à vous-même en embellissant la vertu sévère que vous consulterez, de tous les charmes des muses et de la nature; vous réunirez, pour le succès de votre ouvrage, la bonne *Disposition* du lecteur à la vôtre, et

De cœurs reconnaissans vous serez escorté;
Vos œuvres parviendront à l'immortalité.

DISSIMILITUDE. La comparaison, dont nous vous avons parlé deux fois, prend pitié de la faiblesse de l'esprit humain; elle le fait passer, en établissant la ressemblance, du connu à l'inconnu, pour lui donner une idée de celui-ci, par le moyen de ses rapports, de ses similitudes avec le connu; ainsi, lorsqu'elle voit que votre esprit s'égare dans les Alpes ou les Pyrénées, sur les traces de MM. de Saussure, Pictet, Ramond, etc., ou seulement en lisant leur analyse par M. Malte-Brun, lorsqu'elle aperçoit votre pauvre imagination morfondue parmi les glaciers, roulant sur leur pente de précipice en précipice, ou se perdant dans des abîmes creusés dans des glaces retentissantes sous le vide;

De neiges, de glaçons entassemens énormes,
Du temple de l'Hiver colonnades informes,
Prismes éblouissans dont les pans azurés,
Défiant le soleil dont ils sont colorés,
Peignent de pourpre et d'or leur éclatante masse;
Tandis que, triomphant sur son trône de glace,
L'Hiver s'enorgueillit de voir l'astre du jour
Embellir son palais et décorer sa cour!
Car jamais, au milieu de ces grands phénomènes,
De ces tableaux frappans, de ces terribles scènes,
L'imagination en ces terribles lieux
N'assure la pensée, ne repose les yeux.

Il faut que la similitude, qui sait comparer les grandes choses aux petites, *scit magna componere parvis*, la tranquillise et, nouvelle hospitalière du Saint-Bernard, vienne la retirer de ces gouffres où elle languirait glacée; la fasse sourire de sa peur en lui montrant le diminutif exact de ces glaciers dans une masse de sucre candi, que les verres grossissans d'Herschell élèveraient à l'imposante majesté des Alpes; il faut que la similitude lui dise :

Le voyageur égaré parmi ces pics altiers, ces précipices où la mort montre de tous côtés sa face hideuse, réfléchis par ces éternels miroirs, répétés par ces lacs sans fond, ce malheureux voyageur est comme la faible fourmi, qui s'efforce de monter au sommet du lustre qui répand son éclat dans tout votre sallon, nouveau monde habité pour elle par des génies : armée, comme le voyageur, de crochets aigus, saisissant la moindre cavité, le courageux insecte gravit les obélisques, les plateaux à pic, les pyramides, les aiguilles de cristal; mais à la cime de l'un s'en élève un autre; elle se fatigue, glisse, tombe dans le large disque qu'ils surmontent, se relève, grimpe encore : mais atteindra-t-elle jamais ce globe qui couronne l'élégant édifice, image parfaite du glacier, comme l'insecte est celle du voyageur, apetissé, annihilé dans les Alpes altières qui surchargent le globe.

L'imagination, cette magicienne toute puissante, aidée par la similitude, attache à vos riches lambris, une image parfaite de ces glaciers; l'insecte vous offre celle de l'homme ambitieux, avide de savoir, qui, s'efforçant de les gravir pour se rapprocher de ces globes brillans suspendus sur sa tête et les connaître mieux; l'imagination s'en enrichit et les lui montre encore par la similitude avec le globe qu'il dédaigne comme un éternel séjour à venir, et de même que l'insecte, il retombe dans le gouffre de la tombe.

Telles sont les fonctions de la similitude, sœur nominale et de fait de la *Dissimilitude*, son parfait contraste.

Dissimilitude, emploi des moyens diamétralement opposés : la similitude se nourrit de ressemblances, et la *Dissimilitude* de différences; elle est pour elle-même sa propre figure, sa comparaison.

La *Dissimilitude* est l'énumération et l'expression des différences entre des êtres mis en parallèle, comme la similitude est l'expression de leurs ressemblances. Cette figure est piquante, elle met de la variété dans le style; c'est, à proprement parler, une antithèse prolongée, développée, servant de jouet à l'esprit qui sourit aux contrastes, comme dans ces vers, qui vous prouveront, ainsi que les autres exemples, qu'il n'est point d'œuvres littéraires que cette spirituelle figure ne puisse orner; souvent même elle suffit à leur substance.

Connaissez-vous sur l'Hélicon
  L'une et l'autre Thalie;
L'une est chaussée et l'autre non,
  Mais c'est la plus jolie.
L'une a le rire de Vénus,
  L'autre est froide et pincée :
Honneur à la belle aux pieds nus,
  Nargue de la chaussée!

Piron, jouant avec les mots, emploie, comme vous le voyez, la *Dissimilitude* pour se moquer du froid La Chaussée; cette figure suffit seule à sa mordante épigramme; elle pourrait aiguiser une satire, égayer une chanson : il en existe même une trop longue pour la citer, dont les refreins alternatifs sont :

Voilà la ressemblance,
Voilà la différence.

Cette figure se forme donc nécessairement de contrastes, d'oppositions entre les deux êtres mis sur deux lignes pour les établir; le bon sens exige que tout ce qu'on peut dire de l'une doive être nié de l'autre, quoiqu'en résultat il y ait réellement entre eux une similitude, un rapport. L'exemple valant mieux que le bavardage, nous citerons l'idylle du Ruisseau, par madame Deshoulières : l'analogie entre l'homme et le ruisseau s'établit parce que la vie de l'homme a son cours comme les ondes, la similitude et la *Dissimilitude* se succèdent.

Ruisseau, nous paraissons avoir le même sort;
D'un cours précipité nous allons l'un et l'autre,
Vous à la mer, nous à la mort :
Mais hélas! que d'ailleurs je vois peu de rapport
Entre votre course et la nôtre!
Vous vous abandonnez sans remords, sans terreur,
A votre pente naturelle;
La vieillesse, pour vous, n'a rien qui fasse horreur;
Près de la fin de votre course,
Vous êtes plus fort et plus beau
Que vous n'êtes à votre source.

Vous voyez d'abord que le poète, par une métaphore poétique, substitue hardiment au ruisseau sa naïade qui n'a point de remords, point de terreurs, point de vieillesse, établissant ainsi la *Dissimilitude* très frappante d'avec l'homme ; mais cette métaphore est tout à coup détruite par les masculins : *vous êtes plus fort et plus beau ;* dédaignant ainsi tout-à-fait le bon sens, dont l'absence détruit tout le charme poétique. Le poète s'égare complètement avec son ruisseau sur les prés fleuris, puis, perdant tout-à-fait la raison, il ajoute :

Mille et mille poissons dans votre sein nourris,
Ne vous attirent point de chagrins, de mépris.

De mépris, non; mais bien des chagrins, s'il est vrai que le bonheur de la naïade, qu'il faut rappeler, soit de voir couler son onde toujour pure sur un sable brillant; car, vous le savez, et mille autres comme vous le savent et le pratiquent, on ne pêche les poissons qu'en eau trouble, et c'est pour cette raison que l'océan social est toujours agité, que l'on éteint toutes les lumières, ou que, si l'on en allume, ce n'est que celle de la torche, qui, dans les ténèbres, attire le poisson dans les filets; de sorte que le poète a fait un double écart, mais avec quel art il se relève! Ce sont d'heureuses fautes, d'où naissent des beautés.

Avec tant de bonheur d'où vient votre murmure?
Hélas! votre sort est si doux!
Taisez-vous, ruisseau, c'est à nous
A nous plaindre de la nature.

Mais beaucoup plus encore de l'ordre social qui s'écarte de la nature, des modèles qu'elle nous donne, à nous animaux sociables, dans les fourmis, les abeilles, les castors qui, tous, concourent à l'utilité générale, sans intérêts particuliers, sans priviléges : la similitude devrait être parfaite et c'est la *Dissimilitude* qui l'est; tout d'un côté, rien de l'autre : ce n'est pas là ce que promettait la religion, ce que devrait donner la charité chrétienne : il y avait encore de la vérité dans cette autre *Dissimilitude* offerte par Tertullien :

« Comparerez-vous la chasteté de vos philosophes avec celle de nos chrétiens?

» Un certain Diogène se crève les yeux pour n'être pas sensible à la beauté des femmes; mais un chrétien regarde les femmes sans danger et sans désir; il est aveugle du cœur, il est inutile qu'il le soit du corps.

» Parlerez-vous de l'humilité de vos sages? Diogène foulait aux pieds les pompeux ornemens de Platon par un orgueil plus raffiné; mais un chrétien est humble sans affectation au milieu des personnes les plus viles, les plus pauvres.

» Direz-vous que la fidélité de vos philosophes est inviolable? Anaxagoras retint le dépôt de son hôte; mais un chrétien est fidèle même à ses plus cruels ennemis.

» Et ne dites pas qu'il y a des chrétiens déréglés, car dès qu'ils sont déréglés ils ne sont plus chrétiens et cessent de passer pour tels parmi nous; mais il n'en est pas ainsi de vos philosophes, car, tout scélérats qu'ils sont, ils ont encore parmi vous le nom de sages, de philosophes, tant il y a peu de ressemblance entre un philosophe et un chrétien, entre un disciple de la Grèce et un disciple de Jésus-Christ. »

Cette *Dissimilitude*, formant une diatribe peu charitable de Tertullien contre les faux philosophes, vous prouve qu'il n'avait pas un cœur évangélique. Il était lui-même une *Dissimilitude* vivante, différent très souvent de lui-même, parce que son génie vif, ardent et subtil lui montrait les objets sous des faces opposées, ensorte qu'il devait fréquemment employer cette figure de la *Dissimilitude*, qui plaît en instruisant, parce qu'elle jette de la variété, des contrastes dans les images, et fait voir les choses telles qu'elles sont, avec un bon et un mauvais côté; parce qu'elle montre dans la lanterne magique subsolaire le mélange inexplicable autant qu'inextricable du bien et du mal, en sorte que cette *Dissimilitude*, tracée par un bon poète, un bon écrivain, produit deux effets très avantageux; le rire, par exemple, lorsqu'elle dit avec un aimable poète :

> Prenez une femme d'esprit;
> Que de tours elle vous apprête!
> Prenez une femme un peu bête,
> Dieu sait comme on la dégourdit!
> L'embarras n'est pas si petit;
> Et j'ai beau me creuser la tête:
> Prendrai-je une femme un peu bête?
> Prendrai-je une femme d'esprit?
>
> BERQUIN.

Vous riez de la perplexité de l'épouseur; mais vous méditerez avec le poète, qui vous montre dans l'homme une *Dissimilitude* vivante.

Que l'homme est pauvre, riche, auguste, misérable!
Quel être compliqué! quel être inconcevable!
Mais quel être plus grand, plus étonnant encor,
A son gré lui dispense et la vie et la mort?
L'homme, anneau distingué de la chaîne inégale,
Des extrêmes remplit et marque l'intervalle;
Mélange du néant, de la Divinité;
Ouvrage d'un instant, fait pour l'éternité,
Ombre où se réfléchit la céleste lumière,
Héritier de la gloire, enfant de la poussière,
Un fragile immortel, un insecte infini,
Un ver! un Dieu! (*A worm! a god!*) YOUNG, trad. d'HENNET.

Voici, pour vous donner une idée de la fidélité de certains traducteurs (*voyez* TRADUCTION), voici l'imitation paraphrasée du même passage:

Autant que son auteur, l'homme est inconcevable;
De deux êtres divers mélange invraisemblable,
Son bizarre destin flotte indéterminé;
Vil et grand, pauvre et riche, infini, mais borné;
Rien par ses vains trésors, tout par ses espérances:
De l'un et l'autre extrême il franchit les distances:
Il touche aux opposés dont il est le milieu,
Et l'homme est la nuance entre l'atôme et Dieu:
Noble et brillant anneau de la chaîne inégale,
Qui du néant à l'être embrasse l'intervalle,
De l'ange et de l'insecte il partage le sort;
Faible, immortel, blessé du glaive de la mort,
Enfant de la poussière, héritier de la gloire;
Un ver! un Dieu! POPE, trad. de COLARDEAU.

La versification est meilleure, mais elle a le grand tort d'affaiblir la *Dissimilitude*, en diminuant l'opposition antithétique des idées heurtées à dessein par l'auteur.

Vous trouverez quelque similitude de pensées dans ces vers de Boileau:

Voilà l'homme en effet, il va du blanc au noir;
Il condamne au matin ses sentimens du soir.
Importun à tout autre, à soi-même incommode,
Il change à tous momens d'esprit comme de mode;
Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre choc;
Aujourd'hui dans un casque et demain sous un froc.

Cette *Dissimilitude*, et toutes les autres, vous montrant toujours le revers avec le beau côté de la médaille, a pour avantage de vous donner l'une des vertus passives les plus nécessaires, la résignation, qui fait prendre les temps, les lieux, les choses et les hommes tels qu'ils sont. Cette vertu, d'un si grand secours, d'un si bon, si fréquent usage, ne fut pas celle de notre premier auteur de *Dissimilitude*, Tertullien, qui, d'abord défenseur ardent et panégyriste des chrétiens, attaqua vivement les catholiques, qui ne l'inscrivirent point au catalogue de leurs saints, parce qu'il fit à leur église un tort irréparable par son éclatante désertion. Son crime fut d'adopter et de pratiquer une morale très sévère; conforme aux règles tracées par Montanus, observées par Chœlus, son disciple: Tertullien fut ce que nous nommerions aujourd'hui janséniste, formant une *Dissimilitude* parfaite avec les molinistes à la morale facile, dont parle Molière, et qui disent:

Il est avec le Ciel des accommodemens.

Aussi cette secte des montanistes n'eut-elle pas une longue durée. Saint Augustin, plus que moliniste avant sa conversion, la vit s'éteindre; mais la *Dissimilitude* entre la morale sévère et la morale commode étant fondée sur des caractères humains, les uns rigides, les autres complaisans, les opinions se sont renouvelées; et si Tertullien, panégyriste des premiers chrétiens, renaissait et consacrait ses talens, son savoir, à tracer, pour la réformation de nos mœurs religieuses, la prodigieuse *Dissimilitude* entre les chrétiens de son temps, dont il disait : « Nous nous exhortons; nous nous corrigeons; nous nous jugeons avec équité, comme Dieu nous jugera. Ceux qui président à nos assemblées sont des vieillards éprouvés, la vertu seule les élève à ces honneurs; les choses saintes ne se vendent pas!.... Les biens sont communs entre nous, et nous les employons à entretenir les pauvres, les orphelins, les vieillards, les infirmes, les exilés! Nous nous regardons comme frères :.... nos opinions nous rendent meilleurs.... » Tertullien, disons-nous, établirait la *Dissimilitude* entre ces chrétiens de la primitive église et de mauvais chrétiens de nos jours : de son temps, les chrétiens étaient persécutés; de nos jours les mauvais chrétiens devinrent persécuteurs; les premiers édifiaient, les derniers scandalisèrent; les premiers étaient les orateurs de la paix, les derniers furent ceux de la discorde : continuez la *Dissimilitude*, et pour la bien faire, vous prendrez toujours, d'après notre grand principe, le contre-pied de la marche ordinaire; au lieu d'associer les idées, vous les désassocierez, et vous démontrerez que pour restaurer les mœurs, il faudrait revenir sans interprétation, sans commentaire, à l'Evangile, livre fécond en similitudes, et dont la théorie pure forme, avec sa pratique moderne, une effrayante *Dissimilitude* de fait, dont vous pouvez faire, soit en vers, soit en prose, une très utile *Dissimilitude* littéraire : on y verra les loups sous la peau de l'agneau, etc., etc., etc.

DITHYRAMBE.

C'est toi, divin Bacchus, dont je chante la gloire!
Qu'un autre apprenne à l'univers
Du fier vainqueur d'Hector la glorieuse histoire;
Qu'il ressuscite dans ses vers
Des enfans de Pélops l'odieuse mémoire.
Puissant dieu du bon vin, digne objet de mes vœux,
C'est à toi que je me livre;
De pampre et de festons couronnant mes cheveux,
En tous lieux je prétends te suivre!
Mais quels transports involontaires
Saisissent tout à coup mon esprit agité?
Sur quel vallon sacré, dans quel bois solitaire,
Suis-je en ce moment transporté?
Bacchus à mes regards dévoile ses mystères;
Un mouvement confus de joie et de terreur
M'échauffe d'une sainte audace,
Et les Ménades en fureur
N'ont rien vu de pareil dans les antres de Thrace!
Veut-il que je fasse la guerre?

Suivez-moi, mes amis! accourez! combattez!
Emplissons cette coupe, entourons-nous de lierre!
Bacchantes, prêtez-moi vos thyrses redoutés.
Que d'athlètes soumis! que de rivaux par terre!
O fils de Jupiter! nous ressentons enfin
Ton assistance souveraine!
Je ne vois que buveurs étendus sur l'arène,
Qui nagent dans des flots de vin.
Triomphe! victoire!
Honneur à Bacchus!
Publions sa gloire;
Buvons aux vaincus!
Bruyante trompette,
Secondez ma voix;
Sonnez leur défaite,
Chantez nos exploits!
Triomphe! victoire! etc.

Voilà le véritable modèle du *Dithyrambe*, poésie lyrique consacrée à Bacchus, et qui, disent les doctes hellénistes, lui doit son nom, formé de *dis*, deux, *thura*, porte, « à cause de la double naissance de ce Dieu, ou de l'antre à deux portes où il fut nourri, » ce qui ne vous offre pas une association d'idées bien liées; du moins sera-t-elle plus apparente, si vous y ajoutez l'iambe, pied de vers grec ou latin, d'une brève et d'une longue, omis, quoique très saillant, par les étymologistes, et qui probablement entrait fréquemment dans le *Dithyrambe* dont nous avons emprunté la définition à l'Académie, qui ajoute: « L'enthousiasme, le désordre, l'inégalité des mesures, caractérisent ce genre de poème, » qu'il ne faut pas, ainsi que l'ont fait deux habiles professeurs, confondre avec la cantate (*voyez* ce mot), qui est un petit poëme en musique composé de récitatifs et d'airs chantans, mais non spécialement consacrée à Bacchus comme le *Dithyrambe*, puisque J.-B. Rousseau, l'auteur de ce chef-d'œuvre *Dithyrambique*, a fait une cantate sur Circé, autre chef-d'œuvre de la poésie française; et que vous entendez chanter à l'église, non pas des *Dithyrambes*, mais cette véritable cantate:

Cantate Domino, canticum novum!

Chantez au Seigneur
Un nouveau cantique
Que la muse épique
Dicte en son honneur.
De l'admiration
Éprouvant le délire,
Célébrez la création.
Accompagnez vos chants
Des accords de la lyre;
Il daigne écouter vos accens!

Voilà le début d'une cantate à finir, si vous osez lutter avec J.-B. Rousseau, mais bien différente du *Dithyrambe*, que le pieux La Harpe lui-même ne proscrit pas, puisqu'il a traduit en vers ces préceptes d'Horace, bien capables de vous décourager:

Ah! que jamais mortel, émule de Pindare,
Ne s'expose à le suivre en son vol orgueilleux;
Sur des ailes de cire élevé dans les cieux,

Il retracerait à nos yeux
L'audace et la chute d'Icare!
Tel qu'un torrent furieux
Qui, grossi par les orages,
Se soulève en grondant et couvre ses rivages,
Tel ce chantre impérieux,
Ivre d'enthousiasme, ivre de l'harmonie,
Des vastes profondeurs de son puissant génie,
Précipite à grands pas son cours impétueux;
Soit que plein d'un bouillant délire,
Et de termes nouveaux inventeur admiré,
Il laisse errer sur sa lyre
Le bruyant *Dithyrambe* à Bacchus consacré;
Soit que, soumis aux lois d'un rhythme plus sévère,
Il chante les immortels,
Et ces enfans des dieux, vainqueurs de la Chimère,
Et des centaures cruels;
Soit qu'aux champs de l'Elide, épris d'une autre gloire,
Il ramène triomphans
L'athlète et le coursier choisis par la victoire,
Qui mieux que sur l'airain revivront dans ses chants;
Soit qu'enfin sur des tons plus doux et plus touchans,
Il calme les regrets d'une épouse éplorée,
Et dérobe à la nuit des temps
Des fils et des époux la mémoire adorée! etc.

La Harpe, après avoir traduit Horace en ces beaux vers, dit cependant du lecteur curieux qui voudra lire Pindare ailleurs que dans l'original : « Il s'ennuiera, il quittera le livre et il aura raison.... s'accommodant fort peu de tout ce magnifique appareil de mythologie qui remplit ses odes.... » L'arrêt est bien sévère, et cette proscription de la mythologie sied bien mal au professeur qui, dans un autre volume, prend sa défense contre La Motte, son proscripteur : ce mot *néologique* vient on ne peut plus à propos se placer sous notre plume, au moment même où La Harpe ajoute en note que « le *Dithyrambe*, plus que tout autre genre, autorisait le poète à de nouvelles expressions (*nova verba*), ce qui, dans la langue grecque, ne pouvait signifier qu'une nouvelle combinaison, en un seul mot, de plusieurs mots connus (comme le fameux *Mégalantropogénésie*, le plus long peut-être qui soit sorti de la filière des hellénistes). On sent qu'il serait d'ailleurs trop facile de forger au hasard des expressions baroques, au mépris de toutes les règles de l'analogie.... Ce ridicule néologisme, noté par tous les bons juges comme un vice de style, ne saurait en aucun temps, ni dans aucune langue, être une beauté ni une preuve de talent. » Nul doute, si le mot est forgé au hasard et sans analogie; mais ne peut-il être permis, d'après l'autorité, l'invitation de M. le cardinal académicien Maury, de compléter les familles de mots? et puisque nous avons ceux de *proscription*, *proscrire* et *proscrit*, ne peut-on, par analogie, leur joindre celui de *proscripteurs*? N'eut-il pas hélas, assez de réalité?

Cette excuse, offerte à votre indulgence, une fois pour toutes et pour tous les mots *non baroques* qui nous échaperont; sans pour cela prétendre au *talent*, mais seulement à la brièveté; quittons le sol poudreux de la grammaire, et relevons-nous vers le

Pinde qui, peut-être, donna son nom à Pindare, ce que les hellénistes ne disent point, et certes l'étymologie vaudra bien celle du *Dithyrambe*, qui « s'étendit ensuite à la louange des héros, » du moins si l'on en croit Horace, car « l'antiquité ne nous en a laissé aucun modèle, et nous ne pouvons en avoir d'autre idée que celle qu'Horace en donne ici en parlant des *Dithyrambes* de Pindare. » Par ce qu'il en dit, on doit croire que c'était un genre de poésie hardi (*audaces*), qui n'était assujetti à aucune mesure de vers déterminée, et pouvait les admettre toutes; » et peut-être, sur ce qu'en dit la Harpe, jugerez-vous que l'on est moins répréhensible de faire naître un mot nouveau d'une famille de mots très connus que de faire *étendre* un *Dithyrambe*, puis d'accumuler, en si peu de mots, une vingtaine au moins de monosyllabes entremêlées d'élisions et d'hiatus, que nous citons et doublons à dessein pour servir de contraste aux vers harmonieux que nous avons cités, à ceux que nous citerons encore en parlant des modernes *Dithyrambistes*, autre mot de contrebande, et venant à propos pour vous dire que nous avons eu dans Le Brun ce mortel audacieux dont parle Horace; mais, chose à remarquer, ce genre capiteux trouva peu d'amateurs en France : est-ce à cause de la légèreté ou de la solidité de nos têtes plombées par le malheur? Décidez-le.

Le philosophe Marmontel, plus sévère que le dévot La Harpe, proscrit en ces termes le *Dithyrambe* : « Que dans un pays où l'on rendait un culte sérieux au dieu du vin on lui ait adressé des hymnes, et que, dans ces hymnes, les poètes aient imité le délire et l'ivresse, rien de plus naturel; et si les Grecs eux-mêmes méprisaient les abus de cette poésie extravagante, au moins devaient-ils en approuver l'usage et en couronner les succès; mais qu'on ait voulu renouveler cette folie dans des temps et parmi des peuples où Bacchus était une fable, c'est une froide singerie qui n'a dû jamais réussir. » Et qui cependant a réussi. Marmontel qui, dit La Harpe, « avait fort peu de talent naturel pour la poésie, surtout pour la grande poésie, » dans laquelle vous devez placer le *Dithyrambe*; Marmontel qui, dit encore La Harpe, « eut toujours quelque chose de dur dans ses organes et de faux dans son goût, puisqu'il lui a fallu trente ans d'un commerce assidu avec les gens de lettres de l'Académie pour rectifier par degrés ses méprises déraisonnées et obstinées, et pour apprendre à reconcilier son oreille avec l'harmonie, et ses idées avec la vérité; » Marmontel donc ayant quelque chose de dur dans les organes, préférait le culte de l'Amour (*voyez* ce mot) à celui de Bacchus; mais poétiquement parlant, l'Amour est trop bavard et trop fade, Bacchus a plus de feu. Moralement, les adorateurs de l'Amour sont beaucoup plus dangereux que ceux de Bacchus; ceux-ci ne corrompent point les mœurs, les autres communiquent, même avec des masses aussi froides que des livres, la dangereuse électricité de l'Amour : les compagnons de Bacchus ont le cœur pur, le cœur dans la main; les esclaves de l'Amour, et ce nom seul esclave est un désavantage, ces esclaves n'aiment que deux êtres tout au plus, souvent un seul, eux-mêmes; ils portent le désordre dans les familles, en donnant aux époux,

De petits citoyens dont ils croient être pères ;

croyance que ne peut partager la mère coupable qui ne sait que trop à quoi s'en tenir. L'adorateur de Bacchus ne fait de mal qu'à lui-même, et souvent beaucoup de plaisir aux autres s'il *a un joli vin* (mot d'un ivrogne), ou le vin tendre, ce qui est le plus ordinaire ; mais dans l'empire de l'Amour, on se tue, c'est à faire trembler ! ce ne sont que trahisons, perfidies ; le désespoir, les convulsions mêmes s'en mêlent dans les romans de madame Cottin. Jamais le plus petit mot pour rire, si ce n'est du rire ironique, lorsque les amans se rient au nez, se méprisent, et toujours avec raison ; ils se connaissent. Au contraire, jamais ami de Bacchus ne méprise personne, si ce n'est les buveurs d'eau qu'il soupçonne de tartufferie, mais à tort, et nous pouvons le leur certifier, nous, tout au plus buveur d'eau rougie. Enfin, l'Amour a fait éclore plus d'élégies, plus de romances plaintives, plus de tragédies que Bacchus de *Dithyrambes*, et qui doivent le faire préférer de ceux qui aiment mieux rire que pleurer, qui préfèrent le rare grandiose aux fadaises poétiques.

Marmontel radote donc dans sa capucinade ; il méconnaît l'un des élémens poétiques, l'allégorie : car apparemment les chansonniers bachiques modernes n'entendent point rendre un culte à Bacchus comme dieu ; sous ce rapport ils ne s'en soucient guère, mais bien au bon vin qu'ils lui doivent, puisqu'il en fut, dit-on, l'inventeur ; et pour proscrire ces fictions poétiques, il faut avoir un organe intellectuel bien dur. Certes il n'était pas payen, idolâtre du faux dieu Bacchus, et ne se croyait pas coupable d'une froide singerie, le poète qui traça ces vers dans un moment de dépit contre l'Amour, qui, si souvent, rend malheureux ses adorateurs, tandis que Bacchus, ou le bon vin fit toujours des heureux.

Charmant Bacchus, pour toi je renonce à l'Amour ;
Vois tout ce que j'osai pour te faire ma cour !
J'ai quitté la tendre Nanette,
J'ai brûlé ce matin les lettres de Manon ;
J'ai rendu son portrait à la belle Lisette ;
Il ne me reste plus qu'une bague à Fanchon,
Et je vais la troquer pour un tire-bouchon.

Honni soit donc Marmontel, que les admirables *Dithyrambes* de Rousseau-Pindare et d'autres poètes n'ont pu réconcilier avec ce genre, très difficile il est vrai dans sa perfection ; et c'est peut-être la cause de sa proscription par un professeur qui « avait fort peu de talent pour la haute poésie. »

Mais comme il n'y pouvait atteindre,
« Ce n'est, dit-il, que froides singeries ! »
Fit-il pas mieux que de se plaindre ?

Un autre professeur, qui avait le droit d'être plus sévère que Marmontel, auteur de jolis contes amoureux et autres, M. l'abbé Mallet, ne proscrit cependant pas le *Dithyrambe* ni la poésie *Dithyrambique*, ne fût-ce que parce qu'elle a de toute antiquité le droit d'enrichir la langue de mots ou de tours nouveaux, comme dans ces vers de maître

Adam, que probablement ses éditeurs ont corrigés, tant il y a de différence entre les diverses strophes des diverses variantes de la fameuse chanson qui seule l'immortalisa; vous allez en juger.

Que Phébus soit dedans l'onde,
Ou dans son oblique tour,
Je bois toujours à la ronde;
Le vin est tout mon amour!
Soldat du fils Sémèle,
Tout le tourment qui me point,
C'est quand mon ventre *groumèle*
Faute de ne boire point!

Aussitôt que la lumière
A redoré nos côteaux,
Je commence ma carrière
Par visiter mes tonneaux;
Ravi de revoir l'Aurore,
Le verre en main je lui dis:
« Voit-on sur la rive more
Plus qu'à mon nez de rubis! »

L'organe dur de Marmontel pouvait-il être insensible à l'étonnante réunion d'un si grand nombre de finales harmonieuses, entremêlées de quelques muettes qui relèvent leur éclat et réfutent l'absurdité de ceux qui prétendent que notre langue est sourde et sans harmonie (*voyez* ce mot). Blasphème, blasphème! fondé peut-être sur ce que ces coupables auteurs (le mot précis manque, *proférateur* étant trop dur), ces auteurs donc ne lisaient que des vers à l'Amour, comme ceux-ci, dans lesquels vous ne retrouverez plus maître Adam Billaut, quoiqu'ils soient encore de lui, pour une dame.

Je vous fais offre d'un portrait
Où l'art, jusques au dernier trait,
Vous montre mon triste visage!
Que j'aurais un parfait bonheur,
Si j'étais peint dans votre cœur
Comme je suis dans cet ouvrage!

Ici vous ne pouvez faire chorus de bon cœur comme dans la chanson bachique, sœur du *Dithyrambe;* ses deux autres sœurs sont la cantate (*voyez* ce mot), qui ne diffère de lui que par le sujet; puis l'ode, dont la forme régulière établit entre eux une plus grande opposition. Cependant, et pour être juste, nous ne pouvons nier que l'Amour n'ait inspiré, même à La Harpe, auquel mal à propos certains critiques refusent le nom de poète, des vers très harmonieux, comme ceux-ci:

Lisette à son aurore
Respirait le plaisir!
Hélas! si jeune encore,
Sait-on déjà trahir!

Le vin *Dithyrambique* ne trahit que les mauvais cœurs, et sous ce rapport de plus, les *Dithyrambes* sont mille fois préférables à l'encyclopédie de vers inspirés par l'amour idéal ou réel, car il en est de ces deux façons; gardez-vous de vous y méprendre. D'ailleurs le vin

et l'amour ont cela de commun qu'ils font dire et faire beaucoup de folies. Quoi de plus absurde que cette vision du poète qui voit l'Aurore dans sa cave? à moins que, pour l'excuser, vous ne placiez ses tonneaux près de lui dans un cellier. L'autre poète est-il plus sage, lorsque, célébrant sa maîtresse, il dit *qu'elle respirait le plaisir;* belle merveille après cela qu'elle le trahisse! Il est vrai que, pour cueillir des palmes poétiques et surtout pindariques, il faut avoir le diable au corps, pour nous servir de l'expression de Voltaire, c'est-à-dire être fou, inspiré par Apollon, Bacchus ou l'Amour; ou bien, pour suppléer à cette inspiration, il faut lire attentivement et relire; il faut apprendre et réciter en les déclamant les plus beaux *Dityrambes;* puis, pour vous reposer de cet exercice pindarique, il faut vous asseoir, et, fermant les yeux, méditer profondément votre sujet, le contempler jusqu'à ce que le feu poétique vienne l'illuminer, comme les méditatifs pieux, contemplant assidûment leur nombril, le voyaient embrasé des flammes du Thabor.

Il vous paraîtra peut-être plus doux de recourir au jus de Bacchus, aux feux de l'Amour allumés par de beaux yeux. Ce dernier soutient moins long-temps le poète que Bacchus; il faut, en amour, mettre trop du sien, à moins que ce ne soit un amour platonique, mais il ne chante pas et Marot en a dit :

Au bon vieux temps un train d'amour régnoit,
Qui, sans grand art et dons, se démenoit,
Si qu'un bouquet donné d'amour profonde,
C'étoit donner toute la terre ronde;
Car seulement au cœur on se prenoit;
Et si par cas à jouir on venoit,
Savez-vous bien comme on s'entretenoit?
Vingt ans! trente ans! cela duroit un monde,
    Au bon vieux temps.
Or est perdu ce qu'Amour ordonnoit;
Rien que pleurs feints, rien que changes on n'oit :
Qui voudra donc qu'à aimer je me fonde?
Il faut premier que l'Amour on refonde,
Et qu'on le mène ainsi qu'on le menoit
    Au bon vieux temps.

Ce bon vieux temps n'est plus, c'était une chimère; nous sommes pressés de jouir; trop d'évènemens, pour parler à la Staël, nous poussent hors de la vie : par fois même ils sont tellement sinistres, qu'ils en dégoûtent, et que l'on serait tenté d'en sortir par une décourageante fatalité. (Nous avons composé cet article en juin 1821; nous le révisons en mars 1822.....) Mais il faut vivre encore, ne fût-ce que par curiosité, pour savoir comment tout cela finira : de temps à autre nous sommes aussi retenu par l'apparition de livres dont la lecture rattache à cette vie; entre autres celui de M. de la Martine, dans lequel vous admirerez un très beau *Dithyrambe*, dont nous transcrirons bientôt une strophe finale. Il faut, pour suivre la chronologie littéraire, exprimer auparavant nos vifs regrets de ne pouvoir vous transcrire ici les plus belles strophes de la traduction faite par M. de Valmalette, de la Société des Bonnes-Lettres, du fameux *Dithyrambe*

de Dryden, sur le pouvoir de la musique, et qu'il mit dans la bouche de Thimothée, le chantant devant Alexandre le jour de sa fête : cette traduction est si belle qu'elle nous fut citée, répétée par un poète Anglais, M. L...., habile traducteur lui-même de toute la Henriade et de quelques livres de l'Enéide en très beaux vers anglais, que sa modestie rendit trop rares en ne le faisant imprimer que pour ses amis.

Nous espérons vous indemniser par les plus belles strophes de la traduction de M. Hennet.

Il chante un souverain, maître d'un peuple immense,
Grand, et par son génie digne de sa puissance,
Du destin subissant la rigoureuse loi,
Tombé, mémorable victime,
Tombé du faite des grandeurs,
Tombé tout à coup dans l'abîme
Des plus effroyables malheurs.
Proscrit dans un désert, errant sur sa poussière,
Général sans soldats, monarque sans sujets;
Parmi tant de mortels qu'il combla de bienfaits,
Il reste au roi des rois à son heure dernière,
Deux amis pour fermer sa mourante paupière;
Entouré d'ennemis par son sort attendris,
Ses yeux se sont éteints sur les traits de son fils!

Ces vers, légèrement changés par votre inexpert Cicérone, pour les accommoder à l'un des évènemens les plus frappans, quoique l'un des moins remarqués du dix-neuvième siècle, ont dû vous mettre dans les dispositions convenables pour la lecture des poésies de M. de la Martine, dont la muse est, comme le veut madame de Staël, la mélancolie; vous y trouverez un très beau *Dithyrambe*, non pas à la gloire de Bacchus, mais du Seigneur de la vigne, de celui qui la créa; ce n'est pas trop s'écarter du premier but dithyrambique. Voici les dernières strophes :

Silence, ô lyre! et vous, silence,
Prophètes, voix de l'avenir!
Tout l'univers se taît d'avance
Devant celui qui doit venir!
Fermez-vous, lèvres inspirées;
Reposez-vous, harpes sacrées,
Jusqu'au jour où, sur les hauts lieux,
Une voix au monde inconnue
Fera retentir dans la nue :
« Paix à la terre et gloire aux Cieux! »

Hélas! nous sommes bien loin encore de cet heureux moment! *Paix à la terre!* est un mot vide de sens, et l'on serait tenté de croire que celui qui devait venir n'est point arrivé, puisque ceux qui disent l'avoir reçu massacrent leurs frères : puisse-t-il du moins revenir encore, mais avec plus d'empire, nous chanterons alors

Paix à la terre et gloire aux Cieux!

Mais pourrait-il éteindre cette soif ardente de bonheur, qui se confond avec celle des larmes et du sang de ceux que ses poursuivans regardent comme leurs obstacles, leurs ennemis? pourrait-il ranimer les flammes de la charité dans le cœur de cette femme, ou plutôt de cette

furie, s'écriant à sa table somptueuse: « Nous n'aurons de tranquillité que lorsque l'on en pendra vingt par jour! Et qui donc pendre ? réponse inouie dans les temps barbares; des jeunes gens excités, irrités, égarés!.... des fils de familles et leur espoir, leur futur soutien; jeunes gens que la soif de l'instruction attire dans cette ville, moderne Babylone, si souvent théâtre de carnage!....

Faites sur ce sujet un *Dithyrambe;* tachez d'imiter Thimothée et sa voix.

La sensibilité vient régner à son tour;
Son culte plaît à la tristesse;
De l'attendrissement naît souvent la tendresse;
La pitié dispose à l'amour.

Mais ne vous écriez jamais avec le poète grec:

Vengeance! et vous, terribles Euménides,
Paraissez sur leurs fronts livides!
Voyez-vous s'agiter ces horribles serpens?
Entendez-vous leurs sifflemens?
Voyez-vous ces mânes sanglans,
Armés de flammes dévorantes,
Brandir leurs torches flamboyantes?
....
Ils ont péri dans ces combats;
Des vautours ils sont la pâture.
Courez! volez! ne leur devez-vous pas
La vengeance et la sépulture?

Non, non! point de vengeances! mais le pardon ou plutôt l'oubli demandé par le père de la grande famille. De crimes en vengeances, de vengeances en crimes, faudrait-il remplir tout un siècle de forfaits? Ah! plutôt qu'à votre voix, comme à celle de Thimothée,

Le vainqueur attristé s'assied, baisse les yeux,
Il devient sombre, sérieux;
Il pense, il réfléchit sur le destin des armes,
Sur les revers du sort, sur les coups du malheur;
Un soupir échappe à son cœur,
Et son œil est mouillé de larmes! DRYDEN, trad. d'HENNET.

Vous obtiendrez la palme dithyrambique, si par vos chants vous ramenez la paix.

Alors du Ciel calmé rappelant la tendresse,
Puissions-nous voir changer, par ces dons souverains,
Nos peines en plaisirs, nos pleurs en allégresse,
Et nos obscures nuits en jours purs et sereins! ROUSSEAU-PINDARE.

DIVISION. Le vaste champ de la littérature a ses landes, et nous nous trouvons au milieu de l'une d'elles: aucun objet agréable ne s'y présente pour nous aider à remplir le devoir que nous nous sommes assez étourdiment imposé, cher lecteur, vous amuser en vous offrant de l'instruction, ou vous faisant réfléchir sur la vôtre, d'après le précepte, *utile dulci:* nous n'avons d'espoir que celui de trouver dans ces landes, sur quelque monument poétique, une ou plusieurs inscriptions, soit en vers, soit en prose, qui chassent l'ennui, cette inanition de l'esprit, en lui offrant pour nourriture des

portions d'élémens littéraires : mais en attendant cette heureuse rencontre, puisque les ornemens nous manquent, recourons à des personnages dont la présence vous indemnisera par la beauté de leurs paroles.

Le divin Platon, auquel l'humanité tout entière ne peut opposer d'égal, Platon, le premier précurseur du Dieu fait homme, qui ne put que développer, diviniser sa morale, parce qu'elle est une et gravée primitivement dans le cœur de l'homme par la main du Tout-Puissant qui l'a créée pour la société, le divin Platon a dit :

« Il faut regarder comme un dieu celui qui sait bien définir et bien diviser. »

C'est cette science de la définition et de la *Division* qui lui mérita le nom de divin; et son émule d'Alembert s'est acquis l'immortalité par le seul développement du grand, du premier principe de la méthode dans toutes les sciences et tous les arts, définir et diviser; développement que vous admirez dans son étonnant discours préliminaire de l'Encyclopédie; discours que toute l'Europe admire et s'est approprié par la traduction, comme la meilleure carte topographique de l'immense domaine des sciences.

Vous n'auriez pas cru que l'art de définir et diviser pût approcher l'homme de la divinité; vous méprisiez les pauvres lexicographes qui définissent, comme les manœuvres de la littérature; vous oubliiez que les plus grands hommes de l'antiquité, que Platon, Aristote, Cicéron, etc., que les plus fortes têtes entre les modernes, Locke, Malebranche, Newton, Nicole, Pascal, etc., se sont occupés de définitions, recueillies dans notre Dictionnaire, parce que ce n'est qu'en définissant et divisant que l'on peut faire quelques pas dans le domaine des sciences qui, sans cela, n'est qu'un labyrinte, une mine, une carrière, un chaos.

Il est vrai que pour obtenir l'honneur d'être l'écho de ces grands hommes, il ne faut pas avoir la prétention de faire mieux, et, comme l'auteur du *meilleur* des Dictionnaires, définir le hasard : « *Combinaison* de circonstances, etc., » il fallait du moins, et sauf meilleur avis, mettre *concours*, parce que toute *combinaison* nécessite une intelligence, et que partout où cette intelligence se montre, on reconnaît, non le hasard, mais l'émanation d'un Dieu, suprême intelligence, et non pas seulement : « Un être unique, incompréhensible, *que l'on regarde* (dit le même lexicographe), » mais qui est « le principe, le maître et le modérateur de toutes choses. »

Avec les définitions bien faites, l'esprit embrasse les objets dans toute leur étendue, pénètre leur essence, en reconnaît toutes les parties constituantes, en écarte tout ce qui leur est étranger, établit tous leurs rapports et tous leurs contrastes avec les autres êtres, comme dans ces vers, première inscription qui vient égayer la matière.

Un poète définit l'esprit de parti, père de la guerre civile :

Celui qui nous défend de nous servir du nôtre,
Qui, dans les factions nous tenant engagés,

Infecte la raison des plus sots préjugés,
Lui fait voir les objets tels qu'il les voit lui-même ;
Qui, de sang-froid, s'échauffe, et rend fou par système,
Veut que l'homme aveuglé, fuyant ce qui lui plaît,
Soit l'homme d'un parti et non pas ce qu'il est;
Qui le livre en esclave à l'erreur mensongère,
Et rend faux ou douteux le vrai qu'il exagère;
Fait sur tout, contre tout, en toute occasion,
Appuyer le tranchant de sa décision;
Dont la morgue insultant à quiconque l'écoute,
Interdit la réplique et s'irrite d'un doute;
Condamne sans appel un avis différent;
Et de la tolérance apôtre intolérant,
De la société détruisant l'équilibre,
Prétend tout asservir en criant : « Tout est libre! »
Esprit aigre, chagrin, ennemi du repos,
Qui fait que dans le monde, ainsi qu'en un champ clos,
Il faut être sans cesse armé pour se défendre;
Que les plus querelleurs ont le plus à prétendre;
Que ne céder jamais est la suprême loi;
Qu'on se haït à la mort et sans savoir pourquoi.
O rage des partis! noir esprit de cabale,
Ton absurde fureur est aux vertus morales,
Ce qu'est le fanatisme à la religion.... CHABANON.

A combien de malheurs tu conduis la nation!

Vous voyez que sous la plume d'un poète la définition s'unit à l'énumération, parfois même à la description; mais une définition logique aurait accru les sables de notre désert; méditez cette inscription qu'il vous offre, puis lisez l'article DISCUSSION; reconnaissez ensuite que pour bien définir et bien diviser il faut l'œil d'aigle, du génie.

Cicéron, pénétré de ces vérités, a fait de la *Division* le premier précepte de l'art oratoire; il dit: « Dans une cause, la division exacte rend tout le discours clair et frappant; » mais ce qu'il dit ici du discours, vous devez l'appliquer à toutes les autres œuvres littéraires; la *Division* doit être pour vous l'échelle d'Ezéchiel, avec laquelle vous pourrez atteindre aux cieux ; et comme le Parnasse, quoi qu'en aient dit les poètes, ne touche pas tout-à-fait à leur voûte, il vous sera plus facile, avec elle, de le gravir et de vous y placer, lorsqu'inspiré par le génie, l'ordre vous aura prêté cette échelle sans laquelle vous courrez risque de faire des chutes terribles, pour avoir la peine de la monter encore : mais alors vous ne ferez que voltiger comme l'Arioste, errant sur les trois parties du globe; vous ne pourrez, aigle audacieux comme Homère, planer sur le monde réel ou sur le monde imaginaire, l'Olympe, que vous aurez créé; ou, si vous pouvez un instant vous soutenir sur le mont sacré, comme le fait parfois Pindare qui s'est moqué de l'ordre divisionnaire, bientôt les ténèbres envelopperont le flambeau de votre génie, vos yeux obscurcis ne pourront se fixer constamment sur le sujet que vous deviez traiter, et vous vous abandonnerez, comme Pindare, à des écarts dans lesquels le lecteur ne pourra vous suivre, non plus que vous ne pourrez suivre le vagabond Arioste, dont Ginguené, son enthousiaste anatomiste, dit lui-même, entraîné par le

torrent lumineux de la vérité : « Il est très rare de trouver quelqu'un, parmi les plus assidus de ses lecteurs, à *qui il en* reste dans l'esprit une idée nette, et qui s'en soit fait à soi-même une analyse un peu exacte. Quelquefois il s'embarrasse lui-même dans les interruptions fréquentes (impatientantes, insupportables, désespérantes) de ses récits, et il est le premier à rire avec vous de l'embarras où il vous jette. » Cet embarras, qui certes n'est jamais une jouissance, est tel, que Voltaire lui-même, qui certes avait une bonne tête, une bonne mémoire, ou du moins de nombreux secrétaires, prenant des notes, faisant des analyses, des extraits; que Voltaire, qui plusieurs fois relut l'Arioste, venant à le louer, après l'avoir longtemps auparavant critiqué, tombe dans des méprises inconcevables, confond les personnages et les faits, parce que le mélange indébrouillable de trois grandes actions, la multitude des personnages, et l'affectation de l'Arioste, du mépris pour la division aristotélique, fait de son ouvrage un vrai labyrinthe, où les routes coupées, entrecoupées à chaque instant, vous égarent, vous fatiguent, vous rendent insupportable un séjour par lui-même délicieux. L'Arioste oublia le précepte : proportionner les jouissances aux facultés de jouir; les divisions adroitement ménagées fortifiant ces facultés, doublent les jouissances; faudra-t-il vous citer pour preuve les spectacles et les festins, etc.?

Sans la *Division*, sans la définition et la description exacte, le lecteur transporté par votre génie vagabond se déplaît bientôt dans ces régions inconnues, comme celles-ci :

Mais quelles routes immortelles
Uranie découvre à mes yeux!
Déesse, est-ce toi qui m'appelles
Aux voûtes brillantes des cieux?
Je te suis.... mon âme agrandie,
S'élançant d'une aile hardie,
De la terre a quitté les bords :
De ton flambeau la clarté pure
Me guide au temple où la nature
Cache ses augustes trésors.

Grand Dieu! quel sublime spectacle
Confond mes sens, glace ma voix?
Où suis-je! quel nouveau miracle
De l'Olympe a changé les lois?
Au loin, dans l'étendue immense,
Je contemple seul en silence
La marche du grand univers;
Et dans l'enceinte qu'il embrasse,
Mon œil surpris voit sur sa trace
Retourner les orbes divers.

Portés du couchant à l'aurore
Par un mouvement éternel,
Sur leur axe ils tournent encore
Dans les vastes plaines du ciel.
Quelle intelligence secrète
Règle en son cours chaque planète
Par d'imperceptibles ressorts?
Le soleil est-il le génie



Qui fait avec leur harmonie
Circuler les célestes corps?

Au milieu d'un vaste fluide,
Que la main du Dieu créateur
Versa dans l'abîme du vide,
Cet astre unique est leur moteur;
Sur lui-même agité sans cesse
Il emporte, il balance, il presse
L'éther et les orbes errans;

. . . .

Sans cesse une force contraire
Vers lui repousse les torrens.

MALFILATRE.

La tête vous tourne, votre imagination se noie, entraînée, submergée par ces torrens, transporté dans des régions inconnues comme celles-ci, divisées par contrées plus brillantes ou plus voluptueuses les unes que les autres; comme le Dante, plus régulier et plus retenable, si l'on peut dire, a séparé le Paradis et le Purgatoire dans sa divine Comédie, titre assez singulier, puisque le troisième chapitre est l'Enfer; vous regrettez votre humble terre où d'heureuses *Divisions* topographiques vous empêchent de vous égarer, sans mettre obstacle à vos jouissances.

Attachez-vous donc fortement à la division, comme à l'échelle d'Ezéchiel, pour vous élever avec sécurité dans les cieux, ainsi que les astronomes, les mythologues, les fondateurs de la religion universelle, du culte du soleil, religion dont était le poète, puisqu'il finit en s'écriant:

Je te salue, âme du monde,
Divin soleil, astre de feu;
De tous les biens source féconde,
Soleil, *image* de mon Dieu!
Aux globes qui, dans leur carrière,
Rendent hommage à ta lumière,
Annonce Dieu par ta splendeur;
Règne à jamais sur ses ouvrages;
Triomphe, entretiens tous les âges
De son éternelle grandeur.

Quelle plus noble image de Dieu que ce soleil, souverain de l'espace étoilé, que ces fondateurs de religions divisèrent en douze maisons du soleil; *Division* à laquelle ils prétendent ramener celle même de l'histoire sacrée. (*Voyez* DUPUIS, *Origine des Cultes.*)

Mais vous savez que l'échelle d'Ezéchiel ne fut visible que pour lui; qu'il en soit de même pour vous, ou plutôt pour votre lecteur; que vos *Divisions* soient presque imperceptibles, et non comme une chaîne, une grille semblable à celle que l'on pose sur la bouche d'un abîme ou bien à l'entrée d'un cimetière. Votre *Division* ne doit être apparente que comme ces traces légères qui vous indiquent la route sur la verte pelouse d'une immense prairie: l'homme dans l'esclavage est essentiellement avide de l'indépendance intellectuelle; la lui ravir, c'est tuer son âme: il se sent autre chose qu'une vile matière, qu'une bête de somme; il y a du divin dans sa tête, et ce divin est inséparable de la liberté: ne laissez donc qu'entrevoir les chaînes, les *Divisions*, et n'imitez pas les orateurs sacrés qui vous

montrent trois ou quatre points : les choses de ce monde, l'admiration, les louanges, la gloire, ne sont pas pour eux; ils doivent se traîner humblement terre à terre comme le Christ portant sa croix, et leurs deux, trois ou quatre points, montrent, si l'on peut dire, la simple bure, dont, pour eux, l'éloquence doit être revêtue, comme les premiers apôtres que ne décorait point une brillante soie.

Il serait aussi imprudent de critiquer ceux qui vivent de l'autel, que de toucher à l'autel même : comme l'arche sainte, il foudroie ses ennemis; de plus, si la critique est assez naturellement dans notre esprit, elle n'est point dans notre cœur; ainsi nous nous garderons bien de blâmer le dernier et fameux prédicateur que nous avons entendu, bien moins encore le parti puissant auquel il a fait hommage de son talent; et, pour éviter tout reproche, tout péril, nous copierons, et vous y gagnerez, cher lecteur, ce que le malin La Bruyère, le Molière de la vile prose, disait des prédicateurs divisionnaires :

« Depuis trente années on prête l'oreille aux déclamateurs, aux énumérateurs; on court ceux qui peignent en miniature. Il n'y a pas long-temps qu'ils avaient des chutes ou des transitions si ingénieuses, quelquefois même si vives et si aiguës, qu'elles pouvaient passer pour épigrammes. Ils les ont adoucies, je le veux, et ce ne sont plus que des madrigaux; ils ont toujours d'une nécessité indispensable et géométrique, trois sujets admirables de vos attentions; ils prouveront une telle chose dans la première partie de leurs discours, cette autre dans la seconde partie, et cette autre dans la troisième : ainsi vous serez convaincus enfin d'une certaine vérité, et c'est leur troisième point : de sorte que la première réflexion vous instruira d'un principe des plus fondamentaux de votre religion; la seconde, d'un autre principe qui ne l'est pas moins; et la dernière réflexion d'un troisième et dernier principe le plus important de tous, qui est remis pourtant, faute de loisir, à une autre fois. Enfin, pour reprendre et abréger cette *Division* et former un plan..... Encore! dites-vous, et quelles préparations pour un discours de trois quarts d'heure? Il semble à les voir s'opiniâtrer à cet usage, que la grâce de la conversion soit attachée à ces énormes partitions. » Le curieux de cette critique est qu'elle porte sur l'un des pères de notre église qu'il serait aujourd'hui dangereux d'attaquer ainsi, sur l'aigle de Meaux, qui paya tribut au mauvais goût de son siècle par des *Divisions* trop méthodiques.

Depuis, ces *Divisions* furent moins usitées, du moins par les fougueux prédicateurs à la Bridaine, plus occupés à frapper fort qu'à frapper juste, et parlant des yeux, du visage, des mains, des pieds, des poings, de tout le corps; véritables énergumènes s'efforçant d'allumer l'imagination de leurs auditeurs qui, fortement impressionnés, fanatisés, coururent à leurs bibliothèques, en arrachèrent précipitamment les œuvres de Voltaire, de Jean-Jacques, etc., et les portèrent, aidés de toute leur famille, à la place publique, en firent des *autodafés* sur des bûchers dans lesquels ils eussent jeté leurs

auteurs, fauteurs et adhérens, s'ils les avaient tenus; puis, rentrés chez eux, intimèrent à leurs gens l'ordre d'aller à confesse; oubliant que le pardon obtenu d'un vol invite à la récidive.... Mais que dire de ceux auxquels dix-huit cents ans d'expérience n'avaient rien appris? Inutilement leur aurait-on dit qu'il vaut mieux offrir au peuple la vertu récompensée sur la terre, et le vice puni; ils auraient répondu : « C'est nier la vie à venir, le Paradis : » sophisme spécieux : il est impossible que la faiblesse de la nature de l'homme, que la complication des évènemens de la vie, de leurs causes, de leurs effets, établissent une proportion toujours exacte et constante entre les peines de l'homme vertueux et sa récompense, entre les jouissances coupables des méchans et leur punition : de l'admission d'un grand, d'un évident ordre de choses, qui punit et récompense nécessairement, mais généralement, sur ce globe, on ne peut conclure qu'il n'existe point un autre et plus heureux ordre dans un globe plus parfait, pour les hommes vertueux; comme un ordre de choses plus terrible encore que sur ce globe, dans un astre grossier, dans la nébuleuse, par exemple, pour les punitions des méchans; mais un Dieu juste ne peut donner la possession de l'un de ces séjours et la juste délivrance de l'autre au prix de pratiques inutiles à lui comme à l'humanité.

Eh! ce peut n'être pas ici des rêveries : transportez-vous, en imagination, dans un astre plus pur, écoutez ce que des intelligences plus parfaites que l'homme vous raconteront de la terre, et vous croirez rêver. Ne mettez point de bornes à la toute-puissance divine; elle peut tout ce que vous imaginez, ou plutôt vous ne l'imaginez que parce qu'elle le peut; d'elle seule vous avez reçu cette faculté pittoresque et créatrice de former d'autres mondes! Mais, dans celui-ci, qu'il faut prendre tel qu'il est, l'ordre, la *Division* dans les actions, dans les sciences comme dans les discours, soutiennent l'humaine faiblesse, et ce serait un tort, à notre avis, que de la chasser, surtout des sermons, que le prédicateur doit faire pour le bonheur de son troupeau, non pour sa propre gloire. La *Division*, bien prononcée, grave mieux la morale dans la mémoire : ici, nous avons le bonheur de pouvoir nous appuyer de l'autorité du ménechme de Jésus, de Fénélon, honoré, comme son maître, de la haine des esprits faussés et des cœurs endurcis par le cupide orgueil; Fénélon vous dit :

« Quand on divise, il faut diviser simplement, naturellement; il faut que ce soit une *Division* qui se trouve toute faite dans le sujet même; une *Division* qui éclaircisse, qui range les matières, qui se retienne aisément, et qui aide à retenir tout le reste; enfin, une *Division* qui fasse voir la grandeur du sujet et de ses parties. » Il ne faut pas que l'on puisse voir dans le prédicateur « un homme qui entreprend de vous éblouir, qui vous débite trois épigrammes ou trois énigmes, qui les tourne et retourne avec subtilité, de sorte que vous croyez voir des tours de passe-passe. » *(Dialogues sur l'Eloquence.)*

Un autre professeur moderne a cru devoir, dans sa *Poétique se-*

condaire, multiplier, subdiviser les genres d'œuvres littéraires; il s'est attiré les reproches d'un illustre et très habile critique, bien fait pour être un grand maître, et que nous copions pour n'être coupable que comme l'écho. « C'est un terrible littérateur que M. Publicola Ch*** : il est plus sévère que Boileau..... Son quatrième chant fait sentir combien, à quel point l'Art poétique est incomplet; combien de genres ce pauvre Boileau avait oubliés! l'opéra-féerie, la tragédie lyrique, la pastorale lyrique, le drame et la comédie lyriques, l'oratorio, la cantate, la romance, et les pièces en vaudeville, moral, parade, madrigal (ou madrigalique) et poissard. » (Dussault.) Ajoutons, l'épopée romanesque ou le roman épique de l'école romantique. Qu'aurait dit le critique si cette énumération avait été prolongée par le poète didactique, en y mettant les gazèles et les cassides arabes, les tensons, les sirventes, etc., de la langue romane, sœur aînée du romantique; enfin, si pour le faire tomber en syncope il eût chanté la *tramélogédie*, mot et chose inventés par l'indépendant Alfiéri, ce mortel ennemi des Français.

Pourquoi donc ce critique sévère ne permet-il pas de donner des noms à des genres existans? Sont-ils bons? la question devient délicate: certes, nous n'aurons pas l'imprudence de la discuter, encore moins de reprocher au poète didactique d'avoir oublié le genre romantico-mélancolico-rêveur, créé par une sorte de triade littéraire très respectable par ses talens, et très admirable pour ses œuvres, MM. F. Schlégel et Sismondi, tenant chacun par une main madame de Staël, et dansant une ronde autour de la statue de la critique française dont ils se moquent, mais qui le leur rend bien; car elle les accuse, et particulièrement M. Sismondi, d'avoir placé ce genre romantique au premier rang entre les genres, quoiqu'il ait dit: « La littérature qui a servi de modèle à tous les autres (la provençale très romantique) n'a pas produit un chef-d'œuvre, pas un ouvrage de génie dont le nom ait atteint à l'immortalité..... » quoique cet excellent écrivain admire et vante l'école classique: mais nous sommes très exclusifs, et les absens ont tort.

Cependant on ne peut nier que ces trois professeurs, auxquels il faut adjoindre le sage M. Ginguené, n'aient blâmé la rigoureuse méthode de l'école classique, et beaucoup vanté le mépris de l'ordre affiché par les carbonari romantiques, Boiardo, l'Arioste, etc., etc., lesquels ont tout simplement versifié nos vieux romans gaulois, fort peu respectueux envers l'ordre, cet ami des jouissances. Les imiter serait donc retourner à l'enfance de l'Art.

Malgré ces autorités, ces exemples conformes au goût des Italiens qui s'ennuyaient au récit d'une seule action (ils voulaient que trois au moins marchassent de front); suivez l'ordre, adoptez les *Divisions*.

« La *Division*, a dit le divin Fénélon, soulage la mémoire de celui qui parle (comme de ceux qui l'écoutent); le peuple retient mieux la *Division* que le reste..... les choses sensibles et de pratique sont celles qu'il retient le mieux. » (*Voyez* Sermon.)

Dans les *Discours* tels que les académiques, les cérémoniels ou

ceux de pompe et d'apparat, suivez les traces du majestueux Cicéron; il distingue deux *Divisions;* la première qui désigne l'objet unique dont il doit s'occuper; la seconde qui trace la route à suivre pour atteindre au but, la démonstration.

Cette seconde *Division,* la plus importante, exige la brièveté qui n'admet que le nécessaire, écarte tout l'inutile : ici, point d'ornemens; réservez-les pour le corps du discours; ce doit être le cercle et ses rayons montrés à l'œil, avant que vous remplissiez le cadre du tableau que vous vous proposez d'y tracer. Cette *Division* a pour modèle ces miroirs coniques qui offrent au centre une image parfaite, composée de détails indécis; elle est le kaléidoscope qui vous présente une étoile brillante et diversement coloriée, formée au point de vue par la réunion d'objets divers, informes, et de chétive apparence.

La seconde qualité de la *Division* est l'intégrité : n'oubliez rien après quoi vous soyez obligé de courir; point de marche rétrograde : pendant ce temps l'inattention vous ravirait votre trésor, et vous feriez une promenade dans ce que l'on nomme au Palais la salle des pas perdus.

Enfin, Cicéron exige la simplicité, *paucitas,* mot qui serait mieux rendu par l'économie, l'épargne, la brièveté vous défendant les ornemens inutiles; l'économie vous défend les objets étrangers à votre sujet : ainsi vous distinguerez l'économie de la paucité, de l'épargne à bien dire; car vous tomberez dans un pléonasme, une redondance oratoire, si vous dites : « Ce dont j'accuse mon adversaire, je vais prouver qu'il a voulu le faire, qu'il l'a pu faire, et qu'il l'a fait; » ces derniers mots disaient tout : retranchez donc les deux premières parties très inutiles de votre *Division* superflue.

« Toutes ces règles, s'écrie Marmontel, sont celles du bon sens; » et si vous avez pris cet auxiliaire, vous les aurez devinées, suivies d'instinct sans avoir lu Cicéron, ce qui serait un tort pour vous, orateur de profession; mais une dame l'a dit :

Le sens commun est plus rare qu'on pense.

Elle en savait, et nous tous en savons quelque chose, car tous tant que nous sommes, lorsque nous regardons en arrière, nous reconnaissons qu'il nous a maintes fois manqué; nous voyons que le chemin que nous avons suivi dans le champ de la vie, loin d'être le plus droit et par conséquent le plus court, le plus sûr, était tout tortu; nous rougissons de nous-mêmes, de notre oubli de la logique et de la géométrie morale, qui devaient nous conduire au bonheur par la droite ligne de la vertu : profitons de la leçon du passé, fixons nos regards sur cette immortelle beauté, comme sur notre unique but; que chaque pas nous conduise vers elle, et pour y parvenir, faisons usage de la *Division;* voyons quels sont les points remarquables sur la ligne droite tracée d'elle à nous : ce seront les préceptes les plus frappans de la philosophie divine et humaine, l'adoration de Dieu, l'amour du prochain, et le respect de soi-même : faites sur ce sujet

un discours, les subdivisions se présenteront naturellement à vous; mais n'en surchargez pas la mémoire du lecteur, ni son esprit; il s'y perdrait, s'y embarrasserait comme l'oiseau pris sous le filet.

Pour bien tracer vos *Divisions* naturelles, méditez long-temps votre sujet, observez-le sous toutes les faces, dans tous ses rapports, et fixez-vous aux plus essentiels; pénétrez-en toutes les profondeurs; nous vous le répétons :

Cui lecta potenter erit res
Nec facundia deseret hunc nec lucidus ordo.

« Celui qui se sera fortement emparé de sa chose, ne sera point abandonné par la fécondité ni par l'ordre lumineux, » par cet ordre, notre dernier auxiliaire, sans lequel le plus riche trésor des plus grandes beautés n'est qu'un garde-meuble, un magasin de décorations d'opéra, non une magnifique galerie de tableaux dans laquelle votre imagination doit faire une petite promenade pour reposer votre esprit de ce fastidieux didactisme, de cette marche pénible sur les sables du désert; si votre imagination ne vous offre point ce souvenir, suivez un poète dans celle du Luxembourg :

Je me vois transporté sous ces arcs somptueux
Où Rubens étala ses chefs-d'œuvre fameux.
L'âme de Médicis a passé dans mon âme;
Sa tristesse m'accable et son ardeur m'enflamme.
Rubens! divin Rubens! quel est l'art enchanteur
Qui t'ouvre, par mes yeux, un chemin à mon cœur?
. . . .
Feu divin! feu sacré que ravit Prométhée!
De Lebrun c'est par toi que l'âme est exaltée,
Lorsqu'il offre, à mes sens, de douleur éperdus,
Les traits vivans encor d'un héros qui n'est plus;
Et lorsque parcourant le temple de l'Histoire,
Il nous peint les vainqueurs couronnés par la gloire.
. . . .
Sous un feuillage épais, une jeune bergère,
Foule d'un pied léger la naissante fougère;
Au son des chalumeaux, et la coupe à la main,
Les satyres en chœur chantent le dieu du vin.....
Peintre naïf, Téniers, c'était dans les bocages,
Où le goût te guidait, que tu pris ces images.
. . . .
Voyez du Titien la trompeuse couleur :
En fascinant les yeux il pénètre le cœur.
. . . .
De l'athlète Milon quel est le sort affreux;
La vaine illusion ne trompe pas mes yeux!
Déchiré par un loup il ne peut se défendre,
Et son silence même à moi se fait entendre!
Je te vois t'épuiser en efforts superflus,
Je vois tes nerfs, tes bras, avec force tendus;
Dans mon cœur palpitant tu portes mille alarmes!
Je partage tes maux; ils font couler mes larmes.
Milon! Milon! je souffre en te voyant souffrir,
Et, bravant le danger, je vais te secourir :
Je cours à toi..... O ciel! quel étonnant prodige!
Je repousse une toile, et c'était un prestige!

MICHEL.

Le poète, vous le voyez, même dans l'entraînement de l'enthousiasme

a, sur les pas de l'ordre, suivi des *Divisions* naturelles qui placent les images dans les cases de votre mémoire.

Cet ordre renouvellera pour vous, à l'aide de la *Division*, des objets déjà traités; vous les offrirez comme des créations, et personne ne vous soupçonnera d'imitation : c'est ainsi qu'un lapidaire fait un diadême, une couronne, de pierreries qui étaient à des boucles de souliers, à la jeannette qui flottait sur le sein d'une jolie femme, ou bien au jouet de son enfant, si c'était une princesse. Avec cet ordre, vous serez comme le médecin de Boileau, comme Perrault, peut-être, médecin d'abord, puis l'architecte du Louvre, car le maître était malin; médecin, quoi qu'il en soit, qui

Savant hâbleur, dit-on, et célèbre assassin,
Lui seul, il fit long-temps la publique misère.
Là, le fils orphelin lui redemande un père;
Ici, le frère pleure un frère empoisonné;
L'un meurt vide de sang, l'autre plein de séné.
. . . .
Il quitte enfin la ville en tous lieux détesté.
De tous ses amis morts un seul était resté :
. . . .
Le mène en sa maison de superbe structure;
C'était un riche abbé, fou de l'architecture.
Le médecin, d'abord, semble né dans cet art;
Déjà de bâtimens parle comme Mansard.
D'un salon qu'on élève il condamne la face;
Au vestibule obscur il marque une autre place,
Approuve l'escalier tourné d'autre façon;
Son ami le conçoit, appelle le maçon.

Enfin, pour abréger,

Notre assassin renonce à son art inhumain,
Et désormais, la règle et l'équerre à la main,
Laissant de Galien la science suspecte,
De méchant médecin devient bon architecte.

C'était Perrault, n'en doutez plus, mais imitez-le; méditez l'art des définitions et des *Divisions*, sans lequel il ne peut y avoir de belle architecture ni de beaux poëmes, ni de beaux ouvrages, dans aucun des Beaux-Arts; Perrault lui-même vous le prouve : il a, pour ménager des jours, mal divisé sa colonnade, défigurée par des colonnes accouplées. Que le bon sens et le bon goût, libres de toute influence, vous guident dans vos *Divisions* en général, et vous deviendrez, intellectuellement parlant, si d'ailleurs vous avez du génie, vous deviendrez un grand homme en quoi que ce soit. Si c'est en littérature, faites une application de ce précepte machiavélique :

Divide et impera,

divisez et vous commanderez à votre sujet, comme les souverains commandaient aux leurs en les divisant, et les leurrant d'un bonheur

Toujours promis et n'arrivant jamais,

parce que la *Division* est autant nuisible en politique qu'elle est utile dans les arts.

DRAME. La *disputomanie* française eut une merveilleuse occasion de s'exercer, au sujet du *Drame*, sur deux ou trois questions : qu'est-ce que le *Drame?* quel rang lui donner dans la hiérarchie littéraire? est-il préférable à la tragédie? faut-il le lui substituer? « Depuis trente ans, dit La Harpe, qui d'ailleurs croirait s'avilir en s'occupant de ce qu'il appelait sans doute un bâtard de Polymnie, depuis trente ans, des amateurs ont voulu faire cette substitution. » Temps fortunés! où nos pères luttaient pour défendre leurs plaisirs et non leurs droits les plus sacrés, leur liberté, leur dignité d'hommes pensant librement, et de citoyens; où des torrens de paroles et d'encre, non de larmes de sang ou d'injures, ne coulaient point entre les combattans! Qu'ils furent coupables, ceux qui, par des abus intolérables, amenèrent les excès qui, troublant et terminant ces beaux jours, leur firent succéder un siècle d'horreurs, toujours prêtes à se renouveler : car elle s'accomplira peut-être, la prédiction fatale, et la révolution, comme Saturne, dévorera ses enfans, c'est-à-dire, tous ceux qui naquirent et vécurent dans cette étonnante période qui doit changer les destins de l'humanité : puisse être en bien!

Ce *Drame* terrible de la révolution, dont les personnages, renouvelés, substitués, sont en présence avec les mêmes passions et les mêmes armes, menaçant la patrie des mêmes et de plus grands malheurs; ce *Drame* ne peut être inutile sous la main du Très-Haut, qui l'avait ordonné, du moins permis : les maux et les biens se succèdent; il atteindra son but, la réforme des mœurs et la perfection de la civilisation par le triomphe des lumières et de la vraie philosophie, sœur de la religion*, sur le philosophisme, la superstition, le fanatisme.

Cette expression, ce *Drame* terrible, n'est ici prise que dans la plus grande étendue de la signification du mot : action théâtrale, soit tragique, soit comique. Le théâtre fut notre malheureuse patrie; le tragique y dominait horriblement; mais le comique, le ridicule, le burlesque même y trouvèrent trop souvent leur place : des victimes moururent en riant; des monstres rirent en les voyant mourir, et le plus grand nombre des personnages fut précisément ce qu'il était nécessité d'être pour le *Drame*, des hommes au-dessous des grands, des princes et des rois, au-dessus desquels ils voulaient ridiculement se placer, au nom de l'égalité.

Vous entrevoyez la nature du *Drame* et sa définition. Vos idées seront complètes; vous pourrez répondre à cette première question : qu'est-ce que le *Drame?* lorsque nous vous aurons dit que l'on entend d'abord par *Drame* en général, la tragédie, la comédie; puis, dans une acception particulière, *la tragédie bourgeoise*, c'est-à-dire, dont les personnages sont ce que l'on nomma, sous l'empire, des pékins, des calicots, des marchands, etc., en un mot, des hommes dont les destinées n'entraînent point celles d'un grand nombre d'hommes, politiquement parlant; car la catastrophe d'un manufacturier, d'un fabricant, entraînât-elle la ruine de cinq à six mille ouvriers, et d'autant d'agens chez l'étranger, comme il serait arrivé si la maison

de Médicis eût failli, loin de monter sur des trônes; cette catastrophe très tragique ne pourrait être l'action (*voyez* ce mot) d'une tragédie, le récit dialogué fût-il en vers; mais seulement d'un *Drame* proprement dit, et honni par nos maîtres français, La Harpe, Le Mercier, Dussault, etc., etc.

On entend encore par *Drame*, le récit dialogué, propre au théâtre, soit en vers, soit en prose, d'une action tragi-comique ou comi-tragique, selon les doses du tragique et du comique, mélange ordinaire dans la vie, qui toujours offre quelque chose de burlesque, fût-elle d'un empereur. Le *Drame* accueille ce burlesque, dédaigneusement rejeté par la tragédie, toujours montée au grandiose sur le cothurne, mais avidement accueilli par la comédie, qui doit rire, avant tout. Ce mot *rire* fait naître une distinction plus frappante : la tragédie *pleure* sur les infortunes de grands personnages; la comédie rit de tous les ridicules; le *Drame* pleure et rit de toutes les humaines misères : parfois, les deux derniers genres étant frère et sœur, se mêlent, se confondent; mais la critique rompt leur union incestueuse, en les flagellant vigoureusement.

Après ces dernières réflexions, hasardées par votre Cicérone, venons aux autorités, qui rectifieront ses méprises s'il s'est fourvoyé.

L'Académie définit le *Drame*, dans son acception générale, « poëme composé pour le théâtre, et représentant une action (dialoguée), soit comique, soit tragique. » Cette définition trancherait toute difficulté : le *Drame* ne serait autre chose que la tragédie ou la comédie. Mais, depuis cette définition, le mot reçut une acception spéciale. Marmontel dit : « On donne aujourd'hui, plus particulièrement, le nom de *Drame* à une espèce de tragédie populaire, où l'on représente les évènemens les plus funestes et les situations les plus misérables de la vie commune. » Définition qui paraîtrait dictée par la prévention, si l'auteur n'avait point été partisan du *Drame;* car une espèce de tragédie populaire (expression inexacte, le peuple ne pouvant paraître qu'en chœur, et non comme acteur, dans la tragédie, disons une pièce de théâtre) où l'on représente les situations les plus *misérables* de la vie humaine, n'est plus un *Drame*, mais un *je ne sais quoi* réservé pour les tréteaux de la foire, et même pour le théâtre des gueux, qui pourraient en être les acteurs et les spectateurs, lorsqu'ils se réunissent pour se partager leur butin, se mettent à leur aise en se débarrassant de leurs costumes, de leurs emplâtres, se redressant et paraissant des hommes rajeunis ou guéris, comme si Jésus-Christ et ses apôtres venaient d'en faire les objets de leurs miracles; car les aveugles voient, les boiteux marchent, et les manchots découpent les volailles, passent les brocs de vin, et versent galamment à boire aux Hébés redressées, dégagées de leurs haillons; il n'y a que ceux qui ont des *membres d'or*, c'est-à-dire brisés, ou bien ulcérés par art ou par accident, qui restent tels qu'ils sont, et souvent, échauffés par le vin et les liqueurs, en viennent aux couteaux, comme dit l'Académie; le *Drame* marmontélique commence, et tous ceux qui tombent sous la table ne sont pas renversés par

Bacchus. Le tragique met à mal, et même à mort, quelques personnages; mais aussi le comique s'en mêle, surtout lorsque l'on y voit adjuger la palme et les plus forts lots à un boiteux à jambe toujours suppurante, auquel le président adresse ces paroles flatteuses : « Ta jambe vaut de l'or! »

Ce serait trop avilir le *Drame*, que de donner son nom à ces espèces de tragédies populaires où l'on représente au naturel les évènemens les plus funestes et les situations les plus misérables de la vie commune. Cependant, la définition serait parfaitement appliquée; donc elle n'est pas juste. Il faudrait appeler cette pièce une farce tragi-burlesque, digne du burin de Calot, ou de Duplessis-Bertaut, qui le remplace. Recourons à une autre définition, pour répondre à la question : qu'est-ce que le *Drame?*

« C'est, dit M. l'abbé Gattel, ou M. de Champollion-Figeac, son éditeur, dans une acception moderne et moins étendue, une espèce particulière de pièce de théâtre qui n'est ni tragédie, ni comédie, ni tragi-comédie. » Complétons la définition : ni comi-tragédie; l'une nécessite l'autre : vous voilà bien avancé! Pour fixer vos idées, vous recourez au *Nouveau*, c'est-à-dire au *meilleur* des dictionnaires, à celui dont le rédacteur dit : « On ne nous taxera pas de beaucoup d'amour-propre, si nous pensons que notre ouvrage est meilleur que le vieux dictionnaire de l'Académie (toujours neuf, cependant, parce que la langue de Racine, Boileau, Pascal, etc., est fixée), et que tous ceux qu'on a publiés jusqu'à présent. » Certes, vous soupirez après sa définition du *Drame;* la lumière va jaillir! hélas! non : il a copié Gattel, et mot pour mot, sans prendre assurément ce qu'il a de meilleur; car, avec ces *doctes* définitions, vous savez bien ce que n'est pas le *Drame*, mais non ce que c'est : attendez, ces MM. vous disent : « On l'a aussi appelé *tragédie bourgeoise*. » Voilà votre bouche bien dérangée par des hiatus inharmonieux, mais en êtes-vous plus instruit? non : ce mot *tragédie bourgeoise* fut imaginé par des conciliateurs maladroits; ce mot de tragédie bourgeoise ne peut résoudre la question; l'alliance des mots était vicieuse, impossible, puisque la tragédie est « une pièce de théâtre, qui représente une action grande et sérieuse entre des personnes illustres, etc., » qui ne peuvent par conséquent être des bourgeois; la chose est évidente. La tragédie pleure noblement, et le *Drame* rit et pleure tour à tour, et comme tout le monde.

Qu'est-ce donc que le *Drame?* Nous répondrons, sauf meilleur avis : c'est la représentation scénique d'une action tragique dont les personnages sont de simples particuliers : *si quid nosti rectius illis*, si vous trouvez quelque chose de mieux, *candidus imperti*, communiquez-le avec candeur, et nous l'adopterons.

Cette définition, qui n'exclut nullement le comique, car, comme l'a dit madame de Staël, il y a toujours quelque chose de burlesque dans le sérieux de la vie, ne fût-ce que le dénouement de l'amour, auquel amusement ne se dégraderaient pas des anges, ni tous ces êtres aériens, ces sylphes, ces gnômes, ces salamandres, ces ondins qui

se multiplient par un simple baiser d'amour; cette définition assigne aussitôt le rang au *Drame*, après la comédie, qui n'exclut pas non plus les rois en déshabillé; nous avons même le grand Frédéric sur nos planches : elle peut aussi résoudre la question plus épineuse : faut-il le substituer à la tragédie? Comment! vous hésitez, M. le professeur? allez-vous dire. Entendons-nous et *distinguo*, je distingue, comme disent les logiciens : considérez-vous le *Drame* sous le rapport de l'art? Point de doute, *procul este profani!* loin de la tragédie, *Drame* profane! vous n'êtes qu'un bourgeois, un vilain, un pékin, inconnu de l'antiquité; la tragédie porte deux ou trois cents quartiers de noblesse; elle date de la première olympiade, et bien avant, sans doute, comme la comédie, lorsque les acteurs, Thespis à leur tête, croyons-nous, bien barbouillés de lie, se promenaient dans des chars à la russe, en débitant, entourés de musique, leurs comédies avec de l'orviétan, sans doute, ou des vulnéraires du Mont-Parnasse, dont ils durent faire un prodigieux débit; ce ne sont pas là des contes bleus, écoutez le maître :

Thespis fut le premier qui, barbouillé de lie,
Promena par les bourgs son heureuse folie;
Et d'acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
Amusa les passans d'un spectacle nouveau.

Le maître parlant de la comédie, puis, immédiatement après, d'Eschyle, de Sophocle, il est probable qu'alors on ne distinguait pas la tragédie de la comédie.

Le *Drame* n'a point une aussi haute noblesse; aucun généalogiste littéraire ne s'est occupé de son blason; nous le croyons né dans ces heureux siècles de douceur, de bienfaisance, de paisibles ténèbres, où de pieux pélerins jouaient les mystères, notamment celui de la Passion; et si vous voulez vous en faire une juste idée, grimpez joyeusement au Calvaire, ou mont Valérien; voyez toutes ces statues de pierre, jadis barbouillées en multicolor, du moins les avons-nous vues telles avant la révolution; opérez un miracle, l'imagination peut tout; animez toutes ces statues, donnez-leur la parole, vous aurez les mystères joués par les enfans de la Passion, vous aurez peut-être le premier de nos *Drames*, si ce n'est qu'ils ne riaient point. Cependant nos aïeux furent bientôt scandalisés, sinon dégoûtés, de leurs scènes, qui dégénérèrent, par amour du changement. Il leur fut défendu, sous peine de la hart, de les continuer; et alors, probablement, ils mirent en scène la vie commune, avec son tragique et son comique, et voilà notre *Drame* au maillot. Nous disons notre *Drame*, à cause de sa forme, de ses limites méthodiques; car, chez tous les peuples de la terre, même chez les sauvages, les scènes principales de la vie humaine sont représentées au naturel, mais sans règles aristotéliques, et nos voisins les Espagnols eurent des représentations de *Drames* dont les actes, multipliés à l'infini, remplissaient autant de soirées au théâtre. De *grands* hommes, Arnault le dramaturge, Diderot le philosophe enthousiaste, ce qui ne s'accorde guère, et d'autres, entreprirent de former le *Drame*, de l'élever au rang tra-

gique; car c'est de Diderot et de ses élèves que La Harpe a dit : « Depuis trente ans, les amateurs ont voulu substituer le *Drame* à la tragédie »; mais c'est en vain; quoi qu'ils fassent, le *Drame* ne put être qu'un bourgeois dans l'ancien régime, un pékin sous l'empire; il ne sera qu'un vilain sous la monarchie; il est citoyen dans une république; il redeviendra bourgeois éligible, admissible même au Parnasse; nous adoptons la charte romantique; surtout s'il fait agir scéniquement et parler en prose des personnages illustres, dignes de la tragédie, s'ils parlaient en vers, et s'il les offre en déshabillé, tels que les voyait le poète qui a dit :

Il n'est point de héros pour son valet de chambre.

Le *Drame* cependant a ses héros, mais bourgeois, ou vivant bourgeoisement : ses personnages sont ceux de la comédie. Quoi qu'il lui arrive, toujours ses personnages seront-ils, généralement parlant, des hommes plus près de nous, partageant notre commune destinée, étant à moitié de misère avec nous, et, sous ce rapport, le *Drame*, qui les met en action, luttans contre le malheur, sera moralement préférable à la tragédie, comme plus utile, plus instructif : ne dites pas non, parce que Marmontel dit oui. Nous allons vous le démontrer, à moins que vous n'ayez l'humeur de cette dame sceptique, philosophe récalcitrante, qui s'écriait : « Je n'aime pas que l'on me prouve, » si ce n'était l'admiration ou l'amour, sans doute : jamais femme ne les refuse, de qui que ce soit, fût-elle une vestale, fût-elle reine : l'admiration et l'amour sont l'aliment d'une âme féminine, allions-nous dire; mais les âmes masculines en sont également avides. Quoi qu'il en soit, nous rentrons ici dans le domaine du *Drame*, et l'amour d'un pékin pour une reine; par exemple, celui du petit Barnave pour l'infortunée Marie-Antoinette, qu'il voulut sauver, entreprise qui le conduisit à l'échafaud; cet amour, non compris cette mort, ne sortirait point du *Drame*.

Marmontel ajoute hérétiquement : « Dans aucun temps, parmi les peuples éclairés, intéresser et émouvoir n'ont été l'objet du spectacle. » Vous l'aviez cru cependant, et La Harpe pensait tout autrement que Marmontel, puisqu'il a dit : « Le *Drame* exige nécessairement de l'action, des évènemens, des vicissitudes, des craintes, des espérances, etc. » Ne sont-ce pas là les grandes causes de l'intérêt et de l'émotion?

Voltaire dit : « La tragédie bourgeoise fut une espèce bâtarde, qui n'étant ni comique ni tragique (disons mieux, étant l'un et l'autre), manifestait l'impuissance de faire des tragédies et des comédies. Cette espèce, cependant, avait un mérite : celui d'*intéresser;* et dès qu'on intéresse, on est sûr du succès. » Comment donc les poètes, parmi les peuples éclairés, pourraient-ils dédaigner cette émotion, cet intérêt?

Vous n'allez au spectacle dramatique que pour éprouver de l'intérêt, de l'émotion; ce même motif conduit de belles dames à la Grève; les hommes ne se réunissent que pour se procurer des émotions, et le

bonheur parfait les tue d'ennui; les princes, les rois les premiers, parce que leur bonheur, leurs richesses, leurs courtisans, leurs idolâtres, leur évitent ces émotions: il faut des malheurs et des larmes dans l'assaisonnement de la vie, si ce n'est pour ceux qui vivent dans leur tête ou dans les livres : encore le malheur n'y manque-t-il pas; l'histoire en est le récit presque uniforme; la vie de l'individu, comme de l'espèce, n'est qu'un *Drame*.

Vous avez donc cru que vous alliez au spectacle pour éprouver de l'intérêt, de l'émotion? vous vous êtes trompé, c'est pour recevoir cette belle leçon de Marmontel :

Tout mortel est chargé de sa propre douleur.

« Les Grecs *savaient qu'il y avait* partout des hommes imprudens, etc..... mais, ce qu'il importait de leur apprendre, c'est que, dans les rois, l'imprudence, la passion, l'erreur ou la méchanceté, avaient des effets effrayans et des suites épouvantables (il n'était pas nécessaire d'aller au spectacle pour cela); ils s'en retiraient avec cette grande leçon de prudence et de politique.

Quidquid delirant reges, plectuntur Achivi.

qu'il traduit par

Des fautes de leurs rois les peuples sont punis;

et nous plus littéralement,

Du délire des rois les Achéens pâtissent.

Merveilleuse instruction, bien consolante sans doute, et bien utile, à moins qu'ils ne pussent mettre leurs dix à douze rois à la porte, ce qui n'était pas praticable; d'ailleurs, les malheurs de la famille d'Agamemnon n'instruisirent aucun roi.

Uno avulso non deficit alter,
L'un arraché, l'autre ne manqua point.

« Ce système d'utilité morale, dit toujours le professeur, *a dû* agir comme *à notre insu* (toujours de l'harmonie) dans la formation du système tragique; car le bon goût et le bon esprit ne sont qu'un. » Ici le professeur parle d'or; il admet nos deux auxiliaires, car le bon esprit et le bon sens ne sont qu'une même chose. « L'esprit même, a dit Voltaire, n'est que de la raison ornée. » Ce qui vous prouve que beaucoup de prétendus gens d'esprit ne sont que des sots brillans, car ils n'ont pas le sens commun.

« Or, ce bon esprit, cet esprit juste, pénétrant, avec un œil observateur, une imagination vive, une sensibilité profonde, l'éloquence du style et le talent de l'imitation, réforma le *Drame* sans le secours du génie exalté, qui exagère avec vraisemblance, qui agrandit et embellit tout. » Quoique ce génie ne put nuire au dramaturge, et que Diderot, qui avait du génie, mais très exalté, ne souscrivant pas à cette sentence du professeur, ait quelquefois mis du génie dans ses *Drames*.

Ce bon esprit donc fit des *Drames*, « non de ces mauvais *Drames*

qui roulent sur des accidens dont l'homme est la victime sans en être la cause, » le désastre de Lisbonne, par exemple; quoique, n'en déplaise au professeur, un tel accident puisse fournir mille sujets de *Drames* très utiles, très moraux, par le développement des plus nobles, des plus généreux sentimens, et par le mélange plus que comique, peut-être, des folies faites, l'instant après ce désastre, par des hommes avides de jouissances, et qui, craignant une nouvelle catastrophe, se livrèrent, sur les ruines mêmes, à tous les excès; et si les libertins, les ivrognes, ne donnaient pas ce comique, il serait du moins offert par les coquettes, les avares, cherchant leurs affiquets et leurs trésors, soit dit en passant; « mais de ces bons *Drames* dans lesquels l'auteur emploie, comme la tragédie, la terreur et la pitié; surtout lorsque le malheur est causé par le crime, et le fait détester, ou par la passion, et nous avertit de la craindre; » ce qui peut et doit arriver dans un tremble-terre, une peste, une explosion de volcan, une rupture de digues hollandaises, une inondation, quoique l'homme en soit la victime sans en être la cause, qui, comme vous le voyez, quoique n'étant pas amenée par lui, peut être l'occasion d'un *Drame*, en sorte que le professeur nous donne une règle fausse.

Ce bon esprit rejette donc une théorie du *Drame*, qui roule sur deux erreurs : l'une, que tout ce qui intéresse est bon pour le théâtre, quoique, selon le maître, son but ne soit pas d'intéresser, d'émouvoir (nous le croyons, cependant); l'autre, que tout ce qui ressemble à la nature est beau (ajoutons à la belle nature, et nous le croirons encore), et que l'imitation la plus fidèle est toujours la meilleure! surtout lorsque la nature est belle, et non pas ordinaire, car « le trivial, le bas, le dégoûtant, tout n'est pas bon (dans le *Drame*), quoique tout soit vrai, dans une espèce de *tragédie populaire* (mots mal associés, se repoussant l'un l'autre), où l'on représente les situations les plus misérables de la vie commune. »

Ce professeur, qui se réfutait lui-même, organe enfin du bon esprit, ajoute : « Affligez-moi, mais pour m'instruire, mais pour m'apprendre à me garantir des malheurs dont je suis témoin. » Ici le maître ne pense pas du moins comme un autre hérétique, La Harpe, disant : « La poésie est faite pour plaire; » mais La Harpe répondrait : Peu de spectateurs ou de lecteurs imposent cette obligation au *dramatiste* ou *dramaturge*, comme l'on voudra : non plus que les amateurs de romans, ils ne leur demandent que de l'intérêt et des émotions sans instruction, et vous avez pour preuve le succès prodigieux de romantiques devenus millionnaires : mais sans cette instruction, que Marmontel exige avec raison, l'exigence est encore assez forte, car n'intéresse et n'émeut pas qui veut, même en racontant des évènemens tragiques ou très dramatiques. « Il faut leur montrer (dans le *Drame*, leur mettre sous les yeux, leur faire rêver) une famille désolée, dont la ruine et le malheur soient causés par un vice, par une passion funeste, dont le germe soit dans leur cœur. » Condition qui n'est cependant pas de rigueur, car vous n'êtes probablement, et pour votre bonheur, point avare, joueur, ambitieux

ou amoureux; vous n'êtes pas un Saint-Preux, et cependant, mis en *Drame*, ces fous vous intéressent, vous émeuvent et vous instruisent; trois conditions exigées du *Drame* par excellence, et qu'il ne faut point séparer.

Pour mettre cette famille dramatique sous les yeux, vous n'avez qu'à choisir : hélas! les personnages de *Drame* fourmillent; nous le sommes tous, et plus que jamais. Point d'amans, d'époux, d'amis, qui ne doivent finir dans un dénouement dramatique. Toute famille est un groupe dramatique, que le malheur ou la mort mettront tôt ou tard en action.... Vous n'aurez que l'embarras du choix entre mille; vous prendrez, nous analysons le professeur, ou vous inventerez un sujet pathétique et moral, populaire (mieux bourgeois, citoyen : la foudre frappe plus souvent les palais des rois que les maisons, les chaumières; mais elles sont le domicile du *Drame*), un sujet décent, ni trivial, ni romanesque; singulier, mais très naturel; une action vive, qui marche sous le prestige de *l'illusion théâtrale*, adroitement nouée et dénouée, quoique les fils soient connus; cachés, l'intérêt serait plus grand; une imitation parfaite (mais non bannale) des mœurs bourgeoises sans grossièreté, sans bassesse, mais vraies (condition de rigueur); un langage simple, naturel (et de bon sens, alors même qu'il ne serait pas académique ou de cour); des caractères également vrais et naturels, *car la nature est tout dans le Drame;* un mélange de vices et de vertus, la probité native combattue par le mauvais exemple, le choc de passions contraires, d'inclinations opposées; » en un mot, des *moi* qui luttent dans la carrière du bonheur, s'y disputant à outrance la domination domestique et la jouissance, et, par dessus tout, « l'art de rendre le crime *supportable* dans un spectacle populaire. » Ici le professeur s'oublie, « car, ajoute-t-il, il est là dans toute sa bassesse et avec toute sa noirceur. » Comment est-il supportable, ainsi dépouillé du grandiose, de la puissance et des dignités? Mais voilà ce qui passe la force du commun des faiseurs de *Drames*, quoique vous ayez en abrégé toute la poétique marmontélique du *Drame*, à laquelle, pour en faire un, vous devez ajouter celle de la tragédie, de la comédie, combinées, du moins, en ce qui peut concerner le *Drame*. Ajoutons : l'essence du *Drame* est le sentiment porté même à l'excès : émues, agitées, exaltées par un fait tragique, entourées d'images sinistres, qui ressortent mieux parmi celles de la félicité domestique, les pensées doivent être presque douloureuses, d'une philosophie naïve et simple, par cela même plus frappante; mais elles n'excluent point les idées riantes, au moins de souvenir. Le *Drame* doit retourner le poignard dans le cœur, pour en extraire toutes les larmes; et, pour cela, son langage doit être simple, clair, quoique passionné, pénétrant, sans trivialité comme sans emphase. En voici l'exemple, dans l'un des passages les plus dramatiques de la Mère coupable, drame des plus célèbres :

« O ciel! entre mes juges! entre mon époux et mon fils! tout est dévoilé!..... Criminelle envers vous deux (*elle se jette à terre, et dit*,



prosternée) : Vengez-vous l'un et l'autre!... pour moi plus de pardon!... Mère coupable! indigne épouse! un instant nous a tous perdus. J'ai mis l'horreur dans ma famille; j'allumai la guerre entre le père et les enfans..... Ciel juste! il fallait bien que mon crime fût découvert..... et puisse ma mort expier mon forfait!..... »

Cette mère coupable parlait, devant son époux, à son fils illégitime, qu'elle avait eu de son page, ou du tartuffe Bégearss, nom retourné méchamment par le vindicatif et redoutable Beaumarchais, tant vanté par La Harpe, son commensal.

Ainsi, les difficultés s'accumulent, ce qui doit dégoûter d'en faire; et cela ne peut être que malheureux, car un bon *Drame* est, nous le répétons, nécessairement plus utile, plus estimable, moralement parlant, qu'une belle tragédie : les folies des rois, leurs passions, tout le dramatique de la désastreuse famille d'Agamemnon, semblable à d'autres familles illustres, comme celles de Constantin, des Stuarts, etc., etc., ne peut nous être d'aucune instruction, à nous, vilains, pékins, bourgeois de tous les régimes. Leurs infortunes, occasionnées par l'ambition, l'abus du pouvoir, la flatterie, le luxe et la mollesse, les intrigues et la corruption des cours, n'ont rien de commun avec les nôtres, amenées par des causes contraires. Nous et nos jeunes gens tireront de plus utiles leçons du *Drame* de l'Enfant prodigue de Voltaire : parens, nous dirons : « à tout péché miséricorde; » jeunes gens, nous verrons qu'il est dangereux de vouloir une vie courte et bonne, parce que, si les plaisirs la rendent d'abord bonne en apparence, bientôt ils l'abrègent par la mort, ou la prolongent par la misère et la douleur. Quiconque fait asseoir la volupté près de sa table et sur sa couche, l'y voit bientôt remplacée par cette douleur : son lit devient pour lui le tonneau de Régulus : la maladie cruelle l'y roule sur des aiguillons acérés; la fièvre l'y glace entre des pierres froides et dures, et les songes dramatiques, les visions effrayantes, les hideuses images obsèdant son cerveau malade, affaibli, changent son assoupissement en un supplice plus cruel encore que ses longues et douloureuses veilles. Le *Drame*, permettant ces peintures, démontre mieux la nécessité des vertus, surtout de la résignation qui n'a rien de tragique, que la tragédie qui trop souvent illustre, ennoblit le crime.

Eh! que m'importe à moi cette Troie où je cours?

peut dire le spectateur au héros tragique, mais vous n'en diriez pas autant au héros dramatique : il est votre frère, il parcourt la même route, et le dramaturge qui le fait agir vous prend dans vos foyers, au milieu de votre famille; il vous découvre le miroir de la vérité, tout enveloppé d'abord des roses de l'amour, couvert de l'or de l'avarice, des vêtemens de la mode et du luxe; il l'en dégage, et vous y fait voir le dénouement dramatique, la misère, l'abandon, l'humiliation qui vous menacent, si vous ne profitez pas de ses leçons usuelles et domestiques. Ainsi, sous le rapport de l'instruction, nous croyons vous l'avoir démontré, le *Drame* est préférable à la tragédie,

même à la comédie, dont le *castigat ridendo mores* n'est qu'une bluette d'esprit;

Jamais la comédie ne corrigea personne.

Jamais est trop dire, car Voltaire cite « un homme connu qui se raccommoda avec sa femme en voyant le Préjugé à la mode. » « J'ai vu, dit-il, l'homme du monde le plus fier devenir modeste après la comédie du Glorieux, et je pourrais citer plus de six fils de famille que la comédie de l'Enfant prodigue a corrigés. » Cela se peut, mais l'Enfant prodigue est un *Drame*, et nous avons ici six exemples en faveur de ce *Drame*, contre deux de la comédie.

A présent, il reste une quatrième question à résoudre, et très importante, non pour la morale, mais pour la jouissance, et, par conséquent, intéressante pour ceux qui veulent de l'intérêt, des émotions, élémens de la vie heureuse.

Du *Drame* ou de la tragédie, qui peut intéresser le plus, donner le plus de plaisir? Ferons-nous des tragédies ou des *Drames?*

La question est simple pour l'école classique; mais l'école romantique, aujourd'hui dominante, la rend ardue : pour la résoudre, il faut des antécédens, des subséquens, des explications, et surtout s'entendre, et sur les mots et sur les choses. Venons aux développemens; il y va de notre suprématie littéraire, de nos trésors classiques, qu'il serait affreux de voir reléguer dans les dépôts, comme de nobles, de belles antiquailles, tandis que Paris et la province ne voudraient plus que des nouveautés *dramaturgiques*, transférées des romans de la terreur sur nos théâtres, d'où le Vampire, le Solitaire, le Renégat, Jean Sbogard, expulseraient, le pistolet à la main, tous les héros tragiques, et même Achille.

Nous vous avons dit que le but de l'art d'écrire, considéré comme occupé de la représentation d'une action, était, ou de vous faire voir l'action en spectacle sur le théâtre, par le naturel et la force du récit du dialogue, ou de faire créer les personnages et le lieu de la scène par votre imagination, ce qui est l'effet le plus ordinaire à la lecture, alors même que l'auteur maladroit laisse à son lecteur presque toute la peine, ne lui présentant qu'un canevas, des sommaires; ou de vous faire prendre la place de l'un des personnages avec lequel vous vous identifiez, ce qui exige de votre part une imagination beaucoup plus puissante, fortifiée de plus par le feu d'une passion analogue : alors, vous versez des larmes beaucoup plus abondantes sur les infortunes du héros, parce que la moitié de ces larmes, au moins, coule sur les plaies de votre propre cœur, ouvrant la source de pleurs plus abondans; et c'est ce qui fait le grand charme des bons romans pour les personnes très passionnées, que l'extrême violence même de leurs passions, rend muettes, leur âme étant comme absorbée; mais que ces romans font, si l'on peut dire, accoucher de leurs sentimens, de leurs pensées : le troisième effet, et le plus puissant, est, lorsque le prestige théâtral, la parfaite illusion, se joignent à la vérité du style, de vous faire rêver l'action à laquelle vous ne pouvez plus

prendre part en vous mettant à la place du personnage, parce que vous le voyez agissant sous vos yeux, qu'il s'empare de vous, vous absorbe, et vous fait oublier vous-même, comme dans un rêve où vous n'agissez point; ce qui est le grand œuvre de l'art. Cela posé, que préférer d'abord à la lecture, sous le rapport de l'intérêt, de l'émotion, du *Drame*, de la tragédie; les talens des écrivains étant égaux? Ce doit être le *Drame*, parce qu'il vous est plus facile d'imaginer, d'idéer les infortunes d'un bourgeois, d'un personnage de votre rang, que celles d'un roi, d'un héros, à la place duquel il vous est plus difficile, sinon impossible, de vous mettre : mais, au spectacle, accompagné de tout le prestige théâtral, de tout l'enchantement scénique, qui vous fait rêver l'action, les personnages inconnus pour vous jusqu'à ce moment, ce doit être la tragédie qui vous inspire le plus d'intérêt, même de curiosité, parce que vous aviez vu des bourgeois malheureux; rien de plus commun; mais jamais vous n'aviez vu de si près de grands personnages, des potentats, des héros, luttant, sur le lieu même *ubi Troja fuit*, où fut Troie, contre le sort en courroux. Indépendamment de ce spectacle, qui vous transporte aux temps, aux lieux héroïques, vous rend l'antiquité; le cœur de l'homme est ainsi fait, que vous n'êtes pas fâché, d'une part, de voir nivelés à vous ces grands personnages par la fortune, surtout lorsque vous voyez la vie de ces maîtres de l'existence, du bonheur de millions d'hommes, à la merci d'un homme égal à vous, et même moindre que vous; comme la vie, le bonheur de l'ex-empereur Napoléon fut à la merci d'un geolier anglais qui, par ses persécutions combinées, le réduisit, comme le voulait Tibère, à se sentir mourir d'une longue mort; et le poète qui, dans l'avenir, écrira la Napoléonide, pourra, doué de génie, composer un chef-d'œuvre unique, sans modèle, en réunissant, comme la vie de son héros, la comédie, la tragédie, le *Drame* et l'épopée : ce sentiment odieux de l'envie, de l'orgueil est répréhensible; mais il en est un bien plus louable, qui double en vous l'intérêt pour ces personnages : plus ils sont grands, plus ils furent heureux, plus leur abaissement, leur infortune doit leur être douloureuse : combien dut souffrir Louis XVI, tombé de son trône dans une prison, sur un échafaud, immolé par ceux dont il n'avait pas voulu faire couler le sang! Quelle âme de héros n'eût pas succombé anéantie, si, forte de son innocence, elle n'avait été soutenue par cette simple et sublime pensée : « Fils de saint Louis, vous allez remonter au ciel! » Combien dut souffrir, séparé de son impériale épouse, de son fils, qu'il chérissait, exilé de cette France qu'il éleva au plus haut degré de gloire, l'infortuné B........, isolé du monde, qu'il avait rempli de sa gloire, et mourant, privé de tout, dans une baraque de bois, à la cime nue d'un rocher suspendu entre le ciel, d'airain pour lui, et l'Océan, couvert d'une chaîne de vaisseaux! Cette réflexion : « Combien il doit souffrir! » vous perce le cœur et le déchire; mettez à la place de ce roi, de cet empereur, le plus grand même de leurs sujets; déjà l'intérêt diminue; mais, après lui, voyez cette reine, naguère si belle, si

chérie, si vivement idolâtrée par sa cour : vous ne soutenez pas le spectacle; sa vue seule, dans l'horrible trajet de la prison à l'échafaud, nous fit pâlir (1). Immolez à sa place une victime plus commune; eh! combien eussent voulu l'être! l'intérêt diminuera, parce qu'elle tombera de moins haut : n'ayant pas autant savouré tout ce que la vie peut avoir de délicieux, sa perte sera moins contrastante avec tant de félicité passée, félicité telle, que les hommes irréfléchis l'assimilent à celle des dieux; comme ils ne conçoivent pas d'expression plus forte que celle-ci : « Heureux comme un roi! » Les diamans des couronnes brillent seuls à leurs yeux; ils ne voient pas les épines qui les attachent à la tête de ces rois; aussi l'un d'eux (Séleucus) disait : « Celui qui sait ce que pèse un sceptre ne se baissera pas pour le ramasser. »

Nous avons donné l'histoire de nos sensations intellectuelles; ceux qui sont organisés comme nous la comprendront; d'autres la trouveront idéale, absurde, ou n'y comprendront rien : *tot capita, tot sensus;* mais toujours reste-t-il pour démontré, ce nous semble, que celui qui veut réussir dans le récit d'une action épique ou dramatique, doit mettre le lecteur à même, ou de créer d'imagination les personnages, ou de prendre leur place, de vivre en eux, ou de les voir agissans comme s'il les rêvait au théâtre; s'il y parvient, il sera, certes, un grand ou du moins un habile écrivain, comme Homère, Corneille, Racine et Molière, etc., qui vous font voir ou rêver les actions, ou bien y prendre part.

Pour obtenir l'illusion du rêve, en imitant, le plus qu'il lui est possible, la nature, le *dramatiste* ou le *dramaturge* est obligé de descendre à des détails très minutieux et communs, de mettre dans la bouche de ses personnages des locutions familières, telles que celle-ci de Kotzebüe : « Eulalie! que me veux-tu? » Cette familiarité du discours, cette trivialité des expressions, cette bannalité des circonstances de la vie, rangent nécessairement le *Drame* au-dessous de la tragédie, dont elles le différencient. Cette distance entre ces deux œuvres de l'esprit humain est telle, qu'en admettant, pour l'un comme pour l'autre, la même action dramatique, le même évènement tragique, il vous serait impossible de changer les personnages et leur langage, sans tomber dans deux grands inconvéniens : si vous ra-

---

(1) Nous fûmes arrêté, en allant à la bibliothèque, par l'horrible et nombreux cortége, et tombâmes au milieu d'un groupe de brutaux sans-culottes à gourdins, qui virent notre pâleur : l'un d'eux nous dit avec rage : « Tu pâlis, b..... d'aristocrate! » à nous, alors, comme depuis, *idiotement* républicain en théorie. Cette pâleur nous eût fait maltraiter, emprisonner, si nous n'avions prétexté une maladie. De fait, si cet étrange docteur nous avait tâté le pouls, il nous aurait trouvé la fièvre dramatique; car cette horrible scène, cette translation, dans une vile charrette, d'une reine, pâle, chancelante, couverte de simples vêtemens blancs, entourée d'une troupe de vils stipendiaires de la vengeance, aux cris d'une populace salariée ou trompée, cette translation, qui souvent obsède notre mémoire, n'était qu'une scène de *Drame;* il y avait trop, non pas seulement de peuple, mais de vils scélérats, ou d'ennemis revêtus de leurs costumes : l'histoire soulèvera le voile qui cache ces secrètes horreurs; elle montrera les coupables dans ceux-là mêmes qui, depuis, firent peser ces crimes sur la nation innocente.

baissez les rois, les héros, au langage bourgeois; ou si vous élevez les bourgeois au rang des héros, vous tombez dans le pathos ou le burlesque de la parodie. Le roi des rois, Agamemnon, devenu simple père de famille, fût-il un général, ne peut plus dire, sans être ridicule :

> Monsieur, je ne rends point compte de mes desseins;
> Ma fille ignore encor mes ordres souverains;
> Et, quand il sera temps qu'elle en soit informée,
> Vous apprendrez son sort, j'en instruirai l'armée.

Le *Drame* est comme le valet de chambre, pour lequel il n'est point de héros épique ou tragique.

De même, supposez un personnage comique, le Tartuffe, par exemple, non pas un grand prêtre, un Joad, mais simple prélat; il ne dira point, avec Molière :

> Laurent, serrez ma haire avec ma discipline.

Moins encore, avec Racine :

> Allez, sage Ismaël, ne perdez point de temps;
> Suivez de point en point ces ordres importans.
> Surtout qu'à son entrée et que sur son passage (d'Athalie),
> Tout d'un calme profond lui présente l'image!

Les auditeurs lui riraient au nez : ce sont bien deux Tartuffes de même étoffe; mais celle de leur vêtement n'étant pas la même, le langage doit différer : l'un être noblement tragique, l'autre purement dramatique.

Cette différence seule de rang et de langage suffit pour mettre le *Drame*, sous le rapport de l'art, de beaucoup au-dessous de la tragédie, toujours noble, même en sa simplicité.

Si vous permettez à votre Cicérone d'émettre son opinion sur le style dramatique, il vous dira qu'il ne doit jamais être en vers, parce que le mélange nécessaire des styles comique et tragique, bourgeois et dramatique, est inévitablement plat, et parfois ridicule.

Cet avis n'est pas, il est vrai, celui du satirique Gilbert, gémissant sur la décadence des Belles-Lettres au dix-huitième siècle, dans sa pléiade poétique.

> Tantôt un sot rimeur, dont la muse étourdie,
> Dans un conte ennobli du nom de comédie,
> Passe, en dépit du goût, du touchant au bouffon,
> Et marie une farce avec un long sermon;
> Tantôt un possédé dont le démon terrible
> Pleure éternellement dans un *Drame* risible :
> Que dis-je? oser blâmer un *Drame*, un *Drame* enfin!
> La comédie est belle, et le *Drame* est divin.
> Pour moi, j'y goûte fort, car j'aime la nature,
> Ces héros villageois, beaux esprits sous la bure;
> Et j'approuve l'auteur de ces *Drames* diserts,
> Qui ne s'abaissent point jusqu'à parler en vers :
> Un vers coûte à polir, et le travail nous pèse;
> Mais en prose, du moins, on est sot à son aise.   GILBERT.

Pas autant que le pense le satirique, parce que la limpidité transpa-

rente de la prose laisse voir la plus petite sottise, tandis que le faux brillant de la versification la dérobe souvent aux regards,

Et l'on peut, en rimant, être sot à son aise;

mais surtout trivial, et mêlé de tragi-comique. Voici pour preuve et pour échantillon, le début de la trop fameuse Mélanie, véritable tragédie bourgeoise dans sa mauvaise alliance de mots, et véritable *Drame* dans le vicieux du genre, mais que La Harpe, son auteur, vous offre cependant pour modèle, et comme chef-d'œuvre, dans ses préfaces, selon l'usage.

M. DE FAUBLAS, *père de Mélanie.*

Non, madame, en un mot, c'est trop me résister,
J'ai pesé mes projets, je m'y dois arrêter.
Pouvez-vous les blâmer? ma fortune est bornée;
On offre à votre fils un brillant hyménée,
L'espoir d'un régiment et d'un rang à la cour;
Dois je m'opposer seul au bonheur de Melcour?
Avec cette alliance à tout on peut prétendre,
Et ne voyez-vous pas ce que j'en dois attendre?
Que bientôt, dans les camps, je puis voir illustré
Un nom qui, dans la robe, est déjà décoré?
Le premier pas suffit, tout en dépend peut-être,
Et le point important est d'approcher du maître:
Voulez-vous de mon fils retarder le destin?
A ce grand intérêt tout doit céder enfin.

Voici le dénouement:

MÉLANIE *à son amant.*

Un breuvage mortel m'arrache à l'esclavage.
Du jour où je t'ai vu j'ai juré d'être à toi:
L'amour à tous les deux dicta la même loi;
Ma mère y souscrivait, si le ciel en colère
Ne m'eût fait rencontrer un tyran dans un père.
Il versa dans mon sein le poison dont je meurs.
. . . .
Cet homme injuste et dur accabla Mélanie
Du pouvoir qu'il reçut pour protéger ma vie;
Il vit mon désespoir avec tranquillité;
La nature en son cœur n'a jamais habité.
La mort est dans le mien!.... quels tourmens le déchirent!

Puis elle s'adresse aux religieuses qui sont attirées par ce malheureux spectacle; puis à celles qui ressentaient le feu dont son cœur a brûlé, mais dorment sous le marbre où ses pleurs ont coulé. Mélanie les évoque contre son père: le curé lui représente, en un vers, l'inconvenance de ces sentimens coupables; elle révoque ces souhaits exécrables, puis elle demande aux cieux le pardon pour son père et pour elle, appelle le curé, sa mère, son amant, qui sont là, pour lui fermer les yeux, en disant:

Serrez-moi dans vos bras!... Monval!... c'est sans retour!

Et cela pour rimer avec l'amour du vers précédent. Le tout est d'une absurdité froide, éloignée de la nature, qui jamais, peut-être, ne

dicta cette plate réflexion finale d'une mourante.... « C'est sans retour! » réflexion neuve et piquante!

Cela, certes, ne ressemble guère, ni pour les sentimens ni pour le style, à ceux d'Iphigénie; ce n'est même pas le style pénétrant du *Drame* en prose, lorsqu'il fait dire, à l'amante qui s'est empoisonnée de désespoir : « Je te demande pardon, ô mon ami, de te quitter, de mourir avant toi! j'aurais dû, toujours amie fidèle, veiller à ta félicité; mais, hélas! le désespoir a troublé ma raison; il m'ôta le courage de supporter la vie..... je meurs en me reprochant les larmes que je te fais verser!..... Oh oui! je le reconnais trop tard, celui-là seul peut dire qu'il aime le mieux, qui se résout à souffrir pour son ami, à mourir le dernier!.... »

La Harpe put bien, à force de lecture, attrapper le ton de la tragédie, puis l'appliquer à des sujets tragiques, comme Philoctète, Menzicoff, etc., etc., qu'il versifia; mais La Harpe n'avait pas le cœur assez tendre pour y trouver le sentiment et l'accent dramatique, que peut seule donner la tendre nature. Il est permis de croire que La Harpe ne versa jamais une larme, et c'est pour le *Drame* surtout que

Pour nous tirer des pleurs il faut que vous pleuriez!

L'art peut presque tout faire dans la tragédie; dans le *Drame*, il ne peut qu'aider à la nature. La Harpe qui, dit M. Le Peintre, « eut deux femmes, la première, fille d'un limonadier, et qui, peu d'années après son mariage, se jeta dans un puits par dégoût de la vie; la seconde, qui, lasse de vivre avec lui, disparut un beau jour; » La Harpe avait, comme beaucoup d'autres, des larmes dans le vers ou le vers dans les larmes, pour imiter l'expression de certain docteur, disait Geoffroy, mais il n'avait jamais de larmes dans le cœur; il en faut pour le *Drame*. *Pectus est quod facit poetam*, c'est le cœur qui fait le poète, du moins dramatique, et c'est pour vous le prouver que nous avons répété l'anecdote de l'éditeur.

Sous le rapport du talent de l'auteur, il ne faut qu'un cœur et la langue, pour faire un *Drame*; il ne peut y avoir de mérite d'invention; les évènemens et les situations dramatiques sont journaliers; les morts subites d'apoplexie foudroyante, les suicides, etc., etc., dont un critique a dit :

Pour nos *Drames*, ami, quelle source abondante,
Aux bords de la Tamise, à nos yeux se présente!
Le Breton, hypocondre, en ses tristes plaisirs,
De morts et de mourans occupe ses loisirs :
L'atrocité du crime et sa féroce image,
Les remords dévorans, leur funeste langage,
Voilà ce qui peut seul aller jusqu'à son cœur.
A nos concitoyens inspirons sa noirceur,
Et tempérons par là cette gaîté légère,
Blâmée avec raison dans notre caractère.
. . . .
Descends dans nos cachots, où de sales victimes
Déroulent, en riant le tableau de leurs crimes;
Rassemble ces forfaits; et, si ce n'est assez,
Des registres épais, dans un greffe entassés,

Offriront à tes yeux un secours favorable,
Et de héros pendus la liste inépuisable. LE BRET.

Ces vers vous prouvent que, pour le *Drame*, le génie inventeur devient complètement inutile, même dangereux; les *Drames* courant les rues, ou du moins les boulevards, vous n'avez besoin que de l'inspiration de la nature et de l'aide du malheur : la mélancolie romantique vous suffit pour muse; mais les évènemens tragiques sont plus rares; il faut du génie pour les mettre en action théâtrale; il faut de plus une grande élévation dans l'âme pour faire parler dignement les personnages. Le *Drame* offre l'expression commune de la douleur; la tragédie, son grandiose. Ce n'est pas la nature toute seule, c'est encore l'art, se plaçant à hauteur du rang, qui donne aux paroles cette majestueuse noblesse, indispensable à la tragédie, mais burlesque dans le *Drame*. Citons encore seulement deux vers :

Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte!

Un personnage de *Drame* serait réduit à dire prosaïquement : « Je me soumets avec respect à la volonté de Dieu; je ne crains que lui seul! » les deux vers, dans sa bouche, seraient de l'ampoulé, du ridicule, du burlesque.

Le *Drame* ne comporte même pas les vers héroïques, parce qu'il est de son essence de se rapprocher, le plus qu'il est possible, de la nature, dont la versification tragique l'écarterait. Il n'en est pas de même de la tragédie : nous sommes moins accoutumés à entendre parler les héros et les rois, et nous n'avons pas de répugnance à les écouter se servant de la langue des dieux, dont notre imagination les rapproche, surtout s'ils appartiennent à l'antiquité. Il nous semble tout naturel, que le roi des rois, Agamemnon, dise, même en parlant de sa fille :

Grands dieux! si votre haine
Persévère à vouloir l'arracher de mes mains,
Que peuvent, devant vous, tous les faibles humains?
Loin de la secourir mon amitié l'opprime:
Je le sais; mais, grands dieux! une telle victime
Vaut bien que, confirmant vos rigoureuses lois,
Vous me la demandiez une seconde fois.

Vous êtes pénétré : le frisson de l'admiration agite tous vos nerfs; un langage moins noble en sa simplicité vous choquerait, et toute la tension crispante du style familièrement dramatique ne produirait pas un tel effet.

Le *Drame* exclut aussi les trop grandes pensées. Voltaire, dans un *Drame*, n'aurait pas osé placer toutes les belles sentences dont il a, mal à propos, dit-on, chargé ses tragédies; telles que celles-ci, qu'il est permis de trouver un peu déplacées dans la bouche d'une Mexicaine encore à demi-sauvage :

ALZIRE.

Ah! j'ai quitté des dieux dont la bonté facile
Me permettait la mort, la mort, mon seul asile.

Eh! quel crime est-ce donc, devant ce Dieu jaloux,
De hâter un trépas qu'il nous prépare à tous?
Quoi! du calice amer d'un malheur si durable,
Faut il boire à longs traits la lie insupportable?
Ce corps vil et mortel est-il donc si sacré,
Que l'esprit qui le meut ne le quitte à son gré?

Ce *calice amer* est évidemment une figure de rhétorique française, qui glace le sentiment, ainsi que la réflexion philosophiste empruntée de Werther, le suicide. Nous pourrions multiplier les exemples.

Le *Drame* exclut également les grandes images; oseriez-vous y mettre celle-ci?

A peine nous sortions des portes de Trézène;
Il était sur son char, ses gardes affligés
Imitaient son silence, autour de lui rangés:

vous savez le reste.

Le *Drame* exclut encore, non pas tous les grands sentimens, mais plusieurs sentimens sublimes, qui sont du domaine exclusif de la tragédie. La colère d'Achille serait celle d'un matamore, et les imprécations de Camille la rage d'une démoniaque, dans le *Drame*: comment donc oser le mettre en parallèle avec la tragédie, dont il est obligé d'écarter les richesses? comment oser, sans délire, le préférer?

Enfin, les partisans les plus zélés du *Drame* répondront difficilement, ce nous semble, à cette objection du redoutable Palissot:

« Que Sixte V, pour parvenir au pontificat; que Cromwell, pour monter au trône, se permettent tous les crimes de la politique et de l'ambition, ces crimes se concilient cependant avec une sorte d'élévation de sentimens qui en diminuent l'horreur; ils conservent quelque chose d'imposant par la grandeur même des objets dont ces ambitieux sont occupés (et par leur rang). Aussi de pareils personnages ont-ils précisément le caractère qui convient à la dignité de la scène; mais que, dans un rang inférieur, un bourgeois, pour supplanter son égal dans son petit emploi subalterne (un bureau de tabac, de loterie), ou même, si l'on veut, pour s'élever à une place de haute finance (mais non de ministre), se permette des crimes à peu près semblables, on ne voit plus que l'histoire abominable et dégoûtante d'un scélérat obscur (d'un Desrues), réservé pour la Grève, et qu'un spectacle atroce, indigne de la curiosité des honnêtes gens. Voilà ce que feignent de ne pas entendre les partisans de ces *Drames* monstrueux, dont on s'obstine à déshonorer le théâtre. »

Nous avons ajouté le mot *ministre*, pour vous faire reconnaître que l'intérêt du grand nombre, remis dans ses mains, donne le caractère tragique au plus vil personnage, fût-il un Danton, ministre de la justice, si cet intérêt se rattache à lui; comme, par exemple, à Mazaniel, à Rienzi, chefs de factions populaires; et sans doute on pourrait faire une tragédie de la mort d'un ministre responsable qui, pour se soutenir à sa place, aurait fabriqué des conspirations, fait sabrer, périr ou mener en prison beaucoup d'innocens ou d'excités au crime; mais on ne ferait qu'un *Drame* pitoyable, peut-être, d'un

receveur général des finances qui, pour se maintenir, aurait exposé les jours de quelques rivaux qui le tuent. Qu'importe aux paysans quels payés reçoivent leur argent?

« Le *Drame* ne conserve qu'un avantage, celui de peindre, comme les romans, les situations de notre propre vie, les mœurs du temps où nous vivons..... » (De Stael.)

Rien n'est donc plus facile, en apparence, que de faire un *Drame* : il suffit de raconter l'une des catastrophes de la vie, de peindre les mœurs, et de faire exprimer, par les personnages, leurs sentimens, leurs douleurs; mais cette facilité même en fait la plus grande difficulté pour sortir du commun; et s'il est vrai que, « quand on n'entend prononcer au théâtre que des noms inconnus, on perd l'un des plus grands plaisirs que la tragédie puisse donner, les souvenirs historiques; » s'il est vrai que « l'on croit trouver plus d'intérêt dans le *Drame*, parce qu'il nous représente ce que nous voyons tous les jours; une imitation trop rapprochée du vrai trivial, du vrai commun, n'étant pas ce que l'on recherche dans les arts; le *Drame* est à la tragédie ce que les figures de cire sont aux statues; il y a trop de vérité, et pas assez d'idéal; c'est trop, si c'est de l'art, et jamais assez pour que ce soit de la nature; » comme il y a trop d'idées, trop d'images associées dans ce passage, et point assez de liaison entre elles pour qu'il soit bien clair. La comparaison serait peut-être meilleure, si l'on disait : le *Drame* est à la tragédie ce que les petits tableaux de genre sont aux grands tableaux historiques : ceux-ci frappent, étonnent, émeuvent fortement; les autres intéressent, touchent même, mais l'impression est bien moins profonde et moins durable, et le grand chef-d'œuvre de la Famille de Darius, de Lebrun, est infiniment au-dessus de la Malédiction paternelle, de Greuze; quoique la scène de celui-ci soit plus dramatique, plus chaude, plus vitale, si l'on peut dire; *quoique* et peut-être parce qu'il *nous représente ce que nous voyons tous les jours*, cause évidente de la diminution de l'intérêt; car, un mauvais sujet maudit par un père mourant, entouré de sa famille éplorée, tient moins du grandiose, intéresse moins que toute une famille de souverains captive, à la merci de son vainqueur, alors même qu'il lui témoigne de généreux égards. La chute est toujours en raison de l'élévation, comme la catastrophe en raison de la félicité passée, de la grandeur des victimes du sort.

Malgré ces observations, nous devons l'avouer de bonne foi, pour la défense et l'honneur du *Drame*, lorsqu'il est bien fait, comme ceux de Goëthe, de Schiller, de Werner, il ressemble, en beaucoup de choses, aux bonnes traductions, trop méconnues, des belles tragédies grecques, données par Geoffroy, etc. Il se peut même qu'il obtienne la préférence sur nos tragédies françaises, de ceux qui sont moins sensibles aux charmes de la versification qu'à la vérité de l'expression des sentimens, rarement parfaite dans nos vers, et presque toujours plus naturelle dans notre vile prose. Racine seul, peut-être, offre d'heureuses exceptions; mais on ne peut raisonner et juger d'après des exceptions. La plus forte objection contre le

Drame, c'est qu'il est extrêmement facile en sa médiocrité; mais aussi n'est il pas si difficile en sa perfection, que nous, les universels en littérature, n'avons point de chefs-d'œuvre en ce genre, tandis que nous avons des chefs-d'œuvre tragiques, comme aussi beaucoup de médiocrités, même d'imperfections complètes.

Mais, s'il est impossible que le *Drame*, moins loin de la nature que la tragédie, ne puisse, par cela même, faire une impression momentanément plus profonde et verser plus de larmes; il n'a pas le mérite de la difficulté vaincue, non plus que celui de pouvoir porter la terreur, mêlée d'admiration enthousiaste, à son comble; et ces sentimens, nobles résultats des efforts réunis de la nature et de l'art, exclus du *Drame*, émeuvent plus fortement l'âme que l'attendrissement, y laissent une impression plus durable, l'élèvent au plus haut degré de sa dignité, l'y soutiennent plus long-temps : on est plus homme en sortant du *Drame*, plus héros après une tragédie. Le *Drame* échappe plus aisément à la mémoire; mais oublierez-vous jamais le sacrifice d'Iphigénie, le supplice des Templiers? A leur place, mettez Mélanie, condamnée par l'ambition de ses parens, à mourir, toute vive de jeunesse et d'amour inné, dans un couvent; mettez une troupe de prisonniers de guerre, de déserteurs, condamnés à être fusillés ou empoisonnés par un ennemi féroce; tout le sublime, tout l'imposant, tout le grandiose disparaît : ce n'est plus qu'un évènement de gazette, et l'intérêt perd dans la même proportion que le rang des personnages diminue. On pourra, dans l'avenir, faire une tragédie de la mort du général Ney, fusillé pour avoir, vacillant dans ses espérances ambitieuses, servi, puis abandonné, tour à tour, deux maîtres; mais jamais on ne pourra faire qu'un *Drame* de la mort d'un fils de famille, soldat par le sort, poète, artiste, magistrat peut-être par ses talens, sa naissance, et fusillé pour avoir, dans le mouvement d'une noble indignation, souffleté le sergent qui peut-être le brutalisait, l'humiliait, l'insultait à la française; car l'orgueil dominateur est notre grand vice. Cependant, les sentimens du soldat étaient plus noblement tragiques que ceux du général; mais le rang, au théâtre, place les personnages et gradue l'intérêt. Cet intérêt étant la source des jouissances théâtrales, c'est dans celui de vos plaisirs intellectuels que nous démontrons que vous ne devez pas, sur le théâtre, préférer le *Drame* le plus larmoyant à une belle tragédie, même ordinaire, et que tous ceux qui le prétendent sont ennemis de vos jouissances; aussi l'opinion en a-t-elle fait justice : les *Drames* tombent tous, l'un après l'autre, dans le trou du souffleur; mais Athalie, l'imposante Athalie, mais Iphigénie, mais les Horaces, mais Zaïre, Alzire, Mahomet, subsisteront éternellement, comme les belles colonnes corinthiennes au milieu des ruines d'Athènes, bouleversée par les barbares anciens et modernes. Ainsi lisez des *Drames*, mais voyez des tragédies; cependant, en vous recommandant la lecture du *Drame*, nous ne prétendons pas parler de celui dans lequel l'auteur exagère les moyens d'imprimer la terreur et la pitié, lorsque

Sous les haillons ils nous peint l'indigence,
Il fait de sang dégoutter la vengeance,
Et sur la roue il montre la douleur :
Le cannibale, avec ses barbaries,
N'est pas encore un objet assez noir ;
A son spectacle il faut, pour émouvoir,
Le parricide entouré de furies.
Il va fouiller jusque dans les tombeaux,
Il en revient couvert d'affreux lambeaux ;
Et quand d'horreur il voit que l'on frissonne,
Il s'applaudit du plaisir qu'il nous donne. Le Bret.

Vers dignes du *Drame*, et très peu dignes de la tragédie,

Qui, d'un plus noble ton exprimant sa fureur,
Sait se faire admirer en frappant de terreur.

En deux mots, un bon *Drame* doit, après sa lecture, être trempé de larmes, non pas factices, comme celles d'un tartuffe héritier, mais de larmes naturelles; il doit en être humide et lourd, comme s'il sortait de dessous presse; il doit être comme le mouchoir d'un tendre amant dramatiquement trahi par une infidèle; il doit, pour mêler le comique au tragique, être comme étaient les moustaches noires et touffues d'un bon hussard prussien de la garde royale, qui nous barbouilla les joues de larmes en nous étouffant dans ses bras d'Hercule, et s'écriant, avec des sanglots : « Adieu, monseu! adieu! monseu! adieu! adieu! » puis, courant à son cheval, partit au grand galop pour rompre sa douleur; mais Horace l'a dit :

Post equitem sedet atra cura,

Le chagrin monte en croupe et galoppe avec lui.

Ce chagrin l'a suivi jusques au grand Berlin; et voilà, sans que vous vous en soyez douté, un petit *Drame* tout fait et bon; il offre le tragi-comique.

Mais, direz-vous, M. le Cicérone, vous avez donc, vous, républicain théorique, bien reçu les *libérateurs!* vous qui avez dit ailleurs : *a liberatoribus libera nos Domine!* de nos libérateurs délivrez-nous, Seigneur! — Eh pourquoi pas? ils étaient hommes, soldats et bonnes gens! Les désirs et les procédés, quoique en opposition, s'expliquent pour ceux qui, comme les *dramatistes* ou *dramaturges*, connaissent l'homme, cette machine double, triple, ayant un esprit, un cœur et des sens rarement peu d'accord. Imaginez que votre Cicérone, tout misantrope qu'il est, de fait et par nécessité, par expérience, par philantropie même, ne peut voir une face humaine sans lui sourire évangéliquement, fût-ce celle d'un ultrà-monarchique. Faites de même, pour concourir à la félicité publique dans notre belle France, où certes il y aurait place pour tout le monde, si l'on voulait s'entendre, être juste, et réprimer la soif du bonheur par la domination et la jouissance, soif qui multiplie chaque jour les sujets de *Drames*, dont les personnages, chez nous, courent les rues, grâces..... mais répondons plutôt au reproche que nous prévoyons : Vous nous escamotez la poétique définitive du *Drame*. — Cher lecteur,

faut-il nous réjouir ou nous plaindre de la précipitation avec laquelle vous avez lu cet article ? vous seul le savez : si cette précipitation vient de l'ennui, si vous n'avez fait que feuilleter, le mal est sans remède, et pour vous, point de poétique du *Drame;* mais eut-elle pour cause l'intérêt de la discussion, revenez sur l'article, et vous trouverez, éparse dans ses réflexions, ses citations surtout, toute la poétique de ce *Drame,* et votre intelligence, sur laquelle nous comptons, peut les rassembler. L'un des préceptes de l'art d'écrire, même en didactisant, est de varier les formes, et de ne pas toujours procéder avec une méthode uniformément assoupissante ; le dormir du lecteur est le mourir de l'auteur et de son livre, et vous le savez :

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Et vous vous écririez :

Des humains tyran redoutable,
Ennui, vautour insatiable,
Pourquoi troubles-tu mon repos ?
Que ne choisis-tu ta retraite
Près des pédans, des faux dévots,
Des tristes auteurs de gazettes,
Et de l'importune caillette,
Qui sait jaser à tous propos ?
Va loger chez ces douairières,
Dont les appas sexagénaires
Quêtent en vain des poursuivans,
Ces abbés de cour suffisans,
Ces critiques atrabilaires,
Et ces plats auteurs de romans.

Ou des épouvantables *Drames,*
Qui font évanouir les femmes
Et bâiller leurs tristes amans !

E

ECRIVAIN. Horace a dit : *Scribendi rectè sapere est et principium et fons.* Littéralement : être sage est et le principe et le fonds de bien écrire.

Pour bien écrire il faut de la sagesse.

Ce mot *sapere* renferme un double, un triple, un quadruple sens : le premier, matériel, est de sentir la saveur, le goût ; *sapor* est son substantif ; il signifie, de plus, être sage ; avoir du sens, être doué de jugement, d'esprit, de capacité, d'intelligence ; nous pouvons traduire ainsi, en le paraphrasant :

L'esprit (en général), le bon goût et le bon sens sont le principe et la source du bon style. L'abbé Batteux traduit par : « Pour bien écrire, il faut, avant tout, avoir un sens droit. » Mais, sentant bien que sa phrase était trop courte, il ajoute, en note : « *Sapere* comprend le *bon sens* et le *bon goût,* » nos deux auxiliaires.

Long-temps avant lui, Vida, dans sa poétique, avait indiqué l'usage de ces principales qualités de l'*Ecrivain* dans ces vers :

Mihi nunc reperire apta, atque reperta docendum,
Digne, atque suo quæque ordine ritè locare.

Je dois maintenant enseigner à trouver les sujets qui conviennent, à les digérer, à les bien placer, chacun dans son *ordre*.

Le Batteux traduit moins littéralement : « J'enseignerai d'abord à trouver et à développer les matériaux que la poésie doit employer ; ensuite, avec quel art et dans quel ordre on doit les disposer. » Voici donc nos trois auxiliaires.

Vida continue : *Durus uterque labor*, l'un ou l'autre travail est pénible. Assurément, on ne peut l'entreprendre avec succès sans le bon goût, pour choisir ; sans le bon sens, pour bien ordonner ce que l'on a choisi, sans l'ordre, dont l'absence écarte la jouissance.

Vous êtes, cher lecteur, ramené par les grands maîtres à notre grand principe, l'heureuse association des idées par l'emploi des quatre élémens littéraires, c'est-à-dire, leur choix ; puis leur ordonnance, leur disposition, pour leur faire produire le plus grand effet possible dans un corps d'ouvrage, un édifice littéraire.

Mais, pour choisir ces quatre élémens, les ordonner, disposer les faits réels ou fictifs, les images, les sentimens et les pensées, il faut les avoir rassemblés ou les créer. L'*Ecrivain* peut les rassembler après l'emprunt ; mais, si le poète n'a pas cette faculté créatrice, si la nature ne lui a pas donné l'imagination, la verve, le génie, le grand maître l'a dit :

C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur
Pense de l'art des vers atteindre la hauteur ;
S'il ne sent point du ciel l'influence secrète,
Si son astre, en naissant, ne l'a formé poète,
Dans son génie étroit il est toujours captif,
Pour lui Phébus est sourd et Pégase est rétif.

Nous copions avec quelque répugnance le dernier mot du dernier vers ; il a quelque chose d'ignoble, et Pégase *rétif* nous semble dégradé. Mais la rime a fait violence au bon goût.

Le grand Aristote, ce premier législateur de la république des Lettres, avait sans doute supposé que nul ne s'aviserait d'écrire, s'il ne sentait cette inspiration divine, car il s'occupe uniquement des objets de la littérature, de la tragédie et du poëme, qu'il met après elle ; mais il ne dit pas un mot des qualités du poète ; il les supposait données par la nature aux poètes, il les avait lui-même. Aristote fut, pour Homère, que nous appelons aujourd'hui divin, ce que, depuis, fut Macpherson pour Ossian. Homère n'était pas le créateur de la totalité de son poëme, qu'il n'écrivit que long-temps après le siége et la prise de Troie par plusieurs petites nations grecques qui, chacune, avait eu son héros au siége, Achille, Ajax, Diomède, dont elle chantait les exploits particuliers, célébrés, dans son idiome, son jargon, son patois, par un poète ionien, athénien, éolien et dorique ; à peu près comme si, lors de la prise de Jérusalem, des poètes picards, normands, bretons, parisiens, languedociens, avaient chanté les exploits des héros de leurs provinces, de leurs endroits. Ces poètes

grecs allaient chantant leurs vers dans les bourgades de l'Attique et de toute la Grèce, dont les idiomes étaient moins différens que nos patois; les jeunes gens apprenaient, répétaient leurs chants, et cette tradition musicale les transmit à des poëtes, à Homère, qui les augmentèrent, les rassemblèrent en des corps de poëme, dont le titre était nécessairement toujours la prise de Troie, l'Iliade. Homère, ayant du génie, une belle voix, une belle tête, un beau port, et sachant tirer de sa lyre des sons variés et toujours mélodieux, allait chantant ses rhapsodies restaurées, améliorées, dans les bourgades, dont tous les jeunes gens et les jolies filles se rassemblaient pour l'écouter, lui prodiguant les présens pour tout entendre; à peu près comme il en arriverait encore de nos jours, si quelques-uns de nos poëtes, après avoir mis en vers, puis en musique, les faits héroïques de Dammartin, de Sargines, de Montmorency, de la Pucelle d'Orléans, allaient les chanter dans les villes, les bourgs honorés de ces grands noms.

Ces chants séparés, ces rhapsodies, ces poëmes particuliers, ces Iliades, différaient beaucoup entre elles : la plus belle était l'homérique. Alexandre conçut la grande, la noble idée, plus honorable que celle de la conquête du monde, de réunir toutes ces variantes. Il en confia l'exécution à son maître, le grand, le divin Aristote, qui, la réalisant, réunissant ces parties en un tout régulier, ce qui est mieux encore que n'a fait Macpherson des poésies écossaises; il enrichit la postérité, l'espèce humaine, la terre et les cieux même de l'Iliade, et probablement de l'Odyssée.

Nous disons probablement, pour ne pas nous faire tomber sur le corps le savant et respectable collége des hellénistes, qui nous accuseront de faire un conte : mais conte pour conte, car, à tel éloignement, et dans les ténèbres du passé, même du présent, tout devient conte; le nôtre vaut bien les leurs, et nous l'avons établi afin de vous imprimer un respect profond pour l'autorité d'Aristote, ce premier législateur, ce défenseur du Parnasse classique, ciel poétique menacé d'invasion, d'anéantissement par les géans, les monstres et les pygmées de l'école romantique.

Aristote donc suppose les qualités naturelles; Boileau versifie cette pensée : Vida, professeur habile, mais poëte assez parcimonieusement doué par la nature, puisque sa Christiade, dont le sujet offrait une si belle carrière à sa muse, n'est guère connue que par la grandeur de ce sujet même, et le titre, très remarquable; Vida s'occupe beaucoup des qualités acquises, et sa poétique a pour objet principal l'éducation du poëte, c'est-à-dire, de celui qui reçut du ciel les qualités naturelles : il indique les moyens connus, empruntés d'Horace, reproduits par Boileau, de les développer en les fortifiant : ces moyens sont l'étude de la nature et des beaux modèles; celle de sa propre langue et des langues classiques; puis des sciences poétiques; puis celle des nations, c'est-à-dire, de leurs mœurs et de leur histoire. Vous saviez ou vous soupçonniez tout cela; passons donc à des maîtres modernes. Le premier, celui qui mérite le surnom d'Aristote, M. Le

Mercier, dit : « Une troisième qualité, que je crois indispensable à l'auteur jaloux de la vraie gloire littéraire, c'est la vertu. Sa carrière est assez difficile à remplir noblement pour qu'il lui faille, dans les traverses qui l'attendent, une inflexible probité. » Certes, il serait bien à désirer, pour l'honneur de la république des Lettres et pour l'humanité, qu'il en fût ainsi; mais non : le maître oublie le grand axiome : *ut pictura poesis*, la poésie est comme la peinture, et leur mérite commun est le don d'imiter parfaitement la belle nature. Le génie, l'esprit et l'imagination peuvent et doivent, sinon créer, du moins imiter la vertu, si ce n'est pensante et sentante, du moins agissante; il suffit, hélas! à l'*Ecrivain*, de la théorie, et nous en avons pour preuve des témoins irréfragables. Des récits de sacrifices les plus frappans, faits de la vie par l'innocence à la pudeur, à l'amour filial, etc., furent tracés par des hypocrites, qui souvent offensèrent l'une et l'autre, et violèrent même les droits sacrés de l'hospitalité, de l'amitié, de la patrie.

Si vous voulez un nom, pour fixer ces idées, nous citerons Jean-Jacques, qui, certes, dès sa jeunesse, ne respecta ni l'innocence, ni la pudeur, ni l'hospitalité, et cependant s'est donné pour le meilleur des hommes, a peint la vertu, la probité, des couleurs les plus vives et les plus naturelles.

Assurément, il serait à désirer qu'il n'y eût que les hommes vertueux et probes qui se mêlassent d'écrire; mais il n'est que trop vrai de dire qu'il existe des chefs-d'œuvre, dans les Belles-Lettres, dans les Beaux-Arts, inspirés du moins par le vice, si leurs auteurs n'étaient pas vicieux. Les plus connus en poésie sont la Pucelle et la Guerre des Dieux. On composerait une bibliothèque de tous les autres; la littérature a même consacré ce qu'elle appelle le genre érotique, qui n'est malheureusement exotique dans aucun pays civilisé, mais bien indigène. De même il existe, du moins il exista des galeries, des boudoirs tout recouverts des chefs-d'œuvres licencieux des Beaux-Arts; et malheureusement, leurs auteurs n'avaient que trop bien imité la nature, type de la beauté dans les Arts et les Lettres.

Le dix-huitième siècle fut l'un des plus corrompus qu'ait vécu l'humanité. La dissolution des mœurs était telle, qu'elle atteignit tous les états, rompit tous les liens de la nature et de la société, unissant les sexes sans écouter les cris du sang révolté; n'épargnant point le trône et ses appuis, ils croulèrent; à peine pût-il renaître de leurs débris un vigoureux rejeton. Les plus grands *Ecrivains* n'échappèrent point à cette peste morale; très peu d'entre eux furent vertueux, moins encore probes, et celui que la nature avait doué de plus de génie, sacrifiait habituellement l'innocence champètre à ses voluptés. Cependant, tous prêchèrent la morale, parce que tous savaient que l'homme la chérit dans les autres; que, sans la morale du peuple, il leur enlèverait leurs jouissances, et que la première et la plus noble fonction des Belles-Lettres est d'en répandre et démontrer les principes; aussi le poète qui fit la satire de ce siècle, et

Fouetta d'un vers sanglant les grands hommes du jour,

ce poète, qui du moins ne pratiqua point la vertu de la charité, s'écrie, dans la fameuse satire qu'il a faite de ce siècle, et malheureusement avec tant de vérité, que la vengeance d'un grand, peint hideusement dans ce tableau, le fit périr, en guet-à-pens, sous le bâton de ses laquais, convertis en assassins; ce poète, Gilbert, s'écrie :

Eh! quel temps fut jamais en vices plus fertile?
Quel siècle d'ignorance en beaux fruits plus stérile,
Que cet âge nommé siècle de la raison?
Tout un monde sophiste en style de sermon,
De longs écrits moraux nous ennuient avec zèle,
Et l'on prêche les mœurs jusque dans la Pucelle.

Cela vous étonnera moins, si vous remarquez que Voltaire avait un esprit libertin, quoiqu'il fût de mœurs assez pures pour n'avoir eu qu'un amour malheureux, et puis qu'une maîtresse; mais si Voltaire eut de la vertu, même des vertus, entre autres la bienfaisance, peut-on affirmer qu'il eût de la probité? C'est elle réellement qu'il faut à l'écrivain.

Cicéron a défini l'orateur : *vir probus, dicendi peritus*, homme probe, habile à dire. Il doit en être de même de l'écrivain : si la vertu peut s'imiter, la probité, née du jugement et de la conscience, ne peut se feindre; elle est la droiture de l'esprit et du cœur. Il est impossible que l'*Ecrivain* qui a l'esprit ou le cœur faux ne s'écarte jamais de cette droiture, et ne se trahisse pas, comme il arrive à tous, par une déviation inévitable dans la ligne droite du bon sens et de la conscience. Les *Ecrivains* probes, moralement irréprochables, sont très rares : interrogez votre mémoire et la vérité, qui nomment-elles? qui canoniseraient-elles? Fénélon....... Déjà vous cherchez! Jetez au feu la liste commencée; prenez les hommes, et surtout les auteurs, les *Ecrivains*, avec leurs vertus et leurs vices; n'exigez d'eux tous que la probité, qui ne trompera point sciemment ses lecteurs.

Même dans le genre qui semblerait exiger le plus impérieusement la vertu, dans l'éloquence de la chaire, n'a-t-on pas fait passer en axiome cette pensée : « Faites ce que nous vous disons, et non pas ce que nous faisons. »

On ne peut même exiger la noblesse de l'âme et l'élévation des sentimens, que pour quelques genres de littérature, comme l'ode et la tragédie. C'est ici seulement que l'on peut dire : *Pectus est quod facit poetam*, le cœur, mais le cœur vertueux, est ce qui fait le poète; encore ne se trouve-t-il que trop d'exceptions. Mais si, par *pectus*, vous voulez entendre l'âme, et par âme la pureté, la force, la noblesse, l'élévation des sentimens, comme lorsque vous dites d'un homme : il a de l'âme, il n'a pas d'âme; alors *pectus*, l'âme, est ce qui fait le poète, mais non l'auteur, l'*Ecrivain* en général, c'est-à-dire, celui qui fait simplement usage de la langue écrite, du style, qui écrit; à la différence de l'auteur, qui, de plus, crée en écrivant, et du poète, qui soumet sa création à la mesure, à la rime, au rithme de la versification, nouvelle cause de distinction entre l'*Ecrivain* en

prose et l'*Ecrivain* en vers, ou simple versificateur, bien différent du poète (*voyez* ces mots).

Ce fut cette âme, ce *pectus;* ce fut la noblesse et l'élévation des sentimens qui soutinrent le grand Corneille à la hauteur des Romains : mais encore y a-t-il des exceptions; et notre premier poète pindarique, J. B. Rousseau, n'avait point une âme élevée. Par un concours singulier, les deux Rousseau prouvent la fausseté de cette proposition : il faut à l'*Ecrivain* de la vertu. Tous deux firent condamner l'innocence : le prosateur, par une fausse accusation, soutenue par de faux, d'exécrables sermens; le poète, par de fausses dépositions, des témoins qu'il aposta : tous deux ont, sans vertu, dicté de belles pages, comme l'on dit en jargon littéraire; et tous deux, sans probité, ne sont pas des *Ecrivains* irréprochables, estimables, quoique très admirables.

La probité donnerait principalement la conviction de la démonstration dans l'éloquence; mais Jean-Jacques se présente tenant à la main son paradoxal discours contre les Arts et les Sciences, dans lequel, de propos délibéré, pour faire de l'éclat, et d'après les conseils de Diderot le philosophiste, il prit, pour faire un bruit du diable, justement la contre-partie de sa propre opinion, de ce dont il avait la conviction intime, démontrée par sa propre conduite, puisqu'il ne voulut pas suivre l'état de son père, dans lequel, sans doute, il eût trouvé plus de bonheur, et se livra tout entier, et toute sa vie, aux sciences, aux Belles-Lettres, à la musique, à la botanique, etc. Jean-Jacques, digne membre, par anticipation, de la confrérie de l'éteignoir, soutint, à force d'art et de sophismes, et parvint à démontrer, aux esprits faux ou faussés par l'intérêt, que les arts et les sciences avaient corrompu les mœurs; assertion détruite par l'histoire qui vous montre, dans les siècles d'ignorance, des siècles de carnage, de dévastation, de noble barbarie; assertion dont il faudrait conclure, comme l'observe La Harpe, que l'on corrompt son âme en cultivant sa raison; tandis que l'homme ne peut se procurer sur la terre l'existence que l'on pourrait nommer angélique, que par la culture de sa raison, le développement de toutes ses facultés intellectuelles, et leur exercice : c'est pour lui la véritable, l'unique et pure félicité. Celles du cœur peuvent procurer des jouissances plus vives; mais, hélas ! elles sont du domaine de l'infortune et de la mort.

Jean-Jacques a dit : « Il faut un volume pour détruire une ligne d'erreurs. » Notre carrière est longue encore; ainsi, passons à l'autre qualité morale, la seule peut-être que le professeur exige à bon droit, en apparence, de l'*Ecrivain*, la sensibilité : par ce mot, le maître déclare entendre « une sensibilité forte, active, charitable. » Hélas! encore mille fois hélas! c'est une rêverie poétique.

Boileau dit, il est vrai :

Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez.

Cependant, beaucoup d'*Ecrivains* ont fait pleurer, dans les romans

surtout, sans avoir jamais eu des larmes dans le cœur, mais seulement dans le style. Il existe, d'abord, deux sensibilités; l'une puremeut idéale, l'autre réelle; puis deux autres encore : l'une pour les autres, et souvent assez obtuse, et l'autre pour soi, toujours très irritable. Combien de scélérats au cœur de marbre n'ont-ils pas pleuré sur leurs propres destinées?

Quelquefois ces deux sensibilités se réunissent dans une même âme, et trompent cruellement les témoins de leurs actes, surtout lorsque cette âme meut un corps orné par la beauté. Le satirique Gilbert dit :

> Parlerai-je d'Iris? chacun la prône et l'aime!
> C'est un cœur, mais un cœur! c'est l'humanité même.
> Si, d'un pied étourdi, quelque jeune éventé,
> Frappe, en courant, son chien, qui jappe épouvanté,
> La voilà qui se meurt de tendresse et d'alarmes :
> Un papillon souffrant lui fait verser des larmes;
> Il est vrai; mais aussi, qu'à la mort condamné,
> Lally soit, en spectacle, à l'échafaud traîné,
> Elle ira, la première, à cette horrible fête,
> Acheter le plaisir de voir tomber sa tête.

D'autres, qui se trouvaient mal à la vue du sang d'une petite coupure, excitaient à des duels; d'autres, plus coupables, à la guerre civile, applaudissant à ses premières fureurs, et criant : « Enfin, on se bat! »

Le maître lui-même reconnaît « qu'il est une sensibilité factice, toute de tête et non de cœur. » Lorsque l'*Ecrivain* sensible de tête offre au lecteur sensible de cœur un sujet intéressant, il n'est que comme ces officiers funèbres qui, dans les funérailles des Romains, leur présentaient le lacrymatoire, pour recueillir les pleurs que la perte du mort leur faisait répandre. L'*Ecrivain* sensible de tête, La Harpe, offre le sujet larmoyant, Mélanie; le lecteur sensible de cœur le refait, le réalise, lui donne le sentiment, l'âme, et le couvre de pleurs.

Il est donc une espèce de sensibilité qui peut être du moins utile à l'*Ecrivain*, sans l'être aux autres; c'est la sensibilité pour soi. Jean-Jacques avait éminemment la sensibilité de cette espèce. Lui, tous ceux qui la partagent avec lui, sont comme le *formica-leo* dans son trou de sable mobile; comme l'araignée sur sa toile : le mouvement d'un atome les irrite : et plus sensible encore que cette toile est l'âme de l'*Ecrivain* sensible pour lui; c'est une harpe d'Eole, dont le zéphyr fait éclore des sons harmonieux, touchans; mais cette âme est vide : ce n'est, comme le dit l'Ecriture, qu'une cimbale retentissante; et même cette sensibilité pour soi ne donne pas toujours l'âme du style, du sentiment, même imité.

Cette irritable sensibilité de l'égoïsme, augmentée par l'esprit de parti, peut rendre fou, furieux. N'avons-nous pas entendu le fanatisme politique en délire appeler les premiers artistes-manufacturiers de l'Europe, des marchands de marrons, et des jeunes gens studieux, avides d'instruction, des brigands? ne l'avons-nous pas vu se porter

à des excès inouis dans les crises les plus violentes de la fièvre révolutionnaire, et même dans les siècles de barbarie? La cause de tous ces excès n'est autre que cette sensibilité de l'égoïsme, la sensibilité pour soi, qui peut inspirer un *Ecrivain*, un poète : très facilement, dans l'infortune, elle se change en mélancolie, muse du genre romantique; souvent encore elle devient misantropie, muse des genres critique et satirique, si bons prédicateurs de la morale, de la vertu, qu'ils ne pratiquent point, et si mauvais observateurs des lois de la probité, qu'ils ne connaissent point.

Il est cependant de ces hommes très irritables, que le moindre obstacle à leur félicité change en frénétiques sanguinaires, auxquels, lorsqu'ils écrivent à froid, cette sensibilité ne dicte rien de sentimental, de touchant. On peut leur appliquer ces vers du maître :

> Je hais ces vains auteurs dont la muse forcée
> M'entretient de ses feux toujours froide et glacée;
> Qui s'affligent pour rien, et, fous de sens rassis,
> S'érigent, pour rimer, en amoureux transis.
> Leurs transports les plus doux ne sont que phrases vaines;
> Ils ne savent jamais que se charger de chaînes.

Ils ne savent que jargonner le sentiment, que reproduire les bannalités amoureuses, sentimentales ou philosophiques; ils finissent par ennuyer, endormir les lecteurs.

Il n'en est pas de même de la sensibilité pour autrui : jamais le livre qu'elle inspire et qui la respire n'ennuya le lecteur; il n'est pas d'homme, fût-il un tartuffe de pierre, un bourreau, qui ne sourît à l'*Ecrivain* occupé du soin de le rendre heureux, d'inspirer aux autres la bienveillance, de leur dicter la morale, de leur prêcher les vertus concourantes à cette félicité, de développer en autrui cette sensibilité naturelle et sociale, cette charité qui porte à plaindre, à secourir même le méchant : il se sent nuisible, odieux à tous; et si, dans la foule, il aperçoit un visage qui lui sourit, lui pardonne, sa sensibilité pour lui-même se dilate; il s'en approche, lui tend amicalement une main souillée de sang. La sensibilité pour autrui peut apprivoiser la férocité même, et c'est, de toutes les qualités de l'*Ecrivain*, la plus nécessaire : elle est brûlante dans l'évangile, livre unique, par l'attention constante de son divin auteur à s'ocuper du bonheur d'autrui; c'est ce qui le rend le livre universel, le livre des livres.

Après cette qualité naturelle et principale de l'*Ecrivain*, il en est beaucoup d'autres, qu'il serait long même d'énoncer brièvement. La première des qualités naturelles devrait être le courage, pour défendre l'Eternel contre ceux qui violent les articles de la première loi : « Tu ne feras point Dieu à ton image! » lui donnent toutes leurs passions cupides, haineuses ou vindicatives, persécutent ou trafiquent en son nom, « donnent à *l'Esprit saint la présidence de la maison de commerce de bénédiction* » dont ils règlent « l'administration par des lois..... » le courage, pour défendre la vérité contre ceux qui veulent l'étouffer, en violant l'un des premiers préceptes de la se-

conde loi, « placer la lumière sous le boisseau, » c'est-à-dire la cloche éteignoir : le courage pour défendre l'humanité contre ceux qui, violant le premier précepte de cette même loi, président la maison de commerce d'hommes, leurs frères en Dieu, disent-ils, et leur bétail en Satan; le courage pour défendre la patrie contre ses avilisseurs, ses sangsues, ses tyrans. « Dieu, dit l'Ecriture, Dieu tint le monde dans ses mains puissantes, et, le secouant, il en rejeta les impies. » Ah! combien de fois ne l'avons-nous pas conjuré de nous prêter son bras pour rejeter de la surface de notre chère patrie, les insectes qui la rongeaient. Vœux accomplis! le Dieu vengeur les écrasa tous tour à tour, et si, l'un arraché, l'autre ne manqua pas, *uno avulso non deficit alter!* le bras du vengeur fut infatigable, inévitable, comme la mort : il entend le mouvement du moindre insecte se cachant sous l'herbe, l'atteint, et l'infaillibilité de ses coups est l'une des consolations des longues infortunes de notre patrie.

Mais ce courage, il est bien difficile de l'exercer! il faudrait avoir plus que l'âme d'un héros, d'un Achille! Mourir sur un champ de bataille est honorable et doux; mais pourrir dans un cachot! Le guerrier, du moins, est honoré; des mains empressées chargent sa noble tête de lauriers, et son nom est répété dans les hymnes à la victoire; il y est couvert de pleurs versés par le regret sur ses beaux jours..... Mais l'*Ecrivain* courageux et dans les fers fut honni, supplicié; plusieurs blâmèrent son inutile imprudence, et le plus grand nombre l'exécrèrent, comme un ennemi de leur félicité. Le seul courage possible est donc celui du silence, mais ce n'est que l'une des qualités acquises. Arrêtons-nous à celles qui sont convenables à l'*Ecrivain*, et dont chacune a rapport à tel ou tel genre de littérature. La première est la docilité qui vous ordonne la soumission à l'évidence, lorsque les défauts de vos ouvrages vous sont démontrés d'après le grand principe de l'emploi des quatre élémens et des quatre auxiliaires; lorsque votre ouvrage présente, en un mot, de mauvaises associations d'idées : ne vous attirez pas l'application de ces vers du maître :

> Mais souvent sur ses vers un auteur intraitable,
> A les protéger tous se croit intéressé,
> Et, d'abord, prend en main les droits de l'offensé.

Cette obstination est trop contraire à la modestie, compagne ordinaire du vrai talent, même du génie, dont les coups d'œil, les aperçus, les échappées de vue sont trop vastes pour qu'il ne reconnaisse pas l'étroitesse de son habituel horizon.

Cette modestie, cette exacte appréciation de vous-même doit vous mettre en garde contre les éloges : pour éviter tout mécompte, réduisez-les toujours à moitié, peut-être y aura-t-il encore de l'exagération; le maître le dit :

> Mais sachez de l'ami discerner le flatteur.
> ....
> Ce flatteur, trop souvent, cherche à se récrier :
> Chaque vers qu'il entend le fait extasier.
> Tout est charmant, divin; aucun mot ne le blesse;
> Il trépigne de joie, il pleure de tendresse :

Il vous comble partout d'éloges fastueux :
La vérité n'a point cet air impétueux;

ni la véritable amitié, non plus que la sage parenté, que n'égarent point l'affection ou la vanité consanguines; le proverbe dit : qui aime bien châtie bien : souvent aussi

Tel vous semble applaudir, qui vous raille et vous joue;
Aimez qu'on vous conseille et non pas qu'on vous loue.

Cela certes est bien facile à dire, mais à pratiquer, non. Cependant, si vous vous êtes bien étudié vous-même, si vous êtes de bonne foi, vous pourrez, à quiconque vous dira : « mais savez-vous que vous êtes un grand *Ecrivain*, un grand homme? » vous pourrez répondre : Hélas! tant pis pour l'humanité, car je sens bien que je ne suis rien! si ce n'était cette enveloppe matérielle qui captive mon âme, ma pensée, peut-être pourrais-je m'élever un peu; mais combien loin encore serait de la perfection l'être que ma faible imagination peut se créer, en réunissant, par exemple, le cœur de Fénélon au génie de Bossuet!

Après vous être ainsi bien évalué vous-même, et vous être écrié : Oh! que je ne suis rien! cette connaissance de vous-même, si nécessaire en morale comme en littérature, fera que vous vous estimerez très heureux si vous avez pour conseil un esprit exercé, dont le maître dit :

Un sage ami, toujours rigoureux, inflexible,
Sur vos fautes jamais ne vous laisse paisible;
Il ne pardonne point les endroits négligés,
Il renvoie en leur lieu les vers mal arrangés;
Il réprime des mots l'ambitieuse emphase :
Ici le sens le choque, et plus loin c'est la phrase.
Votre construction semble un peu s'obscurcir,
Ce terme est équivoque, il le faut éclaircir.

Mais, ainsi que nous l'avons dit, deuxième partie, ces amis sont rares. Tous les conseillers voudraient vous faire faire votre livre comme ils l'auraient fait; le faire passer par la filière de leur esprit, très différent, à coup sûr, du vôtre. Il faut être soi-même en état de donner d'excellens conseils, pour être en état d'en profiter : et, ne consulter que quelques amis, c'est s'exposer à la destinée des deux Tasso ou Tasse. Bernardo, le père, avait adopté, pour son Amadis des Gaules, un plan régulier, tracé d'après les règles d'Aristote, observant les trois unités, si bien proportionnées à nos facultés intellectuelles, très limitées, et par conséquent si favorables à la jouissance, qui perd la moitié des plaisirs dans le désordre : dix chants de ce poëme, imité du français, étaient faits sur ce plan; il les lit dans un cercle nombreux d'amateurs accoutumés à l'irrégularité de l'Arioste : peu à peu l'ennui de la régularité gagne les auditeurs : les siéges se vident, les rangs s'éclaircissent, la salle est déserte, et, dit l'hérétique littéraire M. Ginguené, « cette expérience lui prouva que l'unité d'action et d'intérêt, fort bonne dans des fables d'une autre nature (disons dans toutes les fables, parce que l'homme n'a qu'un esprit et

qu'un cœur), n'avaient point cette variété qu'exigent la chevalerie et la féerie, et dont le poëme de l'Arioste avait fait un besoin au public italien et une loi aux poètes. Il revint donc sur ses pas, et se soumit, quoique malgré lui (parce qu'il avait du bon sens, du goût et l'esprit d'ordre), à cette multiplicité d'actions, à ce désordre convenu, passé en précepte. Pour éviter une nouvelle désertion de l'auditoire, il convertit son poëme homérique en un épique imbroglio; tel que celui de l'Arioste. Il se soumit si bien à l'autorité de ce poète, son imagination féconde entoura de tant d'accessoires l'action principale, ses épisodes sont si nombreux et tellement diversifiés, enfin, son poëme est si long, qu'il serait extrêmement difficile (dit M. Ginguené) d'en donner une analyse complète; quelque serrée qu'elle fût, on n'y arriverait pas, sans beaucoup de peine, à la fin du centième chant. Comme dans le déluge, les héros nagent sur un immense Océan de circonstances accessoires, entre une foule de noyés qui disparaissent, et ils ne peuvent obtenir l'heureux sort de Noé qui, sagement réfugié dans la barque de l'aristotélique unité, surnage jusqu'à ce jour, avec sa famille, au torrent des siècles, à l'Océan de l'éternité. Bernardo Tasso, qu'une défiance excessive de lui-même, quelquefois aussi dangereuse que l'excessive confiance, empêchait d'être jamais content de ce qu'il avait fait, altéra, par des mutations (changemens), l'ensemble de son poëme, fit disparaître la beauté, surtout la facilité du premier, et, dit le professeur, se contrariant lui-même, comme il advient à tous ceux qui s'écartent des vrais principes; il ajoute: « L'un faisait changer au poète une chose, l'autre une autre, et malgré le mérite reconnu des treize consultans, précisément parce qu'il était impossible de se donner plus de peine, de montrer plus de docilité à écouter les conseils, plus de patience d'esprit et de souplesse de talent à les suivre, » il parvint à faire redescendre son ouvrage « au second rang, parmi les romans épiques » ou les épopées romanesques, genre tellement éloigné de la véritable épopée, qui se soumet au règles d'Aristote. (*Voy.* Epopée.)

Torquato Tasso profita mal des malheurs de son père, parce que, dans le monde littéraire comme dans le monde social, rarement le malheur instruit quelqu'un. Cet illustre poète, rival d'Homère, voulant perfectionner son admirable Jérusalem délivrée, dont heureusement il existait de nombreuses éditions, revues et corrigées par lui, la refit sous le nom de Jérusalem conquise. Il ne la rabaissa point, il est vrai, au rang de l'épopée romanesque ou du roman épique, qui se moque du code aristotélique, en la noyant dans un océan d'épisodes, d'accessoires, d'imbroglios chevaleresques ou de féeries nouvelles; au contraire, il serra de plus près les côtes du monde épique, créé par Homère, et s'écarta moins dans l'océan épico-romanesque; mais, pour se soumettre à la critique, éviter ses traits épars, gissans autour des murs de sa Jérusalem triomphante, à jamais délivrée de ses mortelles atteintes, il ôta l'âme et l'intérêt à son poëme, d'abord, en supprimant le premier personnage, Renaud, que l'histoire a placé parmi ses héros, sans cependant le peindre, le

caractériser assez précisément pour que l'épopée ne pût l'embellir. Le Tasse met à sa place un inconnu Richard, fils d'un Guiscard, normand, conquérant de Naples; il supprime l'épisode d'Olinde et de Sophronie, comme adhérant trop faiblement, disaient ces conseillers, qui certes ne furent pas des payeurs en lauriers, à l'action principale. Ensuite le poète tombe dans le défaut sur lequel nous avons fait quelques réflexions dans notre deuxième partie (*voyez* Noms): il change maladroitement les noms des personnages. Le tyran de Jérusalem, le sultan Aladin, ami de la mémoire, de la mélodie (qui le mit en romance), s'il ne l'était des hommes, prend le nom inharmonieux, étranger à toutes les nations, de Ducalte; Herminie, l'intéressante Herminie perd son nom pour devenir Nicée; dans le grec il signifie Victoire; mais, en langues modernes, il est frère ou parent de Nice, mère de Niaiserie; c'est faire naître une mauvaise association d'idées.

Le changement de personnages et celui des noms de ceux que le poète avait gardés, sont cependant moins pénibles pour le lecteur qui connaît la première Jérusalem, que le changement des circonstances de l'action principale, que la suppression de descriptions, d'images, de pensées poétiques, remplacées par des pensées théologiques et des détails minutieux. Ce n'est pas qu'il n'ait fait des améliorations et des additions importantes; mais, pour en finir, arrêtons-nous au jugement d'un ami du poète, le père André Grillo. « Les perfections de l'art, dans la Jérusalem conquise, rendent ce poëme meilleur, mais l'autre est plus beau. » Le Tasse, égaré par des conseillers, des critiques, altéra donc les beautés primitives de son poëme, en voulant le perfectionner; puisse un poète moderne refondre ces deux ouvrages! Mais vous en devez conclure que le meilleur moyen de corriger votre ouvrage, après que vous l'aurez fait avec vos facultés naturelles et acquises, avec votre génie, c'est de le rapprocher des chefs-d'œuvres du genre, et de les lui comparer, comme un peintre rapproche le portrait, le paysage achevé, de la nature, qu'il imita; vous avez pour autorité le grand maître; il dit:

Craignez-vous pour vos vers la censure publique?
Soyez-vous à vous-même un sévère critique.
....
Travaillez à loisir, quelqu'ordre qui vous presse,
Et ne vous piquez point d'une folle vitesse.
....
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage,
Polissez-le sans cesse et le repolissez,
Ajoutez quelquefois et souvent effacez.
....
Surtout, avant d'écrire, apprenez à penser.

Ce sont les grands maîtres qui vous l'enseigneront. Ce précepte nous ramène naturellement aux facultés intellectuelles acquises, les seules dont il était raisonnable de s'occuper en parlant des qualités de l'*Ecrivain*. Parmi ces facultés, il en est une que les maîtres ne songèrent point à exiger, que la nature ne donne pas, quoique l'on puisse en avoir reçu les moyens de l'acquérir, la mémoire, l'amour du travail

et l'application; cette qualité, purement intellectuelle, mais nécessairement acquise, est l'érudition la plus vaste, le savoir universel, s'il se peut obtenir. Elle est indispensable pour enrichir le style d'une foule de mots, de faits, d'images, de pensées, même de sentimens, que la mémoire du moins fournit, si ce n'est le génie. Voyez quel parti Voltaire a su tirer de son érudition, même artificielle, car elle consistait surtout en notes placées alphabétiquement dans des tiroirs, où il les trouvait au besoin. (*Voyez* Erudition.)

Cette érudition, que vous admirerez dans tous les grands poètes, à commencer par Homère, l'homme universel de son temps, et finissant par M. le Mercier, qui cependant en abuse aux yeux de critiques ignorans, cette érudition est indispensable pour la critique, si nécessaire dans les Belles-Lettres : de grands ouvrages, des chefs-d'œuvre mêmes, pèchent par le défaut de critique; entre autres, l'Histoire universelle, de Bossuet. L'*Ecrivain* doit avoir des notions étendues de l'histoire, de la biographie, des littératures anciennes et étrangères, des sciences qui ont rapport aux Belles-Lettres, particulièrement de l'Histoire naturelle, immense galerie de riantes images, qui manquent aux grands écrivains, parce qu'elle était au berceau; de la Physique, de la Chimie qui, découverte plutôt, eût dissout tant de germes d'erreurs, éclairé tant de ténèbres, en répandant la lumière intellectuelle, comme vous la voyez éclairer très économiquement, en physique, de nombreuses réunions d'hommes.

Mais la science des sciences, pour l'*Ecrivain*, est celle de l'homme; c'est à lui que le ciel crie : *Nosce te ipsum!* connais-toi toi-même! Après cette étude de lui-même, qu'il doit faire surtout dans ses rêves, se présente celle des autres; elle illustra Molière!.... ce nom suffit à vos méditations; n'entamons pas un volume.

Il est peu d'*Ecrivains*, par conséquent peu d'ouvrages, même parmi les mieux écrits, dans lesquels le défaut de savoir, et par conséquent de critique (*voyez* ce mot), n'ait fait introduire des erreurs qui choquent, à la lecture, les personnes instruites, versées particulièrement dans les sciences naturelles. Le bel ouvrage même de M. de Buffon en offre un trop grand nombre, et ses ennemis ont cru pouvoir les relever pour ternir sa gloire; oubliant que le soleil, malgré d'énormes taches, n'en est pas moins brillant.

D'autres ouvrages reposent en entier sur des erreurs, et sont nuls, malgré toutes leurs beautés, aux yeux de ceux qui se fixent à cet axiome :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Certes, ils ont trop de sens pour vouloir opposer cette sentence à des fictions poétiques et de convention; mais ils ne sont pas les maîtres de leurs dédains pour des livres sérieux, et l'auteur et l'ouvrage leur inspirent une sorte de pitié, lorsqu'ils leur offrent, avec l'assurance, le fanatisme même de la conviction, des systèmes, des hypothèses, qui ne supportent pas l'examen de la raison.

Il en est plus de trois que nous pourrions nommer.

Mais pourquoi troublerions-nous la béatitude de leurs auteurs? ce

serait une inutile sévérité. Le public est actuellement trop éclairé pour être dupe, en quoi que ce soit, de qui que ce soit;

Et tel a cuidé l'engeigner,
Qui souvent s'engeigna lui-même.

Ainsi donc, et ne fût-ce que pour n'être pas dupe, à force de recherches et de travail, procurez-vous la plus vaste érudition; que votre tête soit, pour vous et pour les autres, un fanal dans les ténèbres. L'*Ecrivain*, l'auteur même, doit avoir des notions très étendues sur les littératures anciennes et modernes, sur presque toutes les sciences, en général; il ne négligera même pas la botanique et l'humble entomologie. La Fontaine en a fait un usage merveilleux dans ses fables : et ces sciences, qui n'étaient encore qu'au berceau, manquant, il faut le redire, aux grands *Ecrivains* anciens ou du siècle de Léon X et de Louis XIV, ils sont tombés dans de ridicules erreurs, filles d'une ignorante crédulité, qui révoltent à présent le lecteur instruit, et font tache à ses yeux sur les plus beaux ouvrages; mais,

Souvent la peur d'un mal fait tomber dans un pire.

Pour ne pas paraître ignorant, ne pas dire de sottises, ne veuillez pas montrer trop de science; vous tomberez dans le pédantisme ou l'afféterie, comme cet *Ecrivain* moderne qui nous dit, en parlant des insectes et de leurs travaux : « Ils ont de longues lunettes pour découvrir leurs ennemis, et des boucliers pour s'en défendre. On les voit avec des ailes de gaze, des casques d'argent, des épieux noirs comme le fer; et une mite va occuper cette pensée qui calcule la grandeur des astres, émouvoir ce cœur que rien ne peut remplir, étonner cette admiration, accoutumée aux prodiges, » etc.

Une mite, une monade, peut occuper la pensée du philosophe, parce qu'elle est, autant que le soleil, l'œuvre de la suprême intelligence; mais, à moins qu'il n'ait un cœur mélancoliquement sentimental, cette mite, cette monade, ce point microscopique vivant ne pourront l'émouvoir, et *risum teneatis*, vous pourrez bien sourire à cet abus du savoir.

Etudiez donc, mais pour en profiter sagement, la science universelle; faites entrer dans votre tête l'*omne scibile*, tout ce qu'il est possible de savoir; étudiez la nature; toutes les plus belles images de la poésie sont empruntées de ses œuvres. Mais surtout étudiez l'homme, d'abord en vous-même, et surtout dans vos rêves, qui vous révèleront à vous tout entier, tel que vous êtes : cette branche de l'étude de l'homme est entièrement neuve; suivez-la, vous y ferez des découvertes piquantes, instructives pour vous et pour nous. Les rêves vous apprendront combien, malgré tant de volumes, fruits de tant de siècles, nous sommes encore loin d'avoir accompli le précepte : *nosce te ipsum!* connais-toi toi-même! Ces rêves vous révèleront votre destination, l'état pour lequel vous fit la bonne nature. C'est ainsi qu'ils nous disent que notre lot était d'être dans les beaux jours et les belles contrées, sous le beau ciel de l'Italie ou de la Grèce, archi-

tecte, puisque ces rêves nous montrent souvent des palais de marbre dont nous n'avons vu la réalité nulle part, et pas même en peinture. Méditez sur ce fait. Nous aurions pu ruiner tous les potentats de l'Europe, s'ils avaient voulu faire construire nos temples de la Nature, des Arts, etc., etc.; mais le destin a prudemment ménagé l'argent des peuples, en nous jetant au milieu du barreau, puis dans la typographie; par suite, sans doute, et pour la rémission de nos péchés, dans la lexicographie : la volonté de Dieu soit faite! Les rêves détruiront pour vous mille erreurs; ils vous désabuseront de vous-même et de votre confiance en vous, et surtout de votre prétendu savoir de l'homme, dont vous ne pouvez expliquer encore les sympathies, les pressentimens, les présages, et d'autres impressions, niées mal à propos par d'orgueilleux sceptiques, qui ne peuvent les expliquer : n'oubliez pas que, même dans les erreurs populaires, il se trouve quelque fond de vérité. Un peu de science nous enhardissait à nous moquer des anciens, et plus de science nous a démontré qu'ils en savaient plus que nous ne pensions.

Après, étudiez vos semblables, et vous ne trouverez plus, malheureusement, de rêves, mais une horrible vérité, surtout dans les temps de factions; vous reconnaîtrez que le cœur de l'homme est un abîme au fond duquel se cache l'hydre de l'égoïsme; et ne l'irritez pas! Vous reconnaîtrez combien la raison est impuissante sans l'appui d'un Dieu, ce mot de l'énigme de l'univers; combien il a besoin d'une opinion religieuse, mais simple, mais pure comme la croyance en un Dieu punisseur et rémunérateur, croyance qui nous force à nous écrier : « Ah! que le ciel sait bien ce qu'il fait! » Si la grâce vous accorde plus encore, mortel heureux, profitez de ses dons.

Cependant, cette faible raison est la troisième qualité qu'exige l'Aristote moderne et nous aussi, car elle est notre grand auxiliaire sous le nom du bon sens; c'est elle dont on doit dire :

Que dans tous vos écrits la raison révérée,
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.

« Le goût, dit avec autant d'élégance que de raison, notre professeur, le goût n'est que le ministre d'une raison parfaite : elle lui dicte ses lois impérieuses. Corneille, Racine, Molière et La Fontaine n'ont gardé tant de pouvoir sur les esprits que parce que le fond de leurs ouvrages est le bon sens. » Salut donc à nos deux auxiliaires, la raison et le goût, son ministre.

Quelque sujet qu'on traite, ou plaisant ou sublime,
Que toujours le bon sens s'accorde avec la rime.
Tout doit tendre au bon sens; mais, pour y parvenir,
Le chemin est glissant et pénible à tenir :
Pour peu qu'on s'en écarte aussitôt on se noie;
La raison, pour marcher, n'a souvent qu'une voie.

Suivez-la toujours, au risque même de perdre beaucoup de beautés; le mot est impropre, de faux brillans, dont sont rayonnans, éblouissans les ouvrages du jour les plus vantés. Mais ne peut-on dire :

Quelques ans écoulés ils ne sont déjà plus?

C'est la raison et le bon goût qui dictèrent ces vers :

Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu ;
Que le début, la fin, répondent au milieu ;
Que d'un art délicat, les pièces assorties,
N'y forment qu'un seul tout de diverses parties.

Et certes, c'est bien ici l'ordre, notre quatrième auxiliaire, qui devient le grand ordonnateur : sans l'esprit d'ordre, les ouvrages de l'*Ecrivain*, quels que soient d'ailleurs ses talens, ne seront qu'un fouillis, comme le poëme de l'Arioste ; jamais son imagination ne pourra tracer, suivre le plan même de ces petits jardins anglais décorés, divisés

En cent petits réduits où l'on ne va jamais.

Ce ne sera qu'un mélange confus de taillis, de roches, de landes, de forêts, de lacs et de montagnes, à travers lesquels l'esprit du lecteur ne retrouvant jamais sa route, s'arrêtera perdu, fatigué ; sa main impatiente fermera le livre pour faire disparaître le chaos, et ses yeux s'arrêteront avec plaisir aux compartimens réguliers de la reliûre, pour rétablir l'ordre dans les images, les idées.

Vous allez dire : — Avec toutes les qualités que vous exigerez d'un *Ecrivain*, on ferait un grand homme. — Mais doutez-vous qu'Homère n'eut pas autant et plus de mérite que ceux dont il chanta les exploits? Croyez-vous qu'il ne soit pas plus difficile d'ordonner un poëme que d'aligner quelques milliers d'hommes sur trois de profondeur, pour risquer une grande escarmouche, que l'on nomme une bataille? — Mais, direz-vous, le poète a tout le temps de la réflexion. — Oui ! mais le général a pour lui les chances du hasard, qui remporte les deux tiers des victoires. Ce général ne crée rien, il ordonne : le poète doit tout ou presque tout recevoir de son génie, qui l'inspire. — Le général habile suit ses inspirations. — Oui ! mais l'histoire nomme plus de deux cents généraux illustres, elle ne nomme qu'une pleïade épique : Moïse, Homère, Virgile, Le Dante, l'Arioste, Le Tasse, Milton, et..... nommez le huitième, si vous l'en jugez digne.

Ici nous vous arrêterons pour vous révéler l'un des moyens employés par ces grands hommes dans l'art d'écrire. Vous avez vu des Ossians modernes pincer de la harpe ; lorsqu'ils avaient imprimé des vibrations trop fortes à quelque corde, avec la main ils se hâtaient de la comprimer ; imitez-les, non pour un même but, mais n'oubliez pas que l'esprit de l'homme est un véritable instrument à cordes ; il ne faut pas le tenir long-temps tendu : le maître vous indique le moyen ; même dans un alinéa, si vous le pouvez,

Passez du grave au doux, du plaisant au sévère.

Et, par plaisant, il ne faut pas entendre ce qui fait rire, mais ce qui plaît : lisez le grave Boileau lui-même, et toujours, sur dix vers au plus, même dans les endroits les plus sérieux, il y en a quelques-uns d'agréables : imitez-le ; puis, si vous avez la bonne, la vraie sensibilité, la sensibilité, non pas irritable, mais charitable, vous pra-

tiquerez le grand précepte; vous vous oublierez vous-même, pour ne vous occuper uniquement que de votre lecteur. Croyez-nous, faites cela, et vous vivrez dans l'éternité, car l'ouvrage d'un auteur est son âme passée dans son livre. Une bibliothèque est un Elysée..... comme un enfer.

Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait pour l'âme une autre immortalité: tous les grands hommes ne sont pas *Ecrivains*, et certes, ce serait une perte pour l'univers, pour son Créateur, que celle des belles âmes de tant de grands hommes: mais non! rien, pas un fétu ne se perd dans cet univers. Comment l'âme d'un Henri IV, qui n'a, comme *Ecrivain*, fait qu'une chanson, dicté que quelques lettres, y serait-elle anéantie? Cela n'est pas possible! mieux vaudrait admettre la métempsycose. Arrêtons-nous sans écart à cette idée: pour la réaliser, lisez, lisez les grands maîtres, faites passer leur âme dans la vôtre, vous procurerez à vos lecteurs les jouissances les plus pures, les plaisirs intellectuels; ils vous proclameront, avec reconnaissance, un bon, un habile, un grand *Ecrivain*, et vous prendrez rang parmi les bienfaiteurs de l'humanité.

Mais, hélas! le bonheur, la gloire, l'immortalité ne se conquièrent point à si peu de frais, et vous n'êtes pas au terme de notre exigence; pour recevoir de nous ces honorables titres, il est une autre condition encore pour le succès: oserons-nous vous l'imposer? oui, puisque les faits parlent: il faut que l'*Ecrivain* soit malheureux; Jean-Jacques l'a dit: « Si l'on veut que je fasse de brillantes descriptions de la nature, il faut me mettre à la Bastille. » Scarron, cul-de-jatte, souffrant, fut le plus gai des hommes dans ses récits; Pope était tout contrefait: c'était un point interrogant renversé ¿, comme le lui dit un officier qu'il fatiguait de questions: interpellé par Pope de dire ce que c'est que le point interrogant, « C'est, comme vous, une petite chose tortue qui fait des questions! »

Homère, Le Tasse, Le Camoëns, Le Dante, Milton, tous furent malheureux: l'infortune est comme un poids qui, réprimant le génie, lui donne plus de ressort; comme un modérateur qui l'arrête dans ses écarts. Jamais un homme heureux ne sera poète; il a bien autre chose à faire qu'à mesurer des mots sur le bout de ses doigts; n'a-t-il pas à jouir de l'objet qui cause sa félicité? Mais le malheur, père de la mélancolie, muse des romantiques, le malheur qui, s'il n'est excessif, accroît la sensibilité, donne la pitié, comme le prouva Didon.

Non ignora mali miseris succurrere disco.
Victime du malheur, j'aide les malheureux.

Ce malheur n'est pas la pauvreté, la misère, dont Homère a dit: « Elle attache des chaussures de plomb à celui qu'elle enchaîne. » Boileau vous dit, il est vrai:

Horace a bu son saoûl quand il voit les Ménades.

Boire son saoûl, expression, action par trop basse, peut-être nécessaire pour le poète bachique, dythirambique, comique, pinda-

rique, même épique, mais cela n'est pas nécessaire, pourrait même être dangereux pour les *Ecrivains* en général; il n'en est que trop, même de contemporains, dont les ouvrages prouvent un état d'ivresse complète, surtout lorsqu'ils écrivent sur la politique, sur cette politique dont on ne peut que siffler les bévues, les désappointemens, lorsque l'on voit les plans, les projets, les conceptions sublimes des graves diplomates bouleversés de suite par les amours d'une jeune fille, ou les caprices féroces, ou la bêtise d'un pacha.

Ainsi, nous demandons au ciel pour vous, *Ecrivain*, la médiocrité, non pas même dorée, *aurea mediocritas*, mais argentée : l'argent dans la poche est un lest sans lequel il est presque impossible de conduire sa barque, même sa nacelle, ne fût-elle chargée que de pensées, d'élémens littéraires pour remonter le Permesse et gagner l'Hélicon.

Nous pousserons l'exigence plus loin encore : on ne risque rien de demander, on n'obtient que ce que l'on peut obtenir : il faut que l'*Ecrivain* ou l'auteur soit sans passions égoïstes; il ne lui faut que la philantropie, ôtons ce mot odieux, la charité, l'amour de ses semblables, à moins que la passion qui le tourmente ne soit précisément le sujet de ses chants, car

Pour bien peindre l'amour il faut être amoureux.

Mais renoncez à ce tableau, il ne ressemble que trop à ces portraits de famille que les étalagistes exposent le long des quais aux injures des chiens : on a peint et repeint l'amour mille et mille fois, dans toutes les langues et sous toutes les faces; vous ne pouvez qu'être un copiste trivial (*voyez* AMOUR).

Ainsi, point de passion, si ce n'est celle de la gloire, acquise par de belles actions, de beaux écrits. Vida recommande expressément à l'instituteur du poète d'écarter l'amour du cœur de son élève.

Nec labor ille quidem ultimus est rectoribus acres
Incauto juveni stimulos avertere amoris,
Donec crescentem doceat maturior ætas
Ferre jugum atque faces sævique Cupidinis iræ.

A peu près : « Ce n'est point le dernier travail des recteurs d'écarter d'un jeune imprudent les traits aigus de l'amour, jusqu'à ce qu'un âge plus mûr lui apprenne, tandis qu'il croît, à supporter le joug, les vicissitudes et les fureurs du cruel Cupidon.

Mais, en tout temps, l'amour est dangereux pour l'*Ecrivain*. Vida lui préfère l'amour de la gloire : il veut que le maître l'excite dans le cœur de son élève; mais encore où cette gloire ou sa soif vous conduira-t-elle? à écrire pour l'obtenir? Autant vaudrait n'écrire que pour le plaisir d'écrire, car la gloire, littéraire du moins, n'ajoute presque rien à la félicité, si, le plus souvent, elle ne la trouble. C'est une vérité si bien démontrée, qu'il est inutile de la répéter : si vous en doutez, mettez-vous à la place de l'*Ecrivain* le plus célèbre comme *Ecrivain*, non comme dignitaire, car un grand nombre adorent à la fois Apollon et Plutus. — Ce ne sont pas les plus mal

avisés, direz-vous; — Mais voyez si vous seriez plus heureux; interrogez celui dont on proclame unanimement la supériorité; s'il est de bonne foi, vous l'entendrez avouer que, passé le moment de la composition, ou tout au plus de la seconde lecture, après ces instans de délices intellectuelles, les plus pures, il est vrai, tout le bonheur est évanoui. Le plaisir fuit, la peine reste, et le rêve de gloire est fini : son auréole brille à peine dans le sein des ténèbres amoncelées, pressées tout à l'entour par la jalousie médisante ou calomniatrice, par la critique, par la satire, qui, dans l'ombre, lui percent le cœur. N'écoutez donc que la plus belle, la plus noble des passions, celle d'être utile à vos semblables, en les amusant, les instruisant, et les formant à la vertu, par suite au bonheur; en leur inspirant l'admiration et la reconnaissance pour Celui qui est, et par lequel nous sommes; l'amour pour la patrie, pour ses semblables, et le respect pour soi-même. Si vous n'atteignez point à ce but, votre ouvrage, quelque beau qu'il soit d'ailleurs, n'échappera point au sort des inutilités; il pourra subsister autant que la langue dans laquelle il fut écrit, mais enfin, il ne trouvera pas de traducteurs, parce que ce mérite même ne sera plus généralement senti. Quelques siècles encore, Pindare ne subsistera peut-être plus; mais jamais, non jamais on n'oubliera l'Evangile, ou du moins cette portion de l'Evangile qui nous prescrit d'aimer notre prochain comme nous-mêmes : si vous pouviez nous le faire aimer plus que nous-mêmes, vous feriez le chef-d'œuvre de l'esprit humain, du moins sous le rapport éminent de l'utilité sociale, vous seriez le plus grand des *Ecrivains :* vous devez le tenter, si la nature, les destins et les Muses vous en ont donné la sublime fonction et les talens. Certes, si vous vous en acquittez dignement, vous pourrez être le rival d'Homère : mais non! mille fois non! rabaissez-vous à l'humaine faiblesse; efforcez-vous plutôt d'être l'imitateur de Jésus, comme auteur du précepte de l'Evangile, ou le rival de son ménechme Fénélon; vous réunirez la gloire, l'estime et l'amour : quelle plus grande, plus douce récompense peut désirer, obtenir le plus grand *Ecrivain ?*

EGLOGUE.

Chantez Flore, les champs, Pomone, les vergers,
Au combat de la flûte animez deux bergers :
Des plaisirs de l'amour vantez la douce amorce :
Changez Narcisse en fleur, couvrez Daphné d'écorce !
Et par son art encor, l'*Eglogue*, quelquefois,
Rend dignes de vos chants les bergers et les bois.
Telle est de ce poëme et la force et la grâce.

Avec ces deux qualités, il semblerait pouvoir être favorablement admis parmi les produits de la littérature; mais non; Voltaire a prononcé la sentence, et lui, qui traça ce vers,

Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux,

Voltaire rejette l'*Eglogue*. « Il faut, dit-il, après avoir lu ce que MM. de Jaucourt et Marmontel en ont dit, lire Théocrite et Virgile

(il ajouterait au moins Gessner), et ne point faire d'*Eglogue*. » Pour appuyer son sentiment, il traduit une partie d'une *Eglogue* de Virgile, qu'il dit être comparable à la belle ode de Sapho, traduite dans toutes les langues (*voyez* ODE). Effectivement, elle lui est comparable, car elle en est l'imitation, sinon la traduction, autant que le talent peut traduire le grec en latin, le latin en français, et donner idée des deux; vous en jugerez.

Reine des nuits! dis quel fut mon amour,
Comme, en mon sein, les frissons et la flamme
Se succédaient, se perdaient tour à tour.
Quels doux transports égarèrent mon âme;
Comment mes yeux cherchaient en vain le jour:
Comme j'aimais, et sans songer à plaire!
Je ne pouvais ni parler ni me taire.
Reine des nuits! dis quel fut mon amour.
Mon amant vint. O momens délectables!
Il prit mes mains: tu le sais, tu le vis;
Tu fus témoin de ses sermens coupables,
De ses baisers, de ceux que je rendis,
Des voluptes dont je fus enivrée.
Momens charmans! passez-vous sans retour?
Daphnis trahit la foi qu'il m'a jurée.
Reine des nuits! dis quel fut mon amour.

Mais cette *Eglogue* sort un peu du genre pour rentrer dans celui de l'ode; et si toutes les *Eglogues* étaient écrites sur ce ton, elles ne seraient pas proscrites comme ennuyeuses.

Mais souvent, dans ce style, un rimeur aux abois,
Jette là, de dépit, la flûte et le hautbois;
Et, follement pompeux, dans sa verve indiscrète,
Au milieu d'une *Eglogue* entonne la trompette.

C'est sans doute la simplicité du style de l'*Eglogue*, jointe à celle de l'action et des mœurs pures qu'elle doit peindre, qui lui attirent l'animadversion des modernes, et particulièrement des Français, qui n'ont nullement la tête ni le cœur pastoraux, pas même ceux desquels ils seraient le plus exigibles, car La Harpe dit, en parlant du genre pastoral: « Il n'y a point de poésie plus discréditée parmi nous, ni qui soit plus étrangère à nos mœurs, à notre goût. » Cependant il ajoute: « Ce n'est pas la faute du genre, qui a de l'agrément et du charme; c'est que notre manière de vivre est trop loin de la nature champêtre, et que les modèles de la vie pastorale et de ses douceurs n'ont jamais été sous nos yeux, » non plus que les modèles des vies romantique, ossianique, chevalière, vampirique, solitaire, caverneuse, vagabonde, brigande, etc., etc., dont cependant l'Europe littéraire dévore les peintures, faites par Walter Scott, Byron, et *tutti quanti*, tous ceux qui font abandonner les Muses et crouler le Parnasse.

Un auteur de vieilles pastorales anglaises, M. Chenevix, assignait, avant La Harpe, précisément les mêmes causes à cette défaveur du genre pastoral; et, pour y remédier, il dramatisa ce genre, en y introduisant des chasseurs qui ont le cœur plus épique, plus héroïquement dur que les bergers; mais, nous le croyons, la cause de

cette défaveur est tout autre. Les mœurs des chevaliers, de Don Quichotte, leur spirituelle caricature, les mœurs des nègres, des sauvages, celles des heureux Indous, sont très étrangères aux nôtres, à notre goût. Les mœurs de tous les héros de Walter Scott, de lord Byron, les mœurs du Vampire, du Solitaire, du Renégat, de Jean Sbogard, nous sont très heureusement très étrangères, et cependant, encore une fois, toute l'Europe littéraire en dévore la peinture. Les modèles n'ont jamais été sous nos yeux; jamais nous ne vîmes non plus un Robinson, ni la famille de Paul et Virginie; mais nous les idéons, et cette création intellectuelle double nos plaisirs; nous chérissons tendrement ces enfans de notre imagination, et nous les revoyons toujours avec plaisir.

Nous pourrions dire la même chose des romans; les vertus y sont, hélas! très romanesques, et les crimes réels. Cherchez dans toutes les capitales du continent: trouverez-vous beaucoup de Grandisson et de Paméla? mais du moins nous les idéons, ces êtres parfaits; quant aux imparfaits, nous avons les modèles sous les yeux; les Saint-Preux, les Faublas, les Julie, courent les rues; nous avons vu des Werther se poignarder, se noyer, se brûler la cervelle; et même, helas! de jeunes beautés sont venues dramatiser sur les bords de notre belle plaine, en se précipitant dans la rivière: tous ces personnages sont donc faciles à créer, à peindre, à se figurer; mais comment idéer des bergers dans nos âpres climats? que feraient-ils l'automne, l'hiver, et dans les temps pluvieux du printemps, de l'été? Transportez-les sous les heureux climats de l'Ibérie, de l'Ausonie, de la Grèce, l'ennui, le redoutable ennui les accompagne: nécessairement isolés par leurs fonctions, comment supporterez-vous l'idée d'un éternel tête-à-tête, non pas même entre deux époux, mais entre deux amans? Vous bâillez à ce seul penser: on ne peut tout le jour aimer et se le dire, encore moins le prouver.

Nous donnerons une autre cause de la défaveur de l'*Eglogue*, du moins à notre avis, dans l'exposition de sa poétique, que nous vous offrirons, non pour vous inviter à faire des *Eglogues*, mais pour vous faire mieux goûter les chefs-d'œuvre existans en ce genre, fidèles à notre épigraphe: l'art de juger est celui de jouir. Après vous avoir mis à même de trouver des plaisirs dans la lecture pastorale, vous ne nous disputerez pas celui de trouver les preuves de la bonté de notre système, de notre méthode littéraire, l'appui de notre grand principe, l'heureuse association des idées par le bon emploi des quatre élémens littéraires dans les écrits mêmes des professeurs, que nous analyserons rapidement, puisqu'il ne doit être, pour vous, question que de pure théorie, non de pratique.

M. de Jaucourt fixe le lieu de la scène pastorale où vous devinez bien, dans les bois, les vergers, les prairies; vous pourriez y ajouter un vaste jardin anglais, si vous vouliez renouveler les scènes des bergères de Segrais, de Racan, de Fontenelle, sur les rives du Lignon ou de la Seine: mais ce sont des bergers postiches, et par conséquent bien loin de la nature. Après ce premier précepte, le pro-

fesseur vous permet la digression, parce que, dit-il, les momens des bergers ne sont pas comptés, encore moins remplis, à beaucoup près; et c'est le grand défaut de la vie pastorale; mais probablement les vôtres le sont; et de plus, si vous chargez de longueurs ce genre déjà très faible, il se trainera languissant, abandonné, sur les prairies où vous le laisserez monologuer tout à son aise, car l'*Eglogue* peut n'admettre qu'un personnage s'entretenant avec lui-même de sa bergère absente; mais mieux et plus souvent il en admet deux et trois, car l'*Eglogue* est, dans la rigoureuse acception du terme, un entretien pastoral;

Et, pour causer, il faut être au moins deux.

M. de Marmontel lui permet l'addition du récit, même le mélange de l'un et de l'autre, ce qui peut confesser sa faiblesse; mais il veut un plan, un tout, formé d'un commencement, d'un milieu, d'une fin (concevait-il un tout sans eux?) Il faut, dit-il, dans cet entretien pastoral,

Donner de la valeur et du corps aux pensées;

les faits, l'expression des sentimens doivent exciter une douce émotion.

Le professeur, et Boileau lui-même, oublient de vous dire que l'*Eglogue* doit nécessairement offrir, sinon une moralité bien distincte, du moins des réflexions légèrement philosophiques. Plusieurs poètes ont dédaigné cet élément obligé; c'est l'une des causes de la proscription du genre. Le lecteur, toujours avide de morale pour les autres, après avoir lu ces jolies fadaises pastorales, dit: *Eglogue!* que me veux-tu? que m'apprends-tu?

Madame Deshoulières n'a pas négligé ces moralités; elle dit:

Paissez, moutons, sans règle et sans science;
Malgré la trompeuse apparence,
Vous êtes plus heureux et plus sages que nous.

Hommes ou moutons, le sort est à peu près le même.

Il n'est, dans ce vaste univers,
Rien d'assuré, rien de solide.
Des choses d'ici-bas la fortune décide,
Selon ses caprices divers.
Tout l'effort de notre prudence
Ne peut nous dérober au moindre de ses coups.

Lisez, lecteurs, lisez, sans règle, sans science,
Là, point de trompeuse apparence,
Vous serez plus heureux et plus sages que tous.

Puis, sortant de ce monde, où vous avez souffert, rentrez dans l'empire des Belles-Lettres, et commencez votre voyage dans les paisibles domaines de l'*Eglogue*, qui ne peut se passer de moralités ou de réflexions légèrement philosophiques, que lorsque, tout entière au sentiment, elle prend le ton de l'élégie pastorale, sa sœur, comme dans cette *Eglogue* de mademoiselle Deshoulières; fille ignorée, mais digne de sa mère:

Errez, mes chers moutons, errez à l'aventure,
J'ai perdu mon berger, ma houlette et mon chien.

S'il plaît aux dieux, je n'aimerai plus rien
Qui soit sujet aux lois de la nature.
Mon cœur, toujours brisé par de cruels ennuis,
Ne cherche plus que la retraite.
Paissez, mes chers moutons, sans chien et sans houlette;
Je ne puis vous garder dans l'état où je suis.

Contre mes tristes jours depuis que tout conspire,
Déjà, plus d'une fois, les brillantes saisons
Ont embelli nos champs et nos moissons,
Sans que j'aie vu diminuer mon martyre.

Partez! laissez-moi seule, innocens animaux,
Mêler toujours mes pleurs à l'onde fugitive;
Non! n'attendez plus rien de ma raison captive,
Elle succombe enfin sous le poids de mes maux.

J'entends vos bêlemens! ils ne sont que trop doux :
Que je vous plains! que je vous aime!
Mais, quand je ne puis rien dans mes maux pour moi-même,
Hélas! que pourrais-je faire encore pour vous?

Un autre professeur, Lamotte, l'ennemi des anciens, mais qui les imita dans de jolies *Eglogues* que nous vous engageons à lire, et dont nous vous offrirons un exemple, Lamotte exigeait le choix d'une vérité digne d'intéresser le cœur et de satisfaire l'esprit; puis l'invention d'un évènement pastoral, d'une action et d'un dialogue entre les bergers, où se développe cette vérité : mais, outre cette utilité morale, il en admet une pour le genre pastoral en lui-même, la démonstration de cette vérité, que « les bergers trouvent le bonheur dans une vie douce, innocente et tranquille, bien préférable à la vie mêlée de troubles, d'amertumes et d'ennuis, telle que l'homme l'éprouve depuis qu'il s'est forgé de vains désirs, des intérêts chimériques et des besoins factices. » Lamotte moralisant était comme les prédicateurs, parlant divinement et vivant humainement.Ces ennuis peuvent vous paraître inséparables de la vie des bergers; et pour nous, dans le choix, nous lui préférerions de beaucoup la vie des cultivateurs, petits propriétaires; témoins, comme nous le sommes, chaque jour, de leur félicité passive, basée sur la médiocrité dorée (*aurea mediocritas*), la sobriété, le travail régulier, l'indépendance, et surtout la plus complète insouciance politique, telle, qu'une laitière, allant tous les jours à Paris, demandait : « Qui est-ce qui est aux Tuileries, à présent? » question que vous pouvez ennoblir ainsi :

Qui demeure, à présent, au palais de nos rois?

Cette félicité, de grands politiques prétendent la leur ravir, pour former de vastes domaines, de grands apanages. Grand Dieu! pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font! plus sages, ils laisseraient aller la nature et l'amour, seuls guides des pasteurs; ils laisseraient la France telle qu'elle est, avec de grandes, de moyennes, de petites propriétés, divisions anologues à sa constitution, et convenables même au genre pastoral.

Ces ennuis pastoraux, que n'éprouvent cependant pas les bergers

montagnards, mais dont vous, lecteur, ne pouvez vous défendre pour eux, et qui vous font, non pas gémir, mais bâiller sur leur sort, ces ennuis ont, à la lecture, pour cause, l'extrême simplicité des parties des quatre élémens littéraires qui composent l'*Eglogue*. D'abord, leur style doit être moins orné qu'élégant, dit M. de Jaucourt; or, l'élégance est difficile à concevoir sans ornemens, très simples, du moins; l'élégance uniforme peut très bien ennuyer. Il ajoute : « Les pensées doivent être naïves; » non de cette naïveté de Marot, de La Fontaine, qui ne subsiste que dans le style; car tous deux étaient très malins; les bergers ne doivent pas l'être; mais de la naïveté de la bonne nature, qui ne suggère que très peu de pensées; voici l'exemple :

Lieux toujours opposés au bonheur de ma vie,
C'est ici qu'à l'amour je me suis asservie :
Ici j'ai vu l'ingrat qui me tient sous ses lois,
Ici j'ai soupiré pour la première fois.
Mais, tandis que pour lui je craignais mes faiblesses,
Il appelait son chien, l'accablait de caresses;
Du désordre où j'étais loin de se prévaloir,
Le cruel ne vit rien, ou ne voulut rien voir:
Il loua mes moutons, ma robe, ma houlette,
Il m'offrit de chanter un air sur ma musette;
Il voulut m'enseigner quelle herbe va paissant,
Pour reprendre sa force un mouton languissant;
Ce que fait le soleil des brouillards qu'il attire :
N'avait-il rien, hélas! de plus doux à me dire?

Mais il n'y a qu'une femme, une Deshoulières, qui puisse trouver, dans son esprit, inspiré par son cœur, d'aussi touchantes naïvetés; l'esprit tout seul les refroidirait, comme dans ces jolis vers de Fontenelle :

Sur la fin d'un beau jour, aux bords d'une fontaine,
Corylas, sans témoins, entretenait Ismène :
Elle aimait en secret, et souvent Corylas
Se plaignait des rigueurs qu'on ne lui marquait pas.
Soyez content de moi, lui disait la bergère,
Tout ce qui vient de vous est en droit de me plaire :
J'aime avec passion les airs que vous chantez,
J'aime à garder les fleurs que vous me présentez;
Si vous avez écrit mon nom sur quelque hêtre,
Aux traits de votre main j'aime à vous reconnaître :
Pourriez-vous bien encor ne pas vous croire heureux?
Mais n'ayons point d'amour; il est trop dangereux!

La plus spirituelle et la plus jolie dévote royaliste du faubourg Saint-Germain ne ferait pas une réponse plus fine et moins naïve au jeune et beau libéral qui, pour son malheur, se serait épris de ses charmes. Ce n'est point là cette naïveté que demande M. de Jaucourt, qui veut que les images soient riantes ou touchantes, mais très délicatement; des émotions trop vives seraient dramatiques, et sortiraient du genre. Virgile et Malfilâtre, son jeune interprète, nous offrent les modèles en quelques vers.

Les nymphes de Daphnis pleuraient la mort cruelle.
Bois, vous fûtes témoins de leur douleur mortelle,

Quand sa mère, embrassant ses restes malheureux,
De son trépas récent accusait tous les dieux.
Nous vîmes la génisse, et le taureau superbe,
Oublier les ruisseaux et la fraîcheur de l'herbe;
Et les tristes moutons, aux pieds de leur berger,
Touchés de sa douleur semblaient la partager.
Dans les sables brûlans de l'Afrique déserte,
Le lion, cher Daphnis, a gémi de ta perte.
Daphnis sut le premier, sur les coteaux voisins,
Atteler à des chars les tigres d'Arménie;
Il couvrit, le premier, dans les champs d'Ausonie,
Les thyrses de Bacchus de pampre et de raisins.
Cérès est, des sillons, l'ornement le plus digne;
Le taureau, roi des prés, est l'honneur des troupeaux;
La vigne orne l'ormeau, la grappe orne la vigne;
Et tu fus, ô Daphnis! la gloire des hameaux.

A côté de ces images, il faut, pour ne pas heurter les contrastes, que les sentimens tendres et délicats soient exprimés en style simple, sans fadeur ni rudesse, et toujours harmonieux, comme ces vers de Daphnis mourant :

Muses, pour l'inspirer, joignez-vous à l'Amour!
Viens, dit-il au témoin de son ardeur sincère,
Je remets en tes mains cette flûte si chère.
De ma longue amitié ce doit être le prix :
Mais ne t'en sers, Berger, que pour chanter Iris!
Que pour lui rappeler ma tendresse fidèle,
Et que Daphnis, enfin, est mort d'amour pour elle!
En achevant ces mots, Daphnis perdit le jour.
Muses, pour le chanter, joignez-vous à l'Amour!

SYLVANDRE.

Dieux! quelle perte, hélas! que sa plainte me touche!
Jamais rien de si doux n'est sorti de ta bouche.
Prends ce vase, berger; que n'est-ce un vase d'or!
Au-dessous de tes chants je le croirais encor.

Ces vers sont d'un poète dont les œuvres sont trop peu lues, de La Motte-Houdard, dont les talens semblent transmis pour legs à l'aimable et spirituel gendre de son fils, à M. S....., rédacteur en chef du Moniteur et des articles de spectacle, qu'il offre trop rarement, parce qu'il est absorbé par les travaux qu'exige la révision d'un grand nombre de discours que leurs auteurs soumettent à son tact exquis pour les convenances. Après ce léger tribut, payé par l'estime et l'amitié reconnaissante, nous devons vous offrir, pour modèle du récit des faits dans l'*Eglogue*, la description même de ce vase offert par Sylvandre à Tircis, pour prix de ses chants; gage ordinaire du combat de chants entre les bergers, fréquens sujets de l'*Eglogue*, dont l'essence est d'être dialoguée.

SYLVANDRE.

Daigne me révéler les douleurs de Daphnis :
A tes chansons, berger, je garde un digne prix :
C'est un vase qu'Eumolpe apporta de Corinthe.
L'ouvrier, d'un côté, grava ce labyrinthe,
Chef-d'œuvre de Dédale, et qu'un savant burin
Semble avoir à son gré transporté sur l'airain.

Ce monstre, homme et taureau, qu'un fol amour fit naître,
Qui, du sang des humains, brûlait de se repaître,
Sous le fer de Thésée y perd enfin le jour;
Le héros tient le fil qui trace son retour.
Tandis qu'un peu plus loin, Ariane, tremblante,
Craint que le sort cruel n'ait trompé son attente:
Les yeux au labyrinthe et les mains vers les cieux,
Au secours de Thésée elle appelait les Dieux.

Les faits se confondent légèrement avec les images; souvent aussi, dans l'*Eglogue* comme dans tous les ouvrages littéraires, les élémens se mêlent pour opérer des prodiges, ou du moins produire des créations parfaites en elles-mêmes, comme fait la nature avec les élémens.

Sur la fin d'un beau jour, une jeune bergère,
Plus tard que de coutume ayant quitté sa mère,
Pressait les pas tardifs de son nombreux troupeau
Vers un bocage épais éloigné du hameau.
L'heure du rendez-vous, malgré ses soins passée,
S'offrait incessamment à sa triste pensée.
Elle arrive: mais ciel! quels furent ses soucis,
De parcourir ces lieux sans y trouver Tircis!
Dans son impatience en vain elle l'appelle;
Echo seule répond à la voix de la belle.
Mille soupçons confus excitent son courroux;
Elle s'arrête enfin au plus cruel de tous:
Tircis ne m'aime plus! Le perfide, dit-elle,
Ne peut en même temps être heureux et fidèle.
Une bergère amante est pour lui sans appas:
Il m'aimerait encor si je ne l'aimais pas.
On me l'avait tant dit, avant de le connaître!
Traitez bien un amant, il cessera de l'être;
L'amour ne peut durer qu'autant que les désirs:
Nourri par l'espérance, il meurt par les plaisirs. MANGENOT.

Ajoutez à ces charmes divers la simplicité de l'action, vous aurez les véritables élémens de l'*Eglogue;* heureux, et fort heureux, si sa lecture peut satisfaire à la fois votre cœur et votre esprit: mais comment espérez-vous rendre l'*Eglogue* que vous ferez, supportable, si elle n'est insipide, à des lecteurs dont les nerfs sont encore vibrans d'agitation sous le choc de la harpe d'Ossian et de la trompette épico-romanesque de Walter Scott, de Byron, ou par les terribles cris de Jean Sbogard, du Vampire, du Solitaire ou du Renégat, ces envahisseurs du Parnasse, usurpateurs du trône d'Apollon, dont ils violèrent les chastes sœurs. Qu'elles sont faibles et fades, les images des bergers langoureux! que leurs sentimens sont froids à l'âme émue, torturée, embrâsée par les spectres ou les brigands, les convulsionnaires romantiques! Le berger Amyntas de Torquato Tasso, ce père et ce grand maître de l'*Eglogue* moderne, fuit, quelque brave qu'il soit, à l'aspect de ce redoutable Jean Sbogar, dont le cri sauvage et lugubre ferait déserter toutes les riantes rives du Lignon et du Pô: le moine Ambrosio et son infernale Mathilde, le diable, caché sous sa figure; le Solitaire, le Vampire, le Renégat, rendent à jamais inhabitables les bois, les vergers, les prairies, où leur spectre seul s'est montré: vous ririez au nez du langoureux Amyntas, errant

tristement à l'ombre d'une rangée de saules, versant quelques larmes rares, mais ardentes, après avoir été le témoin épouvanté des convulsions des amans épileptiques de madame Cottin, dignes imitateurs du fameux convulsionnaire de l'église de Saint-Médard, sur laquelle un homme de sens écrivit :

De par le roi, défense à Dieu
D'opérer miracle en ce lieu.

ordonnance qui a pour pendant le décret de l'existence d'un être suprême. Si vous avez vu Chenard dans l'Avare, étendu par terre, la tête dans le creux vide de son trésor, frappant convulsivement le sol de ses pieds, de ses mains désespérées, vous avez une idée, mais faible, d'un amant romantique se contordant sur la tombe de son amante; et qu'est auprès de lui cet Amyntas qui, se sentant trop faible pour honorer son amante par les tours de force de la douleur, coupe de court, et se jette dans le fleuve? Ce n'est pas qu'un cœur sensible et neuf ne puisse verser des larmes sur le berger Amyntas, petit-fils de Pan, amoureux de la jolie bergère Sylvie, fille du fleuve : élevés ensemble, ils s'aiment, sans le savoir, dès l'aurore de la journée des amours; et le berger attise sa flamme en surprenant un baiser de sa bergère, sous le prétexte de la piqûre d'une abeille, que la fraîcheur de ses lèvres de rose sait guérir. Croyant apaiser son martyre, il en fait l'aveu timide à la sévère Sylvie, qui s'en irrite et le chasse loin d'elle. Une Daphné, véritable entremetteuse d'amour, et dangereuse amie de Sylvie, donne au berger dédaigné le conseil criminel de la surprendre au bain, dans la fontaine de Diane, où la pieuse bergère doit se plonger pour se consacrer tout entière à la chaste déesse. Amyntas, mal conseillé, se rend à la fontaine au moment indiqué par la traîtresse Daphné : ses yeux avidement amoureux peuvent dévorer les charmes de Sylvie; mais, hélas! ce n'est point au sortir des chastes ondes : un satyre a surpris Sylvie, nue, sans défense, et l'attachant à un arbre, il allait la consacrer, malgré sa résistance, à Vénus, lorsque heureusement Amyntas le perce d'une flèche, le renverse, et, s'approchant respectueusement, une main sur les yeux, sans doute, de la bergère, de l'autre il détache son lien : mais ce ne pouvait être sans la toucher, sans attirer, par le bout des doigts, les redoutables, quoique invisibles explosions de l'électricité trop peu suspecte de l'amour. Libre, Sylvie s'enfuit, et le niais (direz-vous, homme trop déniaisé par la civilisation), le niais berger se désole de sa fuite. La traîtresse Daphné le consolait, lorsqu'une bergère, Nérine, vient lui annoncer que Sylvie s'étant promptement habillée dans une cabane, avait aussitôt, digne nymphe de Diane, poursuivi dans les bois un loup déjà blessé par elle : mais, hélas! en voulant la suivre, Nérine a trouvé, sur l'herbe, le dard de Sylvie, et plus loin, le voile blanc qui retenait sa belle chevelure, et, tout auprès, des ossemens ensanglantés, que léchaient sept loups noirs, qui probablement avaient dévoré la jeune bergère.

Certes, voilà bien du *tremendous*, du terrible, de l'horrible, digne

de figurer dans les plus noirs romans, et tout-à-fait déplacé dans l'*Eglogue*, telle que vous l'avez idéée, telle que nos poètes l'ont faite. Amyntas se désespère, et résout de se donner la mort; Sylvie, saine et sauve, revient, explique la scène horrible des sept loups, que vous lirez dans l'original ou sa traduction; elle apprend la résolution d'Amyntas, et court pour le ravir à la mort, dans les bras de laquelle il cherchait un asile; mais, hélas encore! il était trop tard : un berger l'a vu courir précipitamment vers le fleuve, et s'y précipiter de la cime d'un rocher. Sylvie, touchée de son sort, veut du moins rendre à ses restes les funèbres honneurs; elle cherche le corps de son amant, et le trouve dans un buisson touffu qui, l'arrêtant dans sa chute, le lui rend seulement évanoui, sans la moindre blessure. Des bergers le raniment : Amyntas, de retour à lui-même, se trouve dans les bras de la tendre Sylvie, qui, malgré les témoins, oubliant et Diane et son vœu, le couvre de baisers. L'hymen vient bientôt après resserrer ces premiers nœuds d'amour, et finir cette *Eglogue*, comme tant d'autres, ainsi que tant de romans, de comédies surtout, qu'il change en tragi-comédie, même en tramélogédie alfiérique, lorsque les époux savent chanter leur désappointement.

Voilà l'analyse rapide de la plus célèbre *Eglogue* moderne, et M. Ginguené vous dit : « Ce sujet, quoique romanesque, est fort simple (pas trop cependant pour une *Eglogue*); il l'est d'autant plus, que rien de ce qui est en action ne paraît sur la scène : tout se passe en dialogues, en récits. La fable est conduite naturellement, avec art; les incidens y naissent les uns des autres; les caractères (ou portraits, images) sont bien tracés; les pensées et les sentimens pleins de délicatesse; les mœurs pastorales fidèlement observées; la diction pure, élégante et ingénue; le style enchanteur, continuellement poétique, et cependant simple et naïf, parsemé d'imitations charmantes d'Anacréon, Bion, Moschus, Virgile; imitations souvent insensibles, qui paraissent dictées par la nature même, comme elles le furent à ces anciens poètes, et fondues ensemble avec un tel artifice, que l'artifice même disparaît....., » parce que Torquato Tasso, doué d'une excellente mémoire, prenait pour siens les élémens que cette bienfaisante trésorière avait pris dans les auteurs : mais, comme l'a dit Molière, ils étaient de bonne prise; imiter ainsi, c'est presque créer. Les mœurs sont pastorales, mais ce sont celles de bergers héroïques (mots étonnés de leur association), et leur langage n'est pas celui des villageois ou des bergers vulgaires..... » Ils étaient descendans de demi-dieux.

Voilà brièvement une poétique de l'*Eglogue*, dont, comme vous le voyez, les personnages peuvent, dans le système du Tasse et de son commentateur, s'élever jusqu'à l'héroïsme; et de telles *Eglogues* n'auraient pas discrédité le genre; mais les autres poètes anciens et modernes, M. Chenevix excepté, n'ayant point héroïsé, ni même romantisé leurs bergers, la proscription de l'*Eglogue* subsiste, et lors même que le genre pastoral ne serait pas affadi pour nous par des mets intellectuels trop fortement épicés, dans lesquels le pathétique

est sublimé jusqu'au délire, par l'envie d'impressionner des âmes blasées; quel effet de si petites douleurs pourraient-elles produire sur nous, qui sommes tourmentés depuis trente ans par toutes les calamités, dont le comble est de ne pouvoir même en présumer la fin; la révolution devant nous enterrer tous, ainsi que nous eûmes le malheur de le prédire, d'après celle d'Angleterre, sur laquelle le bonheur n'a lui qu'après cent ans; tant est toujours longue et terrible la vengeance du ciel envers lequel les enfans sont pleiges des crimes de leurs pères.

La révolution nous a fait tout calus, comme ce sauvage que l'habitude d'être nu avait, disait-il, fait tout visage. Les traits de la douleur pastorale ne nous égratignent même pas : il faut le glaive ou le pistolet, même le tromblon romantique, pour pénétrer jusqu'à nos âmes entourées de chêne et de double airain. Celui qui traversa trente ans de révolutions est comme le navigateur dont Horace a dit : *Illi robur et æs triplex circa pectus erat;* et la douce *Eglogue* même dramatisée par le Tasse, nous fait bâiller.

Ce sont donc les élémens mêmes de l'*Eglogue* qui nous la rendent insipide, comme l'eau pour ceux qui aiment les liqueurs fortes; il n'y a pas de remède, il ne faut pas faire d'*Eglogues*, à moins d'imiter le Tasse ou M. Chenevix, l'inconnu. Il faut en lire lorsque l'on n'a pas encore l'organe intellectuel blasé, le cœur durci par la lecture capiteuse, hébêtante, des romans, plus encore des drames, dans lesquels il y a du tragique, de la vie, plus qu'il n'en faut pour animer cent *Eglogues* et tout le genre pastoral.

Quelques auteurs crurent lui donner plus de ton, par le style du moins : leurs prédécesseurs avaient trop civilisé, raffiné leurs bergers; c'étaient, comme ceux de Fontenelle, des comtesses, des marquises, des princesses, des héros porte-houlettes, doucereux, dit l'abbé Dubos, sublimes en fadeur, êtres chimériques forgés par l'imagination, qui ne forge rien de solide; bergers échappés des boudoirs, des ruelles, qui s'amusaient à résoudre des questions de métaphysique amoureuse, à quintessencier le sentiment, à faire de l'esprit, comme vous allez voir; un berger monologuant dans une pastorale, qui n'est plus une *Eglogue*, dit de sa bergère insensible :

> Sans songer au sujet elle écoute mes chants;
> Ils ne la touchent point, et lui semblent touchans.
> Je n'ai que mon amour, mais enfin je présume
> Qu'il doit être flatteur pour celle qui l'allume :
> Vif et soumis, plus fort que son propre intérêt,
> Il lui fit bien sentir tout le prix dont elle est. FONTENELLE.

C'est le style de la comédie, quoique leur auteur se soit fait une poétique, selon l'usage, dans laquelle il blâme d'Urfé d'avoir fait de ses bergers des sophistes pointillans, très subtils; Le Tasse, d'avoir donné des pensées trop recherchées à Sylvie; Ségrais, d'avoir offert des choses figurées et brillantes. Il veut que les bergers aient de l'esprit, et de l'esprit fin et galant : ils ne plairaient pas sans cela, dit-il; puis il va jusqu'à graduer cet esprit; c'est vouloir couper un cheveu

en quatre, et nous le laissons dire, pour nous arrêter à la situation d'âme dans laquelle il veut, avant tout, que soient les bergers. « Dans l'état (pastoral) il se fait un accord des deux plus fortes passions de l'homme, de la paresse et de l'amour. Elles sont toutes deux satisfaites en même temps (dans la vie pastorale), et pour être heureux, autant qu'on le peut être par les passions, il faut que toutes celles que l'on a s'accommodent les unes avec les autres. Voilà proprement ce que l'on imagine dans la vie pastorale, la plus paresseuse de toutes. »

Cela se peut, mais le professeur oublie, pour le lecteur, une troisième passion, plus forte, que l'*Eglogue* fait naître; celle dont un nègre a dit : « Sommeil n'a pas de maître! » et cette passion subugue le lecteur, dans les discours d'amoureux paresseux ou de paresseux amoureux; car nuls êtres plus soporativement ennuyeux que des bavards paresseux amoureux : du moins le lecteur serait-il éveillé par les bergers d'une autre école, blâmée par Despréaux.

Au contraire, cet autre, abject en son langage,
Fait parler ses bergers comme on parle au village;
Ses vers, plats et grossiers, dépouillés d'agrément,
Toujours baisent la terre et rampent tristement.
On dirait que Ronsard, sur ses pipeaux rustiques,
Vient encor fredonner ses idylles gothiques,
Et changer, sans respect de l'oreille et du son,
Lycidas en Pierrot, et Philis en Toinon.

Ce ton burlesque ferait rire le lecteur; et qui rit ne s'ennuie, ne s'endort pas. Fontenelle blâme le ton rustique des bergers de Théocrite et de Baptiste Mantouan; il leur préfère ceux de Bion et de Moschus, qui ont « beaucoup de galanterie et d'agrémens, des idées neuves et tout-à-fait riantes; » il loue même leur style fleuri, blâmé par des critiques. Virgile, non plus, n'a pas le bonheur de lui plaire : il a le ton trop haut dans son *Eglogue* sur la naissance du fils de Pollion, et lui préfère en général Calpurnius, peu connu, Nemesianus, qui l'est un peu plus.

Fontenelle se rit donc de l'autorité de Boileau, qui dit, après avoir critiqué Ronsard et le poète qui l'imite dans son style :

Entre les deux excès la route est difficile.
Suivez, pour la trouver, Théocrite et Virgile;
Que leurs tendres écrits, par les grâces dictés,
Ne quittent point vos mains, jour et nuit feuilletés.

Ces deux poètes pastoraux ne lui semblent pas de parfaits modèles; Le Tasse non plus n'est pas épargné, moins encore Marot, qu'il ridiculise; et probablement, de toutes ces critiques il concluait, *in petto*, que lui-même était le meilleur modèle, quoique ses pastorales soient spirituellement soporatives : ses bergers et ses bergères sont trop fins, trop galans, trop rusés, si toutefois nous ne leur donnons pas un *r*, comme le disait un malin à cette femme qui se vantait d'être rusée; peu de lecteurs assez éveillés pour lire de suite ses cent pages de poésies pastorales sans dormir. Mais sans doute ils seraient

réveillés par le choc des sabots, accompagnant en cadence ces paroles semi-rustiques d'un poète auvergnat :

Cruel ami! tu quittes ton amie;
Douceur d'amour
Avec toi m'est ravie!
Savais-tu pas bien
Que vivais de ta vie?
Faut-il donc languir,
Souffrir et puis mourir?

Mais ce choc ne peut soutenir toute une *Eglogue*, et l'empêcher de tomber, même dans les bornes étroites du genre; car ces bergers ne peuvent s'entretenir, en *Eglogues*, que des choses rustiques, de leur bonheur, dont, par parenthèse, non plus que les cultivateurs, ils ne se doutent pas, comme l'a dit Virgile :

Trop heureux les colons s'ils savaient leur bonheur!

Il faut qu'un citadin le leur rappelle, en disant à l'un d'eux :

O fortuné vieillard!
Ce terrain te demeure et suffit à tes vœux,
Quoiqu'à peine le soc ouvre le sol pierreux;
Les eaux de ce marais, fangeuses et tranquilles,
Couvrent tes prés de joncs et de roseaux stériles;
Mais, exempt de nos maux et libre de nos soins,
Pour tes tendres brebis tu ne craindras du moins
Ni l'effet dangereux d'un nouveau pâturage,
Ni d'un troupeau malsain le triste voisinage.
O fortuné vieillard! dans un heureux repos,
Ici tu jouiras de la fraîcheur des eaux;
Près du fleuve sacré qui coule dans ces plaines,
Et sous les arbres verts qui bordent ces fontaines,
Ici tressés en haie, et plantés de tes mains,
Ces saules, de ton champ, indiquant les confins,
T'offriront du sommeil les douceurs passagères.
Au murmure flatteur des abeilles légères,
Quand l'essaim bourdonnant de ces filles du ciel
Vole de fleurs en fleurs et ramasse le miel;
Les chants des bûcherons, du haut de ces montagnes,
Retentiront au loin dans les vastes campagnes;
La tourterelle enfin, gémissant dans les bois,
Aux voix de tes ramiers joindra sa douce voix.

Ces vers sont du jeune Malfilâtre, dont Gilbert, mort aussi jeune que lui, disait :

La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré,

tandis qu'il devait dire :

Vénus mit au tombeau Malfilâtre épuisé.

Ce timide poète achetait de l'amour tout fait; il s'en trouva d'empoisonné par Syphilis, et c'est une cause de vifs regrets pour les amans de la muse pastorale, dont il était le fidèle interprète, surtout lorsqu'elle lui dicta des vers tels que ceux-ci, traduits encore de Virgile :

En effleurant les eaux, la rapide hirondelle
Les ride lentement par le vent de son aile;

Les grenouilles encor, sur le bord des étangs,
Insultent de leurs cris Latone et ses enfans;
Par des sentiers étroits, la fourmi, non sans peine,
Quitte, entraînant ses œufs, sa maison souterraine;
Et le grand arc des cieux, de rayons coloré,
Boit les eaux de la mer dont il est altéré.
De corbeaux croassans un ténébreux nuage
Presse leur vol pesant vers le prochain bocage.
. . . .
Tous, avant que le ciel nous verse ses trésors,
Ont pressenti la pluie, approchent de ces bords,
Offrent leur tête au flot que le rocher renvoie,
Plongent leur cou dans l'onde, ou nagent avec joie,
Cherchent le frais des eaux, et vont, dans un instant,
Laver cent fois, en vain, leur plumage éclatant.

Seule, errant sur le sable avec un cri funeste,
La sinistre corneille appelle l'eau céleste:
La vieille la prédit en prenant ses fuseaux,
Quand l'huile pétillante éclaire ses travaux,
Et que de noirs flocons d'une mousse enfumée
S'amoncellent au bout d'une mèche allumée.

Assurément, ces vers n'ont pas le brillant éclat du latin si sonore de Virgile, mais il n'y avait que l'abbé Delille qui pût descendre en français, avec tant d'élégance, à de si minutieux, de si vils détails dans l'*Eglogue;* Delille a dit:

Seule, errant à pas lents sur l'aride rivage,
La corneille enrouée appelle aussi l'orage;
Le soir, la jeune fille, en tournant son fuseau,
Tire encor de sa lampe un présage nouveau,
Lorsque la mèche en feu, dont la clarté s'émousse,
Se couvre en pétillant de noirs flocons de mousse.

Vous pouvez être embarrassé dans le choix, et ne savoir à qui donner la préférence. Ce sont de véritables modèles du sage milieu que vous devez tenir dans l'*Eglogue,* entre l'affectation recherchée, le sublime en fadeur et le ton grossier, que Fontenelle reproche à Théocrite, et Despréaux à quelque poète oublié.

Mais qu'importent ces détails à ces fiers citadins, divorcés de la nature, qui ne savent même pas comment vient le blé, ne le distinguent pas, en vert, de l'avoine, de l'orge ou du seigle; qu'importe l'*Eglogue* à ces sibarites qui ne connaîtraient pas même les noms des *églogistes* modernes, si Boileau, qu'ils ont raison de préférer, ne leur disait:

Racan chanta Philis, les bergers et les bois.

Puis, en parlant du nom de Louis XIV,

Que Ségrais, dans l'*Eglogue*, en charme les forêts.

Oubliant que les amadryades devaient avoir ce nom en horreur, puisqu'il en avait fait abattre, pourfendre, briser en éclats des milliers à coups de hache et de canon : il est vrai qu'ainsi que dans la forêt enchantée d'Alcine, leur sang ne coulait point par terre, comme celui de la belle Clorinde, enfermée dans un arbre par cette magi-

cienne ; il y avait assez du sang des pauvres cultivateurs-soldats pour l'en abreuver.

Cependant, les pastorales de Racan et de Ségrais ne méritent pas tous leurs dédains ; il s'y trouve de très jolis vers, tels que ceux-ci, de Ségrais,

Suivant, mais d'un peu loin, les traces de Virgile.

Amynte, tu me fuis, et tu me fuis volage,
Comme le faon peureux de la biche sauvage,
Qui va cherchant sa mère aux rochers écartés ;
Y craint du doux zéphyr les trembles agités :
Le moindre oiseau l'étonne, il a peur de son ombre,
Il a peur de lui-même et de la forêt sombre.

Puis ceux-ci, de Racan :

Soit que le jour dissipant les étoiles,
Force la nuit à retirer ses voiles,
Et peigne l'orient de diverses couleurs,
Ou que l'ombre du soir, du faîte des montagnes
Tombe dans les campagnes,
On ne me voit jamais que plaindre mes douleurs.

Ils sont très jolis, dites-vous ; mais ne vous fiez pas aux citations : tout livre est une médaille, ou du moins un bouquet, où la main de la prévention choisit, à son gré, de belles fleurs ou de simples violettes.

Vous trouverez peu de ces dernières dans les poésies pastorales de Fontenelle, qui avait trop d'esprit, même factice, pour ne pas composer beaucoup plus de fleurs artificielles que de naturelles. Jugez-en par celles-ci :

De la voix de Daphné que le doux son me touche!
Je ne puis plus souffrir les hôtes de ces bois ;
On sent aller au cœur ce qui sort de sa bouche :
O dieux! et j'entendrais *j'aime* de cette voix!

Fontenelle touche de trop près cette expression anti-pastorale : cela porte au cœur.

Vous connaissez Théocrite, au moins de réputation, pour ses idylles, que Fontenelle a critiquées, peut-être par jalousie de métier, et puis par ses traductions de Chabanon et de l'abbé Geoffroy, si la mémoire ne nous trompe, car ce genre ne convenait guère à ce dernier ; il n'avait pas l'âme pastorale.

L'abbé Delille a naturalisé Virgile parmi nous ; il a parfaitement traduit ses poésies pastorales, que le temps a dépouillées de tout le mérite que leur donna, dans son siècle, l'allégorie dont il fit usage pour se soustraire au despotisme qui, dès lors, asservissait la pensée, l'obligeait à se déguiser sous mille formes, nouveau Protée, pour échapper à sa fureur. Fontenelle blâme les allégories en général, alors même qu'elles sont bien gardées, par le mantouan moderne, qui était carme, dans une *Eglogue* où ce moine-poète met aux prises, sous des noms de bergers, deux carmes, l'un de l'étroite observance, l'autre mitigé, si bons chrétiens tous deux, que le juge Bembo,

poète, est obligé de leur ôter les houlettes, afin qu'ils ne s'entre-tuent point.

Le parfait contraste de ce Batista Mantuano se trouve dans madame Deshoulières, dont les idylles, dit cependant La Harpe, mauvais juge, ne sont que « des moralités associées aux fleurs, aux ruisseaux, aux fleuves, qui ne les écoutent pas : elle abuse de la fiction, témoins ces vers, » assez jolis, cependant, la raison à part :

Jonquilles, tubéreuses,
Vous vivez peu de jours, mais vous vivez heureuses :
Les médisans ni les jaloux
Ne gênent point l'innocente tendresse
Que le printemps fait naître entre Zéphyre et vous.

Si le poète avait fait rimer jaloux avec époux, cela serait plus raisonnable, moralement, et même physiquement, depuis que Darwin nous a donné les Amours des Plantes; mais alors Linné n'avait pas mis la belle Flore sous ses filets classificateurs, filets qu'elle brise et brisera, malgré tous les efforts des botanistes pour les recoudre : Flore, la grande bouquetière, travaille sans cesse à de nouveaux prodiges; et nous, ses adorateurs, aidés par elle, avons, par la greffe, obtenu des roses nouvelles.

Mais, pour se plaire dans son empire, pour comprendre et sentir les *Eglogues* de madame Deshoulières, il faut avoir son âme, ou l'âme de la jeunesse, douée de cette exquise sensibilité que ne comprennent plus les blasés, mais qui, dans la surabondance de sa vie, de ses sentimens, les donne aux êtres insensibles, aux fleurs, et leur suppose une âme, des passions, des amours, des peines et des plaisirs. C'est à ce sentiment que vous devez les touchantes métamorphoses de la Mythologie; c'est lui qui

Changea Narcisse en fleur, couvrit Daphné d'écorce. BOILEAU.

Par lui la rose fut l'amante de Zéphire,
Et pour le dieu du jour Amaranthe soupire.

Multipliez les fleurs amantes du parterre :
Ah ! si le sentiment venait charmer la terre,
Ces fleurs reproduiraient, en s'animant pour nous,
Et la jeune beauté qui mourut sans époux,
Et le guerrier qui tombe à la fleur de son âge,
Et l'imprudent jeune homme épris de son image.
Renais dans l'hyacinthe, enfant aimé d'un dieu;
Narcisse, à ta beauté, dis un dernier adieu !
Penche-toi sur les eaux pour t'admirer encore !.
. . . .
O fleurs! qui tant de fois avez servi l'amour,
Votre sein virginal le ressent à son tour;
Oui ! vous n'ignorez pas les humaines délices;
Vainement la pudeur, au fond de vos calices,
Cacha de vos plaisirs le charme clandestin,
Les zéphyrs, précurseurs du soir et du matin,
Les zéphyrs les ont vus, et leur voix fortunée,
Dénonce aux verts bosquets votre aimable hyménée. DE FONTANES.

S'il est difficile, pour les âmes sèches, d'idéer l'âme des fleurs et leurs amours il l'est un peu moins à l'imagination des jeunes gens,

d'idéer la vie pastorale et les scènes de l'*Eglogue*, à laquelle les défauts qu'on lui reproche ne sont réellement pas inhérens, mais viennent d'abord du mauvais choix des élémens littéraires, de leur mauvais emploi par le style, qui peut tout embellir, puis qui naissent de l'impossibilité dans laquelle se trouvent des hommes blasés par l'extrême civilisation, pour ne pas dire la corruption, d'associer les idées de bonheur à celle de berger.

Cependant, l'un des plus habiles rhéteurs modernes, que la simplicité de ses goûts, la pureté de ses mœurs mettaient sans doute plus à même de comprendre cette association, a dit : « La poésie pastorale, d'un genre naturel et agréable, retrace à notre imagination le séduisant tableau des scènes de la nature (humaine) et des plaisirs purs de notre enfance, que presque tous les hommes aiment à retrouver vers la fin de leur existence. Ces tableaux nous présentent une vie dont l'idée est habituellement associée, dans notre imagination, à celle de la paix, des loisirs et de l'innocence, et notre cœur se laisse facilement séduire par des représentations qui nous promettent un asile paisible, où les peines et les soucis de ce monde ne pourront plus nous atteindre. » (Blair.) Vous reconnaissez que cet habile professeur, cet Aristote anglais, fonde tout le mérite de l'*Eglogue* sur l'heureuse association des idées analogues à ce genre; et, si vous avez adopté ce grand principe littéraire, vous vous réjouirez avec nous d'une telle approbation. Tout ce que dit Blair est parfaitement juste, mais, hélas! si vous voulez obtenir la réalité du bonheur pastoral, fuyez la vieille Europe, et cherchez, dans le vaste territoire de Colombia, quelque paisible retraite où les vents, la pluie, la grêle, les frimats, la foudre, les ouragans, les inondations, où la fièvre jaune, et surtout les hommes prétendus civilisés et libres ne vous poursuivent pas; car, il faut l'avouer, nous sommes à ce point, que le soir et dans les champs, les bois, sur les routes, l'apparition de notre semblable peut nous faire autant et plus de peur que les sept loups de l'*Eglogue* d'Amyntas. Avez-vous trouvé cet asile? redoutez encore le serpent-sonnette, les moustiques, etc., etc.; redoutez plus encore le tomahaw ou casse-tête du sauvage; faites mieux, restez où vous êtes, et lisez paisiblement les bergeries de Racan, de Segrais, et les idylles de Gessner, etc., etc.; ce moyen est plus simple et plus sûr que l'émigration, car

> . . . Le malheur est aux lieux qu'on habite,
> Et le bonheur où l'on n'est pas.

dit un poète paraphrasant l'*ubi benè ibi patria*, où je suis bien je trouve ma patrie. Retournez le vers et la phrase : trouvez-vous bien au sein de la patrie. Le bien et le mal entremêlés attendent l'homme en tout lieu : le plus sage est de rester dans la situation, au poste où vous a mis la Providence; de vous trouver heureux, s'il se peut, avec quelques amis, sinon un livre pour les suppléer tous, en commençant par la collection des poésies pastorales, si votre cœur n'est point encore blasé.

Si, pour occuper vos loisirs, ces doux loisirs qu'un Dieu peut

vous donner, *Deus nobis hæc otia fecit*, comme le disait M. B....., parlant d'un autre B....., vous voulez décrire les charmes de la vie champêtre, de beaucoup inférieure à la vie littéraire, vous ne peindrez pas des bergers grossiers, réduits à l'état servile de gardeurs de moutons; vous ne nous offrirez point non plus des princes et des princesses prenant la houlette, ils sont trop ridiculement imaginaires; mais vous irez en Suisse, où vous trouverez de véritables bergers à peindre, des hommes réunissant la pureté du cœur à la culture de l'esprit. Alors vous pourrez, comme le demande Blair, « faire figurer des personnages habituellement occupés des travaux de la campagne, dont l'innocence et la franchise, dégagées des préjugés et des considérations de ce monde, présenteront à l'imagination l'agréable contraste des mœurs et des caractères de ceux qui sont lancés dans le tourbillon de la vie. » Mais ne cherchez pas ces hommes dans les campagnes françaises: vous y trouveriez des travailleurs constamment, uniquement occupés des moyens d'amasser de l'argent pour payer l'impôt, puis le fermage, puis les frais de culture, l'entretien dispendieux des ustensiles aratoires, puis le prix des chevaux, des bestiaux, puis la toilette des femmes, qui, depuis la mort de notre sévère république, quittent, le dimanche matin, les sabots, le jupon de laine, le corset de coutil rayé, se revêtent de soie, s'ornent la tête de dentelles, ou du moins de linon, se couvrent le sein de fine perkale, très indiscrètement transparente, et suspendent à leur cou, à leurs oreilles, des chaînes, des bijoux d'or, ornés d'émaux, de pierreries, le tout pour la plus grande gloire du Très-Haut, le triomphe de ses ministres, ou plutôt de la coquetterie, rivale de la restauration des mœurs. Faites sur ce sujet une piquante *Eglogue*, et croyez que si le sort des cultivateurs est évidemment amélioré par la subdivision des terres, ils sont encore loin de l'aisance et de la possibilité d'établir leurs trop nombreux enfans. L'état social européen est tel, qu'une année d'abondance est aussi bien une année de calamités que celle de disette. Il n'y a de différence que celle des classes souffrantes, la classe ouvrière ou la classe agricole; tant nos Solons, nos Lycurgues, nos économistes modernes ont habilement avancé dans la perfectibilité: du moins les progrès sont-ils très lents, et quoi que puissent faire les vrais philosophes, amis de l'humanité, jamais ils ne débrouilleront le mélange inextricable des biens et des maux, tels que les plus belles choses ont leur bon et leur mauvais côté, leur convénient ou leur inconvénient: le globe lui-même est aussi pour nous une médaille, et la bonne nature a souvent des rigueurs; aussi le méconnu de Bernoy dit-il aux poètes pastoraux

Vous moquez-vous, par toutes vos sornettes,
Vos chalumeaux, vos fades amourettes,
De nous bercer de récits fabuleux,
D'où vous tirez cent mauvais contes bleux,
Par qui fillette en sa tendre folie,
Fait mille vœux pour votre Thesssalie;
Et volontiers, en de certains momens,
Quitterait tout pour vos bergers charmans.

Ou pour l'agneau chéri de Timarette,
Qui, de si loin, reconnaît sa houlette?
. . . . Soyez sûr qu'il faut être
Bien décidé pour cet état champêtre,
Pour y trouver ces charmes innocens,
Ces plaisirs purs et ces attraits puissans
Qu'un favori des doctes Piérides,
Nous représente au champ des Hespérides.
La campagne est fort b lle.... à l'opéra,
Mais, au village, elle n'est plus cela!

. . . .

Quel bruit sourd et soudain, descendu des montagnes,
Retentit dans les bois, roule sur les campagnes,
Redouble, arrive, éclate, et, des plaines de l'air,
Annonce à nos climats les fureurs de l'hiver?
Le fougueux Aquilon, déchaîné sur nos têtes,
Sous un ciel sans clarté promène les tempêtes;
Il siffle, tonne, gronde, et, des vallons déserts,
Rapide tourbillon s'élançant dans les airs,
Il élève des monts sur leurs voûtes profondes,
Sur les bords effrayés brise les vastes ondes;
Et des bornes d'Alcide aux rives de Thulé,
Balance l'Océan sur le globe ébranlé.
Les vents, du haut des cieux, précipitent les nues,
Nos champs ont disparu sous des mers inconnues;
Sur les eaux qui tombaient, le ciel verse des eaux,
Et les torrens, pressés par des torrens nouveaux,
Bondissent sur la plaine en proie à leurs ravages;
Le fleuve les reçoit, il franchit ses rivages:
Des hameaux abattus, des temples renversés,
Il traîne dans son sein les débris dispersés. SAINT-LAMBERT.

Les moutons, les bergers avec leurs bergeries, tout disparaît.

Que deviennent encore et bergers et moutons,
Lorsque l'orage, au gré des aquilons,
Promène dans les airs son humide cortége?
Les fleuves suspendus se changent en glaçons,
Et dans la gorge des vallons
Ils ne voient qu'un tapis de neige,
Au lieu des tapis de gazons. LÉONARD.

Sous une chaumière enfumée,
Mal couverte et plus mal fermée,
Pêle-mêle avec leurs troupeaux,
Chèvres, moutons, vaches, pourceaux,
Ces beaux bergers, transis de froid (propre et figuré),
Réduits à souffler dans leurs doigts,
Laissant là chalumeaux et flûte,
S'ennuient longuement dans leur hutte:

Dirait le burlesque Scarron,
Drapant les pâtres du Tévron (*Teverone*, Tibre).

Car, s'il a parodié les héros et les rois, vous n'êtes empêché, par aucune loi littéraire du moins, de parodier la bergerie.

Laissons-les, retournons promptement la médaille, et revenons à l'idéal bonheur de l'*Eglogue*: croyez-nous, le bonheur, la liberté sont, et pour long-temps, réfugiés dans les bons livres, et vous ne les trouverez que là. Lisez donc, même des *Eglogues;* leur fadeur même rendra le sentiment à vos organes intellectuels, émoussés

par le romantique, le dramatique, le tragique; comme le jeûne et les mets insipides du carême et des quatre-temps rendaient le goût et l'appétit aux gastronomes de couvens, dans le bon ancien régime. *Multa renascentur!* vos plaisirs renaîtront.

La capricieuse génération des idées nous arrête sur une espèce d'hommes, contrastant fortement, à l'oisiveté près, avec les bergers, personnages obligés de l'*Eglogue*. Cet écart peut vous suggérer, étant soufflé par votre Cicérone ou son imagination un peu folle, l'idée d'un nouveau genre littéraire. De grands poètes ont chanté la vie des bergers dans les pastorales; d'autres, celle des guerriers dans des œuvres que l'on pourrait nommer, par analogie, des *martiales*. Des poètes italiens, Sannazar, etc., ont fait des *piscatoires* (piscatorie), chantant la vie des pêcheurs; des Anglais, maîtres de l'Océan, ont mis des navigateurs en actions dialoguées, que l'on pourrait nommer des *navales;* nos romantiques prodiguent ce que l'on pourrait nommer des *infernales;* vous, faites du neuf, écrivez des *monacales* pour l'instruction de vos neveux; *multa renascentur;* Fontenelle vous le permet, vous y engage même : « J'aimerais encore mieux qu'un berger représentât un *carme* (comme ceux du mantouan), que de le voir faire l'épicurien et de lui entendre dire des impiétés; » sur elles, il faut passer condamnation; mais Fontenelle a tort de distinguer le carme de l'épicurien : une comparaison proverbiale rend cette espèce de moines illustres dans les combats de l'amour; les bergers, quoique paresseux et amoureux, n'avaient pas, dit-on, la même vigueur pour lancer les traits empruntés à ce dieu. Seulement, vous éviterez les défauts que le maître reproche au mantouan, « d'avoir fait ses bergers fort dévots; » vous ne montrerez pas, dans une *Eglogue* (une monacale) toutes les fêtes de la Vierge; dans une autre, une apparition de cette Vierge, qui promet à un berger (ou moine) que, lorsqu'il aura passé sa vie sur le Carmel, elle l'enlèvera dans des lieux plus agréables, et lui fera, à jamais, habiter les cieux, avec les dryades et les amadryades; nouvelles saintes, que nous ne connaissions pas encore dans le Paradis; « elles ressemblent trop aux houris de Mahomet; » et « ces ridicules sensibles, et, pour ainsi dire palpables, sont bien aisés à éviter dans les caractères des bergers. » La chose eût été plus difficile pour des moines tels qu'Ambrosio. « Mais il en est d'autres (des ridicules) plus fins, où ils (bergers et moines) tombent plus aisément, » ce sont « les choses brillantes : il en échappe à ceux de Racan » (et de Fontenelle). Voici les plaintes d'un berger du premier de ces poètes :

Heureux séjour des âmes affligées,
Vieilles forêts, de trois siècles âgées,
Qui recelez, la nuit, le silence et l'effroi,
Depuis qu'en ce désert les amoureux sans crainte
Viennent faire leur plainte,
En a-t-on vu quelqu'un plus malheureux que moi!
Soit que le jour dissipant les étoiles,
Force la nuit à retirer ses voiles,
Et peigne l'orient de diverses couleurs,
Ou que l'ombre du soir, du faîte des montagnes,

Tombe dans les campagnes,
On ne me voit jamais que plaignant mes douleurs.
En mon sommeil, aucunes fois les songes
Trompent mes sens par de si doux mensonges,
Qu'ils donnent à mes maux un peu de réconfort.
O dieux! de quel remède en ma douleur extrême,
De ne tenir la vie
Que des tristes faveurs du frère de la nuit.
Cette beauté dont mon âme est blessée,
Et que je vois toujours dans ma pensée,
Jusque dedans les cieux commande absolument;
Et si ce petit dieu qui tient d'elle ses armes,
N'est captif de ses charmes,
Il en doit rendre grâce à son aveuglement.
Il faut pourtant, après tant de tempêtes,
Borner mes vœux à de moindres conquêtes;
Je devrais être sage aux dépens du passé;
Mais ses perfections, ses vertus immortelles,
Et ses beautés sont telles,
Que pour être insensible il faut être insensé.
Son œil divin, dont j'adore la flamme,
En tous endroits éclaire dans mon âme,
Comme aux brûlans climats éclaire le soleil.
Et si l'injuste sort, aux beautés trop sévère,
A fait mourir son frère,
C'est que le ciel voulut qu'il n'eût point son pareil.

Le pauvre moine Ambrosio, fou d'amour pour une madone de Raphaël, dont il avait le portrait dans sa cellule, et dont le Diable prit les formes, en s'incarnant, pour faire le succube, ce malheureux insensé pourrait en dire autant, si vous le prenez pour un des personnages de votre *monacale;* et ne nous opposez point la bizarrerie, l'étrangeté des monacales, vous n'aurez de neuf que le nom;

Car il n'est rien de nouveau sous le ciel.

Nil sub sole novum; vous aurez même d'admirables modèles pour le sujet, le style, dans le Lutrin et Vert-Vert. — Mais il n'y aura point d'hommes et de femmes réunis. — Oubliez-vous le moine Ambrosio et sa Mathilde, ce démon incarné? ignorez-vous que, dans le bon vieux temps, il y avait, et nous en avons vu, des couvens mi-partie, séparés par.... rien; car les hommes étaient les directeurs des nones; ils étaient les plus heureux des humains;

Car de tous les mortels, grâce aux dévotes âmes,
Nul n'est si bien soigné qu'un directeur de femmes.
Quelque nouveau dégoût vient-il le travailler?
Une froide vapeur le fait-elle bâiller?
Un escadron coiffé d'abord court à son aide:
L'une chauffe un bouillon, l'autre apprête un remède.
Chez lui sirops exquis, ratafias vantés,
Confitures, surtout, volent de tous côtés:
Car de tous mets sucrés, secs, en pâte ou liquides,
Les estomacs dévots toujours furent avides;
Le premier massepain pour eux, je crois, se fit,
Et le premier citron à Rouen fut confit.

Et ce sont tous puissans aphrodisiaques, aussi prolifiques que ceux que prit le baron de Felsheim pour perpétuer sa noble race, prête à s'éteindre, car il était tout mutilé.

Ces aphrodisiaques indiscrètement prodigués, les communications habituelles, les confidences intimes, pouvaient aller très loin : si les petits présens entretiennent l'amitié, plus souvent ils confortent l'amour, qui ne vieillit jamais.

Au surplus, à défaut de moines, peignez, pour être réellement neuf, des véritables moines mariés, des frères moraves, dont les mœurs, véritablement évangéliques, sont aussi simples, et plus pures que celles des bergers de l'*Eglogue*. Ils sont les véritables et derniers disciples de Jésus, ce bon pasteur des humains, qui, lorsqu'il prononça le *compelle intrare*, forcez-le d'entrer, ne parlait que de la bergerie de l'*Eglogue*, et non de ces bergeries modernes, où l'on tondit, où l'on égorgea les brebis. Ce poète ne pourrait plus leur dire, sans se moquer cruellement :

> Hélas! petits moutons, que vous êtes heureux!
> Vous paissez dans nos champs, sans soucis, sans alarmes.

Au moindre écart, au moindre retard, ils sont houspillés par les chiens. Ces vers seraient également déplacés, de même que ceux-ci, d'un poète dont le nom vous étonnera :

> « Heureux troupeau de filles innocentes,
> Qui, sur les bords de ces ondes roulantes,
> D'un cœur content goûtez tous les plaisirs
> Que le destin refuse à mes désirs!
> Les gais accens de vos danses pressées,
> Témoignent bien quelles sont vos pensées :
> L'ambition ne vous agite pas;
> Les vains honneurs sont pour vous sans appas;
> Et vous coulez une si douce vie,
> Que le ciel l'aime et la terre l'envie.
> Ces eaux vous sont un favorable port,
> Qu'un vent léger rafraîchit sans effort.
> Ces blonds épis sont les mines dorées,
> Les diamans dont vous êtes parées,
> Et les parfums qui fardent votre teint,
> Ce sont les fleurs dont ce rivage est peint.
> Le plus grand soin qui vous met en haleine,
> C'est la santé de vos bêtes à laine;
> C'est que vos champs reçoivent leurs façons,
> Et que la grêle épargne vos moissons.
> Pourquoi le ciel, à qui je dois mon être,
> Si loin de vous, hélas! m'a-t-il fait naître?
> Je goûterais de semblables appas :
> Mes pieds suivraient les traces de vos pas,
> Franc de soucis, libre d'inquiétudes,
> Je me plairais parmi vos solitudes. »

> Ce soucis est celui qui troublait Colletet,
> Attendant, pour dîner, le succès d'un sonnet,

a dit Boileau, méconnaissant le mérite de ce malheureux poète; c'est lui que vous venez d'entendre.

Si votre imagination, cher lecteur, a pu se plaire avec lui dans ce séjour de la Muse pastorale, c'est ce que les nombreuses citations que nous avons réunies à dessein peuvent vous avoir fait reconnaitre; d'après leur lecture, vous pouvez vous décider, et voir si vous ferez,

si même vous lirez, ou non, des *Eglogues;* heureux si, n'étant pas romantiquement blasé, vous êtes pour l'affirmative! vous avez encore à savourer de longues jouissances littéraires : passez, le plus tard que vous le pourrez, de ces solitudes au Solitaire, petit concetti qui renferme un avis important.

Heureux cent fois celui que l'*Eglogue* intéresse!
Partageant des bergers l'*amoureuse paresse*,
Auprès d'eux, en esprit, il vivra de beaux jours,
Et leurs tendres ébats l'amuseront toujours.

ÉLÉGANCE (l') est un de ces mots du jargon littéraire, que les jugeurs emploient sans bien se rendre compte des idées qu'ils veulent lui associer. Demandez-leur ce que c'est que l'*Elégance,* ils vous répondront comme tant de doctes pour tant de choses : « C'est un certain *je ne sais quoi* qui fait que le style est élégant. » Pour fixer vos idées, recourons à l'étymologie : *Elégance* vient d'*electus,* choisi, d'où certes il ne résulte pas que tout ce qui est élu, choisi, soit élégant, mais seulement qu'il n'y a d'élégant que ce dont un goût pur et délicat a fait choix pour plaire à l'organe intellectuel, car c'est là ce qui constitue l'*Elégance,* d'après l'Académie.

Pour généraliser, appliquant le mot aux Belles-Lettres comme aux Beaux-Arts, disons, en abrégeant, que l'*Elégance* est l'une des Grâces habillées par le bon goût, tandis que la beauté souvent se montre nue.

Bien est-il vrai que le prince des lexicographes, en voulant raffiner synonymiquement, comme il arrive presque toujours à ceux qui dessèchent notre belle langue, qu'ils ne savent pas toujours, en la mettant à l'alambic pour en exprimer la quintessenee ou le *caput mortuum;* que ce prince donc condamne l'*Élégance* à l'immobilité, tandis qu'il donne le mouvement à la grâce, au visage qu'elle anime, dit-il, quoique la statue des trois grâces les représente immobiles, et qu'il nous soit arrivé très souvent d'entendre donner le nom d'élégantes à des dames bien mises qui se promenaient dans les jardins publics, et dont le visage, quelquefois peu joli, n'était nullement animé. On peut s'étonner de ce que le docteur qui trouva la clef, le passé-partout de la définition « *ce au moyen de quoi;* » digne frère du « *je ne sais quoi;* » nous disant que « la lumière est *ce au moyen de quoi* les objets sont visibles, » ne dise pas que « l'*Elégance* est *ce au moyen de quoi* les objets sont élégans. » L'autorité de ce réformateur des définitions ne nous retient donc point; d'abord, parce qu'il s'est fait une langue à lui; de plus, les faits parlent, avec le mouvement

L'*Elegance* sait plaire autant que la beauté

froide, immobile, inanimée. Qui n'a lu les Trois Sultanes, et ne connaît pas le triomphe de l'élégante Roxelane au nez retroussé, sur les plus belles odalisques au beau nez grec? L'élégance en mouvement bouleversa l'empire turc, immobile sous celui de la beauté. Ces élégantes peuvent fixer vos idées.

Appliquez au poète, à sa muse, à l'auteur, à son style, le mot

élégant, élégante, dans l'acception que vous leur donnez pour exprimer l'idée d'une coquette, d'un petit-maître, doués d'ailleurs de grâces, d'agrémens naturels, augmentés par toutes les ressources de l'art guidé par le bon goût, et vous peindrez l'*Elégance* en littérature.

Jamais ni l'un ni l'autre de ces conquérans en amour ne vous offriront rien qui puisse offenser les sens, ni même ne pas leur plaire; les couleurs, les formes, les parfums, les mises, le mouvement, la marche, le parler, tout est élégant, enchanteur, parce qu'ils veulent plaire et séduire. Tout ce qui peut déplaire est soigneusement écarté: ce sont des roses sans épines; la fadeur même, ou seulement l'insouciance, sont toujours éloignés; le désir toujours aiguillonne le plaisir, toujours promis et donné par la vivacité, les continuels changemens. Ce sont des Protées élégans : imitez-les, et vous serez un élégant dans la république des Lettres, comme ils le sont dans les salons et partout; comme le sont en littérature Chaulieu, de Bernis, et surtout l'abbé Delille.

L'*Elégance* réunit la grâce à l'exquise netteté, l'agrément à l'aisance négligée, l'aplomb à la légèreté, quoique le docte académicien de Berlin prétende, on ne sait d'après quelle autorité, que l'on ne dit pas une *démarche élégante :* et pourquoi pas, puisque l'on dit une *tournure?* qui tourne se meut; puisque, selon lui-même, l'*Elégance* est un résultat de la justesse et de l'agrément; mais le mouvement ne révèle-t-il pas la justesse, l'harmonie même du style? L'*Elégance* repousse loin d'elle la recherche, l'affectation, le désordre, la prétention, la gravité, l'afféterie, la prodigalité : mais c'est assez jargonner en accumulant des substantifs, positifs, il est vrai, et négatifs, nécessités par un mot dont l'idée n'est jamais bien déterminée, dit Condillac, qui prend le parti sage et court de vous renvoyer aux modèles élégans : méthode facile qui ne peut vous suffire; du moins aurait il dû les indiquer en commençant par lui-même, car son style « a le génie de notre langue, l'*Elégance* et la clarté, » comme dit Voltaire, modèle lui-même d'*Elégance,* dans ses poésies légères, qui certes sont très vivement animées par l'esprit dont elles pétillent.

Pour obtenir cette *Elégance,* toujours entourée de nouveaux appas, vous ferez d'abord, pour représenter l'élite des parties des quatre élémens littéraires, un choix de mots harmonieux, et qui n'offrent jamais à l'esprit que des idées agréables; puis, dans leur disposition, en arrangeant le collier de pierreries de choix, en composant la guirlande de fleurs, vous les disposerez de manière qu'il n'y ait point de contrastes choquans, point d'hiatus, d'élisions, point d'interstices: les parties mêmes du discours seront pour vous comme celles de l'or qui lie les pierreries, ou comme les feuilles de formes et de teintes diverses, qui servent à cacher les liens de la guirlande, et relèvent les couleurs et les formes élégantes, arrondies en relief, des fleurs.

Pour donner de l'*Elégance* à vos poésies, « vous préfèrerez un tour noble et poli, vous la rendrez par des expressions châtiées, coulantes et grâcieuses à l'oreille, » dit l'abbé Girard, en se servant un peu du

jargon littéraire; car ces mots tour noble et poli sont un peu vagues; mais notre comparaison, dans laquelle il n'y a point d'idéologie, mais des faits, doit vous suffire confortée par l'exemple.

Tous les matins, vous êtes mon Aurore,
Et le soleil ne luit que lorsque je vous vois;
Vous êtes, au printemps, ma véritable Flore;
Celle de nos jardins, près de vous, perd ses droits.
Pour conduire mes pas dans le chemin du sage,
Vous êtes ma Minerve, et je suis bien guidé;
Vous êtes mon Iris dans le temps de l'orage;
Souvent, dans un repas, vous êtes mon Hébé.
Si vous aviez *l'âme assez bonne*, (inélégance)
Pour être ma Vénus sous un ombrage frais,
Je serais content et j'aurais
Tout l'Olympe en votre personne.

PANARD.

Les faits seront élégans comme les personnages, les élégantes, les petits-maîtres, que met en mouvement, sous vos yeux, votre imagination qui s'en est emparée; votre style doit les imiter, mais avec réserve, et non conformément aux mœurs du prétendu bon vieux temps, où l'on vit des élégans décorer de rubans multicolores leurs brayettes. C'était abuser grossièrement de l'*Elégance*. En imitant les modernes élégans, vous aurez l'élégance du style par comparaison.

Comme l'élégant ou la coquette, si vous faites un récit, vous écarterez donc toutes les circonstances basses et triviales, réunissant au contraire toutes celles qui peuvent plaire à l'imagination, comme dans cet élégant récit:

Sous ce dôme de verdure
Elle dort paisiblement;
Un vent badin, en jouant,
A dérangé sa parure:
Que ce désordre est piquant!
Comme son haleine est pure!
C'est l'haleine du zéphyr.
Son sein exhale un soupir:
Moins doux est le doux murmure
Du ruisseau que j'entends fuir.
Tête aimable! tu reposes
Sur l'un de ses bras polis,
Comme une touffe de roses
Sur une touffe de lis.
De cette bouche vermeille
Flore envierait la fraîcheur:
Fuis pourtant, gentille abeille,
Elle n'est point une fleur.
Sur ce front où se marie
La finesse et la candeur,
La douce mélancolie
Mêle au calme du bonheur
Sa touchante rêverie.
D'un souffle à peine agité
L'air du zéphyr se balance,
Protége de son silence
Le repos de la beauté.
Telle on peindrait l'innocence
Qui rêve la volupté.

DE GUERLE.

Encore plus promptement rejetterez-vous celles qui sont déplaisantes, et vous n'imiterez pas cet anglais, ennemi de l'amour platonique, jaloux de la vénération que s'attirait, par sa modeste réserve, l'une de ces beautés anglaises qui donnent une idée des anges, descendant, il est vrai, de ces jeunes prisonniers faits par des pirates danois sur les Angles, amenés à Rome devant un pape qui, frappé de leur beauté, se méprenant sur leur nom *angli,* s'écriait : *angeli! angeli!* des anges! des anges! et les fit délivrer, tant la beauté jointe à l'*Elégance* dans la marche, la tournure et la démarche ont d'empire sur tous les humains, fussent-ils vicaires, apôtres de Jésus-Christ et vaincus du temps.

L'élégante madame Duboccage fut « l'objet des hommages du pape Benoît XIV, âgé de quatre-vingts ans, » et l'austère et froid cardinal Passionéi se passionna pour cette Anacharsis (du beau sexe), voulut être son *Sigisbé,* la promena dans sa voiture, sous les yeux mêmes du souverain pontife, qui, jaloux peut-être de cet avantage, s'écria : *homo factus est!* il est fait homme! puis leur donna sa bénédiction : tant il est vrai que le charme de l'*Elégance* et de la beauté réunies sont irrésistibles dans une femme française : des Anglaises beaucoup plus belles, mais immobiles ou sans *Elégance* dans leur démarche, n'avaient point troublé le repos du sacré collége.

Mais l'élégante madame Duboccage nous a fait oublier la belle Délia, cet ange de beauté, de caractère et de mœurs, réduite à dire : *humani nil à me alienum puto,* je suis soumise aux humaines faiblesses. N'ayant point assez de force dans un concert champêtre pour ne pas quitter le cercle, elle s'enfonce dans un épais taillis : le brutal, ivre sans doute, soupçonnant son embarras, s'écrie, frappant des mains : *Delia, Delia Shit!* cette image n'était assurément pas élégante, non plus que le sentiment qui dictait cette exclamation ne pouvait être noble, tendre ni délicat, car ce sont là les épithètes qui conviennent pour exprimer l'*Elégance* du sentiment, du sentiment dramatique ou tragique; *Elégance* n'offrant point ici de sens, mais une alliance vicieuse de mots, comme l'exclamation du cynique, véritable remède d'amour. L'*Elégance* n'exclut pas, vous le voyez, le naturel, la simplicité dans l'expression des sentimens, que nulle loi ne vous défend de rendre en termes très modestement élégans, comme ceux-ci :

Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui.

Il est difficile de ne pas reconnaître l'*Elégance* dans cette chanson, devenue *Pont-Neuf,* mot inélégant, placé tout exprès pour relever son *Elégance.*

Le connais-tu, charmante Léonore,
Ce tendre enfant qui te suit en tous lieux?
Ce faible enfant qui le serait encore,
Si tes regards n'en avaient fait un dieu.

C'est par ta voix qu'il étend son empire;
Je ne le sens qu'en voyant tes appas;
Il est dans l'air que ta bouche respire,
Et dans les fleurs qui naissent sous tes pas.

Qui te connaît connaîtra la tendresse;
Qui voit tes yeux en boira le poison :
Tu donnerais des sens à la sagesse,
Et des désirs à la froide raison.

Le Cardinal de Bernis.

L'*Elégance* des mots et des élémens littéraires vous donnera l'élégance de l'ouvrage entier, et tous en exigent, comme toutes les œuvres des Beaux-Arts, alors même qu'ils font une impression terrible, car il y a de l'*Elégance* dans l'Hercule Farnèse, et même dans le groupe de Laocoon, dans le Gladiateur mourant : les Romains devenus sibarites, comme nous, voulaient de l'*Elégance* même dans la mort, et nous avons entendu critiquer, comme inélégant, le fameux groupe de la scène du Déluge, dont l'ensemble a quelque chose de dur, de forcé, qui frappe et ne touche pas : c'est le romantisme de la peinture.

Tout un poëme peut être élégant, comme l'est l'Enéide, et cette qualité, dit Voltaire, est une de celles qui donnent à Virgile la supériorité sur Horace, moins élégant que lui dans ses satires, dans ses épîtres. Certes, on ne refusera pas non plus l'*Elégance* au prince des poètes, dont le maître a dit :

On dirait que pour plaire, instruit par la nature,
Homère ait à Vénus dérobé sa ceinture :
Son livre est d'agrémens un fertile trésor;
Tout ce qu'il a touché se convertit en or;
Tout reçoit, dans ses mains, une nouvelle grâce.

Cette grâce, cette *Elégance,* faisait une partie de la toute-puissance de Vénus, dominatrice des dieux, et dont nous vous offrons l'image intellectuelle pour fixer dans votre imagination l'idée de l'*Elégance,* dont Vénus est le type, le modèle. Au lieu de la compléter, nous devons vous la développer.

Cette déesse, luttant avec Junon et Pallas pour obtenir le prix de la beauté dans le jugement de Pâris, eut bien soin de garder sa ceinture élégante, qui lui gagna le prix.

Sous ses habits, avec art négligés,
Vénus paraît dédaigner l'artifice;
Les fleurs, le myrte, ornent l'humble édifice
De ses cheveux, en boucles partagés.
Quand les trois sœurs qui veillent auprès d'elle,
En souriant, d'abord après le bain,
Sous le tissu d'une gaze infidèle,
Eurent caché les trésors de son sein,
Quand des odeurs l'essence la plus pure
Eut à grands flots parsemé ses atours,
Elle plaça la divine ceinture
Qui sert d'asile et de trône aux amours.
Parmi les plis de ce magique ouvrage
Erre toujours un essaim de plaisirs;
Les doux attraits et les ardens désirs,
Les ris, les jeux, le charmant badinage,
Les vœux secrets, les détours innocens,
Le feint courroux et les agaceries,
Piéges adroits qui surprennent les sens,
Et livrent l'ame aux douces rêveries.

Imbert

Faites entrer dans votre style une partie de cet aimable cortége, et réunissez-le à celui de l'*Elégance*, vous serez sûr de plaire.

« Cette *Elégance* dans le style, dit Marmontel, suppose (disons mieux exige), la justesse et la pureté, c'est-à-dire, la fidélité la plus sévère aux règles de la langue (n'écoutez point le professeur; les grammairiens vous le défendent par leur style correct, mais certes souvent inélégant; au contraire, vous devez sacrifier cette correction sévère à l'*Elégance*, dont elle est très souvent l'ennemie : reprenons), la fidélité la plus sévère au sens de la pensée (petit nuage métaphysique), aux lois de l'usage et du goût, accord d'où résulte la correction du style; mais tout cela contribue à l'*Elégance*, et ne suffit pas (nous vous l'avions bien dit); elle exige encore une liberté noble, un air facile et naturel, qui, sans nuire à la correction, en déguise l'étude et la gêne » (qui ne se déguise jamais).

Le professeur ajoute que la langueur et la mollesse du style sont les écueils voisins de l'*Elégance*. La langueur et la mollesse converties en écueils! la figure est étrange, surtout pour la mollesse, qui peut tout au plus admettre la comparaison avec un abîme, car on s'y enfonce, on s'y perd; on se heurte, on se brise contre un écueil : mais n'importe, vous entendez ce que le professeur veut dire, quoiqu'il associe très mal ses idées : encore pourrait-on le lui pardonner, si ces idées étaient agréables; il serait louable, élégant, si ses idées agréables étaient bien associées; car, en deux mots, c'est ce qui constitue l'*Elégance*, association d'idées agréables : mais ne lui applaudirez-vous pas, si vous reconnaissez par expérience que le style peut avoir beaucoup d'*Elégance* sans être mol et languissant. A livre ouvert nous vous en offrons la preuve :

Telle, aimable en son air, mais humble dans son style,
Doit éclater, sans pompe, une élégante idylle.

Certes, ces vers très élégans et très expressifs, n'ont point de langueur ni de mollesse, « ils atteignent au point essentiel en conciliant l'*Elégance* avec le naturel, ils réunissent le choix des idées et des choses au talent de placer les mots, » comme l'exige le professeur. Les termes ne sont pas, il est vrai, les plus simples ni les moins recherchés, comme *éclater sans pompe;* mais le poète y est naturel, dans le premier hémistiche, du moins; il est ingénieux dans la composition de l'image entière, et sans recherche dans ces mots si naturels, une élégante idylle : mais c'est assez de dissections littéraires, toujours désagréables; c'est assister au déshabillé d'une coquette qui cachait les irrégularités de ses formes sous le charme d'une parure élégante.

Cette *Elégance* convient à presque tous les genres de littérature; les exceptions sont assez rares. La satire, la parodie, le genre burlesque ou marotique, la farce des tréteaux, les chansons poissardes, etc., etc., l'excluent nettement; mais faut-il l'exclure des bons mots, du madrigal, de l'épigramme? « On ne rit point d'une chose élégamment dite, » selon Voltaire; eh! pourquoi pas? voici la preuve du contraire :

On vante, dans la jeune Hortense,
Ses goûts légers, son inconstance:
C'est se montrer trop rigoureux!
Elle a pris Titus pour modèle:
De même que lui cette belle
Veut tous les jours faire un heureux. MARSOLLIER.

Voltaire lui-même vous offre la seconde preuve dans ce madrigal sur une jolie femme qui s'était fait peindre avec un habit de moine:

Frère Ange de Charolois,
Dis-nous par quelle aventure
Le cordon de saint François
Sert à Vénus de ceinture.

Si vous ne riez pas à cette question élégante, du moins vous lui souriez; mais il ne se peut que l'élégante épigramme ne vous ait fait rire.

Il y a de même des plaisanteries pleines d'*Elégance*, et Molière n'a pas exclu l'*Elégance* de son Amphitrion. Est-il encore vrai que l'*Elégance* affaiblisse le sublime? il est permis d'en douter. Junon, la reine des dieux, prétendit sans doute à l'*Elégance* au jugement de Pâris, et nous supposons que Jupiter lançant la foudre, n'imitait pas l'Irlandais en jetant une pierre; pourquoi n'y aurait-il pas eu d'*Elégance* dans ces mouvemens de colère redoutables

Du dieu qui d'un clin d'œil faisait trembler l'Olympe?

comme il y a de l'*Elégance* dans celui d'Apollon, lançant ou sa flèche sur le serpent Pythien, ou les premiers traits de la lumière.

L'*Elégance* ou le choix des images agréables, car l'agrément est son inséparable, ne se montre-t-elle pas à côté du sublime, dans cette strophe d'une ode sur le Jugement dernier, où certes vous ne vous attendiez probablement point à voir figurer l'*Elégance*? Le génie peut tout!

Mais d'où vient que je nage en des flots de clarté?
Ciel! malgré moi s'égarant sur ma lyre,
Mes doigts harmonieux peignent la volupté!
Fuyez, pécheurs, respectez mon délire.
Je vois les élus du Seigneur
Marcher d'un front riant au fond du sanctuaire.
Des enfans doivent-ils connaître la terreur
Lorsqu'ils s'approchent de leur père?

Si, dans cette strophe, l'*Elégance*, l'agrément, le sublime, ne sont pas intimement unis, votre pauvre Cicérone ne sait plus ce qu'il dit.

Cette *Elégance*, si nécessaire dans presque tout ce que vous écrivez, ne s'obtient qu'avec beaucoup de peine; et pas un auteur, un écrivain peut-être, ne peut se soustraire au reproche d'en avoir quelquefois manqué; pas une Muse dont la robe légère ne fasse quelquefois de faux plis, ne présente des contours inélégans, parce que les lignes sont trop roides ou trop rudement rompues. Certes, nous ne nous aviserons pas d'en assembler les exemples sous vos yeux; c'est, selon nous, une très mauvaise méthode, que de réunir des imperfections, des difformités, des monstres, pour vous dire après: « N'imitez pas cela, ni cela. » Autant vaudrait entrer dans l'atelier d'un artiste

fou, qui, pour faire éviter à ses élèves le défaut d'*Elégance,* leur montrerait rassemblés tous les mendians informes et difformes de la capitale. Nous craindrions de donner à votre imagination ce que l'on appelle *un regard;* comme lorsque les yeux d'une femme enceinte, frappée brusquement de l'aspect d'un objet hideux, en imprime, par un mécanisme inconcevable, les formes, les couleurs à l'enfant qu'elle porte dans son sein. Ces amas disgracieux de difformités ne peuvent que corrompre le goût; nous aimons mieux vous offrir les modèles d'*Elégance*. « Ce sont, dit le professeur, les poètes, les historiens, les orateurs, qui ont excellé dans l'Art d'écrire » (dans cet art auquel nous nous exerçons tous deux); ce doit être là, dit-il, son dictionnaire : il serait volumineux, disons plutôt son manuel, et vous le saviez bien : particularisons, et pour venir, par le fait, à la preuve du défaut trop commun de l'inélégance, attaquons le début de l'Art poétique, afin de ne pas vous dégoûter par des difformités.

C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur,

Trois élisions inélégantes, une consonnance trop tombante, *téméraire auteur,* ne débutent pas plus élégamment que ce vers de l'abbé Delille :

Boileau jadis a pu d'un art harmonieux.

Certes, le premier hémistiche est d'autant moins harmonieux, que le second l'est davantage, pourvu que vous ne heurtiez pas trop fortement le *t* sur l'*har,* en prononçant *tharr,* à la bretonne.

Pense de l'art des vers atteindre la hauteur.

Etant imitatif dans sa finale, il faut pardonner l'hiatus.

S'il ne sent point du ciel l'influence secrète,
Si son astre, en naissant, ne l'a créé poète.

Ici l'*Elégance* et la clarté dans la pensée proscrivent l'amphibologie qui naît de l'astre ou du poète naissant; puis l'harmonie proscrit les deux hiatus intérieurs *créé poète,* puis elle est choquée par le duriuscule *astre en naissant.*

Dans son génie étroit il est toujours captif.

Encore un hiatus; enfin,

Pour lui Phébus est sourd, et Pégase est rétif

manque tout-à-fait d'*Elégance* dans tous les élémens : le fait, un dieu sourd; l'image, un cavalier désarçonné; la pensée, le cheval ailé rapproché d'une rosse; le sentiment, cette implacable surdité. Mais voici l'indemnité :

O vous donc qui, brûlant d'une ardeur périlleuse,
Courez du bel esprit la carrière épineuse,
. . . .
Craignez d'un vain plaisir les trompeuses amorces,
Et consultez long-temps votre esprit et vos forces.

Il est impossible de rendre plus élégamment une pensée si simple, et le troisième vers vous offre l'*Elégance* parfaite.

Après Boileau, nous pourrons vous offrir, pour modèle de l'*Elégance* parfaite, Racine. Ici, nous nous plaçons sur un terrain glissant, pour nous servir d'une expression devenue déjà très triviale, et certes inélégante, au propre, du moins, car l'*Elégance* presque sentimentale de Racine est un défaut, dans la tragédie, pour ceux qui ont l'organe intellectuel blasé, s'il n'est naturellement dur, comme celui de nos chers voisins, qui lui préfèrent Corneille peu courtisan de l'*Elégance*, mais bien ami de la force, et même de la violence, car on ne peut nier que souvent il ait, d'un lourd marteau, martelé des vers inélégans.

Passons à La Fontaine : son genre ne lui prescrivait pas, souvent même lui défendait l'*Elégance;* et Voltaire est presque injuste, par jalousie, peut-être, car son brillant esprit l'éloignait du naturel de la fable, lorsqu'il reproche l'inélégance à La Fontaine dans sa naïveté : l'une et l'autre ne sont pas facilement conciliables, et lui-même l'a très bien dit :

> Vous êtes naturel : oui, mais soyez aimable;
> Cette simple nature est fort insupportable.

La Fontaine a cependant merveilleusement uni l'*Elégance* à la naïveté, dans sa fable du Renard et du Corbeau.

> Maître corbeau sur un arbre perché,
> Tenait en son bec un fromage,

n'est pas élégant sans doute, mais que d'*Elégance* dans ce vers!

> Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.

Aussi bien, et séduit par le compliment élégant,

> A ces mots le corbeau ne se sent plus de joie,
> Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.

Vers qui vous offre l'*Elégance* et son contraste, dans *le large bec* et *la proie*, mise très élégamment à la place du fromage, que repoussait l'*Elégance*.

Tout le pouvoir de l'association des idées serait insuffisant pour rapprocher quelque chose d'inélégant de cette dernière pensée : cette association des idées et leur génération doivent être consultées pour satisfaire la délicate *Elégance;* il ne faut pas qu'un seul mot réveille une idée désagréable, et faisant ombre ou tache sur le tableau, sur l'image, sur la pensée, comme dans *il ouvre un large bec;* le large bec ouvert d'un corbeau n'est pas agréable à l'imagination, non plus que *par l'odeur alléché;* car ces fromages odorans sont de ceux qui sortent de l'assiette portés par de nouveaux Atlas, roulant sur leur dos ce monde, pour eux nouvel anneau de Saturne, sur les bords duquel ils peuvent venir dialoguer, comme les bergers placés par de Saint-Pierre dans cet astre.

Ne dédaignez pas ces bergers et leurs amours ; ils doivent vous intéresser : il se peut qu'ils soient, dans l'avenir, vos parens, et que vous en soyez, dans Saturne ou son anneau, l'heureux fruit. Rien,

esprit ou matière, ne se perd dans l'univers; votre âme, non plus que votre corps, ne s'y perdra pas: au moment de votre mort, il se peut que l'âme de ces bergères, soumise aux lois de l'hyménée, vous conçoive, ou bien accouche de vous, en vertu d'une céleste métempsycose. Folie! triple folie! direz-vous peut-être, si, pour votre malheur, vous êtes athée, ce qu'à Dieu ne plaise! mais, folie pour folie, la nôtre vaut bien celle du néant : et pourquoi ce que nou voyons, nous disons de la terre, ne se pourrait-il dire et voir d'un autre astre, séjour de l'*Elégance*, où la rose serait la moindre des fleurs; séjour réservé pour la vertu, comme les nébuleuses ou la froide lune, ou quelque astre ardent ou glacé, seront les séjours des méchans, sur lesquels la vengeance céleste n'aura pas exercé toutes ses fureurs sur la terre; car il en est qui s'y moquent de Dieu, mais pleurera bien qui pleurera le dernier et pour l'éternité. Malgré ce qu'a dit La Fontaine : « A la longue, à la longue, les damnés se trouveront dans le feu comme les poissons dans l'eau, » n'en risquez pas l'épreuve; à tout évènement, gagnez le Paradis par de bonnes actions. La chance est trop forte. Ces conceptions valent bien l'Enfer, le Purgatoire et le Paradis du Dante, qui met parfois tant de charme et d'*Elégance* dans les vers consacrés à leur description.

Nous sommes obligés de l'avouer, si vous voulez être élégant, ne lisez pas tout La Fontaine; il ne pouvait ni ne devait l'être; la poursuite de l'*Elégance* lui aurait fait manquer la naïveté, langage obligé de la fable, qui fait parler les animaux, et ne permet l'*Elégance* que lorsque c'est le poète qui parle seul et moralise. Mais, comme lecteur, ne vous attachez pas exclusivement à l'*Elégance;* elle vous convertirait en sibarite, auquel les replis d'une feuille de rose imprimaient une sensation douloureuse. Peu de mets littéraires n'auraient pour vous ce que nous nommerons, sans *Elégance*, mais avec vérité, du déboire.

Supposant que vous n'êtes pas convaincu, nous vous offrirons avec plaisir un échantillon des vers de Justine de Lévis de Puytendre; ils vous prouveront que dans ces temps, mal jugés, toute la noblesse ne se piquait pas de ne *savoir lire ne écrire;* et vous aurez le portrait du poète, mais non de l'*Elégance*.

C'est ici qu'apparust, à ma vue encharmée,
Le héros qui seulet tient l'esgal d'ugne armée;
Que pour sien bel Adon eust prinz mère d'Amour,
Qu'eust dict sien Orphéos dieou qui lance le jour,
Qu'eust l'Aurore à Procrys enlevé pour Céphale,
Qui d'Hercule aux abois pust consoler Omphale.
Muer brandon d'Elise en un trosne de flours,
Et de veufve d'Hector tarir mesme leiz plours.
Pardonne, ô tendre Héro, s'entr'iceulx ne te nomme!
Mais ne sçay l'enfançon comparer au jeune homme.
T'eusse vù sans émoi, ne le vy sans paslir,
Me troubler, perdre voix, palpiter, fresmollir,
Languir de volupté, sentir en ma poictrine,
Toute en rapides feulx circuler ta Cyprine;
Et mon sang, en l'honneur du plus beau des mortelz,
A flots précipitez inondant teiz autelz....

Doulx moment! nœud premier deiz chaisnes tant félices,
Que n'en peult lict d'hymen espuiser leiz délices;
Que plus cuyde en seiz bras meiz transports apaiser,
Tant et plus dévorans sens pour lui m'embraiser!

Sapho n'a rien écrit de plus ardent, avec la langue que l'on dit être la plus harmonieuse, la plus remarquable par sa propriété « puisqu'elle peignait à l'esprit, et souvent aux yeux, le sens et les fonctions de chaque mot. » Vous n'apercevez plus, dans ces vers *antiqués, gothisés* par le temps, l'ombre de l'*Elégance;* l'orthographe les rend durs, difficiles à lire comme à prononcer. Cependant, ne les préférez-vous pas à ceux-ci de l'abbé Delille lui-même, luttant avec Boileau dans la traduction de la fameuse exclamation de Sapho:

Heureux celui qui près de toi soupire!
Qui sur lui seul attire tes beaux yeux,
Ce doux accent et ce tendre sourire;
Il est égal aux dieux!
De veine en veine une subtile flamme,
Court dans mon sein sitôt que je te vois,
Et dans le trouble où s'égare mon âme,
Je demeure sans voix.
Je n'entends plus, un voile est sur ma vue;
Je rêve et tombe en de douces langueurs,
Et, sans haleine, interdite, éperdue,
Je tremble! je me meurs!

Nulle part vous ne lirez des vers plus élégans, où l'harmonie soit plus imitative, comme dans

Je rêve et tombe en de douces langueurs.

La propriété des termes est parfaite; cependant, l'inélégant gothique l'emporte, et ce beau vers pâlit auprès de celui-ci tout suranné qu'il est,

Me troubler, perdre voix, palpiter, fresmollir.

Et ne vous imaginez pas que Justine de Lévis ait imité Sapho. Non! non! l'amour n'a pas besoin de maître, il vous prouve que la chaleur (*voyez* ce mot) et la vérité, plutôt encore que l'*Elégance,* sont, malgré les autorités de Voltaire et La Harpe, le premier mérite du style.

Voici ces autorités : La Harpe dit, dans son cours : « Voltaire, né avec du goût et nourri à l'école de Racine et de Boileau, regarda l'*Elégance* continue comme le premier mérite du style, surtout en poésie. Il savait que tout ce qui tient à l'expression est encore plus essentiel au poète qu'au prosateur, puisque la poésie est un art d'agrément, et que le poète, indispensablement obligé de plaire à l'oreille, ne peut y parvenir que par le choix des termes et des arrangemens nombreux (ce qui ne suffit pas pour donner l'*Elégance;* il faut le choix des élémens agréables). Ce mérite est susceptible de différens degrés : il s'allie plus ou moins avec d'autres qualités, le style a plus ou moins de force, d'élévation, de grâces, de variété, selon le caractère des auteurs et des sujets; mais la première condition, c'est l'*Elégance,* qui résulte de la propriété des mots et de

l'harmonie des vers. Sans elle, dans une langue formée, il n'y a point de style. »

Le professeur, et Voltaire avant lui, s'étaient appuyés de l'exemple de Racine et Boileau, dont « vous lirez cent, deux cents vers de suite qui sont de la plus heureuse *Elégance*, de la plus parfaite harmonie, sans qu'on y rencontre une seule figure d'une hardiesse remarquable, une seule de ces expressions qu'on nomme fort bien *trouvées*, parce que, dans les occasions où elles sont appelées par le sujet, la nécessité, où l'enthousiasme a, pour ainsi dire, illuminé le poète, lui a appris à oser beaucoup sans rien blesser d'essentiel, et lui a fait comme un présent de l'expression qu'il lui fallait, » dit La Harpe dans un style peu mélodieux.

Mais ces réflexions, en vous démontrant la nécessité de l'*Elégance* du style, née de la propriété, de l'expression des mots et de leur harmonie, ne doit pas vous faire adopter le paradoxe qùe cette *Elégance* peut suppléer à l'absence des élémens littéraire. Le style n'étant, comme le dit Rollin, que le vêtement de la pensée, ce serait faire consister tout le mérite dans les habits, et prétendre qu'une jeune élégante, toujours bien parée, quoique laide et sotte, est préférable à la jolie femme, bonne et de bon sens, très simplement vêtue; ce serait dire qu'un mannequin bien vêtu vaut mieux que l'homme d'esprit, que Scarron, dont le pourpoint était percé par le coude, comme il le dit dans ce sonnet, où vous ne verrez rien d'élégant; il vous fait circuler au milieu des ruines.

Superbes monumens de l'orgueil des humains,
Pyramides, tombeaux, dont la *vaine structure*
A témoigné que l'art, *par l'adresse des mains*
Et l'assidu travail, peut vaincre la nature;

Vieux palais ruinés, chefs-d'œuvre des Romains,
Et les derniers efforts de leur architecture,
Colysée où souvent ces peuples *inhumains*
De s'entr'assassiner se donnaient *tablature*;

Par l'injure des ans vous êtes *abolis*,
Ou du moins, la plupart, vous êtes *démolis* :
Il n'est point de *ciment* que le temps ne *dissoude*.

Si vos marbres *si durs* ont senti son pouvoir,
Dois-je trouver mauvais qu'un méchant pourpoint noir
Qui m'a duré dix ans soit percé par le coude?

Nous avons à dessein fait le métier de *souligneur* de l'inélégant, c'est-à-dire, des élémens désagréables de ces vers, et vous concevez qu'un style dont toutes les expressions sont très propres, et l'ensemble est très harmonieux, quoique vide d'élémens, ressemblerait parfaitement à ces marbres épars, ou bien à l'onde murmurante d'un ruisseau limpide. Voltaire le savait si bien, qu'il eut le soin de substanter et échauffer son style d'expressions philosophiques, pour lui donner la plénitude et la chaleur, et les faits prouvent mieux que tous les raisonnemens. Nous disons que le style de Montaigne a certainement perdu pour nous la propriété, puisqu'il faut un lexique, de plus, un glossaire pour le comprendre; il n'est rien moins qu'harmonieux; il

est dur, rocailleux, croassant, parce que la langue n'était point formée; cependant, vous le lisez avec le plus grand intérêt, et vous le préférez au style fade et vide, quoique très élégant, dans le sens de Voltaire et de La Harpe, des discours académiques.

Pour que l'*Elégance* fût quelquefois la première qualité du style, il faudrait donc prendre ce mot dans une acception plus étendue que celle que nous lui donnons, et joindre au choix, à l'arrangement harmonieux des mots, celui d'élémens agréables; alors elle ne serait pas toujours ce premier mérite, puisque, au contraire, certains genres l'excluraient, la tragédie surtout; et de fait, l'*Elégance*, même ordinaire, dont Voltaire et La Harpe font un mérite à Racine, paraît une inconvenance, même un ridicule aux étrangers, qui ne trouvent point naturel, non-seulement que le romain Horace poignarde Camille avec grâce à l'Opéra, mais que le poète raconte avec *Elégance* son assassinat, ou tout autre évènement tragique. Mais le reproche est-il fondé? pouvez-vous même associer l'idée de l'*Elégance* à ces vers, dont les mots choisis sont très harmonieusement arrangés dans le récit de la mort d'Hippolyte?

> J'y cours en soupirant, et sa garde me suit.
> De son généreux sang la trace nous conduit:
> Les rochers en sont teints, les ronces dégouttantes,
> Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.

Ici l'*Elégance* prétendue, premier mérite du style, selon La Harpe et Voltaire, ne disparaît-elle pas comme une vaine chimère?

Sans doute, lorsque Racine et Boileau firent cent, deux cents vers de suite, de la plus heureuse *Elégance*, de la plus parfaite harmonie, sans une seule figure d'une hardiesse remarquable, sans une seule expression trouvée, l'*Elégance* seule put faire savourer avidement leurs poésies, parce que nos bons aïeux n'étaient nullement accoutumés à ces charmes, inconnus pour eux; ces cent, deux cents vers élégans, harmonieux, firent pour eux l'effet d'un délicieux concert; comment n'auraient-ils pas été charmés par l'*Elégance* de ces vers?

> Au pied du mont Adule, entre mille roseaux,
> Le Rhin, tranquille et fier du progrès de ses eaux,
> Appuyé d'une main sur son urne penchante,
> Dormait au bruit flatteur de son onde naissante.

Sans doute ces vers sont d'une exquise *Elégance*, mais elle n'est pas seulement dans le choix des mots, rimant même avec les épithètes *sanglantes* et *dégouttantes* de Racine, elle est dans les images et les pensées.

Les anciens n'ont rien de plus harmonieux, c'est le beau idéal; mais nous, leurs descendans, *regoulés*, blâsés par des torrens inépuisables de flots poétiques, sans cesse découlans pour nous du Parnasse; nous, baignés, plongés, noyés dans les eaux du Permesse débordé; nous, qui avons pu lire un million de vers élégans, harmonieux, faits par une centaine de poètes féconds, depuis Clotilde de Surville jusqu'à M. Edm. Géraud, le dernier astre brillant sur le

Parnasse, il nous faut autre chose que la propriété des termes et leur harmonie, donnant l'être à l'*Elégance*, premier mérite du style. Nous ne pouvons plus prendre goût

A des ruisseaux de lait circulant dans les plaines;

et précisément, parce que nous sommes rassasiés de vers élégans, il nous faut du solide, des élémens compactes et nourrissans : ne pouvant avoir du nouveau, nous sommes ravis de jouir du renouvelé, quoiqu'il ne soit rien moins que mélodieux, et même que la propriété des termes nous échappe; en deux mots, quoique ce renouvelé n'ait pas d'*Elégance*, et nous préférons de vieux enfans de l'école gothique, ou la monstrueuse famille romantique, aux plus élégans petits poëmes de l'Almanach des Muses : parcourez sa volumineuse collection, et voyez si vous y trouvez rien que vous osiez préférer à ce passage d'une élégie de Louis de Puytendre à Justine de Lévis, absente.

Tant qu'ez bras adorez de ma tendre Justine,
  Sein contre sein, bouche à boucho accolez,
Tel qu'au cèdre odorant est lierre serpentine,
  Et qu'à l'ormeil pampres encercelez,
Nous nous disons : « C'est toy, toy qu'aymai, toy que j'ayme,
  Que veulx aimer jusqu'ez fin de mes jours!
Doulz charme de mon cueur, chière part de moy-mesme!
  Vienz! épuisons la coupe des amours.
O Puytendre! ô Justine!,... et que baysers de flammes,
  D'iceulx propos entre-coupant les sons
Sur nos lèvres errans, y confondront nos âmes....
  Ah! qu'à jamais neiges, vents et glaçons
Battent frêles entours de ma couche amourouse,
  Que l'aquilon esbranle ses parois,
Et qu'Hyade en fureur sans respit leiz arrouse,
  Plus m'y duyrai que soubz lambris des rois.

La propriété des termes ne se présente pas immédiatement, la mélodie parfois est offensée, l'*Elégance* ne s'y trouve plus pour nous, et cependant n'êtes-vous pas ravi par cette image?

Cette *Elégance* est si loin de suffire au Parnasse, que le sévère Palissot dit : « La correction, l'*Elégance* même de la diction, quand elle est dénuée de véhémence et de chaleur, n'est toujours qu'une médiocrité ornée, et M. de La Harpe, malgré la pureté de son style, en est malheureusement et la preuve et l'exemple. » Palissot ne savait pas encore que La Harpe ne manque ni de chaleur ni de véhémence, quand il attaque les philosophes, déserteur ingrat de la philosophie; sa verve en devient plus amère : *facit indignatio versum;*

Et l'indignation lui prête sa chaleur.

Nous vous cherchons, pour finir, un exemple d'*Elégance* parfaite, mais rien n'est plus difficile à trouver; presque toujours quelque tache, quelque faux pli nous arrête. Enfin en voici, sauf méprise :

Eve à son jeune époux abandonna sa main,
Et rougit comme l'aube aux portes du matin;

Tout les félicitait dans toute la nature :
Le ciel par son éclat, l'onde par son murmure;
La terre en tressaillant ressentit leurs plaisirs;
Zéphyre aux arbres verts redisait leurs soupirs;
Les arbres frémissaient, et la rose inclinée
Versait tous ses parfums sur le lit d'hyménée. DELILLE.

L'antiquité tout entière ne vous offrirait rien de plus élégant dans la voluptueuse, mais pure association des idées.

ÉLÉGIE.

La plaintive *Elégie*, en longs habits de deuil,
Sait, les cheveux épars, gémir sur un cercueil.

Dans ce système élégiaque, adopté par plusieurs maîtres, la Mort serait l'unique Muse de ce poëme; cependant, il peut avoir encore celles du genre romantique, la Mélancolie, la Tristesse rêveuse ou amoureuse, mais éphémère, si promptement consolée par de nouvelles ardeurs;

Elle peint des amans la joie et la tristesse,
Flatte, menace, irrite, appaise une maîtresse.

Malgré notre respect pour l'imposante autorité du maître, nous sommes obligé de vous dire, plus respectueux encore pour la vérité, qu'il donne beaucoup trop d'extension à la carrière élégiaque, oubliant lui-même ses deux premiers vers techniques, auxquels vous devez vous fixer, puisque MM. les quarante, confrères de Boileau, vous disent que l'*Elégie* est une espèce de poésie qui s'emploie dans les sujets *tristes et plaintifs*, principalement dans ce qui regarde l'amour.

Mais l'autorité du *vieux* dictionnaire de l'Académie n'en étant plus une pour certains docteurs, qui refont la langue à la tudesque, nous appuierons cette autorité *surannée*, disent-ils, et d'autant meilleure, de celle du chef de ces hardis novateurs, auteur, se dit-il, du meilleur des dictionnaires; il définit l'*Elégie : Petit poëme dont les plaintes et la douleur sont le principal caractère*. Vous devez en conclure que l'*Elégie* doit n'admettre que la tristesse actuelle et la joie passée, dont l'éclat rembrunit sa noirceur. Vous en avez la preuve et l'exemple dans ce chef-d'œuvre élégiaque, que son mérite nous fait copier en entier.

Auprès de mon amie
Je coulais d'heureux jours;
D'une si douce vie
J'ai vu finir le cours.
Félicité passée,
Qui ne peut revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je, en te perdant,
Perdu le souvenir!

Ce même air que je chante,
Que je chante en pleurant,

Avec ma jeune amante
Je l'ai chanté souvent.
Félicité passée, etc.

Souvent de cette eau pure
Nous suivions les détours:
Quand j'entends son murmure,
Je songe à nos amours.
Félicité passée, etc.

Voyez, dans cet asile,
Nos chiffres enlacés:
Dans des jours plus tranquilles
Ma main les a tracés.
Félicité passée, etc.

Combien de fois l'aurore
Fut témoin de nos jeux!
Combien de fois encore
Le soir nous vit heureux!
Félicité passée, etc.

Elle cessa de vivre
Quand on nous sépara;
Mon cœur devait la suivre,
Rien ne me la rendra!
Félicité passée, etc.

Son image touchante
M'obsède nuit et jour:
Quand on n'a plus d'amante,
Quel poison que l'amour!
Félicité passée, etc.

Lyre tendre et plaintive,
Tes chants sont superflus,
Sur l'infernale rive
Eglé ne t'entend plus!
Félicité passée,
Qui ne peut revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je, en te perdant,
Perdu le souvenir!

Le retour sur la même idée donne à cette *Elégie* un caractère particulier de tristesse profonde et ressentie, qui pénètre le cœur, et fait couler des larmes. Elle fut inspirée par les deux muses principales du genre, la Mort et la Mélancolie, sa fidèle compagne; et, d'après cet exemple, vous aurez moins de confiance dans la dernière proposition du maître:

Mais, pour bien exprimer ses caprices heureux,
C'est peu d'être poète, il faut être amoureux.

Changez ce vers, dans lequel la rime s'écarte un peu de la raison, et dites:

Il faut être poète, et de plus malheureux.

Le malheur est le véritable, l'unique Apollon de l'*Elégie;* ce fut lui qui dicta ces vers, dans lesquels le poète ne fait pas même entrevoir une idée de l'amour, comme cause de la douleur.

Les cieux inexorables
Mes ont si rigoureux,

Que les plus misérables,
Se comparant à moi s'estimeraient heureux!
Mon lit est de mes larmes
Trempé toutes les nuits;
Le sommeil, par ses charmes,
Ne peut, lorsque je dors, assoupir mes ennuis.
Si je fais quelque songe,
J'en sors épouvanté,
Car même son mensonge
Exprime de mes maux la triste vérité.
La pitié, la justice,
La constance et la foi,
Cédant à l'artifice,
Dans le cœur des humains sont éteintes pour moi.
En un cruel orage
On me laisse périr,
Et courant au naufrage,
Je vois chacun me plaindre et nul me secourir. BERTAUT.

Un poète moderne, et beaucoup plus célèbre que Bertaut, n'eut également pour Apollon que le Malheur qui, s'unissant d'abord à la Misantropie, lui dicta la fameuse satire du dix-huitième siècle; puis, avec la Mélancolie, non pas de l'amour, mais de la misère, lui fit tracer, en mourant, l'*Elégie* suivante, second des trois chefs-d'œuvre du poète; car il n'a rien fait de plus qui mérite d'être transmis à la postérité : ce qui vous prouve que l'on peut aller au Parnasse avec un très petit bagage.

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour et je meurs!
Je meurs, et sur la tombe où lentement j'arrive
Nul ne viendra verser des pleurs!

Salut, champs que j'aimais! et vous, douce verdure,
Et vous, riant asile des bois,
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois!

Ah! puissent voir long-temps votre beauté sacrée
Tant d'amis sourds à mes adieux!
Qu'ils meurent pleins de jours! que leur mort soit pleurée!
Qu'un ami leur ferme les yeux! GILBERT.

Le même poète avait eu le même Apollon et la même muse, le Malheur et la Misère, dans l'*Elégie* que lui-même intitula le *Poète malheureux :* elle est trop longue pour la transcrire, et, de plus, nous ne voulons pas trop assombrir votre imagination, même en parlant de la triste *Elégie*.

C'en est donc fait! déjà la perfide Espérance
Laisse de mes longs jours vaciller le flambeau;
A peine il luit encore, et la pâle indigence
M'entr'ouvre lentement la porte du tombeau!
Mon génie est vaincu! Voyez ce mercenaire,
Qui, marchant à pas lourds, dans un sentier scabreux,
Tombe sous son fardeau; long-temps le malheureux
S'efforce sous le poids, lutte, se désespère,
Cherchant au loin des yeux un bras compatissant.
Seul, il soutient la masse à demi-soulevée;
Tendez-lui votre main et sa vie est sauvée?

Nul ne vient! il succombe, et meurt en gémissant.
Tel est mon sort! bientôt je rejoindrai ma mère.
. . . .

Votre esprit est frappé de la justesse de l'image; votre âme étonnée par cette pensée sublimement désespérante : *mon génie est vaincu!* le frisson de l'admiration et de la douleur vous agite; enfin, des larmes vous soulagent au dernier vers :

Tel est mon sort! bientôt je rejoindrai ma mère.

Et

La plaintive *Elégie*, en longs habits de deuil,
Vient, les cheveux épars, gémir sur leur cercueil.

Le Malheur est donc le véritable Apollon de l'*Elégie;* la Mort et la Mélancolie, la Tristesse, même imaginaire, en sont les véritables muses; ce sont elles qui réveillent la sensibilité, trop souvent endormie dans les bras du plaisir.

Il serait presque inutile de vous dire qu'il est impossible de faire une *Elégie* touchante sans avoir de la sensibilité, si cette vérité ne nous rappelait une observation très importante pour le bonheur, et la voici : Distinguez attentivement la sensibilité pour les autres et la sensibilité pour soi; celle-ci, très ordinaire, peut, si votre amante n'a qu'elle, vous rendre très malheureux; d'abord, en vous séduisant, puis en vous trompant cruellement; car, époux, vous reconnaîtrez trop tard qu'elle n'est que l'irritabilité de l'égoïsme, tandis que la première sensibilité, cause puissante du bonheur pour ceux qui l'entourent et dépendent d'elle, est la mère de l'évangélique charité.

Mais, quels que soient ses charmes et ses délices, quoiqu'elle soit du moins l'une des muses, nous ne pouvons nous en occuper encore ici (*voyez* Ecrivain), que pour vous dire qu'elle est la Muse que vous devez invoquer pour chanter les infortunes de vos amis, et les alléger, s'ils existent encore; nous ferons de plus un aveu.

Cette sensibilité pour soi, si commune et si différente de la sensibilité pour autrui, si rare, peut inspirer à des cœurs durs des vers très tendres : ainsi J.-B. Rousseau, dont la sensibilité n'était du moins point excessive, chanta sur ses malheurs cette ode élégiaque :

Pourquoi, plaintive Philomèle,
Songer encore à vos malheurs,
Quand, pour apaiser vos douleurs,
Tout cherche à vous prouver son zèle?
L'univers, à votre retour,
Semble renaître pour vous plaire :
Les dryades à votre amour
Prêtent leur ombre solitaire;
Loin de vous l'aquilon fougueux
Souffle sa piquante froidure;
La terre reprend sa verdure,
Le ciel brille des plus beaux feux.
Pour vous l'amante de Céphale
Enrichit Flore de ses pleurs;
Le zéphyr cueille, sur les fleurs,
Les parfums que la terre exhale.

Pour entendre vos doux accens
Les oiseaux cessent leur ramage,
Et le chasseur le plus sauvage
Respecte vos jours innocens.
Cependant votre âme attendrie
Par un douloureux souvenir,
Des malheurs d'une sœur chérie
Semble toujours s'entretenir.
Hélas! que mes tristes pensées
M'offrent des maux bien plus cuisans!
Vous pleurez des peines passées,
Je pleure des ennuis présens;
Et quand la nature attentive
Cherche à calmer vos déplaisirs,
Il faut même que je me prive
De la douceur de mes soupirs.

Ce n'est, vous le voyez, qu'une figure de supposition, puisque, dans le fait, le poète a donné cours à ses tristes soupirs.

Presque tous les poètes ont fait le même usage de l'*Elégie*, parce que tous étant très sensibles, du moins pour eux, ont très vivement ressenti les aiguillons de la douleur; et sans cette soif ardente, inquiète, étourdie, du plaisir, qui nous fait danser et chanter dans les prisons, rire sur l'échafaud, l'*Elégie* dut être pour nous le genre le plus convenable, le plus à la mode. Après trente ans d'espérances vaines et de malheurs réels, constans dans leur successive variété, comme pour nous faire éprouver toutes les chances de l'infortune, et boire son calice jusqu'à la bourbe, car il est des lies sans amertume, les yeux effrayés de la perspective de leur prolongation indéfinie dans les horreurs d'une guerre civile, complément imminent de nos longues infortunes, quel poète français, digne de ce nom, s'il n'eût fait ses vers au Caveau, sous le rocher de Cancale, pouvait écrire autre chose que des *Elégies*, alors que l'existence était à charge, et que l'on ne vivait plus que par curiosité, pour savoir comment finirait ce drame épouvantable, dont les acteurs vigoureux promettaient encore de longs actes, avec un dénouement affreux!

Mais ces poètes devaient penser que déjà l'*Elégie* n'a plus assez de larmes, et qu'il lui faudrait les cent voix de la Renommée pour chanter toutes les douleurs. Combien n'était-il pas d'infortunés qui l'appelaient pour venir pleurer avec eux sur la tombe renfermant désormais, avec l'unique objet de leur tendresse, toute leur félicité. Arrivés sur cette tombe, auprès de laquelle

Ils ne demandent rien à l'immense univers,

qu'une place à ses côtés, une longue suite de lugubres pensées remplissent, accablent leur esprit; un avenir décourageant épouvante leur imagination; le poids de l'existence les atterre; ils invoquent la mort. Ce n'est plus pour eux que le rossignol prolonge et varie ses mélodieux accens; ce n'est plus pour eux que le soleil va se lever dans toute sa brillante, mais imposante splendeur; toute la nature est morte pour eux. Non! elle vit: elle est toute sémillante d'allégresse, éblouissante de charmes, embarrassée de richesses; mais c'est



pour insulter à leur infortune, et leur dire : « Tout cela n'est plus pour toi ! » Tout ce qui existe, tout ce qui les entoure pèse sur leur âme; l'aspect du moindre objet leur perce le cœur. « Quoi ! se disent ces infortunés, tant d'êtres insensibles, inutiles, sont éternels! et cet unique objet de toute ma tendresse : cette source unique de toutes mes félicités n'est plus! Il n'est plus ! mot terrible, qui se place, écrit sur le voile de la Mort, entre l'irrémédiable cours du temps passé, du temps actuel et du temps futur; hélas ! toujours si différens. Quand donc se terminera mon insupportable existence? Faut-il ajouter sans cesse à la douleur du jour, à la douleur des jours qui l'ont précédé, celle des jours qui m'attendent! Qu'il est affreux d'être épouvanté du lendemain ! » Leur cœur est serré par la main du désespoir, le froid de la mort glace leur sang; ils mourraient, si la plaintive *Elégie* ne leur tendait sa main secourable, si sa douce voix ne leur dictait ces vers, qu'ils prononcent au moment où la lune éclaire à leurs yeux le théâtre pompeux de leur félicité perdue.

Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières?
Vains objets dont pour moi le charme est envolé,
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,
Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé.

Lorsque les premiers feux de l'aurore viennent les surprendre et les rappeler à leur triste carrière, ils redisent :

Que le tour du soleil ou commence ou s'achève,
D'un œil indifférent je le suis dans son cours;
En un ciel sombre ou pur qu'il se couche ou se lève,
Il ne me montre plus l'objet de mes amours.

La voix de l'*Elégie* pénètre leur cœur oppressé; des torrens de larmes en jaillissent; ils retournent, moins accablés, dans le tourbillon de ce monde insensible à la douleur, et qui lui serait importune, si ces plaintes douloureuses n'étaient mises en musique dans les romances ou les mélodrames, même les opéras, que ces infortunés vont entendre après leurs visites au champ du repos. L'art de la vie heureuse sait, en France, mettre à profit même la douleur, et l'on y fait des parties de mélancolie comme des parties de plaisir. Sans elles, les jours s'écouleraient sur les jours, comme les flots qui, passant et repassant sur le rivage, usent les plus durs rochers. Le temps leur dispute cette douleur chérie qui, malgré ses aiguillons, avait pour eux des charmes; leur âme n'est pas assez forte pour éprouver toujours ses mouvemens d'agitation, qui l'empêcheraient de tomber dans les énervantes langueurs de l'abattement, et chassent la distraction; en vain ils voudraient ne s'occuper que de l'objet de leurs regrets, y concentrer toutes leurs pensées; pour l'homme tout est fugitif, instantané.

Son cœur ne peut verser d'intarissables pleurs;
Le temps, qui détruit tout, use aussi nos douleurs.

Pour retrouver la source tarie de leurs larmes, et goûter encore les tristes délices des regrets, ils appellent la plaintive *Elégie* retraçant le souvenir d'une félicité qui n'est plus, toute cette vie fugitive

comme cette lumière, ou cette ombre légère, qui court entre les nuages, sur la prairie; elle raconte douloureusement leurs infortunes passées, ainsi que la romance (*voyez* ce mot), dont l'*Elégie* diffère essentiellement; d'abord, pour la forme, la sienne n'étant pas nécessairement régulière, puis, parce qu'elle ne se chante pas, comme la romance, sœur de la chanson, mais toujours plus triste et plus énarrante qu'elle.

C'est ainsi qu'un aimable vieillard, ayant perdu sa très jeune épouse, qui l'adorait, malgré la prodigieuse distance des dates de naissance (amour qui n'est pas inoui), ce malheureux abandonné fut supposé, par un versificateur inexpert, exprimer ses regrets dans une *Elégie* qui terminera l'article. Il lit et relit cent fois ces plaintes, pour lui toujours nouvelles, et les larmes de l'*Elégie* deviennent enfin un baume pour son cœur : il suit moins tristement le sentier de la vie; quelques plaisirs, parfois même la gaîté, l'embellissent: d'abord, il ne venait à la tombe que pour y verser des larmes; à présent, il y place des fleurs; mais, pour la décorer de ces dons de Flore, il faut les cueillir, même les cultiver, et la plaintive *Elégie* ne lui défend même plus de retenir ses beaux cheveux épars avec les guirlandes qu'il a tressées. Ainsi, quoique le nom de l'*Elégie* seul épouvante les heureux, puisque tels sont les soulagemens qu'elle donne aux infortunés, nous devons, non-seulement comme votre compagnon d'études, mais comme votre ami, cher lecteur, vous parler de l'*Elégie*, vous donner les moyens d'en tracer une pour soulager un jour votre douleur, fussiez-vous heureux dans le moment.

Nul ne peut du destin éviter les rigueurs.

Alors même que vous n'en seriez jamais atteint, il est d'un bon cœur de compâtir aux malheureux, et

Si vous sentez du ciel l'influence secrète,

vous pourrez, dans ces instans de mélancolie que toute âme sensible éprouve à l'aspect des maux de l'humanité, tracer une *Elégie*, que vous destinerez au soulagement de quelque infortuné, réduit, par le sort, à réaliser la situation imaginaire qui vous aura servi de thême élégiaque; par exemple, celle de quelque malheureux ami de la liberté pourrissant dans un cachot napolitain, ou de la famille d'un infortuné que votre imagination vous montre expirant publiquement sous les verges monarchiques, qui le déchirent en lanières sanglantes.

Cette imagination est si vive, si puissante, qu'Ovide, illustré par ses Tristes, peint les malheurs de Pénélope, de Phèdre, de Briséis, dans ses Héroïdes, bien plus vivement qu'il n'exprima les siens : dans cette *Elégie* où, loin de Rome, exilé dans les déserts de la Scythie, ce poète se compare à Ulysse, il est moins touchant que lorsqu'il exprime les douleurs d'un autre : alors il ajoute ces douleurs à ses propres douleurs; il fait verser des torrens de larmes.

Sans doute le rire est bon, il embaume le sang, mais aussi la

pleurer a ses délices, surtout lorsque les larmes tombent sur le cercueil d'une infortunée, même sur nos propres maux, puisqu'une dame, parlant de sa jeunesse et de ses amours, s'écria : « C'était le bon temps ! j'étais bien malheureuse ! »

Mais il est des exceptions : le premier poète élégiaque connu de nous fut l'homme de douleur, Job, qui ne put, au sein de ses malheurs, être consolé par ses trois filles, la belle Iemima ou la colombe ; Kesia, la fleur odorante ; et la troisième aux yeux bleus, entourés de cils et de sourcils noirs, aux joues de rose, à la peau d'albâtre, charmes rendus par son nom intraduisible, et qui nous échappe, parce qu'il n'était pas harmonieux.

Mais il faut régler cette imagination qui s'égare si facilement; il faut lui offrir les modèles : si la vôtre veut bien nous donner quelques instans, nous allons la lui indiquer, après avoir exposé succinctement l'art de faire une *Elégie*, lorsque, pour votre bonheur, et non pour la satisfaction des lecteurs, la nature, attristée par les coups du sort, ne sera pas votre muse ; et fût-elle accablée, vous le savez, les grandes douleurs sont muettes ; elles ne peuvent verser de larmes; leur poids comprime le cœur, il écrase l'âme. Alors la main de l'*Elégie* doit ouvrir la digue au torrent de pleurs qui la suffoquent : c'est là sa principale fonction, du moins lorsqu'avec l'Académie, l'on donne le nom d'*Elégie* seulement à « cette espèce de poésie qui s'emploie dans les sujets tristes et plaintifs, principalement dans ce qui regarde l'amour. » Mais vous devez entendre ce mot *amour* dans sa plus grande étendue d'acception, comme sentiment louable d'affection pour tous les objets qui la méritent, et certes, vous voyez que les sujets d'*Elégie* ne vous manqueront pas. Notre malheureuse patrie réclame vos premiers accens : que d'évènemens déplorables précipités l'un sur l'autre dans cet éboulement d'empires ! Votre premier modèle doit être le plaintif Jérémie pleurant sur les destinées futures de Jérusalem. Hélas ! quels tristes avantages vous avez sur lui ! que d'objets inspirateurs ! que de tristes images ! combien de désespérantes pensées ! que de pénibles souvenirs ! ces tristes destinées se sont une seconde, une troisième fois accomplies sous vos yeux ! y trouverez-vous assez de larmes pour, en y broyant les plus sombres couleurs, décrire ses longues, ses interminables infortunes ? Si vous pouvez y réussir, dans une suite d'*Elégies*, il faudrait un poëme pour les comprendre en un seul cadre, vous vous immortaliserez avec sa grandeur, avec ses infortunes. Croyez-nous, le temps ternira l'éclat des Grecs et des Romains, comme il effaça celui des plus grands empires, de Babylone, de Palmyre dont les vastes, les imposantes ruines gisent abandonnées dans le désert. Le temps ne montrera plus, à l'admiration des siècles, que les Français, et si votre Muse a peint fidèlement leurs grandes actions, et, faut-il le dire, leurs forfaits effacés par de si grands malheurs, si votre Muse sait s'élever à la hauteur qu'ils ont atteinte dans les phases des révolutions humaines, puis descendre, par un effrayant contraste, au degré d'abaissement, d'humiliation, qu'ils

ont si *romainement*, car une situation si nouvelle exige un mot nouveau, qu'ils ont si *romainement* supporté, votre Muse, excitant la stupéfaction des peuples, pourra porter des palmes immortelles, et se couronner de lauriers indestructibles, comme ceux qui décorent le front de cette France si malheureuse, et si digne de votre tendresse, de vos accens élégiaques. Pour elle seule conservez vos talens! N'abusez pas de l'*Elégie* pour vous livrer avec elle aux autres fonctions que le maître lui donne.

> Elle peint des amans la joie et la tristesse,
> Flatte, menace, irrite, apaise une maîtresse;
> Mais, pour bien exprimer ces caprices heureux,
> C'est peu d'être poëte, il faut être amoureux.

Ce sont aujourd'hui des niaiseries, des platitudes élégiaques; quand des empires s'éboulent, qu'importent les bouderies d'une belle, même son abandon par un amant? autant eût valu peindre l'infortune d'une jolie perruche écrasée lors du trembleterre de Lisbonne, brusquement renversé sur ses habitans dans les bras du sommeil ou de la volupté. Ne soyez amoureux que de votre patrie: ne dégradez pas la touchante *Elégie;* reconnaissez la méprise du professeur et de ceux des anciens, qui l'y firent tomber. Les Grecs avaient des vers de mesure, de rythme différens, selon les divers genres; ils adoptèrent, pour la douleur, le ton de la nature; afin d'imiter sa triste monotonie, ses redites plaintives, ils donnèrent à l'*Elégie* des dystiques uniformes, des repos qui se succèdent à des intervalles égaux, parce que les soupirs ont des interruptions régulières. Mais la tristesse et la joie sont sœurs inséparables; elles ont toutes deux des mouvemens inégaux, fréquemment interrompus par leurs accès; les soupirs de la douleur, comme ceux du plaisir, rompent la mesure, si régulière dans ses deux temps de la respiration, et le vers élégiaque suit, plus exactement que tout autre, ces mouvemens de l'âme, de l'*animus*, qui signifie tout à la fois le souffle, la respiration et l'esprit, le principe de la vie.

Les poètes anciens attribuèrent à l'*Elégie* ces doubles fonctions; mais, de nos jours, bannissez la joie de l'*Elégie;* sans cela, les modernes, plus sages, ne vous écouteraient pas; ou, si vous voulez l'introduire, que ce ne soit que pour servir d'aliment aux regrets. Ne peignez que des joies qui ne sont plus, et dites, en gémissant, après avoir, par un heureux contraste, opposé la peinture de ces joies à vos chagrins actuels,

> Félicité passée, qui ne peut revenir,
> Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir!

Nous répétons à dessein ce précepte, parce qu'il contient presque toute la poétique de l'*Elégie*, dont quelques poètes modernes ont également méconnu le véritable caractère, au point d'y faire entrer des descriptions riantes, et n'ayant aucun rapport aux personnages élégiaques. Ne vous étonnerez-vous point de trouver ce passage dans une *Elégie?*

Je chante les jardins et le dieu des campagnes,
Pan, qui jadis enfla des roseaux sous ses doigts,
Et modulant des airs au penchant des montagnes,
Rassembla les mortels dispersés dans les bois.
C'est lui qui le premier, au gland tombé des chênes,
Fit succéder l'olive et les dons des vergers :
La feuille alors couvrit l'asile des bergers,
Et le sol altéré but la source prochaine.
Alors on maria la vigne au peuplier ;
Sous les pressoirs rougis les flots de vin coulèrent,
Le taureau sous le joug apprit à se plier,
Et sur un double essieu les chars pesans roulèrent.
Qui n'aimerait les champs ! aux champs règne la paix.... BERTIN.

Ces vers froids, adressés à l'objet d'un second amour, appartiennent bien moins à l'*Elégie* qu'à l'églogue (*voyez* ce mot). Le poète lui-même nous autorise à le blâmer, puisqu'il s'est ensuite renfermé dans les tristes limites du genre élégiaque :

Je vous revois, ombrage solitaire,
Lit de verdure impénétrable au jour,
De mes plaisirs discret dépositaire,
Temple charmant où j'ai connu l'amour.
O souvenir trop cher à ma tendresse !
J'entends l'écho des rochers d'alentour
Redire encor le nom de ma maîtresse :
Je vous revois, délicieux séjour !
Mais ces momens de bonheur et d'ivresse,
Ces doux momens sont perdus sans retour.
. . . .
Dans ce bois solitaire en cyprès transformé,
Je n'entends plus qu'un triste et long murmure ;
Ce vallon frais, par les monts renfermé,
N'offre à mes yeux qu'une aride verdure.
L'oiseau se tait, l'air est moins parfumé,
Et ce ruisseau roule une onde moins pure :
Tout est changé pour moi dans la nature ;
Tout m'y déplaît : je ne suis plus aimé ! BERTIN.

Ces vers sont évidemment une imitation, ou du moins une similitude de ceux que nous avons cités, et que nous avons recopiés isolément, afin qu'ils restent gravés dans votre mémoire, comme poétique de l'*Elégie*.

Cette félicité, ces heureuses circonstances et l'évènement fatal qui les termina sont les faits que peut admettre l'*Elégie*, qui, dit un professeur, « réunit, dans sa simplicité touchante et noble, tout ce que la poésie a de charmes, l'imagination et le sentiment. » Mais ici Marmontel s'égare sur les pas du maître et des anciens. Un professeur plus sage, et qui tient plus ici du moins à l'école moderne, M. de Jaucourt vous dit : « L'*Elégie* a commencé par les plaintes usitées aux funérailles : les lamentations étaient accompagnées d'airs tristes et lugubres ; l'étymologie le prouve : ἔλεγος signifie complainte. Elles étaient en vers hexamètres et pentamètres, entrelacés sous le nom de vers élégiaques, » et les poètes, par les raisons déjà développées, en abusèrent pour chanter le plaisir ; mais la malheureuse Andromaque en était bien loin, lorsqu'elle s'écriait, dans son désespoir, arrosant de ses larmes d'épouse et de mère la statue de

Thétis : « Oui ! c'est une furie, non une épouse que mon frère Pâris introduisit dans Ilion, en y entraînant son Hélène : pour elle seule, la Grèce arma mille vaisseaux ; pour elle seule a péri mon cher et malheureux Hector, traîné, pâle, sanglant, défiguré, tout autour de nos murs, par un ennemi féroce ! et moi, malheureuse, arrachée de mon palais, traînée sur la rive, chargée des honteux liens de l'esclavage ; combien n'ai-je pas versé de larmes en tournant la tête vers notre ville, enveloppée de flammes et de fumée ! séparée par des mains fortes et cruelles du corps de mon malheureux époux, abandonné sur la poussière ! Infortunée que les dieux condamnent à la vie après tant de malheurs, à la vie ! pour être, moi, reine d'Ilion, l'esclave de cette implacable Hermione, qui me réduit à me consumer, en pleurs inutiles, aux pieds de cette déesse, que j'implore sans en être écoutée. »

Ces tristes accens de la muse d'Euripide vous offrent un premier modèle, mais pour le ton seulement, car ni le style, ni le sujet, ne sont ceux de l'*Elégie*, mais bien ceux de l'héroïde, de la tragédie, de l'épopée (*voyez* ces mots) ; ce style, ce sujet sont trop dramatiques, et

L'*Elégie* n'admet pas de tragiques douleurs :

ce serait confondre les genres ; c'est, d'après Euripide, que, suivant l'usage, le professeur lui-même vous dit : « Les pensées sublimes et les images pompeuses n'appartiennent pas au caractère de l'*Elégie*, qui surtout exclut l'esprit dans les pensées, cet esprit toujours froid.

Il faut que le cœur seul parle dans l'*Elégie*,

sans cependant s'abandonner aux sentimens exaltés, délirans, convulsionnaires. L'une des plus aimables qualités élégiaques est la douceur, sans laquelle les plaintes prennent un ton d'aigreur repoussant. Les images funèbres conviennent à sa tristesse : elle vous permet d'éloigner un peu le grand auxiliaire, le bon sens, car « il est ordinaire de voir la grande douleur s'occuper de raisonnemens faux ; alors le délire de cette passion est essentiel à l'*Elégie*. » Mais ce délire ne peut pas aller à la folie, moins encore aux convulsions romantiques.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

C'est ce vrai qui vous captive, vous pénètre, dans la folie de la malheureuse Nina conservant une sorte de raison dans sa déraison : vous ne pouvez vous en écarter trop loin sans tomber dans le ridicule, qui repousserait les larmes pour faire éclore le sourire ironique sur les lèvres, comme il arrive à la lecture de ces passages de prétendues *Elégies* :

Elle est à moi ! divinités du Pinde,
De vos lauriers ceignez mon front vainqueur ;
Elle est à moi ! que les maîtres de l'Inde
Portent envie au maître de son cœur.

. . . .

Regardez Eucharis, vous qui craignez d'aimer,
Et vous voudrez mourir du feu qui me dévore ;

Vous dont le cœur éteint ne peut plus s'enflammer,
Regardez Eucharis, vous aimerez encore!

. . . .

Tel brille un astre pur dans le mobile ombrage,
Telle est Diane au bain, ou telle on peint Cypris
Dans Amathonte, à ses peuples chéris,
Se laissant voir au milieu d'un nuage.

. . . .

L'aimer, lui plaire, est mon unique envie;
A posséder son cœur je borne tous mes vœux:
Et qui voudrait donner un seul de ses cheveux
Pour tous les trésors de l'Asie?.... BERTIN.

C'est bien là de l'esprit tout pur, et puis de la folie. Le malheur rend au poète sa raison : Eucharis le trahit, et voici le modèle de la véritable *Elégie,* dictée par sa Muse, inspirée par le Malheur, seul véritable Apollon de ce genre.

Je n'ai plus d'Eucharis : que m'importe la vie?
O nuit! viens de ton ombre envelopper mes yeux;
Je n'ai plus d'Eucharis! après sa perfidie
Je ne veux plus revoir la lumière des cieux.
Moi, qui près d'elle assis dans un char radieux,
Marchais environné de la publique envie;
Moi qui, paisible roi dans son âme asservie,
Eclipsais l'univers, effaçais tous les dieux:
De sa haine aujourd'hui monument déplorable,
Dans la foule importune esclave confondu,
Triste et mouillant de pleurs sa perte inexorable,
Hélas! j'exhale encor ma plainte misérable,
Au milieu des frimats, sur la pierre étendu.

. . . .

Je vais donc maintenant, tel qu'un ramier sauvage,
Qui sur le rocher nu lamente ses ennuis,
Seul, sur un lit désert déplorant mon veuvage,
Mesurer tristement le cercle entier des nuits!

. . . .

Mon sort, hélas! mon sort, en perdant Eucharis,
Est de ne pouvoir plus aimer une autre qu'elle.
Employez l'artifice, étalez mille atours,
Non, vous ne m'aurez point, orgueilleuse maîtresse,
Eucharis a reçu mes premières caresses,
Eucharis obtiendra mes dernières amours. BERTIN.

Serment de poète amoureux; une mort prématurée ravit Eucharis à son nouvel amant, et voici quelques strophes que le premier adresse à ses mânes.

Depuis que tu n'es plus, depuis que je te pleure,
Le soleil a fini, recommencé son tour;
Je puis enfin vers ta demeure
Tourner mes tristes yeux lassés de voir le jour.
O toi! jadis l'objet du plus ardent amour!
Toi que j'aimais encor d'une amitié si tendre,
Eucharis, si tu peux m'entendre
Des bords du fleuve affreux qu'on passe sans retour,
Reçois ces derniers vers que j'adresse à ta cendre!
Lorsque du sort, si jeune éprouvant la rigueur,
Tu périssais, hélas! d'un mal lent et funeste,
Moi-même, tu le sais, consumé de langueur,
Je voyais de mes jours s'évanouir le reste.
Tu mourus : à ce coup, j'en atteste les dieux,

Je demandai la mort; j'étais prêt à te suivre.
A mes plus chers amis j'avais fait mes adieux;
Catilie à l'instant vint s'offrir à mes yeux,
Me serra sur son cœur, et.... je promis de vivre.
Déjà les yeux mouillés de pleurs,
Et brisant son beau luth qui résonnait encore,
Le doux chantre d'Eléonore (D. Parny)
Sur les restes chéris a répandu des pleurs.
Il s'élève un tombeau!....

Les plus habiles poètes n'ont pas évité l'écueil de l'exagération dans la douleur s'énonçant avec esprit, et le tendre Tibulle lui-même a dit : « Plût aux dieux que les mortels fussent toujours sous le règne de Saturne, ignorant toujours l'art de tracer les chemins sur la terre! » Certes, sa maîtresse n'avait pas besoin d'une grande route faite par les Romains pour le fuir et se jeter dans les bras d'un autre amant.

Mais ce sont des écarts poétiques beaucoup plus excusables que l'intolérable affectation, que les pensées recherchées, alambiquées, que l'esprit, en un mot, cet esprit, que la véritable douleur confond, réduit au silence de l'hébêtement; cet esprit qui valut à un auteur élégiaque ce compliment de la part d'une femme qui, cependant, en avait plus que de bon sens et de goût. Elle lui parlait de ses *Elégies*, qu'elle venait de lire, et termina son compliment par cette exclamation : « Ah! monsieur, que vous avez d'esprit! » Il est à croire que ces *Elégies* de douleur factice étaient de celles qui placent beaucoup de larmes et de pleurs dans le style, mais pas une seule sur le papier.

L'un des hommes de plus d'esprit de nos jours a su, pénétré d'une douleur réelle, ou du moins de ce précepte, il a su mettre de côté son esprit pour ne laisser parler que son cœur dans cette *Elégie*, l'une des plus touchantes que vous puissiez lire, mais à laquelle, peut-être, vous reprocherez le rythme adopté par le poète.

Plus ne verrai,
C'est pour la vie,
Plus n'entendrai
Ma douce amie,
Plus ne vivrai!
Tant doux bocage
Qu'elle enchantait,
Joli rivage,
Où son image
Se répétait;
Oiseaux volages
Qu'elle appelait,
Tendres herbages
Qu'elle foulait,
Echo sauvage
Qui redisais
Son doux langage,
Gentil feuillage
Qui la couvrais
De ton ombrage,
Plus ne verrez,
C'est pour la vie,
Plus n'entendrez
Ma douce amie,
Vous périrez.
Adieu Zéphyre,
Bientôt la mort
Va me conduire
Au sombre bord
Que je désire.
Chêne orgueilleux,
Roi du bocage,
Dont le feuillage
Couvrait nos jeux;
Abri tranquille,
Qui tous les jours
A nos amours
Servais d'asile;
Vaste berceau,
Retraite sombre,
Prêtez votre ombre
A mon tombeau.
Plus de la vie,
Plus ne verrai,
Plus n'entendrai
Ma douce amie!....
Plus ne vivrai!

HOFFMAN.

Cette *Elégie* serait un chef-d'œuvre parfait, un modèle que vous devriez imiter, si l'excessive rapidité du rythme ne nuisait à l'effet; la douleur est moins prompte à s'énoncer, si ce n'est lorsqu'elle emprunte la voix des bavards; mais, d'ailleurs, vous devez admirer l'heureux emploi des quatre élémens, fait par le poète.

Quel contraste entre ces vers si doux, et dictés par le cœur, et ceux-ci, d'un poète trop sublimement exalté pour suivre la muse élégiaque.

Que la Fortune et Mars gouvernent l'univers,
Qu'ils sèment à leur gré la gloire et les revers,
Que par des nœuds secrets, s'alliant à la Seine,
Le Rhin contre la Sprée arme le Borysthène,
Et du seul Frédéric assiége les états;
Qu'il triomphe ou qu'il tombe après tant de combats,
Rien ne saurait troubler ma paisible assurance;
Je ne crains, ô Fanny! que ton indifférence. LE BRUN.

Belle chute vraiment, après ce bel exorde!

C'est, pour le style, le ton de l'ode pindarique, et non de l'*Elégie*. Pour le fond, les élémens, ce n'est absolument que de l'esprit, non plus que dans ce passage géographiquement élégiaque:

Transportez-moi sous les pôles du monde,
Dans ces déserts glacés où, tout couvert de peaux,
Seul, errant tristement dans une nuit profonde,
Le Lapon, emporté sur de légers traîneaux,
Promène incessamment sa course vagabonde;
Transportez-moi sous l'ardent équateur,
Dans les sables brûlans de l'inculte Lybie,
Oui, j'aimerai toujours les yeux de Catilie,
Oui, j'aimerai toujours son sourire enchanteur. BERTIN.

Cette Catilie remplaçait Eucharis, et vous reconnaissez que l'on n'aime bien d'amour qu'une fois, et la première: jamais l'idée d'un si grand éloignement ne peut venir à l'esprit d'un véritable amant; c'est une violation choquante de ces préceptes du plus habile de nos critiques modernes, M. Dussault.

« Il faut que, dans l'*Elégie*, les élans du poète ne soient que les mouvemens vrais ou réels, que les affections sincères de son âme; il faut qu'il se peigne lui-même dans chacun des traits de son pinceau; il faut qu'il laisse parler son cœur, et qu'aucune voix étrangère ne vienne se mêler à celle qui sort, pour ainsi dire, du fond même de ses entrailles. Ce n'est pas l'amour d'un autre qu'il doit représenter, ce ne sont pas les regrets d'un autre qu'il doit exprimer, ce sont les siens propres: ici, nulle fiction, nulle supposition: la vérité, la vérité toute seule!

« Dans une *Elégie*, vous ne pouvez, vous ne devez être que vous-même; ce sont vos sentimens personnels que vous devez faire passer doucement dans l'âme d'autrui, sans autre magie, sans autre illusion que celle qui naît, sans art, du bonheur de vos expressions et de l'ingénuité de vos épanchemens.... L'*Elégie* ne vit que de passions et de sentimens..... elle s'adresse au cœur..... elle veut toucher, émouvoir, attendrir.... Les passions doivent être profondes et mélancoliques, les



sentimens tendres ; trop de vivacité les éleverait au ton de l'ode pindarique ; » mot à remarquer, puisque l'*Elégie* peut et doit même prendre quelquefois le ton de l'ode ordinaire, avoir ses mouvemens, son désordre, ses subites inspirations ; et cette proposition pouvait vous paraître paradoxale, ne songeant pas que la douleur est une passion qui trouble, bouleverse toutes les idées, rompt, hélas ! toutes les associations, toutes les harmonies. Nous l'appuierons d'un exemple pris dans l'admirable et très célèbre *Elégie* de Gray sur un cimetière de village, imitée par M. Hennet. Le poète parle des anciens habitans de ce paisible séjour.

Souvent leurs bras nerveux, dans ces fertiles plaines,
Ont tracé lentement de pénibles sillons ;
Souvent aussi leurs mains, dans ces riches domaines,
Ont gaîment, dans un char, emmené les moissons.
N'allez pas, grands du monde, et vous, riches des villes,
Dédaigner leur bonheur et leur obscurité :
Leurs plaisirs étaient vrais, et leurs travaux utiles ;
Les annales du pauvre ont aussi leur beauté !

La pompe du pouvoir, l'orgueil de la noblesse,
Frappés du même trait, ont tous le même sort ;
Il atteint la beauté, la grandeur, la richesse :
Chaque pas vers la gloire est un pas vers la mort.

Mais le poète revient promptement aux lois, aux élémens de l'*Elégie* :

Pour moi, qui trace ici, d'une main attendrie,
De ces mortels obscurs et la vie et la mort,
Amené dans ces lieux par la Mélancolie,
Si quelque voyageur s'informe de mon sort,
Un vieillard du canton lui répondra peut-être :
« Souvent nous l'avons vu, dès la pointe du jour,
Seul, errant au hasard dans ce séjour champêtre,
Du soleil, sur ce roc, attendre le retour.
. . . .
Un jour je l'attendais ; mon attente fut vaine,
Il ne vint point s'asseoir sous son arbre chéri !
Le lendemain encore il manqua dans la plaine,
Le ruisseau ne vit point arriver son ami.
Enfin le jour d'après, devers le cimetière
Nous vîmes lentement cheminer son cercueil !
O vous qui savez lire, approchez de la pierre,
Vous y lirez son nom gravé sur un tilleul.
. . . .

Gresset a cru pouvoir de même terminer une *Elégie* pastorale, si vous nous passez cette expression, par une épitaphe.

Sous ce froid monument le beau Daphnis repose ;
Il n'a presque vécu que l'âge d'une rose :
Il était le pasteur d'un aimable troupeau,
Lui-même était encor plus aimable et plus beau.
Bergères qui passez par ce bocage sombre,
    Donnez des larmes à son ombre,
    Donnez des fleurs à son tombeau.

Si vous croyez pouvoir imiter cet exemple, du moins que dans votre épitaphe finale il y ait plus de sentiment que d'esprit et de poésie,

seul mérite de cette épitaphe. Aimerez-vous mieux celle-ci, sur deux jeunes amans suicidés, dont votre *Elégie* racontera les infortunés?

Ci gisent deux amans : l'un pour l'autre ils vécurent,
L'un pour l'autre ils sont morts, et les lois en murmurent :
La douce pitié n'y voit pas de forfait;
Le sentiment l'admire et la raison se taît. J.-J. Rousseau.

Vous direz peut-être, avec le maître :

Ce n'était pas, jadis, sur ce ton ridicule,
Qu'amour dicta les vers que soupira Tibule.
....
Il faut que le cœur seul parle dans l'*Elégie*.

Ce cœur ne se plaît nullement aux descriptions, aux peintures dont quelques modernes surchargent la robe de l'*Elégie :* sans doute il faut peindre les lieux de la scène ou ces tristes paysages qui s'harmonient avec un cœur désespéré, comme dans ces beaux vers de M. de La Martine, inspiré probablement par l'aspect d'un lac sombre, entouré de rochers couronnés de noirs cyprès : mais non, notre imagination nous égare; ce devait être un lac riant et paisible, puisque l'*Elégie* permet la description du théâtre de nos félicités, pour donner plus de noir au voile lugubre dont la tristesse enveloppe, à ses yeux, toute la nature, comme dans ces vers, dont le premier n'est pas enfant de l'harmonie.

O lac! l'année à peine a fini sa carrière,
Et, près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir!
Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés,
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Vous voyez les larmes du poète tomber sur ces ondes, et ces larmes vous font oublier la mauvaise consonnance et les deux hiatus : que serait-ce si nous copions le reste? les yeux mouillés de pleurs, vous n'apercevriez pas cette tache :

Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laissa tomber ces mots :

Mais comme le poète se relève hardiment :

O Temps! suspends ton vol; et vous, Heures propices,
Arrêtez votre cours!
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours.
Eternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez?
Parlez! nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez?

Nous copierions tout..... voici du moins la dernière strophe :

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : ils ont aimé!

Le poète, poursuivi par ses cuisans regrets, ne trouve jamais une entière distraction à ses pensées : il revient au sentiment qui le domine, et s'il paraît un instant l'oublier, le cruel souvenir remue le poignard qui perce son cœur, il en fait jaillir de nouvelles larmes; il est soumis pour toujours aux mêmes lois que la triste *Elégie*, « destinée aux gémissemens et aux larmes, ne s'occupant que de ses infortunes, n'exprimant d'autre sentiment, ne parlant d'autre langage que celui de la douleur; négligée comme il sied de l'être aux malheureux, elle cherche moins à plaire qu'à toucher; elle veut exciter la pitié, non l'admiration. » Mais, abandonnée tout entière à la nature, elle s'égarerait, elle ne toucherait pas cette pitié, souvent très susceptible de dégoût, de dédain. « L'art lui devient nécessaire, même pour exprimer le désordre des passions conformément à la nature. » L'art lui devient nécessaire pour ne pas faire grimacer la douleur, confondre un beau désordre avec la grossière, l'immodeste, négligence, ne pas effaroucher les grâces ni l'amour par des cris, des contorsions, des vêtemens déchirés, montrant des nudités inélégiaques, un échevèlement de mégère; enfin, pour que la sensiblerie ne s'écrie point, en la voyant pleurer : « Ah! qu'elle est laide! » Il faut que, sans affectation, un peintre puisse faire de son portrait le pendant de ceux de la belle La Vallière en Madeleine, ou de la tragique Le Couvreur, et son nom même ne l'écarte pas du bon goût; il y a de l'analogie dans leur dénomination : *eligere*, choisir.

Alors un beau désordre est un effet de l'Art,

mais cet art invisible ne doit jamais écarter la nature; il ne peut que lui donner la main, guider ses pas, s'opposer à des mouvemens trop brusques, à des exclamations trop bruyantes; il doit même réparer le désordre trop grand de ses vêtemens, pour la soustraire au ridicule : l'art et la nature sont inséparables; mais c'est la nature qui doit dominer, et jamais l'*Elégie* ne sera plus touchante que lorsqu'elle lui devra sa première inspiration : cette inspiration naît toujours du retour de l'infortuné sur lui-même, témoins ces vers de Gilbert, dont la misère avait aigri la Muse, et qui mourut, comme poète satirique, abandonné de tous, à l'hôpital.

J'ai révélé mon cœur au dieu de l'innocence :
  Il a vu mes pleurs repentans;
Il guérit mes remords, il m'arme de constance,
  Les malheureux sont ses enfans.
Ce Dieu m'entend gémir, Dieu vers qui me ramène
  Un vrai remords né des douleurs,
Dieu qui pardonne enfin à la nature humaine
  D'être faible dans les malheurs.
Soyez béni, mon Dieu, vous qui daignez me rendre
  L'innocence et son noble orgueil;
Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,
  Veillerez près de mon cercueil!

Vous voyez, dans ce morceau, la plus grande simplicité de ton, malgré l'élévation de la première pensée, malgré la profondeur des sentimens : le poète, même mourant, n'oubliait pas que le brouhaha,

le pathos poétique, effarouche la timide *Elégie*, aimant, du moins en imagination, à fuir dans la solitude pour s'y livrer à sa tristesse dans le silence et l'obscurité.

Cependant, cette règle peut recevoir des exceptions, comme toutes les règles, et la poésie devait briller avec tout son éclat sur la lyre de Milton, chantant lui-même sa cécité dans ces vers, traduits par son digne interprète, l'abbé Delille.

Les ans, les mois, les jours, par une sage loi,
Tout revient; mais le jour ne revient pas pour moi;
Mes yeux cherchent en vain les fleurs fraîches écloses;
Mes printemps sont sans grâces et mes étés sans roses.
J'ai perdu des ruisseaux le cristal argentin,
La pourpre du couchant, les rayons du matin,
Et les jeux des troupeaux, et ce noble visage,
Où le dieu qui fit l'homme a gravé son image.
J'ai gardé ses malheurs et perdu ses plaisirs;
Où sont les doux tableaux si chers à mes loisirs?
Rien, rien de cette scène en beautés si féconde,
Ne se peint dans ces yeux, où se peignait le monde.

Le grand livre de la nature est fermé pour jamais aux regards du génie qui prolongea son empire jusque dans les sphères célestes, où l'image riante et perfectionnée de la terre avait été placée par lui comme berceau de l'humanité : puisse-t-elle un jour être son dernier et son éternel refuge.

Attendons-le de la bonté du Ciel!

Déjà vous connaissez quelques auteurs anciens et modernes; nous ajouterons aux premiers Properce, qui forme, avec Ovide et Tibulle, la triade latine élégiaque; chez les Grecs vous auriez, sans la jalousie du temps, les *Elégies* de Sapho, dont il reste des fragmens; du divin Platon, de Simonide, de Callimaque, de Philétas, enfin, de Mimnerme et d'Hermésianas, dont les noms apparaissent peut-être pour la première fois sous vos yeux; nous vous les offrons, non par affectation d'érudition très facile (*doctus cum libro*), mais pour vous faire remarquer que tous n'ont écouté que la voix de la nature dans leurs *Elégies :* rien de médité, de concerté; nul art, nulle étude, en apparence, dit le professeur, et méditez bien ce mot : « en apparence. »

La nature, ou plutôt la mort, fut l'unique muse du malheureux Young, né poète, anglais, ce qui le disposait au genre élégiaque; le malheur détermina sa vocation : père adoptif, par un second mariage avec une veuve vertueuse, de deux enfans que leurs vertus et son tendre cœur convertirent bientôt pour eux en amis, ce que ne sont pas toujours, hélas! les enfans; il fut privé d'eux par une mort prématurée : lui-même, père dévoué, renonçant à tout pour sauver sa chère Narcisse, il l'avait conduite à Montpellier, où le divin Esculape tient l'une de ses plus célèbres écoles, sous un climat heureux : hélas! malgré tant de soins, Narcisse expira dans ses bras; il fut réduit, comme protestant, à l'ensevelir lui-même furtivement, dans ces bons temps de religieuse et charitable tolérance.

A ce propos, nous livrons, en passant, une pensée à vos méditations : il est inconcevable que, depuis dix-huit cent vingt-deux ans, mois et jours, ces zélés intolérans n'aient pas encore fait cette réflexion si simple. La diversité des religions entre, comme la diversité des langues, dans les vues incompréhensibles de la Providence, en s'opposant, au moyen de la guerre qu'elles fomentent, à l'excessive propagation de l'humaine espèce, réduite, sans elle, à s'entre-dévorer. Si Dieu l'avait voulu, s'il le voulait, tous les hommes de la terre seraient catholiques et parleraient français, de même que tous les chevaux hennissent sur le même ton, de même que les fourmis, les abeilles, ont toutes les mêmes mœurs dans les quatre parties du monde, de ce monde que nous défendrons bientôt, encore au nom de Dieu, contre les diatribes élégiaques.

Pourquoi de l'Eternel exiger de miracles?
Les feux du firmament sont-ce pas des oracles
Dont le silence parle et s'entend par les yeux?
Et le pouvoir qu'ils ont dessus notre naissance
Peut-il venir d'ailleurs que de cette puissance
Qui tient ferme la terre et fait mouvoir les cieux?
Il n'est point d'ignorant que ses œuvres n'instruisent;
Il n'est point de méchant que ses lois ne réduisent :
Chacun diversement est appelé de Dieu.
Mais les cœurs généreux qui peuvent, sans contrainte,
Faire pour son amour ce qu'on fait par la crainte,
Comme les plus parfaits auront les plus beaux lieux,

RACAN, trad. de *Cœli enarrant.*

sans avoir plus d'orgueil, comme ils n'eurent pas plus d'intolérance, n'étant pas du nombre de ceux qui réduisirent le malheureux Young à soulager sa déchirante douleur par des vers élégiaques, ainsi traduits :

Dans les cœurs égarés, la superstition,
Désavouant les pleurs versés par la nature,
La pitié vainement combattit l'imposture :
L'une, de mon enfant sembla prendre le deuil,
Et l'autre à mon enfant refusait un cercueil.
Dans ces affreux momens que faire?.... le dirai-je!
Protégé par la nuit, saintement sacrilége,
Seul, dans l'ombre, j'osai dérober un tombeau,
J'y portai cet horrible et précieux fardeau;
Et comme un meurtrier, plutôt que comme un père,
Je rendis, en tremblant, sa dépouille à la terre.
Lâche dans ma douleur, ma voix, en sons plaintifs,
Murmura sourdement quelques adieux furtifs;
Ma main n'osa graver le doux nom de Narcisse,
Sur eux du ciel vengeur j'appelai la justice. HENNET, *traduct.*

Rappelé dans sa patrie par le danger de son épouse mourante de regret de la perte de son enfant, il n'arriva que pour recevoir son dernier soupir.

Tant et de si cruels coups du sort ouvrirent dans son cœur, percé de traits, une source de larmes intarissables, firent de toute son existence une *Elégie*, comme trop souvent ce sort cruel dramatise d'autres existences; et toute la tendresse de son propre fils ne put jamais

la fermer entièrement : il chanta sa douleur dans ses fameuses Nuits, titre tristement heureux, dont Colardeau nous a donné l'imitation.

Si vous êtes malheureux et ne pouvez retrouver de larmes dans vos yeux, desséchés par de trop longues douleurs, Young en rouvrira la source; elles seront un baume adoucissant pour votre désespoir; un poète l'a dit :

Seul confident de ma mélancolie,
Le sombre Young est l'astre qui me luit.
Parmi les morts, pensif et solitaire,
J'erre avec lui, tandis qu'au haut des cieux
Phébé répand sa tremblante lumière.
J'aime les pleurs qui remplissent mes yeux;
Eh! d'où vient donc ce charme que j'éprouve
Avec Young? hélas! je me retrouve
Faible, sensible, et surtout malheureux!* COLARDEAU.

Mais comme la poésie convient moins à la naïve douleur que la prose, vous ferez mieux de lire la traduction de Letourneur, dont le bon goût a très habilement retranché le faux bel esprit, le gigantesque, le trivial, qui gâtaient le texte, souvent écarté du naturel par le *bathos* ou la profondeur, l'enfoncement, le creux idéologico-sentimental, si commun chez nos romantiques, et que Pope définit avec une gravité sérieuse, l'anti-sublime creusant des abîmes de douleur, descendant avec art et tendant vers un extrême..... inférieur, comme dans ces vers, en parlant d'un héros convulsionnaire.

« Il rugissait si haut, et paraissait si furieusement agité, que son ombre même n'osait pas le suivre ! »

Autant on en pourrait dire des ombres épouvantées comme épouvantables, du Vampire, du S......., du R......

His very shadow durst not follow him.
Son ombre épouvantée n'oserait pas le suivre !

Amans, recueillez dans le cristal mes pleurs, ce vin d'amour; comparez-les aux larmes de votre maîtresse; elles sont fausses, si leur goût n'est pas celui des miennes. DONNE.

Avec ce bathos, l'opposé de notre pathos, nous aurions, en l'adoptant dans notre empire des Belles-Lettres, une bascule littéraire, avec laquelle la critique pourrait le régir.

Mais n'effarouchons point les idées élégiaques, auxquelles nous devons revenir. Le respect que devait inspirer à son traducteur, tout auteur d'un aussi grand mérite qu'Young, a fait rejeter dans les notes, par Letourneur, le superflu, le bizarre, le bas et le mauvais, énumération que nous ne copions de lui que pour vous indiquer les défauts que vous devez éviter dans l'*Elégie*.

L'admiration excitée par les nuits d'Young, si parfaitement conformes au goût anglais, fut la muse inspiratrice d'Hervey, son élève, dans ses Tombeaux et ses Méditations, titre semblable à celui déjà cité de M. de la Martine.

« Ces ouvrages respirent une douce mélancolie, dit son biographe. Ministre du saint Evangile, Hervey suivit ses préceptes et pratiqua

la divine bienfaisance, consacrant aux pauvres la riche récolte de guinées faite par sa muse élégiaque, à l'aide de nombreuses éditions. Trois traducteurs, celui d'Young, M. Legros et madame d'Arconville, ont enrichi notre littérature de ces chants, que vous devez prendre pour modèle, mais en évitant ses défauts.

Ici nous vous devons placer un autre précepte. Ne poussez point dans vos *Elégies*, le dénigrement philosophico-mélancolique jusqu'à flétrir, aux yeux de l'imagination, la belle nature, la terre qu'elle décore, et ce monde où vous vivez. N'imitez pas ce poète morose, qui définit notre globe l'hôpital des fous de l'univers : idée juste en sa sublimité, mais désespérante, et même injurieuse au Dieu qui séjourna, mourut martyrisé dans cet hôpital.... Si vous êtes las des vanités de ce monde, regoulé, comme dit Voltaire, de ses jouissances, rassasié de ses délices, n'en dégoûtez point les autres; pleurez! mais ne dénigrez point! Après avoir insulté Dieu, que vous faites à votre image, c'est-à-dire, homme comme vous, avec vos passions, vos fureurs, votre colère, ne l'insultez point dans ses œuvres et dans son chef-d'œuvre, la femme! Songez que, dans votre propre système religieux, il a mis six jours à les faire, puis se reposa le septième, joyeux de voir qu'ils étaient bons, *quia erant bona!* et qu'il n'y a si modeste dessinateur, ou bien sculpteur, ou bien peintre, qui ne s'offensât, si vous parliez dédaigneusement d'un dessin, d'une ébauche, d'une esquisse faite en six jours, avec autant de dédain que certains poètes ont élégiaquement parlé de la terre, des femmes, etc., dans leurs *Elégies* : si vous ne respectez pas ces œuvres dans vos regrets, votre dépit élégiaque, car l'*Elégie* ne prend jamais l'accent du tragique désespoir, craignez de plus que le dégoût produit par ces objets présens, comparés à l'objet regretté, vous inspire; que ce dégoût, trop vivement, trop pittoresquement exprimé, ne passe dans l'âme de vos lecteurs, et qu'ils ne ferment le livre : l'un des grands préceptes de l'art d'écrire est de ne pas fatiguer long-temps l'organe intellectuel par des sensations pénibles, désagréables en général, à moins que le cœur ne soit si vivement ému, que l'intérêt trompe et distraie l'esprit et l'imagination en les captivant. Encore une fois, ne pleurez point en grimaçant; gardez-vous de laisser tomber vos pleurs, fussiez-vous la plus jolie femme du monde, sur le pain de votre voisin; il pourrait le mettre sous verre, mais il ne le mangerait point, à moins d'être votre amant. En deux mots, l'*Elégie* respecte le bon goût et la décence; elle appelle la douce mélancolie, mais non l'ennui, le désespoir, moins encore le suicide, tous amis du drame (*voyez* ce mot).

Vous avez l'anayse des règles de la véritable *Elégie*; si vous voulez en faire une, une seule pour alléger votre douleur; car un plus grand nombre serait une folle entreprise, en opposition avec le caractère léger et gai des Français, sur lesquels le genre élégiaque a peu de prise. Voltaire conseille de lire les *Elégies*, et de n'en pas faire. Plus franc, nous ne vous conseillons ni d'en faire, ni même d'en lire, si ce n'est que vous ayez besoin d'ouvrir la source des larmes,

qui pèsent sur votre cœur; d'ouvrir la porte à cette foule d'idées indécises, inexprimées, qui fatiguent votre esprit; de développer ces sentimens pénibles, resserrés dans votre âme, et dont l'expression pourrait les soulager : alors même ne les lisez qu'une à une, et par intervalle; pour le poète et pour vous-même, cette lecture a toujours quelque chose de vague, de pénible, d'oppressant, d'étouffant même, qui nécessite la modération dans la composition comme dans la lecture, lorsque le sujet est intéressant; sinon l'*Elégie* consacrée tout entière à d'amoureuses infortunes est promptement assoupissante pour des lecteurs sans amour (*voyez* ce mot).

Malgré nos remontrances, vous voulez faire une ou des *Elégies;* nous allons compléter notre poétique, en vous indiquant une mine inexploitée, une source de larmes très abondantes et très chaudes, au-dessus de laquelle s'élèvent des vapeurs noires, mélancoliques, avec lesquelles votre imagination pourra, tout à son gré, former une élégiaque fantasmagorie, peindre la douleur comme Diderot voulait que l'on peignît la beauté riante, avec une plume de papillon trempée dans l'arc-en-ciel. L'*Elégie*, comme l'éloge, a souvent pour canevas ces fonds vaporeux. Et d'abord vous pouvez croire que le système religieux ou mythologique, que nous avons à vous offrir, ne sera pas le matérialisme (*voyez* ce mot), dont les dieux sont l'or, l'argent, les pierreries, et dont le Jupiter n'est qu'un bloc matériel, simple dans sa substance, comme cette pierre informe adorée dans le temple de Jægrenat.

Notre opinion religieuse sera celle que vous offrent la nature, la raison, presque toutes les nations, même sauvages, l'existence de l'âme après la mort, mais de l'âme conservant encore avec vous des relations : pour peu que vous ayez d'imagination et de sensibilité, vous ne pouvez concevoir que les âmes des grands hommes, depuis Moïse, Homère, Platon, jusqu'à celles de tous ces personnages qui illustrèrent le siècle de Louis XIV et le nôtre, soient anéanties : il ne se peut que le Créateur ait voulu consentir, par leur destruction, à dépeupler l'univers, à s'appauvrir lui-même; cette pensée répugne à l'idée divine : jamais un artiste, un père, ne détruisit ses chefs-d'œuvres et ses enfans.

Vous voyez combien est abondante cette source de larmes; que de tendres entretiens avec cette âme, ange gardien qui ne vous quitte pas, écoute attentivement toutes vos paroles, suit tous vos gestes, savoure vos larmes, jouit délicieusement de vos plaintes, de vos soupirs, parce qu'elle reconnaît que vous l'aimez toujours, et que, quelques momens encore, rompant votre enveloppe mortelle, comme le papillon, vous vous éleverez avec elle dans le séjour des éternelles délices; ange gardien, qui vit encore, sur cette terre, de votre existence, alors même que vous ne le voyez point, et dont nous avons dit :

« De ces divins séjours, les âmes peuvent contempler la terre, y reconnaître tous ceux qu'elles ont aimés, et qu'elles y laissèrent gémissans sous le voile épais de la matière, qui dérobe à leurs yeux

ces riantes et célestes perspectives : elles s'intéressent à leurs destinées, les regardent, avec attendrissement, marcher péniblement sur la route ardue de la vie; elles applaudissent à leurs belles actions : leurs voix se mêlent à la voix prudente de la conscience, lorsqu'elles les voient prêts à succomber aux passions : alors, renonçant aux délices de leur séjour, elles développent leurs ailes lumineuses, se précipitent sur la terre pour les avertir du péril, détourner le coup qui les menace, ou relever le courage de leurs amis abattus par le malheur. »

Vous concevez qu'à l'aide de ce système si consolant, adopté par toutes les nations, vous pouvez ajouter à votre douleur la douleur de cette âme qui vous attend pour être heureuse avec la vôtre, et pour l'éternité. Vous trouverez à la fin de l'article un essai d'*Elégie* basée sur ce système.

A présent, vous sentez-vous encouragé plus qu'auparavant; voulez-vous encore faire une *Elégie?* Pour vous complaire, et remplir notre mission, nous vous dirons, car tout n'est pas dit, à beaucoup près, sur la consolante *Elégie*, nous dirons que les objets qui nous environnent, le paysage, l'air ambiant même a sur notre instrument intellectuel une influence dont, en général, nous ne nous méfions pas assez, mais dont l'art peut profiter pour mettre l'âme dans la situation convenable à l'œuvre littéraire que vous voulez exécuter. Si ce n'est qu'une *Elégie*, nous ne vous dirons pas d'aller en Asie visiter les ruines de Palmyre, ni même à Rome, pour y descendre dans les catacombes, vous appliquer ce vers, l'un des plus beaux qui aient été faits :

> J'ai pesé dans mes mains la cendre des héros; DE LAMARTINE.

mais nous exigerons que vous fassiez du moins une promenade au cimetière du Père Lachaise; là,

> Vous redemanderez à leur vaine poussière
> Cette immortalité que tout mortel espère. *Idem.*

L'homme ne sait rien de la mort, il est vrai, mais son imagination supplée richement à son ignorance. Si vous y restez lorsque tous ces tombeaux ne seront plus éclairés que par les rayons de la lune, qui peupleront cet asile d'ombres de mille formes, vous vous trouverez entouré des mânes chéris de vos contemporains; elles vous inspireront des pensées élégiaques, et vous traiterez le sujet que nous vous offrons.

Une jeune dame anglaise, belle, douce et bonne comme un ange, une âme céleste revêtue d'une forme mortelle la plus séduisante que vous pourriez imaginer, vient en France avec son amant, devenu son époux, et deux premiers enfans, beaux comme les amours : une loi terrible, une violation du droit des gens, les déclare prisonniers de guerre, et les détache brusquement, pour un temps indéfini, sans limites visibles, de cette chère patrie, dont les Anglais portent l'amour inextinguible sur tous les continens, adorant d'autant plus

leur patrie, qu'ils en sont plus loin, et que leur imagination la leur montre comme la plus belle, la plus heureuse contrée de la terre, la seule où l'homme ait toute sa dignité, la liberté!!

Cet amour ardent de la patrie allume, dans le cœur de ces deux époux, le désir dévorant de la revoir : en vain de nouveaux enfans, nés sur le sol français, semblent les y attacher; en vain deux lustres font de ces enfans de *petits français*, en vain la proximité de Paris et ses plaisirs, en vain de nombreux amis, des sociétés aimables leur offrent des distractions; rien! rien ne peut remédier à ce mal terrible et consumant appelé le *mal du pays*, accru par l'amour plus ardent de la liberté. L'époux obtient, mais pour son épouse seule et ses enfans, la permission de retourner en Angleterre : mais lui doit rester seul en otage au tyran, et cette perfide faveur envenime leurs blessures morales. Malgré les plus instantes prières, malgré le plus vif intérêt de la famille, dont l'absence compromet une immense fortune, la jeune dame repousse avec indignation la seule proposition de se séparer de celui qu'elle adore.

Mais ce sacrifice, cette situation pénible imprime à son âme des agitations trop fortes : les fibres délicates qui, dans la poitrine, élaborent la vie, se rompent : une maladie lente, mais implacable, la conduit, toute vive encore de jeunesse, de grâce et d'amour, dans la tombe, et la dépouille mortelle de cet ange est déposée dans l'humble cimetière du village qui lui servait d'asile; son âme, séparée de la matière, apparaît à son époux désolé : chaque nuit, il entend sa voix, écoute tous ses conseils, ne se conduit que par ses inspirations; car les opinions religieuses de plusieurs anglais admettent cette communication des âmes, et cette âme maternelle ne quitte pas un instant sa famille.

Une nuit, une nuit fatale, elle quitte sa tombe, où ne sont pas venus, dans le jour, son époux, ses enfans, verser des pleurs sur elle, l'embellir de fleurs. Inquiète, elle vole à leur asile : ils n'y sont plus; la voix de la liberté, de la patrie, les a rappelés loin de la tombe abandonnée! mais elle ne peut s'en éloigner jusqu'à la résurrection! Ecoutez-la gémissante de la perte de ses enfans, de son époux, dont pour la seconde fois la mort la sépare. Les jours, les semaines, les années s'écoulent; ils ne reviennent pas; ils ne reviendront jamais, peut-être : plus de fleurs nouvelles sur sa tombe, plus de larmes, plus de soupirs; ils n'y reviendront plus! Encore, se dit cette âme abandonnée, s'ils avaient enlevé cette dépouille qui me retient captive près d'elle, si, franchissant avec elle les mers, mes cendres et mes mânes avaient été réunis sur le sol de mon cher pays, aux mânes de toute ma famille; mais non, les lois cruelles s'y opposent! abandonnée pour jamais dans cette enceinte étrangère, j'y gémirai, solitaire et malheureuse, loin de mon époux, de mes enfans, qui me rattachaient à cette terre, que je ne puis quitter,

Que ne puis-je, portée sur le char de l'Aurore,
Cher objet de mes vœux, m'élancer jusqu'à toi!
Sur la terre d'exil, hélas! je reste encore,
Il n'est rien de commun entre la terre et moi!

Voyez si, plus heureux que nous, vous pourrez mettre une *Elégie* tout entière à la place de cette strophe, dérobée par nous à M. de la Martine pour en faire l'application à cette âme abandonnée, digne de vos larmes.

Voici l'*Elégie* faite dans ce système; elle est supposée dans la bouche d'un respectable vieillard, époux d'une très jeune femme, union quelquefois plus tendre que celles des jeunes gens.

Infortuné! j'ai vécu trop d'un jour!
Ma Zélie descend dans la tombe;
Ravie trop tôt à mon plus tendre amour,
Cette épouse adorée succombe!

Ah! qui m'eût dit qu'au déclin de mes ans,
Ma main fermerait la paupière
De cette amie, dont les soins si touchans
Charmeraient mon heure dernière?

En languissant sans appui, sans amour,
Je traîne ma pénible vie,
Jusqu'au tombeau, dont enfin le séjour
Joindra mon âme à son amie!

Oui! c'est à moi de pleurer, de souffrir;
Je te devais ce sacrifice:
Car, avant toi, si j'avais pu mourir,
Ta vie n'était plus qu'un supplice!

Mais tu seras pénétrée de mon sort;
Je connais toute ta tendresse:
Autour de moi, veillant jusqu'à ma mort,
Ta voix soutiendra ma faiblesse!

Si vous voulez, adoptant ce système religieux, faire une *Elégie* plus touchante, et cependant sublime, faites parler la grande âme de Napoléon attachée dans le désert à son cercueil abandonné; voyez Napoléon

Reposant sans abri, seul, au bord d'un ruisseau,
Dormant au vain bruit de son eau,
Et, sous l'ombrage de deux saules,
Contemplez le tombeau du souverain des Gaules. Le Brun.

Ces vers et les suivans, qui rappellent la fameuse interrogation:

Où menez-vous ces filles et ces femmes?
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités,

devront vous inspirer.

Eh bien! qu'attendez-vous? la France est-elle en deuil?
Quand se font les apprêts de la pompe sacrée?
La place où doit dormir l'impérial cercueil
Aux murs de Saint-Denis est-elle préparée?
Où sont les pleurs, les cris, le peuple, les soldats,
Les prêtres, les flambeaux, les chants de funérailles,
L'airain pieux, le bronze des batailles,
L'appareil royal du trépas? Le Brun.

ELOCUTION. Si nous étions aux beaux jours de Cicéron, où cet orateur parlait pour le plaisir de faire admirer les grâces de son

Elocution et pour amuser les Romains, alors même qu'il n'avait rien de très important à leur dire, ou lorsque les principaux élémens du style, les images, les sentimens lui manquaient, nous ferions usage de cette locution oratoire, très usitée par lui, par tous ses imitateurs : « Que vous dirai-je de l'*Elocution?* » mais nous parlons à des Français, qui nous répondraient : « Mais dites promptement tout ce qu'il en faut dire, ou taisez-vous : des choses, non des paroles! voilà notre grand axiome oratoire. Le bavardage mielleux, ampoulé, machiavélique, n'est plus de saison; la déception n'a plus de prise sur nos esprits; dites quelque chose d'agréable et d'utile, ou taisez-vous. » Nous acceptons l'une des chances, et nous nous en tiendrons à l'utile, en vous citant d'abord cette sentence du maître :

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin,
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

Arrêtez-vous à ce mot : écrivain ; il sera bon ou mauvais, en général, selon qu'il aura su bien ou mal choisir les mots et les arranger sur le papier, car ce sont là, dans le sens strict de la véritable acception, ses fonctions; or ce choix, cet arrangement, sont ce que l'Académie nomme *Elocution.* Un écrivain peut employer à son gré tels ou tels élémens, ou telles parties d'élémens littéraires; quelque peu de prix qu'elles puissent avoir, il sera toujours un bon écrivain, si son *Elocution* est parfaite, sans toutefois être un bon auteur; car il n'en est pas de l'écrivain comme du bijoutier, qui, faisant usage de diamans fins et d'or pur, n'est cependant un bon bijoutier que lorsqu'il les façonne et les dispose avec art; l'ouvrage devant surpasser la matière. Ce bijoutier est le bon auteur; mais le bon écrivain peut n'employer que de l'oripeau, des mots qui ne représentent que les plus minces parties des élémens littéraires : s'il les choisit et les arrange bien, il sera toujours un bon écrivain, alors même qu'il dirait des choses de peu de prix, et son *Elocution* sera pour votre esprit, qu'elle rafraîchira, comme de l'eau claire, il est vrai, mais dont un verre fait un extrême plaisir, sans substanter, lorsque l'on est altéré.

Tout au contraire, cet écrivain, ou plutôt l'auteur, employât-il ce que les quatre élémens littéraires peuvent offrir de plus pur, de plus précieux, s'il les exprime, les choisit et les place mal, il ne sera que comme ces bijoutiers gothiques qui enchâssaient les plus riches diamans dans l'or le plus pur, et ne faisaient cependant que des bijoux dont la forme vous déplaît, si vous n'aimez que le beau grec ou romain, et non le beau gothique, auquel on nous ramène. Et pour comparer l'*Elocution* à la nouvelle invention lithographique, il en est d'elle, lorsque les mots ne sont pas bien choisis et bien arrangés, comme de ces faciles et trop nombreuses lithographies qui représentent des paysages très pittoresques, ou des scènes très intéressantes, mais confusément, et d'un crayon indécis, poché, égratigné, qui ne supporte pas un léger examen, ne produisant d'effet que d'un peu loin, ce qui peut faire craindre que cette lithographie ne forme, avec la vaccine et la typographie, trois inventions mo-

dernes qui deviendront nuisibles par la trop facile multiplication. Déjà nous avons dit que l'homme était un animal trop commun, et nous serons réduits à dire que les livres et les lithographies sont en trop grand nombre : or la profusion enfante le dédain.

Ces lithographies trop faciles sont l'image parfaite de l'*Elocution* romantique de certains chefs-d'œuvres très célébrés et très recherchés; deux seules pages du fameux S......., mi-parti vers et prose, nous étant tombées par hasard sous la main, nous ne fûmes plus étonné qu'un jeune écrivain anglais, après en avoir lu quelques pages, l'ait jeté par la fenêtre!.... Avis aux romantiques visant à l'effet, d'après leurs chefs, MM. de Saint-P....., de C....., etc., etc., tous associant bizarrement les mots, aiguisant le trait, heurtant les consonnances, forçant les acceptions pour faire effet par une *Elocution* bizarre; ils oublient ce précepte si simple : « Peignez naturellement la nature.

Le talent que l'on veut avoir
Gâte celui que l'on a.

Ces amis du beau gothique dans les arts, gravement occupés à décrire ses produits; ces poursuivans du passé, qu'ils appellent le bon vieux temps en politique, par une étrange métamorphose, deviennent novateurs en littérature; ils espèrent créer un beau idéal d'une nouvelle espèce, infiniment supérieur à celui que nous admirons, en réunissant le système des écoles romantiques et tragiques allemandes, anglaises, espagnoles, italiennes, etc., et les produits de ce genre éclipseront, anéantiront à jamais les chefs-d'œuvre, non pas seulement de Corneille, de Racine, de Voltaire, mais des tragiques latins et grecs, mais de Virgile et du divin Homère, que personne ne lira plus.

L'*Elocution* de ces génies, nourris par toutes les écoles modernes, sera celle des anges, ou du moins des apôtres, parlant toutes les langues, ou employant toutes leurs locutions; à moins que, par cette fatalité qui s'oppose invinciblement à la perfection humaine, un mauvais génie ne change cette *Elocution*, formée de toutes les autres, en *Elocution* de la tour de Babel, et ne fasse des ouvrages entiers des pouddings, des macédoines, que le commun des lecteurs ne goûtera jamais, non plus qu'il ne goûte le bizarre et bariolé salmigondis du Dante, rempli sans doute d'admirables beautés, confondues avec de ténébreuses horreurs.

Mais, étant encore loin de l'heureux moment où les générations régénérées en littérature, dégénérées en politique, jouiront de ce beau, bien réellement idéal, rentrons dans l'ornière homérique, suivie, niaisement si l'on veut, par l'école classique française; revenons à nos comparaisons.

L'écrivain, en général, qui possède une bonne *Elocution*, est comme ces artistes qui n'emploient que de petits cailloux diversement coloriés, les plus vils coquillages, des plumes, de la paille même, diversement teinte, pour former d'admirables tableaux ou de jolis bijoux, que vous payez au poids de l'or, tant l'art sait donner de prix

aux plus chétives productions de la nature, tant l'art a pu surpasser la matière.

Ecrivain, quoi que vous fassiez, imitez-les. La pureté de l'*Elocution* est la première des qualités du style ; avec elle, vous serez toujours lu, comme modèle du moins; sans elle, eussiez-vous le génie d'Homère, vous rebuterez le plus avide lecteur; et, pour vous le prouver, prenez les plus beaux vers, les plus belles phrases, changez les mots avec des synonymes, ou seulement déplacez-les, et vous serez épouvanté de votre œuvre, vous aurez horreur de vous-même, comme le génie du mal, qui, bouleversant les élémens pour reproduire le chaos, fut effrayé de son ouvrage. Volons à la preuve par deux opérations anatomiques sur l'auteur le plus récemment admiré.

Au milieu de ce grand nuage,
Réponds-moi, que fera le sage,
Toujours entre le doute et l'erreur combattu?
Content du peu de jours qu'il saisit au passage,
Il se hâte d'en faire usage
Pour le bonheur et la vertu.

Sans parler du rhythme, au lieu de *combattu* mettez *hésitant;* pour *un passage* mettez *en passant,* et tout le morceau perd de sa beauté.

Pour second exemple : « La cloche de l'église s'éveille avec le matin; elle confond nos prières avec les vents, et l'air, frappé par le bruyant marteau, prend le ton de nos plaintes. » Certes, voilà de la prose poétique la plus mauvaise possible, c'est une belle figure sous des guenilles; rendez-lui ses vêtemens, vous verrez apparaître la beauté.

L'airain religieux s'éveille avec l'aurore,
Il mêle notre hommage à la voix des zéphyrs,
Et les airs, ébranlés sous le marteau sonore,
Prennent l'accent de nos soupirs. De la Martine.

Quelle subite métamorphose opérée par l'*Elocution,* par le simple choix, le seul arrangement des mots! et si vous déplaciez ceux qui composent cette belle strophe, tout le charme disparaîtrait.

Ainsi, vous êtes ou devez être convaincu du pouvoir de l'*Elocution,* et vous ne serez pas fâché de la mieux connaître : sa vue n'est pas attrayante; nous pouvons la comparer, elle et ses principes, ses procédés, à ces cuisinières maigres, sèches, au teint de beurre fondu, cependant vraies magiciennes, convertissant les alimens les plus abjects en délices, et qui, comme le disait l'une de ces artistes cordons bleus, vous feraient manger vos semelles en hâchis, vous écriant; « C'est délicieux! c'est délicieux! » Tel est le pouvoir de l'*Elocution.*

Nous n'entrerons pas ici dans la discussion de cette proposition, émise par le poète, habile traducteur d'Anacréon, M. de Saint-Victor, qui nous dit : « Les effets de l'*Elocution* sont indépendans du plus ou moins de perfection des langues; il est possible d'en produire d'aussi grands avec des moyens infiniment plus bornés. » Il est permis de croire qu'avec une langue moins parfaite que la nôtre, il

n'eût pas chanté l'espérance et ses charmes en vers dont l'*Elocution* est toujours pure, abondante, harmonieuse : cette proposition n'étant pas un précepte, nous l'abandonnons à votre jugement, mais nous ne pouvons omettre de dire, contre l'avis du poète, que le génie lui-même perd sa force et sa beauté, s'il n'est pas secondé par une *Elocution* parfaite dans une langue connue, dont les produits sont très nombreux. Sans doute nous admirons tous l'Ecriture sainte, quoique le poète s'écrie : « Quelle langue plus pauvre, moins flexible, moins harmonieuse que celle des Hébreux ! » Quelle poésie osera-t-on comparer à celle des livres saints? Aucune, parce que nous n'avons qu'eux : mais combien ces livres eussent été plus beaux encore, si Moïse avait eu l'*Elocution*, la langue d'Homère, de Virgile, de Racine, ou bien si le divin Homère, si Virgile, si Racine avaient, inspirés par Dieu lui-même, chanté sa toute-puissance et la création? mais quel génie, lorsque son ouvrage est dans une langue connue, riche de productions comparables à ses œuvres, peut se soutenir avec une mauvaise *Elocution!* Nous pourrions citer le génie de Ronsard, admiré par un grand juge, le Tasse, son ami, qui l'imita; de Ronsard, dont le nom est une injure depuis la critique de Boileau; nous pourrions citer le génie du père le Moine, auteur du poëme méconnu de saint Louis; d'autres génies encore : mais arrêtons-nous au poète Le Brun, dit Pindare, et vous allez voir bientôt comment le plus habile de nos critiques parle de son *Elocution*, dont à l'avenir vous ferez plus de cas encore, lorsque vous réfléchirez que ses charmes, son empire, sont tels, qu'une nation entière, les Italiens, écoutent des heures entières les productions improvisées, c'est-à-dire, des ensembles de mots bien choisis, bien arrangés, alors même qu'ils sont vides de sens, ou du moins n'offrent que des lieux communs.

Vous savez, ou du moins vous croyez savoir ce que c'est que cette *Elocution*, le choix et l'arrangement des mots; mais peut-être vous et nous, et l'Académie, sommes-nous dans l'erreur; car, écoutez un oracle important, d'Alembert; il nous dit : « l'*Elocution*, du mot *eloqui*, parler, signifie proprement, et à la rigueur, le caractère du style; et le prince des lexicographes, le nouvel OEdipe, qui s'est chargé d'expliquer à l'Europe entière les énigmes du nouveau sphynx, notre langue, quoiqu'il ne la sache pas parfaitement, ce qui double le prodige; ce prince copie cette définition vague, insuffisante de d'Alembert, car le style est bien certainement, et à la rigueur, le résultat du choix et de l'arrangement des mots, et par conséquent de l'*Elocution*, qui fixe le choix. Cet arrangement confond ici l'effet avec la cause, le style étant le fils de l'*Elocution;* mais c'est une méprise si commune dans presque toutes les sciences, particulièrement en Médecine, qu'il faut la lui pardonner, et l'écouter dire ce que, dans un sens vulgaire, signifie le mot *Elocution :* « C'est la partie de la rhétorique qui traite de la diction et du style. » Si vous voulez, à présent, recourir à la définition de ces deux mots, vous en trouverez quatre au moins pour chacun, et ces quatre vous en donneront seize à définir; ainsi, par une progression arithmé-

tique toujours croissante, il vous faudra, comme cela n'arrive que trop souvent, feuilleter tout le dictionnaire, embrouiller vos idées, fatiguer votre organe intellectuel qui, d'abord éclairé par une faible lueur, nagera dans les ténèbres dont sont enveloppées ces définitions vagues, faites par des hommes irréfléchis qui, croyant cette opération facile, n'ont pas même eu la pensée de recourir successivement au sens même des mots composant la définition; et c'est ainsi, vous le savez, que, par eux et pour eux, l'ordre et le hasard sont une seule et même chose, puisque ce hasard est une combinaison de circonstances. Ces guides sont d'autant plus dangereux, que de fausses acceptions produisent nécessairement une mauvaise *Elocution*, c'est-à-dire, de vicieuses associations de mots et d'idées, car c'est là véritablement l'unique base de l'*Elocution* et du style. Recourez à un autre maître; aussi bien d'Alembert, à propos d'*Elocution*, se jette-t-il sur l'éloquence, qui ne lui ressemble guère, car on peut être très éloquent avec une très mauvaise *Elocution*, comme avoir une *Elocution* parfaite sans la moindre éloquence, et vous noterez que Quintilien trouve, dans le mot *Elocution*, l'origine du mot éloquence, ce qui doit la relever à vos yeux. « Sans elle, dit-il, tout devient inutile, et vos paroles sont comme un glaive adhérent à son fourreau (*atque intra vaginam suam hærenti*), » car il faut bien aussi vous citer du latin pour vous inspirer du respect, ajoutant que ce maître vous recommande de varier l'*Elocution* selon les genres, et le bon sens vous l'a dit avant lui.

Quintilien entend donc par l'*Elocution* le style adapté au sujet: vous n'êtes pas beaucoup plus avancé qu'avec d'Alembert; continuons avec courage, la lumière naît souvent du choc des nuages. Admettez que vous savez ce que c'est que l'*Elocution*, l'Académie vous l'ayant dit, il faut vous y tenir; ses principales qualités seront: la clarté, la correction et l'ornement. La peur vous gagne; vous bâillez à l'avance: courage encore, nous serons bref. La clarté (*voyez* ce mot) dépend surtout de la propriété et de l'arrangement naturel des mots. Par propriété, vous entendez la justesse de l'expression, c'est-à-dire, la parfaite association du mot et de l'idée, comme Dieu bon, équitable, éternel, tout-puissant, etc. Quant à l'arrangement naturel des mots, vous vous rappelez notre ordre si simple de la génération des idées, qui seule est presque toujours notre guide (*voyez* la deuxième partie), avec l'usage et l'harmonie (*voyez* ce mot).

La correction résulte de la régularité des constructions (recourez à cette deuxième partie); l'ornement naît de l'heureux emploi des figures de rhétorique. Vous ne les aimez guère, allez-vous dire; elles sont trop décevantes: soit, mais, malgré vous, vous en faites usage à tout moment, sans le savoir; mais ce n'est pas ici leur place; il faut des figures de style ou des tropes: vous les trouverez à la première partie (Dictionnaire), comme aussi la différence entre l'*Elocution*, le style et la diction aux synonymes, dont la première partie de notre Art d'écrire vous offre un dictionnaire complet, quoique abrégé de plusieurs. Vous ne sauriez trop étudier ces synonymes, les

acceptions et leurs nuances, pour obtenir une *Elocution* parfaite, dont les maîtres vous font sentir toute l'importance.

Après Quintilien, d'Alembert vous dit encore que l'*Elocution* est l'écorce de l'éloquence : ne le croyez pas; elle est sa substance, ou du moins sa forme matérielle. Les images, les pensées, les sentimens, en un mot, les perceptions morales, intellectuelles, ne peuvent, sous le rapport de l'éloquence oratoire, s'exprimer que par des mots. Ces mots et leur arrangement sont l'*Elocution*, qui, selon M. Beauzée, ne serait à la diction que ce que le coloris est à la couleur : nous avouons qu'ici l'intelligence nous manque; le coloris est le résultat, l'effet du mélange des couleurs et de leur emploi; que peut être le coloris à la couleur? l'effet à sa cause? C'est de la métaphysique kantienne ou transcendante, cachée sous de jolis mots : mais voilà comme l'on professe, et tout paraît d'autant plus admirable aux esprits superficiels, qu'ils n'y comprennent rien; bornés peut-être dans nos facultés intellectuelles, nous nous tenons à cet axiome du maître :

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots, pour le dire, arrivent aisément.

Cette clarté d'énonciation est la première qualité de l'*Elocution*, qui choisit et arrange les mots pour répandre la plus grande lumière possible, comme vous disposez les lustres de vos appartemens, ou plutôt comme vous arrangez les diamans de votre esclavage pour éblouir.

Afin de donner à votre *Elocution* du relief, de la fraîcheur, vous pouvez employer les nouvelles alliances de mots, s'il s'en présente à votre esprit, car celles que vous chercheriez sentiraient l'affectation; et comme notre avis, sur ce point, pourrait vous paraître suspect, parce que, regardant la langue comme un instrument, et n'écrivant point académiquement, c'eût été doubler l'ennui du sujet avec l'ennui du style, mais épistolairement, mot qui se glissera peut-être, nous faisons un fréquent usage de mots insolites, disent nos typographes qu'ils embarrassent; nous appuierons cet avis de l'autorité d'un critique très sévère et très célèbre, M. Palissot, qui nous dit :

« Il est véritablement, dans l'art d'écrire, un secret que personne n'a mieux connu que M. Le Brun (Pindare), et qui consiste à former des alliances heureuses de mots qui ne semblaient pas faits pour se rapprocher. Ces alliances, ménagées avec le goût qui doit toujours y présider, produisent un effet d'autant plus piquant, qu'elles sont moins prévues, et l'on conçoit (ou l'on voit) non-seulement l'éclat qui en jaillit sur le style, mais combien elles contribuent à enrichir la langue, en lui fournissant de nouvelles expressions, que l'on a cru ne pouvoir mieux caractériser qu'en leur donnant le nom d'*expressions trouvées*. Mais ces mêmes alliances, quand on s'en permet un usage trop fréquent, peuvent n'être pas toujours également heureuses; il peut même s'en trouver de bizarres qui pourraient, au lieu d'enrichir la langue, finir par la dénaturer.... »

Il est inutile de vous faire remarquer que ces alliances de mots ne

sont autres que des associations d'idées, puisqu'un mot sans idée n'est qu'un vain bruit. Il est certain que Le Brun (Pindare) en a fait un abus, et s'est attiré les justes reproches de M. Dussault, le meilleur de nos critiques, et qui dit, en réponse à M. Auger, défenseur du poète : « Ses fautes révoltent le goût en le blessant; elles l'outragent sans le séduire; elles ont une sorte de violence et de grossièreté, et n'ont point d'attraits et de charmes; elles semblent tenir à un désir *brutal* de se faire admirer par d'étonnantes bizarreries, plutôt qu'à une douce envie de plaire par d'agréables prestiges. On ne peut pas dire de M. Le Brun : *abundat dulcibus vitii*, il abonde en défauts agréables. »

Le critique dont l'*Elocution* est toujours parfaite, même avec le mot *brutal*, nous renvoie à la fameuse ode sur le vaisseau le Vengeur. Vous y lisez cette strophe :

> L'Etna, géant *incendiaire*,
> Qui d'un front embrasé fend la voûte des airs,
> Dédaigne ces volcans dont la *froide* colère
> S'épuise en *stériles* éclairs.

Ce sont d'heureuses associations de mots, des expressions trouvées, mais..... et ce redoutable mais fait trembler les auteurs, approuverez-vous cette *Elocution?*

> *Tandis qu'en* ce bocage Endymion repose,
> *Phébé qui*, *malgré l'ombre* et les rameaux jaloux,
> *Lance un baiser d'argent* sur ses lèvres de rose,
> *L'écoute et luit* d'un feu plus doux.

Nous avons, malgré nous, triplé les inharmonieuses sous-lignures, quoique nous en ayons horreur; le maître, plus indulgent, n'avait blâmé que le *baiser d'argent.* » Le poète, ajoute-t-il, aimait à employer l'argent dans ses figures. » Il dit ailleurs :

> Que de mortels pareils à ces riches fontaines
> Qu'implore un voyageur en ses courses lointaines!
> Leur bronze, avec orgueil, verse un *flot indigent.*
> Plus heureux s'il rencontre une rustique source,
> Qui, libre dans sa course,
> Aime à lui prodiguer tout son *liquide argent.*

Ces associations, formées d'idées incohérentes, donnent une teinte de ridicule à des images très belles, et vicient l'*Elocution* poétique.

Mais c'est trop long-temps vous offrir de fastidieuses sous-lignures, ainsi que le faisaient La Harpe, etc., etc. Pour vous indemniser, nous allons vous donner deux exemples d'*Elocution* que nous croyons parfaite : si vous y trouvez quelques défauts, ayez pour vous, désormais, en écrivant, la même sévérité que pour leur auteur, vous souvenant que vous devez appliquer à la littérature cette réflexion de Jésus : « Vous voyez un fétu dans l'œil de votre voisin, et vous n'apercevez pas une poutre dans le vôtre; » association d'idées un peu forcée, mais permise dans l'*Elocution* arabe, et qui doit vous rappeler cet autre précepte : Méfiez-vous de l'habitude de votre propre style, de votre propre *Elocution :* nul n'écrit, ne parle mieux pour vous que

vous-même; il en est de votre *Elocution* comme de votre accent; vous ne vous apercevez pas de son ridicule; consultez donc les autres; étudiez les préceptes : le premier de tous est l'association des idées strictement observée dans ces exemples : le premier est un lieu commun, si l'on peut dire, en littérature; puisse-t-il le devenir en politique : c'est Henri-le-Grand qui s'adresse aux notables :

« Si je faisois gloire de passer pour excellent orateur, j'aurois apporté plus de belles paroles que de bonne volonté; mais mon ambition tend à quelque chose de plus haut que de bien parler : j'aspire au glorieux titre de libérateur et de restaurateur de la France..... Je désire la remettre en sa première force, en sa première splendeur.... Je ne vous ai point appelés, comme faisoient mes prédécesseurs, pour vous obliger d'approuver aveuglément mes volontés; je vous ai fait assembler pour recevoir vos conseils, pour les croire, pour les suivre; en un mot, pour me mettre en tutelle entre vos mains : c'est une envie qui ne prend guère aux rois, aux barbes-grises et aux victorieux; mais l'amour que je porte à mes sujets, et l'extrême désir que j'ai de conserver mon état, me font trouver tout facile et tout honorable. »

C'est l'*Elocution* naturelle, l'*Elocution* du cœur, et toujours elle sera la meilleure, quoique très simple. Celle-ci, plus brillante, parce que la poésie, le sujet l'exigent, a, comme elle, le mérite de l'exactitude, et vous ne pourriez changer, déplacer un seul mot sans gâter l'ensemble. Le poète s'adresse aux mânes de Napoléon gissant au pied d'un saule, sur le rocher de Sainte-Hélène.

Adieu! tout doit finir par ce mot douloureux!
Adieu! toi, le héros des chants de ma jeunesse;
Toi que j'aimai! je sens, dans ces derniers adieux,
Se rassembler l'ardeur de ma première ivresse.
Oh! comment se résoudre à quitter pour toujours
Celui de qui la gloire occupa nos beaux jours?
C'en est fait! et moi-même aussi je te délaisse.
....
Des hommes les plus grands, ô le plus malheureux!
Sommeille en paix du moins dans l'île reculée
Où ta tombe est captive et ta mort exilée.
N'y crains point notre oubli quoique absent de nos yeux.
Ah! vainement les rois proscrivent ta mémoire,
Tant que dans notre France on aimera la gloire,
....
Ta tombe à nos regards sera toujours présente,
Comme ta renommée, avec les ans croissante. P. Le Brun.

ÉLOGE, panégyrique. L'Académie restreint ou étend trop peut-être la définition de l'*Eloge*, lorsqu'elle dit que c'est un discours à la louange de quelqu'un : elle la restreint, parce qu'il existe des discours à la louange de chaque vertu, d'une multitude d'êtres personnifiés, ou même d'êtres désagréables, odieux, mais considérés sous le rapport de leurs qualités utiles. Ainsi, vous connaissez peut-être, de nom du moins, l'*Éloge* de l'âne par M. de Buffon, qui s'est illustré par une suite d'*Éloges* d'animaux; et chacun des articles qui les concernent renferme réellement un *Eloge*, un petit discours complet

à leur louange. Un plaisant a fait, pour s'amuser, l'*Eloge* du crapaud, et nous avons eu dans la main un manuscrit intéressant qui renfermait une collection d'*Eloges* faits par différens poètes, car il y a beaucoup d'*Eloges* en vers de tous les êtres qui les méritent, depuis la rose jusqu'à Vénus, qui se couronne avec des guirlandes de cette reine des fleurs, dont un poète a dit, en faisant son *Eloge :*

Reine des fleurs, charmante rose,
Que ton éclat plaît à mes yeux;
Mon cœur à l'amour se dispose
Par ton parfum voluptueux.
Le sang de Vénus te colore,
Cythère est ton premier séjour;
Jamais je ne te vois éclore
Sans avoir des pensers d'amour.

Le reste de cette petite ode compose un discours complet en toutes les parties, à la louange de la rose et de ses mérites.

Un jeune poète, ravi trop tôt aux faveurs des Muses, traite le même sujet, et dit :

La rose, doux présent des cieux,
Semble sourire à la nature;
De la terre elle est la parure,
Et naquit du souffle des dieux.

Vénus la reçoit ou la donne,
Les Muses en parent leur front,
Et, l'entrelaçant en festons,
Les grâces en font leur couronne.

Partout on la cueille, on l'admire;
La belle en décore son sein,
Le chanteur en orne sa lyre,
Le buveur en couvre son vin.

Partout la rose : elle colore
Des nymphes les bras arrondis;
La rose est aux doigts de l'Aurore,
A la ceinture de Cypris.

On nous raconte que Cybèle,
Lorsque Vénus reçut le jour,
Embellit son nouveau séjour
En faisant la rose pour elle.

Les dieux cultivent cette fleur,
De son nectar Bacchus l'arrose,
Et ce nectar donne à la rose
Et son parfum et sa couleur.

MILLEVOYE.

La définition académique est restreinte lorsqu'elle dit *à la louange de quelqu'un;* il fallait ajouter vivant ou mort, parce que l'on fait aussi l'*Eloge* des vivans en leur propre présence, au risque de les étouffer d'encens, ou du moins de les faire gonfler de sa fumée, comme des aérostats qui veulent toujours s'élever, dédaigneux de la terre et de ses humbles habitans.

Il fallait, ce nous semble, pour que la définition fût bonne, c'est-à-dire courte et claire, dire : « L'*Eloge* est un discours à la louange d'un être, » et tout au plus ajouter d'une action, car on a fait aussi

des *Eloges* d'actions; par exemple, et ce fut un prêtre, l'*Eloge* de l'assassinat de Henri IV par Ravaillac; et, ce qui est plus horrible encore, mais paraîtra très digne d'*Eloges* aux yeux d'un trop grand nombre de fanatiques sanguinaires qui de nos jours ont renouvelé les mêmes scènes, on a fait l'*Eloge* de l'horrible massacre de la Saint-Barthélemy; comme aussi nos neveux entendront peut-être faire l'*Eloge* des charges faites, le sabre à la main, par de la cavalerie anglaise, sur des masses d'hommes désarmés, poursuivis jusque dans le sanctuaire domestique, et frappés auprès de ses autels : d'autres actions peut-être recevront le tribut des *Eloges* d'un autre fanatisme, et peut-être fera-t-on l'*Eloge* de l'assassin qui fit le sacrifice, non-seulement de sa vie, non-seulement de l'estime de tous ses concitoyens, mais encore de l'estime de lui-même, par la seule considération de l'utilité publique prétendue, pour délivrer sa patrie de tous ceux qu'il regardait comme ses plus cruels ennemis : âme forte, dira-t-on, dans son fanatisme, refusant la vie qui lui était offerte s'il nommait ses complices, car sans doute il en avait : mais il emporta leurs noms dans la tombe, et sa mort leur a conservé la vie; ce qui paraîtra digne d'*Eloges* des fanatiques admirateurs du crime commandé par l'esprit de parti.

Vous voyez que si, par goût, par devoir, ou pour votre amusement, ou pour vous faire un nom, vous voulez vous livrer au genre *élogiaque*, mot qui n'est qu'un peu plus dur, mais non plus baroque qu'élégiaque son frère, et dont l'habitude pourrait adoucir le morfil, comme celui des nouvelles monnaies; puisse-t-il n'être pas déplorablement fixé par cette mort qui joue avec toutes nos connaissances, nos parens, nos amis, nos grands hommes, au triste jeu du Solitaire, les enlevant tous les uns après les autres, en sautant et prenant tantôt les plus près, tantôt les plus éloignés, et ne laissant bientôt plus, sur le plateau criblé de vides, que nous qui, n'y pouvant rester non plus, sommes mis bientôt avec les autres dans le commun cercueil d'où la main du créateur nous retirera sans doute pour nous redresser éternellement sur une base plus glorieuse et plus large que ces pieds humains auxquels il faut si peu de place lorsque la prudence et la modération les dirigent, auxquels il en faut tant lorsque l'ambition les écarte; c'est pour vous et pour nous notre plus grand désir : vous voyez donc que si le devoir vous est imposé par l'amitié, l'amour ou l'admiration, le cérémonial, de prononcer l'*Eloge* d'un mort, vous devez examiner avec nous ce que vous avez à faire. Avant que vous eussiez l'idée fixe et régulatrice, car vous en aviez l'instinct, de notre grand principe, l'association des idées par l'emploi des quatre élémens littéraires et des quatre auxiliaires, vous auriez eu peut-être un moment d'hésitation; mais à présent vous entrevoyez toute votre route, vous voulez associer au nom de votre héros l'idée de la plus grande perfection, pour lui conquérir l'estime la plus profonde, la gloire la plus vive qui puisse raisonnablement s'y attacher : pour atteindre ce but, l'ordre naturel à suivre est d'abord la vie de votre héros, elle

vous offre dans ses actions les faits; son portrait, son caractère sont les images, puis vous les développez, en parlant de ses œuvres, s'il est artiste ou bien auteur, magistrat, administrateur, ou bien en répétant ses discours, ses entretiens, ses maximes, ses principes de conduite: vous dévoilez sa belle âme, ses pensées les plus nobles, les plus grandes, ses sentimens les plus généreux, les plus remarquables; vous ajouterez les pensées que ses écrits vous suggèrent, les sentimens que son caractère, sa conduite vous inspirent Que de richesses si votre discours s'étend comme un vernis brillant sur le personnage que vous voulez apothéoser, et que vous présentez à l'admiration de ses contemporains qui ne l'avaient quelquefois même pas aperçu. Car nous entendons souvent proclamer, grands hommes, dans des *Eloges*, de simples particuliers dont jamais nous n'avions même ouï prononcer le nom, surtout si ce sont des revenans auxquels force vous est de croire malgré votre scepticisme. Mais qu'importe? il faut que tout le monde vive dans la mémoire des hommes, si cela se peut; l'*Eloge* est un hommage rendu par l'exagération à la vertu même idéale, et du moins ces amas d'*Eloges* présentant l'espèce humaine du bon côté, honoreront-ils notre nation aux yeux de la postérité: la liste de nos grands hommes des deux couleurs dépassera de beaucoup à ses yeux celle des grands hommes de toutes les nations en général; nous serons, et réellement nous l'aurons bien mérité, la grande nation par excellence.

Les journaux, le Moniteur surtout, sont comme un monceau de linceuls dans lesquels gisent, enveloppées, invisibles, les mânes d'une multitude de héros, de poètes, de savans, d'artistes, d'écrivains mêmes, de rois dont le nom brilla momentanément sur ces étendards de la Renommée, contrainte à les replier les uns sur les autres pour proclamer les noms de ceux qui les remplacent..... O vanité des vanités!....

Cette postérité dont nous ne nous occupons point assez à présent, après lui avoir fait beaucoup trop de sacrifices inutiles, cette postérité sera bien obligée de vous croire; vous serez le seul attestateur, comme le sont, pour ainsi dire, les historiens de l'antiquité: mais il n'en est pas de même de vos contemporains: ici se creuse tout à coup sur cette route qui paraissait si plane, deux abîmes dans lesquels vous pourrez tomber; que disons-nous? deux abîmes! La locution bannale nous trompe; il n'y a qu'un abîme; c'est le gouffre du ridicule, bourbier dont on ne sort que couvert de sa fange; puis un écueil, un roc que vous gravirez et qui vous élevera si haut, que personne ne daignera lever la tête pour voir ni vous, ni le portrait ou le buste, la statue que vous porterez à la main ou dans les bras: cet écueil est bien comparable au roc brusquement élevé des broussailles, comme ceux de la forêt de Fontainebleau; roc tout entouré, comme le pied de la croix, de misères, de pauvretés, réelles, est celui de l'exagération. Il est si visible, que nous parlerons avant de l'abîme creusé sous vos pas et sous la statue que vous voulez élever à votre personnage, par la basse Jalousie, la sombre Envie, véritables taupes

aveugles qui rongent les racines, et font languir, puis mourir les plus beaux lauriers de la forêt des renommées; car pourquoi n'y en aurait-il pas une comme des préjugés? Nous vous tenons tremblans au bord de cet abîme, celui du ridicule : l'opinion publique est excessivement jalouse de son indépendance; l'admiration dont on veut lui imposer le joug lui est insupportable. Elle ne se refuse pas, dans sa justice, aux louanges méritées; mais pour peu que vous manquiez d'adresse, de justesse, de précaution; que votre ton ait un accent impérieux ou trop exclamatif, la vanité s'éveille, invoque à son secours la critique, le dénigrement, et vos auditeurs ou lecteurs prenant la contre-partie de tout ce que vous dites, font retomber de plus haut dans l'abîme du ridicule celui que vous aviez entrepris de leur montrer admirable. Votre adresse évite-t-elle cet abîme? aveuglé par l'amour ou l'amitié, peut-être même un peu par l'amour du renom, vous vous heurtez contre l'écueil de l'exagération, et cela ne peut surprendre ceux qui réfléchissent : eh! combien en est-il!

L'homme ne possède presque rien de positif, de réel, d'actuel dans le présent; tout est pour lui dans le passé, dans l'avenir, en souvenirs, en espérances : la perte des plus minces objets, des choses les plus dédaignées, leur rend tout leur prix, leur en donne un même idéal; de même le voile de la Mort embellit tout ce qu'il couvre. Cette expiation unique, mais terrible, rachète tous les défauts, tous les torts, même les crimes; les traits de la critique, de la satire s'émoussent sur le marbre des tombeaux : est-ce trop pour nous tous, après tant de blessures des traits de l'Amour et de la Fortune, de ce dernier asyle? Les hommes paraissent tous plus grands enveloppés du linceul! Nous nous étonnons même tous d'avoir vu passer près de nous des grands hommes dont nous n'avions pas assez remarqué le mérite; témoin ce convive habituel de Montesquieu, qui, l'entendant appeler l'illustre, s'écria : « Mais j'ai dîné cent fois avec lui! » La vie privée, la familiarité, les avaient rapetissés; la Mort leur rend leur véritable grandeur, les remet au vrai point de vue, rétablit les distances, les différences; la Mort est une apothéose qui, les dégageant de toutes les infirmités, de toutes les faiblesses humaines, de tout ce qu'ils avaient de petit, de commun avec nous, les divinise!

Mais ces grands hommes laissent réellement après eux de grandes actions ou des chefs-d'œuvre; ils avaient de grandes qualités perceptibles à tous les regards des voyans, nous savions confusément qu'ils n'étaient pas des hommes ordinaires; il fallait seulement, pour leur rendre tout l'éclat, que la Mort les retirât de la foule, et que l'*Eloge* vînt dresser leur spectre brillant de gloire sur un tombeau. Il n'en est pas de même d'un simple individu dont le mérite obscur n'est visible qu'aux yeux de l'Amour et de l'Amitié : peut-être en avait-il réellement de très grandes; mais le terrain, pour parler trivialement, sur lequel il les développa, se trouva trop bas ou trop étroit; les témoins furent trop peu nombreux; les circonstances, qui secondent souvent les héros et les rois, furent trop défavorables

pour qu'il pût les développer; eh bien! vous errez avec le poète dans un cimetière :

Sous cet humble tombeau vos pieds foulent peut-être
Un grand homme qui, fait pour de brillans destins,
Aurait pu d'un empire un jour se voir le maître,
Ou d'un luth immortel tirer des sons divins.

Là peut-être repose un Hampden de village
Qui d'un petit tyran affranchit le hameau;
Un Milton qui de Dieu n'a pas chanté l'ouvrage,
Un Cromwel qui des siens ne fut pas le bourreau!

GRAY, trad. d'HENNET.

Et combien de véritablement grands hommes vivent et meurent inconnus! Combien, à présent que les lumières sont plus répandues, ne sont pas nombreux des hommes qui ne seront qu'ordinaires, et qui cependant au siècle de Louis XIV, le premier où notre nation ait eu de l'éclat littéraire, combien mériteraient de figurer parmi ces grands hommes, qui cependant disparaîtront dans la foule, parce que la Renommée, quoiqu'on lui donne cent voix, a la mémoire très infidèle! Combien de poètes, d'artistes, de philosophes vivans, dignes de figurer auprès de ceux qui donnèrent tant d'éclat au grand siècle, mais que leur nombre même empêchera de briller dans l'avenir!

Combien une jeunesse avide d'instruction ne promet-elle pas d'honneur et de gloire à notre chère patrie, maintenant replongée dans l'ombre, si le despotisme, la superstition, le machiavélisme, ne s'emparent point d'elle, sous le prétexte de régénérer la nation, mais bien pour l'asservir.

Si cette jeunesse peut s'élever sur l'horizon et s'y développer, tenir tout ce qu'elle nous promet, combien pâlira tout ce petit ciel académique que l'*Eloge*, dans le dix-huitième siècle, a tout parsemé de petites étoiles inaperçues par tous autres que par ceux qui siégent habituellement sous cette coupole, comme les pierreries des trônes, des dais, des tiares et des couronnes, ne sont visibles que pour ceux qui les approchent. Voyez les innombrables *Eloges* des académiciens français, des sciences, etc., etc., s'ils n'ont pas une destinée semblable à celle des portraits de famille exposés sur les quais aux injures des chiens; peut-être sont-ils plus malheureux, oubliés dans leur poussière!

Ainsi, pour ne pas perdre votre temps et votre talent à laver la tête des morts, ne louez que ceux qui le méritent réellement : ne louez en eux que ce qui mérite de l'être : le bon sens et le bon goût vous l'indiqueront; l'ordre vous tracera votre marche; mais vous pourrez encore consulter le goût pour rompre son uniformité par la transposition des objets. Ainsi vous pourrez ne pas vous occuper des actions en masse, puis des œuvres; dans la nature même elles sont entremêlées : le génie non plus que Dieu n'organise rien sans réunir des élémens, et ce sera pour vous une abondante source de réflexions philosophiques sur l'influence du physique, de

l'âge, de la condition, de la situation, de la fortune, sur le moral, sur les produits de l'intelligence.

Le proverbe dit : « Les morts ont tort; » vous pourrez le retourner, et dire du moins sous le rapport des *Eloges* : « Les morts ont raison »; car à peine ose-t-on les blâmer; et tel scélérat est un bienfaiteur de l'humanité dans son épitaphe; tel être nul est un héros comme dans celle-ci faite par Voltaire, qui fit une prodigieuse consommation d'encens :

Avec tous les talens le Ciel l'avait fait naître :
Il agit en héros, en sage il écrivit;
Il fut même un grand homme en combattant son maître,
Et plus grand lorsqu'il le servit !

Quel est ce héros inconnu? Votre question même est la critique du poète et du louangé. Soyez donc adorateur de la vérité : la faiblesse humaine ne vous blâmera point de poser sur les défauts de votre personnage le voile de l'indulgence; mais il ne faut pas le mettre en double, encore moins les voiler tout-à-fait, encore moins les excuser, même les louer. On devient brigand soi-même ou capable de l'être en faisant sciemment l'*Eloge* d'un brigand; on se rend coupable d'un crime de lèse-humanité, crime trop commun oublié par nos codes criminels par cela même qu'il y a trop de coupables. Si votre héros eut des vices, ou bien osez les nommer courageusement en faisant adroitement usage des prétéritions; ou bien, pour ne pas outrager la vérité, réfugiez-vous dans l'asile du silence éloquent : vos lecteurs, vos auditeurs sauront y suppléer.

Combien il était loin de se rendre coupable de ce crime, cet aimable et doux philantrope qui tient un rang honorable parmi le très petit nombre des vrais amis de l'humanité, près de Fénélon, ménechme de Jésus-Christ, près de saint Vincent de Paul, le bon abbé de Saint-Pierre, dont vous devez accomplir le vœu : « Que les *Eloges* académiques servent de cadres et comme de prétexte à des leçons importantes tracées ou par les succès, ou même par les fautes de ces grands hommes. » Certes ce but doit vous encourager; il peut donner de l'intérêt à l'*Eloge*, d'ailleurs insignifiant, du moindre académicien : il était homme, et comme tel, sa vie, son caractère, ses ouvrages peuvent servir de leçon, et vos peines ne seront pas en pure perte si vous le considérez sous le point de vue moral. C'est bien alors que vous pouvez dire sans orgueil :

Homo sum, humani nil a me alienum puto.

Je suis homme, et pour moi rien d'humain n'est étrange.

Si tous les élogistes s'étaient ainsi proposé le but moral en parlant de leurs élogiés, l'*Eloge*, et surtout l'académique, ne mériterait pas ces reproches d'un grand maître.

« Le genre des *Eloges* académiques est un genre essentiellement vicieux : ce ne sont que des déclamations, de pures niaiseries, de vrais ouvrages d'écoliers qui s'exercent à cadencer des phrases, à

combiner des mouvemens oratoires, des compositions de mauvais goût, des exercices absolument scolastiques. » Dussault. Ne vous hâtez pas cependant de proscrire entièrement ce genre en vous appuyant sur l'imposante autorité de cet excellent critique; ne comprenez pas dans la même proscription tous les discours académiques; soyez moins prompt à juger :

Il est avec le ciel des accommodemens.

Autres temps, autres gens, autres dires. Le jeune auteur de pareils ouvrages a reçu les plus grands *Eloges* d'un critique qui l'a, sans hésiter, et pour cette seule espèce d'ouvrages, rangé parmi nos plus grands écrivains; et ce critique est celui-là même qui proscrit les *Eloges* avec tant de sévérité. Cependant les *Eloges*, les discours académiques tant loués ne tendent pas directement au but moral; ils louent pour louer et briller, faire des tours de force oratoires. L'auteur de son vivant est proclamé grand homme.

Ce point de vue nécessite un grand art, beaucoup d'adresse, si vous avez à faire l'*Eloge* face à face d'un vivant : c'est ici que l'abîme du ridicule se creuse, que l'écueil de l'exagération se dresse plus menaçant. Sans doute il est bien agréable d'avoir à payer au mérite présent un juste tribut d'*Eloges*, et l'effusion du cœur rendra votre discours très sentimental, très abondant et très coulant; mais regardez autour de vous la Malignité prête à sourire, l'Envie grimaçante, l'ignoble Jalousie, dont les mains crispées grattent son siége, dont les pieds trépignent sourdement, et la contenance sévère de la modeste Pudeur si délicate; redoutable cortége qui vous dispute cet appui si naturel de la bienveillance, qui vous ôte de dessous les pieds la planche qui pouvait sauver votre honneur du naufrage dont il est menacé sur cet océan d'*Eloges* dans lequel tant d'autres furent plongés et disparurent.

Cependant prenez courage : la vérité vous offre sa main ferme, toute-puissante; elle peut vous aider à franchir ce détroit si dangereux du discours académique ou de réception, qui effraie des hommes très dignes du fauteuil appelé soporatif, mais qui ne se sentent pas le courage de braver les yeux, les oreilles de tout un auditoire malin, et dont le mot d'ordre est toujours :

Amusez-moi, sinon je vais siffler.

Mais surtout, mais avant tout, en élogiant, oubliez-vous vous-même; disparaissez entièrement, ou si vous montrez quelque chose de vous, que ce ne soit que votre cœur dont le feu brillera dans vos larmes si le personnage dont vous parlez les mérite : disparaissez ! c'est là l'un des grands préceptes, des grands moyens de l'art d'écrire, surtout des *Eloges*. Quoi de plus ridicule, au sein d'une grande assemblée, parlant d'un homme de mérite dont vous avez à dessiner le portrait, à dresser la statue idéale, que de placer près de ce colosse de gloire, entrevu déjà par les auditeurs ou les lecteurs, votre misérable petit *moi!* que de commencer, comme font même, sur le bord

de la tombe, de vaniteux orateurs, par le misérable petit *je*, toujours si ridicule, si déplacé, si déplaisant pour ceux dont l'esprit est plein du souvenir d'un grand homme! Combien ne ferez-vous pas plus d'impression sur ces âmes que vous devez faire retentir des sons imprimés par vous-même à votre âme, par la méditation, si vous dites, par exemple, d'un ton simple et modeste :

« Nous avons vu passer au milieu de nous, car hélas! il n'a fait que passer, nous avons vu passer un homme aimable par son esprit et son cœur, aimable par ses manières, par sa figure, même par sa taille, ses formes, son regard, ses gestes, par le son de sa voix dans laquelle nous reconnaissions l'écho d'une belle âme et d'un excellent cœur : nous l'avons vu passer; il était si simple, si doux, si prévenant, si modeste! il exigeait si peu pour lui, s'occupait tellement des autres, s'abandonnait tout entier à eux avec tant de dévouement, d'abnégation de lui-même, que nous l'avons vu passer, et l'avons à peine ou du moins faiblement remarqué, celui qui se peignit dans l'Homme aimable ou le Conciliateur; nous l'avons aimé, loué même, mais avec une parcimonie sévère; car nous dîmes, comme pour nous acquitter promptement de l'admiration, de la reconnaissance, il est aimable, il a de l'esprit, de la grâce! Hélas! à présent qu'il est inanimé dans cette tombe, nous sentons vivement tous combien est grande la perte que nous avons faite! nous n'avons même pas entendu les derniers vers qu'il dicta la veille de sa mort, en posant la main sur son cœur, et parlant, pensant à sa mère, à ses amis :

Non sa chaleur n'est pas toute glacée ;
De souvenir je le sens tressaillir ;
Votre image est ma dernière pensée,
Et je vous aime est mon dernier soupir !

Nous reconnaissons trop tard que nous avons perdu le plus tendre, le plus indulgent, le plus généreux des amis, qui sacrifia sa fortune à des ingrats; nous reconnaissons que nous avons perdu même un grand poète, un grand homme trop tôt enlevé par la Mort qui dans sa barbarie l'apprécia mieux que nous.

« Sa voix devenue plus forte, plus sonore, sa muse plus hardie, plus exercée, il renonçait à la lyre mythologique, et, s'emparant de la trompette héroïque, il aurait chanté sur le ton du divin Homère, le grand siècle de Louis XIV : ses accens s'étaient élevés, sa verve avait plus de chaleur, son génie plus d'audace et d'étendue; mais hélas! la mort cruelle le ravit aux cœurs nombreux qu'il avait si fortement attachés à son cœur! Il est inanimé dans cette tombe, et les mânes de Fénélon, de Racine, qu'il aimait le plus entre tous nos grands hommes; les mânes de Corneille dont il osait prendre le ton; de Molière qui lui servit parfois de modèle; de La Fontaine dont il avait réellement la bonhomie, mais animée, réchauffée par un bon cœur, mais embellie de toutes les grâces, de toute la vivacité de l'esprit; toutes ces illustres mânes gémissent d'avoir perdu dans Demoustier un chantre digne d'elles, parce que, réunissant à la

vérité l'énergique franchise, la variété piquante, il aurait tracé leurs portraits dignes d'eux dans la galerie du grand siècle. »

L'amitié réclame pour nous votre indulgence, cher lecteur; et quelque imparfait que puisse être cet exorde, dans lequel vous nous avez vu peut-être heurter contre l'écueil, il faudrait qu'il fût bien mesquin pour ne pas valoir ce vilain, cet odieux petit *je*, début ordinaire de tant d'*Eloges*, et pour lequel nous avons, il faut vous l'avouer, une aversion profonde, ressentie; nous étant pour le moins odieux autant que ce petit aspic qui piqua mortellement la séduisante Cléopâtre: car cet aspic ne tua qu'elle, et ce petit *je*, mille fois plus redoutable, tue des milliers d'hommes, surtout lorsque le sort cruel l'entoura d'une couronne qui, malgré des crimes évidens, inouïs, lui fit prodiguer les *Eloges* par la cupide adulation; mais emporté par notre zèle et séduit par l'amitié, nous n'avons encore parlé que d'après nous-même sans nous appuyer d'autorités; du moins pour vous indemniser en avons-nous une très imposante.

Un homme d'esprit malin et misantrope a dit que: « Si l'on quitte le monde pour entrer dans les cimetières et lire les épitaphes, on s'afflige de voir que toutes les qualités morales, tous les talens, tous les mérites, toutes les vertus, y sont enterrés avec tous les bons pères, les bons époux, les excellentes femmes, les enfans pieux, les bons citoyens; il n'en peut plus rester aux vivans! » On peut appliquer ces réflexions aux *Eloges*, et plus particulièrement aux panégyriques, dont les auteurs, se croyant liés par l'étymologie du mot en grec *pan*, tout; *aguris*, réunion, s'imposent l'obligation de réunir sur la tête de leur saint ou héros toutes les qualités divines et humaines, il en résulte que « le défaut le plus ordinaire de cette espèce de discours, c'est de ne point peindre nettement le caractère de l'homme (saint) qui est loué; que la plupart des panégyriques distingués les uns des autres uniquement par le titre, conviennent également à tous les saints (dit l'abbé Maury), » quoique certainement ils diffèrent beaucoup entre eux de conduite et de caractère. Quelle différence entre saint Louis et saint Augustin, dont le maître a fait les panégyriques, et dans lesquels prêchant d'exemple ils sont très différenciés.

« C'est surtout en composant ces *Eloges* sacrés qu'on doit avoir présente à son esprit cette maxime si lumineuse de Boileau : *Rien n'est beau que le vrai!...* Les *Eloges* vagues, les lieux communs, les épithètes accumulées, les sophismes de l'adulation, les exagérations du mauvais goût, décèlent l'ignorance ou la mauvaise foi; elles écartent aussitôt la confiance de l'auditeur. » Le maître dit ensuite, en abusant un peu des *qui* et des *que* très impératifs que nous supprimons pour écarter le pédantisme : « L'orateur assis dans la chaire de la Vérité s'y voit environné d'une foule d'auditeurs instruits; ce qui cesse d'être probable devient révoltant : *on ne trompe jamais impunément l'opinion publique*, et des hommages excessifs avilissent celui qui les rend sans élever jamais celui qui les reçoit. » L'orateur dans sa fougue passe ici trop rapidement des morts aux vivans;

votre malice vous suggère peut-être la curiosité de voir si le professeur lui-même observa ses propres préceptes; écoutez-le et jugez!

« Ce n'est pas dans l'histoire de ses guerres, c'est dans le code de saint Louis que la France doit chercher les véritables causes de sa propre grandeur; c'est là surtout qu'elle doit découvrir les principes de cet heureux changement observé dans les mœurs nationales dès le treizième siècle.... Par ses exemples de piété saint Louis consacra le respect dû.... au christianisme qui a eu la gloire de réclamer avant la raison même, en faveur des serfs, *la liberté qui est la vie civile de l'homme,* comme la vertu est sa vie morale..... Le christianisme qui, en déclarant ne vouloir point d'esclaves dans son sein, a enfin aboli l'esclavage en Europe.... »

L'orateur, emporté par son enthousiasme, anticipe sur l'avenir, il oublie la Russie et paraît oublier que le catholicisme qu'il distinguait apparemment du christianisme, « admet des esclaves dans son sein, » et tend, de toute son industrieuse activité, de tout son zèle, à les multiplier civilement et moralement.

« Avec ce bienfait de Louis, le peuple français reçut des lumières dont il avait besoin pour en découvrir l'importance. » Aussi ne cessèrent-ils, dans la suite des siècles qui succédèrent à ce moment lucide, de réclamer, dit l'orateur, *les établissemens de saint Louis,* la liberté, les lumières!

Le cardinal académicien, quoique de l'opposition à l'assemblée constituante, si petite à côté de nos illustres de 18...., est évidemment entaché de l'esprit de son siècle, il est un *libéral;* aussi ne trouve-t-il, parmi nos orateurs académiques, aucune bouche qui voulût ou pût faire son *Eloge* à l'Académie, moins encore son panégyrique dans la chaire, quoiqu'il eût été l'un de nos plus grands orateurs, et qu'il offre un sujet fécond en évènemens, où la morale doit naître du récit historique, sans que les faits soient étouffés sous un amas de réflexions qui se présenteraient d'elles-mêmes à tous les auditeurs; « quoiqu'il soit assez facile au *panégyriste* ou *panégyriarque* habile de se pénétrer profondément du caractère et des actions de l'homme à célébrer, de l'environner de ses contemporains (de le placer au milieu des circonstances), de peindre les mœurs de son siècle, de rassembler, rapprocher tous les détails qui tendent au même but, pour en former vos masses, de classer, pour ainsi dire, les vertus, les talens, les succès, les obstacles, les malheurs que l'histoire présente à vos regards, et de donner ensuite à vos récits toute la vigueur et toute la chaleur de l'éloquence..., de ne point perdre de vue, dans le plan, le rapport naturel des faits, afin que le discours, d'ailleurs conforme aux règles de l'art, paraisse le simple développement du sujet. »

Le précepte est aisé, mais l'art est difficile.

Nous le croyons même impraticable sur ce sujet. Vous ne pourriez entreprendre l'*Eloge,* le panégyrique de ce prince de l'église en obéissant à Boileau, sans avoir présens aux yeux de votre imagination les



ciseaux entr'ouverts et menaçans de la censure magistrale, forces terribles, capables de couper, hacher en morceaux comme la paille les discours les plus beaux, les plus substantiels, et certes, c'est un malheur, car depuis les cardinaux de Retz et Dubois, il n'en est pas de plus remarquable, et dont l'*Eloge* ou le panégyrique peut être plus piquant : nul homme, peut-être, ne doit plus et moins à la fortune, après avoir été généreusement gratifié, physiquement et moralement, par la bonne nature; nul homme trompé par l'espérance n'eut de plus vastes perspectives, avec un horizon plus borné. Premier ministre dans un ordre de choses possibles, puisque du fait à la possibilité la conséquence est juste, l'impatience ambitieuse lui fait perdre cette chance; il brille un moment encore, après avoir, avant une première faute, jeté le plus vif éclat; puis fugitif encore, il meurt, encore plein de vitalité, tout bouillant de feu, de génie.....

Mais non! renoncez à cet *Eloge;* vous marcheriez sur des charbons ardens, ou plutôt sur une grille rougie par les feux du fanatisme brûlant des partis, et vous ne pourriez la franchir..... Dormez! dormez paisiblement, vous et votre éloquence, bercés par l'espérance, dans les bras du languissant repos, glissant lentement sur la pente douce qui nous ramenera dans la plaine de l'asservissement moral intellectuel, à moins d'une nouvelle explosion. Il y a trop, et de trop violens orages sur le mont sacré de la liberté; l'intérêt en a fait précipiter des torrens de sang : il faut être homme pour vivre sur ses hauteurs, respirer son air âpre et pur. Vous aimez mieux, sans doute, être homocule, hommelet et même femmelette dans les bras de la jouissance, que Brutus ou Caton dans ceux de la douleur.

Nous ne vous blâmerons pas, et d'autant moins, que si vous chantez avec esprit les douceurs de l'esclavage pacifique, vous aurez, à votre mort, l'honneur de nombreux *Eloges* des partisans de la vie heureuse par la domination et la jouissance, surtout si vous consacrez vos talens à faire le panégyrique de quelques-uns de ces nombreux élus qui, comptant sur cette proposition de Molière :

Il est avec le ciel des accommodemens,

mènent une vie heureuse sur la terre, tout en se ménageant sa prolongation pour l'éternité; par exemple, en donnant aux pauvres le quart ou le tiers de ce qu'ils reçoivent des riches, moyen de salut qui manque aux malheureux croyant en un seul Dieu, Dieu vengeur, sans capitulation, *ni maison de commerce de bénédictions.*

Pour vous procurer ce succès et le bonheur avec les *Eloges,* Cicérone dévoué, nous parcourons les landes du didactisme. C'est encore un académicien qui sera votre professeur. Thomas, auteur de plusieurs *Eloges,* dont le plus remarquable est celui de Marc-Aurèle, parce que, sortant du genre et des règles, il l'a dramatisé, faute heureuse, puisqu'il a réussi, ce qui ne vous autorise point à l'imiter; Thomas a fait, sur les *Eloges,* un Essai dont nous vous devons le didactisme seul, la partie historique, littéraire ne pouvant entrer qu'incidemment dans notre plan, déjà trop vaste pour nos forces. Ce maître dit :

« Par la manière dont vous présentez les faits, dont vous les développez, dont vous les rapprochez les uns des autres; par les grandes actions comparées aux grands obstacles; par l'influence d'un homme sur sa nation; par les traits énergiques et mâles dont vous peignez ses vertus; par les traits touchans sous lesquels vous montrez la reconnaissance des particuliers ou des peuples, par le mépris et l'horreur que vous répandez sur ses ennemis; enfin par les retours que vous faites sur votre siècle, sur ses besoins, sur ses faiblesses, sur les services qu'un grand homme pourrait rendre, et qu'on attend sans espérer, vous excitez les âmes, vous les réveillez de leur léthargie, vous contribuez, du moins, à entretenir encore dans un petit nombre l'enthousiasme des choses honnêtes et grandes, » telles que la patrie, la liberté, direz-vous; ajoutant à la teinte déjà très forte de *carbonarisme* que certains yeux verront dans ce passage. Mais croyez-vous produire ces effets sans éloquence? demande le maître à ceux qui prétendaient la bannir de l'*Eloge*. « Non! l'homme froid et tranquille laisse la même tranquillité à tout ce qui l'entoure : c'est la loi générale. Imaginez la nature sans mouvement, tout est mort..... Il en est de même des âmes. Le sentiment (*voyez* ce mot) est ce qui les agite et les remue.... Peignez donc avec force tous ceux que vous voulez m'inspirer. Voulez-vous m'élever? ayez de la grandeur! voulez-vous me faire admirer les vertus, les travaux, les grands sacrifices? déployez vous-même cette admiration qui me frappe et qui m'étonne. »

Vous voyez qu'avec de l'art on peut obtenir une chaleur factice (*voyez* CHALEUR). Les figures de l'interrogation, de l'énumération surtout, la produisent comme on l'obtient au physique en agitant, heurtant des cailloux, ainsi que fait ici Thomas, qui se démène pour vous demander, « au récit des grandes actions, des cris involontaires, des larmes d'attendrissement, l'indignation que donne le crime heureux, le mépris des faiblesses et de tout ce qui dégrade, » si vous voulez travailler aux *Eloges*.

Mais nous ne vous le conseillons point. « Il faut des choses nouvelles pour ébranler l'imagination, et presque tous les grands tableaux ont été *épuisés* (si l'on épuise des tableaux) par les orateurs de tous les siècles. Ce qui eût produit autrefois un grand effet, n'est plus aujourd'hui qu'un lieu commun; enfin, en voulant faire un art de l'éloquence, on a nui à l'éloquence même. » Cependant, si vous voulez absolument *élogier*, nous vous conforterons en recourant à la distinction des localités, et nous *localiserons* l'éloquence, et l'orateur, et l'auditoire, en vertu des règles de la convenance (*voyez* ce mot). Si votre *Eloge* doit être prononcé sur le bord d'un tombeau, certes, il faudrait que vous fussiez bien mal habile ou bien chanceux pour que vos auditeurs fussent amenés à dormir debout; mais si votre *Eloge* doit être prononcé devant un auditoire assis, à l'Académie, tremblez! car « si, en célébrant ses grands hommes, vous voulez être mis au rang des orateurs (comme MM.....), il faut..... (ces *il faut* vont redoubler votre effroi; il gagnera les académiciens memes), il faut avoir parcouru une surface étendue de connaissances (disons mieux, en avoir



sondé le fond et retiré les fruits); il faut avoir étudié dans les livres et dans votre propre pensée (supposée bien meublée), quelles sont les fonctions d'un général, d'un législateur, d'un ministre, d'un prince; quelles sont les qualités qui constituent ou un grand philosophe ou un grand poète (n'en croyez rien pour des vivans, si vous voulez ne pas satiriser ou mentir; les grands hommes sont de *l'ancien régime*). Il faut avoir étudié quels sont les intérêts et la situation politique des peuples, etc., etc. » Il faut, quant à nous, abréger, car « ces connaissances ne sont encore que générales; il vous en faut de plus particulières..... Méditez sur l'âme et le génie de celui que vous voulez louer, » sur ses pensées, ses actions, ses œuvres, en un mot, l'énumération est longue. « Mais, surtout, démêlez quelle est l'idée unique et primitive qui a servi de base à toutes ses idées, car presque tous les hommes extraordinaires (en tout) se font un principe unique et général, dont toutes leurs idées ne sont que le développement. » Ainsi l'idée de domination et de jouissance pour être heureux..... mais point de digression, et si vous voulez être un homme extraordinaire en littérature, mériter un *Eloge* académique face à face, comme récipiendaire, ou bien un *Eloge* funèbre, faites vous (si faire se peut dire) le principe général de l'association des idées, et vous vivrez comme le dit l'Evangile.

Le professeur exige impérieusement la vérité dans ce que vous dites; mais il ne pouvait exiger toute la vérité : « que le silence de l'orateur inspire le respect et ressemble quelquefois à la justice! » Il vous défend ensuite la flatterie : « Le génie n'est pas fait pour trafiquer du mensonge avec la fortune, » qui toutefois le paie si bien, que le commerce en est indestructible, et même privilégié.

Après avoir épuisé les maîtres, voici la découverte que nous faisons dans l'un de ces mille et mille bouquins dédaignés, quoique non dédaignables, puisqu'ils contiennent souvent d'excellentes choses. Celui-ci, que nous allons extraire, mérite d'autant plus votre attention, qu'il fut attribué, dans le temps, à Massillon, quoique n'étant que de son confrère l'oratorien Gaichiès, un peu moins connu que les inconnus, par vous, peut-être, Goujet et du Guet, qui firent son *Eloge*. Le père dit :

« Les panégyriques des saints doivent être comme leur vie, sérieux, graves, édifians. Le style doit porter ces caractères; le véhément et le familier n'y conviendraient pas.

» Il entre dans le dessein du panégyrique une espèce de *pieuse ostentation;* l'orateur doit donc le porter au plus haut degré de beauté. Les instructions ordinaires peuvent être simples, mais les *Eloges* doivent être magnifiques.

« Une statue parfaite n'honore pas moins l'ouvrier que le héros qu'elle représente; cette gloire, néanmoins, ne doit pas être l'objet du panégyriste : qu'il envisage celle de Dieu et l'honneur du saint, » (sans penser à la sienne).

On a tort, vous le voyez, d'accuser les oratoriens, nos instituteurs, de rigorisme janséniste; tenez-vous au précepte de Boileau :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Vous savez comment on fait l'*Eloge* et le panégyrique des personnes; à présent voulez-vous faire l'*Eloge* d'un être ou bien d'une action, les moyens, les règles, les quatre élémens, les quatre auxiliaires sont encore à vos ordres. Pour ne pas alonger cette poétique de l'*Eloge*, les exemples et les modèles parleront : ce moyen sera plus prompt, plus efficace, à présent que vous avez les bases.

Amitié! doux penchant des hommes vertueux,
Le plus beau des besoins et le plus beau des nœuds,
Le ciel te fit pour l'homme, et surtout pour le sage.
Trop souvent l'infortune est son triste partage;
Ta bienfaisante main vient essuyer ses pleurs.
Trop heureux deux mortels dont tu charmes les cœurs!
Leurs plaisirs sont plus vifs et leurs maux s'affaiblissent,
En se réunissant leurs âmes s'agrandissent. DELILLE.

Cet *Eloge* est beau, mais froid; c'est l'esprit seul, et non le cœur, qui l'a dicté; mais le cœur seul peut exprimer le sentiment, premier des élémens littéraires, et qui doit, de ses feux, réchauffer les *Eloges*.

Le ciel l'a fait (le chien) pour nous, et, dans leur cour rustique,
Il fut des rois pasteurs le premier domestique;
Redevenu sauvage, il erre dans les bois :
Qu'il aperçoive l'homme, il rentre sous ses lois.
Et puis un vieil instinct qui jamais ne s'efface,
Semble de ses amis reconnaître la race.
Gardant du bienfait seul le doux ressentiment,
Il vient lécher ma main après le châtiment;
Toujours il me regarde, humide de tendresse,
Son œil affectueux implore une caresse.
J'ordonne, il vient à moi; je le chasse, il me fuit;
Je l'appelle, il revient; je fais signe, il me suit.
Je m'absente, quels pleurs! je reviens, quelle joie!
Chasseur sans intérêt, il m'apporte sa proie.
Sévère dans la ferme, et doux dans la cité,
Il soigne le malheur, guide la cécité;
Et moi, de l'Hélicon malheureux Bélisaire,
Peut-être un jour ses yeux conduiront ma misère.
. . . .
Point de borne à ses soins, de trêve à son amour :
Il me garde la nuit, m'accompagne le jour.
Dans la foule étonnée on l'a vu reconnaître,
Saisir et dénoncer l'assassin de son maître;
Et, quand son amitié n'a pu le secourir,
Plus souvent sur sa tombe il s'obstine à mourir. DELILLE.

Si vous voulez faire l'*Eloge* d'une belle action, les sujets sont, pour l'honneur de l'humanité, très nombreux parmi les modernes. Vous avez la mort des deux d'Assas, dont le second se fit hacher en morceaux à la porte de la reine; puis la mort du général Valhubert et de plusieurs milliers de braves. Mais, pour vous distraire, nous vous citerons le récit d'une mort très honorable dans l'opinion des gastronomes, car les domaines de l'*Eloge* sont très vastes. Tout se loue de nos jours, sans doute, parce qu'il y eut un grand nombre de coupables, parce que les fanatiques seront toujours très nombreux, et

toujours prêts à sacrifier les autres, et puis eux-mêmes, à l'objet de leur idolâtrie, comme le fou dont un poète habile a pris le suicide pour sujet d'un *Eloge*. Ce fou est Vatel, maître-d'hôtel d'un prince.

De larmes, de sanglots, de douleur suffoqué,
Il est perdu d'honneur, deux rôtis ont manqué!
. . . .
Mais un autre tourment l'atteint et le dévore :
Le matin, à midi, point de marée encore.
Ses nombreux pourvoyeurs, dans leur marche entravés,
A l'heure du dîner n'étaient point arrivés.
Sa force l'abandonne, et son esprit s'effraie
D'un festin sans turbot, sans barbue et sans raie.
Il attend, s'inquiète, et maudissant son sort,
Appelle, en furieux, la marée ou la mort!
La mort seule répond; l'infortuné s'y livre.
Déjà percé trois fois il a cessé de vivre.
Ses jours étaient sauvés, ô regrets! ô douleur!
S'il eût pu supporter un instant son malheur :
A peine est-il parti pour l'infernale rive,
On sait de toutes parts que la marée arrive;
On l'appelle, on le cherche, on le trouve, grands dieux!
La Parque pour toujours avait fermé ses yeux.
Ainsi finit Vatel, victime déplorable,
Dont l'*Eloge* est inscrit aux fastes de la table. BERCHOUX.

ELOQUENCE. Il nous serait très facile d'atteindre aux honneurs de l'in-folio si nous rassemblions tout ce que l'on a dit, dans les temps anciens et modernes, de l'*Eloquence*, ce mobile des âmes, cette souveraine des volontés, ce levier puissant des associations humaines, ce... La poésie pourrait accumuler les figures; que ne peut faire le plagiat des seuls extraits d'écrits sur l'*Eloquence*? et ces réflexions répondent à ceux qui, n'ayant point idée de la vaste étendue de l'empire des Belles-Lettres, s'étonnent de douze volumes et plus peut-être pour leur Dictionnaire : moins empressés d'arriver au but, nous pouvions en faire vingt et trente puisque nous en avons plus de cent à consulter, extraire et réduire sans sécheresse, sans ennui. Fidèles à notre plan, nous donnerons trois ou quatre feuilles substances de vingt volumes connus, mis à part les bouquins alourdis de poussière et contenant la plupart d'excellentes observations; parce que les principes étant immuables, on ne peut que dire et redire les mêmes choses. Pour vous encourager à lire ce que nous devons vous en offrir, retenez cette proposition incontestable : « L'homme éloquent est une puissance! »

Ce serait assurément une chose assez facile que d'avoir de l'*Eloquence* s'il fallait s'en tenir à cette première partie de la définition académique : l'art de bien dire ; avec notre raison ou notre esprit vrai français, nous faisons très peu de cas du beau dire qui ressemble si fort au bien dire. On pourrait avec *Eloquence* dire très bien de grandes platitudes, alors même que l'on passerait à cette autre définition : art de parler poliment et avec ornement; il y aurait de l'*Eloquence* dans ces vers :

Nous avons aujourd'hui le plus beau temps du monde!
Voulez-vous promener sur la terre ou sur l'onde?

L'Académie ajoute et de persuader; quelques professeurs se contentent même de ces trois mots pour la définition de l'*Eloquence :* quoique l'on puisse très bien persuader en ne disant pas bien, en ne parlant pas poliment, avec ornement, ni même français, à moins que l'on ne veuille donner ce nom d'*Eloquence* à des jurons menaçans; car vous voyez tous les jours des gens qui emploient avec beaucoup de succès ce genre d'*Eloquence* qui certes ne se compose pas de bien, ni de beau dire, ni de politesse; et même en se tenant au bien dire tout seul, il est des hommes de glace qui parlent très bien, très poliment, mais leurs paroles sont pures et froides, glissantes comme le cristal. Ainsi cette définition est très incomplète; elle suppose que l'*Eloquence* ne parle qu'à l'esprit, tandis que son plus noble, son plus grand empire s'exerce sur le cœur, sur l'âme qu'elle doit toucher, émouvoir, agiter, transporter avant l'esprit : cette définition prive l'*Eloquence* de la moitié de sa toute puissance; l'autre moitié lui est enlevée par l'auteur du Nouveau Dictionnaire, qui, ne voulant jamais définir comme ce qu'il appelle la vieille Académie, donne des définitions différentes, et dit que l'*Eloquence* est l'art de faire passer avec rapidité et d'imprimer avec force, dans l'âme des autres, le sentiment profond dont on est pénétré. Ce serait bannir l'*Eloquence* du barreau, de la tribune où l'orateur ne parle qu'à l'esprit, et ne veut le plus souvent que communiquer une opinion et non imprimer un sentiment profond bien inutile en politique comme en jurisprudence, où souvent il égarerait.

Essayons une définition d'abord plus juste, plus pleine et plus analytique : l'*Eloquence* oratoire serait l'art de persuader et d'émouvoir par la parole; car il est aussi des gestes, des attitudes, qui persuadent, émeuvent, par exemple, le geste d'un suppôt du despotisme qui lève le sabre sur votre tête : l'*Eloquence* devient irrésistible dans le geste du brigand ou de ce suppôt encore qui vous met le pistolet sur la poitrine en vous menaçant de vous brûler; il y a même l'*Eloquence* des yeux, du visage, de toute la personne et d'un seul doigt dans le fameux geste napolitain.

Cette définition peut ensuite être plus développée par l'énonciation de ses effets, de ses fonctions, et nous dirons : l'*Eloquence* est l'art de donner à quelqu'un des opinions, de lui inspirer des sentimens qu'il n'avait pas, ou de retirer de son esprit ou de son cœur ses opinions, ses sentimens, pour lui en substituer d'autres. L'*Eloquence* est l'art de toucher et déterminer l'organe intellectuel; l'*Eloquence* est l'art d'associer l'idée d'équité, de raison, d'avantage, de bonheur à telle et telle opinion, tel sentiment, telle action; et si vous nous reprochez la tyrannie de Procuste alongeant ou coupant les victimes pour leur donner la juste dimension de son lit, nous appuyerons cette dernière définition de celle d'un M. Deleyre, homme d'esprit, qui a dit : « L'*Eloquence* est la liaison des idées qui intéressent. »

Si l'esprit de l'auditeur est encore une table rase, si son cœur n'a pas encore palpité sous la main d'aucune passion, si l'électricité d'aucun amour n'a donné son impulsion au feu latent qu'il renferme,

a première fonction de l'*Eloquence* est facile; l'esprit est alors une éponge aride qui va tout à coup absorber la liqueur dont vous voudrez qu'elle se pénètre; le cœur est un amas de combustibles qui s'embrasera du feu que vous en approcherez; l'âme est un instrument neuf dont l'artiste, en le montant à volonté, tirera les sons les plus éclatans ou les plus doux; l'imagination est une toile blanche sur laquelle il dessinera, peindra des figures ineffaçables, alors l'éducation n'est autre chose que l'effet continu d'une *Eloquence* douce, insinuante, *imprimant à l'âme telle opinion, tel sentiment.* Mais si cet esprit est déjà pénétré d'opinions particulières: si ce cœur est embrasé du feu d'une passion; si cette toile est peinte; si cet instrument est monté depuis long-temps sur tel ou tel ton, que d'art, que de talens, que de sciences il faut à l'orateur pour remplir avec succès la seconde fonction de l'*Eloquence* et la plus difficile; car ici l'*Eloquence* devient l'émule des dieux; elle crée ou du moins métamorphose à son gré des esprits, des cœurs, des âmes, en un mot, et par elle tous les corps qu'elle anime deviennent autant d'instrumens qui réalisent ses volontés.

Il est une condition essentielle et préliminaire pour opérer avec succès ce prodige si difficile, et vous la devinez; il faut connaître les opinions, découvrir les sentimens souvent si profondément ensevelis dans le fond du cœur; mais la réflexion vous en offre la clé : l'intérêt, l'amour de soi, amour inné dans l'âme de tous les êtres animés; cet intérêt, indiqué par l'âge, l'état, la situation, etc., vous montre avec certitude le but vers lequel il dirige la machine humaine qu'il met en mouvement, et par conséquent les moyens de l'en détourner avec adresse, en lui présentant un intérêt plus grand, pour le diriger vers le but que vous vous proposez; ainsi l'*Eloquence* de la chaire fait renoncer à tous les intérêts de la terre pour ne s'occuper que de l'intérêt du ciel, du salut. C'est à peine assez d'un dieu, d'Apollon, le dieu de l'*Eloquence*, pour opérer ce prodige; et vous, faibles mortels, vous ne sauriez réunir assez de facultés humaines pour espérer quelques succès dans cet art divin.

Notre devoir est de vous indiquer en abrégé les moyens de l'obtenir, et certes il n'est pas très facile à remplir; nous grossirions volumineusement cet article, si, comme vous le savez, nous entreprenions de vous donner l'analyse seule de tout ce qui fut dit sur l'*Eloquence* par tous les professeurs anciens et modernes qui s'en sont occupés. Que serait-ce s'il fallait donner celle de l'interminable bavardage des dégustateurs littéraires qui, non contens, véritables gastronomes de la république des lettres, de vous faire voluptueusement, il est vrai, mais quelquefois aussi très dédaigneusement, et par conséquent très fastidieusement, le récit de leurs sensations intellectuelles, ont la folie de combattre celles des autres, ou de vous mettre sous les yeux ce qu'ils ont trouvé de mauvais? Aussi sages à peu près que le seraient sept personnages qui, les yeux recouverts chacun de lunettes de l'une des couleurs de l'Iris, se disputeraient pour démontrer que la couleur générale, la couleur naturelle, est

celle du verre qui leur transmet les objets : ce petit groupe est, soit dit en passant, l'image de toutes les sociétés, de toutes les réunions possibles d'hommes de parti. Les lunettes de la vérité sont *incolores*, transparentes, sans taches, elles font voir les êtres tels qu'ils sont avec leurs couleurs naturelles, leurs bonnes et mauvaises qualités, leurs formes agréables ou repoussantes; mais que disons-nous, lunettes de la vérité? Ce sont ses rayons mêmes émanés de l'œil de Dieu.

Pour nous, votre Cicérone dans les très vastes domaines de l'*Eloquence*, nous ne poserons sur nos yeux que ces lunettes de la vérité, ne vous répondant pas toutefois qu'il n'y ait dans notre cristallin une teinte particulière qui colorera ses rayons, ou, les décomposant en couleurs primitives, ne reçoive telle ou telle couleur, de préférence le bleu, par exemple, cette couleur du ciel; mais ce sera malgré nous, puisque, sincères amis de la paix, de la vérité, nous n'avons en dernier résultat d'autre but que de vous conduire par un chemin semé des fleurs de la rhétorique et de la poésie, dirigé par les Muses et les Belles-Lettres à ce ciel dont le bleu d'azur fait étinceler à vos yeux les divins séjours qui vous attendent. Si vous avez la vue intellectuelle très nette et très pure, vous écarterez aisément cette teinte, et même les nuages que les préjugés, l'erreur, la déraison même pourront y répandre : du moins comptez sur notre bonne intention, notre bonne foi, principalement sur notre ardent désir de vous rendre heureux, sur cette terre, par l'inspiration de la vertu, sœur de la raison, et seul but de l'*Eloquence* digne de ce nom.

Sans doute vous ne serez pas étonné de nous voir recourir d'abord à notre créateur, à nos auxiliaires, le génie ou l'étude, le bon sens, le bon goût et l'ordre : certes, ils ne sont pas de trop, et l'absence de l'un d'eux nous effraierait. Ce sont les souverains et les ministres, les bras de l'*Eloquence*, car, nouveau Briarée, cette déité peut ébranler la terre : comme lui, elle a cent yeux, parce qu'il faut qu'elle ait tout vu; cent oreilles, parce qu'il faut qu'elle ait tout entendu; puis une seule bouche, d'or, il est vrai, mais tour à tour douce, séduisante comme celle des syrènes, ou retentissante comme celle des autans ou des tonnerres; car, vous le savez, l'*Eloquence* a sa foudre comme Jupiter, dont elle est la rivale; et son grand art, répétons-le, se réduit à l'association intime, forte, déterminante, de l'idée de tel ou tel avantage à telle ou telle opinion, tel sentiment : en deux mots, être éloquent, c'est associer habilement et durablement des idées; et si vous doutiez encore de cette vérité, l'un de nos plus grands orateurs vous l'a démontrée en d'autres termes.

« L'orateur doit employer tout son art pour s'emparer de l'esprit de ses auditeurs *par une idée dominante, à laquelle ils, et lui-même, attachent celle de salut, de gloire, d'intérêt majeur, d'innocence, et surtout de félicité.* C'est à cette idée dominante que doivent se rapporter toutes les autres, comme tous les individus d'un arbre généalogique se rapportent à la souche, avec cette différence qu'elle ne

doit jamais disparaître, être éclipsée par elle, et finir par les effacer toutes. Sans cette idée, l'orateur aurait inutilement recours aux saillies séduisantes, aux amas de fleurs, à l'amplification, au retour des mêmes idées, au jeu de la phrase, aux déclamations bruyantes ou fleuries..... L'auditeur ne l'écoutera pas long-temps; il fera, comme l'orateur, des réflexions oiseuses sur chaque mot; il perdra sans cesse de vue le fil du discours, au milieu de ces écarts d'un rhéteur (d'un académicien) qui cherche à briller, tandis que son sujet languit; et, fatigué de cette surabondance de paroles, l'auditeur sentira mourir à chaque instant son attention épuisée. » Le cardinal MAURY. Vous voyez qu'être éloquent, c'est attacher, associer l'idée de salut et de bonheur à quelqu'idée dominante; vous voyez que l'*Eloquence* est l'art d'associer des idées, et que notre principe est réellement, en peu de mots, la clé de la littérature en général et de toutes ses parties.

Vous vous étonnez peut-être de nous entendre appeler le génie; l'étude, l'omniscience, une vaste mémoire, toutes les facultés intellectuelles en un mot, puis le sang-froid de la raison, uni à la plus grande chaleur du cœur, une patience inaltérable, jointe à la plus grande impétuosité possible de l'âme, sont toutes indispensables à l'*Eloquence :* cette exigeance vous étonne, égaré que vous êtes par ce faux axiome latin : *fiunt oratores, nascuntur poetæ,* on fait des orateurs, les poètes naissent, ou bien l'art fait les orateurs, la nature fait les poètes; mais c'est une antique sottise, passez-nous le terme: et d'abord, les qualités que vous venez de concéder à l'*Eloquence* constituent peut-être le génie; mais que répondre à cet autre axiome de Cicéron, si notre vieille mémoire ne nous trompe, *pectus est quod facit disertum,* c'est le cœur, c'est l'âme qui fait l'éloquent? Et le génie n'est-il pas la voix de l'âme, la voix du cœur? Or, peut-on nier que les quatre plus grands orateurs, Démosthènes et Cicéron, puis leurs ménechmes, Bossuet et Massillon, eussent du génie? ce serait délire.

Mais ce génie n'exclut pas l'étude; au contraire, il l'exige : nous venons de vous le démontrer, puisque l'*Eloquence* doit avoir l'omniscience. Après eux, nous invoquons le bon sens, la raison, le jugement, la logique naturelle, comme vous voudrez appeler cette faculté qui vous dit que deux et deux font quatre, et non pas cinq, ce dont des milliers de gens ne conviennent pas, non plus que, d'un point à un autre, la ligne droite soit la plus courte : la tête sur le billot, ils n'en conviendraient pas : laissez-les penser à leur guise; on ne réforme pas, on ne change pas les têtes en les frappant à coups de sabre, non plus qu'en les coupant à coups de guillotine; et vous, qui voulez être éloquent, humainement parlant, vous aurez recours à notre auxiliaire, à la logique du bon sens, et vous suivrez l'exemple du plus grand des orateurs, de Démosthènes, qui, dit le prétendu Quintilien moderne, se sert de l'*Eloquence* comme d'une massue : terme qui prouve que ce dissertateur n'avait pas une idée nette de l'*Eloquence,* car la massue, le sabre et le couperet de la guillotine

sont des instrumens de violence, et l'*Eloquence* est trop divine pour employer de tels instrumens, pour faire usage d'autre chose que de la force, qui certes est bien différente : la violence irrite les esprits, mais la force les entraîne. L'*Eloquence*, qui sait tout, dicta ces réflexions au militaire philosophe Lloyd : « L'homme n'a qu'une certaine mesure de patience; quand elle est épuisée, la force s'oppose à la violence, qui ne peut plus espérer l'impunité; le désespoir naît de l'oppression, et s'il est favorisé, même par les plus faibles moyens, et conduit par une sagesse ordinaire, il devient invincible. Tremblez donc sur ce trône où vous sommeillez, despotes qui ne connaissez point de lois, et songez que les effets du désespoir sont terribles! » Certes, voilà de l'*Eloquence*, mais vous n'y reconnaissez que le bras d'Hercule, et non pas cette massue despotique : même dans la main de l'orateur, elle ferait naître de l'oppression, le désespoir de l'esprit, qui, dans son indignation, repousserait l'évidence; il deviendrait invincible, ou se pétrifierait. Ainsi, rejetez la massue de La Harpe; contentez-vous de la règle, inflexible dans un sens, mais flexible dans un autre, du raisonnement, règle entourée de fleurs de rhétorique : car, vous le savez, on peut être souple dans un sens sans perdre sa rectitude de l'autre, comme l'est cette règle plate, large et souple, dont MM. les artistes caressent, en riant ou non, les épaules de leurs amis, et c'est là ce que doit être l'*Eloquence*. Elle s'insinue, par ses ondulations serpentines, puis, se retournant tout à coup, elle redresse l'esprit dans lequel elle a su pénétrer, comme le faisait Démosthènes, qui sait donner à la logique oratoire, inflexible dans un sens et flexible dans un autre, les mouvemens nécessaires. Les Athéniens lui avaient, dans leur admiration reconnaissante, décerné une couronne; Eschine, son rival, la lui disputait, armé du texte de la loi, qui défendait de couronner un comptable, et Démosthènes l'était, disait-il; donc ce front glorieux ne pouvait être ombragé par les feuilles du chêne civique sans faire rougir la loi par cette violation. Démosthènes dit, par la bouche de La Harpe, écho lui-même de quelque vieux traducteur qu'il modernise, car Geoffroy lui reproche de n'avoir pas su le grec, et d'avoir parlé de sa littérature; comme Ginguené lui reproche l'ambitieux projet d'un Cours de littérature étrangère, quoiqu'il ne sût que le latin et le français, si toutefois on peut le savoir parfaitement. Revenons à Démosthènes, qui, pour nous, du moins, et sans doute pour les susceptibles Athéniens, savait très bien sa langue maternelle, savoir indispensable à tout orateur qui l'emploie, soit dit en passant, à tel et tel qui législativement écorcha notre langue avant de nous écorcher.

« Si je passe sous silence la plus grande partie de ce que j'ai fait pour le bien de la république dans les différentes fonctions qu'elle m'a confiées, c'est parce que ma conscience m'assure de la vôtre, et pour en venir plutôt aux lois que l'on prétend avoir été violées par le décret : Eschine a tellement embarrassé, obscurci tout ce qu'il a dit à ce sujet, que je ne crois pas que vous l'ayez compris mieux qu'il n'a pu se comprendre lui-même. A ses longues déclamations, je ré-

pondrai par une déclaration nette et précise. Il a cent fois répété que j'étais comptable : eh bien! je suis si loin de le nier, que, pendant ma vie entière, je me tiens votre comptable, ô mes concitoyens! de tout ce que j'aurai fait dans l'administration des affaires publiques! »

Certes, il n'y a point là de coups de massue, mais bien le bras herculéen d'une logique invincible, imprimant aux esprits, aux cœurs, aux âmes, le mouvement qu'il lui plaît. Aussi Démosthènes fut-il appelé l'orateur de la raison : il méritait ce titre, car sa logique, dit notre Quintilien, était également pressante dans le genre judiciaire et dans le délibératif. Pourquoi ne pas ajouter le démonstratif? car l'*Eloquence* les renferme tous trois, et Démosthènes excella dans tous les trois; toujours il alliait à la force du raisonnement les grâces du style : or, vous le savez, ces grâces, qui embellissent tout, sont les sœurs inséparables du bon goût; quelques-uns même disent qu'elles sont nées de son union avec la raison, et vous le croirez sans doute, car elles ont les qualités de l'une et de l'autre; vous ne concevez pas les grâces avec le mauvais goût et la folie.

Ce goût exquis, ces grâces, cette raison, règnent plus particulièrement encore dans tous les discours de Cicéron, l'élève et l'émule de Démosthènes. « Nul orateur n'a porté plus loin les charmes du style et le pathétique; il excelle surtout dans le pathétique touchant. » Il ne put y exceller sans le bon goût, car, vous l'avez éprouvé, l'admission d'un seul mot désagréable, par le mauvais goût, dans le morceau le plus pathétique, suffit pour appeler le rire du ridicule. Ainsi, dans la scène la plus pathétique de l'une des plus belles tragédies de Voltaire, tous les spectateurs passèrent subitement de l'émotion la plus profonde au rire inextinguible, parce qu'à cette exclamation, précédée de gestes trop touchans, attendu la proximité des personnages : « Zaïre! vous pleurez! » l'actrice répondit, assez haut pour être entendue : « Parbleu, je le crois bien! tu m'as fourré le doigt dans l'œil! » Certes, le contraste était trop violent pour que le goût ne fût pas offensé, puis le rire appelé; c'était l'ordre nécessaire des sensations entraînant celui des idées.

Voici donc l'ordre qui vient de se montrer à vous; il est l'un des ministres de l'*Eloquence* et de l'intérieur, car déjà il a divisé ces trois genres, et Cicéron, son interprète, admet une subdivision pour tous : le genre simple, le genre tempéré, le genre sublime (*voyez* ces mots), puis délibératif, démonstratif, judiciaire, entourés de nos créateurs et de nos auxiliaires, en y adjoignant le suppléant indispensable, l'étude. Pénétré des beautés de Démosthènes, de Cicéron, vous vous sentez la hardiesse de faire usage des quatre élémens : Cicéron vous offre un exemple très frappant, et le plus court possible, de la manière d'employer les faits avec force, précision et clarté dans ce récit. « Cependant était frappé de verges un citoyen romain! » Le latin ayant plus d'énergique gravité, nous devons le citer : « *Attamen cœdebatur virgis civis romanus!* » Mais, dites-vous, dégagé de toutes es circonstances, ce récit ne me frappe point; si vous voulez les ré-

tablir, ouvrez la collection des discours oratoires de Cicéron, et vous admirerez l'art avec lequel il emploie de même les trois autres élémens littéraires, les images, les pensées, les sentimens; nous vous laissons le plaisir de cette lecture, ce sont des chefs-d'œuvres que l'on ne peut, sans sacrilége, morceler par des citations, qui, d'ailleurs, alongeraient trop notre article, dont la vile prose contrasterait trop fortement à côté de ces sublimes beautés, autre motif pour aller en avant : mais si vous voulez vous figurer l'effet que produisit cette association de faits sur les Romains, supposez un orateur français s'écriant à la tribune, en parlant de plusieurs faits de notre révolution : *Attamen cædebantur cives gallici gladio gallico!*

Vous avez, grâces à Cicéron, les élémens et les auxiliaires; la nature vous a donné les créateurs, et vous vous croyez assez fort pour marcher dans la carrière de l'*Eloquence :* non! ne vous hasardez pas encore; il n'y suffit pas de quelques bonds, de quelques élans pour la parcourir avec succès : ils donnent à la marche un caractère plus frappant, il est vrai; par eux l'orateur se fait remarquer, un moment du moins, mais il s'attirerait le ridicule, s'il venait tout à coup à tomber, ou seulement, plus faible, à ramper, à se traîner la tête basse : il faut que sa marche soit soutenue, son attitude toujours droite et noble, même en sa simplicité : la route est longue, ardue, glissante, bordée d'écueils et d'abîmes, peuplée d'échos qui répètent les fautes encore plus facilement que les beautés; pour vous soutenir sans translation, sans repos, sans fatigue, sans péril, vous n'aurez pas trop de nouveaux auxiliaires, les professeurs qui commentent, sans l'énoncer précisément, notre principe; puis vous ne devrez pas rejeter des élémens tout ordonnés de l'*Eloquence* toute faite dans ces exemples, car il ne vous est pas défendu de prendre, de suivre des modèles, même de les calquer, pourvu que vous n'offriez pas les canevas tout nus du plagiat ou de la gravure, mais que vous y ajoutiez des ornemens, des accessoires, ou que vous enchâssiez si bien ceux que vous dérobez, qu'ils paraissent avoir, de toute éternité, rempli la place qu'ils occupent, comme dans le chef-d'œuvre de narration épique, le combat de d'Ailly, que vous savez par cœur, sans doute, et qu'il faut, quittant tout et notre bavardage même, apprendre, si vous ne le savez pas. Voici le morceau, imité, pris de l'antiquité :

Enfin le vieux d'Ailly, par un coup malheureux,
Fait tomber à ses pieds ce guerrier généreux :
Ses yeux sont pour jamais fermés à la lumière;
Son casque, auprès de lui, roule sur la poussière.
D'Ailly voit son visage : ô désespoir! ô cris!
Il le voit, il l'embrasse, hélas! c'était son fils!

. . . .

Il déteste à jamais sa coupable victoire,
Il renonce à la cour, aux humains, à la gloire,
Et se fuyant lui-même au milieu des déserts,
Il va cacher sa peine au bout de l'univers.
Là, soit que le soleil rendît le jour au monde,
Soit qu'il finît sa course au vaste sein de l'onde,
Sa voix faisait redire aux échos attendris
Le nom, le triste nom de son malheureux fils!

Le nom, le triste nom de son malheureux fils, c'est la traduction simple du *nomen, triste nomen miserabilis Iuli!* A l'œil on reconnaît l'imitation sans savoir le latin. Imitez hardiment l'exemple de Voltaire, qui, si riche par lui-même, n'hésite pas à prendre son bien partout où il le trouve, parce que ces détails, ces traits de génie, sont en communauté parmi les grands hommes; chacun y apporte son tribut et prend celui des autres : mais remarquez qu'il y a contribution mutuelle, et que, si vous n'apportez rien à la masse, vous ferez crier sur vous au larron, à moins que vous ne métamorphosiez adroitement votre larcin, ou ne le placiez si bien que l'on ne puisse vous blâmer. Nous vous révélons ici encore l'un des arcanes de l'Art d'écrire, de l'art oratoire. Votre omniscience, votre mémoire universelle, vous fourniront, dans la poésie, soit ancienne, soit moderne, des analogues que vous remettrez habilement en belle prose, l'adaptant à votre sujet, et les poètes n'auront rien à vous dire, puisqu'eux-mêmes empruntent à la prose, voix de la nature, ses passages les plus éloquens, qu'ils revêtissent des formes nobles, gracieuses, imposantes ou légères de la poésie. Pour appuyer notre proposition, et prouver la bonté de notre secret, nous vous citerons des remontrances faites au roi par le parlement de Rouen, donnant sa démission, en 1778. Elles n'étaient, dit un mémorialiste, que la paraphrase de ce fameux vers :

L'injustice, à la fin, produit l'indépendance!

Mais n'enchâssez pas un diamant, une perle évidemment dérobée, dans votre modeste chapelet, sans les retailler, les repolir; on vous rirait au nez : mieux vaudrait y pendre une tête de mort en ivoire, pour réfléchir sur la vanité des vanités de votre esprit, que vous éclairerez en écoutant les maîtres, dont il est temps d'analyser les leçons.

Lysias, l'un de ces inconnus qu'exhausse un moment l'érudition, mais dont l'histoire dit à peine un mot, fut celui qui, le premier, recueillit les lois de l'*Eloquence*, dont la nature avait donné les premières leçons.

Après lui, Platon exigea de l'orateur la subtilité des dialecticiens, la science des philosophes, la diction, du moins approchée des poètes, la voix et les gestes des grands acteurs. Platon idéa l'orateur.

Le bon goût et le bon sens vous défendent de prendre cela tout au pied de la lettre, et surtout en France, du moins, point de subtilité dialecticienne; vous seriez, sinon moqué, du moins incompris, mot moins long qu'incompréhensible. La franchise convient aux Francs, et la duplicité s'attire leur mépris.

Aristote le divin, pour lequel on a rompu tant de lances et versé tant de larmes et de sang, car notre chère nation a l'humeur disputante et militante ; il lui suffit du plus petit théâtre et du plus mince sujet; or, pour le grand Aristote, quel Français ne se serait pas fait sabrer! Aristote donc dit, comme Platon, que la philosophie est le guide secret de l'esprit dans tous les arts. « Il creusa, dit Voltaire,



les sources de l'*Eloquence* dans son livre de la rhétorique (creuser des sources dans un livre!) il fit voir que la dialectique (disons mieux la logique, l'art de raisonner) est le fondement de l'art de persuader, et qu'être éloquent, c'est savoir prouver. » Tout cela peut être bon : dans ce système, nul orateur plus éloquent que le mathématicien, qui vous prouve que les deux côtés d'un triangle sont plus grands que le troisième; nul que l'algébriste, qui vous démontre que $a+b-b=a$. Aristote et Voltaire n'auraient-ils pas, avec toutes leurs distinctions, été mis *à quia* par cette jolie femme qui s'écriait: « Je n'aime pas que l'on me prouve; » mais elle était loin de repousser les émotions; elle les aimait, comme font toutes les dames, et nous tous aussi, quoique du sexe fort. Ainsi, veuillez ajouter à l'art de prouver l'art d'émouvoir, pour ne pas couper un bras à l'*Eloquence*, peut-être même le bras droit.

L'une des adresses trop peu connues de l'*Eloquence* est de ne pas trop prouver, ou du moins de se contenter de faire entrevoir ou deviner les preuves par les auditeurs, pour ménager leur amour-propre, surtout en France; et chaque jour on est choqué de la maladresse d'orateurs qui ne peuvent abandonner une proposition sans l'avoir étayée de toutes les preuves imaginables : il semble voir un mât de navire assuré contre le choc de la tempête par des cordages attachés à tous les points des bords; mais l'orateur ne doit pas oublier que l'homme se plaît à soutenir ce qui penche, à défendre ce que l'on attaque; nous sommes tous un peu comme don Quichotte, et c'est un charme pour nous de tendre les bras pour soulager la faiblesse, de trouver des raisonnemens pour défendre une proposition. Souvent même nous l'adoptons contre notre gré, par cela seul que nous l'avons démontrée. L'orateur doit donc, comme l'auteur, laisser une partie de son ouvrage à faire aux auditeurs, comme aux lecteurs, et telle preuve assez faible d'ailleurs qu'il n'aura fait qu'indiquer sans développemens sera celle qui frappera davantage les esprits de certains juges, par cela seulement qu'ils l'auront complétée dans leur tête. Les anciens, et surtout Cicéron, firent dans ce système un grand usage de la prétérition (*voyez* Rhétorique), répétant souvent : « Je ne dirai pas, je ne vous parlerai pas, » ou « que vous dirai-je? » etc, etc.

Nous l'avons dit (deuxième partie), nous ne cesserons de le répéter, nous sommes, en général, très mal habiles dans l'art de jouer de l'instrument intellectuel, dont nous connaissons mal le mécanisme, les mouvemens et les ressorts; les anciens, et particulièrement Cicéron, étaient bien plus avancés dans cet art, que nous ne pouvons acquérir que par deux moyens : l'étude de l'homme dans les autres et dans nous-mêmes surtout, et par la lecture réfléchie, comparée, des grands orateurs, Démosthènes, Eschine, Cicéron, Massillon, Bossuet, etc., etc. Songez que celui qui sait jouer de cet instrument intellectuel, et mettre le plus grand nombre d'accords avec le sien est une puissance, et peut devenir le bienfaiteur de l'humanité. Voyez ce qu'ont pu faire Moïse, Jésus-Christ, Mahomet et beaucoup d'autres, enfin Napoléon, qui possédait au suprême degré l'art de manier

les esprits. L'orateur est comme le musicien habile, qui peut composer, exécuter des airs si chantans et si dansans, qu'il en imprime le mouvement aux plus graves personnages, et les oblige à répéter son air, à danser son menuet d'*exaudet*.

Cet étang
Qui s'etend
Dans la plaine,
Répète au sein de ses eaux
Ces verdoyans ormeaux
Où le pampre s'enchaîne.
Un ciel pur,
Un azur
Sans nuages
Vivement s'y réfléchit,
Le tableau s'embellit
D'images.

Mais tandis que l'on admire
Cette onde où le ciel se mire,
Un zéphyr
Vient ternir
La surface
De la glace.
D'un souffle il confond les traits,
Détruit tous les effets;
L'éclat de tant d'objets
S'efface.

Un désir,
Un soupir,
O ma fille!
Peut ainsi troubler un cœur
Où se peint la candeur,
Où la sagesse brille.
Le repos
Sur ces eaux
Peut renaître;
Mais il se perd sans retour
Dans un cœur où l'amour
Est maître. FAVART.

Si vous savez l'air, vous avez dansé malgré vous, mis en mouvement par la musique, dont l'*Eloquence* est souvent plus puissante que celle des paroles, à moins que l'orateur n'emprunte son secours avec habileté (*voyez* HARMONIE). C'est un avantage pour votre Cicérone, parce que l'exercice du corps étant, soit dit en passant, le meilleur moyen de délasser l'esprit, vous reviendrez, plus dispos, aux leçons de nos maîtres, à Quintilien, auquel nous nous arrêtons précisément, parce qu'il est le dernier dans l'ordre chronologique parmi les Romains, pour éviter les répétitions: mais, comme l'une des premières choses exigées par les professeurs est que l'orateur inspire la confiance, sentiment qui ne se commande pas, mais se donne par l'exemple ou la connaissance du personnage, nous allons vous donner une idée de ce maître, vous citant, afin d'accroître vos richesses, ce qu'en dit un étranger, Guthrie : serait-ce le géographe? nous l'ignorons; mais n'importe, l'instrument intellectuel s'applique à tout; l'essen-

tiel est qu'il soit bon ; or, celui d'un bon géographe doit être tel, témoin celui de M. Malte-Brun, qui politique, qui *littérature* aussi bien qu'il *géographise, statistise* ou bien *économise*. Le parallèle que fait Guthrie des deux orateurs, contenant des préceptes, nous devons le copier à notre manière.

« Cicéron frappe par son air majestueux, sa sagesse et sa dignité; Quintilien séduit par sa beauté, sa régularité, son industrie : il est moins sublime, mais il est plus élégant; il commande avec moins d'empire, mais il est plus séduisant. Cicéron est instructif; Quintilien joint à l'instruction l'affabilité; si son génie le rend inférieur à Cicéron, il devient son égal par sa capacité, son supérieur par l'expérience. Le style de Cicéron est clair, abondant, pathétique; celui de Quintilien est fort, concis, expressif. Cicéron ordonne mieux son sujet; Quintilien le distribue mieux..... Cicéron fait naître de fortes idées, donne de l'élévation à l'esprit, mais Quintilien le dirige. Le consul l'emporte seul sur Quintilien par le majestueux, le sublime; le rhéteur l'emporte seul sur le consul par les grâces; on ne peut lui résister, mais on aurait honte de ne pas penser comme son prédécesseur. Quintilien est plus naturel. Il avait d'autres avantages sur Cicéron : il était riche, libre, tranquille, il pouvait se livrer tout entier à l'étude (qui supplée au génie). Cicéron, toujours frappé de ces mots : « Que les consuls veillent à ce que la république ne reçoive quelque détriment! » Cicéron, poursuivi par les ennemis de l'état, devenus les siens, jouissait à la dérobée de quelques instans de tranquille repos.

» Quintilien pouvait puiser dans les sources les plus pures de la véritable *Eloquence;* il avait pour modèles Virgile, Horace (car les poètes, vous le voyez, sont des modèles d'*Eloquence*), Tite-Live et Cicéron lui-même, qui n'avait pas joui de leurs chefs-d'œuvres (encore dans le futur contingent libre de la Providence).

» Enfin (et remarquez bien ces observations, très neuves et très justes, en général, qui reviennent à notre fameux *ut pictura poesis*), la peinture étant parvenue, sous Quintilien, au degré de perfection qu'elle n'avait pas sous Cicéron, il put emprunter de cet art la grâce de ses discours, comme il avait emprunté les ornemens de la poésie. Curieux observateur de la nature (que vous ne devez jamais vous lasser d'étudier), ainsi que de l'art, il profitait de leurs grâces et de leurs charmes. Un joli paysage, un champ orné de fleurs, le murmure des ondes, le gazouillement des oiseaux, le grondement du tonnerre et des torrens, devenaient pour lui des modèles..... »

Vous voyez qu'il est très utile de faire avec nous des excursions dans les littératures étrangères; vous y découvrirez des trésors inconnus, insoupçonnés. En général, retenez cette observation : Lire, entendre des étrangers, c'est placer sur vos yeux des verres qui vous découvrent, vous agrandissent le monde, vous montrent les objets sous des faces nouvelles, vous font anticiper sur les plaisirs du ciel, où vous verrez la création tout entière, si vos bonnes actions vous ont mérité cet ineffable plaisir. »

Imitez donc Quintilien, il est l'homme de l'art, il vous révèle ses secrets. Vous n'imaginiez pas qu'un orateur dût aller au muséum admirer les tableaux; nous ajouterons qu'il doit aller au spectacle, et puis sortir des villes sur les pas de Quintilien, qui fut aussi l'homme de la nature, qu'il aimait; sans elle, l'art est impuissant; la nature, comme on l'a dit, fournit toujours l'étoffe, que l'art s'amuse à broder; sans elle, l'art ne peut que dessiner sur le sable, ou peindre sur des toiles d'araignée.

A présent que Quintilien, dont le nom seul dut, par tradition, vous inspirer la confiance, vous est bien connu, voulez-vous l'écouter? Voici l'analyse de l'analyse de ses Institutions oratoires, par La Harpe, car nous ne pouvons, comme le dit chimiquement Marmontel, vous donner que de l'élixir, il est vrai, délayé dans notre bavardage, pour qu'il ne vous monte pas à la tête.

« Il n'y a pas de défaut qui ne se rapproche de quelques qualités, (comme il n'y a pas de vertu qui n'ait pour extrême ou pour contraste quelque vice); rien de plus facile que de prendre le mérite pour la hardiesse, la diffusion pour l'abondance, l'impudence pour une noble liberté..... Celui qui ne connaît aucune mesure dans ses discours peut quelquefois toucher à la grandeur, au sublime, mais plus souvent il s'égare. Celui qui dit tout peut, par momens, paraître abondant; mais l'homme habile seul ne dit que ce qu'il faut (tout ce qu'il faut, et comme il faut): les pensées saillantes brillent comme les éclairs dans les ténèbres; l'art ôte à la composition sa rudesse, comme la lime au fer qu'elle façonne et polit, et la principale qualité de l'orateur est le jugement. Je lui recommande avant tout deux choses : la bienséance (que le bon sens et le goût seuls peuvent indiquer) et l'utilité..... Que les jeunes gens se gardent bien de prétendre savoir tout..... L'art de parler demande un grand travail, une étude continuelle, une longue expérience, beaucoup d'exercice, une prudence consommée, une tête saine et toujours présente, avec un cœur. *Pectus est quod facit disertum :* le cœur fait l'orateur! »

Les autres préceptes sont particuliers aux diverses parties de la rhétorique, et vous les trouverez à leurs noms, car tous les professeurs modernes n'ont pu que répéter ce qu'avait dit Quintilien, avant lui Cicéron, dans son livre intitulé de l'Orateur (*voyez* ce mot, et tous ceux qui ont rapport à l'*Eloquence*.) Notre plan ne nous permet pas les plagiats, les longues transcriptions dont on grossit les cours et les élémens de littérature, pour revendre au public instruit ce qu'il a payé trois ou quatre fois. Si toutes les sciences étaient traitées aussi longuement, aussi diffusément, la vie de Mathusalem ne suffirait pas pour en avoir une notion indispensable à tout homme qui ne veut quitter le monde physique et moral, sublunaire, qu'après l'avoir connu, du moins autant qu'il est permis à l'homme.

Le Quintilien moderne délaie longuement ses pensées, ses sensations intellectuelles; il s'établit juge, et même censeur. Lisez-le, et les autres professeurs, si vous avez leurs œuvres et le loisir de dévorer de gros volumes, auxquels il vous fait ajouter beaucoup d'autres étran-

gers, auxquels nous avons l'audacieuse témérité de substituer, pour abréger, nos quatre auxiliaires, nos quatre élémens, mis en œuvre d'après notre grand principe de littérature, d'*Eloquence*, l'association de l'idée d'avantage à telle ou telle détermination; et si vous souriez à présent de notre présomption, de notre prétendue *systématisme*, encore quelques pages, une imposante autorité vous fera recourir à ce principe, énoncé dans d'autres termes, à nos auxiliaires, à nos élémens, posés en groupe sur un piédestal formé par les œuvres de Démosthènes, de Cicéron, de Bossuet, de Massillon, que vous lirez et relirez, tenant toujours à la main cette règle bien simple, mais applicable à tout, l'association des idées; et, pour réveiller votre attention, nous allons vous mettre en compagnie du plus aimable, du plus gai, du plus spirituel et du plus sensé, quand il le veut, de tous les professeurs, de Voltaire, dont le nom excite sans doute une agréable surprise; il dit :

« La nature rend les hommes éloquens dans les grands intérêts, les grandes passions, » mais ils ne sont éloquens orateurs que pour eux-mêmes. Pour être orateurs, ajoutez : il faut qu'ils puissent être éloquens pour autrui; qu'ils épousent ses intérêts, s'animent de ses passions; il faut qu'ils aient un cœur sensible, une imagination vive. C'est le cœur qui rend éloquent. Le maître cite quelques traits d'*Eloquence* naturelle, puis il ajoute : « La nature fait donc l'*Eloquence;* et si l'on a dit que les orateurs se forment, c'est quand l'*Eloquence* a été forcée d'étudier la loi, le génie des juges et la méthode des temps; la nature seule n'est éloquente que par élans : les préceptes sont venus après la nature. »

Le malin se moque ensuite du bonhomme Rollin, qui dit : « Le tempéré est une belle rivière surchargée de vertes forêts des deux côtés; le simple une table servie proprement, dont tous les mets sont d'un goût excellent, et dont on bannit tout raffinement; le sublime foudroie, c'est un fleuve impétueux qui renverse tout ce qui lui résiste. »

Certes, le professeur fait un étrange abus des images, qu'il confond pêle-mêle : une rivière, des forêts, une table, des mets, la foudre, un torrent, ne se peuvent unir dans l'imagination; c'est une vicieuse association d'images, et vous voyez que les plus habiles font de lourdes fautes. Voltaire vous dit plus clairement : « L'*Eloquence* simple est celle qui a des choses simples à exposer; la clarté, l'élégance sont tout ce qui lui convient. » Et, pour donner une idée précise du simple, il cite le trait d'un avocat, homme de sens, qui, surpris de ce que son adversaire parlait de la prise de Troie, du fleuve qui baignait ses murs, dit, pour reprendre les qualités de son client : « La cour observera que ma partie ne s'appelle pas Scamandre, mais Michaut. »

« Le genre tempéré est celui de ces discours d'appareil (ou d'apparat), de ces complimens étudiés, dans lesquels il faut couvrir de fleurs la futilité de la matière et la nullité du sujet.

» Le genre sublime ne peut regarder que de puissans intérêts,

donna des coups de poings et les assomma. Puissent l'aisance, l'éducation générale et l'*Eloquence* patriotique fondre toutes ces classes en une seule nation, en leur persuadant que leur intérêt le plus cher leur recommande l'union : le clergé, la noblesse, le tiers-état, le peuple, ont tour à tour été victimes; mais on n'écrase, on ne tue pas une nation! En trois mots, la persuasion ajoute un sentiment actif à la conviction : celle-ci resterait inerte, la persuasion lui donne le mouvement; c'est le *surge et ambula!* levez-vous et marchez! Mais, hélas! le sommeil, la volupté ne vous ont-ils pas cent fois persuadé de rester couché, quoique la raison, l'honneur vous aient convaincu de la nécessité de vous lever?

Le professeur oublie lui-même sa définition, en disant : « Il y a dans toutes les langues une infinité de morceaux très éloquens qui ne prouvent et par conséquent ne persuadent rien, mais qui sont éloquens, par cela seul qu'ils émeuvent puissamment celui qui les entend ou qui les lit. » Le mot persuader est évidemment mal mis ici pour convaincre; car cette volupté très éloquente qui vous entoure de ses bras caressans vous persuade de ne pas la quitter, quoique vous soyez bien convaincu des torts que vous avez en ne la fuyant pas : mais il y a deux hommes en vous, ou seulement deux êtres : l'esprit, pour la conviction inactive, inerte, et la persuasion pour l'âme, le cœur, qui dirigent les actions.

D'Alembert ajoute : « J'appelle l'*Eloquence* un talent, et non pas un art, parce que l'art s'acquiert par l'étude et l'exercice, et l'*Eloquence* est un don de la nature. » Il nous faudrait un mot composé pour exprimer l'union de la nature et l'art indispensables à l'orateur; forgeons ce mot : *natur'art;* cela ressemble fort au vinaigre *surard,* mais peut-être nos descendans, moins délicats, s'en accommoderont-ils, comme ils reconnaîtront que les règles et l'art sont nécessaires pour diriger la nature, élaguer son luxe surabondant, sa luxuriance sororiante; aussi ne devez-vous pas écouter le professeur, lorsqu'il dit : « En un mot, sentez vivement, et dites tout ce que vous voudrez; voilà toutes les règles de l'*Eloquence* proprement dite. » D'après cette hérésie, ce serait dans le genre romantique que vous devriez chercher les modèles de l'*Eloquence;* mais ne désespérez point de son triomphe, ô vous ses zélés partisans! Vous avez entendu la tribune tour à tour bruyante de vigoureuses philippiques, puis comme assourdie par de doucereuses homélies; un jour elle tremblera, remuée par les gestes et la voix de l'*Eloquence* convulsionnaire, ou bien elle s'assoupira mélancoliquement avec le romantique, qui réunit ces deux extrêmes. D'après cette hérésie, vous pourriez, si vous avez une tête picarde, bretonne ou méridionale (d'en bas), une langue d'*oil* ou d'*oc,* dire hardiment beaucoup de folies, inspirées par cette émotion vive, ordinaire à l'intérêt irrité, plus encore à l'esprit de parti contrarié; notre tribune en a souvent publié. Vous sauteriez au-delà du but en prenant un élan trop fort : ne croyez donc pas qu'une sensibilité rare et exquise, dont le fruit (ou l'effet) est un sentiment profond, vous rende l'art inutile, pour en pénétrer les autres : vous pourrez

l'imprimer momentanément; mais un sophiste astucieux l'aura bientôt effacée, même par une seule plaisanterie.

L'imagination seule peut vous fournir de ces mouvemens oratoires qui frappent l'âme des auditeurs; mais il faut que ce mouvement, cette impulsion soient continus, et sans l'art vous ne les soutiendrez pas. Ainsi ce n'est point assez, pour être orateur éloquent, pour pouvoir se passer des règles, de *sentir vivement;* il faut encore *voir* clair avec les yeux du génie, qui saisit les objets sous toutes leurs faces, avec leurs convéniens et leurs inconvéniens; il faut *raisonner juste, logiquement,* avec une tête newtonienne ou lockéenne; il faut *savoir* tout et le *dire* bien : voilà les cinq verbes et les trois adverbes qui servent de base à la statue de l'*Eloquence;* les maîtres ne vous le disaient point, mais vous devez le conclure de la réunion de leurs leçons.

D'Alembert se résume en disant : « On ne peut toucher sans être touché (persuadé sans être persuadé); on ne peut convaincre sans être convaincu. » On pourrait nier la proposition, puisque des orateurs, en traitant du plus grand intérêt possible, ont dit : « Faites ce que nous vous disons, et non pas ce que nous faisons! » Mais admettons le précepte bon en lui-même. Pour obtenir cette conviction, il faut de la réflexion, et l'art est son fils; il est né de la nature et du bon sens, qui vous dit, par la bouche du professeur : « On ne peut réellement convaincre sans être convaincu soi-même. » La conviction réelle est la suite de l'évidence; on ne peut donner l'évidence aux autres quand on ne l'a pas. La conviction a un accent auquel les hommes ne se méprennent jamais; la vérité, la lumière transpirent par tous les pores de l'orateur convaincu, mais l'erreur et ses fausses clartés laissent de larges taches obscures qui troublent les esprits. » On pourrait encore distinguer ici l'*Eloquence* de la conviction, de l'*Eloquence* de l'intérêt, qui la combat en étouffant la voix de la conscience, et les faits ne nous manqueraient pas : il suffira de nommer Mirabeau..... les morts étant justiciables de la postérité; mais abrégeons, cher lecteur, vous achèverez l'alinéa.

C'est à regret que nous combattons le professeur en le quittant; mais il nous est impossible de laisser passer ce que nous croyons une erreur. « Nul discours n'est éloquent, dit-il, s'il n'élève l'âme. » Il oublie tout ce qu'il vient de prouver : hélas! toutes les passions qui dégradent l'âme n'ont-elles pas le discours trop éloquent? Voyons si nous trouverons dans Marmontel un professeur plus raisonnable. Sa main vous offre, pour réconforter votre esprit fatigué, cet élixir dont nous vous avons parlé, « l'*Eloquence* poétique qui, dit-il, est l'élixir de l'*Eloquence* oratoire. » Nous croyons qu'il est plutôt, dans cet exemple, du genre simple, tempéré, quoique sublime, démonstratif, délibératif, et même judiciaire, car il réunit tout : il plaide la cause de l'âme, de l'immortalité contre le néant, de Dieu contre l'athéisme; c'est un éphémère qui se croit un homme des anciens jours, ou bien un ancien du jour; il parle, avant la nuit éternelle pour lui, à ses amis, à sa postérité. Vous ne donnerez pas à ce

qu'il dit, le nom d'élixir qui brûle la bouche et l'estomac, attaque les nerfs, embrase le sang, volcanise la cervelle, et rend fou; mais, plutôt, de vin généreux, ou bien de restaurant, de consommé, si l'*Eloquence* doit emprunter *marmontèliquement* ses comparaisons à la médecine, à la gastronomie: mais écoutons la véritable philosophie, parlant avec *Eloquence* en vile prose, sans *élixir*, par la bouche d'un insecte, d'un moucheron qui se noierait, serait dissous dans l'une de ses gouttes.

« La plus longue vie doit avoir une fin : le terme de la mienne est arrivé; je ne la regrette point, puisque pour moi il n'y a plus rien de nouveau sous le soleil. Les révolutions et les calamités qui ont désolé mon pays, mes malheurs personnels, m'ont appris cette grande vérité : nul bonheur placé dans les choses qui ne dépendent pas de nous ne peut être certain ni durable.

« J'ai vécu dans les premiers âges avec des insectes d'une taille plus élevée, d'une constitution plus robuste, d'une plus grande sagesse qu'aucun de ceux de la génération actuelle. Je vous conjure de croire à mes dernières paroles, quand je vous atteste que j'ai vu fixé, jadis au milieu du ciel, et lançant sur nous ses rayons ardens et directs, ce même soleil qui se plonge lentement dans les ondes. La lune alors était plus vivement éclairée, plus brillante, l'air était plus chaud, et nos ancêtres plus sobres et plus calmes.

» Si mes sens sont affaiblis, ma mémoire ne l'est pas, mes regards ont suivi le mouvement de cet astre glorieux. Je l'ai vu sortir et s'élever de la cime des montagnes, puis s'élancer dans l'immensité des cieux; je l'ai vu les parcourir en augmentant sans cesse et d'ardeur et d'éclat; vous n'auriez pu les supporter, et depuis je l'ai vu s'abaisser en s'éteignant. Je prévois que la nature va bientôt périr avec lui, et que les ténèbres vont ensevelir la terre pour des heures entières.

» Hélas! mes amis, combien ne m'étais-je pas flatté de la trompeuse espérance de toujours habiter cette terre qui disparaît! Quelle était ma confiance dans ces membres, ces ailes usées par le Temps! Mais n'ai-je point assez vécu pour la nature et pour la gloire? Aucun de ceux qui vivront après moi ne jouira de ce bonheur dans le siècle de ténèbres et de décadence qui commence au moment où je finis sans regret. » *Imité de* Cicéron.

Nous vous laissons méditer sur cette allégorie, très éloquente, très poétique sans *élixir*, et nous continuons. « Cette *Eloquence* poétique procure le plaisir que nous avons *à* inspirer nos sentimens, *à* persuader nos opinions, *à* répandre nos lumières, *à* multiplier ainsi notre âme. » Nous dirions à persuader les cœurs, convaincre les esprits, car le maître ajoute durement, en se contredisant: « Il y a un procédé que la philosophie ne connaît pas, que l'*Eloquence* ne devrait pas connaître, et dans lequel la poésie excelle; c'est l'art de la séduction, l'art de frapper l'âme du côté sensible (en a-t-elle un qui ne le soit pas? séduit-on en frappant? frappe-t-on pour séduire?) de l'intéresser à croire ce qu'on veut lui persuader, et de lui inspirer,

pour le sentiment ou l'opinion qu'on lui propose, un penchant qui donne à la vraisemblance tout le poids de la vérité. (Quel dur galimatias! inspirer un penchant! un penchant qui donne un poids!) On sent combien cette *Eloquence* insinuante ou passionnée est essentielle à la poésie, qui n'est que feinte et illusion. C'est peu de se répandre dans le style poétique comme un feu élémentaire, elle s'y rassemble quelquefois en un foyer lumineux et brûlant, d'où elle écarte, comme autant de nuages, les ornemens qui l'obscurciraient, puissante de sa chaleur et brillante de sa lumière : alors la poésie n'est plus que l'*Eloquence* même dans toute sa force et avec tous ses artifices! » Bon sens et bon goût, vous avez cruellement abandonné notre professeur à son pathos chéri! Comment concilier ces réflexions avec cette conclusion, copiée de Cicéron, de Quintilien, qui jamais ne pensèrent à se dire poètes? « Toute la théorie de l'*Eloquence* poétique se réduit donc à bien savoir quel est celui qui parle, quels sont ceux qui l'écoutent, ce qu'on veut que l'on persuade aux autres, et de régler, sur ces rapports, le langage qu'on lui fait tenir. » Rien de plus juste, mais quel poète digne de ce nom voudrait porter ces chaînes? N'est-ce point un simple précepte de l'*Eloquence* oratoire toute pure, et même dans le genre judiciaire, très anti-poétique, et se gardant bien de boire de l'élixir avant de se présenter au barreau, qui, de notre temps, du moins, n'admettait même pas les verres d'eau sucrée de la tribune ou du banc ministériel, préférant à l'élixir de l'*Eloquence* celui de longue vie? Votre esprit fatigué peut-être, trouvera-t-il de l'élixir confortatif dans cette comparaison de Quintilien? « Si Praxitèle avait tiré une belle statue d'une meule de moulin, je préférerais à sa statue un bloc de Paros tout brut; mais que de ce même marbre de Paros Praxitèle ait fait une statue, la richesse de la matière acquerra-t-elle à mes yeux un nouveau prix de l'habileté de l'artiste? oui, parce que l'art et la nature concourent à le lui donner. » Cette comparaison, aussi ingénieuse que décisive, dit M. Amar, résout la question : l'art fait-il plus à l'*Eloquence* que la nature? Selon nous, il la laisse indécise, car il n'est pas un homme de sens qui ne préférât une belle statue de grès au bloc de marbre de Paros. La statue est fille de l'art; le bloc est l'enfant de la nature qui, même dans la seconde image, cède encore la palme à l'art, car une vilaine statue gothique, fût-elle de marbre de Paros, fût-elle d'or, de diamans, comme ces madones informes d'Italie, vous déplairait, tandis que, du moins sous le rapport du travail, de l'art, dont il est question ici, non de la matière, vous seriez enchanté d'avoir le simple plâtre de la Vénus de Médicis, ou la statue, le buste, ne fût-il qu'en terre cuite, mais ressemblant, de l'objet de vos amours. Il était donc facile de raisonner mieux, à notre avis, que les deux professeurs et d'offrir une comparaison plus juste, plus frappante, de l'union de l'art à la nature, dans un bouquet de fleurs qui se prêtent leurs grâces l'une à l'autre pour former un groupe enchanteur : ici la nature reprendrait la supériorité qu'elle doit avoir dans toutes les *Eloquences* et tous leurs genres.

Puisque nos professeurs français nous égarent quelquefois, consultons un étranger. Nous vous l'avons dit, consulter un étranger, c'est étendre son horizon, c'est multiplier les verres de la grande optique, c'est employer tour à tour le télescope et le microscope; en deux mots, c'est mettre sur son nez une paire de lunettes à facettes, qui vous montrent l'univers sous de nouveaux aspects.

Mais pourquoi s'efforcerait-on, en réunissant des préceptes et des exemples, de rendre à l'*Eloquence* les jours de triomphe dont elle a joui dans les grands siècles de Périclès, d'Auguste et de Louis-le-Grand? ce n'est plus le moment! c'est à l'*Eloquence* capucinale des siècles d'ignorance qu'il faut revenir, pour suivre cette impulsion irrésistible que nous imprime une main toute puissante, mais cachée, qui veut nous faire revenir au beau gothique, si regrettable et si regretté! Déjà les plus grands artistes et les plus habiles écrivains ont consacré leurs talens à reproduire ses vénérables vieilleries, arrachées au temps, dans toute la bizarrerie, la hideur de leurs formes grossières. Ce ne sont plus les ruines de Palmyre, d'Athènes, de Corinthe ou de Rome, que les Beaux-Arts et les Belles-Lettres nous remettent sous les yeux, ce sont les informes et grotesques débris des édifices élevés par la superstition et la féodalité qu'ils offrent à notre admiration, mais non à nos regrets; et, chose inconcevable, les favoris de Plutus s'empressent de les accueillir: tant il est vrai que l'homme avide de jouissances, et faute de nouveau, court après le renouvelé, fût-il hideux comme un chapiteau gothique.

Du moins, orateur, ne renouvelez point la pédantesque *Eloquence* des heureux siècles d'ignorance, mais la noble *Eloquence* de Démosthènes, de Cicéron, de Bossuet; et, pour y parvenir, écoutons encore les maîtres.

Hugh Blair, qui doit mériter toute votre confiance, étant l'un des rhéteurs modernes les plus estimés, dit que « l'*Eloquence* consiste à parler de la manière la plus convenable au but que l'on se propose. » Mais bientôt, reconnaissant qu'une définition trop généralisée n'en est pas une, il restreint ainsi sa pensée : « L'*Eloquence* est l'art de la persuasion. » Il admet ensuite (d'Aguesseau l'avait fait avant lui, d'après l'exemple des anciens) une différence entre la persuasion qui excite la volonté ou l'action, et la conviction, qui ne s'adresse qu'au jugement. » Alors, convaincre quelqu'un d'une vérité, par exemple, de la nécessité du salut, comme le disent les orateurs sacrés, ce ne serait pas être éloquent; il faudrait encore, par la persuasion, exciter la volonté ou l'action aux œuvres méritoires.

C'est une distinction juste, mais qui n'est pas nouvelle; une jolie femme française, très libérale, disait, vous le savez : « J'aime que l'on me persuade, mais je n'aime pas que l'on me prouve. » La preuve prend, en effet, presque toujours le ton d'une supériorité pédantesque qui blesse l'amour de l'indépendance de l'esprit, de l'opinion, commun à tous les hommes, et que nous autres Français ne respectons pas assez, étant toujours prêts à dire : « Sois de mon avis, ou je te tue! » Et plusieurs journées trop horriblement célèbres,

prouvent que de la menace à la mort la distance est peu de chose; il ne s'en faut que de l'épaisseur d'un sabre.

« La haute *Éloquence* est toujours, selon Blair, le produit de la passion. » Cependant on a vu des hommes très froids et très calmes (des Anglais, surtout) éminemment éloquens, c'est-à-dire persuadans : mais, en admettant la proposition, l'*Eloquence* passionnée rejette nécessairement toute affectation, et se fortifie d'une intonation imposante, de gestes passionnés. On n'a point assez observé le prodigieux effet des machines humaines les unes sur les autres, ni cette espèce d'électricité rapide qui, partant de l'âme d'un orateur, frappe les autres âmes et les met à l'unisson de la sienne. Ce peut être l'objet d'un ouvrage intéressant intitulé *Recherches sur l'influence mutuelle des hommes réunis;* mais si la voix, les gestes, les pensées, l'âme d'un seul homme produit cet effet, cet entraînement; que sera-ce lorsque plusieurs se réuniront pour imprimer le même mouvement aux âmes? Il est difficile à la tête la plus froide, à l'âme la plus forte, d'y résister, et c'est ce qui rend si dangereuses, en général, les délibérations publiques, où plusieurs peuvent parler, même vociférer à la fois, surtout en présence d'un public dont on désire capter le suffrage : les délibérations à huis clos et calmes, les discussions paisibles, nous semblent infiniment préférables.

« Quel que soit le mode d'exercer l'art de la persuasion ou l'*Eloquence*, on ne peut le faire sans un jugement excellent, un bon sens supérieur, de la vivacité d'imagination, la justesse du discernement, une connaissance parfaite de sa langue, dit Blair. » Nous y ajouterons : sans une connaissance parfaite du cœur de l'homme, des intérêts des auditeurs, et même des connaissances universelles, surtout dans l'histoire, et particulièrement de sa nation.

Blair trace ensuite une histoire de l'*Eloquence* ancienne, dont nous ne devons extraire, pour le didactisme, qu'une énonciation très rapide des défauts et des qualités des grands orateurs. Ici vous ne pouvez éviter une accumulation d'épithètes. Le maître renouvelle d'abord la proposition de Longin, qui a dit : « La liberté est la source la plus abondante du génie; elle anime l'esprit; elle fortifie les espérances des hommes; elle excite leur émulation et leur désir d'exceller dans tous les arts, et particulièrement dans celui de persuader, car jamais on ne fera d'un esclave un orateur, mais tout au plus un habile flatteur. » Ces propositions pouvant paraître mal sonnantes, et sentant l'hérésie politique, pouvant encore plus offenser l'amour-propre d'hommes qui se piquent à la fois d'être orateurs et esclaves, parce que tel est leur intérêt, leur bon plaisir, ce qui toutefois est bien un hommage à la liberté du choix, nous les appuierons de l'autorité d'un fameux critique, poète, etc., etc.; il vous dit :

Ces grands traits d'un discours sublime
Qui triomphent de l'auditeur,
Pourraient-ils partir d'un rhéteur
Que jamais un beau feu n'anime?
Qui, sous le compas et la lime,
Arrange et polit tous ses mots?

Rarement voit-on des esclaves
Agir et parler en héros.
Un athlète dans les entraves
Ne peut signaler sa valeur,
Et, malgré sa menace fière,
S'il n'est libre dans sa carrière,
Ses coups tomberont sans vigueur.

L'Abbé Sabathier.

Mais nous ne pouvons nous arrêter, si ce n'est pour l'*Eloquence* de la chaire, l'église catholique étant bien réellement une république libre, indépendante des autorités de ce monde, quant à ses dogmes, sa discipline, etc., etc., fait qui vient à l'appui de la proposition de Blair. « Point d'*Eloquence* sans liberté. » Ne nous objectez pas le barreau : l'avocat reste muet, lorsque les moyens de défense et leurs développemens lui sont interdits, comme il advint souvent. Passons aux grands orateurs.

Périclès, dont nous vous avons proposé de peindre le siècle, joignait aux talens de l'orateur ceux d'un habile politique et d'un grand général (la France a ses Périclès). Il tonnait comme Jupiter, ce qui le fit surnommer Olympien; son intégrité donnait la plus grande force à son *Eloquence*.

Isocrate fut remarquable par un style doux et coulant, mais sans force; ses sentences étaient prolongées et sonores....

Mais arrêtons-nous dans notre immense carrière; ici ceux qui nous reprochent nos douze volumes, et plus, peut-être, verront, du moins, s'ils ont les yeux de l'intelligence, que nous aurions pu doubler ce nombre..... Si nous avons cité des anciens, c'est pour opposer leur imposante autorité, leurs admirables exemples, à l'un de nos plus grands orateurs, dont l'opinion, que nous devons combattre malgré notre respect, pourrait vous égarer.

M. le cardinal académicien Maury commence ainsi son paragraphe III des moyens de convaincre une grande assemblée : « Il n'y a qu'un homme pour l'orateur dans la multitude qui l'environne. » Opposons à cette hérésie rhétoricienne, d'abord les preuves de fait. Regardez cet habile avocat qui plaide la cause d'un accusé de conspiration à laquelle il n'a pas même pensé; voyez avec quelle attention, quelle perscrutation inquiète il cherche à pénétrer par leurs yeux dans l'âme des juges, qui souvent les baissent, tiennent fixement les traits de leur visage, toute leur personne immobiles, pour ne pas trahir leur émotion lorsque l'orateur touche la corde vibrante du sentiment, parle à leur cœur, toujours prêt à tromper leur esprit.

Mais cet avocat ne parle pas pour lui; voyez l'accusé lui-même, toute l'âme dans les yeux, fixant tour à tour chaque juge pour saisir un signe, un geste, un léger mouvement, une annutation, qu'il interprète pour sa vie ou sa mort. Cet accusé se trouve comme placé sur un tertre de cailloux, sur des pierres éboulées, au bord d'un abîme de l'Océan; le mouvement d'un seul peut les faire crouler tous et l'y faire tomber, ou le rendre à la plage du salut.

Et sans sortir de votre propre salon, voyez ce que font les discou-

reurs, ce que vous faites vous-même pour faire triompher votre opinion dans l'esprit de votre société. Vous connaissez les goûts, les affections, les caractères, les intérêts de chaque auditeur, et vous leur poussez des argumens *ad hominem*, à l'homme; car les proverbes, ces axiomes dictés par le bon sens et l'expérience, assentis par l'universalité des hommes, combattent la proposition du professeur et bien d'autres paradoxes.

Démosthènes ne croyait assurément pas qu'il n'y eût qu'un homme dans la multitude athénienne qui l'environnait : dès l'enfance il avait acquis l'habitude de parler à un seul homme; dans ce système, il n'aurait pas eu besoin d'efforts extraordinaires pour lui parler, le soumettre, lui imposer le joug de son *Eloquence :* mais ce grand orateur voyait, dans son auditoire, une multitude à laquelle rien ne pouvait être mieux comparé que les flots en furie toujours renouvelés et se heurtant bruyamment contre les rochers du rivage; il allait haranguer la multitude de ces flots et les vents impétueux qui les dispersaient en écume, en vapeurs, contre les rochers qui le portaient, pour s'accoutumer, s'aguerrir aux mouvemens, aux cris furieux des flots de la multitude, dans laquelle il lui était impossible de ne voir qu'un seul individu, mais du moins une hydre à mille têtes.

Après ces preuves de fait, revenons aux axiomes : vous connaissez le fameux *tot capitat, tot sensus*, autant de têtes, autant de sens ; l'orateur doit donc parler à chaque tête pour que son sens abonde dans le sien.

Mais pourquoi perdrions-nous notre temps à vous dire que, parmi les nombreux auditeurs, les uns ont un cœur très sensible et peu d'esprit, de jugement; les autres un jugement très sain, un esprit très brillant, une tête forte, sur un cœur très froid. D'autres, et ce sont les races privilégiées de la nature, une bonne tête avec un excellent cœur; en sorte que, pour les amener tous à son sens, l'orateur doit aux premiers n'offrir que des sentimens; que des raisonnemens, des pensées oux seconds; aux troisièmes, l'heureux mélange des sentimens et des pensées.

Nous avons des armes plus sûres : ce sont celles que le maître lui-même nous fournit contre lui, comme il arrive à tous ceux qui soutiennent des erreurs; il dit, en parlant de Cicéron : « L'auditeur venait entendre un discours, l'orateur le prend à partie, il l'accuse, il le confond, il lui parle tantôt comme à son confident, tantôt comme à son médiateur, tantôt comme à son juge. » Voilà l'auditeur qui joue trois rôles, et cette division fait au moins trois individus, et non un seul de l'auditoire, car celui qui reçoit une confidence diffère essentiellement de celui qui recourt à la médiation, et celui-ci de l'accusé qui entend son jugement. Le maître ajoute : « Voyez avec quelle adresse il lui dévoile ses passions les plus cachées, avec quelle sagacité il lui montre ses pensées les plus intimes, avec quelle force il anéantit les excuses les mieux concertées » ou préparées.

Mais chaque homme est une passion vivante, quelquefois même il en a deux pour âmes, qui le font zigzaguer; à peine si, sur un million

d'hommes, deux pensent de même, non pas habituellement, mais dans le moment : chacun, du moins, modifiant la même pensée, l'exprimerait différemment; chacun s'excuserait à sa manière; probablement encore, tous ne se croiraient pas coupables, du moins du même délit, n'ayant pas les mêmes passions; plusieurs même se diraient innocens, et le seraient : ainsi, vous ne pouvez dire : « Le coupable (l'auditoire) s'y reconnaît : une attention profonde, l'effroi, la confusion, le remords, tout annonce que l'orateur a deviné, dans ses méditations solitaires, le secret des consciences. »

Pourquoi ce pluriel? pourquoi ne dites-vous pas de la conscience? C'est que vous savez, vous sentez que chacun a la sienne : il y a conscience cautérisée, délicate, déréglée, endormie, gangrenée, immonde, large (et par conséquent étroite ou stricte), mauvaise (et bonne), timorée (hardie), trompée (clairvoyante), dit le Dictionnaire incomplet des épithètes; chacune de ces consciences est dans une âme, chaque âme dans un individu, chaque individu fait partie de la multitude dont est environné l'orateur, pour lequel il y a donc plus d'un homme en elle, et non pas « un homme idéal que l'orateur avait sous ses yeux pendant la composition de son discours. » L'abstraction tue tout, même l'*Eloquence*.

Cet homme idéal ne peut être que l'homme en général, l'homme abstrait, l'homme réunissant en lui toutes les facultés, actives et passives, physiques et morales, toutes les passions, toutes les opinions, l'homme hiéroglyphifique comme la momie, tout inscrit, des pieds à la tête, des deux cents épithètes souvent contradictoires, inassociables, qui peuvent convenir à l'homme. Cet homme est un monstre, ou c'est la multitude, monstre à plusieurs milliers de têtes, de bras, de cœurs, d'yeux, d'oreilles, de bouches, et la proposition est fausse, ou du moins inutile et dangereuse.

Même, physiquement parlant, l'orateur trouve, dans nos auditoires, plusieurs hommes dans la foule qui l'entoure; car, certes, les uns sont très commodément assis dans des fauteuils de velours, les autres, un peu moins à leur aise, sur des chaises à dos roide, d'autres sur des bancs, d'autres sur leurs jambes; or, il faut un orateur bien moins habile pour faire dormir assis que pour faire dormir debout : une moitié de l'auditoire battra de la tête sur les genoux, tandis que l'autre changera de position, de pied d'appui, comme le factionnaire ou le soldat à la revue.

Le fameux avocat Gerbier voyait toujours plusieurs hommes dans nos seigneurs de la cour du parlement; il les avait étudiés tous, et parlait à chacun un langage différent, ce qui nécessairement alongeait ses plaidoyers. Un jour, le président lui reprochait cette longueur et l'emploi de moyens assez mauvais, même de raisonnemens saugrenus : « Monseigneur, répondit-il, je sais à qui j'envoie mes paquets. » Un jour, l'affaire étant épineuse, nos seigneurs se groupèrent autour du président pour en délibérer; chacun d'eux exposait les motifs déterminans, parmi lesquels se trouvèrent les moyens hasardés, les mauvaises raisons. L'arrêt prononcé, le président dit à

part, au triomphateur : « Me Gerbier, vos paquets sont arrivés à leurs adresses. » Il y avait donc plus d'un homme parmi les juges; il y en aura toujours : *tot capita, tot sensus*. L'auditoire est un instrument à corde, chacune a sa note, sa bascule dans le clavier qui les fait retentir. Un auditoire est un clavecin, et l'orateur un musicien qui le touche avec les sons, articulés et réunis en mots, en phrases, en discours.

Mais contre une aussi puissante autorité que celle de l'un de nos plus grands orateurs, émule de Bossuet, celle de votre humble Cicérone étant trop faible, alors même qu'il vous dirait que les qualités communes aux orateurs, aux poètes, les rendent frères, et que jamais poète ne vit un seul homme dans ses lecteurs; nous conforterons notre réfutation de l'autorité de l'un des plus grands magistrats français.

D'Aguesseau, l'un de nos orateurs les plus éloquens, n'avait pas réduit l'*Eloquence* à ne voir qu'un seul homme dans son auditoire; ce grand orateur, qui certes avait bien le droit de donner des conseils sur l'*Eloquence*, vous dit : « C'est en vain que l'orateur se flatte d'avoir le talent de persuader *les hommes*, s'il n'a acquis celui de *les* connaître.

» L'étude de la morale et celle de l'*Eloquence* sont nées en même temps, et leur union est aussi ancienne dans le monde que la pensée. On ne séparait pas, autrefois, ces deux sciences inséparables.... Le philosophe se contentait de convaincre, l'orateur s'appliquait à persuader.

» L'austérité des mœurs, la sévérité du discours, l'exacte rigueur du raisonnement, faisaient admirer la philosophie; la douceur d'esprit, ou naturelle ou étudiée, les charmes de la parole, le talent de l'imagination, faisaient aimer l'orateur.

» L'esprit était pour l'un, et le cœur était pour l'autre. »

Ici vous nous permettrez de vous faire observer, en finissant, que si la persuasion, agissant sur le cœur, a des effets plus prompts que la conviction, qui entraîne l'esprit, ils sont aussi beaucoup moins durables. La persuasion peut déterminer à des actes de vertu, mais la conviction dirigera plus habituellement la conduite dans ses voies, parce qu'elle agit incessamment sur l'esprit, mobile ordinaire de la volonté. La perfection de l'*Eloquence* est donc la réunion de la conviction à la persuasion. Ainsi, dans un discours sur la charité, la bienveillance, vous ne vous contenterez pas de porter les auditeurs, par quelque mouvement pathétique, à quelques actes de générosité, vous leur démontrerez que faire du bien aux autres est le plus sûr remède pour adoucir ses propres maux. Tous les hommes voulant le bonheur, vous leur prouverez que le plus sûr moyen d'être heureux est de faire des heureux, et que le grand, l'incontestable avantage des richesses est le pouvoir de suivre ce grand précepte de félicité. Vous leur démontrerez que la charité, l'amour de son prochain est le seul lien des familles, des réunions d'hommes, et des nations; que sans elle l'état social dégénère en une horrible mêlée, de laquelle fuient les plaisirs et le bonheur.

Si vous parvenez à convaincre vos auditeurs de cette vérité, vous les forcerez à faire l'emploi, sur eux-mêmes, d'un genre d'*Eloquence* dont aucun maître n'a parlé, quoiqu'elle existe de fait avec beaucoup d'influence, et soit également soumise à presque toutes les autres lois; c'est l'*Eloquence* personnelle ou de la réflexion, l'*Eloquence* envers soi, dont vous devez très souvent faire usage. Ce pourrait être le sujet d'un traité très important, et particulièrement utile pour prévenir beaucoup de crimes, surtout la désertion du poste où nous place la Providence, le suicide; il serait utile pour combattre et détruire beaucoup d'erreurs, et la plus funeste de toutes, l'athéisme; mais notre carrière est trop longue encore pour faire cette excursion : pour abréger, nous offrons à vos méditations un bel exemple dans ce que dit Marius, fugitif à Minturne.

Dussé-je encor m'attendre à de plus grands revers,
Je ne puis me résoudre à céder l'univers;
Vivons tant que ce noble et puissant héritage
D'un autre que mon fils peut être le partage;
Vivons tant qu'un sénat guidé par l'intérêt
N'aura pas à mes pieds révoqué mon arrêt;
Vivons tant que ce bras, pour victoire dernière,
N'aura point à Sylla fait mordre la poussière;
Vivons! le ciel le veut. En ces lieux j'aperçois
L'abri qui m'est offért sous ces rustiques toits.
C'est chez l'infortuné que la pitié se trouve;
Sans peine on compatit au malheur qu'on éprouve.
A travers tant d'écueils les dieux qui m'ont sauvé,
Au plus obscur trépas ne m'ont point réservé :
Leurs mains, qui sous mes pas aplanissent la route,
Pour un grand avenir m'ont conservé sans doute.
Eprouvons les destins, fatiguons leur courroux,
Voyons si le malheur est plus constant que nous. ARNAULT.

Voyez MONOLOGUE, SERMON, etc.

EMBLÊME. Nous nous trouvons ici sur l'extrême frontière de l'empire des Belles-Lettres, et nous touchons, dans celui des Beaux-Arts, aux vastes domaines de la fiction et de l'allégorie (*voyez* ce mot). Le grand axiome littéraire d'Horace *ut pictura poesis*, la poésie est comme la peinture, s'y trouve écrit en lettres brillantes, ineffaçables, par l'ingénieuse Iconologie, ministre de ces deux empires, et fournissant à l'un comme à l'autre les nombreux *Emblêmes* dont les Arts tracent le corps, et les Lettres font la description poétique. Ces produits prennent le même nom de symbole, c'est-à-dire d'une figure, d'une image qui sert à désigner quelque chose par le moyen de la peinture, de la sculpture ou du discours, dit l'Académie; car ces deux immenses empires ne sont que des portions du monde idéal, de l'univers de l'imagination, qui, malgré sa toute-puissance, ne pouvant atteindre à la nature des dieux, ni même l'entrevoir, « laissa tous les théologiens, dit Voltaire, dans la nécessité de leur donner des yeux, des mains, des pieds, de l'annoncer sous la figure (emblêmatique) de l'homme, » avec toutes ses passions, ses vertus, même ses vices; et toujours les plus cruels, la jalousie, la vengeance,

l'injustice, la cupidité, l'avarice et la partialité; l'outrageant ainsi par l'association d'idées d'imperfections à sa perfection absolue.

Nous aurions craint de nous égarer dans ce nouvel univers, et nous aurions abandonné aux Beaux-Arts ce mot *Emblême,* étranger, en apparence, aux Belles-Lettres, si nous n'y avions reconnu les traces, d'abord du savoir, de l'imagination, de l'esprit, et même celles du génie, puis encore entendu la voix de deux professeurs qui vous sont connus, Mallet et Marmontel : il est vrai que leur marche est indécise, qu'ils se perdent dans des distinctions idéales; que les poètes, surtout, confondent les œuvres littéraires qui tiennent de l'*Emblême* ou le constituent; mais nous appellerons les auxiliaires, le bon sens et l'ordre, espérant que le bon goût nous désignera, parmi l'innombrable multitude d'exemples, ceux qui pourront vous plaire ou vous frapper. Pour notre début, après vous avoir dit, en deux mots, que l'*Emblême* consiste uniquement dans l'association d'une pensée morale, satirique ou sentimentale, à une image qui la réveille, comme celle de la rose et de la beauté, de cornes et de la duperie maritale, d'un flambeau, d'un foyer et d'un ardent amour; nous vous offrirons, en idée, du moins, un groupe de trois roses, et de trois couleurs différentes (ici le tricolor ne peut vous offenser) comme l'*Emblême* le plus vrai des trois Grâces : l'une brune, l'autre blonde, et la troisième châtain; mais en vous observant que, peut-être, la sévère raison pourra nous blâmer, parce qu'il se trouve dans ce petit bouquet de roses rouge, blanche et pourpre, *Emblême* sur *Emblême,* symbole sur symbole, les trois Grâces n'étant elles-mêmes qu'une allégorie des variétés de la beauté; mais, du moins, ce petit bouquet vous servira-t-il de signe et de passe-port pour entrer dans l'aimable empire emblêmatique de Flore, et reconnaître toutes les fleurs qui, par leurs couleurs ou leurs formes, ont servi, dans le langage des amans, d'*Emblêmes* à leurs sentimens.

Le souci porte le même nom dans l'un et l'autre empire; une autre, l'ancolie, par une moitié de son nom, rappelle la triste mélancolie; l'humble violette, la modeste beauté; la pensée, les souvenirs ou les méditations tristes ou délicieuses de l'amitié, de l'amour. Plusieurs poètes français empruntèrent à l'aimable Flore ses ingénieux *Emblêmes;* voici quelques exemples :

Recevez donc un hymne, ô vous! fleurs du bocage,
Des belles à la fois la parure et l'image!
. . . .
Vous êtes des plaisirs l'*Emblême* et l'attribut;
L'amitié tous les jours vous apporte en tribut;
D'une fenêtre à l'autre on nous dit, fleurs discrètes,
Qu'aux amours musulmans vous servez d'interprètes. LE MIERRE.

Voyez ici la jalouse Clytie (l'héliotrope).
Pendant la nuit se pencher tristement,
Puis relever sa tête apesantie
Pour regarder son infidèle amant.
Le lis, plus noble et plus brillant encore,
Lève sans crainte un front majestueux;
Paisible roi de l'empire de Flore,
D'un autre empire il est l'*Emblême* heureux. DE PARNY.

L'obscure violette, amante des gazons,
Aux pleurs de la rosée entremêlant ses dons,
Semble vouloir cacher, sous leurs voiles propices,
D'un pudique parfum les discrètes délices.
Pur *Emblême* d'un cœur qui répand en secret
Sur le malheur timide un modeste bienfait. DE BOISJOLIN.

La couleur dominante, enfin, dans la nature, celle qui donne du relief à toutes les autres couleurs, même les plus riantes, le vert, est l'*Emblême* et la couleur de l'espérance, dont un poète vous désigne un *Emblême* plus expressif et plus connu dans ces vers :

Bienfaisante déesse! unique et cher appui!
Tu nous restes encor lorsque tout nous a fui;
Dans le cours passager d'une triste existence,
Tu nous fais supporter, consolante espérance,
Et les maux de la vie et l'horreur de la mort.
Sur ce vaste Océan, sans rivage, sans port,
Où mugissent les vents, où règnent les tempêtes,
Ton signe protecteur (l'arc-en-ciel) brille-t-il sur nos têtes,
Le ciel devient plus pur, la mer courbe ses flots,
Le courage renaît au cœur des matelots. DE SAINT-VICTOR.

Le dieu qui dicta les lois de ce langage, l'Amour, son bandeau, ses flèches, son carquois, ses ailes, son enfance même, tout est *Emblême*, allégorie poétique.

Ce souverain des dieux est le plus caractérisé de tous par les *Emblêmes* : il serait inutile de vous rappeler les autres; mais, pour vous donner une idée générale de tous ces *Emblêmes* religieux, nous vous citerons des vers de Xénophanes de Colophon, transcrits par saint Clément d'Alexandrie lui-même, et traduits en français par Voltaire, qui les trouve dignes de toute votre attention.

Grand Dieu! quoi que l'on fasse et quoi qu'on ose feindre,
On ne peut te comprendre et moins encor te peindre;
Chacun figure en toi ses attributs divers :
Les oiseaux te feraient voltiger dans les airs;
Les bœufs te prêteraient leurs cornes menaçantes,
Les lions t'orneraient de leurs dents déchirantes,
Les chevaux dans les champs te feraient galoper,
Et les vers sur le sol t'apprendraient à ramper,
....
Les méchans t'armeraient de leur méchanceté,
Mais les bons en ton nom, ne voient que leur bonté.

Le divin Orphée, mêlant la physique à la métaphysique, fut le premier poëte dont l'imagination changea Dieu en homme. Nous devons au saint et au philosophe déjà cités ces autres vers :

Sur son trône éternel, assis dans les nuages,
Immobile, il régit les vents et les orages;
Ses pieds pressent la terre, et, du vague des airs,
Sa main touche à la fois aux rives des deux mers;
Il est principe, fin, milieu de toutes choses,
L'Eternel est son nom!.... Le reste est lettres closes.

« Tout est donc figure et *Emblême!* » s'écrie Voltaire; et les autres philosophes, surtout ceux de l'Inde, employèrent ce langage : leurs

préceptes étaient des *Emblèmes*, et même des énigmes. » Le professeur cherche ensuite dans son porte-feuille de notes, de citations, d'extraits en tout genre, et nous cite les *Emblèmes* très connus des têtes de pavots de Tarquin; puis celui du roi des Scythes, composé d'un oiseau, d'une souris, d'une grenouille et de cinq flèches, qu'il n'explique pas, et beaucoup d'autres. Puis, le professeur cite des allégories, qu'il mêle avec des énigmes; mais il finit par s'extasier au premier aspect de l'*Emblème* de Dieu, rendu par Timée de Locres, au moyen d'un « cercle dont le centre est partout et la circonférence nulle part. » C'est l'être et le non être. Pascal, dit-il, devait le commenter; mais ne faut-il pas mettre cet *Emblème* avec l'abîme que ce grand homme voyait toujours à ses pieds, à côté de son siége; véritable *Emblème* de la faiblesse de l'esprit humain, dont on peut dire :

> Celui de qui la tête au ciel était voisine,
> Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts

Concevez-vous un cercle dont la circonférence n'est nulle part? Ce n'est plus un cercle, mais un abîme illimité; dans lequel se perd l'imagination.

La crainte, la terreur, firent également un usage fréquent de l'*Emblème*, pour stygmatiser le despotisme. Si vous voulez tracer celui de deux époques terribles de notre révolution, vous pouvez peindre, au milieu d'ossemens, de ruines et de divers insignes des différentes fonctions sociales, la figure d'une belle femme, forte, mais enchaînée, la tête couverte du bonnet teint dans le sang de la liberté, tenant dans une main des lauriers défeuillés, des palmes flétries, la robe en lambeaux, parsemée de fleurs de lis flétries, d'abeilles mortes, et laissant entrevoir son sein décharné, déchiré, le sang qui découle de larges cicatrices, le corps chargé d'énormes sangsues qui se gorgent de ce sang; ses yeux seront élevés vers le ciel, et son autre main brisera le premier chaînon de ses fers.

Mais, avant d'imaginer d'autres *Emblèmes*, vous devez vous faire une idée précise de ce que c'est, et ne pas le confondre, comme l'a fait l'impatient Voltaire, qui, fort de son esprit, de son omniscience, ne se donne jamais la peine de se tracer une marche didactique quelconque, de suivre un ordre régulier, et mêle, sous les noms génériques d'allégorie, de figure, d'image, l'énigme, le symbole, la devise et l'*Emblème*. Il faut les différencier avec Marmontel, qui est plus didactique, parce qu'il est plus faible : la méthode fortifie l'intelligence et guide l'esprit.

Ce professeur nous aide d'abord à rectifier cette définition de l'abbé Mallet : « L'*Emblème* est une image qui, par la représentation d'une histoire (disons d'un fait) ou symbole connu (déjà vous voyez la confusion, l'*Emblème* étant une espèce de symbole), accompagnée d'un mot ou d'une légende (rejeté par l'*Emblème*, demandé par la devise), nous conduit à la connaissance d'une autre chose ou d'une moralité. »

Le professeur confond ici, bien évidemment, l'*Emblème* avec la devise et l'énigme (*voyez* ces mots), qui jamais n'a recours à des

images, à Scévola, la main sur un foyer ardent, avec ces mots : *Agere et pati fortia, romanum est,* faire de grandes actions et souffrir de grandes douleurs est d'un romain. S'il se pouvait qu'un héros fût l'*Emblême* d'un autre, Curtius, se précipitant dans un abîme au milieu de Rome, devrait être mis, pour *Emblême* parlant, au revers de Louis XVI, se précipitant dans l'abîme inconnu d'une révolution par amour pour son peuple asservi; s'exposant à la haine mortelle et mortifère des Anglais pour affranchir l'Amérique anglaise, dont la séparation de la mère-patrie non-seulement a dédoublé sa puissance, mais fait naître un redoutable antagoniste : *indè mali labes!* L'image de Scévola n'est point un *Emblême,* c'est une devise fondée sur un trait historique, accompagnée de la pensée qui soutenait l'âme du héros; le fait donne à la devise son corps, son image, et la pensée son âme. Vous pouvez en faire l'application à d'autres; mais une application n'est pas un *Emblême,* ni même un symbole, et le professeur lui-même le prouve, en ajoutant : « L'*Emblême* est un peu plus clair et plus facile à entendre que l'énigme. » Gale (qui est ce Gale?) le définit : « Tableau ingénieux qui représente une chose à l'œil, une autre à l'esprit. » Il n'est pas question de mots, de légende, qui appartiennent à la devise, ainsi l'*Emblême* de la science et des lumières qu'elle répand peut être une belle femme au visage pâle, maigre, sérieux, aux yeux pleins de feu, au front large comme celui de Jupiter, dont un coup de hache fit éclore Minerve : sa robe sera parsemée de symboles toujours très simples, une équerre, un compas, un verre optique, des *Emblêmes* un peu plus compliqués, ou moins parlans, et des figures de tous les objets dont elle s'occupe; elle tiendra dans une main un globe, image du ciel et de la terre, dans l'autre une lampe; ses pieds poseront dans le centre d'un croissant, et vous ferez comprendre par lui que la science n'est encore que dans son aurore, qu'elle doit, comme le croissant, s'étendre jusqu'à ce qu'elle ait embrassé l'univers, et connu l'homme, dont le nom est une énigme pour elle, puisqu'elle ne sait même pas encore d'où il vient, ce qu'il est, où il va! Cet *Emblême,* quoi qu'en dise le professeur, n'a pas besoin de paroles comme la devise, qui ne se peut comprendre sans elles, et diffère encore de lui davantage, en ce qu'elle ne s'applique qu'au personnage, à sa postérité, s'il se peut, tandis que l'*Emblême* se généralise. Ainsi, la devise d'un flambeau, avec ces mots : *juvando consumor,* je me consume en servant, offre un symbole moins général que l'exemple cité par le professeur lui-même, qui ne les confond plus; et, d'après ces observations, le symbole, avec ou sans paroles, sera pour vous le mot générique subdivisé en devise, figure avec paroles; en *Emblême,* figure sans paroles.

Écoutons à présent Marmontel, il dit : « Le symbole est un signe relatif à l'objet dont on veut réveiller l'idée, et cette relation est tantôt réelle, tantôt fictive, et de convention. » Cela n'est-il pas assez clair? nous disons, dans notre langue, le symbole est un moyen fourni par l'art du dessin, au moyen de l'association des idées, pour

donner la pensée d'une chose par la figure d'une autre : s'il reste encore un nuage, une figure le dissipera; mettez dans la main droite d'une femme une faucille, dans l'autre une gerbe d'épis dorés, contrastant avec les bleuets et les coquelicots, vous aurez le symbole évident, sans paroles, de la moisson. Otez à cette femme ces symboles, et donnez-lui le glaive et la balance, vous en faites la justice, et ces deux figures, qui certes n'ont pas besoin de paroles, seront de véritables *Emblêmes*, employant le plus souvent des personnages. C'est ainsi que procède l'Iconologie, ce ministre ingénieux des Belles-Lettres et des Beaux-Arts, et qui, non-seulement interprète toutes les images de l'antiquité, comme le dit l'Académie, c'est-à-dire, tous les symboles de la Mythologie, Vénus et sa ceinture, Apollon et sa lyre, Mercure et son caducée, ses talonnières, qui, par parenthèse, valent bien des talons rouges et des éperons dorés; Neptune et son trident, dont un poète a fait le sceptre de ce monde; le Temps, sa faux et sa clepsydre, Minerve et son hibou, Junon et son paon, Pallas et sa lance, Mars et son glaive, etc., etc., mais encore qui crée des figures, des images, des devises, des *Emblêmes*, des symboles, en un mot, pour représenter tous les êtres allégoriques : c'est elle qui donne à la liberté son bonnet, au despotisme son sceptre de fer et son joug de plomb, à l'ignorance son bandeau, son poignard au fanatisme, à la justice sa balance, etc., etc., généralisant toujours la pensée par l'association à une seule image d'un grand nombre d'idées, sans qu'il soit besoin de paroles pour les indiquer. L'*Emblême* parle par l'image; au contraire, la devise, plus restreinte, moins expressive, a besoin de paroles pour se faire comprendre, pour former des associations d'idées. « La devise (*voyez* ce mot) est l'expression simple ou figurée du caractère, du génie, de la conduite d'une personne, d'une famille, d'une nation (d'une association d'hommes). » Elle peut ne s'énoncer que par un mot, avec un portrait : *sans peur et sans reproche* vous font aussitôt nommer Bayard, si vous oubliez l'histoire d'Italie, qui lui reproche d'inutiles barbaries, des actes de férocité brutale (*voyez* Sismondi). Plus souvent la devise ajoute à ses mots une figure, un symbole; ainsi, l'orgueilleux prince Eugène, dont l'esprit, ici, ne paraît pas plus droit que le corps, qui était bossu, prit pour devise un aigle fixant le soleil, avec ces mots : *natus ad sublimia*, né pour les choses sublimes! Combien déjà d'autres astres ont éclipsé ce petit soleil! Le professeur cite comme le chef-d'œuvre des devises celle-ci, créée par la verve de Robert Etienne pour un grand maître d'artillerie (Maximilien de Béthune) : un aiglon portant la foudre, avec ces mots : *Quò jussa Jovis*, où Jupiter l'ordonne. Quel sot orgueil! Jupiter, du moins, était juste, et ne frappait de sa foudre que les coupables; mais ceux qui firent rouler détonner les canons, fulgurer et tomber ces tonnerres, furent-ils justes, et savaient-ils même ce que ce mot signifie? Le plus puissant et le plus admiré, le plus loué des souverains maîtres de la terre, n'a-t-il point dit à l'un de ses flatteurs : « Je ne suis qu'une heureuse exception : » mot philosophiquement modeste, offert aux médita-

tions des partisans de la monarchie pure, de l'aristocratie, surtout si vous les inscrivez pour devise autour du buste de Henri IV,

Le seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire.

L'*Emblême*, moins personnifiant, est un petit tableau qui exprime allégoriquement une pensée morale ou politique (ou religieuse ou satirique). Ici se présente l'*Emblême* très connu, très frappant, quoiqu'il n'instruise personne, de la Fortune (avec sa roue). « La pensée, clairement et distinctement exprimée par le tableau, peut se passer du secours des paroles, et c'est alors que l'*Emblême* est parfait; » il a recours, comme vous le voyez, à l'association des idées, par une suite de petits symboles particuliers, la roue, etc.; ainsi, l'empire de l'Amour sera bien, mais emblématiquement exprimé par un amour debout sur le dos d'un centaure, qu'il conduit où il veut avec des rênes tissues de fleurs. Représentez une Vénus de Médicis, ou bien aux belles fesses, locution artistique, tolérée par la décence même, l'une ou l'autre chevauchant sur le dos d'un philosophe, d'Aristote, précepteur d'Alexandre, et promenant, à quatre pattes, la belle maîtresse de ce fou de conquérant; vous aurez l'excellent *Emblême* de l'empire de la beauté; mais si vous peignez ce philosophe se relevant en renversant la belle, vous aurez le double, le mauvais *Emblême* de l'empire des sens ou de la raison. Pour le rendre meilleur, vous emploierez le moyen indiqué par Marmontel; il dit :

« Lorsque le rapport de l'image à l'idée n'est pas assez sensible, on l'indique par quelques mots, et c'est ce qu'on appelle *lemme*. Cet *on* est Marmontel tout seul; il faut mettre à la place *devise*, car *lemme* n'a de sens, en français, que dans les mathématiques et la musique (*voyez* le dictionnaire). En latin, en grec seuls, *lemma* signifiait les paroles d'une devise.

« Le *lemme* de Marmontel doit, dit-il, être laconique, et ne jeter qu'un seul trait de lumière sur la figure dont il s'agit d'éclairer le sens, ce qui n'est pas très clair, par le mélange trop commun à cet auteur du physique au métaphysique. Ainsi, le *lemme* serait un peu moins clair que l'*Emblême*, mais plus clair, plus évident que l'énigme : comme il ne cite pas d'exemple, nous ne pouvons que laisser à votre sagacité le soin de l'application, pour ajouter que « l'*Emblême* ne diffère, dit-il, de l'énigme, que parce qu'il est moins obscur, et de l'apologue, que parce qu'il est moins développé. » Il en diffère essentiellement par la figure, que n'offrent point aux yeux l'énigme ni l'apologue, n'employant que plus ou moins de paroles.

Pour en finir, résumons en disant que l'*Emblême* est une image qui fait naître des idées, excite des sentimens, comme notre *Emblême* de la France, ou comme celui beaucoup plus frappant et plus compréhensible d'une corne d'abondance sur une médaille, au revers d'une tête couronnée. L'association des idées sera subite : vous songerez à la poule au pot du bon Henri, dont l'unique but n'était pas de la plumer sans la faire crier, talent méconnu...... Le simple bon sens vous dit que les rapports, les relations doivent être bien établis,

l'association des idées parfaite, comme entre la faucille et la moisson: le bon goût doit écarter tous les objets désagréables ou triviaux : vous feriez des enseignes à bière, des palettes de chirurgien barbier; reportez plutôt vos yeux sur Jupiter, tantôt cygne, tantôt pluie d'or, puis taureau, tous *Emblêmes* des moyens de corrompre l'innocence ou de l'égarer. Mais les objets hideux ne sont pas défendus à la critique; ainsi, vous avez, pour *Emblême* de l'orgueil parvenu, un crapaud se gonflant et crêvant sous de la poudre d'or; pour l'ancien orgueil sans mérite, un insecte maigre et sec dans de vieux parchemins, etc.

L'*Emblême* peut aussi vous être utile pour ménager la pudeur, le mérite modeste; ainsi, vous mettrez en sautoir une plume, une trompette, une épée, pour *Emblême* d'un guerrier orateur et poète, comme notre général F**, par exemple; ou bien vous entrelacerez deux couronnes, l'une de laurier, l'autre de chêne, pour le guerrier citoyen de la F***; et comme il faut rendre hommage au mérite, de quelque côté qu'il soit, vous enlacerez de lauriers une croix, une trompette épique, une plume, et même un sceptre, thyrse nouveau, surmonté d'étoiles pour l'*Emblême* de M. de C****, que l'enthousiasme proclame le plus grand écrivain du siècle (dix-neuvième). Vous emblématiserez un président d'assemblée par une main posant sur le fléau d'une balance, le niveau de l'équité, pour empêcher que les bassins ne penchent vers les parties qui s'y suspendent, et tous reconnaîtront M. de V***.

L'invention et l'emploi des *Emblêmes* sont aujourd'hui très faciles. Les Bonnes-Lettres, et particulièrement le genre romantique, nous reportant aux heureux siècles d'ignorance, et réunissant, pour atteindre à la perfection littéraire, toutes les écoles, faisant ainsi de la tour de Babel un nouveau Parnasse, ils empruntent les élémens littéraires, non plus seulement à la *vieille* mythologie grecque, mais au beau gothique, à la superstition, au despotisme, à la féodalité, puis encore à la fantasmagorie des ombres ou des mânes, aux loups-garoux, à la mythologie des nuages, à la mélancolie rêveuse, à la mort, dont vous pouvez croiser les dards avec les flèches de l'amour, et placer emblématiquement la tête camuse, le squelette, à côté du buste de Vénus; puis viendront les spectres, les tours éboulées, les hiboux, les souterrains, les crapauds, les écussons, les gambiers, les bassinets des nobles hommes à pied, puis; et puis..... L'énumération de ces merveilles renouvelées serait trop longue; revenons à la belle nature, mieux comprise par tous les humains.

Cette nature vous offrira mille *Emblêmes* pour votre propre instruction; vous les trouvez souvent suggérés par les fleurs.

La violette en vain vous cache ses couleurs,
Son parfum la trahit : *Emblême* du poète
Qu'un loisir studieux attache à la retraite;
Qui seul avec lui-même, et dans l'obscurité,
Mûrit long-temps sa gloire et sa célébrité.

Cette célébrité n'étant pas le bonheur, ayez plutôt, en emblêmatisant, le but d'utilité.

ÉNIGME. Ce n'est pas seulement notre titre *Elémens de littérature pratique*, qui nous inspire l'obligation de dire un mot de l'*Enigme*, de cette œuvre de l'esprit oisif, direz-vous, qui fut toujours un des ornemens obligés du Mercure et de ses éphémères enfans. Il servit long-temps de passe-port aux poètes parasites, qui le colportaient chez tous les Amphitrions où l'on dînait, pour payer leur écot avec les *Enigmes* de la semaine, car, aux bons temps des vingt-cinq premières années du règne de l'infortuné Louis XVI, de si regrettable mémoire, et si brusquement écarté par la noire ingratitude, qui prononce à peine son nom, loin de lui dresser des statues, comme au fondateur de nos libertés; dans ces temps, deviner les *Enigmes* était une des occupations des beaux esprits de tous les sexes, et l'on pouvait se faire une réputation poétique, si par son esprit, ses lumières, même son génie, l'on parvenait à pouvoir se dire le père d'un certain nombre d'*Enigmes* pochetées, c'est-à-dire qui se trouvaient d'élite dans les poches des amateurs.

Plus anciennement encore, et toujours en remontant avec les siècles à la plus haute antiquité, l'*Enigme* fut un moyen très usité de répandre sans péril les lumières: le psalmiste lui-même, ce père, cet oracle de la sagesse, ne la dédaigna point; il s'écrie: « Peuples, écoutez mes paroles! Que tous les habitans de la terre, grands ou petits, riches ou pauvres, me prêtent une oreille attentive! ma bouche proclamera la sagesse; je développerai mon *Enigme* sur la harpe retentissante! » Ainsi, celui qui mettrait une *Enigme* en musique pourrait être ridicule sans avoir l'honneur de l'invention.

Le dédain, qui rejette aujourd'hui ce produit littéraire, objet heureux jadis de tant d'enthousiasme, peut s'expliquer par plusieurs causes. La plus remarquable est ce fait; que beaucoup d'hommes et de choses sont devenues des *Enigmes* dont le mot est beaucoup plus important à trouver que celui de celles dont le Mercure amusait ses lecteurs, que les beaux esprits de province s'empressaient d'expliquer pour consolider leur réputation, augmenter leur gloire, et que les parasites, les amis de famille colportaient pour conserver leur importance, leur indispensabilité sociale. Les hommes *Enigmes* sont ceux qui, d'abord patriotes enragés, coiffés du bonnet rouge, revêtus de la grossière carmagnole, et confortés par la motion patriotique ou le gourdin noueux, devinrent purs républicains directoriaux, puis chevaliers, barons, comtes ou ducs, avec broderies, sous le grand, l'étonnant, l'immortel, l'éternellement glorieux, mais éphémère empire, et qui furent en un moment d'ardens monarchistes, également purs, sans charte, sans tempérament, sans mixtion, faisant hommage au monarque absolu dans leurs vœux, comme jadis à R..... et B. ...., de leurs poétiques flagorneries. Le mot de leur *Enigme* n'est pas trop difficile à trouver, non plus que celui d'autres hommes *Enigmes* mis sous le bouclier des lois, à l'abri des traits de la satire; ce mot, bonheur par la domination et la jouissance aux dépens des niais, patriotes, républicains, impériaux ou royalistes, et surtout constitutionnels; tous factieux trop heureux de vivre en payant, dans

le sein de leur patrie, sous l'utopie du jour. Nous ne parlerons pas, parce que l'on a trop dit, et qu'il y aurait encore trop à dire, des personnes-*Enigmes* dont le mot est amour; *Enigmes* d'autant plus indevinables, qu'elles sont cachées sous le prestige des grâces, de la beauté, même de la trompeuse candeur, semblable souvent à cette glace unie, brillante, qui couvre un abîme.

Les choses-*Enigmes* sont assez nombreuses pour que la recherche de leurs mots nécessite, sans espoir de succès, toutes les méditations, toutes les études, tout le savoir des plus fortes têtes. Nous avons, dans les lignes précédentes, donné le mot de la chose la plus diversement expliquée, par conséquent la plus difficilement compréhensible, la plus énigmatique, d'autres mots sont ceux d'égalité, de liberté, de bonheur, etc.; car il en est plusieurs que notre respect pour les choses et notre crainte de la loi ne nous permettent pas de nommer, d'autant plus que les heureux qui possèdent la foi, dont les yeux sont illuminés par elle, leur donnent un autre nom synonymique que celui d'*Enigmes;* nous pouvons dire seulement que le mot en est Dieu, mot de la grande *Enigme* de l'univers.

Pour ceux qui ne croient que ce qu'ils peuvent, et non tout ce qu'ils voudraient; car, enfin, il n'est personne de sens, volontairement assez ennemi de lui-même, de tous ceux qu'il aime, pour rejeter une croyance qui rend tant d'hommes heureux, s'il pouvait l'admettre; il n'est personne d'assez fou pour rejeter des consolations, des encouragemens, des allégemens, des espérances, des délices ineffables, s'il pouvait les éprouver; pour ces infortunés incroyans, les choses-*Enigmes* sont infiniment plus nombreuses, et la première est Dieu lui-même, qu'ils révèrent, adorent, invoquent avec résignation sans le comprendre, comme ceux qui lui donnent les qualités, les affections, les opinions, les passions humaines; Dieu leur paraît incommensurable à l'homme; et même ceux qui le croient homme n'ont pas encore tout le mot de l'*Enigme*, parce que l'homme est la seconde des choses-*Enigmes*, et presque inexplicable, quoique tant expliqué, dit-on, mais qu'il faut étudier, avant tout, en soi, dans la vie active, la vie méditative, la vie passive, plus encore dans le sommeil, dans les rêves, qui révèlent l'homme à lui-même et sans voile flatteur, sans déception, sans flagorneries.

Ces infortunés mécroyans, adorant Dieu sur les lieux hauts, dans la campagne, et voyant son nom inscrit sur la terre avec des fleurs, avec des astres scintillans sur la voûte azurée du ciel, ces mécroyans demandent le mot de ces choses-*Enigmes* à la philosophie; mais, pour elle, qui n'admet que les démonstrations logiques ou mathématiques, qui ne marche que l'argument à la bouche, la règle, le compas, la balance, le thermomètre à la main, pour elle fille de la vérité, les *Enigmes* se multiplient à l'infini, tout est *Enigme;* et comme les extrêmes, apparens, du moins, se tiennent par la main, elle donne la sienne à la religion, sa sœur, et toutes deux admettent le même nom, Dieu, pour mot de l'*Enigme* de l'univers.

Cette philosophie, tant décriée par ceux qui la confondent, à

dessein, avec son abus, le philosophisme, cette philosophie, qui prodigua de nos jours tant de bienfaits à l'ingrate humanité, lui devant la tolérance, la suppression de l'esclavage, etc., etc.; cette philosophie qui, dans le cours d'un siècle, éleva quatre nations au niveau des plus illustres de l'antiquité; cette philosophie, qui forme une des nations nouvelles dans le Nouveau-Monde, et replace au rang des nations, en Europe, un peuple énervé par l'or; cette philosophie, tout entière à de si grands objets, ne laisse cependant pas tomber un regard de dédain sur la chétive *Enigme*, l'un des derniers produits littéraires : elle lui sourit, au contraire, parce que l'*Enigme* aiguise, stimule l'esprit dans la recherche importante de la vérité, parce que l'invention des mots de l'*Enigme* exige de la sagacité, de l'instruction, de la mémoire, de la présence d'esprit, et surtout la faculté si rare, et l'un des caractères de l'esprit, du génie, de saisir les rapports éloignés entre les petites choses et les rapports inconnus entre les grandes : ainsi Newton trouva le mot de l'*Enigme* céleste, gravitation, comparaison sublime, suffisante à l'intelligence.

Ces réflexions relèveront peut-être à vos yeux l'*Enigme*, dont le discrédit a pour autre cause encore l'abus que l'on en fit dans les temps où la douce habitude d'un ordre social très paisible permettait aux esprits énervés de s'occuper de ce que vous ne pouvez nommer sans injustice, niaiserie, car l'*Enigme* est fille de l'analyse.

Ce mot excite votre attention : l'*Enigme* est un des moyens que la science emploie pour découvrir et répandre la lumière; sans nommer une chose, elle la décrit par ses causes, ses effets, ses propriétés, ses rapports plus ou moins éloignés; en un mot, c'est une description analytique plus ou moins parfaite, un croquis, une esquisse, un dessin, une peinture d'un être quelconque avec des mots, mais sans le nommer, et vous concevez aussitôt que la recherche de l'être auquel convient cette représentation exerce l'esprit en l'amusant, et que sa découverte, son application, enfin le mot de l'*Enigme*, semblable à ces rayons de lumière qui viennent tout à coup éclairer les ténèbres, exige souvent beaucoup de connaissances, une force, une étendue peu commune de l'instrument intellectuel, surtout lorsque l'*Enigme* se complique, s'embrouille, s'obscurcit d'une suite de comparaisons de l'être qu'elle caractérise avec d'autres êtres rapprochés de lui par des rapports, des similitudes ou même des différences; car vous voyez que l'on peut idéologiser ou métaphysiquer en parlant de l'*Enigme*, devenant plus difficile encore par le mélange du style propre et du figuré, par l'emprunt de métaphores, ou bien en personnifiant l'être énigmatique, et le mettant en action, comme il arrive souvent : alors, si l'*Enigme* est bien faite, si tous les traits employés pour représenter l'être ne conviennent qu'à lui seul, dans leur ensemble, son usage est louable, utile comme instructif, et, loin de mériter vos dédains, vous lui devrez de l'admiration et de la reconnaissance; elle vous instruit en vous amusant, *delectando monet;* elle réunit l'utile à l'agréable, *utile dulci;* vous contractez par elle l'habitude de considérer les êtres sous toutes leurs faces, dans tous

leurs rapports, même les plus éloignés, leurs ressemblances et leurs différences, et vous donnez à votre esprit de l'étendue, de la perspicacité. L'usage de l'*Enigme* ne peut donc qu'être approuvé, surtout lorsqu'elle fournit à l'indignation le moyen de stigmatiser, sans péril, la tyrannie.

Mais vous tomberez dans l'abus, si, pour la rendre plus obscure, vous formez des traits indécis, vous établissez des rapports vagues, des comparaisons inexactes; car, à proprement parler, la bonne *Enigme* est une définition : il faut que ce que vous dites de l'être énigmatique ne puisse convenir qu'à lui, comme il faut que lui seul convienne à la définition énigmatique et voilée par des symboles; alors l'*Enigme* redevient estimable, intéressante, instructive; un bon choix d'*Enigmes* peut être un bon livre, qui, de temps à autre, exerce, développe, aiguillonne l'esprit en l'amusant, et vous n'apprendrez pas sans étonnement que, dans cent volumes de poésie que nous feuilletons pour y chercher les diamans dont nous décorons notre maigre canevas, nous ne trouvons presque point d'*Enigmes;* il nous faut recourir à la vile prose, qui n'en offre jamais, sous ce titre, du moins, car il faut que la bonne *Enigme* soit rimée. Le compilateur de la première Encyclopédie poétique, M. de Gaigne, n'en cite que deux, mais il promet un choix de celles du Mercure; vous pourrez le consulter dans les bibliothèques, s'il y existe.

Le jésuite Ménestrier a donné la poétique complète de l'*Enigme* : vous pouvez la consulter, si le genre énigmatique vous plaît. Les plus grands poètes n'ont pas dédaigné de faire des *Enigmes;* l'exemple suivant appartient à l'un d'eux :

Du repos des humains implacable ennemie,
J'ai rendu mille amans envieux de mon sort;
Je me repais de sang, et je trouve ma vie
Dans les bras de celui qui recherche ma mort.

Ici vous reconnaissez l'abus de l'*Enigme*, obscurcie par le pathos, et le peu de bonté de la définition; car vous pourriez l'appliquer tout aussi bien à la hideuse punaise, au cousin, au moustique, au maringouin, au tique, à la fourmi, à la sangsue même, lorsque votre belle se baigne dans l'onde limpide d'un ruisseau; vous pourriez l'appliquer à tous les êtres animés, tout aussi bien qu'à la puce, comme l'a fait le maître, Boileau, père de cette mauvaise *Enigme*, que vous devineriez sur-le-champ, si vous mettiez le mot *doigts* à la place de *bras;* car la puce trouvant la mort dans les bras d'un mortel est une figure par trop exagérée; le maître se jouait.

Mais combien il l'aurait rendue piquante, instructive, si plus instruit lui-même dans l'entomologie, sa muse avait orné ces détails. « Je suis armée d'une trompe aiguë qui s'ouvre pour aspirer le sang, ma poitrine est revêtue d'une cuirasse luisante, mon dos est recouvert d'écailles, mes jambes élastiques m'élancent à plus de mille fois ma hauteur; je saute en naissant, joyeuse du mal que je vais faire; devenue guerrière, j'ai pu traîner un canon monté sur son affût et ses roues; on pouvait le charger et le faire détonner sans me dételer

ni me causer d'épouvante; plus admirable encore, on m'a vue traîner un carrosse à six chevaux, avec le cocher, un chien, deux laquais et quatre maîtres, sculptés en ivoire. » Ces détails, attestés par deux savans, Hook et L'Emery, formeraient une *Enigme* instructive. Ils vous indiquent l'une des manières de les rendre très difficilement devinables par ceux qui n'ont pas beaucoup lu, beaucoup retenu. Vous prenez un être quelconque, vous le décrivez sans le nommer; vous offrez les détails les plus saillans de ses qualités, de ses rapports, de son histoire; puis, versifiant le tout, vous offrez votre œuvre aux Œdipes, dont l'esprit aurait pu répondre aux questions de *la sphynx* de Thèbes, car c'était une belle et jeune fille, le sein énigmatiquement enchanteur, découvert, avec le corps d'un chien, la queue d'un dragon, les ailes d'un aigle. Sa jolie bouche dévorait ceux qui ne pouvaient dire « quel est l'animal qui a quatre pieds le matin, deux à midi et trois le soir. » Œdipe le lui dit, et, dans son désespoir, elle se brisa la tête contre un rocher. Brisez la vôtre contre cette *Enigme*, pour vous punir de vous être moqué de l'*Enigme* et du Cicérone qui vous arrêta près d'elle.

ENTHOUSIASME.

Je suis un dieu quand j'ai ma lyre!
Tout est sensible à mes accens.
Oui! tout partage mon délire:
A ma voix tremblent les tyrans!. .
La vertu me doit son empire...
Tout vit par moi dans l'univers,
Tout y change au gré de mes vers!

La nuit met fin à ta carrière,
Soleil, elle éteint ton flambeau;
Mais moi! je porte la lumière
Dans les ténèbres du tombeau;
J'y poursuis la foule des crimes,
Et sur ces illustres victimes
Que la mort plonge en ses abîmes,
Je fais jaillir un jour nouveau.

Quelquefois, plus audacieux,
Quittant les terrestres contrées,
Je porte un vol ambitieux
Jusqu'aux régions éthérées;
Je perce d'un vol curieux
Les demeures les plus sacrées.
Assis sur le trône des dieux,
Ayant sous mes pieds le tonnerre,
Dans mes mains je pèse avec eux
Le destin des rois de la terre. S. Maréchal.

Voilà de l'*Enthousiasme* dans la bouche d'un auteur oublié, quoiqu'il ait écrit l'estimable Voyage de Pythagore, l'Histoire de grandes coupables, parce qu'il abusa de sa facilité, plus encore de son talent et des circonstances, pour insulter à de grands hommes, même à Fénélon, en les plaçant dans le Dictionnaire, heureusement oublié comme lui, des Athées. Pour parler dignement de l'*Enthousiasme*, il

en faudrait éprouver à son nom seul; mais combien ce sentiment dut être étranger à l'âme atterée sous les chaînes du despotisme en délire, sévissant avec une violence féroce, en insultant aux lois, contre des politiques de rues, de carrefours, de places publiques, transformés en rebelles par les suppôts du machiavelisme ambitieux! Dans ce trouble d'esprit et dans l'embarras de donner du mot *Enthousiasme* une définition satisfaisante, puisqu'il n'en existe pas de bonnes, dit M. de Cahusac, nous avons pris le sage parti de vous citer de beaux exemples pour vous en donner une première idée, puis parcourir les diverses définitions afin que vous ne confondiez pas l'*Enthousiasme* avec le délire. Si cependant vous vouliez adopter celle de votre Cicérone littéraire, il vous dirait que l'*Enthousiasme* est une extase de l'intelligence créatrice ou bien admiratrice, active ou passive; mais votre curiosité n'est pas satisfaite, vous demandez les définitions des maîtres; vous verrez si toutes en dernière analyse ne reviennent point à la sienne.

Ce mot *Enthousiasme* signifie par son étymologie simple, selon Voltaire, *émotion d'entrailles, agitation intérieure :* alors il viendrait d'εντερον, entrailles; ασμενὸς, avec plaisir; ce qui confirmerait notre opinion que tout l'homme sentimental est dans l'estomac, dans le diaphragme, où les grandes émotions se font sentir, le pressent, le détendent, le compriment; et, pendant les longs temps de nos calamités passées et renouvelées, c'est là que la main de la douleur nous saisissait au point de troubler toutes les fonctions de cet organe vital affaibli par trop de chocs, et probablement nous ne sommes pas fait autrement que les autres : quant à notre cœur, à peine savons-nous où il est, si ce n'est dans les courts instans où il bat avec plus de force, et des hommes l'ont eu déplacé, reporté à droite par une violente agitation, sans cesser pour cela d'éprouver par le plaisir ou la douleur la dilatation ou la contraction de l'estomac ou du diaphragme, siége de l'*Enthousiasme*, et si fortement tendu par des émotions trop vives, qu'un poète de nos amis, après avoir lu des Radcliffades suffocantes, croyait que sa goutte des pieds lui remontait à l'estomac.

Ce diaphragme est comme le canevas résonnant formé par les cordes tendues et résonnantes d'un clavecin, d'un piano, d'une épinette; c'est là probablement que le dieu vient se joindre à notre âme selon cette autre étymologie ἐν dans, Θεος dieu, qui s'accorde parfaitement avec le mot grec ενθουσιαζω, être inspiré par la divinité, être saisi d'une fureur divine : alors l'*Enthousiasme* passerait dans la tête, du moins pour moitié, comme un écho; car l'inspiration ne peut parler qu'à l'esprit. — On inspire, direz-vous, des sentimens. — Oui! mais par l'intermédiaire de l'esprit, de la réflexion. Pour nous accorder, admettons deux, même trois espèces d'*Enthousiasme :* celui de tête qui est inspiré par un dieu, si vous voulez, ou produit par la violente agitation des esprits animaux, du fluide vital, du feu central, de l'électricité motrice, selon le système ou les mots que vous adopterez; cet *Enthousiasme* est celui des poètes, des prophètes; il

se communique par les paroles et les gestes : après, viendra l'*Enthousiasme* de cœur, d'entrailles, d'estomac, de diaphragme ; ce sera l'émotion de ces entrailles, l'agitation intérieure, comme vous voudrez encore ; mais ce ne serait pas « le transport qui s'empare de l'âme, la met hors de sa situation ordinaire » dit le *meilleur* des Dictionnaires qui confond évidemment la colère, la rage, la fureur, la frénésie, d'autres passions, telles que le délire de l'ivresse ou de l'amour, avec l'*Enthousiasme* toujours moins matériel et plus divin : ce transport aurait bien évidemment pour mobiles le cœur et la rate dans la colère, etc., l'estomac et le cerveau dans l'ivresse, puis un troisième foyer inférieur dans l'amour, car l'homme est une machine à vapeurs mue par trois foyers. Nous ne tenons point aux mots, c'est l'idée, la chose qui seule ici nous importe. Cet *Enthousiasme* ne naît point en nous de lui-même ; le plus ordinairement il est communiqué, inspiré : c'est l'admiration excitée par l'éloquence, la poésie, l'aspect des œuvres des Beaux-Arts et plus encore celui du spectacle de la nature et de ses chefs-d'œuvre ; c'est cet *Enthousiasme* qui élève l'homme à la cime des pics altiers dominateurs des Alpes pour y mieux admirer les constellations, diamans hiéroglyphiques épars sur la coupole azurée ; c'est lui qui fait tomber à genoux le botaniste admirant de plus près avec sa loupe une plante, une fleur humble, mais rare, qu'il n'oserait cueillir dans la crainte d'anéantir un chef-d'œuvre, comme devant les orchis ou la plante de Paris, l'astrance et la nigelle simple ; car, pour eux, les fleurs doubles sont des monstres, et la rose la plus monstre de tous ; pour nous elle est, avec son coloris nuancé, son sein prestigieux, le type du beau idéal, l'emblême de la beauté pure excitant encore notre *Enthousiasme* admiratif ou dans la tête et tout au plus dans le diaphragme ; c'est le troisième *Enthousiasme* : il sera le plus divin, le plus extatique, il sera la réunion des deux *Enthousiasmes* de tête et de cœur, et croyez que ce fut celui dont furent transportés les grands poètes, les grands artistes créateurs, admirateurs de leurs chefs-d'œuvre : l'ingénieuse Grèce vous en offre l'allégorie la plus spirituelle, la plus frappante en même temps, dans Pygmalion amoureux de sa statue ; ce Pygmalion est l'*Enthousiasme* personnifié ; nous, petits modernes, qui nous *enthousiasmons* de nous-mêmes, de nos œuvres, avons-nous rien ici qui puisse approcher de ces sublimes fictions ? et pouvons-nous bien nier le beau idéal aperçu par le génie qui, tout en imitant la nature, exprime la beauté, l'idéalise, comme le dit lui-même l'un des négateurs de cette idéale beauté ? (M. K.... sur le Beau.)

Ces trois *Enthousiasmes* différens, mais bien caractérisés, ce nous semble, vus par différens yeux intellectuels, ont dû produire des définitions bien différentes. Ce sentiment qui rapproche l'homme des dieux, inconnu sans doute aux animaux au-dessus desquels ils nous élèvent, ce sentiment est si noble, qu'il est intéressant de le bien connaître, d'en avoir une idée précise : assemblons donc ses définitions.

L'Académie le place dans la tête : « c'est un mouvement extraordinaire d'esprit causé par une inspiration qui est ou paraît divine. »

Il ne peut y en avoir d'autres après l'inspiration née de la réflexion ou d'une opération imprévue de l'intelligence, d'une émotion instantanée des fibres du cerveau qui présentent tout à coup des idées frappantes, lumineuses, appelées des inspirations; car « c'est encore un mouvement extraordinaire d'esprit par lequel un poète, un orateur, un artiste, tout homme qui travaille de génie, s'élève en quelque sorte au-dessus de lui-même. » Alors certes il touche à l'*Enthousiasme* de l'âme ou du cœur, à l'agitation intérieure : l'effet de cet *Enthousiasme* est de charmer, de ravir en admiration, d'enthousiasmer, dit l'Académie qui tout à coup dégrade cette noble interprétation en disant que l'enthousiaste est un visionnaire, un fanatique.

Votre définisseur vous dit au Dictionnaire, 1re partie de l'Art d'écrire, que l'*Enthousiasme* est l'exaltation d'une âme préoccupée. La tendre et vive sainte Thérèse en éprouva de cette sorte sans doute, lorsque ses esprits vitaux lui montaient à la tête avec le sang; car alors, probablement, les médecins n'avaient pas découvert le séraphique nénufar qui éteint ses feux, trompe la nature, fait pâlir les roses de la jeunesse, tarit les sources de la vie (car certes son fruit n'était pas le fruit défendu), fait disparaître les belles moitiés de ce fruit défendu que le créateur donna pour premier aliment aux tendres enfans, et dont la vue prestigieuse seule, comme celle des yeux du serpent, excite dans l'homme un *Enthousiasme* irrésistible, « une émotion extraordinaire de l'âme. » Cette émotion, ce mouvement extraordinaire par inspiration à la vue d'un objet enchanteur, enlève le poète, l'artiste, au-dessus de lui-même dans le moment de l'invention. Pour imiter ou chanter la beauté, ce n'est plus l'*Enthousiasme*, c'est un dieu qui le transporte. *Deus! ecce deus!* Dieu! voilà le dieu! s'écrie-t-il, éprouvant à la fois l'extase d'une admiration exaltée, puis celle de l'intelligence créatrice. Le sublime Raphaël vous représente dans ses fameuses stances l'*Enthousiasme* sous la forme d'un vieillard lui-même repoussant de ses mains, de ses jambes élancées, les ténèbres pour faire apparaître la lumière, en prononçant le *fiat lux!* (Voyez le frontispice de l'Univers.) Mais peut-être blâmerez-vous l'artiste d'avoir, pour donner plus d'impression à la tête créatrice, développé derrière elle, comme repoussoir, une draperie vivante, il est vrai, mais qui dérobe à vos yeux le foyer de la lumière qui peut-être aussi, car ne vous hâtez jamais de blâmer le génie, cache une partie de ce trop vif éclat à des yeux inexercés qui ne pourraient le supporter.

Hélas! il vous faut descendre de cet empyrée pour reposer vos yeux éblouis sur la division de l'*Enthousiasme* que le glacial Didactisme refroidit tout à coup; mais c'est Voltaire l'universel qui va parler : à ce nom votre attention s'éveille comme à la voix du prophète. « La chose la plus rare est de joindre la raison (le bon sens notre auxiliaire) à l'*Enthousiasme :* la raison consiste à voir les choses telles qu'elles sont, au risque de tout perdre. Celui qui dans l'ivresse (de l'*Enthousiasme*) voit les objets doubles (ou grossis du double) est alors privé de la raison, comme le sont tous ceux qui se laissent entraîner par

l'esprit de parti ; car il dispose merveilleusement à l'*Enthousiasme*; il n'est point de faction qui n'ait ses énergumènes (mais alors ce n'est point un dieu, c'est un démon qui l'anime); aussi l'homme passionné qui parle avec action, a dans ses yeux, dans sa voix, dans ses gestes, un poison subtil qui est lancé comme un trait dans les gens de sa faction. » Faites monter ces gens à cheval, bardez-les de fer, mettez-leur des sabres à la main ou donnez leur du canon, et vous les verrez hacher, mitrailler impitoyablement des femmes, des vieillards, des enfans, des hommes réfugiés derrière les colonnes du temple ou dans le foyer de l'hospitalité publique; ils sont des enthousiastes, des visionnaires, des fanatiques, des énergumènes, des possédés du démon, qui massacrent leurs frères et même leurs chefs méconnus, ivres de jouissance et toujours altérés de la soif du bonheur procuré par ces jouissances et la domination. Jésus-Christ lui-même eût apparu, qu'il ne leur aurait pas fait remettre le glaive dans le fourreau; il n'y aurait eu que les foudres du ciel capables de briser leurs émules, ces foudres de la terre; mais le grand punisseur, maître de l'éternité, ne lance pas toujours sa foudre, la punition serait trop prompte; il condamna le grand coupable à la subir dans le supplice de l'isolement, de l'immobilité.

Cet *Enthousiasme* terrible eût appelé sur eux l'indignation de la vengeance, comme le dirent les censeurs, si le vif amour de la paix jouissante n'était venu séparer ces frères s'entredéchirant comme des lions et des tigres, se disputant la grande proie humaine, le bonheur par la domination et les jouissances dont le violent, l'impétueux, l'insatiable désir est le foyer du plus violent *Enthousiasme*, de cet *Enthousiasme* qui, maintenu par la raison, met le monde en mouvement, et qui, déchaîné par les passions, le bouleverserait, l'anéantirait, à moins que Jésus-Christ lui-même et ses doux et douze apôtres (ils ne seraient point de trop) ne se jetassent dans la mêlée pour séparer miraculeusement les combattans et rétablir l'ordre dans le chaos.

« Cet *Enthousiasme* raisonnable, si ces deux mots peuvent s'allier, est, dit Voltaire, la perfection de l'art; c'est ce qui fit croire autrefois qu'il était inspiré des dieux, et c'est ce qu'on n'a jamais dit que des grands poètes dont il est le partage. » Pourquoi ne le dirait-on pas de David et de Canova, donnant la vie, l'âme au marbre, à la toile, excitant en vous l'extase de l'admiration ou l'*Enthousiasme* communiqué, dont la reine Elizabeth connaissait si bien tout l'empire lorsqu'il a la parole au lieu des Beaux-Arts pour agent, qu'elle défendit que l'on prêchât sans une permission de sa main, pour conserver la paix dans son royaume.

Mais cette Elizabeth n'était qu'une femme qui ne savait pas comment on gouverne; elle ignorait quels avantages on retire des enthousiastes réels ou feints, puisqu'ils parvinrent à détruire l'*Enthousiasme* ardent de la liberté, sans laquelle avec tous les dons de la nature, de l'art et de la fortune, on n'est jamais un homme qu'à demi.

Mais cette reine encore méconnue savait que, comme le dit Voltaire, « l'*Enthousiasme* est précisément comme le vin; il peut exciter dans les vaisseaux sanguins tant de tumulte et de si violentes vibrations dans les nerfs, que la raison en est tout à fait détruite; » alors il peut porter des hommes égarés à ouvrir les vaisseaux sanguins de leurs frères, à trancher leurs nerfs à coups de sabre; « mais il peut ne causer que de légères secousses qui ne fassent que donner au cerveau un peu plus d'activité; c'est ce qui doit arriver dans les grands mouvemens d'éloquence et surtout dans la poésie sublime. » Mais cet *Enthousiasme* raisonnable qui est la perfection de l'art, ne suffit pas aux artistes, aux poètes romantiques; ils veulent de plus, pour eux et dans leurs lecteurs, cet *Enthousiasme* qui rejette l'état social dans la barbarie. Pour eux, toucher, émouvoir, être ému, n'est rien, il leur faut des terreurs, des rages, des fureurs et les convulsions de l'écumante épilepsie, suivies par épuisement de la mélancolie rêveuse, basculant ainsi votre âme par les deux extrêmes. Ce n'est pas cet épouvantable *Enthousiasme* que nous voulons exciter en vous, « mais l'*Enthousiasme* raisonnable admis dans tous les genres de littérature, de poésie, où il entre du sentiment, et quelquefois même se faisant place jusque dans l'églogue » et dans la fable, témoin celle dans laquelle vous ne pouvez méconnaître l'*Enthousiasme* de l'amour maternel.

Une poule observait, l'œil fixé vers les cieux,
Quand tout à coup elle crie et rappelle
Ses chers poussins : mes enfans, leur dit-elle,
Gardez-vous de quitter ces lieux;
Soyez tout prêts, afin que sous mon aile
Vous puissiez vous cacher dans un danger pressant.
Un philosophe rit des soins de cette mère :
Cette crainte, dit-il, est sans nul fondement;
Oh! mes yeux ne me trompent guère,
Le fait est que je ne vois rien.
Oui, vous rêvez, vraiment, je m'en aperçois bien;
Sinon vous n'auriez pas la visière fort nette.
Pourtant il braque sa lorgnette
Où la mère agitée avait jeté les yeux :
Il aperçoit comme un point dans les cieux
Qui s'étend, s'agrandit, plane sur l'hémisphère :
C'est un oiseau! c'est le vautour!
Ce que nul n'aperçoit, par l'effet de l'amour
Ne saurait échapper aux regards d'une mère. MADAME JOLIVEAU.

« Mais, ajoute Voltaire, le style des épîtres, des satires, réprouve l'*Enthousiasme;* aussi n'en trouve-t-on pas dans les ouvrages de Boileau, de Pope. » Ici le professeur se laisse égarer par son antipathie pour le sage Boileau; l'épître ni la satire n'excluent point l'*Enthousiasme,* la satire exige même l'*Enthousiasme* de l'indignation contre le vice, et pour preuve lisez Juvénal : cet *Enthousiasme* tiendra, direz-vous, de l'infernale fureur; cela se peut, mais n'y a-t-il pas de l'*Enthousiasme* satirique dans ces vers?

Voit-on les loups, brigands comme nous inhumains,
Pour détrousser les loups courir les grands chemins?

Jamais, pour s'agrandir, vit-on dans sa manie,
Un tigre en factions partager l'Hyrcanie?
L'ours a-t-il dans les bois la guerre avec les ours?
Le vautour dans les airs fond-il sur les vautours?
A-t-on vu quelquefois, dans les plaines d'Afrique,
Déchirant à l'envi leur propre république,
Lions contre lions, parens contre parens,
Combattre follement pour le choix des tyrans?

L'épître non plus, même badine, n'exclut pas l'*Enthousiasme;* et certes il n'y en avait que trop et du plus vif dans l'épître du trop fameux philosophe Delille-de-Salles aux charmes secrets de sa Manon; mais nous n'en parlons que par ouï-dire, ne l'ayant jamais lue non plus que l'ode enthousiaste à Priape, parce que ces ordures alourdissent l'imagination en la salissant. D'autres épîtres sérieuses ou badines offrent l'*Enthousiasme*, même celles de Boileau; mais ses œuvres devant être entre vos mains et mieux dans votre tête, si vous voulez apprendre à faire difficilement des vers faciles, prenons l'exemple dans un autre poète, en variant autant qu'il nous est possible, pour vous faire connaître les très nombreux habitans du Parnasse français, originaux ou traducteurs; l'un des premiers s'écrie dans l'*Enthousiasme* du sentiment de lui-même, de sa dignité morale poétique :

Je te rends grâce, ô ciel! dont la bonté propice
M'écarta des hauts rangs, qui sont un précipice.
Je n'ai point, en naissant, reçu de mes aïeux,
De l'or, des dignités, l'éclat d'un nom fameux;
Mais si j'ai des vertus, si mon mâle courage
A toujours dédaigné l'intrigue et l'esclavage,
Si mon cœur est sensible aux traits de la pitié,
S'il éprouve les feux de la vive amitié,
Et si l'horreur du vice et m'anime et m'enflamme,
Mon sort est trop heureux; j'ai la grandeur de l'âme. THOMAS.

L'*Enthousiasme* est encore mieux placé dans l'épître dramatique que l'on nomme particulièrement héroïde (*voyez* ce mot); vous ne pouvez le méconnaître dans ces dernières paroles d'une amante abandonnée, mourant dans les bras du désespoir :

Dieu m'entend.... il m'appelle, et son soleil m'a lui!
Je sens que je ne meurs que pour revivre en lui.
De feux resplendissant, quel ange de lumière
A levé devant moi l'immortelle barrière
Par qui d'un monde vil les cieux sont séparés?
Mes yeux, en se fermant, par la grâce éclairés,
Cessent de voir, tournés vers un lieu plein de charmes,
Cette triste vallée où coulent tant de larmes;
Et mon âme, des cieux atteignant la hauteur,
Libre de sa prison s'élève au Créateur. LAYA.

Mais dans aucune œuvre littéraire l'*Enthousiasme* n'est mieux placé que dans l'hymne ou le psaume chanté à la gloire de Dieu, source ou plutôt foyer du véritable *Enthousiasme* dont il anime, échauffe les poètes naturellement les plus froids, comme celui qui s'écrie d'après le prophète :

Dieu se lève! tombez rois, temple, autel, idole,
Au feu de ses regards, au son de sa parole,
Les Philistins ont fui!
Tel le vent dans les airs chasse au loin la fumée;
Tel un brasier ardent voit la cire enflammée
Se fondre devant lui.

O monts délicieux! ô fertile héritage!
Lieux chéris du Seigneur, vous êtes l'heureux gage
De son fidèle amour.
Demeures des faux dieux, montagnes étrangères,
Vous n'êtes point l'asile où le Dieu de nos pères
A fixé son séjour.

O ciel! ô vaste étendue!
Les attributs de ton Dieu,
Sur les astres, dans la nue,
Sont écrits en traits de feu.
Les prophètes qu'il envoie
Sont les héros qu'il emploie
Pour conquérir l'univers.
Sa clémence vous appelle,
Nations, que votre zèle
Serve le Dieu que je sers! De Pompignan.

Cet *Enthousiasme* inspiré par le seul nom de Jéhovah dans l'hymne ou l'ode sacrée l'est moins souvent dans l'ode profane célébrant des êtres personnifiés; c'est alors qu'il faut que le poète le trouve en lui-même ou l'y excite par la contemplation de son sujet; l'un et l'autre moyen sont évidens dans ces strophes de l'ode adressée par Lebrun-Pindare à l'*Enthousiasme* lui-même, qu'il personnifie, du moins allégorise :

Aigle, qui ravis les Pindares
Jusqu'au trône enflammé des dieux,
Enthousiasme! tu m'égares
A travers l'abîme des cieux!
Ce vil globe par lui s'abaisse,
Mes yeux s'épurent, et je laisse
Cette fange, empire des rois.
Déjà, sous mon regard immense,
Les astres roulent en silence,
L'Olympe tressaille à ma voix!
. . . .
Divin génie! (Moïse) un cœur de flamme
Est la source de tes élans :
De lui tu verses dans notre âme
Tes flots éternels et brûlans;
Ton *Enthousiasme* rapide
Entraîne, dans sa course avide,
Les peuples, les siècles divers.
Puissance électrique et soudaine,
D'un coup frappant toute la chaîne
Qui ceindrait le vaste univers.
. . . .
Les âmes, de gloire effrénées,
Par un essor inattendu,
Se plongent dans leurs destinées,
A travers l'obstacle éperdu.
Un *Enthousiasme* héroïque
S'ouvrant les ondes du Granique,

D'Alexandre enflamme l'espoir,
Soumet la terre à sa fortune,
Et le montre au dernier Neptune,
Tous deux étonnés de le voir.

. . . .

Du fond brûlant de l'Arabie
S'élance un prophète guerrier :
Sa loi que Médine a subie,
Menaçant l'univers entier.
L'*Enthousiasme* qui l'inspire
Fonde en courant ce vaste empire,
Qu'un vain droit n'eût jamais acquis.
La raison, qu'Uranie éclaire,
A révélé l'autre hémisphère;
L'*Enthousiasme* l'a conquis.

Cet *Enthousiasme* réel ou fictif est le père du dithyrambe (*voyez* ce mot). Le chef-d'œuvre moderne en ce genre fut inspiré par la musique à l'anglais Dryden dans son ode extatique sur Thymothée ou la fête d'Alexandre, que ce poète grec fit passer à son gré par toutes les émotions de l'âme, par le seul empire de la poésie chantée; nous avons eu le plaisir de l'admirer, d'éprouver les transports de l'*Enthousiasme* communiqué par la lecture de la belle traduction de cette ode par M. de Valmalette, poète modeste, l'un de ceux que le sort jaloux de nos plaisirs et de la gloire de notre nation écarte du Parnasse : la Société des Bonnes-Lettres s'honore de le compter parmi ses membres.

Cette ode démontre la proposition de Cahusac : « sans *Enthousiasme* point de création; le feu de l'*Enthousiasme* est le feu créateur! » — Mais comment, direz-vous, avoir de l'*Enthousiasme?* — En contemplant non pas votre nombril, comme les faquirs, mais en employant cette comparaison, contemplez bien le sujet qui peut inspirer de l'*Enthousiasme*, comme l'amour de la gloire, de la patrie, etc.; vous le verrez s'illuminer à vos yeux intellectuels, et cette lumière se changeant en flamme, vous sentirez naître en vous l'*Enthousiasme* si la nature laissa tomber sur votre tête, dans votre âme, quelques étincelles de génie sans lequel il n'y aura jamais d'*Enthousiasme* véritable. Voici la preuve de l'excellence du moyen indiqué :

Rival de l'auteur qui fit naître
Le monde du sein du chaos,
Ton pouvoir fécond donne l'être
Aux objets à ta voix éclos :
Des tombeaux tu perces l'abîme,
La cendre éteinte se ranime,
Les obstacles te sont des jeux;
Quand tu t'échappes c'est en foudre,
Qui réduit les remparts en poudre,
Dans l'instant qu'il vomit ses feux.

C'est dans les flots de cette ivresse
Qu'Homère trempe ses pinceaux;
C'est lorsque ta fureur le presse,
Qu'il enfante ses grands tableaux.
Ici, quel bruit? les cieux s'écroulent,
Sur ma tête les vagues roulent,

La nuit règne avec le trépas!
Là, Mars fait fumer de carnage
Les champs consternés du ravage
Des fléaux courant sur ses pas!

Soins assidus, lente culture,
Que pouvez-vous sans ces transports?
Les simples dons de la nature,
De l'art surpassent les efforts.
La gloire n'a qu'un faible empire.
Ceux que l'*Enthousiasme* inspire
En dieux se trouvent transformés :
Ils s'arment de la foudre, ils tonnent :
Mortels, les traits qui vous étonnent
Partent de leurs cœurs embrasés. SABATHIER.

Il est permis de croire que cette peinture de l'*Enthousiasme* ne part que d'une tête échauffée par la méditation, la réflexion; c'est de l'*Enthousiasme* factice et raisonnable; le poète n'est point hors de lui, mais il y voit tout; il n'y a rien d'interne, de personnel, et c'est là le véritable caractère du véritable *Enthousiasme* actif, créateur, qui doit être intérieur d'abord avant de faire explosion au dehors pour exciter l'*Enthousiasme* passif, admirateur.

— Mais, direz-vous encore, je ne me crois pas de génie, cependant je voudrais avoir de l'*Enthousiasme* ou du moins l'exciter; c'est-à-dire que vous voulez faire de l'*Enthousiasme* raisonnable ou de l'*enthousiasmant* à froid, tirer du feu de la glace; eh pourquoi pas? l'art a bien su faire jaillir le feu du caillou, l'art sait extraire le calorique vivifiant de la neige et de la glace. Vous connaissez, de nom du moins, le célèbre Beccaria; si vous voulez l'écouter quelques instans, nous trouverons dans ses réflexions sur l'*Enthousiasme* le secret de l'exciter, ne pouvant avoir l'*Enthousiasme* qui produit, vous ferez naître l'*Enthousiasme* qui admire, distinction très juste de Cahusac.

« Les principaux caractères de l'*Enthousiasme*, dit Beccaria, sont une sorte de désordre et de négligence que lui reprochent les âmes froides; une habitude de s'appuyer sur les rapports les plus incertains des choses, de prendre les plus faibles rayons d'une analogie éloignée pour la lumière vive de l'évidence. L'*Enthousiasme* s'élance tout à coup dans les combinaisons d'idées les plus disparates et rapproche les plus éloignées; il renverse avec impétuosité tous les obstacles qui retardent le cours de ses pensées; il ouvre de nouvelles routes à l'esprit humain et lui-même les parcourt avec rapidité; il y laisse des traces solitaires, mais marquées et profondes. » Vous reconnaissez ici que le philosophe, à l'aide de la méditation, de la contemplation seule, touche presque à l'*Enthousiasme* réel. L'esprit, l'instruction et la réflexion réunis peuvent donc le produire; l'art peut opérer tout ce que vient de dire le professeur; écoutez-le encore un moment, vous découvrirez notre secret, et nous aurons le plaisir de fournir une preuve de plus à l'appui de notre grand principe littéraire, l'association des idées renfermant notre principe grammatical de leur génération (*voyez* la deuxième partie).

« Il n'est pas en notre pouvoir de sauter immédiatement d'une idée à une autre idée *associée* à la première, il est nécessaire de passer par les intermédiaires et de parcourir cet intervalle plus ou moins rapidement. Représentons-nous une série (nous dirons génération) de ces idées intermédiaires et l'imagination la parcourant avec rapidité; si l'on s'examine dans ce moment, on trouvera quelques changemens dans sa manière d'exister et de sentir; on éprouvera une sorte de chaleur et d'activité sans effort, effet de la présence des deux idées extrêmes et des idées intermédiaires qui les lient. Avec le nombre des idées, on sentira s'augmenter et s'étendre le sentiment de l'existence. Cet état de l'âme, passager et momentané dans la plupart des hommes, est précisément l'*Enthousiasme* auquel on ne donne pourtant ce nom que lorsqu'il se manifeste sensiblement et qu'il est ou paraît utile aux autres, après qu'il s'est manifesté par la parole, la littérature. » Pour vous donner par une comparaison l'idée plus précise de cet *Enthousiasme*, supposez un jeune homme pauvre, mais doué de talens, épris d'une opulente beauté : voilà bien les idées extrêmes; leur association serait l'idée sublime du bonheur; il médite sur les moyens d'y parvenir : voilà les idées intermédiaires, leur succession rapide l'anime, l'échauffe, l'élève à l'*Enthousiasme*, il va devenir grand poète, grand artiste, même héros, pour la mériter, et vous qui chanterez son triomphe, vous imiterez cette marche pour le faire avec *Enthousiasme* et d'une manière utile aux autres : mais votre récit ne donnera point en détail le récit de ses efforts pour être poète, artiste ou héros; vous ne le montrerez pas mesurant des vers sur le bout de ses doigts, charbonnant les murailles ou faisant l'exercice. A présent que vous avez devant l'esprit les idées extrêmes et les intermédiaires, ajoutez-y les parties intermédiaires du discours depuis le modeste article jusqu'aux assemblages de mots, les locutions mêmes et la phrase; lorsque votre composition sur un sujet enthousiasmant sera faite à la plume courante, supprimez tous les intermédiaires grammaticaux ; tant que le sens n'en est point interrompu, mais obscurci, vous aurez de l'*Enthousiasme* qui produit, postiche peut-être, mais vous ferez naître à coup sûr l'*Enthousiasme* qui admire, surtout si vous faites souvent usage du charlatanisme de style qui n'emploie que de grands mots ronflans ou creux, qui fait sans cesse des exclamations, des oh! des ah! des hélas! des soupirs, puis découpe toutes ses phrases avec des points...., les fortifie avec le signe interrogant ? ou bien l'admiratif et l'exclamatif !! » (*Voyez* Régime, Sublime, etc.) Voici de l'un et de l'autre *Enthousiasme* en prose, puis en vers.

« L'univers est une pensée de l'Eternel, suprême architecte des mondes; il a posé son trône sur la voûte des cieux, il y domine l'espace et l'éternité.

« Sa volonté fait sa toute puissance, les soleils sortirent à sa voix du néant! Il a dit aux astres : Soyez, et ils existent. Ses regards ont allumé les célestes flambeaux : l'univers lui doit la lu-



mière! » Certes vous apercevez une foule d'idées intermédiaires supprimées par l'*Enthousiasme* que vous pourrez nommer factice si vous le voulez; mais vous n'oserez pas donner ce nom aux produits de l'*Enthousiasme* traduit des prophètes, mis en vers par M. de La Martine.

Ecoutez! Jéhovah s'élance
Du sein de son éternité;
Le chaos endormi s'éveille en sa présence,
Sa vertu le féconde, et sa toute-puissance
Repose sur l'immensité!
Sept fois de Jéhovah la parole féconde
Se fit entendre au monde,
Et sept fois le néant à sa voix répondit.
Et Dieu dit: Faisons l'homme à ma vivante image;
Il dit: l'homme naquit! A ce dernier ouvrage,
Le verbe créateur s'arrête et s'applaudit.

Certes, il règne bien ici de l'*Enthousiasme* poétique, car, à l'aspect de beaucoup d'hommes, il est bien permis de dire: il n'y a pas de quoi! mais le propre de l'*Enthousiasme* est de tout voir en beau.

Relevons votre imagination de cette chute désagréable..

Homme immortel, salut! jamais ma lyre sainte
N'osera t'appeler mortel;
Des cieux, en ce jour solennel,
Tel qu'un triomphateur tu dois franchir l'enceinte,
Rayonner de leur gloire en tes regards empreinte,
Et te mêler à l'Eternel! ROUCHER.

Le juste enfin remporte la victoire,
Et de ses longs combats, au sein de l'Eternel,
Il se repose environné de gloire;
Ses plaisirs sont au comble et n'ont rien de mortel;
Il voit, il sent, il connaît, il respire
Le Dieu qu'il a servi, dont il aime l'empire;
Il en est plein, il chante ses bienfaits.
L'Eternel a brisé son tonnerre inutile;
Et d'ailes et de faulx dépouillé désormais,
Sur les mondes detruits le temps dort immobile! GILBERT.

EPIGRAMME. Ce mot éveille dans votre esprit le souvenir d'une petite pièce de vers renfermant une seule pensée, une seule image, un seul sentiment et même un seul fait, composée de divers accessoires qui le développent, l'éclaircissent, et toujours terminée par un trait piquant de malice, de méchanceté, même de satire, comme celle-ci faite sur ou contre un cardinal:

Jamais les dieux ne purent sans deux bouts
Fabriquer une latte;
N**, plus habile qu'eux tous,
Nous montre une éminence plate.

Cette *Epigramme* ne consiste qu'en fait, tout au plus en image; elle est conforme à l'idée que vous avez de ce petit poëme; car c'en est un, puisque l'on donne ce nom générique à toute pièce de vers formée d'un commencement ou de l'exposition renfermant le développement, d'un milieu, d'une fin qui est la pointe de l'*Epigramme*,

un tout complet comme une flèche, et dont le but est d'attacher, d'associer intimement au nom, à l'idée d'un être, personne ou chose, l'idée du ridicule, du blâme, de la critique ou de la satire. C'est bien ici le cas de consulter notre docteur pour lui demander ce qu'il entend par *Epigramme,* certain que quelque *nouveauté* de sa façon mettra notre esprit dans la disposition épigrammatique *éminemment indispensable :* nous ouvrons donc le *Nouveau Dictionnaire;* notre attente est remplie, nous lisons EPIGRAMME, s. f.... Littéralement inscription (il fallait ajouter en grec) il ajoute... « pièce de vers fort courte et qui finit par quelque pensée vive, ingénieuse et saillante; » ainsi la fable, l'inscription, le sonnet, le madrigal, le triolet, l'épigraphe et l'épitaphe, seraient des *Epigrammes;* l'épitaphe du moins est souvent la plus mordante comme contre-vérité;

> Si vous lisez dans l'épitaphe
> Du magistrat Fabrice : « *Il fut homme de bien*, »
> C'est une faute d'orthographe :
> Passant lisez : « homme *de rien.* »
> Si vous lisez : « Il aima la justice,
> A tout le monde il *la rendit*, »
> C'est une faute encor : je connaissais Fabrice,
> Lisez passant : « Il *la vendit.* »

Mais le *saillant* ne suffit pas toujours, il faut du sel, du piquant, du mordant.

Vous serez confirmé dans la première acception de l'*Epigramme* par ces réflexions du Quintilien moderne : « l'*Epigramme* dans le sens que l'on donne aujourd'hui à ce mot, est, de tous les genres de poésie, celui qui se rapproche le plus de la satire, » comme vous le dit cette *Epigramme :*

> Bertaut disait un jour : Que l'on m'ôte mon poste,
> Si j'ai pour l'obtenir seulement fait un pas!
> Je le crois, dit Dumont, habile à la riposte,
> Quand on rampe on ne marche pas.

Rapprocher est trop doux; il est saturé de son fiel caustique comme l'était de vinaigre l'éponge qu'un soldat offrit au bout d'une lance à Jésus agonisant sur la croix; car de tout temps il y eut des hommes qui mirent de l'esprit jusque dans la méchanceté, témoin ce juge féroce qui condamnait un sourd à mort pour avoir conspiré sourdement; et chaque jour nous sommes révoltés de traits d'équité de ce genre; ceux qui les laissent échapper oublient que le mépris ne se pardonne jamais. Ces réflexions nous ramènent à l'*Epigramme*, véritable lame à deux tranchans et deux pointes, sans poignée, dont on ne peut frapper personne sans se blesser soi-même, car « elle a pour objet la censure et la raillerie » que l'homme parfait seul peut se permettre et qu'il ne se permet jamais par cela même qu'il est parfait, surtout dans la société, dans les salons, où l'*Epigramme* devient un trait mordant ou piquant, lancé traîtreusement parmi les paroles que ceux qui font la petite guerre de conversation se hâtent de proférer avec plus ou moins d'éloquence pour défendre

non pas leurs opinions qu'ils vous donneront souvent quelques jours après pour une bagatelle, mais leur jugement.

Ces traits piquans et mordans donnent une haute opinion de l'esprit de celui qui les lance et flattent sa vanité; ces traits amusent beaucoup les auditeurs dont ils satisfont les viles passions, la jalousie, l'envie; mais ils stygmatisent du ridicule celui qu'ils attaquent, lui font des blessures inguérissables; le trait ne peut plus se retirer, c'est le *manet altâ mente repostum;* il s'enfonce dans leur cœur, il y fait affluer le fiel de la haine, la flamme de la vengeance, et tôt ou tard, si ce n'est même presque aussitôt, il croit pouvoir la satisfaire. Des hommes qui devraient s'estimer, s'aimer, viennent se battre à l'épée sur le champ mortuaire, après avoir disputé sur la pointe d'une aiguille; oubliant qu'à tuer son ennemi dans un duel, on ne parvient à prouver autre chose, sinon que l'on est le plus heureux ou le plus adroit. Songez-y bien! Vos *Épigrammes* sont des couleuvres que vous faites avaler; elles ne meurent point et se changent dans les cœurs en serpens.

Si donc vous avez entendu le mot *Epigramme* en ce sens, trait piquant, mordant, vous ne vous en servirez jamais, parce qu'il blesserait les autres et vous-même; mais ce mot a un autre sens moins usité, mais beaucoup plus général et plus innocent : au lieu de dire, comme dans la première définition, pièce de vers finissant par un trait de malice, de méchanceté, de satire, vous mettrez par un trait piquant d'esprit, puis un trait simplement ingénieux, même par un grain d'encens, une fleur, une perle, un diamant, et vous aurez encore l'*Epigramme*, comme dans cet exemple :

Léandre, conduit par l'amour,
En nageant disait à l'orage :
Laisse-moi gagner le rivage,
Ne me noie qu'à mon retour!

Epigramme imparfaite, la dernière pensée n'étant point naturelle et juste (*voyez* la fin de l'article); de sorte que ce que l'on appelle pointe, bon mot, est réellement en ce sens une *Epigramme* pour peu qu'il ait d'étendue : par exemple, lorsque le bon Louis XVI auquel on ne pouvait reprocher que les défauts nés d'une éducation de charretier, puisque le mot est à la mode, lorsque Louis XVI demandait au fameux faiseur de pointes, M. le marquis de Bièvre, d'en faire une sur lui. « Sire, lui répondit-il vivement, Votre Majesté n'est point un sujet! » c'était, en le mettant en vers, le canevas d'une *Epigramme*, nom que l'on donnait aussi jadis aux inscriptions, même aux épitaphes, parce que ce sont des *lettres* γράμμα, écrites, ἐπὶ, *sur* les murailles et les tombeaux; étymologie plus évidente que celle d'*alphana* venant d'*equus* sans doute, mais un peu changé dans la route.

Les définisseurs n'admettent pas toutes ces différences dans les acceptions du mot *Epigramme*, ou du moins quelques-uns distinguent l'*Epigramme* ancienne, terminée par un trait saillant

comme celle-ci traduite par Dorat, mais adressée jadis par Martial à deux enfans, frère et sœur, d'une beauté rare, mais privés d'un œil :

L'œil droit manque à Dorine, et le gauche à Cydnus;
Tous deux ont en partage une beauté céleste.
A ta sœur, bel enfant, cède l'œil qui te reste,
Tu seras Cupidon, elle sera Vénus!

Aujourd'hui nous appellerions ces vers un joli madrigal; nous voulons que l'*Epigramme* pique, ne fût-ce que légèrement; dans celle-ci sur La Harpe, l'*Epigramme* est une énigme; elle en devient plus piquante et mieux adhérente au patient contre lequel on l'a lancée, ce patient étant connu :

J'ai sous un même nom trois attributs divers :
Je suis un instrument, *un poète*, une rue;
Rue étroite, je suis des pédans parcourue;
Instrument, par mes sons je charme l'univers;
Rimeur, je l'endors par mes vers.

Et puis, pédant, c'est par ma prose : si vous voulez doubler la pointe de l'*Epigramme*, qui ne vaudrait rien si La Harpe était moins connu.

Ces deux acceptions sont réunies dans la définition du *vieux*, mais toujours bon dictionnaire au fond : l'Académie dit que l'*Epigramme* est une espèce de petite poésie qui consiste ordinairement dans une seule pensée dont la force est presque toute dans le dernier vers. Gattel appelle les dernières pensées la pointe qui doit être vive, nette et juste, se rapprochant plus de la vraie nature de l'*Epigramme*. Nous avons dit au Dictionnaire, première partie de l'Art d'écrire, poésie terminée par une pointe, une pensée saillante, par un trait piquant, mordant : cela comprend toutes les acceptions et permet de donner à l'*Epigramme* plus d'étendue, comme l'ont fait quelques poètes qui la convertissent en fable, et même en conte; leur longueur nous défend les citations de plusieurs; voici l'une des plus courtes :

Avant-hier Elisa partit si follement
Pour un doux et galant voyage,
Que, sortant de chez elle avec empressement,
Elle oublia ses gants, ses dents et son visage.

Quelques littérateurs exigent seulement une pensée intéressante; mais cela rentre dans le mot saillant, parce que c'est sur cet intérêt que l'esprit s'arrête. L'*Epigramme* peut s'occuper de toutes sortes de sujets et comporter jusqu'à vingt et trente vers; car point de règles sans exceptions, et Catulle a fait des *Epigrammes* assez longues dans lesquelles le sel, le piquant, est également répandu dans toute la pièce, ce qui différencie le genre ou du moins le fait toucher à la satire; mais comme l'a dit Voltaire,

Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux;

et celui-ci ne peut pas l'être : il convient même mieux à l'esprit cri-



tique du genre humain, ennemi de toute supériorité, plus encore de tout ce qui trouble le bonheur ; il obéit à la sagesse qui recommande en général d'étendre le plaisir sur toute la vie, plutôt que de l'avaler d'un trait; car alors il enivre au lieu de fortifier, et Catulle a pu transmettre son nom et sa gloire jusqu'à nos jours avec une douzaine de ces petits chefs-d'œuvre dont nous ne pouvons vous offrir aucun, puisque, dit La Harpe, il est aussi impossible de les analyser que de les traduire. Ce sont des aigrettes de pierreries dont la peinture, encore moins la poésie ou la traduction, sa sœur, ne peuvent rendre l'éclat.

D'autres amateurs de l'*Epigramme* ont voulu que celui qui l'aiguise laisse faire quelque chose au lecteur, à l'auditeur, pour la compléter; mais c'est la convertir en énigme ; c'est présenter à quelqu'un pour coudre des idées une aiguille sans pointe, et pendant qu'il s'occupera de lui en faire une, les idées s'envoleront : il vaut mieux que la pointe soit toute faite; alors ce petit poëme excite, dès le début, la curiosité de l'esprit par son exposition, qui fait naître le désir de savoir où se terminent le récit d'un fait, l'énonciation d'une première idée, l'expression d'un sentiment entrevu, mais en n'exigeant pas du lecteur une trop longue attente : il faut suivre avec ordre et clarté les circonstances de l'évènement épigrammatique, le contraste des épithètes pour les images, le développement de la pensée, des sentimens, en suivant celui de la génération des idées : mais vous pouvez varier l'*Epigramme* par une association d'idées, par une opposition qui formera péripétie, pour parler comme les doctes, ou plus clairement un changement inattendu qui donne une surprise agréable à l'esprit et forme alors la pointe de l'*Epigramme :* vous en trouvez l'exemple dans celle-ci de Boileau; nous abrégeons l'exposition pour venir à l'action, au dénouement, trois parties constituantes de l'*Epigramme*, dont l'élément principal est un fait. Il s'agit d'un livre publié par un auteur inconnu comme lui.

On en tira cent exemplaires.
C'est beaucoup, dis-je en m'approchant,
La pièce n'est pas si publique.
Il faut compter, dit le marchand,
Tout est encor dans ma boutique.

Le talent de faire des *Epigrammes* terminées par un trait mordant n'est que trop répandu; des sots mêmes ont eu l'honneur d'en lancer quelques-unes avec succès; mais souvent il arrive aux gens d'un esprit peu délicat et mal cultivé d'enfreindre ce précepte donné par l'un de nos professeurs du second ordre : « Il faut surtout éviter le calembourg et les jeux de mots puérils, » cette pointe s'émousse trop aisément. Presque tous les auteurs se sont amusés à durcir, aiguiser cette pointe. Racine lui-même en fit de très mordantes et qui blessèrent Boileau ; il s'en plaignit avec une sensibilité touchante, lui que l'on a dit être insensible. Mais il est peu d'hommes qui se soient fait une réputation avec des *Epigrammes* seules. Martial et Catulle excellèrent parmi les Latins et Jean-Baptiste Rousseau

parmi les modernes, mais pour le malheur de celui-ci, car elles le conduisirent au bannissement : profitez de la leçon et ne l'imitez pas. Dans les siècles intermédiaires entre la mort et la renaissance des Belles-Lettres, Marot brilla parmi les poètes épigrammatistes, desquels Saint-Gelais est le moins inconnu. Lebrun, dit Pindare, a fait de nos jours des *Epigrammes* et mis au commencement du recueil une poétique que vous pouvez consulter, mais seulement pour juger du mérite des siennes et des autres; il veut que l'*Epigramme* finisse par une pensée vive, juste, inattendue; de plus, il exige la brièveté, surtout la pointe, et pour l'obtenir, il ne faut, dit-il, à l'*Epigramme* qu'un seul objet, ainsi que l'a dit le maître :

> L'*Epigramme* plus libre, en son tour plus borné,
> N'est souvent qu'un bon mot de deux rimes orné.

Mais pour elle deux vers seulement seraient souvent trop peu; Boileau lui-même n'en a pas fait de ce genre : il faut au moins lui en permettre quatre, comme dans cette *Epigramme* sur un flatteur public.

> Quand du plat N*** je lis le plat discours,
> Tout mon sang indigné s'agite dans son cours;
> Des crachats du mépris je couvre chaque page :
> Si l'auteur était là, ce serait son visage.

Vous noterez que le discours était à la louange de N... qui avait fait décheoir N... d'un rang équivalent à celui de souverain, et que l'auteur de l'*Epigramme* est un idiot théiste, républicain idéal, si vous voulez, qui a la bêtise de croire que le théisme et le républicanisme sont les seuls remèdes que l'humanité puisse opposer efficacement aux maux qui tourmentent la vieille Europe; car les *Epigrammes* à la centaine, non plus que les comédies, les satires, n'y remédieront point, et voici la preuve de fait : la pointe épigrammatique, et le plus souvent la piquante *Epigramme*, fit les délices de nos aïeux dont on vante beaucoup trop le bon sens et les vertus; ils étaient très ignorans et par suite très superstitieux, et par une autre suite nécessaire beaucoup plus méchans encore que nous; ils voulaient tout enlever à la pointe de l'épée, de la hallebarbe, et sans cesse la pointe épigrammatique était à leur bouche.

> Un héros sur la scène eut soin de s'en parer,
> Et sans pointe un amant n'osa plus soupirer;
> L'avocat, au palais, en hérissa son style,
> Et le prédicateur en sema l'Evangile.
> La raison outragée ouvrit enfin les yeux,
> La chassa pour jamais du discours sérieux,
> Et dans tous ses écrits la déclarant infâme,
> Par grâce lui laissa l'entrée en l'*Epigramme*,

dont depuis ce moment elle ne sortit jamais sans violer le Code littéraire actuel, associant intimement à ce mot *Epigramme* une idée satirique, et repoussant cette alliance de mots, *Epigramme louangeuse*, dont se sert Marmontel qui vous dit : « Autant le talent de tourner

une *Epigramme* injurieuse est commun, vil et méprisable, autant celui de rendre un éloge piquant par un tour épigrammatique est rare, exquis et précieux. » Il vous donne pour exemple Marot qu'il se plaît à citer le plus souvent possible, ainsi que tout le reste de la littérature gothique, ce qui n'annonce pas un goût très pur, quoique nécessaire, ainsi que le bon sens, dans l'*Epigramme* comme en toute autre poésie : ce goût lui manque lorsqu'il dit dans sa colère contre les épigrammatistes : « L'écrivain qui fait son talent de l'*Epigramme* (faire son talent d'une chose), cet écrivain ressemble trop à un chien enragé pour ne pas mériter d'être traité de même. » Mais on tue les chiens enragés : fallait-il donc tuer ses amis Marot, Caillères, Gombaud, etc.? Fallait-il tuer Boileau, Lebrun, Jean-Baptiste Rousseau, parce qu'ils firent des *Epigrammes*, comme l'eût été l'auteur de cette autre *Epigramme* s'il l'avait publiée plus tôt.

Lorsque Satan apprit l'effet de la vaccine,
Sur sa couche de braise il fit fort triste mine :
« Quoi! dit-il, nous n'aurons que de vieux barbons,
Et pour nous égayer point de jeunes garçons! ».
Un de ses conseillers s'approche à petits pas,
D'un air mystérieux, puis il lui dit tout bas :
« Si pour les sombres bords vous voulez qu'il en parte
Tout autant qu'autrefois, envoyez B.......

Le professeur Marmontel raisonne-t-il avec plus de bon sens en ajoutant « lorsqu'elle est personnelle et ne fait que *pincer le ridicule*, elle est permise, surtout si on ne l'emploie qu'en arme défensive, car c'est l'aiguillon de l'abeille ; » mais un aiguillon peut-il être autre chose qu'offensif, et ce qui est personnel n'est-il pas toujours odieux, alors même qu'il ne ferait que *pincer le ridicule*, expression qui frise l'afféterie? Si le maître n'entend pas la personne mais la qualité, comment, même figurément, pincer le ridicule? cela n'est pas clair : puisque ce mot se présente, terminons la poétique de l'*Epigramme* en disant que la clarté surtout est indispensable à l'*Epigramme*, les pointes mal polies, rouillées, ne pénètrent point.

Vous avez à présent une idée précise de l'*Epigramme* en général et des exemples de l'*Epigramme* caustique ; nous vous devons ceux de l'*Epigramme* ingénieuse, louangeuse, morale et même sentimentale, si vous admettez ces différens genres ; les voici :

J'aime l'esprit, j'aime les qualités,
Les grands talens, les vertus, la science,
Et les plaisirs, enfans de l'abondance ;
J'aime l'honneur, j'aime les dignités ;
J'aime un ami presqu'autant que moi-même,
J'aime une amante un siècle et par-delà :
Mais dites-moi comment il faut que j'aime.
Le maudit or, qui *supplée* tout cela. HOFFMAN.

L'auteur avait mis qui *donne* ; mais la justesse de la pensée devant être l'une des premières qualités de l'*Epigramme*, nous avons, malgré notre respect pour ce critique, dû changer ce mot : le défaut de justesse fait l'effet de l'alliage ou de la substitution d'un métal à l'autre dans une

arme aiguë, sa pointe s'émousse aisément; et pour nous fortifier d'une autorité, nous avons réservé celle du président des juges littéraires, de M. Dussault; il dit:

« On doit examiner deux choses dans une *Epigramme*, le trait et la manière dont il est décoché... Il faut de plus faire attention au plus ou moins de finesse du trait qui n'est plus digne du nom d'*Epigramme* s'il n'est qu'un aiguillon de plomb. » Une fausse pensée le rendrait tel.

Voici l'*Epigramme* morale :

Je sais bien que ces fleurs nouvelles
Sont loin d'égaler vos appas :
Ne vous enorgueillissez pas,
Le temps vous fanera comme elles. **

La louange est très délicate et très ingénieuse dans cette *Epigramme* sur Vénus qui parle en voyant sa statue.

Oui, je me montrai toute nue
Au dieu Mars, au bel Adonis,
A Vulcain même, et j'en rougis;
Mais Praxitèle où m'a-t-il vue?
VOLTAIRE, *trad. de l'Antologie.*

Certes il était difficile de louer plus délicatement Praxitèle, et si vous ne faites des *Epigrammes* que de ce genre, vous ne manquerez pas d'amis, de protecteurs, de louangeurs, vous éviterez les persécutions que la malice attira sans doute à l'auteur de cette dernière *Epigramme* déguisée sous le manteau de la fable, nouveau genre dont MM. les professeurs ont oublié de parler; mais avant il faut vous donner l'exemple d'*Epigramme sentimentale*, entendant par ce mot tout ce qui tient au sentiment en général; celui d'une noble fierté respire dans ces vers :

Quand avec un air d'arrogance
Tu ris de mon obscurité,
Je songe à ta célébrité,
Elle suffit à ma vengeance. FABIEN PILLET.

Le sentiment de l'indulgence anime celle-ci :

Pour les pauvres la Comédie
Donne une pauvre tragédie :
C'est bien le cas, en vérité,
De l'applaudir par charité.

La chronique littéraire prétend que cette pièce était de La Harpe; mais par charité généralisez l'*Epigramme*, comme dans ce dernier exemple :

On nous raconte que Léda,
Par le diable autrefois tentée,
D'un amant à l'aile argentée,
Un beau matin s'accommoda.
Hélas! ces caprices insignes
Sont encor les jeux de l'amour,
Si ce n'est qu'on voit, de nos jours,
Les dindons remplacer les cygnes. ARNAULT DE MINTURNES.

ÉPISODE, Episodique. Les maîtres n'étant pas d'accord entre eux sur la nature de l'*Episode*, partie très importante de plusieurs œuvres littéraires, nous devons, pour vous mettre à même de vous établir juge entre eux, vous rapporter dès l'abord la définition académique. « On appelle ainsi, dans la composition du poëme épique ou du *poëme dramatique* (deux mots à rayer), toute action que le poète emploie pour étendre l'action principale et pour l'embellir, mais qu'il doit toujours lier avec son sujet. » Cette définition, qui renferme la grande règle de l'*Episode*, vous paraît si claire, que vous ne concevez pas que l'on ait pu se disputer sur l'*Episode*; mais il lui arrive, comme à tant d'autres mots, Dieu, roi, patrie, liberté, nation, etc.; on les interprète si différemment, qu'il n'est pas possible de s'entendre : l'un veut un Dieu bon, l'autre un Dieu méchant; l'un un roi monarque absolu, l'autre un roi paternel, seul représentant ou tête de la nation; celle-ci n'est, pour quelques-uns, que dans quelques corps privilégiés, le reste est ilote, esclave payant; pour un autre, la nation n'est qu'un être abstrait, idéal, presque romantique; il vous demande sérieusement : qu'est-ce qu'une nation? pour d'autres, la nation est l'agrégation de tous les citoyens utiles et soumis aux lois.

La dispute sur l'*Episode* est d'un intérêt moins grand, moins général, direz-vous sans doute; mais oubliez-vous que l'amour-propre de chaque disputant fait dépendre, du triomphe de son opinion sur de moindres bagatelles, le salut de l'ordre social? il vous prouvera que la chaîne des définitions est la même que celle dont la main de Jupiter tient un bout; à l'autre est suspendu l'univers : un chaînon se rompt, et l'univers tombe dans l'abîme de l'immensité! Ne négligeons donc pas la question sur l'*Episode*, que Hugh Blair définit : « Une action, un incident introduit dans la narration, et lié à l'action principale; » rectifiant ainsi la fausse énonciation de l'encyclopédiste abbé Mallet, qui confond l'*Episode* avec les circonstances, les *incidens* ordinaires; car si vous voulez appeler un incident *Episode*, il ne faut pas qu'il soit nécessaire à l'action, qu'il y adhère.

Ainsi, notre petit hors-d'œuvre politique conduisait bien loin du sujet la génération de vos idées; nous l'avons admis tout exprès pour vous donner, par comparaison, une idée de l'*Episode*, de sa bonne ou mauvaise qualité dans le cas actuel. Cette dernière épithète, mauvaise, serait la bonne sans le fait exprès; mais la digression étant, dans la discussion, ce qui est hors du sujet, elle est sœur, dans le récit, de l'*Episode*, qui est hors de l'action; car, à proprement parler, l'*Episode* est un petit récit dans un grand, un petit poëme dans une vaste épopée. Des professeurs ont prétendu, vous venez de le voir, que les incidens dans l'évènement principal, les circonstances de l'action, étaient des *Episodes*. De cette prétention naît la contestation, sur laquelle vous avez à prononcer : elle n'est qu'une dispute de mots, qui n'a d'importance que parce que l'on y fait intervenir l'autorité du grand Aristote, qui admet trois espèces d'*Episodes*, car les doctes embrouillent toujours les questions; ils obscurcissent la

lumière par des subdivisions, imitant le grand Newton; qui, pour mieux la décomposer, se renfermait dans une chambre obscure, n'y laissant pénétrer qu'un seul rayon solaire à travers un prisme qui le subdivisait en sept petits cercles, chacun de l'une des couleurs de l'iris; en sorte que pour mieux voir, mieux connaître la lumière, il n'y voyait qu'une image fausse et renversée.

Aristote donc, et les anciens avec lui, nomment *Episode* ce qui, dans la tragédie, suit immédiatement le prologue. Il nous renvoie aux Kalendes grecques : l'*Episode*, dit-il, était ce qui n'est ni le prologue, ni l'exorde ou la sortie, ni le chœur, de sorte que l'*Episode* ne pouvait être que la tragédie tout entière, comme aussi le poëme tout entier dans l'épopée; sinon ce n'était rien du tout.

Les ténèbres s'obscurcissent : que serait-ce si, pour les épaissir, nous vous disions que cet homme divin appela *Episodes*, dans l'Odyssée, les erreurs ou les courses d'Ulysse, le désordre dans son palais, son retour et l'ordre que rétablit sa présence; puis encore *Episodes* les aventures de Circé, des syrènes, etc., de sorte que tout devient *Episode* : le poëme, les circonstances, le développement de l'action, puis les incidens; cela devient galimatias, tohu-bohu; chaos. Recourons à notre bonne vieille Académie, tant dénigrée par les charlatans, qui la déguisent pour la revendre, bien gonflée de plagiats, toute surchargée de lambeaux encyclopédiques et autres, ou de leurs absurdes innovations, qui contordent notre langue, la dénaturent, et bientôt la priveraient de sa glorieuse universalité. Voyons à quoi peut être bon l'*Episode* dans le poëme et les autres œuvres qui l'admettent.

Mais nous nous trouvons ici dans l'embarras; les professeurs qui ont bavardé sur la nature de l'*Episode* ne disent pas un mot de son utilité. Blair pense même que les *Episodes* doivent être « assez peu importans pour que l'on puisse les omettre sans rien tronquer de la principale histoire du poëme. » Il faut, nous le croyons, ne prendre que la seconde partie de sa proposition, car un *Episode* sans importance deviendrait un hors-d'œuvre; il ajoute : « Ces sortes d'*Episodes* sont non-seulement admissibles dans un poëme épique, mais elles l'embellissent, et produisent un très heureux effet lorsqu'elles sont bien conduites. » Puis, après les avoir ainsi féminisées, il en donne les règles.

« Elles doivent être amenées naturellement, avoir une relation avec le sujet du poëme, et pouvoir être considérées comme leurs accessoires; elles doivent, pour jeter de la variété, présenter des objets différens de ceux qui les précèdent ou les suivent. » Cependant vous éviterez des contrastes trop heurtés : Le Dante ne s'est point avisé de placer des *Episodes* d'amour dans son Enfer. Le Quintilien français, La Harpe, est d'un avis contraire à celui du Quintilien anglais. « Les *Episodes*, dit-il, sont de l'essence de l'épopée. » Le professeur devait distinguer les épopées faites, de celles à faire : sans doute, vous ne pourriez ôter les *Episodes* des poëmes où ils sont, sans les détruire, ils sont de leur essence; mais vous concevez ces poëmes, vous con-

cevez des poëmes à faire, sans *Episodes*. L'*Episode* est, si l'on peut dire, un petit tableau de genre dans un grand tableau d'histoire; mais le poète, comme le peintre, doivent les achever, et par conséquent les soigner, plus encore que les autres parties de la narration. Les détails minutieux y sont permis, comme dans l'admirable scène des adieux épisodiques d'Hector et d'Andromaque. Ces détails ne paraîtront jamais déplacés, s'ils font naître dans l'esprit du lecteur une pensée, dans son cœur un sentiment, s'ils donnent épisodiquement au lecteur des peintures des mœurs, des caractères des nations, des personnages, des lieux; en deux mots, s'ils concourent à former une image fidèle de la vie; c'est le grand secret, l'arcane par excellence de l'art d'écrire : peindre la vie! ce bien si précieux. Il vous suffit de ne pas imiter ce fou de Saint-Amand, lorsqu'il

> Peint le petit enfant qui va, saute, revient,
> Et joyeux à sa mère offre un caillou qu'il tient.

Ce ne sont plus des détails (*voyez* ce mot), mais des niaiseries.

L'Académie rend à l'*Episode* un peu de son importance, en lui donnant pour but l'étendue, l'embellissement du poëme; mais ce motif est encore bien insuffisant dans le poëme (*voyez* ce mot); l'action grande, entière, intéressante, doit se suffire à elle-même; vous devez y trouver tout ce qui peut l'embellir, sinon le sujet est mesquin, aride; il faut y renoncer. Tâchons de suppléer au silence des maîtres, en considérant l'*Episode*, regardé seulement comme incident, accessoire utile, et non comme seconde action dans la tragédie, la comédie, le poëme tout-à-la-fois; et, pour simplifier, disons l'*Episode* dramatique, l'*Episode* épique.

Nous croyons que l'*Episode* peut et doit servir d'abord à créer des contrastes qui donnent du relief aux objets mêmes de l'œuvre littéraire; ainsi, dans l'*Episode* dramatique, vous introduirez un homme généreux à côté d'un avare; alors même que ce personnage, ou du moins son caractère, ne serait pas essentiel à l'action, il servirait à relever le portrait de l'avare. Homère, le divin Homère donne plus d'éclat à la bravoure d'Achille, en introduisant un personnage très épisodique, très inutile, le lâche Tersite, dont le nom est resté pour ceux qui lui ressemblent.

L'*Episode* peut encore servir à la peinture particulière du théâtre de l'action, du lieu de la scène, à celle plus détaillée des mœurs; elle fait mieux connaître les personnages, les localités; ses incidens, ses circonstances particulières devant se lier au sujet, le développent, le font considérer sous tous les aspects. Supposez-vous transporté, par un poète épique, à la cour d'un souverain; après l'avoir bien vu, vos regards curieux se porteront sur les principaux personnages qui l'entourent : ainsi Voltaire, dans la Henriade, vous fait mieux connaître le cœur tendre et même faible de Henri, par l'*Episode* de ses amours avec la belle Gabrielle. Le bel *Episode* des deux Dailly père et fils vous inspire de l'horreur pour l'esprit de parti qu'il dépeint, et qui de nos jours encore a pu faire tuer un frère par son frère, un

père par son fils. Cet *Episode* vous peint les mœurs du siècle, et malheureusement le caractère national, qui porte tous les individus à vouloir le bonheur par la domination et la jouissance, même dans le sang et sur les cadavres. Long-temps avant lui, Virgile vous avait donné l'idée de l'ambition d'Enée, qu'il vous montre, dans un *Episode*, abandonnant au désespoir, à la mort, la belle reine de Carthage; mais il rattache habilement l'*Episode* au sujet, par ce terrible legs de vengeance qu'elle fait à ses descendans. Ici, le poète vous ouvre la perspective des évènemens futurs; il vous montre Annibal vengeur aux portes de Rome, qui croyait Enée son fondateur.

Tu vas fonder le trône où le destin t'appelle,
Et moi, je te déclare une haine immortelle.
Mon peuple héritera de ma haine pour toi;
Le tien doit hériter de ta haine pour moi!
Que ces peuples rivaux, sur la terre et sur l'onde,
De leur division épouvantent le monde!
Que pour mieux se détruire ils franchissent les mers,
Qu'ils ne puissent ensemble habiter l'univers;
Qu'une égale fureur sans cesse les dévore,
Qu'après s'être assouvie elle renaisse encore;
Qu'ils violent entr'eux et la foi des traités,
Et les droits les plus saints et les plus respectés!
Qu'excités par mes cris les enfans de Carthage
Jurent, dès le berceau, de venger mon outrage.
Et puissent, en mourant, mes derniers successeurs,
Sur tes derniers neveux être encor mes vengeurs! DE POMPIGNAN.

Vous pouvez vous récréer agréablement l'esprit, en repassant dans votre mémoire les divers *Episodes* des différens poëmes; vous verrez s'ils tiennent plus ou moins bien au sujet, s'ils l'étendent et l'embellissent; vous reconnaîtrez, avec La Harpe, que les bons sont devenus de l'essence de l'épopée; que La Baumelle et Clément, les antagonistes du professeur Voltaire, et les ennemis de l'*Episode*, ne peuvent les proscrire comme hors-d'œuvre que lorsqu'ils n'ont pas l'effet utile d'étendre et d'embellir l'action à laquelle ils se lient. Pour juger de la bonté de l'*Episode*, essayez de le retrancher : s'il laisse un vide, s'il retire des accessoires, des ornemens nécessaires, alors il était bon; au contraire, si la soustraction est imperceptible, il était mauvais, surabondant : c'est à quoi nous croyons pouvoir réduire toute la poétique de l'*Episode*, qui devra se composer des mêmes élémens que l'œuvre littéraire auquel il appartient, pour ne pas former de disparate.

Pope offensa le bon sens dans son poëme de la Forêt de Windsor: tout y est moderne. Il y décrit poétiquement les ruines subsistantes de trente villages détruits par Guillaume-le-Conquérant; puis il introduit un personnage épisodique, la belle Lodone ou Lonone, fille de la Tamise, ou mieux la belle Londres, et les incidens de cet *Episode* sont ceux des Métamorphoses d'Ovide, ou paraissent en être imités. Dans la Henriade, et dans d'autres ouvrages épiques, les dieux de la fable, l'Amour surtout, figurent avec celui des chrétiens et les saints et saintes du Paradis. M. de Parny les a du moins rendus essentiels, en les mettant aux prises avec les dieux.

Arrêtez vos regards sur le personnage épisodique du philosophe solitaire dans Paul et Virginie : certes, il n'est qu'épisodique; sa présence n'est pas indispensable. Cependant il se lie intimement à l'action : seul, il peut en remplir le vide pendant l'absence de Virginie. Sans lui que faire de Paul abandonné? Le poète, car l'auteur est bien poète, aurait peut-être mieux rempli le vide, s'il avait, à la place des longs entretiens de morale, raconté les aventures de ce solitaire, auquel il aurait donné le bonheur dans le mariage, pour rendre plus terrible la catastrophe par les contrastes. Ils sont nécessaires aux romans, dans lesquels les *Episodes* sont plus ou moins bien placés, selon le degré d'intérêt inspiré par les principaux personnages. Si cet intérêt est très vif, comme dans Robinson, Paul et Virginie, c'est toujours à regret que le lecteur les quitte, lorsque l'auteur le force à porter son attention sur d'autres individus : ce motif a pu déterminer de Saint-Pierre à parler peu de la vie du solitaire.

Ainsi que le roman, tous les ouvrages littéraires dont le principal élément sont les faits, toute œuvre en récit admet l'*Episode*, considéré non comme seconde action, mais comme accessoire : comme action, le drame et la fable le rejetteraient, mais il peut entrer dans le conte (*voyez* ce mot). Vous savez que, dans la première acception, l'*Episode* est, par comparaison, un petit tableau dans un plus grand, et pour vous en donner un exemple en délassant votre esprit, nous allons transporter épisodiquement, mais avec rapidité, votre imagination au muséum d'histoire naturelle, véritable paradis terrestre, où l'homme vit en paix avec les animaux, et jouit des plus riches, des plus admirables produits de la nature. C'est Perrault qui, dans son fameux conte de Peau-d'âne, vous offre cette image épisodique.

J'oubliais de dire, en passant,
Qu'en cette grande métairie
D'un roi magnifique et puissant
Se faisait la ménagerie;
Que là, poules de Barbarie,
Râles, pintades, cormorans,
Oiseaux musqués, cannes-petières,
Et mille autres oiseaux de diverses manières,
Entr'eux presque tous différens,
Remplissaient à l'envi dix cours toutes entières.

Mais, hélas! en parcourant ce riant séjour, votre imagination est assombrie par l'affreux souvenir de scènes sanglantes exécutées par l'horrible discorde civile, qui viola ce sanctuaire des sciences, et frappa ses enfans jusque sur ses autels. Si vous décrivez romantiquement ce Paradis, vous y ferez entrer épisodiquement ces scènes, pour servir d'ombres, de repoussoir à vos peintures; la nature, vous le savez, emploie les contrastes, rapproche les extrêmes, pour produire les harmonies, et, dans les Belles-Lettres, ces contrastes sont particulièrement opérés, au moyen de l'*Episode* : imitez la nature, et ne l'outragez pas!

ÉPISTOLAIRE (GENRE, STYLE DE CONVERSATION). Vous ne croirez peut-être pas devoir arrêter vos regards sur cet article, si vous pensez

que toute sa poétique se réduit à cet axiome : « Il faut écrire comme l'on parle ; » et, persuadé probablement que vous parlez bien, vous vous contenterez de mettre sur le papier ce que vous diriez à la personne si vous étiez en sa présence ; mais venez à l'épreuve, au fait, et reconnaissez combien cet axiome est faux par plusieurs raisons : la première est que tout le monde parle ou croit bien parler, tandis que peu de personnes qui écrivent des lettres les écrivent bien. Il ne se peut que votre correspondance ne vous ait parfois offert des lettres dans lesquelles la maladresse, le mauvais style et le mauvais raisonnement de vos correspondans ne vous aient surpris. La seconde raison est que, parmi la généralité des personnes qui parlent, il en est réellement très peu qui parlent bien : repassez dans votre mémoire toutes vos connaissances, et notez celle qui parle de manière à mériter l'adverbe admiratif *bien;* et, par *bien,* nous entendons de manière que si le logographe rendait leurs conversations, non-seulement on n'y trouvât pas de fautes de français, mais encore des fautes de sens, de jugement, de raison, d'instruction, de convenance, d'à-propos, de..... Coupons court à cette effrayante énumération, à laquelle la chaleur de la conversation empêche d'avoir égard. Qui pourrait prétendre bien parler, si nous exigions, comme de droit, l'heureuse association des idées par le bon emploi des élémens. Quant à nous, invitant notre imagination à nous représenter la multitude de personnages que nous avons entendu parler depuis le collége jusqu'à ce jour, nous voyons toutes personnes qui, raisonnablement parlant, parlaient plus ou moins comme tout le monde, mais très peu qui méritassent l'adverbe *bien,* logographiquement ; et cependant cette multitude fut nombreuse ; elle renferma beaucoup de personnages, même marquans : des poètes, des académiciens, des savans, des publicistes, des artistes, des diplomates, des administrateurs, etc., etc. ; il y aurait un grain d'indiscrète vanité dans leur désignation, et nous nous contenterons de dire qu'entre eux, celui qui fixa le plus notre attention fut M. Ducis qui, froid d'abord et silencieux, s'animait à la conversation, et semblait un Ossian, enchaînait toutes les attentions, tous les regards ; il réalisait cette pensée de Virgile :

. . . . *Si fortè virum quem*
Conspexere silent, arrectisque auribus adstant.

S'il apparaît un homme, ils le regardent en silence et les oreilles attentives, dressées.

Mais probablement, si quelque tachigraphe avait écrit ce qu'il disait, on ne l'aurait pas trouvé mieux écrit que ses vers, parfois incorrects. Demoustier parlait très purement, sa conversation était son style, et vous pouvez le juger ; mais il y mettait un peu moins d'esprit, et plus de sentiment, d'âme. Ses biographes ne l'ayant pas connu, vous permettrez à l'amitié de réparer épistolairement leurs omissions. Après qu'il eût été refusé, délaissé par sa belle Emilie, pour laquelle il écrivait ses charmantes Lettres sur la Mythologie, son amour devint une amitié pure et généreuse ; il lui prodigua les con-

solations dans les momens d'infortunes publiques et particulières. Sa soumission à sa mère, quoiqu'il fût plus que majeur, lui fit manquer, malgré nos avis, nos instances, un mariage d'inclination qu'elle rompit, en se préparant d'amers regrets, lorsqu'elle connut tout le mérite de celle qu'elle repoussait, égarée par les calomnies sociales; cette rupture causa des scènes dramatiques très touchantes, qu'il racontait les larmes aux yeux. Sa bonté lui fit manquer un mariage de convenance pour lequel tout était arrêté; mais son déménagement eût réduit à la misère une veuve propriétaire de la maison qu'il habitait, et dont les supplications, auxquelles il ne put résister, lui arrachèrent la promesse de rester dans un local trop incommode pour un ménage. Son bon cœur lui fit perdre une partie de sa fortune : pour soustraire un ami malheureux à des poursuites rigoureuses, il vendit sa belle bibliothèque dramatique, puis son piano, si nécessaires au poète qui compose pour le théâtre, et complaisamment coupe, alonge ou raccourcit les vers au désir du musicien; et la somme, très forte pour le moment (10,000 fr.), qu'il prêta, lui fut remboursée en un papier bon pour allumer sa bougie. Son horreur pour les assassinats juridiquement politiques lui rendit odieux un bel appartement sous les fenêtres duquel passaient quelquefois les victimes, et ce déplacement lui valut la perte d'un fauteuil à l'Institut, dont il fut repoussé comme *trop tiède* : heureux de n'avoir pas éprouvé un traitement plus rigoureux.

Notre lettre narrative s'alongerait trop sous la dictée des souvenirs honorables pour l'un des maîtres de l'art *Epistolaire;* revenons à notre proposition : les personnes qui causent bien sont très rares, plus encore les bons *Epistolaires* : entre les premières, il en est qui causent trop bien; elles parlent comme des livres : nous pouvons citer notre regrettable ami, le docteur Baylé, puis encore un autre ami, diplomate profond, et dont la belle tête, les yeux lumineux, fins et pénétrans, la bouche d'or et la noble gravité pénétrèrent un physionomiste anglais d'une admiration mêlée de terreur; il s'agissait, dans l'entretien, des rivalités nationales.

Ce talent de parler comme on écrit est presque un extrême; rentrons dans le milieu de la société : faites l'épreuve sur ceux qui obtiennent dans les cercles l'épithète de beaux parleurs, et vous reconnaîtrez la vérité de cette assertion. Ainsi, pour bien écrire une lettre, il ne suffit pas d'écrire comme on parle, et de même, pour bien parler, il ne faut pas toujours le faire comme on écrit; l'on pourrait être un pédant, ou, ce qui est plus désagréable, un homme prétendant au bel esprit, au beau dire, et l'on se ferait rire au nez par les jaloux, les ennemis de toute prétention.

Il est un autre axiome qui combat et détruit le premier : « Le papier souffre tout. » Certes, vous n'en oserez pas dire autant de la parole : il est vrai que la liberté, sans restriction, de la presse, a des partisans; mais eux-mêmes ne disent jamais tout ce qu'ils pensent, et ne s'en arrogent pas le droit avec deux, même avec *une seule personne,* pas même leur femme; il n'y a donc pas réciprocité : la pa-

role ne souffre pas tout, l'on ne peut écrire une lettre comme on la parlerait.

Prenez cet axiome sous une autre face : « Le papier souffre tout; » et sans vous permettre toute la licence qu'il semble autoriser, voyez si, lorsque vous écrivez, vous ne dites pas, même sans offenser les convenances, une foule de choses que vous ne diriez pas de vive voix. Le papier, l'absence du lecteur, vous donne une assurance, une hardiesse que sa présence changerait en timidité; de plus, vous avez le loisir de la réflexion, vous n'êtes point arrêté par les mille et mille obstacles du dialogue, par les *si*, les *mais*, les *car* et les *peut-être*, par les interruptions, les interrogations, les contradictions; votre esprit se développe, votre cœur s'épanche à loisir, la plume court, rapide comme la fourmi sur le sable; car le papier vous semble un terrain dur qu'il vous faut labourer; que n'avez-vous une méthode tachigraphique! rien de ce que vous pensez, de ce que vous sentez ne serait perdu pour votre ami; votre lettre serait parfaite, et vous auriez, sans vous en douter, satisfait à toutes les règles de la poétique *Epistolaire*, qu'un homme qui écrivait admirablement bien, mais qui ne parlait pas de même, car il était bref et sentencieux, qu'un académicien, M. Suard, réduit à cette phrase :

« Les lettres n'ont pour objet que de communiquer ses pensées, ses sentimens à des personnes absentes. » Ajoutez et raconter des faits, faire des descriptions en bon français, et vous avez tous les élémens. « Elles sont dictées par l'amitié, la confiance, la politesse; » ajoutez par toutes les passions humaines, et par la passion des passions, celle de dominer et de jouir pour être heureux, et vous aurez le but de toutes les lettres écrites ou bien à écrire. Le sujet des lettres s'étend à l'infini, comme vous le voyez; le genre *Epistolaire* comporte tous les styles, et le bon *Epistolaire* est un Protée, c'est l'homme littéraire universel dans les détails, depuis le poëme jusqu'à la charade, au bon mot, à la pointe, le dernier comme le plus exigu des produits de l'esprit; le maître renferme le genre dans un cercle trop étroit. « C'est une conversation par écrit, aussi le ton des lettres ne doit différer de la conversation ordinaire que par un peu plus de choix dans les objets et la correction dans le style; la rapidité de la parole fait disparaître une infinité de négligences que l'esprit a le temps de rejeter lorsqu'on écrit; et l'homme qui lit n'est pas aussi indulgent que celui qui écoute. » Aussi le lecteur ne pardonnera-t-il pas au professeur les élisions et les hiatus; mais passons outre, pour observer que le feu de la conversation donne aux entretiens une chaleur, une vivacité, au génie la hardiesse, l'impétuosité, même à l'esprit un élan qu'il ne peut prendre dans une lettre, puis admettons, si vous le voulez, toute la poétique, en retranchant seulement l'épithète *ordinaire* de la conversation pour mettre de la conversation en général, et nous la rendrons parfaite, car il est des hommes dont la conversation vaut une lecture dans un excellent livre; nous venons de citer celle de M. Bayle, médecin qui, sauf la différence des opinions (il était très catholique), équivalait à une lecture de Bayle,

même de Pascal; puis M. P**, qui parle Montesquieu, Locke, etc., comme sa propre langue; nous pourrions aller jusqu'à trois et plus, si la discrétion sociale ne nous imposait silence; et certes, si l'on eût écrit ce qu'ils dirent, on aurait d'excellens traités sur des matières de la plus haute importance. Dans quel philosophe moraliste trouverez-vous une réponse foudroyante comme celle-ci, faite à des approbateurs de mesures sanguinaires : « Avant de prétendre que l'on a bien fait, il faudrait démontrer que l'on ne pouvait faire autrement! » Ainsi rayez le mot *ordinaire* après conversation, et reconnaissez qu'il faut une forte tête pour soutenir de pareils entretiens. M. Suard ajoute :

« Le naturel et l'aisance forment donc le caractère essentiel du style *Epistolaire :* la recherche d'esprit, d'élégance ou de correction y est insupportable; » pour la correction ne le croyez pas, et mettez *incorrection*, autrement vous écririez mal, même une lettre, le grand maître le dit :

> Surtout qu'en vos écrits la langue révérée,
> Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée!

Mais ce respect n'exclut pas l'emploi de mots, de tours nouveaux; toute latitude vous est donnée si le mot est expressif, si l'élocution ne trouble pas la génération des idées, ne rompt pas leur association comme le ferait infailliblement l'incorrection; et c'est parce que nous avons adopté pour cet Ouvrage le style *Epistolaire*, le seul dont nous ayons fait quelquefois usage pendant trente ans de travaux lexicographiques, que nous avons, en philosophe, forgé des mots, nous rappelant cette proposition de l'Ecole : *sumus philosophos, possumus foriare verbos!* Ces mots ne sont pas des incorrections lorsqu'ils ont un air de famille et la complettent. M. Suard lui-même dans ses lettres et ses entretiens était très correct, mais froid.

« La philosophie, la politique, les arts, les anecdoctes, les bons mots, tout peut entrer dans les lettres (pourquoi donc ne pas mettre les sciences en général?); mais avec l'air d'abandon, d'aisance et de premier mouvement, qui caractérise la conversation des gens d'esprit, » ajoutons instruits ou seulement de bon sens, car le bon sens avant tout et le bon goût doivent régner dans une correspondance, qui cependant autorise une gaîté folle de l'esprit qui est du bon sens orné, lorsqu'elle ne va pas au délire.

« Quel est celui qui écrit le mieux? Celui qui a le plus d'amabilité dans l'imagination, plus de prestesse, de gaîté et d'originalité dans l'esprit, plus de facilité et de goût dans la manière de s'exprimer. » Encore des hiatus, mais, à ce défaut près, ajoutez à la pensée le génie, car croyez-nous, le genre *Epistolaire* ne l'exclut pas, puis l'instruction, et vous aurez celui qui excelle dans le genre *Epistolaire* que vous aviez au premier aspect regardé comme le plus facile de tous, quoiqu'il soit réellement le plus difficile pour exceller, précisément parce qu'il est facile en apparence comme le don de la parole, et plus encore parce qu'il comprend tous les genres de la littéra-

ture, même poétique; parce qu'il admet tous les tons, emploie tous les styles, même celui de l'épopée. Gardez-vous de croire que les lettres de madame de Sévigné, telles que l'impression vous les offre, soient écrites à la plume courante; elles furent polies et repolies, et le *fac simile* de lettre, maladroitement mis à la tête d'une nouvelle édition, vous offre des phrases de cuisinière : vous en eussiez trouvé de pareilles dans des lettres sentimentales écrites de Suisse par l'épouse d'un académicien qui conjugalement exerça pour elle les fonctions de blanchisseur, comme Voltaire le fit pour l'ingrat Frédéric qui maltraita son correcteur.

Ainsi répétons, le style *Epistolaire* dans sa perfection est le plus difficile de tous; vous aurez plutôt guindé votre discours de réception à l'Académie, qu'une lettre un peu longue et parfaite.

Paradoxe insoutenable allez-vous dire. — Écoutez-nous; notre habitude n'est pas de vous tromper en employant ce poison de l'esprit humain, et pour première preuve nous vous dirons que pour le discours académique, le style épique, il existe un récitatif commun, une musique toute faite, un ton admis, qui vous manque pour l'*Epistolaire* dans lequel, comme en beaucoup d'autres choses, vous êtes d'autant plus embarrassé pour ne pas vous égarer, que vous avez moins de guides, de règles, de lignes tracées et plus de liberté. Maintenant admettez une hypothèse qui n'est, hélas! trop souvent qu'une triste réalité. Vous devez écrire une lettre de condoléance à votre ami sur la perte d'un cœur son unique trésor; cet ami n'admet ni Dieu, ni futur pour une âme immortelle. Pour lui, la tombe a tout englouti; son imagination ne lui permet pas de croire que l'âme de son amie est là devant lui, quoique invisible, veillant sur lui, tout entière encore occupée de lui, le conseillant par des inspirations secrètes, le détournant des malheurs le conduisant à la moindre infortune : dans les rêves surtout cette amie vit avec lui, et les nuits, les nuits naguères affreuses, tout entières consumées dans la terreur, les sombres méditations d'une mort imminente, dans la contemplation d'un effrayant avenir, ces nuits seraient pour lui des instans de bonheur, de délices; peu à peu l'espoir d'en jouir chaque nuit atténuerait l'horreur du réveil qui n'est plus qu'une mort chaque matin renouvelée.

Cette incrédulité de votre ami vous afflige, vous désole; vous voulez lui démontrer Dieu rémunérateur obligé de la vertu, l'immortalité de l'âme, cette mère de pensées immortelles; l'impossibilité de sa destruction, puisque les élémens mêmes du corps sont impérissables; vous lui présentez cette âme comme une flamme pure, un être éthéré qui conserve son identité, ses pensées, ses sentimens, ses souvenirs, son existence, et pour toute l'éternité, soit comme fluide subtil, soit comme éther; la chaleur des sentimens et de la conviction vous fait prendre le ton et le style dramatique, même épique, et vous lui dites : « Non! Non! l'âme n'est pas anéantie! Se pourrait-il que l'Eternel, en abandonnant à la destruction les âmes de tous les grands hommes, de Platon, d'Homère, de Cicéron, de Bossuet, de Fénélon et

la grande âme de Louis XIV, ait voulu s'appauvrir lui-même, appauvrir l'univers par leur anéantissement. Leurs sublimes pensées, leurs nobles et tendres sentimens, produits de leurs âmes, subsistent, éclairent nos esprits, échauffent nos cœurs, et leurs causes, leurs âmes n'existeraient plus! O Tout-Puissant, s'il en était ainsi, ton nom serait un vain mot, et s'il était vrai que toi-même tu n'existasses pas, les lumières seraient un bien funeste, et ceux qui veulent les altérer ou les éteindre, des bienfaiteurs de l'humanité : l'ignorance des brutes abandonnées à leur instinct serait l'état de perfection, et le plus grand bien pour l'humanité serait la réduction en poussière de ce globe, théâtre de tant de crimes! Sans toi, qui donc récompenserait l'innocence persécutée? Qui punirait le crime audacieux, inviolable ou méconnu? Sans toi, qui soutiendrait l'homme dans sa misère? sans l'immortalité qui le consolerait de la perte de tant de grandes âmes et de la sienne même qu'il enrichit de tant de savoir? Que le néant serait affreux pour elle! L'univers et rien! Mais non, partout où je reconnais une combinaison, je reconnais une intelligence; partout où je reconnais une intelligence, je reconnais la pensée d'un Dieu créateur, punisseur et rémunérateur : l'ordre, la justice, l'immortalité, sont nécessités par la suprême intelligence. »

Probablement ces réflexions sentimentales ne paraîtraient pas inconvenantes dans la lettre de consolation que vous écririez à votre ami, pas plus que ne le serait même le style de la fable si vous faisiez usage de l'apologue; car, nous vous le répétons, le genre *Epistolaire* est le genre universel; et si vous en doutez, ouvrez La Fontaine; presque tous ses livres commencent par une épître, voici la preuve.

Au premier livre, après avoir payé le tribut de louanges à Louis XIV, dont il exalte les conquêtes, il dit au dauphin, en style très épistolaire.

> Je vais t'entretenir de moindres aventures,
> Te tracer en ces vers de légères peintures;
> Et si de t'agréer je n'emporte le prix,
> J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

Mais, elle serait injurieuse pour vous, la supposition que vous ne connaissez pas ses épîtres dédicatoires (*voyez* ce mot) au duc de Bourgogne, à madame de Sévigné, de la Sablière, etc., etc. Entre les deux extrêmes, le poëme et la fable, se placent tous les genres; et ne se peut-il que dans une lettre, tour à tour poète, orateur, écrivain dramatique ou bien historien, vous introduisiez une scène de comédie, de tragédie, puis un épisode historique? certes, nulle loi, nul article de la charte de l'empire des Belles-Lettres ne vous le défend; au contraire, tout vous y autorise : en dramatisant votre récit, vous atteindrez le but; émouvoir le lecteur, lui peindre la scène, les personnages, toute l'action; en deux mots, vous emploierez le grand arcane; peindre la vie!

Dans le genre *Epistolaire*, Apollon et les Muses descendent des cimes altières du Parnasse; ils viennent se promener en négligé noble, élégant, dans un riant paysage, et là chacun de ces divins personnages

parle encore le même langage, mais avec plus d'agréable variété : tels les souverains, se promenant dans leurs jardins enchantés avec leurs familles, ne redeviennent pas peuples, sujets, mais ne sont plus rois armés du sceptre et de la couronne.

Ainsi, pour exceller dans le genre *Epistolaire*, il faut exceller dans tous les genres, être bon poète, bon historien, bon orateur, bon tragique, bon comique; il faut être un homme universel comme Voltaire. Comment! orateur, allez-vous dire? — Oui certes! et très éloquent, sachant employer tour à tour les six genres de l'éloquence (*voyez* ce mot), le simple, le tempéré, le sublime, le démonstratif, le délibératif et le judiciaire. — Comment! le judiciaire? — Oui, cher lecteur, et ce genre est même le plus usité dans vos lettres qui sont pour la plupart de petits mémoires, de vrais factums dans lesquels, avocat de vous-même, de vos désirs, sans le savoir, mais bien en le voulant, vous parlez pour le premier, le plus cher de vos cliens, pour vous, contre un adversaire d'autant plus redoutable qu'il est votre juge et trop souvent en dernier ressort, contre celui même auquel vous adressez votre factum, votre lettre pour l'amener, chose très difficile, à faire votre volonté; pour l'amener à penser, dire, agir comme vous; pour teindre l'iris de son œil moral de la même couleur que le vôtre; pour imprimer à ses oreilles la même musique sentimentale; en deux mots, pour en faire un homme de votre parti, mieux encore l'agent de votre félicité; car c'est pour elle que vous prenez la plume. Mais cette plume vous tombe des mains, vous n'osez pas écrire une lettre; combien n'est-il pas difficile de convaincre un juge intéressé qui doit opposer à votre *moi*, son plus actif, son plus impérieux *moi* dressant la statue de son idiolâtrie, du culte de lui-même, au milieu des champs de bataille. Vous avez souri de dédain en commençant la lecture de cet article; vous accusiez votre Cicérone de bavardage, vous lui reprochiez ses douze volumes et plus peut-être, et tout à coup intimidé, découragé, vous comptez les pages à lire sur ce genre *Epistolaire*, dans le désir et l'espoir d'y trouver ses utiles préceptes; vous appelez les trois créateurs, les quatre élémens, les quatre auxiliaires, puis encore le Cicérone, le compagnon d'études, l'ami, même le *vénérable* professeur, car le respect naît de la peur, vous les appelez tous pour lutter contre cet adversaire qui tient vos destinées dans ses mains; par exemple, vous l'appelez contre un ami perfide, contre le père et le maître du cher objet de toutes vos affections, du gage et de l'unique dépositaire de votre future félicité, de votre amante dont il vous refuse la main, si vous avez eu l'imprudence de lui confier votre fortune. Pauvre amoureux, que vous êtes à plaindre! et tout l'art *Epistolaire* vous suffira-t-il pour ne pas échouer dans la redoutable pratique de l'art d'aimer?

Nous n'avons encore parlé que d'extrêmes, la mort, la ruine, la vie heureuse par l'amour dans le mariage; mais entre les chances de la perte de la fortune ou de la perte de la vie par une mort d'amour, combien de situations pénibles vous rendront nécessaire et salutaire cet art *Epistolaire* si facile, et pour cela même si difficile!

Nous vous avons offert dans la deuxième partie quelques réflexions sur l'usage grammatical à faire de la génération des idées; ici nous ajouterons celles qu'exige leur association littéraire : c'est un des moyens les plus puissans de l'éloquence. Associez intimement l'idée de bonheur à telle ou telle action, telle résolution; prouvez à votre juge qu'il fera son bonheur par le vôtre, et vous gagnerez votre procès *Epistolaire* sans frais et sans épices. Mais surtout méfiez-vous de cette association des idées; elle est souvent perfide : c'est l'électricité qui par ses mouvemens, ses attractions, ses répulsions, peut rendre le mouvement, la vie, la santé; comme elle peut glacer, paralyser, tuer. Il faut un art exquis pour la former et la diriger; le rétif Pégase lui-même n'est pas plus difficile à conduire que l'esprit : à combien de bonds, d'écarts, de soubresauts, cet esprit et le cœur humain ne sont-ils pas sujets? Craignez que le fait que vous citez ne rappelle un fait contraire; que l'image n'ait, comme une médaille, son revers; la pensée, sa réfutation, et le sentiment, son contraste; et pour vous prêter une main amie dans votre détresse, nous nous servirons d'une comparaison qui vous offrira la poétique du genre *Epistolaire* en général, et méconnu de Racine, Boileau, La Fontaine, etc.

Imaginez ou plutôt imitez l'exemple des dessinateurs de jardins anglais, en apparence si libéraux; tout y est employé pour ménager un point de vue général; ce point de vue, c'est le but de votre lettre : ils placent d'abord les jalons; vous les imiterez en prenant note de tous les sujets que vous avez à traiter, de toutes les idées, les sentimens, les images dominantes, puis accessoires; comme eux vous ordonnerez tout, vous disposerez les ornemens, les paysages, les transitions, les sinuosités, les détours, les oppositions, les contrastes, les harmonies, les jours, les clairs-obscurs et les ombres, les groupes et les objets isolés : il faudrait tout un livre, un vaste pays, et nous n'avons qu'une page; mais il n'importe, employez-la bien; dessinez le paysage, la perspective, non pour la montrer tout à coup comme font les artistes maladroits, mais insensiblement, par des détours agréables et variés dans leurs ornemens, et tous conduisant le spectateur, le lecteur, au point de perspective générale, à l'objet de la lettre : s'il s'écrie « c'est charmant! c'est juste! » vous emportez la place, vous entraînez la conviction, vous maîtrisez la volonté, l'âme, et votre lettre est parfaite.

Si vous avez admis la comparaison d'une lettre avec une perspective, et si vous l'avez développée dans votre esprit, vous pouvez la réaliser avec une très grande probabilité de succès. Nous éprouvons même le regret d'avoir, en exerçant auprès de vous une espèce de sacerdoce littéraire, employé le moyen si puissant de la peur pour captiver votre attention intéressée.

Pour diminuer votre salutaire frayeur sur la difficulté du genre *Epistolaire* qui vous paraissait si facile, qu'il vous semblait suffisant de tailler votre plume, puis de la laisser courir à volonté, nous le restreindrons à ses fonctions ordinaires, la correspondance amicale, et nous vous offrirons les réflexions de Blair qui le réduit à peu près à

ces limites : « Le lecteur s'attend à trouver, même dans un recueil *Epistolaire*, l'homme et non l'auteur. La première et l'indispensable qualité du style *Epistolaire* proprement dit, est donc d'être naturel, puis simple (au moins habituellement), la manière roide et guindée est aussi ridicule dans une *lettre* que dans la conversation... Le style des *lettres* ne doit pas être parfaitement limé (cependant il doit être coulant), il faut qu'il ait de la netteté, de la correction et rien de plus. » N'en croyez rien; il lui faut encore de la grâce, de la vivacité, de la chaleur, de l'abandon, etc., etc., en deux mots, une *lettre* bien faite, sur un sujet gai du moins, doit être comme une jeune et jolie femme, décente sans être bégueule..... « Il est bon toutefois d'observer que l'aisance et la simplicité ne doivent pas être portées jusqu'à la négligence, » encore moins à la trivialité, au banalisme, comme le commun des *lettres* qu'il ne faut pas confondre avec les épîtres toujours écrites avec plus d'art; comme celles de *Cicero ad familiares*, Cicéron à ses amis : il y pèse ses paroles, arrondit ses périodes; elles ne sont pas aussi ronflantes que celles de ses discours d'apparat; mais elles sentent un peu l'apprêt, et cela ne pouvait être autrement; il écrivait aux personnages les plus éminens de la république, à des hommes parvenus au plus haut point de la civilisation et de la puissance, par conséquent très délicats, très susceptibles : or c'est particulièrement dans les épîtres, les correspondances, que l'on doit prendre l'esprit et le ton de son siècle; il faut que la postérité les y retrouve tout entiers, comme dans nos correspondances les plus célèbres de Voiture, Balzac, Sévigné, Voltaire, etc., etc.

Pour vous fortifier encore, nous vous offrirons des modèles, non pas pour les imiter; M. Suard vous défend « d'imiter même madame de Sévigné, même Voltaire, si vous voulez être quelque chose »; car on n'a, dit-il, véritablement un style que lorsqu'on a celui de son caractère propre et de la tournure naturelle de son esprit modifié par le sentiment qu'on éprouve en écrivant.

Il ne s'agit pas pour moi, direz-vous, d'être quelque chose, c'est-à-dire de briller, mais bien d'être heureux, et je demande des modèles d'éloquence *Epistolaire* pour amener les autres à mon avis, à mes volontés, pour former dans leur esprit des associations d'idées qui les fassent contribuer à mon bonheur; car jamais lettre ne fut écrite dans une autre intention, dirait le froid, l'égoïste La Rochefoucault et son élève Helvétius. Eh bien! nous allons vous satisfaire; ne demandant auparavant que quelques secondes pour vous dire qu'il vaut beaucoup mieux faire un choix des *lettres* de Voltaire, qui, dans le fond, avait un cœur bon, noble, généreux, que de celles de madame de Sévigné, qui n'offrent qu'un cours complet d'égoïsme, d'idiolâtrie, recouvert par les feux follets de l'amour maternel brûlant dans l'imagination, non dans le cœur, puisque la mère et la fille s'adoraient de loin et de près ne pouvaient plus se souffrir : nous vous fournirons après les exemples une première preuve, puis la démonstration de la bonté du choix, au mot LETTRE.

Une émule de madame de Sévigné dans le genre *Épistolaire*, gou-

vernante de l'un des bâtards légitimés de Louis XIV et de madame de Montespan qu'elle remplaça comme épouse secrète, écrivait à cette mère orgueilleuse, espérant bien que le père verrait la lettre et que l'adroite flatterie pourrait détruire la prévention qu'il avait eue contre cette gouvernante.

« Comment le petit duc du Maine pourrait-il être frappé des victoires des Grecs et des Romains, et de tout ce que Florus et Justin lui racontent? Ses nourrices, dès le berceau, ont accoutumé ses oreilles à de plus grandes choses. On lui parle, comme d'un prodige, d'une ville que les Grecs prirent en dix ans; il n'a que sept ans, et il a déjà vu chanter en France des *Te Deum* pour la prise de plus de cent villes. » MAINTENON.

Les élémens de ce passage sont des faits et des éloges très finement tendus pour prendre au piége de l'orgueil la dupe royale. Voici de belles images dans Balzac, écrivant au cardinal de la Valette:

« Quand vous aurez vu le Tibre, au bord duquel les Romains ont fait l'apprentissage de leurs victoires et commencé ce long dessein, qu'ils n'achevèrent qu'aux extrémités de la terre; quand vous serez monté au Capitole, où ils croyaient que Dieu était aussi présent que dans le ciel, et qu'il avait enfermé le destin de la monarchie universelle; après que vous aurez passé au travers de ce grand espace, qui était dédié aux plaisirs du peuple, je ne doute point qu'après avoir encore regardé beaucoup de choses, vous ne vous lassiez enfin du repos et de la tranquillité de Rome. »

Nous les ferons suivre par des pensées très philosophiques d'un ennemi de Voltaire, auquel il a écrit, de La Baumelle, dont peut-être vous n'aviez pas une très bonne opinion.

« Nous voilà libres, monsieur; vengeons-nous des disgrâces en nous les rendant utiles. Laissons toutes ces petitesses littéraires, qui ont répandu tant de nuages sur le cours de notre vie, tant d'amertume sur ma jeunesse. Un peu de gloire, un peu plus d'opulence: qu'est-ce que tout cela? Cherchons le bonheur, et non les dehors du bonheur. La plus brillante réputation ne vaut jamais ce qu'elle coûte. *Charles-Quint* soupire après la retraite; *Ovide* souhaite d'être un sot.

» Nous voilà libres; je suis hors de la Bastille; vous n'êtes plus à la cour de Berlin. Profitons d'un bien qu'on peut nous ravir à tout moment. Respectons cette grandeur, dangereuse à ceux qui l'approchent, et cette autorité terrible à ceux mêmes qui l'exercent; et s'il est vrai qu'on ne peut penser sans risque, ne pensons plus. Tous les plaisirs de la réflexion valent-ils ceux de la sûreté? Croyez-en, vos soixante ans d'expérience, moi six mois d'anéantissement. Soyons plus sages, ou du moins plus prudens, et les rides de la vieillesse, et le souvenir des verroux, ces outrages du temps et du pouvoir, deviendront pour nous de vrais biens. »

Combien ces sages réflexions auraient eu de force dans l'esprit de la belle Anne de Bowlen élevée par Henri VIII d'Angleterre sur un trône à cause de sa beauté seule, pour être précipitée de plus haut, par une mort violente, d'un échafaud dans la tombe.

« Comme mon élévation n'avait pas un fondement plus solide que le goût passager que vous avez eu pour moi, je ne doutais pas que la moindre altération dans les traits qui l'ont fait naître ne fût capable de vous faire tourner vers quelque autre objet.... Si vous avez résolu de me perdre et que ma mort, fondée sur une infâme calomnie, vous doive mettre en possession du bonheur que vous souhaitez, je prie Dieu qu'il veuille vous pardonner ce grand crime, aussi bien qu'à mes ennemis qui en sont les instrumens, et qu'assis au dernier jour sur son trône devant lequel vous et moi comparaîtrons bientôt, et où mon innocence, quoi qu'on puisse dire, sera ouvertement reconnue; je le prie, dis-je, qu'alors il ne vous fasse pas rendre un compte rigoureux du traité cruel et indigne que vous m'aurez fait.

» La dernière et seule chose que je vous demande est que je sois seule à porter tout le poids de votre indignation, et que ces pauvres innocens gentilshommes qui, m'a-t-on dit, sont retenus, à cause de moi, dans une étroite prison, n'en reçoivent aucun mal. Si jamais j'ai trouvé grâce devant vous, si jamais le nom d'Anne de Bowlen a été agréable à vos oreilles, ne me refusez pas cette demande, et je ne vous importunerai plus sur quoi que ce soit: au contraire, j'adresserai toujours mes ardentes prières à Dieu, afin qu'il lui plaise vous maintenir en sa bonne garde et vous diriger en toutes vos actions. »

Quelle élévation d'âme! Quelle générosité! A présent voici la lettre que Colomb, celui qui par la force de son génie inventa l'Amérique et la réalisa par son audacieuse habileté, que Colomb, abandonné sans vivres sur une plage déserte avec ses compagnons de gloire, son frère, ses amis et son fils, écrivit sans espoir qu'elle pût jamais parvenir à la reine Isabelle :

« Ni le papier, ni la langue d'aucun mortel ne pourront jamais vous exprimer l'angoisse et les afflictions de mon corps et de mon âme, ni vous peindre la misère et les dangers de mon fils, de mon frère et de mes amis. Depuis plus de dix mois nous sommes ici (la Jamaïque) logés à découvert sur les ponts de nos vaisseaux échoués à la côte. Ceux de mon équipage qui sont demeurés sains, se sont mutinés sous Perras de Séville, et mes amis sont ou malades ou mourans. Nous avons détruit les provisions des Indiens, de manière qu'ils nous abandonnent et que probablement nous mourrons de faim.... J'appréhende et je prévois avec horreur ma destruction et celle de ces malheureux et braves gens qui vont périr pour l'amour de moi. Hélas! la justice et la piété se sont retirées aux cieux, et c'est un crime aujourd'hui d'avoir trop fait de bien aux hommes, ou de leur en avoir trop promis.

» Mes malheurs m'ont fait un fardeau de ma vie! Pourquoi Bovadilla ne m'a-t-il pas tué lorsqu'il nous dépouilla, mon frère et moi, de l'or qui nous avait coûté si cher, et nous envoya, chargés de chaînes, en Espagne, sans jugement, sans délit, sans l'ombre même d'un crime? Mes chaînes, hélas! sont aujourd'hui mon seul trésor; elles seront enterrées avec moi si j'ai le bonheur d'avoir un tombeau; car je veux

que le souvenir d'une fin si tragique et si injuste, après tant de services, meure avec moi pour l'honneur du nom espagnol.

» Ce fut vous, ô grand Dieu, qui m'inspirâtes et me conduisîtes dans ce nouveau monde! Montrez-moi quelque pitié! Daignez faire grâce à cette malheureuse entreprise! Que la terre entière et que tout ce qui dans l'univers aime la justice et l'humanité, pleure sur moi!.... Celui qui sut donner à l'Espagne ce nouveau monde, n'a pu trouver dans lui ni dans l'ancien, une chaumière pour sa misérable famille et pour lui! »

Après ces exemples, après les lettres écrites par Voltaire pour la défense des Calas, des Sirven, des serfs du Jura, des habitans de Ferney, combien vous paraîtront mesquines et froides les jolies petites lettres, pleines d'un misérable cailletage, de madame de Sévigné, lettres toutes lardées de plusieurs milliers de misérables petits *je* si chétifs, mais hideux comme l'aspic de Cléopâtre; et si nous n'étions stimulés par le désir de faire rejeter par toutes les mères des mains des jeunes personnes ce cours complet d'idiolatrie qui, joint aux Maximes de La Rochefoucault, a répandu dans tous les esprits l'épouvantable système d'égoïsme philosophiste qui cause tous nos maux, annulle les meilleurs des systèmes politiques, le gouvernement paternel; sans ce désir nous n'aurions pas le courage de transcrire des phrases citées par l'un des admirateurs enthousiastes de madame de Sévigné, M. Suard, qui devait l'estimer d'autant plus, qu'ainsi qu'elle il n'avait que de l'esprit, et tout au plus comme elle un cœur dans l'imagination, mais non dans le foyer de la vie : lui-même l'avoue sans le vouloir.

« Ce qui les distingue particulièrement, c'est cette sensibilité momentanée qui s'émeut de tout, se répand sur tout, reçoit avec une rapidité extrême différens genres d'impression. Son imagination est une glace pure et brillante où tous les objets vont se peindre; mais qui les réfléchit avec un éclat qu'ils n'ont pas naturellement. »

Oui certes son imagination est bien une glace pure et brillante, et si le concours des circonstances en avait fait une duchesse de La Rochefoucault, elle serait accouchée de l'Egoïsme; excusez la licence *Epistolaire.*

Venons aux citations; après le départ de sa fille, elle dit :

« Je ne connais plus les plaisirs, j'ai beau frapper du pied, rien ne sort qu'une vie uniforme et monotone. »

Le fait est qu'elle n'aimait sa fille que parce qu'elle l'amusait par son esprit et que nulle autre ne lui convenait mieux pour rompre l'uniformité, la monotonie de sa vie champêtre. Parcourez la correspondance tout entière, et vous reconnaîtrez que les regrets sont en raison du plus ou moins de plaisirs : dans d'autres conversations elle n'est pas triste, elle n'est que fâchée de n'être point heureuse; elle-même le dit :

« Il n'y a qu'à laisser faire l'esprit humain, il saura bien trouver ses petites consolations : c'est sa fantaisie d'être content. » Madame de Sévigné n'a jamais aimé; toute sa douleur a pour cause non l'absence

de sa fille avec laquelle d'ailleurs elle n'était nullement d'accord, mais la perte des délices de son entretien, dans lequel la mère et la fille se prêtaient un éclat, un plaisir mutuels dans un assaut d'esprit; aussi la mère dit-elle: « Il me semble, en vous perdant, qu'on m'a dépouillée de tout ce que j'avais d'aimable. » Méditez bien cette phrase et même celle-ci d'un sentimentalisme exagéré, mais dans laquelle il y a certes plus d'esprit réfléchi que de sentiment: « Je serais honteuse si depuis huit jours je n'avais fait autre chose que de pleurer. »

Si la réflexion a flétri votre âme par le sentiment pénible d'une admiration contrariée, détruite, mais seulement dans la bonne intention de faire ôter des mains des jeunes personnes cette corbeille de fleurs charmantes, d'un parfum délicieux, mais au fond de laquelle se cache l'aspic de l'égoïsme, nous allons la réconforter par cette lettre d'un duc de Lorraine mourant à un empereur qui ne songeait guère à mourir.

« Je serais parti d'Inspruck pour aller recevoir vos ordres; mais un plus grand maître m'appelle et je pars pour lui aller rendre compte d'une vie que je vous ai consacrée. Je supplie très humblement Votre Majesté de vous ressouvenir d'une femme qui lui touche d'assez près, d'enfans sans biens et de sujets dans l'oppression. »

Finissons par une lettre qu'il faudrait graver sur un obélisque de granit, dans la place de Bayonne; elle fut écrite par le vicomte d'Orte, commandant cette ville pour Charles IX qui lui avait ordonné de faire massacrer les protestans par les soldats et les milices catholiques que le roi croyait avides comme lui du sang dont il se gorgea tant, qu'il lui sortit par tous les pores en expirant dans les convulsions des remords; car il est un Dieu vengeur! et vous pouvez placer à côté de ce roi plusieurs illustres personnages comme lui frappés de sa foudre.

Sire,

« J'ai communiqué le commandement de Votre Majesté à ses fidèles habitans et gens de guerre de la garnison, je n'y ai trouvé que de bons citoyens et braves soldats, *mais pas un bourreau!*

» C'est pourquoi eux et moi supplions très humblement Votre Majesté de vouloir bien *employer nos bras et nos vies en choses possibles*, quelque hazardeuses qu'elles soient, nous y mettrons jusqu'à la dernière goutte de notre sang. »

Après avoir médité cette belle réponse et fait son application, vous pourrez la commenter dans vos lettres; car nous vous le répétons, le genre et le style *Epistolaires* admettent tous les genres et tous les styles: pour y exceller, il faut, comme Voltaire, exceller dans tout; il est pour vous le meilleur modèle; après lui, vous devez écouter attentivement les personnes dont la conversation est élégante, pure et bien nourrie par les quatre élémens littéraires. Ecrivez-la, vous aurez le modèle du style *Epistolaire* dans sa perfection.

Une lettre bien faite n'est qu'une conversation écrite qui n'est réellement, lorsqu'elle a quelque mérite, quelque intérêt, qu'une

littérature parlée plus usuelle et générale, différant par l'aisance, la familiarité, la rapidité seulement, de la littérature écrite, des Belles-Lettres, ou de quelques-unes de leurs parties pour lesquelles les gens du monde, les militaires, les négocians, devraient avoir plus d'estime, puisque ces deux littératures, dont la première leur est indispensable, ont réellement les mêmes principes, l'association des idées, les mêmes élémens, et demandent les mêmes facultés pour le succès : ils devraient penser qu'une lettre mal écrite par eux, et malheureusement le nombre de ces lettres afflige par son immensité, que cette lettre est un voile épais qui tout à coup éclipse leur gloire, refroidit l'admiration; effet plus rapide encore lorsqu'il a pour cause une conversation vicieuse et plate, et sous ce rapport nous manquerions à notre devoir si nous ne disions pas un seul mot de la conversation sur laquelle il serait très facile et très utile, même très moral, de faire un traité particulier d'après notre principe et notre méthode: nous vous offrons ce nouveau sujet à traiter, et sans nous arrêter aux différens genres de conversation, à ses qualités nées des facultés du *conversant*, de l'homme de génie qui captive votre admiration, mais vous éblouit, vous fatigue, de l'homme d'esprit qui vous amuse par ses saillies, de l'homme de sens qui vous conseille, de l'homme d'imagination souvent menteur, de l'homme de mémoire conteur habile, de l'homme instruit qui vous offre des richesses intellectuelles à placer dans le trésor de votre mémoire, nous nous bornerons à vous dire que les deux premières facultés acquises, nécessaires à la conversation, facultés qui vous feront chérir et rechercher généralement de toutes les espèces d'auditeurs, sont d'abord une oreille constamment attentive, qui paraisse ne pas perdre un seul mot de ce que l'on dit; puis un regard fixe, des yeux intelligens, miroir de l'âme, dans lesquels le parlant voit briller ses pensées, et qu'il anime de ses feux : point de distraction, point d'interrogation, point d'écarts; que toujours les yeux soient fixés sur les yeux du parlant avec le doux sourire de l'approbation ou celui de l'émerveillement, que les oreilles soient toujours dressées, c'est l'*arrectisque auribus adstant* de Virgile; seulement et par intervalles quelques mots approbateurs, puis quelques réflexions pour donner au partenaire le temps de reprendre haleine : retenez votre imagination captive; comprimez votre *moi*, et n'oubliez pas que l'un des arts les plus utiles en société, dans toutes les réunions imaginables, est l'art, beaucoup trop rare, d'écouter: avec lui vous plaisez à tous, depuis les rois, ces représentans de la Divinité parfois assez mal rendue, jusqu'au pauvre qui vous raconte sa misère.

Cet art n'est, il est vrai, que la moitié de celui de converser. On pourrait l'appeler la conversation passive; la *conversation active* demande plus de qualités naturelles et acquises; elles sont les mêmes que pour écrire. Les naturelles ne peuvent que se fortifier par l'usage, l'exercice : le génie, l'esprit, l'imagination, le jugement, sont des dons de Dieu; mais pour en faire un bon usage, les préceptes littéraires, l'étude des Belles-Lettres, vous sont indispensables, et c'est pour cette

raison que nous avons intitulé notre ouvrage dans son ensemble l'Art d'Ecrire et de Parler français; pour le parler il faut le savoir; première condition pour la conversation active : après, même en vous supposant les qualités naturelles, ce ne serait point assez pour fournir à ce continuel écoulement d'idées; il vous faut une qualité que vous pouvez acquérir, l'instruction : avec elle, surtout si ces trésors se composent de richesses recueillies dans l'histoire, les voyages, l'histoire naturelle ou morale, vous aurez la conversation active qui vous fera rechercher et chérir, surtout si vous savez subordonner ce talent porté naturellement à l'exercice, au talent de la conversation passive, à l'art d'écouter.

Mais nous devons le répéter, l'art de parler dans une société choisie ne diffère nullement de l'art d'écrire, et sous ce rapport notre ouvrage que vous aviez dédaigné peut-être à l'inspection du titre, ne voulant pas être écrivain, vous devient nécessaire, à moins que vous ne vouliez vous faire ermite; alors encore il peut vous être utile; ermite, vous lirez, vous jugerez vos lectures, et notre seconde épigraphe vous dit que dans les Belles-Lettres comme dans les Beaux-Arts

L'art de juger est celui de jouir.

ÉPITAPHE. Si vous avez fait des observations et des réflexions sur la prodigieuse influence des objets environnans, de l'état de l'atmosphère et de l'état politique sur une âme sensible, vous reconnaîtrez qu'il est des circonstances malheureuses parfaitement en harmonie avec la situation d'esprit nécessaire pour parler de sujets tristes, de l'élégie, de l'*Epitaphe*, et même pour en faire. C'est alors que si quelque perte publique ou particulière vous impose l'obligation de faire une *Epitaphe*, vous devez invoquer la muse des tombeaux, et vous la tracerez conformément à l'étymologie, *ἐπί*, *sur*, *τάφος*, *tombeau*, sur celui de la personne que la mort vient d'enlever à votre admiration, à votre amour; pour la bien faire, vous invoquerez la méditation et la mémoire, afin de vous faire une idée précise et exacte de son caractère, pour retracer à votre imagination le panorama de sa vie, de ses actions, puis en offrir le résumé dans son *Epitaphe*, comme dans celle-ci, qu'il nous a fallu chercher dans un cent, ce qui vous prouve qu'une bonne *Epitaphe* n'est pas chose facile à faire.

Haï des uns, chéri des autres,
Estimé de tout l'univers,
Et plus digne de vivre au siècle des apôtres
Que dans notre siècle pervers,
Arnaud termine ici sa carrière pénible.
Les mœurs n'eurent jamais de plus grave censeur,
L'erreur d'ennemi plus terrible,
L'Eglise de plus ferme et plus grand défenseur. RACINE.

Cette *Epitaphe*, qui pourrait être meilleure encore, doit cependant vous servir de premier modèle.

Mais, avant de commencer, une première difficulté se présente : en quelle langue ferez-vous l'*Epitaphe*? — En français, sans doute!

allez-vous dire ; c'est la langue universelle, et ses chefs-d'œuvre la rendent impérissable. — Amant passionné de cette belle langue, que nous étudions dans les bons livres depuis trente ans, sans nous flatter de la savoir, de ne jamais pécher contre elle, encore moins d'avoir fait son *meilleur* dictionnaire, honneur dont se flatte un ex-académicien de Berlin; nous voudrions pouvoir la préférer, mais une considération nous retient : cette langue n'est pas un idiome religieux ; et les tombeaux sont tous dans le domaine de la religion, dont l'*Epitaphe* doit parler le langage. Le sacerdoce préférera toujours au français le latin, qu'il emploie par des motifs évidens. Le latin sera long-temps étudié, peut-être éternellement transmis à la postérité, parce qu'il offre des trésors littéraires inappréciables, indestructibles, parce qu'il fut parlé par l'une des deux plus illustres nations de l'univers, illustres et grandes tant qu'elles étaient républicaines; ainsi, pour immortaliser plus sûrement des victimes françaises que les Romains auraient apothéosées, faites leur *Epitaphe* en trois langues, français, latin et grec : trop d'honneurs ne sauraient être rendus à des infortunés dont les cadavres ont été les pierres d'achopement contre lesquelles est venue tomber chancelante, en délire, la vieille tyrannie, démasquée dans sa chute nécessitée par une délirante fureur.

Ce choix de trois langues admis, vous demandez que doit offrir l'*Epitaphe?* la vérité seule, exprimée le plus laconiquement possible, mais avec noblesse, avec chaleur : cherchez de ces mots substantiels, clefs capables d'ouvrir à l'esprit l'un des vastes domaines de l'imagination, et qui font vibrer les cordes les plus sonores de l'instrument intellectuel, clef électrique dont le seul contact émeut le cœur, l'embrase du feu sacré de l'amour de la patrie, de la liberté. Employez ces mots, dont la réunion facilite à l'esprit l'association prompte, nécessaire, *inoubliable* de l'idée de bon citoyen, de grand homme, de véritable héros, au nom de celui qui repose sous la pierre froide que l'*Epitaphe* décore, et que l'estime et les regrets ne laisseront jamais salir, rayer, recouvrir de poussière, encore moins enlever et briser, comme le furent celles de tant d'êtres orgueilleusement inutiles, en si grand nombre, que les culées du pont d'Austerlitz sont comblées des débris de ces marbres imposteurs, rendus avec leurs hiéroglyphes gothiques et leurs pompeux mensonges, à l'oubli qu'ils méritaient. Sans doute vous ne nous faites pas l'injure de croire que nous applaudissions à ces violations ; mais, une fois commises par des stipendiés irritant un peuple malheureux et blessé dans sa juste estime de lui-même, que faire de ces monceaux de débris? D'ailleurs, consolez-vous : l'esprit de ces *Epitaphes* n'est pas perdu ; il en existe des recueils que vous devez consulter.

Mais pourquoi chercher des moyens? votre cœur, votre génie ne vous ont-ils point inspiré? laissez à d'autres plus heureux l'honneur de rendre une éternelle justice aux mânes des sauveurs de notre patrie, de nos libertés. De telles *Epitaphes* doivent être mises au concours, lues publiquement aux amis des morts, accueillies par des

exclamations, sanctionnées par l'unanimité des suffrages, surtout de la jeunesse : et que votre amour-propre ne vous égare pas au point de récalcitrer contre son jugement; elle est plus studieuse, plus instruite, plus vertueuse, plus estimable, plus française, en un mot, que ces frivoles générations du dix-huitième siècle, dont vous avez vu les restes dans quelques vieilles futilités bourdonnant autour du trône, mouches du vieux carrosse gothique de la monarchie pure, auquel le temps et la raison ont substitué les traits, non de cette liberté sanglante, écrasant sous ses roues ses vrais citoyens, mais de la véritable liberté, de la liberté légale, seul digne objet de votre culte.

La vérité toute seule doit donc remplir votre brève *Epitaphe;* ne confirmez pas la réflexion d'un homme d'esprit malin, qui a dit : « Si l'on en croit les *Epitaphes*, tous les talens, toutes les vertus sont ensevelis dans les tombeaux; il ne reste sur la terre que des vices et des inaptitudes! » En louant avec exagération les morts, ne dénigrez, ne découragez point les vivans : la bonne nature, la Providence, mêlent constamment les vertus et les vices, les capacités et les incapacités dans la masse des générations qui se succèdent, comme les éphémères sur les rivages, les fourmilières dans le désert; les circonstances seules développent les facultés. Notre siècle demande actuellement peu d'*Epitaphes*, si ce n'est celle applicable à tant d'oisifs, de

Jean s'en alla comme il était venu.

Vous savez le reste de cette immoralité trop connue.

Cependant, le temps n'a pas encore enlevé tous ces grands hommes ;

Apparent rari nantes in gurgite vasto,
On en voit quelques-uns surnageant à l'abîme.

Mais bientôt, hélas! ils disparaîtront; faites-leur à l'avance de belles *Epitaphes* dignes d'eux.

Pour y parvenir, secouez l'antique, l'universel préjugé qu'une *Epitaphe* est faite pour le mort! non! non! et que lui importe-t-elle? A-t-il des yeux pour venir en étudier les caractères, admirer le poli du marbre imposteur et tout ce dont la vaniteuse flatterie des vivans l'ont décoré? A-t-il des oreilles pour les entendre lire, par quelque parent, les premiers jours du deuil, ou bien à son anniversaire? Tout est bruyant autour du mort, mais l'éternel silence est avec lui dans son tombeau. Non! ce n'est pas pour lui, c'est pour les vivans et pour leur instruction que vous devez composer l'*Epitaphe*. Osez sacrifier le mort même à la vérité : s'il fut malheureux par une passion, avouez-le coupable, à moins qu'elle ne fût vile : alors abandonnez-le à la terre, qui recouvre sa honte, et ne l'immortalisez pas en le nommant. Des milliards d'hommes ont atteint l'empire de l'éternité sans *Epitaphe*, sans cette planche dans le naufrage, comme l'a dit un jeune orateur, qui ne se comprenait pas lui-même, ce que vous devez surtout éviter; s'il fallait à chaque homme une tombe éternellement respectable, il ne resterait plus de place sur la terre pour semer le grain qui nourrit les vivans.

Ne faites donc d'*Epitaphe* que pour ceux qui la méritent, et pour l'instruction des vivans : faites-y entrer, le plus brièvement possible, les quatre élémens littéraires, ou quelques-uns seulement : l'image devrait toujours être son profil même tracé sur le marbre. Notre insouciante légèreté, notre sentimentalisme éphémère ne prend souvent aucune précaution pour éterniser des traits chéris avec les instrumens de sa profession, une plume, un pinceau, même le ciseau, l'épée, l'astrolabe, et l'être adoré mort, on n'y pense plus; au contraire, le sibaritisme éloigne tout ce qui pourrait troubler la vie heureuse. Il est convenu tacitement et d'usage, de ne pas même nommer un mort au sein de sa famille; et si la vanité lui fait élever un tombeau chargé d'une *Epitaphe*, dans un lieu privilégié pour l'or, pour cet or, qui fait des citoyens, même de grands criminels, tandis que la propriété intellectuelle, celle des plus grands talens, de la plus vaste érudition, ne peut la retirer d'une sorte d'ilotisme; si cet or peut payer un poète d'Almanach des Muses ou de confiseur, un pédant latiniste *épitaphier*, jamais, non jamais, on ne va les lire. Le plus souvent cet or, après lequel le mort courut toute sa vie, le jetant derrière lui pour en poursuivre d'autre, passe à des mains avides, empressées de faire disparaître celui qui le possédait, et qui tombe nu, sans souvenirs, sans commémoration, dans le cercueil; quelques-uns seulement, plus heureux, obtiennent pour linceul la page bientôt oubliée d'un journal; après, ils n'ont pas existé! Ses parens, ses amis, ses contemporains sont quittes de toute *Epitaphe*, même de la reconnaissance qu'ils devaient au sacrifice de lui-même, qu'il avait fait pour le bonheur de tant d'ingrats, s'il fut un bon père, un bon citoyen, un bon....., un bon....., ainsi que le dirent ses panégyristes.

Cet oubli, les exagérations bannales, pourraient vous détourner de la triste peine de faire une *Epitaphe* pour l'homme de mérite; mais ne vous laissez pas décourager par le dédain de ces âmes légères : il en est d'autres plus tendres, plus réfléchies, qui se plaisent à parcourir mélancoliquement les lieux funèbres, pour s'accoutumer à l'air du domaine éternel de la mort; elles lisent et méditent les *Epitaphes*, se rient des sottes louanges prodiguées à des sots, à des nullités; elles applaudissent à celles qui furent méritées, elles laissent tomber quelques larmes sur l'*Epitaphe* d'un ange revêtue des formes mortelles, ravie trop tôt à son époux, à ses enfans, à la vieillesse désolée de ses parens. Les suffrages de ces sages et sensibles amis de la méditation mélancolique, sont les seuls dont vous devez être avide.

Au-dessous du profil chéri, vous tracerez les noms de celui dont il offre les traits; les faits seront ses actes de vertu, les sentimens ceux qui furent le mobile de ses belles actions; une pensée philosophique, sentimentale ou religieuse terminera votre œuvre : n'oubliez pas ce mot *religieuse;* sans lui, sans la religion, sans un dieu, la réunion de tant de tombeaux serait une cause éternelle de regrets, de désespoir pour l'humanité, veuve de tant de grands hommes dont il ne lui resterait plus que les noms et quelques souvenirs. Croyez

que l'Eternel n'a pu vouloir s'appauvrir lui-même par l'anéantissement absolu de tant d'âmes dignes de résider à jamais auprès de lui ; des âmes d'Homère, de tous ceux dont l'espèce humaine s'enorgueillit, et dont les *Epitaphes*, les médailles, les statues, l'histoire, lui transmettent éternellement la gloire. C'est la plus utile et la plus louable fonction de l'*Epitaphe*, dont nous devons, par ce motif, d'un intérêt majeur, continuer la poétique.

Le seul précepte qui nous soit offert par un seul professeur se réduit à cette réflexion de Marmontel : « Les vertus privées ont droit à cet hommage comme les vertus publiques; et les titres de *bon parent*, de *bon ami*, de *bon citoyen*, méritent bien d'être gravés sur le marbre. » Oui ; sans doute; mais vous le savez, on les a tellement prodigués, prostitués, que ce n'est plus qu'une locution bannale, ridicule, un passe-partout, comme le tapis funèbre qui sert à tous les morts. Ainsi, rejetez ces pensées, ou du moins rajeunissez-les par l'expression. Rien de ce qui est commun ne fait impression : c'est un axiome de la poétique universelle des Beaux-Arts et des Belles-Lettres. Voyons, pour modèle, les *Epitaphes* qui sortent du commun, et prenez, pour mesure d'appréciation, l'utilité des vivans, qui tous, tant qu'ils sont, se constituent les contemporains du mort, et voient, à la lecture de son *Epitaphe*, quelle idée d'avantage, de bonheur pour eux ils pouvaient associer à celle de son existence, idée sur laquelle ils mesurent l'étendue de leur estime, de leur admiration, de leurs regrets.

La plus frappante des *Epitaphes* pompeuses est celle-ci, d'un ton impérieux :

Sta viator, heroem calcas;

Arrête, voyageur! tu foules un héros!

Aujourd'hui que, sachant avec toute l'Europe ce que coûtent les héros, vous en êtes un peu dégoûté : « Que m'importe, direz-vous, si je ne sais lequel? Que m'importe encore si ce n'est qu'un homme fléau de son espèce? Je donnerais une larme au bienfaiteur de l'humanité, mais, pour le héros, certes je ne m'arrêterai pas, si ce n'est pour le fouler aux pieds. » Aimerez-vous mieux celle-ci, sur la tombe d'un poëte, dans Westminster?

DRYDEN.

— Oui, sans doute ; à ce nom s'associe l'idée du Voltaire anglais, poëte tragique, comique, satirique, épique, didactique, anacréontique et pindarique; son *Epitaphe* si simple ouvre cependant à votre imagination une vaste carrière : votre mémoire vous rappelle l'une de ses élégies, et vous versez une larme sur ce mot énergique *Dryden*. Si tous les hommes sensibles y passaient après vous, il serait effacé, puisque l'eau, tombant goutte à goutte, creuse le marbre, comme le temps, s'écoulant minute à minute, use toutes les douleurs, ce qui vous explique l'abandon des tombeaux, la solitude des lieux qui les réunissent, l'oubli dans lequel tombent les plus belles *Epitaphes*,

parce que l'homme ayant instinctivement horreur de la mort, s'éloigne de ses parcs où sont éternellement renfermés ses esclaves, et rejette tous les objets auxquels s'associe cette redoutable pensée.

D'après ces réflexions, si le mort que vous voulez honorer portait un nom indestructible, comme Homère, Milton, Racine, Corneille, Fénélon, et toute cette foule des grandes âmes, cortége sans doute de l'Eternel, ne mettez que leur nom, et n'imitez pas les Italiens, qui ont placé, sur les restes de leur plus grand poète,

LES OS DU TASSE.

Ce mot *os* est repoussant : au lieu d'aider l'imagination à s'élancer dans les vastes empires que le génie du Tasse avait conquis ou créés, ils l'enferment dans la tombe avec un squelette qui l'épouvante. Ce défaut est moins choquant dans l'*Epitaphe* de Franklin, faite par lui-même, et que nous citons de mémoire.

« Ci-gît, comme un vieux livre rongé des vers, le corps de B. Franklin; mais il reparaîtra dans une édition plus correcte et durable à jamais. »

La fin, dont nous ne rendons que la pensée, vous offre du moins une utilité morale. La Fontaine, qui lui avait donné l'exemple de faire aussi son *Epitaphe*, s'était tout-à-fait écarté de ce but moral, tort qu'il eut également dans presque toutes ses fables (*voyez* ce mot). Nous ne transcrirons donc pas son *Epitaphe*, parce qu'elle n'est qu'une analyse du système d'égoïsme philosophiste, auquel le prétendu bon homme s'abandonna tout entier : comme tant d'autres, il avait aussi le cœur, toute l'âme dans la tête. Entre eux, il en est plusieurs contre lesquels la mordante satire s'arma du sceau de l'*Epitaphe* pour les stygmatiser et les vouer au mépris, à la haine de la postérité. Souvent même elle tue les vivans, et les affuble, par anticipation, d'une *Epitaphe* infamante qui, circulant de bouche en bouche, venge leurs victimes sans attendre le jugement de cette postérité, dont les scélérats se moquent d'autant plus qu'ils estimaient moins leurs contemporains : voici l'une des plus sanglantes, qui pourrait, hélas! servir à trop de morts; la loi défend de parler des vivans :

Député des enfers pour propager les crimes,
Vivant, j'ai fait souffrir bien des infortunés !
Heureux! sous ce tombeau je trouve des victimes :
Les vers qui me rongeaient sont morts empoisonnés. CHUPIN.

Cette *Epitaphe* est conforme au précepte d'un autre maître, M. Philipon de la Madeleine, qui lui demande, comme principale qualité, « la justesse et la précision, l'*Epitaphe* devant offrir en peu de mots le portrait abrégé d'un homme, et pour ainsi dire, le précis de sa vie; » comme dans cette *Epitaphe* de la pauvre Babonette, femme de Perrin Dandin :

Ci-gît qui tant aimait à prendre,
Et qui l'avait si bien appris,
Qu'elle aima mieux mourir que rendre
Un lavement qu'elle avait pris. SCARRON.

L'*Epitaphe* devient ainsi la sœur de l'épigramme, et d'autant meilleure, qu'elle renferme plus de philosophie, comme dans cette *Epitaphe* générale :

Où sont tant de superbes rois,
Ces conquérans, maîtres du monde,
Qui de leurs glorieux exploits
Fatiguaient et la terre et l'onde?
La Mort les soumit à ses lois :
Contre elle leur grandeur se brise;
De tant de titres superflus
Il leur reste cette devise :
Ils ne sont plus!

Daigne le Tout-Puissant nous garder de la race de ces dévastateurs : dans le choix, vous préféreriez les égoïstes insoucians comme La Fontaine.

Vous jugez bien que ces *Epitaphes* épigrammatiques ne sont pas soumises à des règles aussi sévères que les *Epitaphes* tumulaires ou monumentales; assurément on n'oserait pas graver sur un tombeau :

Ci-gît qui sut monter, à force de finance,
Aux charges du plus haut degré;
Il n'a jamais rendu de service à la France,
Que le jour qu'il fut enterré. BRÉBEUF.

L'*Epitaphe*, fût-elle même louangeuse, ne serait pas admissible sur un tombeau sans la gravité de l'expression, à moins qu'il ne fût pas placé dans une enceinte religieuse; on n'y tolérerait pas celle-ci :

Ci-gît Dumont! il vécut doucement;
A personne jamais il ne fut incommode,
Et défendit, selon sa louable méthode,
Que l'on sonnât à son enterrement. **

On ne pourrait non plus graver, sur le tombeau de La Fontaine, l'*Epitaphe* qu'il fit pour lui, quoique Marmontel loue sa naïveté : le mot, déplacé pour une *Epitaphe*, est doux; celle d'impudence vaudrait peut-être mieux; mais il ajoute une pensée morale d'une utilité si frappante, que nous devons la transcrire pour terminer notre poétique. « Il serait à souhaiter que chacun fît son *Epitaphe* de bonne heure, qu'il la fît la plus flatteuse qu'il serait possible, et qu'il employât toute sa vie à la mériter! » Sauf l'hiatus, la réflexion est très juste, très ingénieuse : faites donc votre *Epitaphe*, cher lecteur, après être rentré en vous-même pour bien vous connaître, puis sortez de vous-même pour bien vous juger, et tâchez de mériter celle-ci, que vous pouvez mettre aussi sur la tombe d'une femme parfaite, si vous avez eu le malheur de perdre une amante, une épouse, une sœur, une amie qui la méritaient :

Ci-gisent les dépouilles mortelles d'un Ange : lecteur,
invoquez-le! imitez-le!

ÉPITHALAME. Si doué par la nature ou votre éducation du talent de faire de la poésie de société, vous êtes, comme le disent les Es-

pagnols, assez habile pour faire plus de deux vers, assez fou pour en rimer plus de quatre; vous pourriez vous rendre très agréable à de jeunes mariés en faisant pour le jour de leurs noces un *Epithalame* que vous chanteriez vous-même si votre voix vous le permet; car vous devez éviter de tomber dans l'excès si ridicule de prétendus agréables de salons qui chantent mal leurs pitoyables rimes: puis gardez-vous de vous servir du mot même *Epithalame :* outre qu'il ressemble beaucoup, aux oreilles des ignorans, à l'épitaphe, il est complètement passé de mode, ainsi que ce genre de poésie grecque, car son nom vient de ἐπὶ, *sur;* θάλαμος, *lit nuptial,* et certes aucun genre de poésie ne peut avoir un berceau plus doux que celui d'un jeune marié, si toutefois, les savans n'étant jamais d'accord, θάλαμος ne signifie pas seulement l'antichambre des jeunes époux dans laquelle s'arrêtait le cortége dont les voix réunies y répétaient, pour la dernière fois, le chant nuptial plusieurs fois redit pendant le cours du festin de noces.

Au lieu du mot pédantesque *Epithalame,* si vous n'êtes qu'un parasite officieux, obligé décemment de payer votre repas par des complimens, vous demanderez la permission de chanter seulement quelques couplets, et s'ils sont relatifs aux jeunes mariés, ils seront encore un *Epithalame;* car le genre comprend diverses espèces, il peut même, comme vous le verrez à la fin de l'article, dégénérer presque en épitaphe. L'*Epithalame* peut n'être qu'une suite de réflexions, de pensées versifiées comme celles-ci, très évidemment dictées par un homme d'un esprit délicat, mais peu familier avec la rime après laquelle il court en trébuchant avant de l'attraper; un critique aurait à souligner.

Ces deux époux dont l'Hymen et l'Amour
Viennent d'unir les destins en ce jour,
Avec mutuelle tendresse
Charmeront leurs momens par d'innocens plaisirs.
La Constance durable et la Délicatesse,
Proscrites en tous temps par la folle Jeunesse,
Enchaîneront tous leurs désirs,
Et feront régner avec elles
L'Innocence et la Paix, leurs compagnes fidèles.
Tous deux, unis de sentiment,
Chériront éternellement
Ce jour heureux où l'Hymenée
Forma leur chaîne fortunée.
Dans les fruits désirés de leur commune ardeur,
Mieux que dans les portraits d'Apelle,
Ils auront le plaisir délicat, enchanteur,
De retrouver leur image fidèle;
Et par un doux penchant, dans l'un et l'autre égal,
Pour le saint devoir conjugal,
Tous deux charmés par plus d'une copie,
Feront le bonheur de leur vie
D'aimer toujours l'original.

Vous respirez, la Muse est accouchée de vers assez mauvais sans doute, mais le canevas n'est pas sans mérite, et vous pouvez le broder; extraits de bouquins oubliés, ils sont à votre disposition, ainsi que des milliers d'autres que vous pouvez de bonne prise refaire en les

améliorant : vous le savez, la substitution à l'infini forme l'un des premiers articles du grand code littéraire; de vieux bouquins vous offrent des matériaux précieux pour vos *Epithalames*.

Un professeur, car ici nous en avons un, aimable et respectable encyclopédiste; M. de Jaucourt dit : « Ce genre comprend tout chant nuptial qui félicite de nouveaux époux sur leur union; qu'il soit un simple récit ou qu'il soit mêlé de récits ou de chants; que le poète y parle seul ou qu'il introduise des personnages, quel que soit enfin le lieu de la scène; car, vous le voyez, le didactisme trouve le secret de compliquer les choses les plus simples en apparence, et ne vous en plaignez pas, dans les Belles-Lettres, comme dans les Beaux-Arts, comme pour tout, les difficultés augmentent les jouissances, et sans elles, le dégoût a bientôt chassé le plaisir. En poésie, l'*Epithalame* serait le pont-aux-ânes, s'il n'avait heureusement ses difficultés et de très épineuses, parce qu'à moins d'être un vil adulateur ou bien un poète trivial, vous devez dire aux jeunes époux, tout en riant, des choses neuves et des vérités utiles; de plus il faut beaucoup d'art pour assaisonner les louanges offertes à des personnes délicates et spirituelles.

Ces jeunes gens se trouvent au plus beau jour du printemps de la vie; le bonheur offre à leur imagination les riantes perspectives de l'avenir; mais ce jour, comme tous les autres jours, n'a que vingt-quatre heures; les jours se succèdent et ne se ressemblent pas : il n'est point de fête, dit-on, sans lendemain, et ce lendemain même n'est déjà plus semblable à la veille; l'ivresse de l'amour est déjà moins aveugle, les jeunes gens plus calmes jugeraient plus sévèrement votre *Epithalame;* vous n'avez pour le chanter, comme pour les premiers délices de l'hymen, qu'un jour; craignez de manquer l'occasion; étudiez bien la poétique de l'*Epithalame* et rappelez-vous notre devise : *unu*.

Nous ne vous ferons pas l'histoire de l'*Epithalame* inventé par Ptésichore, chez les Grecs du moins, car le mot inventeur en général bouleverserait la chronologie religieuse, puisque les Hébreux aussi, dès le temps de leur roi David, chantaient des *Epithalames*, peut-être avec le même ton, l'accent dont ils font retentir encore leur synagogue, accent qui n'est pas, certes, celui de la Grèce : mais chaque peuple a ses usages comme ses beautés, et si vous êtes philosophe, vous vous garderez bien de laisser éclater votre rire; vous respecterez tout ce qui tient de près ou de loin au culte de la Divinité sans laquelle, chétif insecte, vous rampez indigne du joyeux *Epithalame* qui, presque toujours, élève les jeunes amans, possesseurs réciproques du bien le plus précieux, au rang des divinités (*terrarum dominos evehit ad deos*), ou du moins les compare avec elles; l'époux étant toujours pour le moins un Adonis, et l'épouse l'une des grâces, si ce n'est Vénus même.

Nous vous dirons seulement, pour nous borner à nos fonctions, que l'*Epithalame* grec était un véritable poëme, sans cependant chanter aucune action, car tout poëme n'en a pas. Son but était de faire con-

naître aux nouveaux époux le bonheur de leur union; but très étrange assurément, car s'ils ne le sentaient pas, pourquoi se mariaient-ils? Mais, direz-vous, c'étaient des mariages de convenance faits par les parens sans que les jeunes époux se fussent jamais vus, et non d'amour; ce but était donc de le faire connaître par les louanges que le poète donnait aux deux époux et par la peinture des avantages qu'il leur annonçait pour l'avenir. Ici vous applaudirez au but dans les mariages de convenance les plus fréquens et souvent les plus heureux, ces avantages probables et promis; surtout l'*Epithalame* est très utile pour consoler les époux, s'ils ne se marient que par obéissance.

Chez les Latins, l'*Epithalame* a le même but et les mêmes préceptes, la même poétique; car il faut de l'art dans le moindre ouvrage poétique, et l'*Epithalame* n'est pas le dernier; au contraire, il devient l'un des plus utiles en donnant aux jeunes époux de sages avis, comme dans cette chanson nuptiale française, qui est un véritable *Epithalame :*

Ne crois pas qu'un bon ménage
Soit comme un jour sans nuage, etc.

Non et très heureusement; car rien de plus ennuyeusement insipide, de plus pesant sur les épaules de l'homme, que cette vaste coupole toujours d'un beau bleu d'azur, seulement varié par les torrens de feux du soleil qui la parcourent, au-dessus des contrées arides du midi : là point d'aurore aux doigts de rose; point de ces admirables soleils couchans, chaque jour changés, et souvent plus beaux que la vérité, où l'on voit des mers, des rivages, des fleuves, des îles riantes ou des volcans, des plaines de feu; point de ces groupes, brillans ou sombres, de nuages dont votre imagination, de votre point de vue, fait tout ce qu'elle veut, et qui souvent offrent au malheureux prisonnier l'aspect des monts qui terminent l'horizon de l'heureuse contrée natale, et lui fait s'écrier : « Ah! voilà les montagnes du pays de Galles où de l'Ecosse », pays poético-romantiques, où la nature et le sentiment dictèrent des *Epithalames*, long-temps avant que les doctes eussent retrouvé ce nom dans les vieux manuscrits.

Si vous célébrez des noces sous un beau ciel, décoré de magnifiques nuages, à l'ombre de beaux arbres dont la verdure brille sur leur fond argenté, près d'un ruisseau qui s'échappe de ses monstrueuses racines, votre voix fera répéter aux échos d'alentour les finales de votre *Epithalame* qui doit offrir une pensée morale et non épicurienne comme celle-ci :

Le printemps fuit, hâtez-vous d'être heureux!

Au contraire, recommandez aux époux de ne pas se hâter d'épuiser la coupe des plaisirs; dites-leur qu'à peine sera-t-elle vide, qu'ils seront réduits par le sort à laisser tomber dedans leurs larmes pour délayer et boire le peu de miel qui reste au fond : après, tout est insipide, s'il n'est amer.

Cette réflexion et beaucoup d'autres peuvent entrer dans votre *Epithalame :* ce genre de poésie marche librement sans autres limites que son sujet, sans autres maîtres que le bon goût et le bon sens; Bacchus

lui-même, ni Vénus, ne vous autorisent pas à les offenser : point de plaisir sans délicatesse; ne rimez jamais d'indécence; à la chimie seule appartient l'art de faire de bon esprit avec les ordures; et ne fût-ce que par vanité, ne vous permettez jamais de la glisser dans vos vers; sachez bien que quelque liberté que vous puissiez prendre dans le genre érotique, vous n'atteindrez jamais, avec tout votre talent, à la cynique énergie des paysans ou des forts de la halle, ou même des laquais qui vous servent à boire; et certes vous rougiriez d'avoir un pareil vainqueur dans le combat épithalamique. De plus, ce n'est point à vous qu'appartient le premier vermillon qui doit apparaître sur les joues de l'innocence; ce n'est point vous, c'est le jeune amant qui a le droit de le faire naître, par le premier baiser d'amour sur l'albâtre de sa jeune épouse : vous, poëte, vous seriez un usurpateur odieux; vous flétririez une feuille de la rose que vous ne devez pas cueillir; tout au plus après l'avoir peut-être dévorée des yeux, vous sera-t-il permis, après avoir célébré ses charmes, de respirer par un baiser décent et froid le parfum de l'innocence qui vous paiera de vos heureux accords.

Vous pouvez y faire entrer une fiction ingénieuse, applicable aux jeunes époux; vous connaissez les circonstances particulières de leur union; chantez-les : l'*Epithalame* est libre; mais si vous avez quelque connaissance particulière de leurs défauts, avec toute la délicatesse et l'esprit possibles, même à l'aide de l'allégorie et sous l'inspiration de la tendre amitié, vous devez les en avertir, l'un pour qu'il s'en corrige, et l'autre pour qu'il n'en soit pas effarouché. Vous imiterez Lyttleton se servant de l'*Epithalame* pour donner à une jeune et belle lady ces sages conseils versifiés ou plutôt imités par M. Hennet :

Auprès de deux beaux yeux si j'ose être sensé,
Votre esprit juste et droit n'en sera pas blessé.
A plus d'honneur que moi Bélinde doit prétendre,
Ce que j'oserai dire, elle osera l'entendre.
Ou brillantes d'attraits, ou sur le trône assis,
Les femmes et les rois ont peu de vrais amis :
Le ministre et l'amant s'efforcent de leur plaire;
Chacun d'eux a son but, mais nul d'eux n'est sincère;
Et souvent la beauté, facile à s'aveugler,
Prend pour guide celui qui cherche à l'égarer.
D'une brillante erreur son âme est amusée,
Et la mieux obéie est la plus abusée.
Craignez toujours, craignez qu'un songe destructeur,
Un jour ne coupe, hélas! le plaisir dans sa fleur!
La raison doit servir de guide à la tendresse,
L'hymen doit voir ces nœuds serrés par la sagesse.
Vénus en vain sourit à ce couple amoureux,
Si la Fortune aussi n'a pas tissu leurs nœuds,
La Misère au Plaisir ôte bientôt ses charmes,
La couche des époux est arrosée de larmes;
L'Amour, même l'Amour, frappé par le malheur,
Au lieu de l'adoucir irrite la Douleur.
Comment la supporter, hélas! avec courage,
Quand l'objet de nos vœux avec nous la partage?
. . . .
Si votre heureux époux vous laisse tout régir,
Même en le commandant paraissez le servir.

Ainsi, dans les détails, captivant sa tendresse,
Dans sa femme toujours il verra sa maîtresse.
Que le temps, par degrés, diminue ses appas,
La douce illusion ne s'en aperçoit pas;
Et jusques au tombeau d'une épouse fidèle,
Fidèle époux toujours il brûlera pour elle.

Ces vers ne pourraient être chantés, mais il vous est permis de les lire, si toutefois vous suivez les préceptes de l'art de lire les vers, par M. François de Neufchâteau; mais vous pourriez chanter ceux-ci très convenables à l'*Epithalame :*

Ce n'est pas tout que d'être belle,
Pour fixer le cœur d'un époux;
On peut, sous un dehors si doux,
Ne rencontrer qu'un infidèle.
Si *tu* veux que l'on t'aime bien,
Il faut laisser tout à prétendre,
Accorder peu, ne donner rien,
Refuser tout, mais laisser prendre.

Peut-être que le *tu* vous étonne, et vous n'oseriez l'employer dans l'*Epithalame*, vous auriez tort; l'ode tutoie les rois et le cantique tutoie Dieu; vous pouvez vous autoriser de ces vers dignes de l'*Epithalame*.

De la nature prends le ton,
Et ne parle que son langage;
Que *vous* ne soit plus de saison
Surtout après le mariage.
Vous effarouche les amours,
Mais *toi* les ramène toujours.

Ce vilain *vous* peint la froideur,
Ce joli *toi* peint la tendresse,
Vous parfois afflige le cœur,
Toi bien placé comble l'ivresse.
Vous, etc.

Mais avant d'en dire davantage sur l'*Epithalame* dont, vous le voyez, l'utilité peut être d'autant plus grande, que vos préceptes, embellis des charmes de la poésie, se graveront mieux dans la tête des jeunes époux; nous devons vous dire que, fussiez-vous doué des plus grands talens poétiques, fussiez-vous, hélas! poète affamé, crotté, déguenillé, mais toujours inspiré par les fumées d'un festin délicat, préférables à celles de la sibylle, vous ne devez pas vous mêler de faire des mariages pour avoir l'occasion de festiner et de placer l'un de vos beaux *Epithalames :* les prêtres, les moines, les jésuites, les abbés, les oisifs célibataires avaient, au bon temps de l'ancien régime, la *mariomanie;* ces intrigans s'introduisaient dans toutes les familles pour faire des dupes, des esclaves, des vaches à lait; pour y dominer, même souvent y jouir du droit de post-et même de prélibation, et vous frémiriez si vous aviez le nombre des malheureux mariages qu'ils ont faits : des maisons prétendues religieuses et réellement de licence, si ce n'est de débauche, étaient remplies de jeunes femmes mal mariées, réputées grandes pensionnaires et courant le monde; les salons étaient peuplés, par suite, de

maris sans femmes, réduits à vivre sur le commun, à séduire les femmes ou les filles de ceux qui avaient l'imprudence de les recevoir; et pour finir par une comparaison plus frappante qui vous détournera de cette indiscrète mariomanie, songez qu'il en peut-être de deux excellens caractères comme de deux vins généreux, exquis, le bourgogne, le champagne par exemple : séparés, ils sont des nectars, réunis, ce n'est plus qu'une détestable ripopée, si ce n'est un mélange repoussant : ainsi contentez-vous de faire des *Epithalames*, mais ne faites pas de mariages : et quelle audace de rapprocher ainsi deux jeunes gens pour leur faire jouer leur félicité, celle de leurs enfans, de leurs parens, à quitte ou double, à croix ou pile, à pair ou non! car, n'en doutez pas, tel est le jeu du mariage, c'est une loterie; ils sont écrits dans le ciel, dit le proverbe : eh bien! laissez le ciel les arranger et ne vous en mêlez pas! tout au plus dites aux parens : monsieur ou mademoiselle tels sont à marier; voyez, informez-vous; donnez les renseignemens, mais jamais, non jamais, ne serrez le nœud du mariage; souvent le glaive de la mort viendrait le trancher, et vous déchireriez, vous jetteriez au feu votre détestable *Epithalame*, au risque de brûler avec lui, l'Hymen, l'Amour, Vénus, les trois Grâces et la féconde Latone, si, conformément à la détestable coutume des poètes, à l'avis même des professeurs, vous les y aviez fait entrer de force, à coups du marteau dont Chapelain forgeait ses vers.

Mais non! écartez de votre *Epithalame* toutes ces antiquailles, toutes ces vieilleries, toutes ces banalités mythologiques : depuis que Vénus, les Grâces se traînent ainsi d'*Epithalame* en *Epithalame*, l'Amour n'a plus de plumes, la ceinture de Vénus n'est plus qu'un ruban flétri, et les Grâces, vieillies comme Sara, ne peuvent plus marcher qu'avec des béquilles; leurs charmes prétendus éternels sont flétris : elles sont plus ridicules encore et plus étranges que ces échantillons des vieilles cours contrastant si fortement avec le costume grec, quitté pour revenir au beau gothique de la reine Berthe aux pattes d'oie, digne support des esclaves de la mode. Il faudrait que les jeunes mariés fussent bien dépourvus de ces grâces naturelles et de mérite, pour que vous ne puissiez leur faire sentir avec délicatesse le bonheur qu'ils ont d'être unis; il faudrait que votre cœur fût bien à la glace, comme le vin que vous buvez, pour ne pas les féliciter de ce bonheur; de même il faudrait que ce vin vous eût bien troublé la tête pour que vous vous oubliiez au point de faire, dans votre enthousiasme gastronomique, un héros, un grand homme de votre jeune marié, comme une déesse de son épouse. N'exaltez pas leur imagination; l'hymen indiscret ôte et déchire le bandeau de l'amour : hélas! que d'illusions sont détruites avec lui! que de rians fantômes s'envolent dans le néant! que de séduisantes perspectives s'évanouissent! combien l'optique, le kaléidoscope de l'Amour est changé! Jeune femme, votre mari n'est qu'un faible mortel et non un Ganimède, un dieu; sa main ne peut verser éternellement le nectar du plaisir: ce n'est point un Jupiter qui peut entretenir éternellement le feu que lui déroba Prométhée, et si l'Amour a

promis dans l'hymen une apothéose à la beauté ravissante, il a trompé cruellement une demoiselle jeune et jolie, douée de grâces, de talens et de bonté; vous étiez un ange, à présent vous êtes une femme, et la sienne! Mais que ce nom exprime encore de sentimens et fait naître de pensées! Quel rôle important il vous offre à bien remplir, lorsque, devenue mère, vous serez remplacée par une beauté naissante que vous formerez pour le bonheur de son père et celui d'un époux, comme vous l'a dit l'*Epithalame* que nous avons transcrit.

Ces réflexions peuvent encore entrer dans l'*Epithalame;* il admet les quatre élémens, il invoque les quatre auxiliaires; il doit associer intimement l'idée de bonheur à celle de mariage, association assez difficile, et pour finir sa poétique, nous vous offrirons en prose un exemple, dans l'*Epithalame* fait par l'aimable Théocrite, le poète des Grâces, pour la belle Hélène et Ménélas le premier de ses nombreux époux.

Les jeunes filles de Lacédémone, couronnées de jacinthes, réunissent leurs voix sonores et célèbrent la félicité de Ménélas; elles disent:

« De favorables auspices vous ont amené dans Lacédémone; seul entre les demi-dieux, vous êtes le gendre de Jupiter, l'époux de la charmante Hélène. Les Grâces composent son cortége, les feux de l'amour brillent dans ses yeux; elle était l'ornement et la gloire de Sparte comme le myrte est l'ornement des jardins....

» Nous allons, ô belle Hélène, vous cueillir une guirlande de fleurs, nous la suspendrons au myrte, nous l'arroserons de parfums pour vous honorer; sur son écorce nous graverons ces mots : Respectez-moi, je suis l'arbre d'Hélène!

» Puisse Vénus vous embrâser toujours de ses feux! Puisse Latone vous entourer de nombreux enfans et Jupiter vous prodiguer pour eux ses trésors! »

Hélas! combien de jeunes Hellènes, héritières du nom et des charmes de cette illustre beauté, viennent d'être vendues à l'encan comme des bêtes de somme pour être égorgées par des fanatiques sanguinaires contre lesquels toute l'Europe indignée ne se soulève pas pour les anéantir; dont au contraire les passions, le vil intérêt protègent honteusement l'existence.... Comment détruire ce berceau, ce modèle du despotisme!

Mais, direz-vous, en revenant à l'*Epithalame* grec, il n'y a rien là de bien merveilleux, j'en ferais bien autant. Que direz vous, lorsque vous saurez qu'au lieu du myrte, il y a dans l'original un cyprès, puis un plane et la fleur du lotos: nous avons légèrement enjolivé du myrte l'*Epithalame* cité comme une merveille, ce qui vous prouve combien il était facile avec du grec, du latin sonore, d'embellir de jolis riens dont les latinistes sont enthousiasmés. Sans doute vous ferez mieux en français qui, dans son mutisme, préfère aux vains bruits des mots pour l'*Epithalame*, une fiction ingénieuse, des images riantes, des pensées douces et morales, de tendres sentimens dont est très faiblement nourrie l'œuvre trop admirée de Théocrite dont Cha-

banon a fait la traduction. Vous lui préférerez sans doute celui-ci de M. Delrieu nous ne citerons que huit vers :

Quand tu verras sur le sein de sa mère
Un tendre enfant que son lait doit nourrir,
Tu sentiras le bonheur d'être père.
Amans légers goûtez-vous ce plaisir?

Malheur à vous qui par goût infidèle
Dites qu'Amour dans l'Hymen doit languir!
L'Hymen ne fait que lui couper les ailes,
Et son ciseau n'ôte rien au Plaisir.

Si, partisan des divisions qui semblent multiplier les richesses en créant de nouveaux genres, de nouvelles espèces qui, le plus souvent, ne sont que des surcharges pour la mémoire, vous voulez prendre le mot *Epithalame* au pied de la lettre, sur le lit; vous retournerez tout à coup la médaille, vous passerez de la gaîté bruyante à la tristesse, de l'illusion enchanteresse au froid désabusement, du genre anacréontique, au mélancolique; il vous suffit d'ajouter après lit, ces mots, de mort; mais vous n'aurez pas le mérite de l'invention : car voici, pour former des contrastes, offrir de la variété, des vers épithalamiques puisqu'ils furent écrits sur son lit de mort, par une demoiselle, et certes dans la rigueur de l'étymologie nous pouvons bien l'appeler un *Epithalame* (*ἐπὶ, sur; θάλαμος, lit*).

Bientôt la lumière des cieux
Ne paraîtra plus à mes yeux;
Bientôt, quitte envers la nature,
Je vais dans une nuit obscure
Me livrer pour jamais aux douceurs du sommeil.
Je ne me verrai plus, par un triste réveil,
Exposée à sentir les troubles de la vie.
Mortels qui commencez ici-bas votre cours,
Je ne vous porte point d'envie :
Votre sort ne vaut pas le dernier de mes jours!
Viens, favorable mort, viens briser les liens
Qui, malgré moi, m'attachent à la vie;
Frappe! seconde mon envie,
Ne point souffrir est le plus grand des biens.
Dans ce long avenir j'entre l'esprit tranquille,
Pourquoi ce dernier pas est-il si redouté?
Du maître des humains l'éternelle bonté
Des malheureux mortels est le dernier asile. De Serment.

Il est probable que si cette demoiselle, soumise à la voix de la nature et désertant le triste empire du mélancolique célibat, avait été le digne sujet d'un *Epithalame*, dans l'ordinaire acception du mot, elle n'aurait pas été si malheureuse, et n'aurait pas composé cet *Epithalame* d'un nouveau genre; supposant que son époux eût été digne d'elle, vous l'entendez s'écrier :

Dieux! quel plaisir d'aimer publiquement
Et de porter le nom de son amant!
Votre maison, vos gens, votre livrée,
Tout vous retrace une image adorée;
Et vos enfans, ces gages précieux,
Nés de l'amour en sont de nouveaux nœuds,

Un tel hymen, une union si chère,
Si l'on en voit, est le ciel sur la terre VOLTAIRE.

Nous pourrions, en copiant encore le même poète, vous montrer le revers de la médaille; car il a dit :

Souvent l'hymen est l'enfer de ce monde.

Mais le bon *Epithalame* ne doit montrer de ce Janus que la face la plus riante; en vain nous la cherchons dans les énormes recueils de vers que nous feuilletons pour vous, ainsi nous vous offrons un sujet presque neuf, l'éloge du mariage dans votre *Epithalame*.

ÉPITHÈTE. Les substantifs, les verbes, les adverbes et les adjectifs nécessaires, obligés (comme dans *manger de bon pain abondamment*,) parties constituantes du discours et formant sa substance, sont particulièrement soumis aux lois de la grammaire (*voyez* la deuxième partie); mais si les adjectifs, n'étant point indispensables, ne peuvent être considérés que comme des *Epithètes* (*voyez* les synonymes au Dictionnaire), alors ils sont soumis aux lois de la littérature : ainsi lorsque vous dites : Junon était l'épouse de Jupiter et lui fut toujours fidèle : la syntaxe n'étant pas offensée, les grammairiens ne peuvent vous critiquer, et les littérateurs ne vous devront point d'éloges, vous avez écrit trop simplement; mais si vous dites : « L'orgueilleuse Junon aux yeux de bœuf (*βοωπις*) fut l'épouse toujours fidèle du volage Jupiter. » Alors le bon goût, ministre de l'empire des Belles-Lettres, vient vous demander raison de l'emploi de ces deux *Epithètes* non indispensables, de Boopse à l'œil de bœuf qui lui semble une injure, et de volage qui lui paraît malséant avant le nom du maître du tonnerre; et vous êtes obligé d'avoir recours à la critique historique pour vous justifier, en vous appuyant de l'autorité du divin Homère et prouvant

Que le maître des dieux volait de belle en belle,

comme un petit maître, un abbé, papillon de toilette, un roué de l'ancien et bon régime. *Ut pictura poesis*, la poésie est comme la peinture, et il ne suffit pas, pour exceller dans l'un de ces arts, d'être bon dessinateur; si vous voulez obtenir l'admiration dans l'un et dans l'autre, il faut de plus être bon et très bon coloriste, c'est-à-dire, en littérature, savoir bien trouver, bien choisir et bien placer les *Epithètes* : cette vérité démontrée, vous êtes inquiet de savoir si, parmi nos quarante professeurs, il en est qui se soient plus particulièrement occupés des *Epithètes?* — Très peu. La Harpe vous dit en passant que si leur profusion est un défaut en poésie, c'en est encore un plus grand en prose; et cette pierre lancée par le critique tombe dans le jardin romantique où les *Epithètes*, comme l'ivraie, recouvrent, étouffent le bon grain.

La grammaire et la littérature étant sœurs, M. Sulzer, parlant de l'*Epithète*, entre dans le domaine des Belles-Lettres et nous rappelle leurs lois dictées par le bon goût et le bon sens : il reproche d'abord à l'abbé Girard, l'auteur des *Synonymes*, de n'avoir pas distingué l'*E*-

pithète de l'adjectif; l'une, vous dit le Nouveau Dictionnaire des synonymes (*voyez* première partie), appartient à la poésie, à l'éloquence; l'autre à la grammaire, à la logique, disons mieux, à l'ontologie, aux sciences qui traitent des êtres et dont quelques-unes font, en style compacte, anti-grammatical, une prodigieuse consommation; puis M. Sulzer vous dit en bon littérateur : « Il y a des hommes si illustres, que leur nom seul vaut le plus bel éloge. Il y a de même des idées qui, par elles-mêmes, sont si grandes, si parfaitement énergiques, que tout ce que l'on y ajouterait, par forme d'*Epithètes* pour les rendre plus sensibles, ne pourrait que les affaiblir. Quand César, au moment *qu'on* le poignarde, s'écrie : « Et toi aussi, Brutus! (*Tu quoque, Brute!*) » Quelle *Epithète* jointe à ce nom aurait pu ajouter à l'énergie de cette exclamation? » L'observation est juste, mais l'exemple mal choisi; César aurait dramatisé son exclamation, il aurait foudroyé Brutus et le lecteur, s'il avait épithétiquement ajouté mon fils! Cette révélation terrible, faite au moment de l'assassinat, n'a pas été comprise par Voltaire, même en récit, dans sa Mort de César, et vous pouvez recommencer cette *épouvantable* tragédie.

Le professeur ajoute, en attaquant indirectement Homère qu'il ne nomme pas: « Il ne faut point en éloquence, en poésie, exposer, dans des idées accessoires, ce qui, de sa nature, doit rester dans le lointain. Quand le poète veut nous rendre attentif aux exploits de son héros, qu'il évite de tourner l'attention par une *Epithète* déplacée sur le bruit de son charriot et sur le hennissement de son coursier. » N'en déplaise au spirituel grammairien, il mérite la leçon, *ne sutor ultrà crepidam!* Cordonnier bornez-vous à juger la chaussure : et ce bruit du charriot, ce hennissement du coursier font image; ils peignent le mouvement, la vie; et cette vie, c'est l'âme de toute poésie.

Le maître a plus de raison lorsqu'il recommande la parcimonie des *Epithètes* en faisant parler les autres; la règle est la même que pour soi, « les *Epithètes* sont subordonnées au terme principal, si l'on a dit (avec le substantif) tout ce qu'il y avait à dire, l'*Epithète* est de trop : ainsi lorsque vous avez dit, il tombe de la neige, l'*Epithète* blanche est surabondante : » en prose peut-être, mais non en poésie qui doit ajouter la couleur; sans elle point de peinture. Mais il est vrai de dire que « la profusion des *Epithètes*, même en poésie, annonça toujours la décadence du goût » (si le goût peut *décader*), disons des Belles-Lettres, et Dieu sait quelle prodigieuse consommation d'*Epithètes* font les romantiques modernes!

Pour leur faciliter l'abus de ces *Epithètes* qui changent leurs tableaux en croûtes écailleuses, un docteur ès-Lettres, ancien professeur de rhétorique et de littérature latine, a patiemment fait un curieux Dictionnaire des *Epithètes*, « et M. Royer Collard a, dit-il, approuvé son intention d'offrir au public ce fruit de son travail et de ses soins; » fruit utile sans doute et même précieux pour les versificateurs, mais plus encore pour nous qui trouvons en tête un Traité sur l'emploi des *Epithètes*, et dont nous vous donnerons un extrait. Ce Dictionnaire eût été plus utile encore, si le rédacteur avait indiqué

le placement très important, et souvent très embarrassant pour l'étranger, des *Epithètes* avant ou bien après le substantif, ce qui n'est nullement indifférent. A livre ouvert, vous n'écririez point, dorée écaille, non plus que, *degré haut,* mais bien écaille dorée, haut degré; vous n'oseriez dire *âge vieil* ni *viril âge;* l'usage seul ne le veut point. Dans une nouvelle édition, le maître, perfectionnant son travail, fera sans doute ce que nous avons essayé de faire au Dictionnaire, en indiquant ce placement trop négligé des *Epithètes* avant ou après le substantif, placement très important non seulement pour l'harmonie, mais pour le sens : le dernier de nos grands hommes ne fut point un homme grand.

M. Sulzer non plus ne s'occupa point de ce placement; mais remontant à de plus hautes pensées et non à des pensées plus hautes, plus orgueilleuses, il vous dit que « pour éviter l'excès (des *Epithètes*), leur usage doit être restreint aux seuls cas où l'idée principale ne suffit pas pour donner à la pensée une beauté sensible, une énergie *estétique* dont il y a trois espèces, l'une qui remplit l'imagination de tableaux frappans (comme le bruit des chars, le hennissement des coursiers), l'autre qui présente à l'esprit des notions grandes et lumineuses (comme la royauté ne doit être qu'une paternité publique), et la troisième qui excite le sentiment et produit les mouvemens de l'âme, comme

Je l'aimais inconstant, qu'eussé-je fait fidèle?

Vers que les pauvres grammairiens, ces vers luisans de la littérature, ont amèrement critiqué, parce qu'ils ne le sentaient pas. Que de choses dans ce mot *estétique* presque inconnu de vous, mais dont vous trouverez le sens et l'étymologie dans le Dictionnaire que, pour cette fois du moins, vous êtes forcé de consulter, car nous n'avons pas le temps de vous l'expliquer estétique!.... son étymologie signifie sentiment.

Après que vous aurez trouvé, compris le mot *estétique,* vous le méditerez, et vous ferez à vous-même des règles pour l'emploi des *Epithètes* sentimentales, et surtout vous n'oublierez pas le dernier précepte du maître, de ne pas, pour parler bon français, quoique familièrement, employer vos *Epithètes* dans le vers alexandrin comme des chevilles, des bouche-trous, du tamponage, du remplissage : cette hydropisie poétique déformerait votre Muse, et vous serez intimement convaincu de cette importante vérité lorsque vous aurez lu l'extrait de trois autres ouvrages sur les *Epithètes;* le premier est de l'inconnu M. Delaporte, auteur des *Epithètes* françaises publiées en 1580, puis d'un R. P. Daire, non moins inconnu, qui traita le même sujet sans nommer « celui qui lui fournit sans doute l'idée de cet ouvrage, » dit M. Levée qu'une vertu beaucoup trop rare, la probité littéraire, porte à nommer ces deux écrivains dont les dépouilles, et surtout celles du premier, étaient pour lui de bonne prise, puisqu'il les avaient trouvées dans la poussière d'une bibliothèque.

Moins que jamais le vieux, si renouvelé, ne fut en défaveur, surtout

lorsqu'il se trouve artistement joint au nouveau; vous accueillerez donc l'analyse du Traité de M. Levée qui peut-être, comme professeur de littérature latine, aurait dû nous citer d'abord Cicéron et Quintilien délayés par le R. P. Daire; nous réparerons cette étrange omission.

Dans le premier chapitre, après quelques considérations générales, il distingue l'*Epithète* de l'adjectif; celui-ci selon le P. Daire, masque les propriétés physiques et communes des objets, l'*Epithète* désigne ce qu'il y a de particulier et de distinctif dans les êtres (mais une propriété physique ne désigne-t-elle rien de particulier?) Tous les adjectifs après une figure deviennent *Epithète;* le choix en est très important : « il distingue aisément l'écrivain sage et correct de l'écrivain ordinaire et médiocre.... » Pour éviter l'amplification sans force et la pauvreté dans l'abondance (c'est-à-dire pour bien écrire), il faut être doué d'un grand discernement, d'un jugement sain et d'un goût exquis. Peut-être, penserez-vous que le discernement est fils du goût et de la raison sœurs ou ménechmes du jugement.

Quoi qu'il en soit, que vous fassiez ou non soit un couple (*duité* serait plus propre) soit une trinité de ces dons, leur premier usage est de donner aux *Epithètes* la première des qualités, la propriété. (*Voyez* Clarté, Style, etc.) Le maître, prodiguant les exemples, en remplit plusieurs pages; nous ne donnerons pour abréger que le portrait de La Fontaine par Marmontel, dont le tableau vous paraîtra, nous le craignons, peu digne de l'original; vous soulignerez, si vous voulez, les élisions et les chevilles etc., etc.

Que la nature, au génie indulgente,
Traita bien mieux ce poète ingénu,
Ce La Fontaine, à lui seul inconnu,
Ce peintre né, dont l'instinct nous enchante,
Simple et profond, sublime sans effort.
Le vers heureux, le tour rapide et fort,
Viennent chercher sa plume négligente;
Par lui sa muse, abeille diligente,
Va recueillir le suc brillant des fleurs.
En se jouant, la main de la nature
Mêle, varie, assortit ses couleurs;
C'est un émail semé sur la verdure,
Dont le zéphyr fait toute la culture,
Et que l'aurore embellit de ses fleurs.
Mais sous l'appât d'un simple badinage,
Quand il instruit, c'est Socrate ou Caton
Qui de l'enfance a pris l'air et le ton;
De l'art des vers tel est le digne usage.

Quels vers!! Le dictionnaire des *Epithètes* ne fournirait peut-être pas toutes celles qui conviennent à ce pitoyable morceau, tissu de lieux communs, d'images incohérentes et de pensées fausses. Nous les abandonnons à votre critique, honteux de les avoir copiés de confiance, et nous passons à la richesse des *Epithètes,* sujet du troisième chapitre, où le maître vous dit : « Quoique la richesse des *Epithètes* dépende principalement de la propriété, cependant il en est de plus riches les unes que les autres par leur signification et leur applica-

tion. » Le maître recommande de ne pas confondre cette richesse avec l'abondance (ou multiplicité); puis, pour donner idée de ce qu'est cette richesse, il cite une belle page de Massillon sur le pécheur, en soulignant ces associations épithétiques: Dieu *juste*, ennemi *déclaré*, se rouler dans *ses propres horreurs*, yeux *mourans avec je ne sais quoi de sombre et de farouche*, Dieu *crucifié*, regards *affreux*, *tristes* efforts, bouche *livide*, derniers *efforts*, âme *infortunée*, *seule* au pied du tribunal *redoutable*.

Nous ne savons pas si, dans cette anatomie littéraire, faite exprès pour écarter une pompe éblouissante qui pourrait troubler votre jugement, vous trouvez l'occasion d'associer l'idée de richesse à celle d'*Epithète;* supposant que non, nous ajoutons l'interprétation du maître : « L'*Epithète* devient riche par l'impression forte qu'elle fait. » Mais la force est-elle la richesse? Il semble que par ce mot richesse il faudrait entendre la qualité de l'*Epithète*, ce qui fait naître dans l'esprit beaucoup d'images et de pensées, comme par *forte* vous entendrez celle qui fait une impression profonde, et c'est le maître qui nous fournit la preuve : certes, il n'y a rien de *riche* dans l'*Epithète seule*, au contraire : elle est, si l'on peut dire, dénudative, appauvrissante; et cependant il dit avec éloquence : « Il en est une, surtout, bien frappante, c'est l'adjectif *seule* à la fin du morceau. Quelle image énergique et sublime! elle dut glacer d'effroi l'auditoire. » Mais ce qui est énergique, sublime, ce qui glace d'effroi l'auditoire est-il *riche* ou *fort*.

Vous trouverez cette véritable richesse d'*Epithètes*, ouvrant à l'imagination des vastes perspectives, des trésors abondans à la réflexion, dans ces vers, choisis dans vingt pages d'exemples de richesse et d'harmonie d'*Epithète*, ces deux qualités étant réunies dans le même chapitre IV (*voyez* HARMONIE.)

Au premier sifflement des vents impétueux,
Tantôt au haut des monts, d'un bruit tumultueux
On entend les éclats; tantôt les mers profondes
Soulèvent en grondant et balancent leurs ondes;
Tantôt court sur la plage un long mugissement,
Et les noires forêts murmurent sourdement.

DELILLE, *Géorg.*, *liv.* I.

La richesse des *Epithètes* permet à votre imagination de descendre en un clin-d'œil de la cime des monts au sein des mers profondes : un exemple en prose ouvre à votre intelligence le trésor des pensées.

« Quel est celui qui s'avance d'un pas ferme et gigantesque dans cette route infréquentée? C'est un orateur, c'est un poète, c'est un philosophe, c'est Buffon! Buffon, dont la tête est vaste comme le monde, dont l'imagination est féconde comme la nature..... Confident de l'origine et de la fin des choses, il voit, il devine, il explique depuis l'énorme quadrupède qui pèse sur le globe jusqu'au chétif animal dont l'herbe abrite la petitesse..... Exact et magnifique, majestueux et simple, il semble imaginer quand il définit; quand il peint, il semble créer. » ARNAULT DE MINTURNES.

L'amitié pousserait notre plume jusqu'à la fin de ce discours, enfant du génie juge du génie; mais l'économie s'autorise de cette amitié même, et nous défend le plaisir de copier davantage, comme elle nous interdit l'analyse des réflexions accessoires du maître, pour vous laisser le plaisir de les apprécier vous-même, et nous passons au chapitre V, des *Epithètes* vagues, impropres et insignifiantes.

Le R. P. Daire qui, comme tous les maîtres, avait médité le divin Aristote, l'homme universel de l'antiquité, dit, d'après lui, « qu'entre les choses qui rendent le style froid, Aristote place les *Epithètes* longues, celles qui sont peu convenables au sujet, de même que celles qui sont trop souvent répétées, celles qui ne se présentent pas naturellement, et qui, tirées de loin, refroidissent également le discours, et le rendent ennuyeux, » comme le doit être cet article, qui, purement didactique, ne comporterait pas d'ornemens égayans, même en *Epithètes*, « puisque l'on ne doit jamais ajouter au substantif une idée accessoire, déplacée, vaine, qui ne dit rien de marqué, puisque l'on ne doit jamais se servir d'*Epithètes* par ostentation: on n'en doit faire usage que pour appuyer sur les objets sur lesquels on veut arrêter l'attention. » Et surtout l'on ne doit jamais, dit Vaugelas, placer un substantif entre deux *Epithètes*. Le mot jamais est ici déplacé, comme il n'arrive que trop souvent, car nul académicien, nul grammairien, nul critique ne vous blâmera si vous dites: un grand homme malheureux, une bonne et belle femme, instruite, spirituelle; nous pourrions multiplier les exemples. Vaugelas aurait eu plus de raison, s'il avait défendu de mettre souvent deux ou trois *Epithètes* avant ou bien après le substantif, comme l'a fait Jean-Jacques dans l'un de ses ouvrages, d'autant plus froid qu'il n'y parle que de lui seul, et de lui morose, misantrope, mécontent de tout, de tous et de lui-même, dans le délire de son orgueil.

Puisque nous avons parlé d'Aristote, qui ne proscrivait pas les *Epithètes*, inutiles du moins dans la poésie, nous devons ajouter qu'il appliquait aux locutions épithétiques les mêmes préceptes, avec d'autant plus de raison, que ces locutions ne sont réellement que des accessoires, des *Epithètes* en plusieurs mots, que le grec, et de nos jours l'allemand, exprimeraient en un seul; par exemple. Le soleil est le grand pendule de l'univers; de mille autres, dont fourmillent les styles poétiques et romantiques. Ces locutions, bien choisies, font peinture; mal choisies, elles ne sont plus que des taches, ou des haillons, tout au moins de brillant oripeau, qu'il faut rejeter, ainsi que toutes ces *Epithètes* vagues, impropres, insignifiantes, que la mesure ou la rime fait entrer dans les vers à grands coups de marteau. Toutes ces chevilles se détachent, et le style est disloqué.

Nous avons fini l'analyse de ce que dit le maître, qui passe, sans les citer, ce que les grands maîtres latins, Cicéron et Quintilien, ont dit de l'*Epithète;* recourons donc aux originaux. — Vous deviez le faire d'abord, direz-vous. — Oui, sans doute, si nous n'avions eu l'intention de varier notre marche, puis de vous montrer combien nos traités modernes, en général, sont incomplets, lorsque

leurs auteurs ont négligé de consulter les anciens, ces maîtres des maîtres.

Cicéron, en parlant du style oratoire, vous « permet de rechercher les expressions frappantes, et de vous occuper, plus que de toute autre chose, de la cadence des mots; de montrer le rapport symétrique des expressions entre elles, des antithèses de mots. » Plus loin il dit : « On embellit le discours en choisissant parmi les mots figurés, nouveaux, anciens ou inusités, ceux qui ont le plus de grâce ou de justesse, et qui forment une métaphore. On emploie quelquefois, mais rarement, les mots surannés dans le sens propre. »

Ces mots, ces expressions, ne sont autre chose que des *Epithètes*, et vous concluerez de ce que dit Cicéron, que si de son temps l'ignorance avait eu l'usage de consulter les dictionnaires, et qu'il en eût fait un, il y aurait fait entrer les mots nouveaux, anciens et inusités, en les désignant, et vous en conclurez que l'auteur du *Nouveau Dictionnaire, meilleur, sans offenser la modestie, que tous ceux qui ont été publiés jusqu'à ce jour, et même que le vieux Dictionnaire de l'Académie* (lequel ne vieillira jamais, à moins que Racine, Corneille et Voltaire ne vieillissent aussi); vous concluerez que ce prince des lexicographes n'avait pas lu Cicéron, puisqu'il nous lance un millier de phrases critiques, toutes de la même forme, comme une grêle de balles, pour prouver que nous avons eu tort d'affecter de rassembler le plus grand nombre possible de mots, et pour y parvenir, d'en avoir reproduit plusieurs deux ou trois fois, sous deux ou trois orthographes différentes (afin que le lecteur puisse les attrapper), ou bien d'avoir exhumé des mots du vieux langage, que nous avons donnés assez souvent pour usités (assertion fausse, la † d'indulgence les précède), ou enfin d'avoir inventé des mots nouveaux et entièrement inusités, en formant des compositions bizarres et tout-à-fait inconnues dans notre langue; non pas cependant telles que quelques centaines de mots allemands, etc., etc., que l'académicien de Berlin a placés dans son *Nouveau Dictionnaire*, qui définit le verbe *inventer* par *trouver..... par la force de son esprit, de son imagination.* Supprimez cette addition, et ne prenons que le mot *trouver*, pour dire que tous les mots, et notamment les *Epithètes* de notre Dictionnaire, ont été trouvés dans des livres très estimés, et lus par beaucoup d'étrangers, et même de français, ravis d'en avoir le sens dans un Dictionnaire que nous avons, conformément au précepte de Cicéron, cru devoir être le dépôt, le trésor de la langue, et par conséquent renfermer tous les mots, et surtout toutes les *Epithètes* anciennes ou modernes que ses auteurs ont employées; mais en les accompagnant du signe †, pour avertir les écrivains qu'ils n'entrent pas tous dans le style ordinaire.

Mais comment des lexicographes qui paraissent n'avoir pas soupçonné que, pour faire le dictionnaire d'une langue, il faut, non-seulement la savoir, comme tout le monde instruit, bien élevé, mais encore s'être livré tout entier, exclusivement à son étude, et toute sa vie; comment ces docteurs, auxquels des entrepreneurs de livres

commandent un dictionnaire comme ils commanderaient une paire de souliers, se seraient-ils avisés de consulter Cicéron pour apprendre de lui que le style, et par conséquent le dictionnaire, admet les mots *nouveaux, anciens* ou *inusités*. Cependant, le grand Frédéric, qui s'amusait à donner des noms romains à ses généraux, n'aurait pas refusé cet honneur, et le nom de Cicéron ou de Quintilien, à l'académicien français qu'il chargeait de corriger les discours *français* des bons allemands condamnés par sa malice à pérorer dans notre langue, s'il l'avait vu profondément imbu des préceptes de Cicéron ou de Quintilien que nous devons consulter.

Cet illustre rhéteur s'occupe spécialement de l'*Epithète :* « les poètes s'en servent plus souvent, dit-il, que nous (orateur); car, pour eux, il leur suffit qu'une *Epithète* convienne au mot auquel elle se rapporte : ainsi, on leur passe de l'ivoire blanche et du vin liquide. »

« Mais en prose, toute *Epithète* qui ne produit aucun effet (sur l'esprit) est vicieuse. Or, l'effet qu'elle doit produire, c'est d'ajouter à l'action dont on parle : *O crime abominable! O passion infâme!* »

« On joint quelquefois plusieurs *Epithètes* à un seul mot, comme

De la belle Vénus illustre et digne époux.

Ces *Epithètes* ainsi jointes ensemble ne sont pas sans grâce, même en vers. » *Trad. de* Gédoyn.

Le respectable Rollin, en répétant ce qu'a dit Quintilien de l'*Epithète,* cite des vers de Virgile dans lesquels un substantif se trouve entre deux *Epithètes,* et notre langue, étant la fille du latin, peut ne pas observer la règle trop sévère de Vaugelas qui défend de les placer ainsi.

Voilà, direz-vous, bien des pages pour un mot, *Epithète;* mais oubliez-vous que c'est le synonyme de coloris en peinture : elle n'existe point sans couleurs, ni la poésie sans *Epithètes;* et nous aurions mal rempli notre devoir, si nous les avions omises : pour finir en égayant un peu votre imagination, nous ajouterons l'autorité d'un grand orateur.

Des écrivains croient nourrir et fortifier leur style en le bourrant d'*Epithètes,* ils se trompent : tout au plus font-ils comme ces vieilles coquettes qui remplissent avec des tampons les vides sculptés par le temps sur leur idole. » Le style manque de plénitude et de force lorsque les mots sont environnés d'*Epithètes* oiseuses.... L'*Epithète,* n'étant point appelée par le mot.., surcharge la période. Toute *Epithète* inutile doit être proscrite, et l'élocution de l'orateur devient lâche et traînante quand chaque expression ne concourt point à la clarté du sens, ou du moins au charme de l'harmonie. Il est des discours qui paraissent vides d'idées, quoiqu'ils soient d'ailleurs profondément pensés, parce qu'on pourrait en retrancher impunément la moitié des mots. » Maury. Le style en sa longueur ressemble à ces câbles alourdis par le goëmon et toutes les plantes dont ils sont surchargés, et l'écrivain J.-J., par exemple, procédant toujours par deux et trois *Epithètes*, est le galérien qui le tire.

La pensée la plus noble ou la plus piquante, l'image la plus agréable ou la plus imposante, exprimée dans un style surchargé d'*Epithètes*, ressemble encore à ces vieilles coquettes toutes surchargées d'ornemens et le visage même couvert de mouches et de fard comme dans quelques vieux portraits: amonceler les *Epithètes*, c'est couvrir de clinquant, d'oripeau, la jolie Vénus de Médicis, ou revêtir d'un habit d'arlequin le bel Antinoüs. Voici deux exemples du bon emploi des *Epithètes*.

« Ici fleurit jadis une ville opulente (Palmyre), ici fut le siége d'un puissant empire! Oui! ces lieux à présent si déserts, jadis une multitude vivante animait leur enceinte, une foule active circulait dans ces routes aujourd'hui solitaires; en ces murs, où règne un morne silence, retentissaient sans cesse le bruit des arts et les cris d'allégresse et de fête : ces marbres furent des palais réguliers, ces colonnes abattues ornaient des temples majestueux, ces galeries écroulées dessinaient les places publiques... Là, une industrie créatrice de jouissances appelait les richesses de tous les climats... les tissus moelleux de cachemire... les tapis fastueux de la Lybie... Et maintenant, voilà ce qui subsiste de cette ville puissante, un lugubre squelette! Voilà ce qui reste d'une vaste domination, un souvenir obscur et vain. Au concours bruyant qui se pressait sous ces immenses portiques, a succédé la triste solitude de la mort. » VOLNEY.

Cherchons dans le désert les lieux où fut Palmyre :
Restes majestueux qu'avec effroi j'admire;
O temple du soleil! ô palais éclatans!
Voilà de vos grandeurs ce qu'ont laissé les ans!
Quelques marbres rompus, des colonnes brisées,
Des descendans d'Omar aujourd'hui méprisées;
Et les pompeux débris de ces vieux chapiteaux,
Où vient la caravane attacher ses chameaux;
Où lorsqu'un ciel d'airain s'allume sur sa tête,
L'Arabe voyageur nonchalamment s'arrête,
Et las des feux du jour, s'endort quelques instans
Sur les restes d'un Dieu mutilé par le Temps.

A présent que votre tête ne sent plus peser sur elle le ciel d'airain de la sphère didactique, vous voudrez bien y rentrer un moment pour recevoir la révélation d'un petit secret littéraire pour chasser, en variant le style, le bruyant amas du cliquetis épithétique; ce secret est simple, il faut, permettez-nous l'expression nécessaire, *substantiver* les *Epithètes*. Voici des exemples, et vous avez trop d'intelligence pour ne pas apercevoir les substantifs mis habilement à la place d'*Epithètes*.

. . . .
Palmyre voit au fond de sa triste vallée,
Que borne à l'orient l'âpreté des déserts,
Le sommet d'une tour élevée dans les airs. DORION.

Quoi, dites-vous, je ne sortirai point des ruines de Palmyre! — Il faut vous égayer par une poésie toute *substantive* et sans *Epithètes* dans la peinture du pauvre cultivateur revenant chez lui les jambes *avinées*.

Après mille détours il retrouve son chaume,
Il se croit devenu souverain d'un royaume;
Ou plutôt l'univers, réclamant son appui,
Dépend de son domaine et relève de lui.
Il lègue à ses enfans des trésors, des provinces,
Sa femme est une reine et ses fils sont des princes;
Il triomphe au milieu de cet enchantement,
Demande encore à boire et s'endort en chantant. BERCHOUX.

Un poète moins habile aurait *épithétisé* ce joli tableau, tout au moins l'aurait-il lardé de participes; *triomphant* eût paru plus sonore que triomphe! et l'effet était détruit.... N'oubliez pas notre petit secret.

Il serait très facile de faire un volume entier sur les *Epithètes* et leur emploi; nous les livrons à vos réflexions pour abréger, vous rappelant seulement qu'elles ont une telle influence sur le style, qu'il suffit de les changer pour faire passer un ouvrage d'un genre dans un autre, fût-ce même un poëme épique, comme a fait Scarron dans son Enéide travestie. Le héros y perd l'*Epithète* de pieux Enée pour devenir le piteux, tout l'héroïsme disparaît : ce sont des extrêmes très apparens; mais, entre eux, il est des nuances très délicates qu'il faut connaître, qu'il faut observer, de sorte que celui-là ne sera jamais bon écrivain, qui ne sait pas bien employer les *Epithetes*. Rollin vous a dit que le style était le vêtement de la pensée; c'est avec les *Epithètes* que l'écrivain habile fait de ce vêtement, une robe impériale, ou bien la souquenille d'un brigand et le pantalon d'Arlequin. Surtout n'oubliez jamais cette sentence littéraire :

« La correspondance intime des idées et de leurs expressions est la seule chose qui puisse faire une impression vive. » DE BARANTE. (*Voyez* BURLESQUE, CLARTÉ, ÉLOCUTION, PARODIE, etc., etc.)

ÉPITRE. Le genre épistolaire étant le plus utile, le plus étendu, comme le plus difficile, en sa perfection, de tous les genres de la littérature, par cela même qu'il paraît plus facile au premier aspect, nous devons nous en occuper dans plusieurs articles pour compléter sa poétique : nous vous prions donc, cher lecteur, de lire et relire d'abord, si vous en avez le courage et la patience, ce que nous avons pu dire aux mots EPISTOLAIRE et LETTRE, avant de vous occuper de celui-ci, car une *Epître* n'est, dans le sens le plus ordinaire, qu'une lettre versifiée. Vous pouvez encore donner ce nom à votre prose épistolaire, si le sujet en est très sérieux et tenant au sermon, à la critique, ou bien aux lettres en prose des anciens, comme aux *Epîtres* de Cicéron, des apôtres, etc.; alors il signifiait lettre, missive sur un sujet grave; mais, à présent, l'*Epître* est une lettre revêtue des prestiges de la poésie, charmes qui ne vous permettent pas de la dédaigner, parce qu'elle reçoit d'eux une beaucoup plus grande force, plus de hardiesse, même de mérite, si cette *Epître* est dramatisée par la peinture ou le récit fait par un héros, ou seulement par un personnage remarquable, d'un fait tragique; ou bien l'*Epître* contient leurs plaintes, adressées le plus souvent à celui même qui les

occasionne. C'est alors une héroïde (*voyez* ce mot) qui, comme l'*Epître* en vers, a de grands priviléges.

Certes, nul homme au monde n'aurait osé tutoyer, en prose, ce roi qui se comparait modestement au soleil : il aurait frappé de sa foudre; car les poètes, qui ne se piquent pas de bon sens, la lui remirent à la main; il en aurait frappé le misérable prosateur dont la plume audacieuse aurait blessé son orgueil par une *Epître* sans rime et tutoyante; il l'aurait précipité dans les cachots de la Bastille, qui dévorèrent lentement tant d'infortunés; mais un poète eut plus d'audace et de succès, surtout lorsqu'il prit le langage de la flatterie, débutant ainsi dans une *Epître :*

> Grand roi, cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire;
> Tu sais bien que mon style est né pour la satire;
> Mais mon esprit contraint de la désavouer,
> Sous ton règne étonnant ne veut plus que louer.

Ce n'était qu'une sorte de répétition de cette pensée dans sa première *Epître :*

> Grand roi! c'est vainement qu'abjurant la satire,
> Pour toi seul, désormais, j'avais fait vœu d'écrire;
> Dès que je prends la plume, Apollon éperdu
> Semble me dire : arrête! insensé, que fais-tu?
> Sais-tu dans quels périls aujourd'hui tu t'engages?
> Cette mer où tu cours est célèbre en naufrages.

Ce ne sont pas seulement les rois, ce sont encore les dieux, et Dieu lui-même, que l'*Epître* se permet de tutoyer, pourvu qu'elle le fasse avec grâce ou noblesse.

Les exclamations, grand Dieu! grand roi! plusieurs fois répétées, toute l'exagération poétique en excusent le tutoiement; mais le charme d'une versification élégante pourra-t-il vaincre en vous le dégoût d'une impudente flagornerie, seule chose que l'*Epître* ne permet pas, et qui vous paraît d'autant plus révoltante, que de terribles évènemens ont complètement désenchanté la royauté, jadis absolue, qui n'est plus qu'une fonction publique, la première, il est vrai, mais toujours paternelle et non pas fulminante, et dont votre esprit consent d'autant moins à faire une espèce d'idole, que des flatteurs maladroits et lâches prétendent commander plus impérieusement à votre admiration, la plus indépendante de toutes vos facultés intellectuelles, en vous répétant chaque jour, avec emphase, les mots monarque, monarchie, étymologiquement très déplacés dans un pays où le gouvernement se compose de trois pouvoirs très distincts, et supposés très indépendans.

Ainsi, point de flatterie, point de flagornerie dans une *Epître,* à moins que vous ne l'adressiez à quelque jolie femme. Il n'y a que Dieu pour lequel vous ne pourrez jamais rassembler assez d'éloges; toutes les épithètes louangeuses de toutes les langues n'atteignent point à son infinie perfection.

Ce charme de la versification est un vernis qui recouvre les moindres objets d'une teinte brillante. Apollon et les Muses changent tout

en or, en perles, en diamans; et ce que vous n'oseriez présenter enveloppé dans la vile prose, devient pour le moins supportable sous la gaze poétique. Ainsi vous avez vu cent fois, en vous promenant dans les prairies, des milliers d'insectes voltiger l'un contre l'autre en se jouant, puis, fatigués, se reposer à la cime d'une tige d'herbe; mais vous n'oseriez, dans une lettre, entrer dans des détails si minutieux, surtout si, comme il se peut, vous aviez dû parler d'abord du grand monarque avant de descendre dans ses vastes parcs, cimetières de tant de français. Mais voyez avec quel art le poète Colardeau vous offre en vers ce petit tableau :

J'aime à voir le zéphyre agiter sur les eaux
Les replis ondoyans des joncs et des roseaux;
Et ces saules vieillis, de leur mourante écorce
Pousser encor des jets pleins de sève et de force.
Ici tout m'intéresse et plaît à mes regards :
Sur les bords d'un ruisseau cent papillons épars,
Avant que mes esprits démêlent l'imposture,
Me paraissent des fleurs décorant la verdure;
Déjà ma main séduite est prête à les cueillir,
Mais, alarmé du bruit, plus prompt que le zéphyr,
L'insecte, tout à coup détaché de sa tige,
S'enfuit, et c'est encore une fleur qui voltige.

L'*Epître* en vers seule permet de descendre à de si jolis, mais de si minutieux détails.

Enhardi par l'exemple, vous allez ne vouloir plus écrire que des *Epîtres :* vous les adresserez à tous les êtres, qui seront censés les lire et les entendre; êtres réels, fictifs ou mythologiques, êtres personnifiés, car, apparemment, vous n'écrivez que pour être entendu. Cependant un poète a poussé la licence jusqu'à faire une *Epître* aux chevaux de Franconi, mais il comptait aussi sur leurs admirateurs; il leur dit :

Salut! noble et superbe race
Des Alphanes et des Bayards!
Ainsi dans les champs de la Thrace
Manœuvraient les chevaux de Mars.
Je vous ai vus d'abord tranquilles,
A petits pas sur quatre files,
Marcher majestueusement,
Tourner et retourner, dociles
Au plus précis commandement,
Et soudain, à la course agiles,
Toujours alignés et d'à-plomb,
Déployer un superbe front,
Et vous arrêter immobiles!

Le poète ne leur adresse pas long-temps la parole; il dit à un être personnifié :

J'ai vu.... j'en fus *épouvanté*,
Le croiras-tu Postérité?
Un menuet, *Dieu me pardonne*,
Par deux chevaux exécuté!....
Par deux chevaux l'air à la danse,
Sautant avec grâce, élégance,
En vrais élèves de Vestris,
Et fidèles à la cadence,
Comme Pérignon et Trenitz.

ARNAUD CHARLEMAGNE.

Ils étaient montés par Astley père et fils, et figurèrent dans le magnifique opéra de Trajan.

Mais, si vous y réfléchissez bien, vous reconnaîtrez qu'il est bien plus facile de faire danser un cheval que de faire agir à son gré telle ou telle personne : tous les charmes de la poésie ne peuvent souvent y suffire ; et, sous ce point de vue, vous ne sauriez trop vous exercer dans le genre épistolaire rimé.

Pour vous assurer d'être, par lui, toujours éloquent, et d'amener tous les gens à faire votre volonté, que votre cordonnier lui-même s'étonne de recevoir, en style rimé, l'ordre de vous faire une paire de bottes ! Boileau lui-même n'a-t-il pas écrit une *Epître* à son jardinier ? Nous vous le redisons, plus le genre paraît facile, et plus il est réellement difficile, plus il demande de l'exercice. Boileau, sa Muse, du moins, ou ses mânes, reçoivent à présent des flagellations des professeurs. Marmontel lui reproche d'avoir enfreint le premier précepte du genre épistolaire, *soyez naturel*, dans ses vers, que certainement Antoine ne pouvait comprendre, car alors, en ce temps, si regrettable pour les dupeurs, il n'y avait pas d'enseignement mutuel qui pût lui apprendre la musique en trois mois, et toute la fable en moins de huit jours. Boileau dit à son jardinier :

Sans cesse poursuivant ces fugitives fées,
On voit sous les lauriers haleter les Orphées.

Et vous-même, cher lecteur, qui savez la fable, qui connaissez les mondes imaginaires, vous ne devinez peut-être pas qui sont ces fées ? Cela ne doit pas vous surprendre, parce que le poète confond les mondes, mêle les contes bleus à l'ancienne mythologie, donne *aux neuf trompeuses sœurs*, aux Muses enfin, le nom très peu respectueux des sorcières. Dans ses licences poétiques, il ose tracer ces vers :

Tu dirais, reprenant ta pelle et ton rateau :
J'aime mieux mettre encor cent arpens au niveau,
Que d'aller follement, égaré dans les nues,
Me lasser à chercher des visions cornues,
Et pour lier des mots si mal s'entr'accordans,
Prendre, dans ce jardin, la lune avec les dents.

Enfin, il finit comme vous n'oseriez assurément pas faire, par cette hardiesse, peut-être direz-vous platitude :

Aussi bien j'aperçois ces melons qui t'attendent,
Et ces fleurs qui là-bas entr'elles se demandent
S'il est fête au village, et pour quel saint nouveau
On les laisse aujourd'hui si long-temps manquer d'eau.

Mais ailleurs il est bien plus ridicule encore, ainsi que l'observe Marmontel, qui dit :

« Si, dans un ouvrage adressé à une personne illustre, on doit annoblir les petites choses, à plus forte raison ne doit-on pas avilir les grandes ; et c'est ce que fait à tout moment, dans les *Epîtres* de Boileau, le mélange de Cotin avec Louis-le-Grand, du sucre et la cannelle avec la gloire du monarque. » Le professeur n'avait appa-

remment point été le spectateur des festins du grand roi, sur la table duquel on plaçait en surtout des victoires, des renommées en sucre; et la flagornerie les a renouvelées : de nos jours, nos cinq directeurs eurent la maladresse, en festinant un général vainqueur, de faire placer devant lui la statue de sucre d'une Gloire qui lui présentait une couronne de lauriers. Le fanatique de la Gloire se dévoila tout-à-fait par ces mots peu galans, et dit, en la montrant à une femme charmante : « Madame A..., il n'y a que cela! » Mots prophétiques de nos futures destinées, lorsqu'il se serait emparé de la couronne.

« Boileau, dit notre professeur, n'était pas d'avis qu'un bon mot fût placé dans une *Epître* familière, et du plus mauvais goût dans une *Epître* sérieuse et noble. Il lui en coûta de retrancher la fable de l'Huître, qu'il avait mise à la fin de la première *Epître* au grand roi, *pour délasser des lecteurs qu'un sublime trop sérieux peut enfin fatiguer*. Il ne fallut pas moins que le grand Condé pour vaincre la répugnance du poète à sacrifier ce morceau. » Mais le poète était peut-être plus malin que le philosophe, et tenait à cette huître parce qu'elle conduisait, par l'association des idées, à toutes celles que ce grand juge avait avalées pour mettre ses voisins d'accord.

Le philosophe avait, *in petto*, la plus grande horreur pour la royauté. Lisez son cours de politique intitulé *Bélisaire*, et cette haine rejaillit sur le flagorneur du grand roi; c'est elle qui lui fait dire : « En général, les défauts dominans des *Epîtres* de Boileau sont la sécheresse et la stérilité; des plaisanteries parasites, des idées superficielles, des vues courtes et des petits desseins (ou dessins, comme vous voudrez). » Il lui applique hardiment ce vers :

> Dans son génie étroit il est toujours captif,

et certes il ne peut y avoir de plus grand tort dans le style épistolaire poétique, qui donne au génie la plus vaste carrière possible, du moins dans les *Epîtres* légères et badines, puisqu'il peut rimer sur tous les êtres et tous les tons : les mondes physiques et métaphysiques, tous leurs habitans sont à sa disposition, liberté qu'il n'a plus dans l'*Epître* sérieuse et morale, à moins que le poète n'ait assez de talens et de souplesse pour réunir les deux genres, comme l'a fait le prodigieux Voltaire,

> Passant du grave au doux, du plaisant au sévère;

mais c'est ici le comble de l'art : il est plus aisé de s'en tenir à l'un ou l'autre genre, selon son caractère, comme a fait Boileau.

Ce n'est cependant point une *idée superficielle*, comme le dit Marmontel, que celle-ci de Boileau :

> Qu'heureux est le mortel qui, du monde ignoré,
> Vit content de soi-même en un coin retiré,
> Que l'amour de ce rien qu'on nomme renommée
> N'a jamais enivré d'une vaine fumée!
> Qui de sa liberté forme tout son plaisir :
> Il ne rend qu'à lui seul compte de son loisir.

Vous voyez que, même sous le grand roi, ses flagorneurs se permet-

taient d'être *libéraux*, d'aimer la liberté, sans laquelle, nous ne cesserons de vous le redire, on n'est homme qu'à demi.

La critique du professeur vous ayant peut-être ôté l'envie de lire ces *Epîtres sèches et stériles*, nous vous rappellerons d'abord le grand axiome : *nullius jurare in verba magistri;* ne jurez sur la parole d'aucun maître, surtout lorsque ce maître s'avise de donner des ailes à la philosophie ; voici ses paroles : « Pope, dans les *Epîtres* qui composent son Essai sur l'homme, a fait voir combien la poésie pouvait s'élever sur les ailes de la philosophie. » Détachez promptement ces ailes du dos de cette vraie philosophie, qui marche à pied, toujours appuyée sur les deux béquilles de la raison et de la vérité, pour rendre ces ailes à Pégase, à la poésie, dont il est la monture ; c'est elle qui dicta ces vers à Boileau, dont *le dessin n'est pas si petit*.

Ainsi donc, philosophe à la raison soumis,
Mes défauts, désormais, sont mes seuls ennemis ;
C'est l'erreur que je fuis, c'est la vertu que j'aime,
Je songe à me connaître et me cherche en moi-même :
C'est là l'unique étude où je veux m'attacher ...

Et puis encore ceux-ci, car, nous devons vous l'avouer, nous jetterions notre verbiage littéraire au feu, s'il ne devait vous présenter aucune utilité morale.

Le bonheur, tant cherché sur la terre et sur l'onde,
Est ici comme aux lieux où mûrit le coco ;
Et se trouve à Paris de même qu'à Cusco,
On ne le tire point des mines du Potose :
Qui vit content de rien possède toute chose !

Rien est trop rien ; mettez peu ; puis retenez bien ces vers d'une *Epître*, qui vous prouvent que Boileau

Dans son étroit génie n'est pas toujours captif.

Mais sans cesse ignorans de nos propres besoins,
Nous demandons au ciel ce qu'il nous faut le moins.

Ne lui demandez donc pas les produits du Potose ;

Tâchez d'être à Paris heureux comme à Cusco,
Quoique l'art ne l'ait pas enrichi du coco.

Le fruit du coco vous offre une rime cherchée, mais plus que suffisante pour l'*Epître* familière, la plus tolérante de toutes les poésies. « Aussi dans ses *Epîtres*, dit notre professeur, une des choses qui flattaient le plus Boileau, comme il l'avoue lui-même, était d'avoir exprimé poétiquement sa perruque. Notre mémoire ne nous fournit, à propos de perruque, que cette exclamation de Cotin :

O rage ! ô désespoir ! ô perruque ma mie !
N'étais-tu réservée que pour cette infâmie ?

Nous n'avons pas le temps, la patience, de chercher les autres, où Despréaux apothéose sa perruque à la Louis XIV. Cherchez-les, et vous ne vous repentirez point, quoi qu'ait pu dire Marmontel, et

vous serez émerveillé de la souplesse des chaînes qui retenaient la presse, aujourd'hui légalement libre, mais de fait beaucoup plus étroitement liée, parce que quiconque est *libre* à ses risques et périls devient bientôt esclave de la peur.

Cette perruque vous prouve que tout est du domaine du genre poétique, dans l'*Epître* badine; que vous pouvez y rimer votre titus brune ou blonde avec Plutus, ce qui vous offre une rime riche : mais prenez garde! l'écueil est tout à côté de vous! Voyez, gisant au fond, le grand corps de l'un de nos plus grands poètes, de notre Pindare, de Jean-Baptiste Rousseau, dont le professeur dit :

« La bassesse et la bigarrure du style défigurent la plupart des *Epîtres* de Rousseau. » La Harpe confirme ce jugement : « Quelques-unes, dit-il, sont mauvaises en tous points; » et les autres en plus ou moins de points, sans doute. Il cite ce mauvais, mais ce n'est pas notre méthode; nous avons adopté ce précepte, pour votre et pour notre plaisir :

N'offrez rien au lecteur que ce qui peut lui plaire;

et nous vous présentons en contraste, pour modèle, ces vers de Jean-Baptiste Rousseau, qui n'était nullement un bon apôtre, soit dit en style épistolaire; son baptême était, non de sang, mais de fiel, qu'il versa sur des épigrammes dans lesquelles il nommait les personnes.

Muses, gardez vos faveurs pour quelqu'autre,
Ne perdons plus ni mon temps ni le vôtre
Dans ces débats où nous nous égayons;
Tenez, voilà vos pinceaux, vos crayons,
Reprenez tout : j'abandonne sans peine
Votre Hélicon, vos bois, votre Hippocrène,
Vos vains lauriers, d'épine enveloppés,
Et que la foudre a si souvent frappés.

Vous suivrez ce sage conseil et ne rimerez point, si vous croyez qu'il y a trop de vers. En effet, on ne les lit presque plus, ou bien on ne peut pas les lire; mais la nécessité, le désir d'obliger quelqu'un en présentant pour lui de jolis placets en vers, peuvent vous forcer à faire des *Epîtres*. D'ailleurs, une seule bien faite peut suffire pour établir votre réputation poétique, comme il advint à Colardeau, dont la renommée repose principalement sur l'*Epître* d'Héloïse à Abeilard : mais c'est un phénomène, ou plutôt ce n'est point une *Epître*, mais bien une héroïde. « Son talent n'alla jamais plus loin que ce premier pas, » dit La Harpe. Du moins, lorsque ce jugement hardi fut prononcé, la tombe mettait le poète à l'abri des traits de la satire; mais, de son vivant, un journaliste, le monde littéraire ne change point, un journaliste répandit cette phrase : « Personne ne parlait de la traduction des Nuits d'Young; le public était, pour M. Colardeau, sans yeux, sans oreilles et sans langue. » Le folliculaire mentait, comme sa nature le voulait : les yeux du public avaient mêlé leurs pleurs à ceux de la tendre Héloïse; le public lui doit peut-être la charmante Psyché de M. Girodet : elle est décrite à l'avance dans ces vers, qui

peignent notre mère Eve, sous le nom ingénieusement allégorique de Pandore :

D'un pinceau caressant les touches adoucies,
Semblent avoir glissé sur les superficies;
Le sang qui reflétait sa pourpre et son éclat,
Colorait de sa peau le tissu délicat.

Le poète fait ensuite la description du fruit défendu, que le Père éternel plaça, par punition, sur la poitrine d'Eve ou de Pandore :

Sur deux touffes de lys figurez-vous la rose,
Lorsqu'au lever du jour, timide, demi-close,
Et commencant à peine à se développer,
Du bouton le plus frais elle va s'échapper.
Tel est ce sein; ce sein, la première parure
Que reçoit la beauté des mains de la nature;
Demi-globe enchanteur, dont le double contour
Palpite et s'embellit sous la main de l'amour.

Jamais La Harpe *n'alla plus loin* en vers que Colardeau, si ce n'est pour la quantité, mais en ce genre : *pauca, sed bona :* peu, mais bons!

Si vous croyez pouvoir égaler ou surpasser Colardeau, faites des *Epîtres*, vous vous donnerez beaucoup de peine, et Jean-Baptiste vous dit :

Car, aussi bien, quel est le grand salaire
D'un écrivain au-dessus du vulgaire?
Quel fruit revient, aux plus rares esprits,
De tant de soins à polir leurs écrits?
. . . .
Quel est le prix d'une étude si dure?
Le plus souvent une injuste censure,
Ou, tout au plus, quelque léger regard
D'un courtisan qui vous loue au hasard.

Appliquez-vous plutôt à bien écrire une lettre, dût-elle n'avoir d'autre but que d'aller à Cusco, pour en faire venir des noix ou du bois de coco; vous aurez plus de vrai bonheur dans ce commerce que dans celui des Muses, dont il vous faut redire avec Boileau, leur favori :

C'est en vain qu'aux poètes,
Les neuf trompeuses sœurs, dans leurs douces retraites,
Promettent du repos sous leurs ombrages frais,
Dans ces tranquilles bois, pour eux plantés exprès;
La cadence aussitôt, la rime, la césure,
La riche expression, la nombreuse mesure,
Sorcières dont l'amour sait d'abord les charmer,
De fatigues sans fin viennent les consumer.

Usez plutôt le bout de vos doigts à modeler la glaise pour former le buste d'une beauté, comme fit le tendre Ovide, qui charmait ses ennuis dans la Tauride en caressant les traits, la chevelure de la belle Julie, dont il immortalisait ainsi l'image et son indiscret amour : il fit placer ce buste avec ses cendres dans son tombeau, découvert depuis près d'Ovidopol, la Tomée des Thraces, où ce poète fut exilé. Si les Français adoptent cette mode sentimentale, vous ferez une fortune plus brillante que l'abbé Delille, qui vendait ses vers à cinq

et six, et même dix francs la pièce, selon le sujet. Avec son talent, adressez des *Epîtres* à la vraie liberté, à la véritable philosophie : de vieilles têtes à perruque, des bigotes et bigots vous honniront, mais vous serez applaudi par la sage jeunesse européenne, qui défend ces deux plus grands biens de l'homme avec tant de courage. Vous serez le poète du siècle, et même vous rentrerez dans les règles de l'art de parvenir : il prescrit d'adorer le soleil levant! mais

Le chemin est glissant et pénible à tenir;

vous marchez sur les bords de l'abîme anarchique; on peut dire de la félicité politique donnée par la liberté légale :

Ce bonheur est une île escarpée et sans bords :
On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.

Et c'est presque toujours la corruption des vieux peuples qui les en repousse.

Mais vous ne nous écoutez plus! Pégase vous emporte, et vous voulez rimer une *Epître*, ou du moins entremêler votre lettre de prose et de vers. Pour donner du relief à ceux-ci, livrez-vous donc à votre verve; mais auparavant réfléchissez sur ces vérités : quelque licence que vous donne le genre épistolaire rimé, vous ne pouvez, sans vous attirer le dédain du lecteur, négliger le grand principe de l'heureuse association des idées dans l'emploi des quatre élémens littéraires, non pas seulement admis, mais exigés par le genre : les faits, les images, les pensées, les sentimens, sont les ingrédiens obligés d'une *Epître*, surtout sérieuse et morale, et d'une héroïde; mais c'est particulièrement dans l'*Epître* légère et badine que vous pourrez les mêler, en profitant de ces réflexions d'un critique anglais, partisan de Condillac, qui, donnant un extrait du Voyage aux Hébrides, par le docteur Johnson, fait contraster sa manière de moraliser avec celle du philosophe de Stagyre, et dit : « L'association d'idées qui nous font rappeler ici les dits mémorables de Socrate, paraîtra sans doute fort bizarre; mais les idées sont aussi naturellement liées par le contraste que par l'analogie. » De cet article du code littéraire que vous réformerez aisément, parce que vous connaissez très bien la différence qui existe entre la liaison des idées, toujours étroite et nécessaire à la logique, et leur association moins serrée, plus libre et suffisante aux Belles-Lettres; vous conclurez qu'il faut tout lire, puisque ce passage marquant est extrait d'un bouquin inconnu (le Censeur universel anglais, 1786), racheté par nous de l'épicière, dont les mains agiles avaient déjà roulé les premières pages en cornets.

Pratiquez ce précepte, dont vous trouvez l'observation, l'*association des idées*, opérée par le contraste dans ce fragment du testament de Voltaire, qui l'adresse à Despréaux, et dit à ses propres critiques :

Oui, déjà Saint-Lambert, en bravant vos clameurs,
Sur ma tombe qui s'ouvre a répandu des fleurs.
Aux sons harmonieux de son luth noble et tendre,
Mes mânes consolés chez les morts vont descendre.

Nous nous verrons, Boileau, tu me présenteras
Chapelain, Scudéri, Pradon, Perrin, Coras :
Je pourrai t'amener, enchaînés sur mes traces,
Nos Zoïles honteux, successeurs des Garasses.
Minos entr'eux et moi va bientôt prononcer :
Des serpens d'Alecton nous les verrons fesser !
Mais je veux avec toi baiser, dans l'Elysée,
La main qui nous peignit l'épouse de Thésée;
J'embrasserai Quinault, en dusses-tu crever;
Et si ton goût sévère a pu désapprouver
Du brillant Torquato le séduisant ouvrage,
Entre Homère et Virgile il aura mon hommage.
Tandis que je vivais, on m'a vu hautement
Aux badauds effarés dire mon sentiment.
Je veux le dire encor dans ces royaumes sombres;
S'ils ont des préjugés, j'en guérirai les ombres.
A table avec Vendôme, et Chapelle et Chaulieu,
M'enivrant du nectar qu'on boit en ce beau lieu,
Secondé de Ninon, dont je fus légataire,
J'adoucirai les traits de ton humeur austère.
Partons! dépêche-toi, curé de mon hameau,
Viens de ton eau bénite asperger mon caveau.

La preuve de toutes nos assertions vous est encore offerte par d'autres modèles; et d'abord, pour procéder régulièrement, il faut fixer le lieu propice, pour bien rimer des lettres devenant *Epîtres*.

La campagne à mes yeux eut toujours des attraits;
Un charme plus puissant que de vains intérêts,
Du milieu des cités sans cesse m'y rappelle ;
Elle eut mes premiers goûts, et je suis né pour elle.
S'il est quelques lauriers que ma main peut cueillir,
Si d'un faible talent je peux m'énorgueillir,
Si ma lyre, fidèle aux lois de l'harmonie,
Suppléa dans mes vers au défaut de génie,
Si moins brillant que pur, plus vrai qu'ingénieux,
Jamais d'un faux éclat je n'éblouis les yeux,
Aux bois, aux prés, aux champs, je dois cet avantage;
C'est là que j'esquissai mes premières images,
Et que, par les objets ému profondément,
J'unis à mes tableaux le feu du sentiment,
J'observai la nature et fus son interprète,
De ses vives couleurs je chargeai ma palette. COLARDEAU.

Nous vous supposons à la campagne, méditant, comme nous, votre sujet sur un chemin vert, le long d'une prairie bordée de peupliers, remplaçant, jeunes encore, les colosses de verdure pyramidale élevés par le temps et la nature, plantés, il y a plus d'un siècle, pour ombrager la tête d'un roi voluptueux; colosses renversés par la barbarie.

Et tout près de la Seine, qui paisible en son cours,
Suit de nos champs dorés la pente et les détours;
Suivant l'art peu connu d'abandonner le style,
Et de laisser couler un vers doux et facile.

Vous voulez peindre la félicité des mœurs champêtres; ici, ce sont les faits seuls qui pourront fixer la croyance des incrédules citadins, qui lui préfèrent

Cette ville importune,
Où l'honneur a toujours guerre avec la fortune;

Où le vice orgueilleux s'érige en souverain,
Et va la mitre en tête et la crosse à la main ;
Où la science triste, honteuse, délaissée,
Est partout des bons lieux comme infâme chassée ;
Où le seul art en vogue est l'art de bien voler,
Où tout me choque; enfin où..... je n'ose parler! BOILEAU.

Un poète qui reçut du ciel une portion de génie, secondé par une verve qui pouvait lutter avec celle de Boileau, vous fournit le contraste tout en faits, en traçant épistolairement la peinture de la félicité des Sabins.

On voyait dans leurs champs, revenus de la guerre,
Les vainqueurs de Carthage obéir à leur mère.
Le bonheur se mêlait à cette austérité :
L'hymen gardait les mœurs, les mœurs la liberté.
La famille et le chef, sous le chaume ou la brique,
Environnaient galment une table rustique.
Le soir y ramenait, après de longs travaux,
Les pères, les enfans, les pasteurs, les troupeaux ;
L'amour n'était pas loin ; mais, quoiqu'un peu sévère,
Il avait son souris, son regard, son mystère,
Surtout sa longue attente et ses heureux momens.
Vénus, ah ! tu rendais, pour ces chastes amans,
Tes feux plus enchanteurs, ta volupté plus pure,
Et c'était la Vertu qui portait ta ceinture. DUCIS.

Dans ces temps heureux, les bergers se contentaient de la riante idylle, et des poètes moralistes n'avaient pas éprouvé la nécessité de faire entrer, dans une *Epître* sérieuse, des avis, des leçons, comme le fait un poète moderne dans une *Epître* à son fils, toute remplie de belles pensées très poétiquement exprimées, quoique très sentencieuses.

Nul n'a vu tous ses jours filés d'or et de soie ;
Aux dégoûts, aux chagrins, l'univers est en proie :
On passe en un moment du plaisir aux douleurs,
Le matin dans les ris et le soir dans les pleurs.
....
Crains d'un lâche repos la fatigue accablante ;
Préfère à la paresse une vie agissante.
A trente ans tu diras, des plaisirs détrompé :
« L'homme le plus heureux, c'est le plus occupé! »
....
Mais, quel que soit l'état où ton penchant t'appelle,
Que la probité soit ta compagne fidèle ;
La réputation est aisée à flétrir :
C'est un cristal poli qu'un souffle peut ternir.
Le désir de l'honneur à tel point nous anime,
Qu'on veut être estimé de ceux qu'on mésestime!
On peut tout immoler, tout souffrir à ce prix ;
On pardonne à la haine, et jamais au mépris.
....
Que La Rochefoucault, La Bruyère et Charron
T'apprennent à sonder cet abîme profond ;
Qu'ils soient dans tous les temps tes oracles, tes guides :
Cet amis-là, mon fils, ne sont jamais perfides.

Lisez Charron si vous le pouvez, mais écartez La Rochefoucault; car il est impossible que celui qui s'est pénétré de ses froides, de ses dé-

sespérantes maximes, mette en pratique ces préceptes, si bien versifiés, que l'on regretterait que leur auteur n'en ait pas fait un plus grand nombre, s'il n'avait consacré ses talens à de plus grands travaux.

Que le destin te soit ou propice ou sévère,
De quelqu'infortuné soulage la misère;
Tu le pourras, mon fils. Si tu naquis sans biens,
Apprends l'art d'être utile avec peu de moyens :
Helas! ce malheureux qu'on fuit, qu'on appréhende,
Plaignons-le : c'est souvent tout ce qu'il nous demande.
D'une oreille attentive écoute ses revers,
Il aime à raconter les maux qu'il a soufferts. ROYOU.

Nous voudrions tout copier; mais du moins n'oubliez jamais ce vers, très remarquable et très applicable en ce moment :

Il vaut mieux n'être pas que d'être sans pitié.

Ce sentiment, qui n'est autre que l'amour de son prochain, l'évangélique charité, donnera l'âme à toutes vos *Epîtres;* et cette proposition pouvant vous paraître hazardée, nous finirons par un exemple probant, puis par une preuve en exemple.

Virgile a peint les champs; mais cet esprit si sage
N'a-t-il fait qu'entasser, sans dessein et sans art,
Des tableaux imparfaits ramassés au hasard?
Il conçut, il remplit l'ensemble d'un ouvrage;
Il sut entremêler la leçon et l'image,
A sa morale aimable intéresser le cœur,
Et toujours vers un but conduire le lecteur.
. . . .
Ah! le premier des arts est celui d'émouvoir;
Mais, pour en exercer l'invincible pouvoir,
Il faut avoir une âme et brûlante et profonde,
De tous les sentimens source toujours féconde;
Ce feu pur, émané de la divinité,
Le plus beau de ses dons, la sensibilité, LA HARPE.

que vous ne confondrez pas avec son affectation, la sensiblerie favorite des romanciers, et même des romantiques; puis vous devrez en croire La Harpe, d'autant plus irrécusable, que lui-même n'avait ou n'eut pas long-temps cette sensibilité, mère du sentiment, âme de tous les beaux ouvrages littéraires, premier des élémens : c'est lui qui fait tout le charme de cette strophe d'une *Epître* à l'amitié, réunissant, dit un juge littéraire, la noblesse au sentiment :

Viens donc, compagne chaste et pure;
Fille du ciel, objet vainqueur,
Viens sous mon toit, viens dans mon cœur,
Habiter avec la nature!
Au fond de mon obscurité,
Je t'appelle sans imposture;
J'ignore la cupidité.
Ah! si dans mon indifférence,
Par toi je me laisse charmer,
C'est sans projets, sans espérance,
J'aime pour le plaisir d'aimer. GUIMOND DE LA TOUCHE.

ÉPITRE (DÉDICATOIRE), DÉDICACE. Un Anglais a dit, peut-être dans un accès de spleen ou de misantropie, que l'inventeur des *Dé-*

dicaces fut un mendiant; d'argent serait peut-être trop dire, mais, à coup sûr, de protection, d'éloges ou du moins d'indulgence, surtout des lecteurs. Ce que l'on a dit de la *Dédicace* convient également à l'*Epître* dédicatoire, qui n'est qu'une *Dédicace* en vers, ou du moins en prose poétique, noble, relevée, comme vous le voudrez, mais toujours guindée, à prétentions, et surtout bien égoïstée : c'est le défaut commun à presque toutes; elles sont toutes hérissées du misérable petit *je*, plus ridicule encore à la tête d'un livre, que ne le serait, à l'entrée d'un édifice ou sur le fronton, la statue, le buste de l'artiste qui l'aurait construit.

Ce petit *je*, début obligé de nos poëmes français, fut employé par le bon La Fontaine dans l'*Epître* dédicatoire de ses fables au dauphin.

> Je chante les héros dont Esope est le père,
> Troupe de qui l'histoire encor que mensongère,
> Contient des vérités qui servent de leçons.
> Tout parle en mon ouvrage et même les poissons :
> Ce qu'ils diront s'adresse à tous tant que nous sommes;
> Je me sers d'animaux pour instruire les hommes.

Vous noterez que la seconde assertion est fausse : Esope n'est pas le père, même intellectuellement parlant, des animaux; il n'a fait que copier la nature : seulement il leur donne une langue, mais il n'est pas le premier : Pilpay, l'indien, l'avait fait long-temps avant lui. Les historiens démontrent que ses fables parvinrent de bouche en bouche jusque chez les Grecs et les Romains, qui les renouvelèrent dans leur langue.

Florian, l'un des élèves de La Fontaine, n'a point abusé de ce misérable *je* dans cette *Epître* dédicatoire, qui peut vous servir de modèle, car elle est parfaite; l'heureux emploi des quatre élémens littéraires produit, par l'heureuse association d'idées, la pensée qui la termine.

A LA REINE.

> Numa fut le meilleur des rois,
> Epoux toujours amant de la belle Egérie;
> Près de cette nymphe chérie
> Il méditait ses justes lois.
> De leur tendresse mutuelle
> Naissait le bonheur des Romains;
> Et dans leurs cœurs unis ils trouvaient le modèle
> Des vertus qu'ils voulaient enseigner aux humains.
> De ces tendres époux je célèbre la gloire :
> Reine, votre nom seul assure mon succès :
> De Louis, de vous, des Français,
> On croira que j'écris l'histoire.

Le sujet de l'ouvrage est rapidement, mais clairement exposé; c'est là le premier précepte; ce qu'il dit était la vérité, du moins pour la plus grande partie des personnages et pour le temps dont il parle. Vous proférerez peut-être en gémissant le *quantùm mutatus ab illo;* mais, hélas! les temps, comme les humains, se succèdent, mais ne se ressemblent pas; il n'y a d'immuable que Dieu, qui ne vous de-

mande pas de *Dédicaces*, il est trop au-dessus d'elles, mais un culte simple d'amour et de reconnaissance.

Cette vérité doit être votre Muse, et vous vous garderez bien d'écarter les deux auxiliaires, le bon goût et le bon sens, comme l'ont fait tant de *dédicateurs*, qui divinisent, dans leurs *Dédicaces*, non-seulement des inconnus, mais même des scélérats. L'un d'eux, dont la pourpre romaine ne pouvait qu'éclairer la hideur ignoble de ses traits, digne enseigne de son âme, plus vile encore, l'infâme Dubois, a reçu sans le savoir, peut-être, et certes bien en se moquant, les honneurs de l'*Epître* dédicatoire et de la *Dédicace*. N'avilissez pas ainsi votre Muse; à la *Dédicace* seule on jugerait que vous n'avez pas d'élévation dans l'âme, et par conséquent point de véritable génie. Ces deux qualités sont inséparables: aussi rien de plus platement orgueilleux que les *Dédicaces* sorties de la tête de tant de poètes esclaves. Aujourd'hui que vous vous êtes élevé, comme tous les Français d'esprit, à cette sublime pensée: « les grands ne nous paraissent grands que parce que nous sommes à genoux! » vous chercherez ailleurs que dans les fumées de l'encens, les plates banalités de la flagornerie, les élémens de votre *Epître* dédicatoire. Vous pouvez y faire entrer, mais très laconiquement, même avec noblesse, des faits, des images, des pensées, des sentimens.

Parmi les sentimens honorables, la reconnaissance peut et doit être votre inspiratrice, si vous la devez à quelque digne protecteur, ou seulement au professeur qui vous introduisit dans la carrière des sciences ou des Belles-Lettres: ainsi, faites-vous des lettres sur la chimie, mêlées, pour plus d'analogie, de prose et de vers, profitez de cette heureuse occasion pour venger la mémoire du père de la chimie moderne, de Macquer, que d'ingrats élèves, après avoir sucé sa substance, ont, sous le prétexte de l'utilité publique, prétexte banal dont on a tant abusé, qu'ils ont, disons-nous, enseveli sous une nomenclature barbare, mi-partie grecque, latine et gauloise, pour substituer leurs plagiats à ses œuvres élémentaires, qu'ils ont fait oublier.

En général, il est convenable d'adresser sa *Dédicace* à la personne qui s'offre le plus naturellement à votre esprit comme lecteur, le plus important, pour vous, de votre ouvrage. Le sévère Despréaux a fait de ses œuvres, au grand roi, une *Epître* dédicatoire si longue, qu'il l'intitula *Discours*: il y fait un usage merveilleux des quatre élémens littéraires, et donne aux dédicateurs d'excellentes leçons; il dit:

Grand roi, c'est mon défaut, je ne saurais flatter:
Je ne sais point au ciel placer un ridicule,
D'un nain faire un Atlas, et d'un lâche un Hercule,
Et, sans cesse en esclave à la suite des grands,
A des dieux sans vertu prodiguer mes talens.
On ne me verra point, d'une veine forcée,
Même pour te louer déguiser ma pensée;
Et quelque grand que soit ton pouvoir souverain,
Si mon cœur en ces vers ne parlait par ma main,
Il n'est espoir, ni biens, ni raison, ni maxime,
Qui pût en ta faveur m'arracher une rime.

Ce Boileau, vous le voyez, était un libéral, un jacobin, même, comme Fénélon, Bossuet, et tant d'autres écrivains du grand siècle, pour lesquels les mots souverain, monarque, roi, Dieu, ne suffisaient pas, ils voulaient des talens, des vertus; aussi le poète ajoute-t-il:

Mais lorsque je te vois, d'une si noble ardeur,
T'appliquer sans relâche aux soins de *ta* grandeur,
Faire honte à ces rois que le travail étonne,
Et qui sont accablés du faix de leur couronne:
Quand je vois ta sagesse, en ses justes projets,
D'une heureuse abondance enrichir tes sujets,
Fouler aux pieds l'orgueil et du Tage et du Tibre,
Nous faire de la mer une campagne libre.
Et tes braves guerriers, secondant ton grand cœur,
Rendre à l'aigle éperdu sa première vigueur;
La France sous tes lois maîtriser la fortune,
Et nos vaisseaux, domptant l'un et l'autre Neptune,
Nous aller chercher l'or, malgré l'onde et le vent,
Aux lieux où le soleil le forme en se levant:
Alors, sans consulter si Phébus l'en avoue,
Ma muse toute en feu me prévient et te loue.

Le reste faiblit, énervé par la flagornerie; mais vous ne pouvez nier qu'il n'y ait, dans ces vers dédicatoires, des faits très importans, de grandes images,

Nous faire de la mer une campagne libre:

de très nobles pensées et des sentimens très élevés, élémens dont la réunion associe et rattache éternellement une idée de grandeur au nom de Louis XIV, roi véritablement français, et le premier de nos grands hommes.

Si vous ne voulez pas, comme Boileau et tant d'autres, honorer de votre *Epître* dédicatoire un seul individu, faites-en l'hommage à des réunions d'hommes utiles à la nation, à cette nation elle-même. — C'est un être idéal, métaphysique, direz-vous. — Ne le croyez point! chaque individu prend sa part de votre *Dédicace*, et vous estime d'autant plus, que vous vous oubliez vous-même pour ne vous occuper que de cette chère patrie, qui, plus que jamais, a besoin du concours de ceux qui l'aiment, quels que soient leurs talens et leurs opinions, leurs facultés, pour la défendre contre ces vils égoïstes, vampires qui veulent l'humilier, l'affaiblir, l'avilir pour obtenir plus promptement et plus sûrement le bonheur par la domination et la jouissance. Sans doute ils croiront vous attérer en vous donnant l'épithète banale de jacobin; mais ce titre odieux est synonyme d'homme de sang: à qui convient-il mieux qu'aux lâches oisifs qui veulent se gorger à l'aise du sang des citoyens réduits à l'esclavage, à la misère?

ÉPOPÉE, (Poeme, Poésie épiques). Pour parler dignement de l'*Epopée*, du poëme, de la poésie épiques, pour en parler suffisamment, complètement, il faudrait plus d'un volume, il faudrait être en état d'en faire une, et nous y avons complètement échoué, du moins aux yeux de nos compatriotes, car en Allemagne....; mais arrêtons-nous: la tentative seule nous autorise peut-être à parler

moins impertinemment de ce grand œuvre de l'esprit humain, dont le maître dit ce que nous avions complètement oublié :

Un poëme excellent, où tout marche et se suit,
N'est pas de ces travaux qu'un caprice produit;
Il veut du temps, des soins, et ce pénible ouvrage
Jamais d'un *écolier* ne fut l'apprentissage.

Et nous n'étions qu'écolier en poésie : notre plus grand tort, entre mille, fut d'avoir entrepris cette œuvre d'après de simples lectures de modèles, et sans bien savoir ce que c'était qu'une *Epopée*; notre chute et nos débris épars

(Apparent rari nantes in gurgite vasto)

pourront du moins faire éviter l'écueil. Des naufragés, instruits par l'expérience, ont droit de donner des conseils. Dans l'*Epopée* l'homme devient l'émule des dieux, même leur créateur, leur souverain, puisqu'il leur donne l'existence, des passions, le mouvement, la toute-puissance, et les fait agir au gré de son génie pour concourir à l'accomplissement de la grande action qu'il chante sur la trompette ou la harpe retentissante de la sublime *Epopée*. Il peuple un nouvel univers des enfans de son imagination, de sylphes, de gnomes, de génies, même des heureux habitans des cieux, d'anges, de saints, de martyres; et sur la terre il ne fait choix que de héros et de femmes aussi belles, aussi parfaites que des divinités, dont il relève les perfections en plaçant auprès d'elles des êtres dégradés, des méchans ou des démons. Le beau idéal, le grandiose, l'imposant et noble gigantesque même, se réalisent à sa voix, les élémens lui sont soumis; il est presque l'égal en puissance ou du moins l'imitateur de l'Eternel qui dit à la lumière : Apparais!

Et ses flots, à sa voix, éclairent l'univers.

Ravissant du moins au Tout-Puissant une partie de sa force, de ses attributs, de ses éternités, il les donne à la Nature dont il fait le premier ministre du Très-Haut, à l'ange déchu du ciel qu'il convertit en rival, ennemi de l'Eternel, à des anges ou des génies qu'il fait commander aux tempêtes, aux feux, à l'Océan; il charge l'un d'eux de diriger le soleil et de répandre sur les globes la lumière, l'existence, la fécondité, le bonheur. La flamme *épique* qui le consume est le foyer dont ces mondes et ces êtres nouveaux reçoivent les feux de la vie : le poète anime de son âme d'autres mondes, comme l'Eternel donna la sienne à l'univers. Ainsi le divin Homère réalisa ce que l'imagination la plus puissante put concevoir de plus sublime, le concours des héros et des dieux; sur sa lyre la mythologie tout entière est une brillante *Epopée* dont le théâtre est l'immensité, l'action est ce qui s'y passe, et le temps, l'éternité.

Mais cet homme divin, inspiré des Dieux qui se révélèrent à lui, daigna se mettre à la portée des faibles mortels; il choisit dans cette histoire de l'univers deux actions brillantes dont leur esprit pût saisir l'ensemble; il en développa les circonstances, les incidens qu'il orna

de tous les charmes de la poésie : les personnages, les héros reçurent de lui des vertus plus qu'humaines, ou plutôt il enjoignit à chacun de ses dieux et de ses déesses de veiller à leurs destinées, de leur communiquer leur nature; il les leur donna pour fils et les obligea de s'identifier à ces mortels dont il leur fit partager les heureuses ou malheureuses destinées. La belle et tendre Vénus elle-même voit couler son beau sang; mais indignée d'être frappée par un audacieux mortel, elle prépare sa vengeance, et Jupiter est obligé de faire éclater sa foudre pour empêcher ces nouveaux Titans, cet Ajax audacieux, ce violent Diomède, cet impétueux Achille, de s'attaquer aux dieux. Homère dans la fougue de son génie se rend maître de la terre et de l'Olympe, il les agite, et l'on peut dire de lui ce qu'un prophète a dit du Très-Haut : « Vous avez tenu le monde dans vos mains, et le secouant, vous en avez rejeté les impies. »

Une seule action devient le nœud des destinées de l'humanité : parmi la suite d'évènemens, de faits importans dont furent les acteurs, et souvent les victimes, une réunion d'hommes unis quelquefois par un seul individu de qui dépendait la destinée d'un grand nombre d'entre eux, faits dont l'histoire se contente d'exposer en style noble, mais sans ornemens, le simple récit; parmi ces faits, dans cette antique galerie de l'histoire remplie de ténèbres, que l'on ne peut mieux comparer qu'aux tourbillons de Descartes dans lesquels se meuvent une suite de sphères se heurtant ou se réunissant l'une à l'autre, et toutes entraînées par le même torrent; parmi ces faits, le poète, contemporain du prophète Elie, vivant ainsi dans un siècle où les peuples étaient déjà très corrompus en Asie, mais pouvaient dans la Grèce conserver encore, comme nous, des restes de barbarie, la suprématie du sabre et de la force qui le brandit; Homère choisit pour le sujet de son *Epopée* un grand évènement, une grande épisode historique, remarquable, importante; il embellit sa narration de tous les ornemens dont la nature, les arts et son imagination qui combine leurs produits pouvaient l'enrichir; il le revêt des charmes de la poésie; sa muse nous offre un immense panorama qui s'étend plus ou moins, selon que les forces de son génie s'élevant, le point de vue peut en développer la perspective. Ainsi l'aigle de Meaux s'éleva si près de l'Eternel, que dans son sublime discours, rival d'une *Epopée*, il embrasse, réunit en un seul fait, une seule action *épique*, les destinées de l'univers, de toute l'humanité sortie du sein paternel du Créateur pour peupler, pendant une portion de l'éternité, cette humble terre; puis retourner auprès de lui dans les cieux, si le crime ne l'a point fait entraîner par le génie du mal dans l'enfer. Aux yeux du génie, toute l'histoire n'est qu'une seule action dont les épisodes, le nœud, le dénouement terrible sont le partage de cette humanité, fait par les vertus et les vices entre le génie du bien, l'éternel Jéhovah, qui les récompense par d'inénarrables délices, et le génie du mal, qui les punit par d'interminables supplices. On croit entendre ce redoutable génie du mal s'écrier triomphant au dernier jugement, en parlant à l'Eternel : « Un ange tient ouvert le livre des

vengeances et proclame les noms de ces peuples coupables : ta voix tonnante prononce un éternel supplice, et ton souffle les précipite dans mes enfers! Vois en quelle multitude ils y tombent! Quels bruyans concerts d'inutiles clameurs! Toi-même tu pâlis de douleur sur ton tribunal; tu regrettes de les avoir créés. »

Le divin Homère lui-même, inspiré par les Muses seulement, n'aurait peut-être pas pu suivre de ses regards le vol audacieux de cet aigle qui, sur les traces de Moïse, ose se rapprocher du trône de l'Eternel, dont à son tour il entend la voix et répète les leçons : Homère, dans ses *Epopées*, n'embrasse que des faits d'où dépendaient non pas les destinées de l'humanité tout entière, mais d'une nation alors isolée, peu nombreuse et probablement peu connue des antiques et déjà chancelans empires de Tyr et de Sidon; il chante comme Ossian les destinées d'une ville et de familles héroïques. L'histoire se serait contentée de raconter les évènemens; la muse *épique* les chante sur la trompette céleste; la muse tragique les ferait apparaître, agir et déclamer leurs grandes pensées, leurs nobles sentimens, avec l'accent de leurs passions, sous vos yeux, dans une scène dramatique, un rêve par lequel, magicienne toute puissante, elle ferait revivre pour vous tous ces héros.

Homère, dans l'*Epopée* dont son génie, secondé par les grands auxiliaires, la raison et le goût de son siècle, traça les règles, ajoute aux actions héroïques le merveilleux : les sentimens sont relevés comme les âmes qu'ils agitent; les pensées sont sublimes; elles émanent de l'Olympe; le style est le langage des dieux; il l'embellit de toutes les images que lui offrent la nature, le beau ciel de la Grèce et les Beaux-Arts; des descriptions les plus animées de tous les objets qui pouvaient avoir une influence puissante sur l'âme de ses héros, de toutes les figures de pensées et de style qui charmaient l'esprit des dieux; elles sont toujours belles, agréables, même en leur sublimité. Tous les sentimens les plus passionnés, les plus nobles, les plus généreux et les plus tendres, animent tour à tour les grandes âmes de ses héros, ou font gémir celles des femmes dont il attache le cœur et les destinées à celles de ses principaux personnages; et le résultat de tant et de si grands moyens *épiques* est de pénétrer profondément votre esprit de l'association des idées de vices, de passions et de malheurs, ou du triomphe de la vertu, si ce n'est sur la terre, du moins aux champs élysées, même au séjour des dieux, au rang desquels l'apothéose élève le héros des héros, Hercule!.

Mais pour opérer ce prodigieux mélange des élémens littéraires, Homère dut participer aux facultés du Créateur qui fit naître à sa voix les quatre élémens pour réaliser sa pensée de l'univers : il fut doué sans doute de toutes les facultés intellectuelles les plus étendues, les plus puissantes : sa vaste mémoire embrassait et la terre et l'Olympe; il avait étudié tous les phénomènes de la nature, tous les procédés et les produits des Beaux-Arts, il avait attentivement parcouru les lieux, théâtre de ses actions; il avait étudié les hommes et su reconnaître leurs qualités héroïques; leur donnant par la toute-puis-

sance de son génie des degrés supérieurs de force, il avait fait de ces hommes et de leurs épouses des demi-dieux, des demi-déesses; mais différens entre eux par des caractères prononcés, ou plutôt Homère donnait à ses héros, à ses dieux, son génie créateur, son âme forte, ardente et généreuse, son esprit sage, lumineux et fécond, son imagination vive et puissante, son cœur sensible: Homère se place avec ses héros et ses dieux, enfans de sa verve épique, au premier rang parmi les grands hommes; il en fut peut-être le plus grand, et son poëme, chef-d'œuvre de l'esprit humain, nous est laissé pour modèle : c'est lui que nous devons lire et relire, étudier, décomposer, anatomiser, pour y trouver la véritable poétique de l'*Epopée :* la sienne peut-être est parfaite, ou du moins ses légères imperfections ne sont que superficielles et non pas inhérentes à l'ouvrage même. Tous les autres poëmes auront plus ou moins de mérite, selon qu'ils se rapprocheront ou s'écarteront plus ou moins de ce type de perfection que les maîtres, depuis l'Aristote ancien jusqu'à l'Aristote moderne (M. Le Mercier), ont tous pris pour guide : leurs plans sont calqués sur lui, parce que lui-même était un récit intéressant et poétique d'une action grande, importante; parce qu'il était une fidèle imitation parfaite de la belle nature, archétype de la beauté. Son Iliade est comme la Vénus de Médicis, la Diane d'Ephèse, l'Antinoüs et l'Apollon du Belvédère; il est possible de les imiter, de s'en rapprocher, mais jamais artiste ne pourra les dépasser.

Si nous pouvions supposer que vous n'ayez point lu l'Iliade, l'Odyssée, nous vous dirions : « Etudiez, en les lisant, la poétique de l'*Epopée.* » Mais même en supposant que vous reveniez à les lire une seconde fois, notre avis serait peut-être inutile. Frappé de sa beauté, vous éprouveriez, à les décomposer, l'invincible répugnance qui vous ferait tomber le scalpel des mains, s'il vous fallait, pour étudier la structure humaine, le porter sur le corps vivant d'une belle femme : frappé d'admiration, vous aimeriez mieux unir votre âme, votre existence à la sienne, que de la lui ravir; de même votre esprit, frappé d'admiration par le génie d'Homère, s'unirait à son génie, se transporterait avec lui dans l'Olympe ou sur les ruines d'Ilion, et vous oublieriez la poétique de l'*Epopée.* Tout entier absorbé par les récits, les combats qu'il vous met sous les yeux, frappé par la vérité, la sublimité des tableaux, vous n'apercevriez pas les règles qui le guidèrent : le génie ne laisse pas de traces de ses pas, comme les lourds animaux sur le sol : ainsi, dans l'extase de l'admiration devant une statue de Canova, devant un tableau de David, vous n'approchez pas pour reconnaître si le marbre est de Paros ou de Carrare, si la toile est française ou belge. Il faut que la main glacée d'un professeur impassible vienne écarter toutes les illusions, tous les prestiges, pour vous faire voir de quelles substances ces deux grands artistes, de quels élémens littéraires les grands poètes se sont servis; quel était leur *faire;* quel plan ils ont suivi; quelles règles, quelle méthode, quel système ils ont observés; dans quelles occasions ils se sont plus ou moins éloignés de la nature, du beau idéal, du grandiose. Ce profes-

seur flegmatique est comme l'anatomiste impitoyable qui ouvre devant vous la tunique de ces beaux yeux, d'où partirent tant de traits embrasés; qui développe ce cerveau dont le moindre mouvement eût décidé de vos destinées; qui vous montre les ressorts de ce cœur à présent glacé, mais dont les feux et les accens vous eussent fait palpiter d'amour et de plaisir.

Les horribles fonctions de cet anatomiste sont l'image de celles auxquelles nous nous dévouons pour votre instruction et votre plaisir; ou du moins devons-nous tracer sur ces magnifiques tableaux les grilles de traits qui vous en font apercevoir l'ordonnance, et vous indiquent le point d'où le peintre a tiré ses jours et le point de vue, pour juger sa perspective, ses lumières, ses clairs obscurs : il nous faut diviser cette belle statue de Vénus en autant de portions cubiques sur lesquelles vous reconnaîtrez les traits, les contours naturels dont la réunion vous offre une déité de laquelle peut-être vous êtes amoureux, comme un malheureux jeune homme le fut de cette nymphe de marbre que vous voyez, au Luxembourg, plonger ses pieds dans une onde limpide dont votre imagination doit l'entourer comme elle l'était à Rambouillet, dans la charmante laiterie de l'infortuné Louis XVI: mais ici, reconnaissez la main vengeresse du Tout-Puissant, par un abus ministériel du pouvoir, l'excellent duc de Penthièvre avait été forcé de vendre et quitter cette antique habitation de ses parens.

Quittez, cher lecteur, ces riantes ou tristes images; pédagogue malgré nous, nous mettrons sous vos yeux les vingt-quatre règles de l'*Epopée*, recueillies de toutes les poétiques par l'Aristote moderne (M. Le Mercier) qui consacre deux volumes à ce sujet important aux yeux des Belles-Lettres et de leurs amis du moins. Un frère ignorantin leur substituerait les commandemens: mais nous ne sommes plus à l'école; l'éducation a fait de votre esprit un estomac intellectuel, toujours avide d'alimens nouveaux ou nouvellement préparés : il n'en est pas de plus substantiel que l'*Epopée*, soit que vous vouliez l'en nourrir, soit que rempli de l'omni-science, votre esprit, votre génie plein de cet univers qu'il aura, pour ainsi dire, digéré, se sente tourmenté du besoin impérieux de produire un univers idéal, dans une *Epopée* : nous mettons à ses ordres nos quatre élémens, nos quatre auxiliaires; puis pour guide, nous allons vous offrir l'analyse rapide du développement des vingt-quatre règles, et celle des poëmes les plus remarquables : nous vous mettrons sous les yeux le vaste plan aride, la charpente hardie, le squelette imposant, plus que celui d'un éléphant ou du plus vaste édifice, du Panthéon, celui de la majestueuse *Epopée*; puis vous vous mettrez à l'œuvre, pour la revêtir de ses chairs et lui donner l'âme, la vie, si vous n'êtes pas épouvanté de l'entreprise, car elle est beaucoup plus hardie que celle d'une tragédie; le grand maître vous dit :

D'un air plus grand encor la poésie épique,
Dans le *vaste* récit d'une *grande action*,
Se soutient par la fable et vit de fiction.
Là, pour nous enchanter, tout est mis en usage;
Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage;

Chaque vertu devient une divinité :
Minerve est la prudence et Venus la beauté.

. . . .

Ainsi, dans cet amas de nobles fictions,
Le poëte s'agite en mille inventions,
Orne, élève, agrandit, embellit toutes choses;
Et trouve sous sa main des fleurs toujours écloses.

Mais prenez garde! ces fleurs sont hérissées d'épines, les traits de la satire; sous leurs guirlandes est caché le serpent de l'envie, qui vous frappera de son dard envenimé, corrompra promptement toutes les délices, changera vos plaisirs, si purs de la création, en remords: n'est-ce pas la voix effrayante de l'amère satire qui vous parle par l'organe de l'un de ses plus impitoyables ministres dans ces vers que nous souhaitons ardemment n'être pas prophétiques pour vous :

Sans tous ces ornemens le vers tombe en langueur,
La poésie est morte ou rampe sans vigueur;
Le poëte n'est plus qu'un orateur timide,
Qu'un froid historien d'une fable insipide.

Mais ne vous y méprenez point : ce ne sont pas seulement des ornemens, c'est l'âme, c'est la vie, c'est le feu, la flamme vivifiante du génie, du sentiment (*voyez* ces mots), qu'il faut à l'*Epopée*. Homère n'est le prince des poëtes *épiques* que parce qu'il répand partout et sur tout cette âme, cette vie; parce que sa verve embrase de ses feux tout ce qu'il touche; il anime et vivifie tout. Les dieux de l'Olympe descendant à sa voix, se mêlent à l'élite des hommes, et s'agitent avec eux. Au contraire, Pope qui n'était point embrasé de ce feu divin, dont la tête ne brûlait que des flammes phosphoriques et fugitives de l'esprit, « Pope, dit un critique anglais, n'aurait point, avec son génie didactique, il n'aurait jamais atteint à ce sublime, à ce pathétique, qui sont les nerfs de l'*Epopée*. Il nous aurait donné de belles descriptions; ses caractères auraient été bien peints; mais il n'aurait jamais pu représenter la réalité des objets et les actions de ces caractères. Sa raison aurait arrêté son imagination; à peine aurait-on trouvé deux ou trois traits saillans dans tout le poëme. Si l'on en juge par ses autres pièces, les réflexions politiques auraient été plus nombreuses que ces traits hardis d'une imagination vive. Le poëme aurait plus ressemblé à la Henriade qu'à l'Iliade, et même qu'à la Jérusalem délivrée. » Ce jugement vous étonne, si vous avez lu la touchante épître écrite par la belle Héloïse à son amant Abeilard, et si bien paraphrasée par Colardeau. Mais apprenez comment on peut imiter l'âme, le sentiment, sans en avoir beaucoup. « Les sources d'où ont été tirés ces sentimens, qui ont tant de vigueur et de force, sont les écrivains mystiques, ainsi que l'a démontré Warburton, savant auteur de l'Essai sur Pope. » JOHNSON. Ne dédaignez donc pas les bouquins, et, pour romantiser, lisez même Sainte-Thérèse; il n'y a que les dévots qui sachent exprimer l'amour.

Sans ce secours, Pope n'aurait point écrit cette héroïde; « il n'avait aucune des qualités requises pour décrire l'âge de l'héroïsme, parce qu'il n'était ni sublime, ni pathétique : plus philosophe que poëte,

ses compositions sont pleines de raison, mais la poésie est faible. » Pour finir le portrait, nous dirons que Pope était un émule de Voltaire pour l'esprit, mais il n'avait pas son âme, son génie; Pope ne pouvait être l'émule d'Homère, ni même son parfait traducteur, et quoique Johnson proclame sa traduction de l'Iliade comme « *un phénomène poétique, ouvrage qu'aucun siècle ni aucun peuple ne peut espérer d'égaler,* » ce qui ne peut se dire que de l'original; cet enthousiaste admirateur avoue que l'on reproche avec quelque fondement à cette traduction (*voyez* ce mot) de n'être pas *homérique,* de ne pas retracer l'original, de ne point représenter ce qui forme le caractère du père de la poésie épique, parce qu'elle manque de sa respectable simplicité, de sa majesté sans affectation. Pope eut la témérité d'ajouter à l'Iliade des beautés d'un genre moins grave; Homère lui doit certainement beaucoup de grâces..... « Pope écrivait pour son propre siècle, sa propre nation.....; il a rendu son auteur plus agréable, mais il lui a fait perdre de sa sublimité. » Pope est coupable de lèze homérique majesté! Il ne faut pas rabaisser les anciens à la petitesse des modernes, mais élever ceux-ci à leur grandeur.

« M. Pope, ajoute un anonyme anglais, aurait écrit sans doute son poème en rimes, ce qui suffit pour éteindre tout enthousiasme, et ce qui entraîne après soi une quantité de tautologies et d'ennuyeuses circonlocutions. » Cette réflexion vous étonne, peut-être vous choque, mais n'oubliez pas que, pour être bon juge littéraire, comme bon poète épique universel, c'est-à-dire composant, non pour telle ou telle nation, mais pour l'humanité, comme fit Homère, dont le poëme est et sera toujours traduit dans toutes les langues, il faut que, vous dépouillant de l'homme de tel pays, de tel parti, de telle religion, vous deveniez l'homme de l'univers; et cet homme se débat en vain : il faut, s'il veut plaire à cet univers, qu'il se charge de la chaîne pesante des vingt-quatre règles de la poétique de l'*Epopée,* que l'ordre qui préside à cet univers lui impose, ordre sans lequel rien n'est réellement beau, rien ne donne de jouissances durables (*voyez* Ordre). Mais il n'est pas défendu, tout au contraire, il est ordonné par le bon goût et le bon sens, au poète, de l'embellir, de l'envelopper des fleurs de la poésie. Nous, Cicérone indigne, mais désireux de vous plaire en vous instruisant ou vous rappelant votre instruction, nous nous efforcerons de leur obéir; et que cette chaîne ne vous effraie pas; elle est, pour ainsi dire, dessinée sur les traces du génie, marquées par son allure.

Le premier chaînon fut forgé par Aristote; mais il le fit trop étroit et trop faible pour supporter toute l'*Epopée* avec tous les objets qui s'y rattachent. Aristote réduisait l'*Epopée* à l'imitation du beau par le discours en forme de récit; il fallut recourir à la chaîne d'or avec laquelle Jupiter tient notre globe suspendu dans l'immensité. Hésiode, le maître d'Homère, a fait le premier anneau qui rattache le système épique à la voûte des cieux; ce premier chaînon est le merveilleux de toutes les religions, de toutes les fictions, depuis l'Olympe jusqu'à l'antre obscur de la magicienne; depuis Jupiter, qui se revêt de

formes humaines, car un dieu fait homme n'est pas une idée nouvelle, jusqu'au diable qui, sous la forme de la belle Mathilde, vient séduire le fanatique Ambrosio, dans le fameux roman du Moine, qui tient beaucoup de l'*Epopée* (*voyez* MERVEILLEUX).

Ce merveilleux, quel qu'il soit, est l'âme de l'*Epopée;* sans lui, ce n'est plus qu'une histoire versifiée. Notre religion nous en offre peu qu'il soit permis d'employer; le maître l'a dit, des élèves l'ont oublié:

De la foi d'un chrétien les mystères terribles
D'ornemens égayés ne sont pas susceptibles;
L'Evangile, à l'esprit, n'offre de tous côtés
Que pénitence à faire et tourmens mérités;
Et de vos fictions le mélange coupable
Même à ses vérités donne l'air de la fable.

Comme a fait Voltaire dans sa Henriade, en mêlant l'Amour et saint Louis. Observez que Boileau calomnie l'Evangile, en ne donnant que celui des jansénistes rigides, comme d'autres en le revêtissant de l'ample et voluptueux molinisme. Le véritable Evangile est celui de la Charité; mais la prohibition n'en est pas moins de rigueur.

A défaut de ce merveilleux religieux, vous pouvez employer tous les êtres que le langage habituel lui-même personnifie; par exemple, la liberté, si vous voulez faire, sur la révolution d'Amérique, un poëme que vous intitulerez la *Liberté conquise;* et certes, vous aurez beaucoup de lecteurs, parce qu'elle a pour amis tous les hommes, excepté ceux qui vendent leur liberté pour mieux dominer les autres; ce qui n'est qu'un amour de l'indépendance, vicié par l'esprit de domination et l'intérêt.

Cette liberté, rien ne vous empêche de la faire apparaître, même en songe, à Washington, à tous ses compagnons d'armes, si passionnément épris de ses charmes vainqueurs, que nul lecteur ne pourra trouver absurde qu'ils la voient, en rêve, sous la forme d'une belle femme qui les anime et les conseille. Beaucoup de français durent aller beaucoup plus loin dans ses bonnes grâces, alors que leurs plus belles femmes, demi-nues, figuraient, dans les fêtes publiques, cette séduisante Liberté, volage comme elles, prêtes à figurer non moins dignement la royauté, la monarchie pure; car les belles femmes sont naturellement despotes. Mais, pour vous guider dans la mise en action de ces êtres personnifiés, nous devons vous citer les judicieuses observations de notre maître Johnson. « Après l'opération des êtres immatériels, qu'il n'est pas possible d'expliquer, on peut examiner celle des personnages allégoriques, qui n'ont pas d'existence réelle. La poésie a toujours eu le droit de changer les causes en agens, de revêtir d'une forme les idées abstraites, et de leur donner de l'activité. Mais, le plus souvent, on laisse de pareils êtres aériens remplir leurs fonctions ordinaires et se retirer. Ainsi la Renommée raconte un fait; la Victoire se place au-dessus d'un général ou sur un étendard; mais c'est tout ce que font la Renommée et la Victoire: leur donner un autre emploi, ou leur attribuer aucune agence matérielle, ce n'est plus les borner à être allégo-



riques, mais c'est choquer l'esprit, en attribuant des effets à ce qui n'existe pas réellement. Dans le Prométhée d'Eschyle, la Violence, ainsi que la Force; dans l'Alceste d'Euripide, la Mort, paraissent sur le théâtre comme personnages agissans dans le drame; mais aucun exemple ne peut justifier ce qui est absurde. »

Le maître est ici trop sévère, et confond le drame avec l'*Epopée*, qui ne rejette point ces êtres agissans, lorsque le bon sens dirige leurs actions. Tous les dieux de l'Olympe étaient allégoriques et le divin Homère les fait agir; c'est le privilége, le droit, le devoir de la poésie, surtout épique.

Vous peindrez la Liberté sur tous les étendards, comme elle était gravée dans tous les cœurs; et si les yeux égarés d'un illuminé qui contemplait une madone crurent la voir s'animer, lui sourire de ses beaux yeux, lui offrir son beau sein, comme il advint à l'ardent Ambrosio, pourquoi cette Liberté, ses images, ne fascineraient elles pas les yeux de ses amans? Et vous, lecteur, au moment où nous parlons, vous êtes peut-être en extase devant le couvercle de votre tabatière, qui vous offre les traits chéris d'une épouse absente.

Mais, même en vous invitant à faire une *Epopée* sur la *Liberté conquise* par les Américains, sujet qui vous permet très évidemment l'observation rigoureuse des vingt-quatre règles de M. Le Mercier, y compris cette observation même, nous ne pouvons vous dissimuler que l'entreprise surpasse presque les forces humaines; entre autres causes, parce que notre public actuel n'est plus *émotionnable :* il est blâsé, non pas seulement par les boucheries épiques d'Homère, ses éparpillemens de cervelle, par la férocité sauvage d'Achille, mais par le sublime anglais, né, selon le vœu de Hugh Blair, « de l'union monstrueuse du Désordre et de l'Obscurité, » mariage équivalent à celui de la Mort et du Péché, dont Milton fut l'entremetteur; par le sublime de madame Radcliff, par les convulsions des héros épileptiques de madame Cottin, par les ménechmes brigands de lord Biron, etc., par l'Homme sauvage, le Renégat, enfin, par les Vampires. Après toutes ces délirantes et modernes exagérations, que prétendez-vous faire? Vous avez, il est vrai, la cérémonie sauvage de l'épiautement, comme l'a dit une sœur prétendue de la Charité, parlant de l'acquéreur de son petit couvent; puis celle du scalpèlement des prisonniers américains par les féroces alliés des Anglais, non moins féroces; vous avez la conflagration de toutes les frontières, le massacre de tous les colons, hommes, femmes, enfans et vieillards, surpris dans le sommeil, et passant de ses bras dans ceux de la mort, sous les coups du redoutable tomahaw (casse-tête): vous avez d'autres horreurs encore, mais on a vu cela partout, surtout dans les pays catholiques; il faut du nouveau. Votre génie vous en fournira peut-être : en fait d'horreurs, l'homme est inépuisable! Pendant trente ans de révolutions, nous en avons vu dont toute l'histoire de la monarchie n'avait point offert d'exemples, parce que la mode n'avait pas encore étendu son empire à ses imitations anglomanes du costume à la politique, au gouvernement: ainsi, ne désespérez pas, vous pourrez

prophétiquement introduire, dans l'un de vos discours, la peinture des horreurs d'une contre-révolution partielle, pour soutenir le courage de vos amans de la Liberté, qui certes vous a bien prouvé qu'elle pouvait enfanter le merveilleux, et de plus d'un genre, même celui de l'intervention des dieux, car la révolution n'est autre chose qu'un acte de l'éternelle vengeance.

Ce merveilleux vous est indispensable dans tous les genres de l'*Epopée*, car les professeurs sont de grands divisionnaires : ils coupent et découpent tout en petits morceaux, pour les mieux faire prendre et digérer; ils vous offrent l'*Epopée* partagée en trois espèces : l'une sérieuse, c'est celle dont votre esprit est comblé par l'Iliade, l'Odyssée, l'Enéide, etc.; puis l'héroï-comique, comme le Lutrin, Vert-Vert; puis l'*Epopée* satirique, comme la Dunciade, Hudibras, etc.; puis encore l'*Epopée* romanesque, dans laquelle tous les faits sont inventés, tous les personnages sont créés par le poète. Ce serait le prodige de l'esprit humain, si l'intérêt pouvait y être aussi vif que dans l'*Epopée* dont l'action, empruntée de l'histoire, a l'avantage inappréciable d'être vraie.

M. Ginguené, qui d'abord était enthousiaste de cette *Epopée* romanesque ou du roman épique, qu'il plaçait à la tête de tous les genres, comme l'Arioste à la tête de tous les poètes épiques, est obligé de se rétracter, et dit : « Quelque art et quelque génie qu'un grand poète puisse mettre dans l'*Epopée* romanesque, la vérité, que nous aimons toujours, malgré notre goût pour le merveilleux et pour les fables, manque trop essentiellement à ce genre. Des actions sans réalité, des héros imaginaires, des moyens non-seulement surnaturels, mais le plus souvent invraisemblables, une narration faite par quelqu'un qui a l'air de se moquer lui-même de ce qu'il raconte (comme l'a fait Arioste), peuvent bien éblouir et charmer l'esprit, mais la part de la raison y est presque nulle, et quelque forte part que l'on accorde à la folie, la raison réclame toujours la sienne, surtout dans l'*Epopée*.

» Il est agréable, sans doute, d'être transporté (par un poète épico-romanesque) dans toutes les parties de l'univers, d'y suivre avec lui tous les fils d'une action multiple (ou de plusieurs actions entremêlées), de voir, comme dans une lanterne magique, passer un grand nombre de personnages, entre lesquels il est difficile de fixer son choix, et qui méritent presque également de l'obtenir; d'entendre le récit des faits et des événemens incroyables, mais que l'auteur n'a jamais la prétention de faire croire, des aventures aussi indépendantes entre elles qu'elles le sont de celle qu'on nous donne pour la principale; de voir des êtres et des objets fantastiques, tellement entremêlés avec ceux qu'on voudrait faire passer pour réels, que ceux-ci finissent par n'avoir pas plus de réalité que les autres; mais le plaisir qu'on y trouve n'est, pour ainsi dire, qu'un plaisir d'enfant, et il faut à l'homme des plaisirs d'homme..... » Il lui faut l'*Epopée* historique ou fondée sur l'histoire.

Nous avons copié ces deux alinéas, très sagement écrits, parce



qu'ils contiennent la description, les aventures et les inconvéniens du genre; mais le maître ne donne pas, selon nous, la vraie cause de sa défaveur; ce n'est pas que les plaisirs que l'on y trouve sont des plaisirs d'enfans, on pourrait en dire autant des Mille et une Nuits; avec le temps, la fable et la vérité sont une pour nous, Achille et Roland également réels; mais c'est que ces plaisirs et leurs causes sont trop multipliés, trop confondus; les jouissances trop nombreuses et mal ordonnées qu'il offre à l'esprit dépassent de beaucoup nos facultés de jouir : le lecteur, au lieu de se trouver au milieu d'un petit nombre d'acteurs d'un seul évènement, est comme sur une place publique, dans un jour de trouble, où mille scènes intéressantes en elles-mêmes sont le produit des mouvemens passionnés d'une foule de personnages. Son attention, ses regards avides en perdent une partie, du moins les voient mal en les voyant à la fois; et si l'autorité de votre Cicérone vous paraît insuffisante, il l'appuiera de celle de plusieurs écrivains italiens, entre autres Horace Arioste, parent du grand poète, et de Métastase qui, chargé de prononcer entre l'Arioste et le Tasse, entre l'*Epopée* épique et l'*Epopée* romanesque, dit : « J'hésite beaucoup; mais, à la fin, le goût pour l'ordre, l'exactitude, la méthode, me décide pour la Jérusalem. »

Un autre maître vous dit : « Je ne suis pas du nombre de ceux qui pensent que l'invention du sujet et des évènemens est la première partie de l'*Epopée;* j'assignerais plutôt ce rang à l'invention des caractères, ou plutôt je ne craindrais pas de dire que c'est un caractère épique qui constitue l'*Epopée*, et qu'il n'y a point de parfaite *Epopée* sans lui. La composition de l'Iliade est une des choses les plus simples du monde, et si cet admirable ouvrage l'emporte sur l'Enéide, c'est que l'Enéide, qui lui est supérieure de beaucoup pour la conception de la fable et pour la perfection des détails, ne lui est nullement comparable par les caractères. Il est aussi impossible de prendre un vif intérêt à Enée que de se défendre de l'intérêt qu'inspire Achille, et cela est si vrai, que certains critiques ont témoigné le regret que Turnus ne fût pas le héros de Virgile. » NODIER.

Dans ce système épique, évidemment contraire à celui de Boileau, qui le fait consister

Dans le vaste récit d'une vaste action,

l'utilité de l'*Epopée* ne serait en rien supérieure à celles de la tragédie et de la comédie, qui tracent de grands caractères plutôt que de grandes actions. Réunissez l'action et le caractère, vous aurez la grande, la véritable, la sublime *Epopée*.

Vous demanderez peut-être au maître si le héros qui boude est plus intéressant qu'un héros fuyant sa capitale incendiée pour soustraire aux vainqueurs son vieux père et son fils, et cherchant à fonder, sur des côtes lointaines, un nouvel empire; puis s'il ne restreint pas l'*Epopée* dans le cadre trop étroit du drame, qui n'a besoin que d'un incident et de caractères? vous lui demanderez si l'action grande, importante, n'exige pas de grands caractères; si le grand caractère

se manifeste sans grandes actions? Après ces questions, qui peuvent affaiblir sa proposition, nous oserons avancer que l'action grande, importante, est la principale partie de l'*Epopée*, qui reçoit d'elle son nom, l'Iliade, la Jérusalem délivrée, par exemple, ou le Paradis perdu, puis nous redirons que cette action doit avoir pour acteurs des hommes de grand caractère pour être parfaite; mais, à la rigueur, elle peut s'en passer. L'Enéide est un poëme pour toutes les nations lettrées, mais le héros Enée n'est qu'un homme pieux, non pas un homme de grand caractère. Et le maître lui-même nous fournit des armes contre lui, lorsqu'il ajoute : « La perfection du personnage nuit essentiellement à la perfection de l'*Epopée;* » mais comment cette perfection existerait-elle, si ce personnage excellait par le caractère? Est-ce un caractère bien épique en lui-même, qu'un héros rancuneux qui boude près de quarante jours et quarante nuits comme un pénitent? Non, sans doute, mais sa bouderie neutralise le courage de ses guerriers, compromet les destins de toute une armée, de ses rois, du roi des rois, et l'Iliade reçoit, par ce fait, par l'action seule, toute son importance, non du héros, de son caractère, assez mesquin dans le moment du moins, mais de l'action, la prise de Troie, que sa bouderie retarde quarante jours, temps de l'action, parce qu'il est le chef inactif de l'élite des guerriers, et parce que lui seul peut vaincre Hector, unique soutien de sa patrie. La perfection du caractère de ce second héros, en seconde ligne, est l'un des plus grands ornemens de cette sublime *Epopée*. Hector inspire plus d'intérêt qu'Achille, il est le seul appui d'une ville, d'une famille nombreuse, il est époux, il est père : Achille n'est réellement qu'un illustre aventurier. Tout le poëme est donc dans l'action, essence de l'*Epopée*, non dans les caractères, âme de la tragédie, de la comédie, du drame : le tout sauf erreur et meilleur avis, nous cherchons le mieux, la vérité. Rodrigue Lainez, Ruy Dias de Bivar ou le Cid, l'Achille espagnol, le plus grand homme peut-être des temps modernes, est un être parfait; il est le héros d'un poëme espagnol, et pourquoi ne pourrait-il l'être d'un poëme français? Ses perfections ne le rendent nullement invulnérable au malheur, mais plus intéressant.

Un autre maître fait remonter très haut l'âge épique; il dit : « Il faut, pour la poésie épique, la vive et libre imagination des premiers âges; il faut que les lumières n'aient point encore affaibli la force des croyances, l'exaltation des sentimens, la variété et la vigueur des caractères; l'*Epopée* ne peut être chantée qu'à des peuples simples, et, pour ainsi dire, enfans, sensibles aux charmes des longs récits, amoureux des merveilles, ignorans des explications et des critiques. C'est alors que le poëme épique peut être empreint de couleurs primitives et revêtu de formes grandioses. Ce sont de telles circonstances qui produisirent Homère et le Tasse. » (De Barante.)

Ce dernier nom, le Tasse, vous étonne, sans doute, car, probablement, c'est son poëme et ceux de ses contemporains que vous alliez opposer aux erreurs mêlées à des vérités, dans cet alinéa, parce que les Italiens contemporains du Tasse, loin d'être des enfans,

avaient atteint le dernier degré de corruption, comme vous le prouveront Sismondi, Ginguené, soutenus par la vingtaine d'autorités qu'ils citent avec une confiance respectueuse : mais adoptons cette théorie, très applicable aux poésies d'Ossian; vous vous trouvez, pour votre poëme de la Liberté conquise par les Américains, précisément dans l'heureuse situation épique imaginée par l'auteur cité. Les Américains étaient, du moins en grande partie, lors de leur insurrection, à peu près tels que vous pouvez le désirer : ils avaient *la force des croyances, l'exaltation des sentimens, la variété et la vigueur des caractères; ils étaient simples, et, pour ainsi dire, enfans, sensibles aux charmes des longs récits, amoureux des merveilles, ignorans des explications et des critiques;* et si vous requérez ces qualités des lecteurs, heureux mortel, tous les efforts se réunissent pour vous les rendre tels : encore une, deux générations, les lumières seront éteintes, la foi sera robuste, les sentimens exaltés, les peuples seront simples, et, pour ainsi dire enfans, doux sous le grand éteignoir, comme les poulets sous la mue, et vous-même vous êtes mis, par les malheurs de notre chère patrie, dans la disposition que vous demande le même peintre de la Littérature française au dix-huitième siècle, « avec un caractère grave et mélancolique (ou rendu tel par la perte de tant d'espérances, la crainte d'un funeste avenir); avec des sentimens vrais et purs (l'amour de la liberté), le souvenir de l'infortune..... (vous pourrez) rendre l'*Epopée* aussi touchante que d'autres l'ont rendue grande, et racheter l'admiration par l'intérêt. » *Nec mora!* plus de retards, et mettez-vous à l'œuvre, si vous adoptez l'opinion que l'âge épique est le premier âge. Mais si vous penchez pour l'âge classique, cet âge odieux au romantisme; le premier maître avance une autre proposition, qui vous frappera sans doute; il fait d'abord cette demande :

« Tous les âges de la littérature conviennent-ils également à la composition de l'*Épopée?* L'expérience des siècles répond que non, et il n'est pas malaisé de reconnaître que notre littérature est sortie des âges épiques.... Une fois que l'âge classique d'une nation est passé, il n'y faut plus chercher le sublime en rien, et cet âge classique ne se renouvelle jamais. Il y a des exemples multipliés de chefs-d'œuvre qui ont été produits dans l'enfance des arts, et qui sont devenus des modèles.... On se ferait une singulière idée de la poésie, si l'on croyait à la possibilité de la poésie dans une langue qui n'est plus jeune, c'est-à-dire, qui a passé son âge classique. » Notre poésie ne pouvant être autre que celle de Corneille, Racine, Molière et La Fontaine, il est évident que Voltaire, l'abbé Delille et tant d'autres ne pouvaient être poètes, ni vous non plus, « l'âge classique ne se renouvelle jamais. » Cet âge est celui de l'enfance des arts, qui produisit des chefs-d'œuvre multipliés, en sorte que l'âge classique serait le même que celui de l'enfance de l'art, et que c'est précisément dans cette enfance que l'esprit humain produisit son œuvre par excellence, l'*Epopée* : nous nous perdons ici dans un labyrinthe d'idées, dont la sortie serait pour nous celle de l'âge épique, en général, franchi par nos poètes depuis long-

temps, selon les professeurs; l'arrêt est désespérant, et le devient plus encore, si vous l'aggravez par cette question : « La langue française a-t-elle jamais été propre à l'*Epopée?* Cela est au moins fort douteux; » puis par cette réflexion : « Il est probable que le germe d'une *Epopée* ne se trouvait pas dans notre histoire, et que les élémens du vrai langage épique ne se trouvaient pas dans notre langue, puisque nous n'avons pas encore d'*Epopée* dans l'acception la plus étendue de ce mot. » La conséquence n'est pas de rigueur, et nous nous permettrons de la contester, ainsi que les deux propositions, par amour pour notre belle langue, pour notre patrie, pour les Belles-Lettres et la vérité. (*Voyez* HARMONIE.)

D'abord, et nous vous l'avons dit, une langue dans laquelle il existe tant de chefs-d'œuvre dramatiques, historiques, est une langue éminemment épique, puisqu'une tragédie n'est que l'épisode d'un poëme épique; et puis ce sera le maître lui-même qui trouvera le germe d'une *Epopée* dans notre histoire; il dit : « Un poète, l'honneur de la nation par son génie, l'opprobre de la nation par l'usage qu'il en a fait trop souvent, hésita, jeune encore, *entre deux sujets d'Epopée*, Jeanne d'Arc et Henri IV. Il eut le malheur, peut-être, de choisir le second, qui, placé dans un ordre d'inspirations moins merveilleuses, dans un siècle moins chevaleresque, moins poétique, moins religieux (moins éloigné), dans un système de mœurs moins convenable à la Muse épique, ne pouvait fournir que la matière d'une histoire élégante et pompeuse. » Donc, si Voltaire avait, du style de la Henriade, pris pour sujet d'*Epopée* sérieuse Jeanne d'Arc, placée dans un ordre d'inspiration plus merveilleuse, dans un siècle plus chevaleresque, plus poétique, plus religieux (plus éloigné), dans un système de mœurs plus convenable à la Muse épique, il aurait fourni à notre littérature une belle *Epopée* nationale. Et vous respirez de voir que ni la langue, ni le sujet, ni le poète épique ne manquent à la France, mais seulement l'exécution; et comme vous ne croyez pas sans doute que notre âge classique soit passé, vous souriez à l'espoir qu'un poète, M. de Chênedollé, par exemple, ou M. de Lormian, ou M. de La Martine, ou M. Géraud, M. E. H., etc., etc., entreprendra cette *Epopée*, nous présentera Jeanne d'Arc parfaite, et cependant intéressante, comme héroïne libératrice de sa patrie, périssant dans les flammes où la jetèrent nos implacables ennemis. Ce poëme pourrait avoir pour titre : *la France délivrée;* nous l'offrons à votre génie.

La bonne foi ne nous permet pas d'omettre les raisons sur lesquelles le critique appuie cette proposition : « La perfection du principal personnage nuit essentiellement à la perfection de l'*Epopée.* » Ces raisons sont toutes appuyées sur ses perceptions intellectuelles et son organisation particulière, qu'il prend pour guides dans ses jugemens, plutôt que des principes qui repousseraient l'arbitraire dangereux de l'individualité, l'anarchie littéraire, disons mieux, mais plus trivialement, la pétaudière du Parnasse français. Il dit : « Le personnage qui m'attache, ce n'est pas celui qui m'étonne, c'est celui

qui me ressemble, au moins en quelques faiblesses, dont les héros d'*Epopée* ne doivent pas être plus exempt que les autres (hommes). S'il ne tient plus par rien à son espèce, je l'abandonne à sa fatigante supériorité. (Dans ce système, un excellent caractère épique réunirait tous les vices, pour *ressembler* aux lecteurs en quelques faiblesses; mais continuons.) Je n'use pas mon attention à suivre, dans leur succession inutile, des évènemens dont je prévois toujours le succès. L'impassibilité est au moral de l'homme ce que l'invulnérabilité est au physique, et je ne connais rien de plus insipide qu'un héros cuirassé d'une armure magique, qui porte des coups assurés à tout le monde, et qui n'a rien à craindre de personne. Je m'en rapporte là-dessus à ceux qui prennent le plus de plaisir à la lecture de l'Arioste, et qui aimeraient beaucoup mieux, toutefois si j'en juge par mon propre goût, que ses paladins combattissent à armes égales, ce que ne fait pas l'invulnérable Achille. » Il y a, ce nous semble, dans ces phrases, le mélange adroit de propositions vraies et douteuses, qui donnent tant de force à celui qui soutient un paradoxe, et tant de faiblesse à celui qui l'attaque. Sans doute l'invulnérabilité, comme l'impassibilité d'un héros, le rendent insipide, mais est-il vrai que cette impassibilité ne soit pas une imperfection, et non une perfection? Les véritables héros, les héros parfaits, comme Hector ou le Cid, ne sont-ils pas très sensibles, du moins aux malheurs de leur famille; Hector, à ceux de ses vieux parens, de ses frères, de ses sœurs, de son épouse, de son fils; et le Cid, aux malheurs de ses filles flagellées avec des courroies par leurs époux, aux malheurs de son roi, de sa patrie, mis en danger par les Maures qu'il combat; tous deux ne donnent-ils pas assez d'ôtages au malheur pour être très intéressans, quoique parfaits? Faut-il, pour qu'un héros attache son lecteur, qu'il se rabaisse à lui, qu'il lui ressemble? Les faiblesses mêmes du héros ne peuvent-elles lui laisser sur ses lecteurs une supériorité qui n'est fatigante que s'ils ont trop d'amour-propre? Pour nous, humble Cicérone, nous l'avouons; notre âme se relève, du moins en imagination, de toute la hauteur de ces héros honorant leur espèce, et nous jouissons de leur perfection, comme du talent de Canova, de David, et ce n'est pas sans une sorte de satisfaction orgueilleuse que nous nous disons: « Et moi aussi, je suis homme; et si ce n'est l'égal de ce héros, de cet artiste, du moins son juge, son appréciateur. Je fais partie de ses contemporains, de cette postérité dont ils désiraient l'admiration. » La vanité, comme vous le voyez, est bien souple, a bien des ressources, et la perfection, sous ce point de vue, n'est nullement pénible, alors même que ce ne serait que celle de la scélératesse, comme dans l'âme de Jean Sbogar, créé par le génie du critique, dont le talent n'est pas contestable, comme ses propositions marmontéliques.

Vous ne trouverez pas mauvais, sans doute, que nous omettions les autres querelles entre les professeurs qui se disputent sur la classification, la nature et le mérite des poëmes; vous concevez que celui qui parle a toujours raison : ces disputes altéreraient votre confiance,

appauvriraient votre bibliothèque, même en la grossissant d'un volume in-folio de discussions, et vous apprendriez avec peine que Marmontel et La Harpe sont des hérétiques littéraires. Palissot et La Harpe ont démontré que Marmontel l'était; M. Le Mercier, auquel nous n'osons pas encore ôter le M., reproche à La Harpe des hérésies : « Etait-il séant à un dogmatiste tel que lui de mettre le Vert-Vert, qui n'est qu'un joli conte, à côté du Lutrin, qui est un poëme parfait ? » Un tiers viendra, qui combattra M. Le Mercier, et vous serez comme les Plaideurs : on avalera votre huître. Relisez plutôt ce Lutrin, Vert-Vert, Roland et la Jérusalem, et voyez avec nous si vous y reconnaîtrez la stricte observation des vingt-quatre règles. Le poëme du Lutrin n'étant pas long, nous le prendrons pour sujet anatomique; mais, hélas! il débute à la française, par le misérable petit *je*, cet aspic odieux.

> Je chante les combats et ce prélat terrible,
> Qui, par ses longs travaux et sa force invincible,
> Dans une illustre église exerçant son grand cœur,
> Fit placer, à la fin, un lutrin dans le chœur.

Déjà vous voyez que le professeur a tort de vous dire que ce poëme est parfait; il ne se rapproche guère de cette définition académique; « L'*Epopée*, le poëme épique, est un grand ouvrage de poésie où le poète raconte quelque action héroïque qu'il embellit d'épisodes, de fictions et d'évènemens merveilleux; » ou de cette autre de Marmontel : « C'est l'imitation en récit d'une action intéressante et mémorable. » Elle était telle, direz-vous, pour les chanoines de la Sainte-Chapelle; mais cela ne suffit pas, il faut qu'elle le soit pour un grand nombre de personnes, et particulièrement qu'elle le soit pour vous, cher lecteur : et que vous importe ce Lutrin? si vous n'y savez pas chanter, comme nous le supposons, parce que ce talent est encore assez rare, heureusement pour nos oreilles, déjà trop anti-musicales. Ainsi, le maître enfreint ce précepte, base de la première des vingt-quatre règles :

I. « L'action de l'*Epopée* doit avoir une grandeur, une importance universelle, c'est-à-dire, indépendante de tout intérêt, de tout système, de tout préjugé national, et fondée sur les sentimens et les lumières invariables de la nature.

> *Quid quid delirant reges plectuntur Achivi*,
> Du délire des rois les Achéens pâtissent,

est une leçon intéressante pour tous les peuples et pour tous les rois; c'est l'abrégé de l'Iliade. »

Cette leçon est si forte, si bien appuyée depuis par le témoignage de l'histoire et mille expériences au moins, qu'il est bien permis de s'étonner qu'il y ait encore eu des rois, et des rois délirans, dont les Achéens du jour furent les victimes; mais, par roi, vous devez entendre celui qui *régit*, gouverne; or, les gouvernans, quel que soit leur nom, sont tous hommes, et peut-être que le moindre nombre est l'utopie,

du moins lorsque la loi commande au roi. Cette leçon d'Homère est un peu plus importante, plus digne de vos méditations philantropiques, que celle-ci du Lutrin, qui prouve l'irascibilité trop connue des dévots, l'oisiveté monastique et la gourmandise des prélats et des chapelains, » dit M. le Mercier, que nous sommes obligé de citer. Encore si le poète, agrandissant son cadre, y avait ajouté tous les autres péchés capitaux, mignons pour ces messieurs, et dont ils s'absolvaient les uns les autres, selon l'axiome des médecins : Passez-moi l'émétique, je vous passerai la saignée ; l'*Epopée* se serait-elle agrandie ?

Mais, dira le défenseur de Boileau, la morale est suffisante, l'intérêt assez grand pour un poëme héroï-comique ; de plus, Marmontel exige trop, il philosophise trop l'*Epopée;* selon lui, « nous devrions ôter ce nom à beaucoup de poëmes dont l'action, non-seulement n'a point une importance, une grandeur universelle, indépendantes de tout intérêt, de tout système, de tout préjugé national, et fondées sur les sentimens et les lumières invariables de la nature. » Effectivement, cela sent fortement l'hérésie littéraire ; si vous ôtez, par exemple, les préjugés pour n'admettre que les lumières de la nature, vous enleverez avec eux le merveilleux, qui règne tout entier dans toutes les religions sur le préjugé, si vous donnez ce nom, comme vous devez le faire, à tout jugement porté avant l'examen ; et vous, chrétien baptisé, votre religion est bien évidemment un préjugé, *præ judicium;* vous êtes chrétien catholique par le choix de vos parens, et non le vôtre.

« Le Lutrin n'est pas parfait, même comme héroï-comique ; les personnages n'ont point d'originalité, leurs caractères point de relief ; le plat orgueil des calottins est ridicule, mais non pas comique : il fit trop de mal au monde pour prêter à rire ; vous ne riez pas dans le Lutrin, qui est un poëme dramatique, vous n'êtes qu'indigné, révolté : le comique de la situation est détruit par le scandale de prêtres se battant dans une église. » Ainsi, ne mettez pas en action épique ces personnages, alors même qu'ils seraient très connus, comme le fut Labadie, qui prescrivait à son élève, la belle de Calonges, de se plonger dans les profondeurs d'une méditation absorbante, et, pour l'éprouver, posait sa main sur son sein, lui reprochant après, très amèrement, d'être réveillée de son extase intellectuelle par ce choc d'une électricité redoutable. Le narrateur de cette anecdote digne du poëme héroï-comique, ajoute des réflexions qui n'y pourraient entrer, mais trop sages et vraies pour les omettre. « On sent l'influence qu'un directeur a sur le cœur et l'esprit d'une jeune beauté qui dépose ses plus secrètes pensées dans son sein. Si les passions le dominent, il lui est facile de conduire ce tendre cœur dans le chemin du crime et de l'erreur. » Bien hardis furent donc les parens qui permirent à leurs demoiselles de s'enfermer ainsi tête à tête au sein de la solitude ténébreuse d'une église, dans ce que nos bons aïeux avaient nommé la boîte à Perrette, parce que plus d'une Perrette en était sortie plus instruite qu'il ne convenait. Pour punir ces imprudens, il eût fallu

leur infliger la peine de lire d'un bout à l'autre le code des grands pénitenciers, que Boileau devait prendre pour ses personnages, afin de donner à son poëme une utilité morale qu'il n'a pas, autre défaut qui nous force à l'abandonner pour revenir au projet dont nous vous avons proposé l'exécution, le poëme de la *Liberté conquise*, ou la Révolution d'Amérique. Voyons si ce sujet peut nous offrir les occasions d'obéir aux vingt-quatre terribles règles du professeur, et même à celles que vos réflexions vous obligeront d'y ajouter.

Sans doute vous avez une idée de cette révolution, qui précéda, nécessita la nôtre, mais, heureusement pour l'Amérique, ne lui ressembla point, parce qu'elle ne fut pas ensanglantée par l'infernal machiavélisme, qui ne cessa de soudoyer des bourreaux, des traîtres, des rebelles, pour frapper à mort les amis de la liberté, neutraliser leurs efforts généreux, ou les combattre à main armée sous les drapeaux des éternels ennemis de notre patrie; qui répandirent à flots l'or corrupteur pour énerver les âmes, éteindre le feu sacré de l'amour de la patrie, de la liberté; pour allumer, nourrir, aviver les torches de la guerre civile, entretenue, prolongée par les chefs de cette nation artificielle qu'ils croient ne pouvoir soutenir que par le crime, et livreront tôt ou tard à la vengeance céleste, qui dispersera sa postérité comme les Hébreux, ou les détruira, n'en laissera que le nom, comme elle a fait de leurs ménechmes, les Carthaginois, dont la langue même est perdue.

I. L'action de votre poëme sera bien assurément une, grande, entière, intéressante, mémorable, héroïque, dans toute la force de l'expression: aucune de ces épithètes ne peut lui être disputée sans folie, surtout celle d'intéressante, puisque ce *fait*, et non pas cette *fable*, sujet du récit, doit avoir une influence définitive sur les destinées d'une grande portion de l'humanité, s'il est vrai, comme le prédit Nostradamus, qu'il doive ébranler, renverser tous les trônes pour fonder des républiques sur les deux continens, malgré tous les efforts de la Sainte Alliance. Si la prédiction est fausse pour la vieille Europe, dissoute par l'or, du moins la conjecture n'est-elle pas absurde pour l'Amérique, et, comme le dit le proverbe, qui vivra verra! Certes, alors, du moins, l'humanité pourra faire des pas de géant dans la carrière infinie de la prétendue perfectibilité: le *fait* est donc de la première, de la plus grande importance, et certainement très mémorable, puisqu'il commence, en Amérique du moins, une ère nouvelle, celle de la liberté, de la tolérance universelle.

II. La mesure de cette action, c'est-à-dire son étendue, sera celle de cette lutte de la liberté naissante contre le vieux despotisme, dont elle fut victorieuse. Cette durée peut fournir à celle d'un poëme et le remplir; elle donne bien à l'action un commencement, un milieu, une fin très prononcée. Pour ne pas trop l'étendre, vous pouvez mettre en récit les commencemens de cette lutte et ses premiers combats; ainsi, lorsqu'un guerrier apparaît, vous racontez épisodiquement ses exploits; puis personnifiant l'Espérance devinatrice, vous lui faites lire

dans l'avenir d'heureuses destinées; ici même la hardiesse de votre génie peut atteindre à notre révolution, fille de celle que vous chantez.

III. Le merveilleux dont nous vous avons déjà présenté la première idée se développe d'abord en personnifiant la Liberté, puis encore la Patrie, la Tolérance : l'amour de la liberté, de la patrie, nourrit, vous le savez, dans les âmes généreuses, une flamme ardente qui les rend capables d'opérer des prodiges; et ces prodiges offriront un merveilleux de faits et d'actions qui pourra bien remplacer avantageusement le merveilleux idéal ou religieux, que les lumières des sciences proscrivent à présent, et désenchantent. N'eussiez-vous lu, depuis trente ans, que les gazettes, ou simplement entendu les conversations du maire de votre village, vous connaissez le merveilleux de nos combats pour la défense de la patrie, de la liberté; les prodiges de bravoure, d'intrépidité, de constance, d'abnégation, de sacrifice de soi, dont il se compose : l'Amérique vous offre aussi de ces prodiges, ne fût-ce que la fameuse journée de Trenton, où des soldats citoyens demi-nus, sans souliers, traversent la nuit un fleuve qui charrie des glaces épaisses, surprennent l'armée tout entière de leurs féroces ennemis, et l'obligent à se rendre prisonnière avec son général Clinton.

Mais, direz-vous, il ne faut pas se méprendre sur la signification de ce merveilleux; il est, épiquement parlant, synonyme de surnaturel, ou du moins il en a l'apparence. — Eh bien! prenons-le dans cette acception : vous savez quels obstacles la féroce bravoure des sauvages apporta long-temps au triomphe des Américains. Ils avaient pour chefs un Butler, un Brandt, tous deux sauvages, mais élevés dans les universités anglaises; ne pouvez-vous les supposer très habiles physiciens, faisant usage des prodiges électriques, magnétiques, astronomiques, pour soutenir, exalter, exaspérer les âmes sanguinaires de leurs ignorans compatriotes? Ce merveilleux naturel peut aussi très bien avoir, dans les mains habiles de Franklin, une prodigieuse influence sur les esprits des cultivateurs et des chasseurs américains, ignorans, crédules et superstitieux, timides autant et plus que des sauvages (*voyez* Merveilleux).

Dans ce merveilleux, vous pouvez comprendre les songes, les apparitions nocturnes, les rêves, mais avec goût et bon sens. — Des songes! des rêves! (allez-vous dire) quelle folie! — Mais oubliez-vous le merveilleux usage que des poètes tragiques ont su faire de ces enfans inconcevables de l'imagination? Ne savez-vous pas que l'un de nos premiers écrivains, M. Nodier, n'a pas dédaigné de consacrer son rare talent à la traduction de l'étrange Smarra, ou les Démons de la nuit, *songes romantiques?* Et si nous avons des songes dramatiques, des songes romantiques, quel article du code littéraire pourrait défendre à votre génie d'enrichir notre littérature de beaux songes épiques? Songez-y bien, Pindare a défini la vie : « le rêve d'une ombre. » Un poète philosophe la dit :

> Notre vie est un songe; et la mort un réveil!

Songes faits étant éveillé, songes faits en dormant, la différence n'est pas assez grande pour ne pas admettre les songes comme élémens du merveilleux. Ici nous vous offrirons encore le sujet d'un petit livre à faire ou bien à refaire, un Traité des songes, et vous pourrez nous en montrer de beaux! surtout avec l'aide de la contemporanéité, mot un peu long, mais qui donne à penser, ne fût-ce que sur les songes ou rêves de la république, de l'empire, de la liberté..... Retirons à la hâte ce verre de la lanterne magi-politique, et revenons à votre *Epopée*.

IV. L'*unité du sujet* est trop évidente pour nous y arrêter; elle accomplira, comme le veut le professeur, la beauté, non pas de la fable, mais de l'action. (*Voyez* Unité.)

V. Les épisodes auront le plus grand interêt et les qualités essentielles; elles se lieront intimement à l'action : ce sera la trahison d'Arnold, la mort du bel Asgill, anglais, et celle du major André, qui réunissaient à toutes les grâces de la jeunesse, les vertus, les qualités intellectuelles et morales, mais que l'ardent amour de la patrie, dont ils désiraient le triomphe, parce que leur esprit était égaré par des conseillers perfides, que cet amour aveugle porte à jouer l'infâme rôle d'espion dans le camp des Américains, et dont le général, dominé par les lois impérieuses de la guerre et du salut de la patrie, se voit obligé d'ordonner le supplice. Vous pouvez, pour augmenter l'intérêt, leur donner des épouses, des amantes; le silence de l'histoire ne s'y oppose pas, non plus que l'*Epopée*, qui, vous considérant à la fois comme poète et prophète (*vates*), ne s'oppose point à ce que, faisant lire dans l'avenir quelque politique prévoyant, vous lui mettiez prophétiquement dans la bouche la création de la capitale Washington, plan figuratif de Rome, à demi réalisé dans les bois; ensuite sa prise et son absurde incendie par les non moins absurdes Anglais, qui sèment sur le globe les crimes et la vengeance, dont leur malheureuse postérité recueillera les funestes fruits, comme les Hébreux, les Carthaginois, les Grecs, les Romains, anéantis, dispersés, asservis, recueillent ceux des crimes de leurs aïeux; les enfans sont pleiges des forfaits de leurs pères :

Discite justiciam moniti et non temnere divos,

Apprenez la justice et respectez les lois.

Et vous, Français......, puissiez-vous, moins avides de jouissances, éviter ces menaçantes destinées! Déjà tous les élémens de la guerre civile se préparent; la discorde vous divise en royalistes et libéraux, mots autrefois synonymes...... Mais, confians en la Providence et son représentant, tirons le voile.

VI. Le *vraisemblable* règnera dans les épisodes comme dans tout le reste du poëme, qui n'offre rien de ce vrai dont on peut dire :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable;

mais du vraisemblable qui ne fait qu'exciter l'admiration, l'enthousiasme, sans réveiller l'incrédulité. Que pourrait-elle dire? les mêmes prodiges n'ont-ils pas été réalisés sous vos yeux, par vous-mêmes, et

toutes les pages imprégnées des poisons de l'envie, dont de lâches folliculaires essaient d'envelopper cette gloire pour la ternir, seront bientôt détruites par ses rayons, recueillis avec empressement, même par nos ennemis, en ce sens plus francs que de vils stipendiés.

VII. Le *nécessaire* vous sera très évidemment indiqué par la marche même de l'action; vous en écarterez toutes les circonstances qui ne l'ont point influencée; la distance des lieux vous met au véritable point de vue, comme l'aurait pu faire celle du temps, si votre sujet était pris dans l'histoire.

VIII, IX. Le *nœud* et l'*intérêt*, desquels résultent la curiosité que l'action excite, et l'émotion qu'elle fait naître, vous sont bien évidemment offerts par l'évènement même. Le nœud est simple à présent, mais, au commencement de l'action, il était très compliqué : comment croire qu'une colonie pût lutter contre les dominateurs des mers, qui avaient dans son sein même un très grand nombre de partisans, sans y comprendre cette multitude d'agens, d'employés, de soldats salariés, qui n'ont de patrie que la trésorerie, dont la clef meut à son gré, monte et démonte leurs nobles âmes? L'interêt n'est pas aussi grand, à beaucoup près, dans aucun autre des poëmes connus : tous, sous cet aspect, pâliront à côté de votre œuvre épique. Que deviennent Ilion, Jérusalem même, villes ennemies de l'humanité, près de cette ville de frères, et de tant d'autres villes où la Liberté, la Religion, la Tolérance fugitives ont trouvé des asiles, d'où, n'en doutez pas, elles reviendront, tôt ou tard, sur notre vieux continent pour le régénérer; car il tombe dissous par le vieil égoïsme. L'intérêt ne peut être plus grand pour l'humanité tout entière.

Sur ce champ de bataille éloigné se décida la grande question politique. Pour que la liberté s'établisse et subsiste dans un pays, ne faut-il pas que la nation et l'armée ne fassent qu'un corps de citoyens, et, pour rétablir le despotisme détruit, ne suffit-il pas de les séparer, comme a fait Napoléon, dit le Grand, ce restaurateur de la machiavélique tyrannie, ramenée par lui triomphante, le sabre en main, assise sur un canon?

X. Les changemens du sort, ces *péripéties* heureuses ou malheureuses qui produisent la joie, la crainte ou la pitié, sont très prononcés. L'histoire ne vous en offre pas de plus marquans : de simples colons, des cultivateurs, des marchands, soumis au despotisme mercantile d'une patrie boutiquière, devenus tout à coup des citoyens-soldats, des hommes, des héros! un pays à peine connu, devenu le premier et le plus heureux, le plus libre, le plus florissant du globe!

XI. Les *passions, l'âme de la fable,* pourraient-elles être plus nobles, plus généreuses, plus ardentes, plus puissantes? l'amour de la patrie, de la liberté! ces passions ont converti des hommes nuls en héros.

XII. Les *caractères* de Washington, de Franklin, de vingt autres encore, sont dignes des plus beaux jours de la Grèce et de Rome; leurs bustes peuvent figurer à côté de ceux des Fabius et de Caton, etc. Ici le merveilleux de fait, les prodiges, les métamorphoses opérées

par l'amour de la patrie, de la liberté, viennent embellir votre *Épopée*. Quoi de plus merveilleux que de voir un jeune officier qui fut accusé d'avoir lâchement assassiné le parlementaire français Jumonville, transformé tout à coup, par l'amour de la patrie, de la liberté, en général habile comme les chefs les plus exercés, en grand homme? Quoi de plus merveilleux que de voir un simple ouvrier imprimeur devenu plénipotentiaire, traitant en ami, sans force, sans appareil, avec notre roi, qui s'élève à sa grandeur en se dépouillant de la sienne, pour le recevoir dans son palais, l'admettre à sa table, dans sa famille? du moins était-ce son allié; mais bientôt la victoire donne à ce simple imprimeur un caractère plus imposant, et vous le voyez, dans toute la simplicité modeste de son costume de citoyen, aller à la cour de ses anciens dominateurs, y dicter les lois, non de l'arrogance victorieuse, mais, avec une noble modération, de la justice et de la raison.

A côté de ces bustes immortels, auprès de ces beaux caractères antiques, qui vous paraîtraient du beau idéal, si les faits ne parlaient, si leurs cendres n'étaient pas chaudes encore, vous grouperez ceux de leurs généreux amis, de la Fayette, de Gouvion Saint-Cyr, etc.; il en est un troisième encore que nous aurions nommé..... Faut-il que le sabre ait coupé le bout de notre plume!.... Comment celui qui combattit si glorieusement pour nos libertés put-il être à ce point égaré par ses plus cruels ennemis?.... Mais ils avaient avec tant d'art habillé cette liberté comme l'anarchie!

Mettez en opposition avec ces grandes âmes les suppôts du despotisme, qui s'honoraient de leurs chaînes, pourvu qu'elles fussent d'or ou d'argent, qui ne concevaient pas les grands hommes, qu'ils appelaient, avec esprit, de grands niais. Homère a bien fait figurer dans son poëme Tersite, moins haïssable qu'eux.

XIII. Le *sublime* en tous genres est bien dans toutes ces têtes fortes, et les sentimens, mobiles de ces grandes âmes, méritent bien le même nom : la noble simplicité de leur langage, les élans de leur patriotique amour soutiendront leurs discours à la hauteur de l'*Epopée*.

XIV. Les *mœurs* seront d'autant plus intéressantes, qu'elles seront plus vraies, plus naturelles, plus neuves, moins connues; elles s'offrent à vous avec les convenances nécessaires pour les personnages, les temps et les lieux; elles sont agricoles, pastorales, patriarchales, commerçantes et militaires tout-à-la-fois : leur peinture acquiert un prix inestimable par leur contraste avec les mœurs de ces aimables, mais intrépides petits-maîtres français, qui viennent avec leurs modes, leur frivolité, sur ce grand théâtre, former une opposition pittoresque et piquante avec les grossiers cultivateurs, avec les sauvages soit alliés, soit ennemis de leurs amis. Jamais poète n'eut une occasion plus heureuse pour décrire des mœurs entièrement opposées, et produire, par les contrastes, les plus belles harmonies, les mœurs de la nature, des habitans des forêts, du chasseur, celles des cultivateurs créoles dans les savannes, opposées à celles de marquis français, devenus héros! Quel heureux concours d'objets opposés, de deux

extrêmes de la civilisation, de sa naissance et de sa maturité, tendante à la dissolution! Vous offrirez le contraste d'hommes orgueilleusement esclaves, fiers de leurs chaînes, et d'hommes modestement libres, mais riches des débris de leurs fers. Vous ne trouverez rien de plus étonnant, de plus grand, de plus sublime dans toute l'antiquité.

XV. Les *usages, les coutumes locales* vous offrent une prodigieuse variété : des colonies de toutes les nations du globe et de toutes les religions ont porté, sur ce champ d'asile, les berceaux de leurs enfans, tiges d'une nation nouvelle. Tous les peuples de la terre peuvent y trouver des frères qui parlent leur langue, et leur offrent, avec l'hospitalité, des champs à cultiver à côté des leurs. Les trois continens ont peuplé ce nouveau monde! Mais, pour être peintre fidèle, imitez Homère, rompez vos chaînes, secouez cette poussière de rouille dont elles ont couvert vos pieds, transportez-vous sur les lieux : eh! que ne pouvons-nous vous suivre! ce fut long-temps le plus ardent de nos vœux, que celui d'aller habiter cet heureux asile de la liberté légale; mais les obstacles se sont multipliés, maintenant il n'est plus temps d'aller si loin chercher une tombe, et nous sommes trop petit pour craindre que jamais le fanatisme triomphant vienne insulter à nos cendres comme à celles de Mirabeau, de Jean-Jacques, de Voltaire, pour lesquels, après tant de gloire, il ne subsiste pas une étroite pierre indiquant où ils gisent. O vanité des vanités!

XVI. La *moralité* sera sans doute plus importante que celle de tous les poëmes dont le sujet est purement humain; elle pénétrera presque tous les cœurs, parce que, presque tous, excepté les corrompus, brûlent de l'amour naturel de la liberté; elle éclairera la raison des peuples auxquels cette *Epopée* démontrera que tout peuple qui le veut est libre, que la volonté nationale est la base de tout gouvernement, comme son but est l'utilité de tous ou du plus grand nombre; que la liberté ne peut se rétablir et se conserver sans la pureté, la simplicité des mœurs, ou du moins que l'amour ardent de la liberté sait lui sacrifier toutes les jouissances. Cette *Epopée* dit aux rois que l'excès du despotisme en amène le remède; au frontispice est écrite cette sentence contre la tyrannie : « L'insurrection est le plus sacré des devoirs; » elle dit aux rois que leurs trônes n'ont pas de plus solides appuis que les bras de leurs sujets, et qu'il ne faut pas abattre ces bras fidèles à coups de canon.

Si votre éducation, vos opinions, votre parti, vous donnent la volonté de réaliser ce plan d'une très belle *Epopée*, si le génie de la liberté vous inspire et vous place dans la disposition indispensable pour un tel sujet, heureux mortel! les circonstances vous ont fait d'innombrables lecteurs de ces quatre-vingt-dix-neuvièmes des français amis de la liberté légale, vous a dit un honorable député. Le goût actuel pour l'étrangeté vous assure les applaudissemens mêmes d'une partie du dernier centième. Voyez avec quelle avidité cette classe de lecteurs dévore les productions volumineuses, très étrangères, sans doute, de Walter Scott, de lord Byron, et de plus, le Vampire,

le Renégat, le Solitaire, Jean Sbogard, Smarra, Schlémilh, et même d'autres productions, qui paraissent écrites à Bedlam et traduites à Charenton! comment tout ce public, ami du vieux, du neuf et du renouvelé, surtout de l'étrangeté, n'applaudirait-il pas à votre poëme, réunissant nécessairement toutes ces qualités? le succès est infaillible! Mettez-vous donc à l'œuvre, mais, sans cette inspiration, gardez-vous de l'entreprendre. Nous ne proposons pas ce sujet aux fanatiques partisans de l'absolue monarchie; certes, ils n'auraient pas cœur à l'ouvrage, et le titre seul les ferait tomber en pamoison, ou leur donnerait des accès de rage monarchique; il nous semble les voir trépignant de fureur, déchirer votre livre. Mais vous, ami de la liberté légale, plus ardent ami de votre nouvelle patrie, mettez-vous à l'œuvre, après toutefois avoir bien lu, relu l'histoire d'Amérique, et d'abord tâchez de vous procurer celle que Robertson a promise, s'il l'a réellement écrite; puis, pour les mœurs, prenez les Lettres d'un cultivateur américain; ne négligez pas le moindre bouquin; lisez tout comme avait fait le divin Homère, puis venons à.....

XVII. L'*exorde*, et, sans y penser, vous aurez atteint la dix-septième règle du professeur. « Vous irez au fait sans préambule, » vous dit-il.

Que le début soit simple et n'ait rien d'affecté!

Vous peindrez la situation des colonies au moment où l'absurdité du despotisme ministériel anglais, qui cependant n'était pas poussé jusqu'à vouloir l'arbitraire, tout l'arbitraire, rien que l'arbitraire, au moment où cet insensé despotisme prétendit châtier des enfans rebelles, qui ne lui demandaient autre chose que de ne pas boire de mauvais thé; mais les despotes sont si fous, leurs agens sont si bêtes ou si perfides, qu'ils se perdent pour des futilités, des niaiseries.

XVIII. Ce thé tout pur n'est point assez inspirateur : mettez-y quelque liqueur forte, du rum, du rack, et beaucoup de sucre, pour composer un bol que vous avalerez chaque matin bien chaud, pour qu'il vous élève à l'enthousiasme nécessaire pour votre invocation à la Liberté; vous avez des modèles. Rappelez-vous ces hymnes qui firent marcher des millions d'hommes encore couverts de leurs habits de métier, avec leurs tabliers, à nos frontières, où, tête baissée, la baïonnette en avant, sans autre tactique que celle de savoir mourir pour la patrie, ils enfoncèrent les rangs serrés des géans prussiens aux poitrines rembourrées, aux mollets de carton.

XIX. L'*ordre des chants* sera celui des évènemens; vous les séparerez par époques, pour marquer les mouvemens et les repos.

XX. Votre *narration* (*voyez* ce mot) sera faite comme le veut le professeur, à l'aide d'une diction (*voyez* ce mot) précise, rapide et simple, qui lui soit propre; cette diction tiendra de la clarté de l'histoire échauffée par la flamme épique.

XXI. Vos *descriptions* auront toujours, comme il le demande, une pompe qu'il nomme indispensable : vous avez la belle nature dans sa beauté primitive, puis cette même nature déjà modifiée par les arts. Quelle richesse, quelle variété de tableaux se présentent à vos

regards! lisez M. de Châteaubriant; mais sachez vous soustraire à l'empire de la séduction primitive, ne décrivez de ces beaux lieux que le théâtre même de l'action, et, pour la mieux exposer aux regards des lecteurs, si vous vous perdez dans les primitives forêts de l'Amérique, si vous voulez franchir les montagnes bleues, traverser ses lacs immenses, ses fleuves, ses torrens, le lecteur pourrait ne pas vous suivre en tournant le feuillet pour retrouver Washington, votre héros. (*Voyez* Description).

XXII. Les *dialogues* de ce grand homme avec ses aides-de-camp, ses alliés, les envoyés de son gouvernement, ses amis, doivent naturellement avoir l'éloquence dramatique nécessaire à l'*Epopée;* de plus, à l'instar de tous les poètes, de tous les historiens, vous le ferez parler, vous ferez parler le traître Arnold, le malheureux Asgill, comme ils durent parler, et pour cela, vous vous mettrez à leur place, comme fit Homère à la place de tous ses personnages, car il faut que vous soyez un Protée, un Génie toujours en action, et que jamais on ne voie l'homme avec son petit *je!* (*Voyez* Dialogue.)

XXIII. Le *style* sera nécessairement naturel et hardi comme vos personnages, mais rarement vous le rendrez philosophique dans leur bouche, mais bien dans celle du véritable philosophe Francklin, et quelquefois dans la vôtre. Vous devez avoir l'*os magna sonaturum,* la bouche qui doit sonner de grandes choses, et certes vous nagez dans l'abondance; si vous dites des riens, vous êtes inexcusable. (*Voyez* Style.)

XXIV. Est-il dans aucun poëme un *dénouement* plus parfait? L'Amérique est libre, et par elle toute la terre sera libre un jour, mais d'une liberté raisonnable; cette déité fera le tour du globe, non avec son gourdin, sa pique et son bonnet trempés dans le sang, mais avec les palmes de la paix et le flambeau de la raison: il brillera sur les croissans de Constantinople, dont les ulhémas eux-mêmes appelleront les bons musulmans sous ses drapeaux. La prophétie vous parait folle; et qui eût dit à Louis XIV que son petit-fils serait appelé, par un goujat, une harangère, citoyen Capet? le Grand Turc échappera-t-il à cette destinée, s'il n'a le bon esprit de se faire le père de son peuple, le chef de sa nation? car la liberté n'est pas l'ennemi des rois, elle pactise avec eux, mais elle l'est des tyrans.

XXV. Enfin, la *réunion* de ces diverses conditions remplies produira le complément du récit en vers d'une action héroïque et merveilleuse, dit le professeur; vous aurez satisfait aux vingt-quatre règles, ce sera ce que le professeur nomme la vingt-cinquième. Votre poëme sera fait, vous pousserez un long: ah! de satisfaction, et nous ferons chorus avec vous, car ces vingt-quatre règles en deux volumes nous avaient terriblement épouvanté: nous aurions, à leur aspect, préféré passer la Trenton sur les pas de Washington, dont la grande âme nous a communiqué son courage, dont le bras nous a soutenu; puisse-t-il embraser la vôtre, et vous rendre digne de le chanter! Alors même que vous ne réussiriez pas complètement, croyez-vous que ce

ce sera point un bonheur pour vous d'avoir pu vivre, en imagination seulement, dans ces contrées fortunées.

La vie d'un homme peut à peine suffire pour rassembler les matériaux, les ordonner, se les assimiler, puis leur donner la vie dans une création du génie : vous ne sauriez en avoir trop pour un si grand œuvre.

Si vous n'êtes point inspiré, rendez-nous notre *Epopée;* vous ne pourriez communiquer à vos lecteurs un mouvement que vous n'éprouvez pas. Si vous n'êtes pas sensible, renoncez à l'*Epopée :*

Pour nous tirer des pleurs il faut que vous pleuriez.

Sondez donc votre âme; voyez si vous y trouvez assez de force et d'élévation pour jouer les rôles de Washington et de Francklin, avec lesquels vous devez vous identifier : avez-vous ce bonheur? votre esprit embrassera le sujet du poëme que nous vous offrons encore pour indemnité du prix de ce livre, si le reste n'a pu vous plaire.

Nous avons humé les vapeurs de la coupe épique offerte par l'auteur d'Agamemnon, nous nous sommes pénétrés de son esprit, consultons un autre professeur.

Nous ne renonçons point à revenir au cours analytique de M. Le Mercier, nourri de la substance des innombrables ouvrages écrits dans les langues littéraires sur l'*Epopée;* et même, avant de vous parler d'un autre professeur, nous devons vous dire que les vingt-cinq règles de l'*Epopée* s'appliquent à ses deux genres, le sérieux et le comique; à ses trois espèces, l'héroïque, l'héroï-comique et le satirique; il vous suffit de substituer le comique au sublime dans les deux dernières, de remplacer la morale par la satire, qui doit cependant en amener une, car aucune œuvre littéraire, dans aucun genre, n'a d'utilité sans moralité.

Ce n'aurait point été l'avis de Marmontel, accusé, nous vous l'avons dit, d'hérésie littéraire par le père de la Dunciade française, Palissot. La Harpe absout Marmontel, et lui applaudit même souvent, lorsqu'il partage ses hérésies, sinon il lui refuse l'organe littéraire. Nous allons vous mettre à même de les juger; Marmontel dit, en parlant d'Homère :

« Nous croyons pouvoir partir de ce principe, qu'il n'est pas plus raisonnable de donner pour modèle, en poésie, le plus ancien poëme connu, qu'il ne le serait de donner pour modèle, en horlogerie, la première machine à rouages et à ressort, quelque mérite qu'on doive attribuer aux inventeurs de l'un et de l'autre. »

D'après ce principe, qui donne carrière au délire romantique, il se propose de rechercher dans la nature même de l'*Epopée* ce que les règles qu'on lui a prescrites ont d'essentiel ou d'arbitraire : c'est dire, en d'autres termes, qu'il récuse l'autorité d'Homère, premier auteur de l'*Epopée,* inventeur de sa nature, offerte par l'histoire, et qu'il nomme cependant « un génie par excellence, » le père de la poésie et des dieux; qu'il récuse l'autorité de tous les autres poètes épiques, pour ne s'en rapporter qu'à lui seul dans la distinction de

l'essentiel et de l'arbitraire; c'est donner pour modèles uniques les Incas et le Bélisaire!.... c'est même appuyer la récusation de l'autorité d'Homère sur une erreur, tout en le louant. Il n'est pas le père de la poésie ni des dieux : il les a trouvés tout faits; aucun homme seul n'a fait une religion tout entière, avec tous ses mystères, ses dogmes et ses lois; pas même Jésus-Christ. Homère n'est pas même le créateur de l'Iliade; il fut imitateur, et même plagiaire, si l'on en croit quelques auteurs, il fut simplement centoniste, répétant et mettant en ordre des morceaux de poésies composées long-temps avant lui; mais il eut le talent de les rassembler, de les polir, et d'en faire un tout parfait et modèle de perfection pour la postérité. Un heureux concours de circonstances offrit au génie d'Homère, dans le siége de Troie, le plan d'une œuvre poétique, d'une immense peinture épique: il le reconnut et l'exécuta. De même, Virgile mit à contribution tous les poètes qui l'avaient précédé, prit même leurs vers, pour tracer un tableau d'après le plan d'Homère, quoique le sujet soit très différent. Avant de quitter la plate comparaison mécanique, remarquez qu'une première machine, le tournebroche, par exemple, peut être parfait dès son invention, comme le poëme épique a pu l'être, parce qu'il fut calqué d'après nature sur un évènement épique, complet, comme la prise de Troie, nécessitée par la mort de son défenseur, le grand Hector, modèle des héros!

Mais que le divin Homère soit ou non le père de l'Iliade, il n'est pas question de savoir si cette pièce de poésie épique est la première; mais bien si l'on y trouve l'observation de toutes les règles, dont l'assentiment de tous les littérateurs, appuyé du bon goût et du bon sens, composent aujourd'hui le véritable système épique; et, pour cela, le jugement d'un seul ne suffit pas, il faut un sénat de professeurs dont on compte les voix : c'est ce qu'a fait notre principal guide pour les plus grands poëmes, admettant comme incontestable la base des vingt-quatre règles : l'Aristote moderne, M. Le Mercier, les a recueillies dans tous les traités épiques, ou bien dans les *Epopées* elles-mêmes, comme un professeur de peinture a pu composer un traité parfait sur son art, en s'appuyant du plus grand nombre d'exemples offerts par les chefs-d'œuvre, un instant réunis par la Victoire dans une galerie digne des Romains, spoliateurs de l'univers.

Ce professeur, autorisé par ces modèles, détruit toutes les fausses théories, et d'abord celle du père Le Bossu, qui veut que le sujet de l'*Epopée* soit une moralité que le poète embellit du voile de l'allégorie; ce qui rabaisserait et mettrait cette œuvre divine au rang de la fable, qui fait agir et parler les animaux : tous les héros de l'Iliade n'auraient comme eux que la fonction de développer, de confirmer une moralité. C'est, en deux mots, transposer *illogiquement* la cause et l'effet, la fin et les moyens; la moralité doit naître des faits; et peu de faits épiques ont pour mère la moralité.

Un autre professeur (notre plume avait mis fou), l'abbé Terrasson, l'auteur du méconnu Séthos, ne voit dans l'*Epopée* que l'exécution d'un grand dessein, sans se soucier de moralité; mais ne prenant que

ce précepte, l'exécution d'un grand dessein, nous retrouvons encore l'une de nos vingt-quatre règles.

Marmontel exige aussi l'unité d'action; « c'est, dit-il, une règle invariable, » et cela se conclut de ce que nous vous avons dit, que la nature elle-même vous ordonne de proportionner les objets de jouissances à vos facultés de jouir; et sans doute vous vous croyez plus heureux, avec une épouse aimable et belle, que le Grand-Turc dans son sérail : il est comme un coq dans une basse-cour, le cœur ne paraît être pour rien dans ses amours; vous, vous êtes un tendre tourtereau fidèle, qui savourez toutes les délices de ce sentiment, le seul que nous aient disputé les dieux, car entre eux il n'est nullement question d'amitié; tout au contraire, ils sont les rivaux jaloux et les ennemis les uns des autres. Cette inimitié constante entre les dieux est une contrée nouvelle offerte à votre génie dans l'empire mythologique, dont vous pouvez, par ce sentiment, renouveler la face : nouveau dieu, *renovabis faciem cœli*, vous renouvellerez la face des cieux. Mais, pour ce grand et nouvel œuvre, vous ne prendrez pas pour guide l'*anti-grec*, le frondeur de l'antiquité, le paradoxal La Motte, qui prétend que l'unité de personnage suffit à l'*Epopée*, parce qu'elle suffit à l'intérêt : ce La Motte est un autre hérétique littéraire, qui s'avisa, dans sa folie, de préférer les modernes imitateurs aux anciens modèles; et vous concevez qu'il est impossible qu'un homme fournisse seul à la grandeur majestueuse de l'*Epopée*. Les plus grands hommes connus, Périclès, César, Louis XIV et Napoléon, furent secondés par d'autre grands hommes qui sont leurs inséparables. Il aurait fallu, d'ailleurs, savoir de La Motte ce qu'il entendait par ce mot unité de personnage; la question est inutile, on peut et doit supposer qu'il entendait personnage suréminent, alors il avait raison.

Tenons-nous, en général, à l'unité d'action. Marmontel ne croit pas que cette unité détermine l'étendue ni la durée de l'*Epopée*, mais si ce n'est une hérésie, c'est un non-sens, puisque l'action doit avoir un commencement, un milieu, puis une fin; ceux qui prescrivent un temps à cette action raisonnent juste, et de ce que dans un seul vers le poète peut franchir des années, de ce que les évènemens de quelques jours peuvent remplir un long poëme, ce qui est douteux, ou du moins très rare et de pure exception, comme la fatale journée du 21 janvier, ou de Waterloo, dignes sujets de futures *Epopées;* les unités y sont évidentes; il n'en résulte pas que le temps de l'action ne soit limité par les évènemens accessoires, les circonstances qui la composent dans leur ensemble.

Si Marmontel n'est pas encore hérétique, il est du moins très mauvais conseiller, lorsqu'il dit que « l'on peut sans crainte multiplier les incidens » (les épisodes sans doute). Cette multiplication indéfinie noierait le sujet principal dans les détails; ce serait une étude, un travail, que la lecture du poëme qui les renfermerait; il faudrait, comme à celle de l'Arioste, avoir la plume à la main, ou du moins une table analytique bien faite, pour retrouver les bouts

de fil des intrigues des actions entremêlées, et suivre les mouvemens des personnages. Le plan d'un tel poëme serait celui d'un labyrinthe où le lecteur s'égarerait à chaque instant; et M. Ginguené, grand admirateur d'Arioste, ne peut s'empêcher de l'avouer : l'imagination d'Arioste bat la campagne, se perd dans les astres, et le lecteur, placé près de cette folle sur l'hypogriphe, perd la tête, devient fol ou s'endort.

M. Le Mercier n'a point fait une vingt-sixième règle de cette étendue de temps, non plus que des limites du théâtre de l'action; cependant la nature même et les bornes de nos facultés exigent des dimensions proportionnées. Ulysse lui-même, dans ses erreurs, ne sort pas de la Méditerranée, non plus qu'Enée; le héros du Camoëns traverse, il est vrai, l'Océan, mais la plus grande partie de l'action se passe aux rivages indiens. L'action de l'Iliade ne dure que quarante jours, et puisqu'il ne faut qu'un personnage suréminent, un héros de héros, le temps de sa vie activement épique sera la limite naturelle de l'*Epopée*, tout entière calquée sur la belle nature. Faites une incursion idéale dans l'histoire, et prenez tous les personnages épiques à leur apogée, vous trouvez cette limite infranchissable, de sorte que l'on peut faire une règle de ces unités de temps, même de lieux, strictement parlant; il serait ridicule de mettre un trop grand nombre d'années entre le commencement, le milieu, la fin de l'action, comme de faire exécuter les différens actes, les scènes qui les composent sur des théâtres très éloignés, à moins que l'esprit ou l'imagination ne soient bien accoutumés à les franchir, comme de l'Enfer au Paradis.

Jadis un seul lieu pour la scène :
A présent de l'Inde à Paris,
Et de l'Enfer au Paradis,
La même pièce nous promène.

Mais, d'une partie du monde à l'autre, le saut serait trop violent; tout au plus le bon sens permet-il qu'un incident, une circonstance ait un autre théâtre que l'action principale. Ici le grand Aristote vient nous appuyer de son autorité, réduisant les dimensions de l'*Epopée* aux proportions des facultés humaines; il veut que la mémoire puisse embrasser, retenir les tableaux qui composent l'*Epopée*. Nous la comparons au panorama; mais, quelque vaste qu'il puisse être, tout s'y rapporte à vos yeux, centre de la perspective; il vous suffit de vous mouvoir sur vous-même pour l'embrasser : tout ce qui est hors de la portée de votre vue devient nul pour votre faculté de jouir; c'est là le grand principe de tous les Arts : ainsi, quoi qu'en dise Marmontel, ne multipliez pas les incidens, et donnez au temps, au théâtre de l'action, des limites proportionnées aux facultés intellectuelles et jouissantes de l'homme, fort que vous êtes de notre vieux dicton, car nous avons mis toute notre raison en proverbes dédaignés, « qui trop embrasse, mal étreint! » c'est le principe de l'unité (*voyez* ce mot).

Marmontel ne vous paraîtra-t-il pas encore mériter le titre d'hé-

résiaque ? A cette proposition du sot M. On, disant « qu'il n'est pas besoin que l'action de l'*Epopée* soit grande en elle-même, pourvu que les personnages soient d'un rang élevé. » Marmontel substitue cette proposition, digne du bûcher : « Il n'est pas besoin que les personnages soient d'un rang élevé, pourvu que l'action soit grande en elle-même. » Mais s'il est vrai que l'on ne puisse faire une *Epopée* de la toilette d'une princesse ou d'une partie de chasse d'un roi, d'un prince, quand même, comme nous l'avons vu faire au bon ancien régime, les chevaux fouleraient aux pieds les vignobles, ou que, pour ses plus grandes jouissances, le prince ferait pratiquer de grandes routes de chasse à travers les bois des oratoriens, nos aimables professeurs à Juilly ; il est également vrai qu'il ne suffit pas que l'action soit grande en elle-même, il faut encore que les personnages soient, non pas d'un rang élevé, si vous voulez disputer sur les mots, mais dans une situation élevée, c'est-à-dire, qui soumette plusieurs agens à leurs volontés, et remette les destinées d'un grand nombre d'hommes entre leurs mains, ou les fasse dépendre de leurs talens, comme celles des Américains, du cultivateur Wasingthon et de l'imprimeur Francklin : car, alors même qu'un grenadier français aurait, comme il pouvait arriver, pris la ville de Troie à lui tout seul, comme depuis il advint à quelques alliés de prendre des villes entières, notamment lors des *honorables* invasions, par lesquelles ils ramenèrent dans leurs fourgons les vieux germes d'infortunes et de guerre civile, Homère n'aurait pas pris ces *grandes actions* de quelques soldats, pour le sujet de son Iliade, et le professeur lui-même se réfute, lorsqu'il dit : « Or, ces intérêts (ceux de l'*Epopée*) ne sont pas ceux de tel ou tel homme (du grenadier qui aurait pris Troie, par exemple), mais ceux de l'humanité en général, le plus grand et le plus digne objet du plus noble de tous les poëmes. » Vous ajoutez sans doute la Liberté conquise, et vous ne croyez pas, avec les deux maîtres, que l'on puisse, avec une action petite et des personnages du dernier rang, ou bien avec l'une de ces deux choses, faire une *Epopée*, si ce n'est un poëme comique ou burlesque, ou seulement agréable, mais non épique, comme le Seau, ou la Boucle de cheveux enlevés.

« Nous n'avons considéré jusqu'ici le sujet de l'*Epopée* qu'en lui-même, mais quelle qu'en soit la beauté naturelle, ce n'est encore qu'un marbre informe que le ciseau doit animer. » (Marmontel.) Encore un non-sens enveloppé d'une comparaison fausse : ce sujet n'est pas un marbre informe, c'est l'*Epopée* tout entière, la prise de Troie : le poète imitateur en récit épique ne peut que la mettre plus ou moins fidèlement, plus ou moins vivement, sous vos yeux ; le fait existe antérieurement, et la nature ou le grand ordre des choses a disposé ses circonstances tellement, que l'œil du génie vit, dans leur ensemble, l'action, le sublime sujet d'une merveilleuse composition épique. Ainsi votre jolie tête, si vous êtes femme et jolie, existait avant qu'un heureux peintre vînt l'imiter sur la toile, ou si c'est un sculpteur qui va faire votre buste, votre tête n'est heureusement pas

dans le morceau de marbre, seulement il y a l'excédant à ôter par lui de son imitation matérielle pour doubler, immortaliser ces formes séduisantes, et Marmontel hérétise ou radote. Il reprend un peu sa raison; il monte sans chanceler sur le Parnasse, parce qu'il se tient à la rampe des vingt-quatre règles comme à l'échelle d'Ezéchiel, lorsqu'il dit :

« La composition de l'*Epopée* embrasse trois points principaux, le plan, le caractère et le style. » Permettez-nous de rétablir le point fondamental omis, l'action grande, entière, importante; car le plus beau plan du monde, s'il n'était adapté qu'à de petites actions, comme l'enlèvement d'un seau, ne donnerait point un poëme épique; et Marmontel vient de vous demander une action grande en elle-même. M. Le Mercier n'a pas, dans ses vingt-quatre ou vingt-cinq règles, parlé du plan en général, parce que ce plan est tracé par l'action épique, et ce n'eût été qu'un double emploi. Marmontel place après ce mot plan, l'exposition à laquelle il donne trois parties, le début, l'invocation et l'avant-scène. Le début est sans doute l'exorde de M. Le Mercier qui, peut-être, a mal à propos employé pour l'*Epopée* ce mot que l'Académie ne donne que pour signifier le commencement d'un discours, à moins qu'il ne regarde comme l'exorde ce que Marmontel appelle l'avant-scène, qu'il dit être le développement de la situation des personnages au moment où commence le *poëme :* ce sera le tableau des intérêts opposés des Anglais et des Américains, par exemple, dont la complication va former le nœud de l'intrigue, partie la plus négligée du poëme épique, dit Marmontel, qui confond ici le poëme avec le drame; mais cette partie, mieux nommée par M. Le Mercier, la préparation, l'acheminement, sera très réelle, très développée dans votre poëme dont le nœud sera la guerre; le dénouement, la victoire et la paix conservant la liberté de l'Amérique.

" Marmontel hérétise encore et radote, mais avec Aristote, lorsqu'il dit : « Aristote a touché au principe le plus lumineux de l'*Epopée*, lorsqu'il a dit que ce poëme devait être une tragédie en récit. » C'est, sauf respect, une sottise; la tragédie n'est qu'un incident du poëme; ainsi Racine et d'autres poètes ont fait des tragédies de divers incidens de l'Iliade et d'autres poëmes qu'il vous serait impossible de faire entrer dans une tragédie, si ce n'est que vous adoptiez la poétique espagnole qui lui donne une durée non pas de vingt-quatre heures, mais de vingt-quatre jours et plus, dans autant de représentations: alors si, moins difficiles, nous embrassions cette amplitude dramatique, l'Opéra pourrait jouer l'Iliade et faire disparaître tous les théâtres de la capitale, et même le jardin Beaujon, où l'art pyrotechnique vous aurait offert la bataille de......, s'il eût été permis de réfléchir quelques rayons de notre gloire.

Marmontel se proposant de suivre ce principe dans ses conséquences, nous ne le suivrons pas plus loin, pour ne pas nous égarer et perdre notre temps à combattre cette proposition absurde : « La vie entière d'un héros peut n'être considérée que comme une *grande* action, qui a son commencement, son milieu, sa fin, liés par les

circonstances, les incidens. » Ce serait une vie rimée sans raison, un monstre, non pas un poëme. Homère ne raconte que quelques jours, sur quarante de suite, de la vie d'Achille. Nous nous contenterons de recueillir à la hâte ce que le maître peut dire de sensé dans sa folie; car, de même qu'il n'est pas de sage qui ne radote, il n'est pas de fou qui, parfois, n'ait des lueurs de bon sens; un poète l'a dit:

Le bon sens du maraut quelquefois m'épouvante.

On ne peut, dit Marmontel, trop multiplier les morceaux dramatiques dans l'*Epopée;* ils y répandent la chaleur et la vie. » Certes il a raison : au premier aspect, sans les amours de Didon, l'épisode de Nisus et d'Euríale, le bon Evandre, etc., « l'Enéide serait une *Epopée* tranquille, » et vous noterez que l'*Epopée* doit être une tempête. « Si la Henriade manque d'intérêt, dit le professeur, c'est parce qu'il y a trop de récits et trop peu de scènes, » dramatiques, fallait-il ajouter, comme celle du combat des deux d'Ailly; mais trop de ces morceaux embrouilleraient, ralentiraient l'action: *Ad eventum festina!* dit Horace, courez au dénouement!

Le professeur vous recommande ensuite l'ordonnance et l'ensemble. Ici l'ordre, notre auxiliaire, s'offre à vous; c'est ce défaut d'ordre qui nuit à la Pharsale : le maître parle un moment raison, pour retomber après dans sa folie, lorsqu'il ajoute :

« Rien n'est plus inutile, dans l'*Epopée*, que le mélange des êtres surnaturels avec les hommes. » Le welche! le barbare! chasser de l'*Epopée* la séduisante Vénus, la belle Junon, l'aimable et sage Minerve! Ah! que La Harpe avait bien raison de le dire : « Il y eut toujours quelque chose de faux dans son goût. » Le malheureux désenchante toute l'Iliade, la Jérusalem, le Roland, etc., etc.; il était digne d'appendre un éteignoir d'honneur à sa boutonnière. « Tout ce que le poète peut se promettre ou permettre, peut-être, dit-il, c'est de faire de grands hommes de ses dieux, en les habillant de nos pièces, comme le dit Montaigne. » Belle découverte! eh! les hommes ont-ils jamais fait autre chose que des dieux à leur image, malgré la défense expresse du Très-Haut? ils ont fait plus encore.....

Sans doute, il vaudrait mieux employer les efforts des moralistes à rapprocher les hommes des dieux; mais que les poètes y prétendent, ce serait folie : que deviendrait l'Iliade sans la colère d'Achille? comment faire une *Epopée* sans passions, avec des hommes parfaits, avec des hommes-dieux? Homère, plus habile, a fait des dieux-hommes, et les amours de Vénus sont le sujet de fictions, de poëmes enchanteurs. Le professeur est fou, il oublie ces vers de Boileau :

Toutefois aux grands cœurs donnez quelques faiblesses :
Achille déplairait moins bouillant et moins prompt,
J'aime à lui voir verser des pleurs pour un affront.
....
Qu'Agamemnon soit fier, superbe, intéressé,

pour la rime, du moins, avec le vers précédent :

Qu'il soit, sur ce modèle, en vos écrits tracé,

car l'intérêt, passion ignoble, figure mal dans la grande *Epopée*
Horace vous dit aussi :

> Que Médée soit féroce, Erynnis implacable.

L'homme étant, dit le philosophe Charron, un sujet merveilleusement ondoyant et divers, quoique chaque personnage ait un caractère à lui, cependant, il est permis de ne pas toujours le lui faire soutenir, pourvu que les écarts ne soient pas trop grands, si ce n'est que les faits parlent : ainsi, la vérité vous autoriserait à peindre Napoléon, cet homme barre de fer, cet homme qui, disait madame de Staël, se ferait, plutôt que de tomber, volcan, tremblement de terre, la vérité vous autorise à le peindre atterré par la perte de sa dernière bataille, de son dernier coup de tête, chancelant comme un homme, ivre entre deux amis qui le soutiennent à peine sur son cheval pour le soustraire à ses ennemis déjà sur ses talons. Certes, en pareille situation, il est permis d'être faible; et si, comme le disait Piron à demi-ivre un vendredi saint :

> Quand la divinité succombe
> L'humanité peut chanceler,

la liberté, la gloire, toute une famille de rois, toute une dynastie nouvelle, née de l'une des plus puissantes de l'Europe, succombant après cette bataille, monument de perfide trahison; le chef, trahi, pouvait bien chanceler, sans cesser d'être un personnage éminemment épique.

Vous voilà quitte de Marmontel : passons à un autre hérétique, à La Harpe, dont M. Le Mercier a dit, et nous pensons comme lui, car le prétendu Cours de Littérature ne vous apprendrait pas à faire une charade : « La Harpe plut beaucoup, il n'instruisit guère.... Il a négligé d'approfondir Homère, Virgile, Le Dante, l'Arioste, Le Tasse et Milton. Observez aussi que ce n'est pas moi (M. Le Mercier) qui le combats; ce sont les exemples de ces poètes fameux; ce sont Aristote, Quintilien, Horace, Boileau, de qui les autorités contredisent les maximes qu'il adopte. » Certes, après cela, nous pourrions ne pas extraire La Harpe, mais vous ne devez jurer sur les paroles d'aucun maître, pas même sur celles de l'Aristote français, moins encore sur les nôtres; ni juger personne sans l'entendre; écoutez donc La Harpe : dès le début il se brouille avec Aristote, qui, selon lui, dit très judicieusement : « Tout ce qui est dans l'*Epopée* est aussi dans la tragédie, mais tout ce qui est dans la tragédie n'est pas dans l'*Epopée*. Proposition évidemment fausse, qui confond le contenant, l'*Epopée*, avec la partie, le contenu, la tragédie, portion, épisode de l'*Epopée*. Transposez les mots, et vous aurez la vérité. L'*Epopée* vous fournit dix tragédies; mettez dans une tragédie l'*Epopée*, vous ferez éclater la salle de l'Opéra. Comment y faire entrer une ville, une flotte et deux armées? L'absurdité révolte; mais son théâtre est ouvert à la tendre Iphigénie comme à toute la désastreuse famille d'Agamemnon, qu'il peut contenir, et vous montrer luttant contre les lois du sort.

Avant cette chute, La Harpe avait fait un faux pas, en définissant l'*Epopée*, le récit en vers d'une action vraisemblable, héroïque, intéressante. » Si cette définition était strictement juste, l'Iliade, l'Odyssée, tous les poëmes anciens ou étrangers dont nous avons la traduction, ne seraient plus des poëmes, dans ces traductions : mais que serait-ce? Peut-on dénaturer le grand œuvre de l'esprit humain en coupant, avec une paire de ciseaux, tous les bouts rimés, ou seulement en ôtant cette rime? N'est-ce pas faire consister le tableau dans la bordure, préférer la forme au fond? L'*Epopée* perd-elle aucune de ses parties constituantes en perdant la rime? et la poésie proprement dite, non la versification, la poésie pittoresque ou dramatique ne peut-elle subsister sans rimes? N'y a-t-il pas de la poésie dans Moïse, dans Télémaque et dans les Martyrs?

Passons sur cette dispute de mots, qui sera plus développée dans les articles Poésie, etc., etc.; Aristote lui-même dit que l'Iliade mise en prose serait encore un poëme; les Français et leurs professeurs ne le veulent pas; mais ce n'est pas l'opinion européenne : elle dit seulement qu'un poëme en vers a, de plus, le mérite de la difficulté vaincue, d'autres mérites encore, mais qui ne sont pas l'essence de l'*Epopée*, qui n'est réellement que le récit, en style poétique, d'une action vraisemblable, héroïque, intéressante.

La Harpe exige ensuite l'unité d'action : il perd son temps, nouveau don Quichotte, à rompre des lances, non pas contre un moulin à vent, mais contre une tête qui lui ressemblait par son peu de stabilité, celle de La Motte, dont nous vous avons dit un mot. Il n'y a même rien de remarquable dans leur combat, que la folie de l'un et le pédantisme de l'autre. Passons au merveilleux que ce dernier admet, « parce que, dit-il, notre croyance religieuse ne rejette pas la magie. » Ce n'est pas lui faire beaucoup d'honneur, mais vous, plus sage, n'hésitez pas à rejeter de votre *Epopée* la magie noire dont firent usage le Tasse, l'Arioste, Milton, etc., pour n'admettre que la magie blanche ou de la nature; elle vous offre des opérations secrètes et merveilleuses, prodiges innombrables, dont il vous est d'autant mieux permis de faire usage, que c'est de l'un de vos grands personnages, de Francklin, que l'on a dit :

Eripuit cœlo fulmen, sceptrumque tyrannis,

Au Ciel il a ravi la foudre,
Et le sceptre aux tyrans.

Francklin et ses concitoyens se trouvant en relation avec des sauvages très ignorans et très crédules, vous pouvez, sans heurter le bon sens, supposer qu'ils employèrent la magie des sciences, et même des arts, pour se les attacher s'ils étaient alliés, ou les terrifier s'ils étaient ennemis; les frapper de la foudre à l'aide de conducteurs électriques; les charmer par les prestiges de l'optique et de la fantasmagorie; si mieux vous n'aimez les suffoquer tous avec des mofettes. Vous avez de plus les ballons, les télégraphes, les artifices, les piles galvaniques, le magnétisme, et tant d'autres merveilles.

Pourquoi ces hommes de la nature n'auraient-ils pas été fortement *impressionnés* par ces prodiges? Les premiers crédules dans chaque religion l'ont bien été par de moindres miracles, ou des faits moins croyables : d'anciens peuples ont basé leur croyance sur des prodiges opérés par des fondateurs de religion qui en savaient plus que vous ne pensez. Les sciences ont des phases, et nous appelons souvent nouvelles découvertes ce que nous retrouvons après l'avoir perdu, comme l'ont prouvé Dutens et autres explorateurs de l'antiquité : *Nil sub sole novum.*

La Harpe termine sa très brève poétique épique par cette question, qu'il résout très affirmativement : « L'*Epopée* doit-elle avoir un but moral? Point de doute, dit-il : l'*Epopée* étant ce qu'on appelle en poésie une fable, elle renferme nécessairement une leçon morale. » La raison est à peine suffisante, car il existe des sujets épiques et même des *Epopées* tragi-comiques et satiriques du moins, dont le but n'est rien moins que moral. Il fallait dire qu'une grande *Epopée*, sans but moral, serait un jeu d'esprit, un enfantillage de poète égaré par cette hérésie de La Harpe : « La poésie est faite pour plaire. » Notre don Quichotte se bat ici contre un autre adversaire, le père le Bossu : toutes ces batailles n'allant point au but utile, non plus que tant d'autres, si ce n'est la domination de ceux qui les livrent; ne pouvant contribuer à la perfection de votre *Epopée* sur la Liberté conquise, nous abandonnons le dissertateur pour écouter un autre maître; mais, avant, permettez-nous une observation.

L'*Epopée*, chef-d'œuvre de l'esprit humain, appartient à toute l'humanité, qu'elle honore, et vous ne pouvez ni ne devez la juger d'après vos préjugés nationaux; mais l'assentiment général ou l'opinion du plus grand nombre. Pour cela, vous ne devez pas vous arrêter aux jugemens de vos compatriotes seuls, quelque grave que puisse être leur autorité. Sortez de vos langes, voyagez, écoutez les étrangers! Un Anglais vous a dit que la rime gênait l'*Epopée;* faites à présent quelque attention à ce qu'un autre étranger va vous dire : nous ne le nommerons qu'à la fin, pour ne pas influencer votre jugement. Il est probable que vous adopterez d'autant plus volontiers ces opinions, qu'elles sont très libérales, et vous dégagent de la chaîne pesante, embarrassante des vingt-quatre ou trente règles. Vous serez un poète en liberté.

« Aristote, dit-il, frappé de la beauté des poëmes épiques d'Homère, les établit pour modèles, sans rechercher ce qu'il y avait de naturel, d'indispensable, et le distinguer du simple accessoire : les critiques ont suivi la même route; ils se sont efforcés d'établir des règles pour fixer les qualités de l'*Epopée* jusque dans le moindre détail, mais ils ont rarement remonté *jusqu'au premier principe;* de là vient que cette partie de la poétique est, comme tant d'autres, surchargée de règles et de préceptes, dont un bon nombre est ou purement arbitraire, ou même faux. »

Vous allez voir si le professeur vous offre *ce premier principe par ce qu'il y a de naturel, d'indispensable dans l'Epopée;* vous l'avez

déjà, nous l'espérons, dans cet article; sans doute il va nous l'offrir encore. Quant au premier principe, s'il ne tient pas parole, nous vous offrirons le nôtre comme mesure des beautés de l'*Epopée*, lui soumettant les poëmes les plus fameux, alors que nous en rapprocherons les vingt-quatre règles, si vous les respectez encore.

Pour trouver ce naturel, cet indispensable de l'*Epopée*, le professeur remonte à son berceau, qui est celui de l'humanité même, et dit : « Les premières *Epopées* des bardes (le mot est celte, disons mieux, des poètes) étaient des récits pathétiques d'exploits nationaux, qu'ils chantaient dans les assemblées publiques. » Frottez-vous les mains de joie; dans votre grande *Epopée*, vous pourrez introduire cette petite *Epopée* primitive; vous introduirez un chef, Chactas, Illinois, ou bien Huron, chantant, dans une assemblée publique des nations, vos alliées, des récits poétiques d'exploits nationaux, pour ranimer les vieux guerriers, exalter l'ardente jeunesse.

« Dans ces chants publics, il fallait choisir ce que l'histoire offrait de plus capable de toucher le cœur, il faillait surtout peindre les principaux personnages, les héros, avec tant de force et de vérité, que chaque auditeur crût les voir encore au milieu de leurs exploits. » Effectivement, le poète sauvage, armé du redoutable tomahaw ou casse-tête, imite, par ses contorsions, la rage des combattans; Homère, plus civilisé, ne le faisait pas, mais l'enthousiasme exprimé par ses gestes, et les mouvemens de sa belle tête ou de sa voix divine, y suppléaient : du reste, vous croiriez que c'est de lui qu'il s'agit; Homère eut des émules dans les forêts, et certes Ossian est bien de sa famille.

« Le barde ne pouvait prendre, pour le sujet de son chant, que l'action unique dont on célébrait la mémoire. » Cette réflexion est un trait de lumière qui se répand sur la règle invariable de l'unité, car chaque fête n'avait qu'un seul évènement capital pour but de son institution, et les chants destinés à retracer ces évènemens ne devaient pas être trop compliqués ni trop longs, pour ne pas lasser l'assemblée.

Certes, vous seriez bien difficile et bien injuste, si vous n'applaudissiez pas à votre nouveau professeur, si vous ne le préfériez pas au prétendu Quintilien moderne. Ecoutez-le donc encore :

« Voilà, dit-il, jusqu'où il est permis de pousser les conjectures sur l'origine de l'*Epopée*. Le critique ne doit pas la perdre de vue, pour ne pas gêner mal à propos le poète épique par des règles arbitraires, qui ne seraient pas déduites de la nature primitive de ce genre de poème. »

Certes, voilà bien du libéralisme littéraire fondé sur le bon sens; il vous offre, *en suivant les traces de la nature, ce qui constitue l'essentiel de l'Epopée*. Le maître ajoute :

« On peut réduire à très peu de préceptes ce qui lui est essentiel : l'unité d'action, l'intérêt et la grandeur de l'évènement, la manière de le rappeler, plus épique qu'historique. » Votre premier élément littéraire est donc le fait. Il ajoute, et voici les images, « des pein-

tures saillantes des héros et de leurs exploits, une diction très pathétique (elle ne pourrait l'être sans les sentimens et les pensées), mais qui ne s'élève pas tout-à-fait jusqu'à l'enthousiasme. » Et pourquoi non? puisqu'il faut « le ranimer, l'exciter, l'entretenir; puisqu'il faut *réveiller le sentiment, enflammer les esprits d'un zele patriotique,* » dites-vous vous-même; mais suivons: « tout poëme qui réunira ces qualités méritera le nom d'*Epopée*. »

» Le poète veut exciter de grands mouvemens dans l'âme de ses auditeurs, leur inspirer des sentimens généreux (de nobles pensées), en faire des hommes supérieurs (à eux-mêmes, ce qui ne peut se faire qu'en associant au mot homme, héros, des idées de vertu, de bravoure, d'honneur et de gloire); pour atteindre à ce but, il doit retracer l'évènement principal avec les couleurs les plus vives et par les traits les plus frappans. Ses tableaux doivent être bien circonstanciés, afin que le lecteur ou l'auditeur saisisse tout parfaitement, qu'il s'émeuve, se passionne; le caractère des personnages doit être parfaitement développé; des récits abrégés ne satisferaient pas; on attend des descriptions bien étendues d'un fait qui intéresse »: le poëme deviendrait donc d'une longueur incontestable, s'il renfermait plus d'une action.

Nous analyserons à présent pour aller plus vite. Dans l'*Epopée*, comme dans tous les ouvrages, plus l'attention est invariablement fixée sur l'objet, plus l'impression est profonde : tous les accessoires, tous les ornemens, tous les épisodes mêmes doivent y concourir et s'y rapporter; c'est ce qui fait l'unité parfaite de l'action. Le premier but est de la peindre, d'en montrer le germe, le mobile, dans le fond de l'âme des personnages, d'en suivre le développement à mesure que les forces de ces âmes se développent avec plus d'énergie. Le poète doit peindre les personnages, leurs caractères, leurs actions, exprimer leurs sentimens, rendre leurs nobles pensées; un grand nombre de personnes de différens caractères y déploient leur force et leur génie. L'*Epopée* emploie les couleurs les plus vives, accumule, s'il le faut, comparaison sur comparaison, anime toute la nature.

Le poëme épique tient le milieu entre la narration historique et la représentation dramatique (son style atteint souvent à la hauteur de l'ode, et ne se rabaisse jamais à la simplicité de l'histoire). Ce qui le distingue principalement, ce sont les portraits et les tableaux. Le poète, en deux mots, doit être un homme universel, un demi-dieu, et parler un langage divin.

Les acteurs doivent être des hommes au-dessus du commun, ou du moins s'y placer par l'élévation de leur âme et leurs actions. Dans des hommes ordinaires, le ton élevé de l'*Epopée* serait emphatique et ridicule (ce qui réfute l'hérésie de Marmontel) : l'*Epopée* doit être instructive par les exemples : elle nous montre comment des hommes d'un jugement profond, d'un esprit élevé (d'une grande âme), agissent dans les grandes occasions; le poète ne disserte pas (hélas! nous avons négligé ce précepte); plein de la grandeur du sujet qu'il chante, il s'énonce d'un ton pathétique, solennel, qui tient de l'en-

thousiasme. Ici le professeur a raison contre lui-même, car il a dit plus haut, nous l'en avons repris, que le poète ne devait pas s'élever tout-à-fait à l'enthousiasme.

Son bon sens accoutumé lui revient, lorsqu'il distingue la petite *Epopée*, c'est-à-dire, sans doute, l'héroï-comique, la satirique, de la grande, qui est, sans contredit, la plus noble production des Beaux-Arts; elle réunit tout ce que les divers genres de poésie ont chacun de bon en soi, tout ce que les arts de la parole ont d'utile et d'instructif. Le poète épique digne de ce nom a la prééminence sur tous les artistes; ajoutons tous les écrivains et les auteurs.

Celui de cette poétique, bien séduisante et bien simple, est M. Sulzer, suisse, académicien de Berlin, mathématicien, philosophe, auteur d'une Théorie universelle des Beaux-Arts, et collaborateur de l'Encyclopédie méthodique. Sans doute, en parlant du premier principe, auquel il fallait remonter pour le poëme épique, il entendait origine, car ce principe, pris dans le sens didactique ou professoral, nous ne l'avons pas trouvé; nous croyons pouvoir vous rappeler le nôtre, l'association des idées de vertu, de grandeur et de gloire pour l'*Epopée*, lorsque nous aurons fini les extraits indispensables, et d'abord cité le Quintilien anglais, Hugh Blair, digne de la réputation dont il jouit dans toute l'Europe, malgré ses erreurs nationales, littéraires.

Hugh Blair, parlant de l'*Epopée*, dit: « Le récit de quelque illustre entreprise sous une forme poétique constitue le poëme épique. » Il ne demande pas qu'il soit versifié, mais il le regarde « comme la plus morale de toutes les compositions poétiques, son but étant de donner plus *de grandeur à nos idées de l'humaine perfection*, et, pour y réussir, il faut exciter l'admiration, en nous faisant contempler des personnages vertueux et des faits historiques.... La valeur, la franchise, la justice, la fidélité, l'amitié, la piété, la grandeur d'âme et la générosité (nous pouvons ajouter l'amour de la patrie, de la liberté, de la gloire), sont, en conséquence, les objets que ce genre de composition nous présente sous les couleurs les plus brillantes (et les plus belles formes): » l'*Epopée* doit offrir le beau idéal...

« Cette composition est plus calme (en général) que la tragédie, (dont elle doit avoir, par momens, tout le pathétique, puisqu'elle est sa mère); ce pathétique n'est pas son ton ordinaire; elle exige, plus que toute autre poésie, une dignité grave, égale et soutenue; elle comporte une plus grande étendue de temps, d'action (et d'espace) que le drame....

» L'action doit être grande, une, intéressante. Cette grandeur lui est donnée, non-seulement par les personnages et leurs actions, mais par leur reculement dans un lointain imposant; règle négligée mal à propos par Voltaire (plus encore par le merveilleux, l'intervention des dieux, des êtres intelligens, supérieurs à l'homme en puissance). L'unité naît de celle de l'action, sans exclure les épisodes; l'intérêt naît de celui des personnages, de leurs actions et de leurs conséquences (en ce sens, le Lutrin est sans nul intérêt); mais vous

le retrouvez en son entier, avec toute sa force, dans le fondateur d'une ville, d'un empire, le libérateur d'une nation (même le fondateur d'une colonie). »

Nous ne pensons pas, avec Blair, « que le plus grand intérêt puisse naître de l'art de l'auteur dans la conduite du sujet »; ce précepte est trop vague; certes il n'y a nulle part plus d'art que dans le Lutrin, où tout à peu près est d'invention : nous pensons que cet intérêt naît surtout du très grand nombre d'hommes intéressés au triomphe ou bien à la défaite du héros, comme dans l'Iliade, la Jérusalem et le Paradis perdu. Sous ce rapport, le plus intéressant des poëmes est ce dernier : Klopstoch seul peut lutter contre lui; les autres ne sont presque que des enfantillages.

« La fin de l'*Epopée*, c'est-à-dire, le dénouement de l'action, l'évènement définitif, doit être heureux », disent les maîtres avec Blair; cependant des faits parlent contre cette décision : le Paradis perdu, la prise et la ruine de Troie, la perte de la liberté des Romains, avec celle de la bataille de Pharsale, n'ont pas un dénouement heureux. Ainsi, vous devez du moins admettre des exceptions comme en toutes choses, excepté la bonté, la justice de Dieu.

« La durée de l'action n'a pas de terme fixe en apparence; » mais elle en a, selon nous du moins, de bien réels, ceux de la durée, de l'activité possible du héros : elle ne peut, malgré l'autorité de Marmontel, comprendre toute sa vie, sous le prétexte que dans cette vie vous trouvez un commencement, un milieu, une fin : à cette condition, toute action serait épique comme elle est dramatique, ainsi que le prouvait Fabre d'Eglantine, qui trouvait l'action d'un drame dans un soufflet donné; mais dans l'*Epopée*, toujours active héroïquement, le grand personnage, enfant ou vieillard décrépit, est nul : entre ces deux termes, la carrière est encore immense, et si vous entreprenez la magnifique *Epopée* du règne de Louis-le-Grand, vous avez depuis sa minorité jusques et non compris sa vieillesse, qui n'ôta cependant point à sa grande âme la force de supporter dignement ses malheurs : car, nous pouvons le dire avec orgueil, Louis XIV est réellement, et par le fait, le plus grand des hommes, comme son siècle serait le plus grand, s'il avait joui de la liberté, du bonheur.

Blair reproche à Lucain et à Voltaire deux défauts : « Le premier est d'avoir fondé leurs poëmes sur des guerres civiles, et de présenter pour objets des assassinats et des massacres, qui répandent une teinte lugubre sur tout le poëme; le second est d'être (le premier, lorsqu'il parut) d'une date trop récente, et de traiter une partie de l'histoire trop généralement connue. » S'il est vrai que les règles de l'*Epopée* n'existent pas *à priori* (dans la nature même des choses), comme le prétend, bien à tort, Hugh Blair, mais qu'elles aient été calquées, par Aristote, sur l'Iliade, ces deux reproches sont complètement injustes. Homère peint aussi des évènemens que leur importante influence empêchait de vieillir; il peint les horreurs de la guerre civile : celle de Troye n'était autre chose, puisque les Grecs et les Troyens parlaient la même langue; Troye n'étant qu'une co-

lonie grecque fondée par Dardanus, réfugié de la grande Grèce en Asie. Homère présente à chaque instant des massacres, et dans toute la hideur de la nature; enfin, il traite une partie de l'histoire, sinon récente, du moins trop généralement connue des Grecs, puisque non-seulement Homère, mais beaucoup de poètes avant lui, comme de son temps, chantaient la guerre de Troie; car il faut l'avouer, Homère n'est pas un auteur entièrement original: il recueillit les récits de son action et de ses détails chantés par des poètes antérieurs en quatre dialectes différens, encore reconnaissables dans son poëme, comme l'eussent été des chants sur les croisades en langues d'*oc* et d'*oil*, en patois gascon, picard, breton, normand et provençal, etc.; il est, en deux mots, le Macpherson des Grecs. Il serait trop prodige s'il en était autrement; la nature et l'espèce humaine procèdent par degrés : il serait inoui, même impossible, qu'un aussi grand poète sortît ainsi seul, et tout à coup, du milieu d'une foule ignorante et non lettrée; ses chants n'auraient pas été compris, ni retenus; son poëme même prouve que l'espèce humaine n'avait atteint que le demi-degré de civilisation.

Mais, de quelque manière qu'il ait été fait, l'œuvre d'Homère est incontestablement le chef-d'œuvre de l'esprit humain, puisqu'il est le meilleur, le modèle des poëmes épiques; il est donc le prince des poètes, dont un savant critique a dit :

« Les critiques s'accordent généralement à donner le premier rang à l'auteur du poëme épique, parce que cette espèce d'ouvrage exige la réunion de tous les genres de mérites, dont les autres compositions ne demandent qu'une partie. La poésie épique entreprend d'*inculquer les plus grandes vérités* par les préceptes (ou leçons) les plus agréables, et elle retrace, en conséquence, quelque grand évènement de la manière la plus attachante. L'histoire doit fournir au poète le fond de son sujet, qu'il faut qu'il perfectionne par un art plus noble, qu'il vivifie par une énergie dramatique, et qu'il diversifie en contemplant le passé, ainsi que l'avenir. La morale doit lui faire connaître les limites exactes et les différentes formes de la vertu et du vice : l'étude des gouvernemens et des mœurs doit lui avoir appris à distinguer les différens caractères et la tendance des passions, soit simples, soit compliquées; enfin, la physique (ou la nature) doit lui fournir des ornemens et des images (avec le merveilleux). Pour faire un usage poétique de ces images, il faut une imagination capable de peindre la nature et de réaliser la fiction. Enfin, un écrivain n'est pas même encore poète (ou versificateur), s'il n'a pas acquis la connaissance parfaite de sa langue, de toutes les nuances des termes, et s'il ne sait pas adapter les différens sons à toutes les variétés de modulations du mètre.

» Le sujet d'un poëme épique est naturellement un évènement d'une grande importance..... Les évènemens importans ne peuvent être (amenés) accélérés ou retardés que par des personnes d'une dignité relevée. » Johnson, *trad. de M. Boulard.*

Le même maître vous révèle en peu de mots l'un des grands se-

crets de l'art d'écrire, secret dont abusent même nos romantiques. En parlant du poëme de Pope, la Boucle de cheveux enlevée, il vous dit : « Ce poëme possède à un très haut degré les deux qualités qui sont les plus attrayantes dans un auteur : de nouveaux objets sont rendus familiers, et des objets familiers sont rendus nouveaux. » (*Voyez* Image.) Mais, en compensation de cette réflexion, que vous devez graver dans votre mémoire, ce maître avait proféré, longtemps avant La Harpe, cette hérésie : « Le but de la poésie est de plaire ! » Non ! son but, il vient de vous le dire, est d'*inculquer les plus grandes vérités;* plaire n'est que le moyen qu'il emploie pour y réussir. Même en poésie, la fin et les moyens ne doivent pas être confondus, si vous ne voulez point changer les Muses en vieilles coquettes, minaudant encore et pouvant plaire, mais non instruire ou se rendre utiles. Tous les professeurs demandent au poëme épique l'utilité.

Revenons à présent, pour atteindre l'honorable but du triomphe épique, à notre grand principe, l'association des idées par l'heureux emploi, réglé, dirigé, modifié par la nature particulière du génie, des quatre élémens littéraires, les faits, les images, les pensées, les sentimens offerts, par l'étude ou la nature, au génie, choisis par le bon goût, adoptés et rangés par le bon sens, d'après les lois de l'ordre, le grand régulateur de l'univers, pour opérer, comme le veulent tous les maîtres, une très importante association d'idées, entre autres, celles de vertus et de récompenses, de crimes et de vengeances, assurées par ce grand ordre de choses que vous nommerez Dieu, même hasard, si par ce mot vous entendez, avec le docte rédacteur du Nouveau Dictionnaire, *une combinaison de circonstances,* et non pas un *concours* fortuit.

L'*Epopée* vous offre la plus noble et la plus favorable occasion d'employer les quatre élémens, secondée par les quatre auxiliaires : voyons quel usage en ont fait les grands poètes, et si leurs œuvres n'ont pas plus ou moins de mérite et de prix, selon qu'ils ont mieux été secondés par les quatre auxiliaires dans l'emploi des quatre élémens; s'ils ont opéré une importante association d'idées, en d'autres termes, « *inculqué* une grande vérité. » La plus grande de toutes est celle de l'existence d'un Dieu rémunérateur et surtout vengeur dans ce monde, et sans capitulation, sans rachat du crime, du vol, au prix de la moitié de ses produits. Si le divin Homère suspendit la terre aux cieux avec une chaîne d'or, le Christ a rompu cette chaîne, et les clefs allégoriques du ciel, qu'il remit à son premier apôtre, n'étaient point de ce vil métal : l'âme, substance spirituelle, ne peut s'élever à ce divin séjour que sur la flamme de la charité.

Le premier poète épique qui se présente à votre admiration est Moïse; il chanta la plus grande, la plus importante de toutes les actions : la création ! Il chanta l'Eternel, dont la voix fit sortir du néant ou du chaos les quatre élémens, qu'il ordonna pour en former l'univers, les astres et leurs habitans.

Mais nous n'avons que des fragmens mal rassemblés de son poëme;

ils sont si beaux, que l'on a dû croire qu'ils n'étaient pas l'ouvrage d'un mortel, mais celui de Dieu lui-même, qui se révélait au poète, et lui dictait ses chants au milieu des éclairs, au bruit des tonnerres; allégorie sublime peut-être du génie qui l'inspirait. Moïse, embrasé de la flamme épique, dut lui-même se croire inspiré, se donner pour l'organe de l'Eternel, s'élevant le plus près possible de lui sur la cime volcanique sans doute du mont Sinai : son âme y touchait aux cieux : entouré de flammes et de feux qui le pénétraient, frappé du spectacle de l'immense voûte des cieux, de l'horizon terrestre qui se développait au loin à ses regards, sous un ciel ardent, il se crut témoin du prodige de la création. Au lever du soleil il en avait l'image, en voyant la terre, brillante de lumière, surgir du sein des vapeurs ténébreuses, chassées au loin par ses rayons victorieux. Frappé de tant de merveilles, son génie prit son vol audacieux, alla s'asseoir sur les marches du trône de l'Eternel; il entendit les accens des intelligences qui célébraient sa gloire et sa toute-puissance : il vint les redire aux Hébreux, qui, le voyant sortir intact de ces tourbillons de flammes et de feux, tout rayonnant encore de leur éclat, et peut-être de leurs phosphores étincelans, virent en lui le prophète et l'interprète de Dieu, se soumirent à ses lois, qu'il y avait écrites sur des plateaux de pierre, apprirent ses chants, les transmirent à leurs descendans en les répétant solennellement dans leurs fêtes et leurs cérémonies religieuses, comme le firent les Grecs des chants mythologiques d'Hésiode et d'Homère. Du moins est-ce sous cet aspect que la science philosophique et naturelle peut voir ces faits antiques et sacrés sans offenser l'Eternel, source de toutes les vérités, ennemi de toutes les erreurs.

Mais aujourd'hui nous pouvons à peine comprendre les chants de Moïse; nous avons perdu le sens du langage de la Kabale, dans lequel tout était image, figure, allégorie, comme de nos jours encore le chien est le symbole de la fidélité; la colombe, de l'innocence; l'agneau, de la douceur, etc.; mais tous ou presque tous les autres sont perdus, inintelligibles; encore moins pouvons-nous connaître les vertus des mots eux-mêmes qui, principe incontestable de la magie, pouvaient, disent les Hébreux, par leur réunion, opérer des prodiges. Aussi, leur prononciation seule était une science, et ceux qui ne la possédaient point étaient des profanes : ils massacraient ceux qui prononçaient *Schibolet* avec un accent étranger; comme de nos jours on a suspecté des soldats prononçant mal le mot *roi*.

L'Ecriture-Sainte un recueil incompréhensible d'allégories! Moïse un poète seulement! C'est un blasphême! allez-vous dire, si vous êtes dévôt et crédule. Vous savez que le grand mot d'un philosophe fut : « Frappe (ou sabre), mais écoute! » écoutez donc, non pas votre Cicérone indigne assurément, mais l'un des plus savans théologiens anglais, et habile hébraïsant du monde savant, le docteur Lowmann, auteur du Traité des Révélations, dans lequel il démontre mathématiquement, *à priori*, la perfection, l'unité de Dieu, ce qui doit vous rassurer sur son orthodoxie. Dans ses traités sur le *Schéchinah* ou

Shéchinah, ce docteur vous dit « que le feu, le nuage épais, les parties matérielles de la révélation, du *Shéchinah* seul étaient visibles et pouvaient l'être. Moïse n'a vu ni entendu aucune substance spirituelle; l'Etre suprême s'est manifesté sous ces *symboles*, et c'est le seul sens dans lequel on puisse dire que l'homme voit et entend Dieu, parce qu'aucune substance spirituelle, de quelque nature qu'elle soit, ne peut tomber sous les sens; une puissance spirituelle ne peut réellement être ni vue ni entendue de l'homme tant que son ame sera unie à son corps (1). »

« L'apparition du *Shéchinah*, la révélation, est attribuée aux anges; on l'appelle l'ange de Jéhovah, qui se montrait sur le mont Sinaï, sous la forme du feu, dans le sein d'un nuage : or, les Hébreux et les Samaritains conviennent que le nom ange ne veut pas toujours dire un esprit, une substance spirituelle, mais qu'il signifie souvent toute sorte de puissance ou d'instrument dont l'Être suprême juge à propos de se servir. C'est dans ce sens que les élémens du monde, le feu et l'air, les vents et les tempêtes, sont appelés, dans l'Ecriture, les anges du Seigneur, envoyés pour exécuter sa volonté : un songe, une vision, une voix dans l'air est un ange de Dieu; tout ce que l'Etre suprême fait, en se servant de ces instrumens, passe pour être fait par un ange du Seigneur; de sorte que, strictement parlant, lors de l'apparition de l'ange Jéhovah, Moïse et les Hébreux ne voyaient que des feux.

» Ainsi, continue le docte Lowman, le *Shéchinah* ou le symbole matériel de la gloire peut être appelé, dans ce sens, l'ange du Seigneur : il l'est réellement dans le langage de l'Ecriture. Le *Shéchinah*, que Moïse vit dans le buisson ardent, et la voix de l'oracle qu'il entendit, le *Shéchinah* qui conduisit le peuple d'Israël sous la forme d'une colonne de feu pendant la nuit, d'une colonne de nuages pendant le jour, sont les anges du Seigneur et de Jéhovah. Ainsi, l'apparition et la voix de Jéhovah, et l'ange qui parlait à Moïse, sont la même chose. Ne pouvez-vous en dire autant des chars de feu des prophètes, etc. » Ce sont des prodiges de la nature dont le poète s'enve-

---

(1) Le vrai philosophe qui veut établir ses opinions religieuses, non sur des préjugés, mais sur la vérité, doit lire les ouvrages les plus estimés des théologiens de toutes les nations éclairées. Les Anglais sont incomparablement les plus riches en cette matière, parce qu'ils ont le mieux étudié les livres fondamentaux et leurs langues, l'arabe, l'hébreu, le grec, le latin; aussi trouve-t-on, dans les bibliothèques anglaises, des renseignemens très lumineux, entre autres celui-ci, fourni par le vénérable docteur Arthur Ashley Sykes; il dit, dans ses recherches sur la résurrection corporelle des morts : « La profession de foi requise pour recevoir le baptême, du temps des Apôtres et dans les trois premiers siècles de l'Eglise, consistait dans ces mots-ci : *Je crois en Dieu, père tout puissant, le créateur du ciel et de la terre, et en Jésus-Christ, notre Seigneur, et dans le Saint-Esprit.* » Les articles suivans ont été insérés dans la profession de foi des fidèles, vers le milieu du quatrième siècle. « Saint Athanase n'a composé le symbole actuel que vers le cinquième siècle. » Nos théologiens, plus superficiels et moins polyglottes, n'ont jamais sondé les bases du christianisme primitif, qui ramènerait au théisme pur des Hébreux, des peuples autochtones des météores ou lieux les plus élevés de l'Asie, sortis les premiers du sein des eaux qui jadis enveloppaient notre globe ou sa presque totalité. (*Voyez* TRADUCTION.)

loppa pour donner aux lois plus d'empire sur les esprits des Hébreux; d'autres poètes, d'autres législateurs ont employé le même moyen, et nos erreurs ne viennent que de ce que nous prenons au pied de la lettre des expressions, des figures allégoriques de la poésie. Moïse fut donc, pour les Hébreux et pour nous, le premier des poètes épiques, puisqu'il créa des allégories sublimes, et le premier des poëmes soumis aux règles de l'unité de temps, de lieu, de personnage, la Création.

Le défaut d'ordre, de sens, et même quelquefois de goût, parce que les temps ont changé l'espèce humaine, ses langues, ses idées, fait perdre à l'*Epopée* de Moïse la plus grande partie de ses beautés; mais combien n'en conserve-t-elle pas encore par la grandeur et l'importance des faits, l'étendue, la beauté des images, par l'élévation et la pureté des sentimens, l'amour de l'Eternel pour son peuple privilégié, contrastant avec l'ingratitude de cette horde d'Arabes qui dédaigne la brillante *Epopée* du poète, qui fuit son éternel protecteur, renonce à son culte, au théisme pur, la première et la plus belle, la plus libre, la moins humanisée des religions, pour s'agenouiller devant de viles idoles. Combien cette *Epopée* ne brille-t-elle pas encore, comme le soleil entre tous les astres, par la sublimité des pensées? Aucun ouvrage épique, dans aucun genre, ne peut en offrir de plus grandes, de plus élevées, parce qu'elles se rattachent à ce que le génie de l'homme à pu concevoir de plus sublime, l'idée de Dieu, créateur et conservateur de l'univers, ensemble et principe de toutes les perfections.

Vous devez donc lire et méditer Moïse; c'est, pour nous servir d'une locution banale, une mine féconde dans laquelle ont puisé les poètes et les orateurs, et particulièrement Racine, Bossuet, de Châteaubriant, etc., etc.

Après Moïse, chez les Grecs, Hésiode a chanté de même toutes les allégories, tous les symboles allégoriques : tout se personnifie par la magie de l'*Epopée*, qu'il nomma *Théogonie*, naissance des Dieux. Par lui,

Un orage terrible, aux yeux des matelots
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots;
Ce n'est plus la vapeur qui forme le tonnerre :
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre.

Et les Grecs, non moins crédules, réalisent, donnent un corps, une âme à toutes ces allégories.

Hésiode rassembla toutes les traditions fabuleuses inventées par le génie puissant, l'imagination active des pasteurs grecs, qui, frappés d'admiration par les grands exploits de quelques héros, mêlèrent des faits aux fictions, firent de leurs grands hommes des dieux, à la différence des temps modernes, où la divinité devint homme, et fut représentée par des hommes.

Hésiode est-il le précurseur, le contemporain ou le plagiaire d'Homère, dont on retrouve des vers entiers dans sa Théogonie? La question nous est complètement indifférente; Homère peut tout aussi bien avoir pris les vers dans Hésiode, le plus savant mythologiste de l'an-

tiquité, le titre seul de son ouvrage vous le dit : le mot signifie système religieux des païens. Ce ne peut être, vous le concevez, une *Epopée* proprement dite, mais il en offre les élémens et les principales parties : vous y admirerez la guerre des Dieux contre les Géans, la peinture du Tartare, que Milton a copiée; l'allégorie très ingénieuse et très féconde de l'Amour, qui débrouille le chaos, emblême de la réunion des élémens dans la naissance de Vénus, sortie du sein des eaux, nourrie sur la terre, puis habitante des cieux, puis épouse de Vulcain, le dieu du feu.

Hésiode, en un mot, vous offre le panorama de l'Olympe, et les portraits, les caractères de ses habitans. Hésiode a fait encore le premier des poëmes didactiques, dans l'ouvrage intitulé *les Travaux et les Jours*. Vous y serez frappé par la beauté de l'ingénieuse allégorie de Pandore, formée par Vulcain, qui ne put la faire plus belle qu'en imitant son infidèle épouse.

Vulcain créa Pandore
De toutes les beautés qu'en Vénus on adore :
Il forma mollement ses membres délicats;
Les Amours, les Désirs, traçaient ses premiers pas.
Les trois Grâces et Flore arrangeaient sa ceinture,
Et mieux qu'elles encore elle entend sa parure.
Minerve lui donna l'art de persuader,
La superbe Junon celui de commander,
Du dangereux Mercure elle apprit à séduire,
A trahir ses amans, à cabaler, à nuire,
Et par son écolière il se vit surpassé.
Ce chef-d'œuvre fatal aux humains fut laissé :
De Dieu, sur les humains, tel fut l'arrêt suprême :
Voilà votre supplice, et j'ordonne qu'on l'aime. VOLTAIRE.

Cette Pandore, chantée par tous les poètes mythologues, est, comme nous vous l'avons dit, la même que notre mère Ève. Lequel, de Moïse ou d'Hésiode, est l'inventeur de cette allégorie? Ni l'un ni l'autre probablement; les médailles antédiluviennes dont nous vous avons parlé, c'est-à-dire, les poissons trouvés dans le milieu de pierres formées par le dépôt horizontal et successif d'un sédiment pétrifié par la succession des siècles à la cime des montagnes secondaires de l'Italie, le prouvent évidemment.

Aussi le poète décrit-il l'âge heureux où les hommes vivaient avec les dieux, temps antérieurs à la naissance de Pandore; après viennent les quatre âges postérieurs à Pandore : l'âge d'or, d'argent, d'airain et de fer, qui dure depuis que le poète l'a décrit d'après nature. « Je suis, dit-il, dans le cinquième, et je voudrais n'être pas né. » Cette exclamation vous prouvera que les louangeurs du temps passé radotent. Dès ce temps, la jalousie divisait les hommes; le poète répète des proverbes de ce temps, et qui nous sont transmis. « Le potier est jaloux du potier, le musicien du musicien, et le pauvre même du pauvre : » vous pouvez augmenter l'énumération à l'infini. Dans ce temps, encore, les vautours déchiraient, avalaient les rossignols, dont les tendres accens ne pouvaient adoucir leur férocité. « Les tyrans, dit le poète, ne se laissent point fléchir par les talens. » Appa-

remment que, du temps d'Hésiode, les hommes n'avaient pas encore imaginé le moyen, disons mieux, qu'ils avaient perdu le moyen de résister à la tyrannie..... Mille fois plus heureux que lui, vous pouvez, dans votre poëme de la Liberté conquise, vous reporter du moins à l'âge d'argent; vous avez, avec les Américains, vaincu les tyrans, exterminé, chassé les vautours; vous voyez, dans votre panorama poétique, une utopie réelle et non pas idéale, c'est-à-dire, le plus noble, le meilleur des gouvernemens possibles, une république régie par des députés et des sénateurs, un magistrat annuel. Là, point de tyrans, point de vautours! et vous savez que long-temps on donna ce nom aux nobles, aux prêtres, aux financiers, etc..... — Vous me faites rêver, allez-vous dire. — Non, le fait est invraisemblable pour vous, dans l'état où vous êtes, mais il est vrai, vraisemblable chez des peuples régénérés par le malheur.... — Mais cet âge d'argent durera-t-il?.... — Non, il conduit à l'âge d'*or*, sans figures. Pensez-y bien; les Américains ni vous ne pouvez vous soustraire au terrible pouvoir de l'aristocratie de l'*or*, auquel la civilisation oppose l'honneur et la royauté paternelle. Transportez-vous en imagination dans la ville des frères, à Philadelphie, dans les lieux théâtres des combats de la liberté contre la tyrannie; là, vous ne trouverez point de roi, point de nobles, et même point de prêtres, du moins chez les amis ou les bons quakers; et si vous y êtes atteint de la fièvre jaune, du moins serez-vous enseveli dans la terre de liberté : c'est une consolation pour un ardent républicain. Quant à nous, nous admettrions volontiers, dans l'utopie, comme bienfaiteurs de l'humanité, les rois qui sont les pères des peuples, les gentilshommes qui sont les hommes de la nation, *gentis homo*, comme l'a dit M. de Bonald, et les prêtres qui sont les hommes de Dieu et les pères des pauvres.

Mais peut-être aussi la pureté de l'air, la beauté, la fécondité du climat, la simplicité des mœurs, vous procureront-ils une longue vie, qui vous permettra d'élever votre œuvre épique au plus haut degré possible de perfection, car, dans cette contrée, « les hommes n'ignorent pas, comme le dit Hésiode, le prix de la sobriété; l'iniquité n'y est pas pernicieuse aux petits seulement; la loi ne connaît pas de grands, de privilégiés, même en prétentions; l'équité seule y fait fleurir les cités, comme le dit toujours Hésiode, que nous citons. Un homme injuste n'y suffit pas pour ruiner sa patrie; le méchant qui ourdit la perte d'un citoyen y prépare infailliblement la sienne. Dieu lui-même y pose le travail pour sentinelle de la vertu. » Dans ce pays d'exception (le mot pris en bonne part), au rebours du nôtre, « le chemin du crime est long et difficile, celui de la vertu facile et court, et mène au but unique de l'homme, au vrai bonheur: » Croyez qu'un tel pays vous inspirera des sentimens, des pensées, dignes de l'*Epopée*. Les professeurs n'ont pas fait attention à la nécessité de *localiser* le poète, l'écrivain, selon la nature de son ouvrage; cependant, quelle différence entre nos jolis petits vers écrits dans des boudoirs, et l'Enfer du Dante, écrit en Italie, changée en Tartare par la guerre civile (*voyez* RÉGIME).

Si vous ne pouvez aller chanter sur les lieux, la conquête de la liberté, du moins que votre imagination, votre génie, vos lectures, vous y transportent; vous serez un heureux, du moins idéal, c'est tout ce que vous pouvez espérer.

L'utopie, dénouement, résultat de la Liberté conquise, formera le contraste parfait avec l'Iliade, dans laquelle règne l'*admirable* despotisme d'un roi des rois. Dans ce poëme, type, pour certains enthousiastes, de la beauté monarchique qu'ils croient y voir, quoiqu'Agamemnon fût élu pour un objet d'uttilité nationale, Homère, d'abord vaincu dit-on par Hésiode, dans une lutte poétique sur le tombeau d'Archidamas, a repris toute la supériorité qu'il conserve encore; parce que les poëmes d'Hésiode, riches en faits, en images, surtout en pensées morales, ne touchent pas le cœur par le langage du sentiment. Homère est plus heureux : son Iliade vous offre le plus heureux, le merveilleux mélange des quatre élémens, employés avec le secours des quatre auxiliaires, et le supplément de l'un d'eux, l'étude. Cette Iliade vous offre d'étonnantes, de sublimes associations d'idées, et la plus grande, la plus importante est celle du malheur qui s'attache à la vertu même, alors qu'elle protége le crime. Hector, toute la famille de Priam et les Troyens succombent, parce qu'ils ont l'injustice de refuser à Ménélas sa belle épouse Hélène, ravie par le lâche et beau Pâris. L'Iliade est un cours de morale publique et particulière; au frontispice est écrit :

> *Quidquid delirant reges plectuntur Achivi*,
> Du délire des rois les Achéens pâtissent.

Par rois entendez gouvernans, et vous aurez l'histoire universelle.

Pour bien juger cette admirable *Epopée*, la reine de toutes, il faut l'avoir à la main, en Grec s'il est possible; la copie la plus fidèle n'est qu'un calque décoloré; puis, vous aurez sous les yeux la description exacte de la Troade par M. Chevalier : alors vous ordonnerez à votre imagination de relever les ruines d'Ilion, surtout la tour de Priam, sur laquelle vous vous transporterez pour embrasser d'un seul regard cet imposant panorama, qui doit comprendre la mer, la flotte et le camp des Grecs, la ville, la plaine de Troye, les fleuves qui l'arrosent. Certes, l'œuvre n'est pas impossible; un peintre habile l'exécuterait.

Vous apercevrez dans cette plaine des élévations circulaires que, du haut de votre tour de Priam, vous prendriez pour des mamelles de la terre ou de Vesta, qui, comme vous le savez, en a dix ou douze; que votre imagination l'ordonne, vous verrez ces monticules s'entrouvrir : quelle surprise! le bouillant Ajax, le fidèle Patrocle, son ami fougueux, son vengeur, Achille, Achille lui-même! tous s'élèveront majestueux, brillans encore de gloire et de leurs armes étincelantes, pour renouveler leurs combats. Achille surtout fixera vos regards, comme il a fixé toute l'attention d'Homère, qui commence son Iliade par ces mots :

« Muse, chante la colère d'Achille, cette colère funeste qui plongea les Grecs dans un abîme de douleur; qui, avant le temps, précipita

dans les sombres demeures une foule de héros...... — Mais, allez-vous dire, ce n'est point, comme le demandent aujourd'hui les professeurs, une action grande, d'une importance universelle, encore moins morale, que cette retraite d'Achille, qui, piqué de l'enlèvement d'une esclave, belle, il est vrai, dont il était aimé, se retire dans sa tente pour y bouder comme un grand enfant, en laissant massacrer les Grecs pour se venger de leur roi, l'orgueilleux Agamemnon, ravisseur de Briséis : je vois bien que les règles sont arbitraires, idéales. — Ne vous hâtez pas de juger cette colère d'Achille, dont les accès, les longues bouderies, car il faut employer le mot propre, furent occasionnées par une injustice royale. Sans la colère et la retraite d'Achille, Troye n'aurait pu résister si longtemps : ce n'eût été qu'une *invasion*, il n'y avait plus d'*Epopée*, d'action grande, importante et glorieuse. Homère, plus habile que d'autres poètes, notamment que Virgile, ménage adroitement l'intérêt dès le commencement, en rattachant de grands effets à de petites causes.

Sa muse en arrivant ne met pas tout en feu,
Et pour donner beaucoup ne vous promet que peu.

Pendant le siége de Troye, sujet historique et réel du poëme, cette colère fut changée, par le désir de venger la mort de Patrocle, en une fureur guerrière, impétueuse, qui, retirant Achille d'un honteux repos, lui fit chercher, dans les combats, l'invincible Hector, l'effroi des Grecs, ce héros, le véritable, l'unique défenseur de Troye : il succomba sous les coups d'Achille furieux. Tous les principaux guerriers troyens tombèrent avant lui, renversés par la lance du furieux Achille, répondant à ceux qui lui demandaient la vie : « Non, tu mourras ! Patrocle est bien mort ! » mot sublime en son atrocité, parce qu'il est l'accent d'un cœur déchiré par les regrets de la perte de son ami.

Cette douleur sanguinaire, effrayante, d'Achille, vous fait ensuite verser des pleurs sur le corps de Patrocle, qu'il arrosa des siennes : réservez-les pour en arroser le corps d'Hector : mais non, il n'a pas besoin des vôtres ; il fut baigné des larmes de Priam et d'Hécube, ses infortunés parens ; des larmes d'Andromaque et d'Astianax, même des larmes de la belle Hélène, qui s'écrie, sur le corps d'Hector : « Hector, ô toi qui de tous les fils de Priam fus le plus cher à la déplorable Hélène ! mon frère !.... ô nom doux et funeste ! malheureux Pâris ! ah ! il m'abhorre ! » Elle était cause de tant de malheurs, de la ruine et de l'incendie de Troye, dont Virgile, continuateur d'Homère, vous donnera la description, car ici se place la fatale sentence prophétique :

Du délire des rois les Achéens pâtissent.

Ici se présente une moralité plus importante, une plus grande leçon pour les peuples, de ne point épouser les passions de leurs rois. Les Troyens ne périssent ou ne sont anéantis que parce que tous sont, ainsi que Pâris, épris, amoureux, de la belle Hélène, que ce beau jeune homme ravit à Ménélas, l'un des rois grecs, dont ceux-ci veu-

lent venger l'injure. Voyez cette belle Hélène au milieu du sénat troyen, présidé par le vénérable Priam: celui-ci la fait asseoir près de lui, la caresse, lui parle avec une tendresse paternelle, et tous les sénateurs aux cheveux blancs, éblouis par ses charmes, se résolvent aux plus grands malheurs plutôt que de la rendre à son époux, tant était grand l'empire de la beauté! tandis que chez nous une magistrature tyrannique et vindicative fit, et ce fut son dernier acte de barbarie, flageller, sur le perron du palais, l'une des plus jolies femmes de France. Quels tableaux pour un peintre!

Mais, du haut de votre tour de Priam, vous voyez le furieux Achille, toujours altéré de vengeance, traînant ignominieusement le corps d'Hector autour de ses murs qui, bientôt, vont tomber sous les efforts des Grecs. Pour former un contraste de la douleur féroce de ce vainqueur avec les tendres douleurs de la famille du vaincu, pour venger la mémoire du divin Homère d'un blasphème que nous vous révèlerons à regret, redites-nous la douleur de cette famille, trop cruellement vengée, même après tant de siècles, par ses descendans asiatiques sur des Grecs lâchement abandonnés à leur rage par l'européenne diplomatie, dont leurs ennemis se jouent avec dérision, tant la peur et la tyrannie dégradent l'homme! Descendu de la tour, vous voyez l'infortuné Priam; il marche à la tente d'Achille; le héros finit un triste repas: le monarque entré, se jette aux pieds d'Achille, les embrasse de ses mains tremblantes, et presse les mains du meurtrier de son fils. Achille étonné frémit; les guerriers interdits se regardent en silence.

« Héros chéri des dieux, s'écrie le père éploré, souviens-toi d'un père vieux comme moi, parvenu comme moi aux portes du tombeau, peut-être en ce moment des ennemis affligent sa vieillesse: en vain il cherche autour de lui le fils qui pourrait défendre ses jours..... du moins il sait que tu vis..... il espère te revoir, te serrer dans ses bras..... mais moi, tous les malheurs empoisonnent ma vie! J'avais des fils, les héros, les soutiens de mon empire; hélas! je ne les ai plus. J'en comptais cinquante, lorsque les enfans de la Grèce abordèrent sur ces rivages; l'impitoyable Mars me les a ravis presque tous. Il m'en restait un, mon appui..... Hector! mon cher Hector! il vient de tomber sous tes coups en combattant pour sa patrie!

» Ce fils, je viens te le redemander; pour racheter de toi sa dépouille, je mets à tes pieds tous mes trésors. Respecte les dieux, Achille, prends pitié de ma vieillesse, souviens-toi de ton père! hélas! je suis mille fois plus à plaindre que lui..... je suis réduit à baiser la main qui m'a ravi mon fils.»

Il dit: le souvenir d'un père réveille au cœur d'Achille la tendresse et les regrets. De la main il repousse doucement le vieillard: ils soupirent, ils gémissent tous deux. Prosterné, Priam pleure son cher Hector; Achille pleure un père qu'il ne reverra plus; il pleure l'ami fidèle, Patrocle, qu'il a perdu: la tente retentit de leurs plaintes, de leurs sanglots..... » et vous-même êtes attendri: vous vous écriez: quelle scène sublime et touchante! ô David! hâte-toi de la réaliser

avec ton admirable pinceau. Dans quelle tragédie, dans quel chef-d'œuvre romantique trouverez-vous rien de plus naturel, de plus pathétique et de plus pénétrant?

Achille attendri verse des larmes sur les cheveux blancs du vieillard; il le relève à la hâte, le prend par la main et lui dit:

« Pélée, mon père, n'a point vu, dans son palais, croître de nombreux héritiers de sa puissance: il n'eut qu'un fils, que bientôt lui raviront les destins. Du moins, si je pouvais être le soutien de ses vieux ans! mais, hélas! sur cette terre étrangère, le sort me condamne à devenir le fléau de ta vieillesse, le meurtrier de tes enfans!....

» Et toi, déplorable vieillard, l'univers vantait ta félicité..... Nul monarque n'était plus puissant que toi; point de père plus heureux!... Ranime ton courage, ne te laisse point accabler sous le poids des disgrâces..... Je te rendrai ton fils; ma mère, la fille de Nérée, est venue, au nom de Jupiter, m'en imposer la loi.... »

Achille, obéissant à l'ordre des dieux, rend à Priam le corps inanimé de son fils. Cassandre, sœur d'Hector, placée sur la tour même où vous étiez en imagination, voit son père qui le ramène sur un char; elle descend, et, courant éperdue dans la ville, elle s'écrie:

« Accourez, Troyens et Troyennes! venez voir ce qui vous reste d'Hector! Hélas! jadis, au retour des combats, vous alliez applaudir à ses triomphes: il ramenait avec lui la victoire et l'allégresse! »

Le corps entre dans le palais de Priam; Andromaque s'avance la première, et serrant dans ses bras la tête de son cher Hector, d'une voix entrecoupée par les sanglots elle s'écrie: « Tu n'es plus, cher époux! tu m'es ravi au printemps de tes jours; tu laisses dans ton palais une veuve désespérée, et ton fils, gage infortuné de nos amours!.... Il ne t'avait pas encore nommé du tendre nom de père..... Il ne vivra point pour être ton vengeur et le mien..... Hélas! tes derniers regards n'ont pas rencontré ton Andromaque, tu n'as pas tendu vers moi tes mains glacées; je n'ai point recueilli, sur tes lèvres mourantes, une tendre, une dernière parole, qui, nuit et jour retentissant dans mon cœur, eût adouci mes larmes! » Ainsi gémit Andromaque; ses femmes répondent à ses plaintes par des sanglots.

Vous y joignez les vôtres: eh bien! l'indignation va peut-être succéder à votre douleur: un welche, un barbare, a proféré ce blasphême, et dit:

« Homère n'a jamais fait répandre de pleurs; le vrai poète est celui qui remue l'âme, qui l'attendrit; les autres sont de beaux parleurs. »

Homère un beau parleur! lui, dont un de nos meilleurs poètes modernes, dont l'absence de l'Académie ne peut s'expliquer, a chanté la gloire: ce poète s'écrie:

Homère! tu n'eus point d'enfance;
Seul tu posas la borne immense
De l'art par toi seul inventé:
Ainsi tu peins le dieu de l'onde,
Il a fait trois pas, et du monde
Sa course atteint l'extrémité.

S'élançant de cimes en cimes,
Ta vaste imagination,
Des objets touchans ou sublimes,
Fit l'universelle moisson.
Le ciel, la mer, la terre antique,
Tout de ton sceptre poétique
Atteste et connaît le pouvoir;
La nature, en tes vers tracée,
Vit tout entière en ta pensée,
Du monde éblouissant miroir!
Oui, le ciel même est ta conquête,
Tu le peuplas de tous ces dieux
Que, sans efforts, créait ta tête.
Olympe immense et radieux!
Jupiter te doit son tonnerre;
Tu donnas au dieu de la guerre
Et sa lance et son char ardent.
Le monarque éternel de l'onde,
De toi, pour ébranler le monde,
Neptune reçut son trident.
. . . .
Chaque siècle à ta grande image
Apporte un tribut solennel.
Pourtant l'indigence importune
Flétrit ta vie!..... et la fortune
Cacha jusques à ton berceau;
Mais, vengeant ton ombre adorée,
Par tes chants la Grèce honorée,
Fit un autel de ton tombeau. De Chênedollé.

Les Grecs ne surent ce qu'ils faisaient, « Homère n'était qu'un beau parleur !.... »

Le vrai poète, selon cet ostrogoth, c'est Virgile : Homère, vous l'entendez, n'est qu'un beau parleur. — Et qui donc a proféré ce blasphème? — Ecoutez et gémissez!.... ce blasphémateur, c'est Voltaire, (Encyclopédie, liv. I, 2e part., p. 768, 2e col., lig. 15e et suiv.) Après cela, lisez, écoutez les dissertateurs : non! non! lisez les originaux, et jugez avec votre âme et le principe seul de l'association des idées.

Virgile, auquel le radoteur donne la palme épique, pouvait avoir autant de sensibilité qu'Homère, mais il n'avait pas une âme douée d'autant d'énergie, servons-nous du mot propre, d'autant de vie; c'est cette âme, cette vie répandue dans tout le poëme, toute la poésie d'Homère, qui se communique au lecteur, l'anime, l'agite, le transporte, le fait, en un mot, exister de la vie du poète et du héros, du personnage à la place duquel il se met. Homère, nous vous l'avons dit, avait deux et trois âmes; il en prête une à son héros, il emploie l'autre pour chanter la vie glorieuse qu'il lui donne; et, la troisième, il la réunit à l'âme du lecteur pour admirer vivement et le héros et le poète qui l'a créé.

Il est encore une réfutation sans réplique et très brieve du blasphème de Voltaire : dans l'Enéide, il n'y a pas de femmes; elles n'y sont, tout au plus, qu'épisodiques; dans l'Iliade, il y a des femmes, toutes intéressantes et toutes placées dans des situations tragiques, toutes animées de ces sentimens, de ces passions, qui font mouvoir

la machine épique; sentimens inspirés par la nature aux femmes, dans toutes leurs situations sociales : deux mères, Hécube, Andromaque, y expriment leur tendresse pour leurs enfans; deux épouses, pour les héros unis à leurs destinées; plusieurs amantes, une maîtresse, la belle Hélène; de tendres sœurs, des filles sensibles! Disons plus : non-seulement vous êtes pénétré de tous les sentimens qui émeuvent si puissamment le cœur d'une femme, mais les déesses elles-mêmes y viennent prendre part avec leurs âmes divines, douées d'une beaucoup plus grande énergie, plus vivement, plus puissamment passionnées; chacune de ces déesses, Vénus, Junon, Minerve, Thétys, y devient la mère, l'épouse, l'amante adoptive d'un héros, et partage sa destinée, sa gloire ou son infortune. L'Iliade excelle donc par le sentiment, l'âme de l'*Epopée*. Le seul reproche fondé que l'on puisse faire au poète est d'y avoir abusé de l'un de nos élémens, des faits, dans les éternels combats sans cesse renouvelés; mais son excuse se trouve dans le sujet lui-même : Homère est historien, son ouvrage est national; il est Grec, il devait à sa patrie d'immortaliser tous ses héros, et la faute commise pour son pays devient, par le sacrifice même qu'il a fait à cette patrie de la perfection de son poëme, une belle action; Homère lui-même est un héros. Un anticomane vous donnerait une raison plus forte, mais plus froide, pour autoriser ces combats. Alors, les armées livraient peu de batailles; les combats journaliers sous les murs de Troie n'étaient que des duels, des mêlées éparses de quelques vingtaines de guerriers, et, de nos jours, les combats de ces peuples ne seraient que des escarmouches.

Et puisque nous avons escarmouché contre les enthousiastes de Voltaire, par générosité même, et parce que deux crimes de lèze-majesté poétique ne peuvent faire subir qu'une même peine, observez que Voltaire, comme critique, était partial, injuste, plein de prévention et de mauvaise foi. Il n'a pas, sous le vain prétexte de défendre une langue, depuis perfectionnée, respecté davantage la majesté cornélienne. Dans son commentaire sur Corneille, il fait subir à ce poète, à son spectre glorieux, le supplice de l'estrapade intellectuelle; l'élevant d'abord aux nues, puis le laissant retomber violemment, de cette hauteur, sur les épines grammaticales. Corneille est l'un des premiers émules d'Homère.

Plusieurs personnes préfèrent, à son Iliade, l'Odyssée, récit des erreurs ou des voyages d'Ulysse, et des combats de fidélité de son épouse, la sage Pénélope, contre les poursuivans qui s'installent dans son palais, et gaspillent, dans les fêtes et les festins, tous ses trésors; cette préférence n'est pas étonnante : au premier aspect, l'Odyssée présente plus de tableaux de famille, l'action est moins importante, mais elle a pour vous plus d'intérêt; vous pouvez plus aisément prendre le rôle de l'un des personnages, selon votre sexe et votre rang : les sentimens sont mieux à la portée de nos âmes bourgeoises. Ulysse errant, déguisé, n'est plus qu'un pauvre aventurier comme nous pourrions l'être tous, si la guerre civile nous proscrivait; mais conservant sous ses haillons la noblesse des sentimens d'un roi déchu,



mais soutenu par l'espoir de l'être encore, de reprendre ce sceptre, cette couronne, misérables hochets dont tant d'hommes sont avides, et que presque tous les autres regardent comme la baguette talismanique avec laquelle on peut, à son gré, faire apparaître le bonheur.

Mais c'est juger l'Odyssée comme un roman, et non comme un poëme épique, dont il n'a pas toutes les qualités. Les anciens eux-mêmes le jugeaient ainsi.

« L'Odyssée, dit Longin, auteur d'un Traité du Sublime (*voyez* ce mot), très mal traduit par Boileau, mais étrangement embelli par La Harpe, car leurs traductions n'ont pas l'air d'avoir un même texte; la prose de Despréaux est plate; mais La Harpe trompe le lecteur en mettant le certificat des guillemets, qui cachent l'infidélité; l'Odyssée, dit Boileau, se passe en narrations, selon le génie de la vieillesse.

L'Odyssée, dit La Harpe, est le déclin d'un beau génie, qui, en vieillissant, commence à aimer les contes.

Laissons le charlatan La Harpe et le faux brillant de sa paraphrase, pour nous en tenir au fidèle Boileau, mais moderné par nous, indigne.

« On peut comparer Homère, dans cet ouvrage, au soleil couchant; il a toujours la même grandeur, mais moins d'ardeur et d'éclat. Il n'a plus ce ton élevé (la bouche qui sonne de grandes choses); il n'a plus de ce sublime de l'Iliade qui, marchant toujours d'un pas ferme, ne prend point de repos; plus de ces mouvemens précipités, plus de passions qui se succèdent, se combattent; son discours même a perdu cette rapidité nécessaire à l'action dramatique, ornée de tant d'images naïves. C'est le reflux d'un génie qui, comme le grand Océan, abandonne ses rivages. Il se perd dans des fictions incroyables.... mais cette vieillesse est la vieillesse d'Homère. »

La Harpe, parlant seul, dit, en répétant Longin : « Je ne vois, dans l'Odyssée, ni ces grands tableaux, ni ces grands caractères, ni ces scènes dramatiques, ni ces descriptions remplies de feu, ni cette éloquence des sentimens, ni cette force de passions, qui font de l'Iliade un tout plein d'âme et de vie. »

En écartant les redondances, vous voyez que l'Odyssée n'est plus l'heureux mélange de nos quatre élémens; plus d'action grande, importante, mais de simples faits romanesques, héroïques; plus d'images sublimes, plus de sentimens pathétiques, par suite nécessaire, moins de pensées.

Quittons donc l'Odyssée, qui toutefois conserve sur l'Iliade la supériorité pour l'intérêt, parce qu'il y a moins de personnages qui partagent l'attention, toute concentrée sur le héros, son fils, sa fidèle épouse, son ami, même son chien : c'est un tableau de famille que nous laissons pour passer à l'Énéide, et, notre règle à la main, essayons de le juger, en citant toujours les professeurs, parmi lesquels Voltaire ne parle de l'Odyssée que pour dire « que cet œuvre est le père des poëmes modernes, le Morgante, les deux Rolands, amoureux et furieux : » noble postérité!

« L'Énéide, dit M. Le Mercier a pour sujet un homme (disons

plus épiquement un prince fugitif de Pergame ou d'Ilion, nom encore plus épique), portant ses dieux et ses destins dans le Latium ; il cherche une patrie, et *médite l'établissement salutaire d'une législation religieuse et conservatrice.* »

Ah! MM. les professeurs, que vous êtes exacts! voici le sujet, c'est le poète qui parle, nous traduisons littéralement :

« Je chante le guerrier, les armes (les faits militaires), et l'homme qui le premier, fuyant les rivages de Troie par l'ordre du destin, vint en Italie sur les côtes de Lavinie. *Multum ille,* il était considérable (puissant), et jeté sur le continent et sur la mer par la force des dieux, la colère vindicative de Junon, il souffrit beaucoup, ainsi que dans les combats, tandis qu'il fondait une ville, établissant ses dieux pénates dans le Latium, d'où la race des Latins, les pères Albains et les murs élevés de Rome. »

Où voyez-vous cette fiction : Il médite l'établissement salutaire d'une législation religieuse et conservatrice? Enée, personnage très peu remarquable dans les poëmes d'Homère, n'était pas si grand politique; il n'était même pas un personnage suffisamment héroïque; il était trop pieux pour avoir de grandes passions épiques; il voulait s'établir en Italie, mais ce but ne peut être celui d'une action d'une grandeur, d'une importance universelle. Le sujet est vague, indécis, pendant toute la durée du poëme; sans importance universelle, ni relative. Les Romains mêmes ne croyaient pas qu'Énée fût leur fondateur : aucun monument ne le leur apprenait; ils savaient très bien que leurs ancêtres étaient un ramas de brigands rassemblés par deux frères aventuriers, enfans trouvés vagissans sur l'herbe par la femme d'un berger, femme à laquelle son libertinage avait fait donner, dit-on, le nom de louve; frères qui, par conséquent, n'avaient pas le moindre rapport avec cet Enée, débarqué long-temps auparavant en Italie. La fable démentie par la vérité basée sur des preuves monumentales (les groupes nombreux de Rémus et Romulus) perdait toute espèce d'intérêt, et c'est une règle de plus pour l'invention de l'action; sa vraisemblance dans sa fiction, ou la vraisemblance de la fiction jointe à la réalité; mais, du moins, amène-t-elle une moralité. Vous y voyez une millième preuve de l'existence d'un Dieu punisseur qui rend les enfans pleiges des crimes de leurs pères, et vous voyez encore dans l'avenir la postérité des Grecs vainqueurs soumise par les Romains, descendans des vaincus.

Virgile, continuateur d'Homère, voulut donner de l'intérêt à sa fable épique, en la rattachant à la fondation de Rome; mais lui-même était trop instruit pour y croire; et cette statue de bronze d'une louve allaitant les deux jumeaux, placée dans le milieu de Rome, démentait sa fiction, lui ôtait tout intérêt. Cette louve était une allusion aux mœurs de Laurentia, qui peut-être même était leur mère, car dès lors, sans doute, une femme savait duper son mari.

Aussi, quelle différence dans l'inspiration des deux génies! Virgile n'a pour muse que la flatterie, Homère a l'amour de la patrie : quelle différence dans la grandeur et l'intérêt de l'action. Dans l'Iliade, les

deux peuples les plus puissans de l'univers alors connu, les Grecs européens et les Troyens asiatiques, luttent, les premiers pour la gloire et la vengeance, les seconds pour leurs foyers et leurs autels (*pro aris et focis*), autels et foyers menacés d'une ruine, d'un anéantissement accompli. *Ubi Troja fuit!* où était Ilion? Dans l'Enéide, épisode ou suite de l'Iliade, c'est un prince, chef des tristes restes des vaincus, qui, fugitif, sans asile, erre sur les mers, reçoit, sur les côtes d'Afrique, l'hospitalité d'une reine puissante, lui inspire pieusement de l'amour, la possède et l'abandonne à la mort, pour aller débarquer sur les rivages de l'Italie, plus fertile, où ce chef guerrier combat des peuples à demi-sauvages et moins expérimentés que lui. M. Le Mercier dit : « Les amours d'Enée et de Didon ne pourraient être retranchés de l'Enéide sans préjudice pour la fable, à laquelle l'auteur a su les identifier, en les liant aux principes des haines de Rome et de Carthage: » mais les siècles écoulés entre les évènemens, et le défaut de rapports entre les Romains et le fugitif Enée, leur prétendu fondateur, rendaient cette imagination absurde. Virgile a fait comme nos romanciers modernes, qui sèment çà et là le mot *historique;* il a lié monstrueusement le roman à l'histoire, et cette union incestueuse n'enfante que des monstres : odieux l'un à l'autre, le roman et l'histoire se combattent, se repoussent, comme l'erreur et la vérité; leur union durable est impossible.

Certes, les Carthaginois ne se battaient pas pour venger, après des siècles, leur ancienne reine Didon, mère d'une *illégitime* dynastie, mais pour l'empire des mers.

La supposition est aussi raisonnable que l'eût été celle de M. Gaillard, auteur de la Rivalité de la France et de l'Angleterre, s'il lui avait donné pour principe l'abandon d'une fille d'Ossian ou de Fingal par un prince gaulois : les peuples ont souvent la folie d'épouser les querelles de leurs rois vivans; ils se sacrifient pour venger leurs injures comme chefs de la nation; mais une reine!..... une reine morte il y avait plusieurs siècles, une reine qui s'était attiré son sort en allant tête à tête dans une grotte avec un dévôt!.... Les Carthaginois n'étaient pas si bêtes, et leur foi punique devait leur faire pardonner, si ce n'est applaudir, l'infidélité du libertin, mais pieux Enée, qui d'ailleurs apaisa les dieux par tant de sacrifices, qu'ils devaient étouffer les haines de Carthage.

Ce défaut de grandeur, d'importance universelle de l'action même, écarté par la supposition qu'Enée fut réellement le fondateur de Rome, combien cette *Epopée* pâlit encore auprès de l'Iliade! car, redisons-le, point de femmes : Didon n'est qu'épisodique; pour la rendre inhérente au poëme, il ne fallait pas la brûler, comme la veuve du Malabar, sur un bûcher, mais l'allier à Turnus ou bien à ses aïeux; alors l'enchaînement des faits nous ramenait à la fameuse guerre punique : la fiction n'était point absurde; dans l'éternité passée, le syncronisme historique ne dictait pas ses ordres à la libre *Epopée*. Quel docte antiquaire pourrait même prouver que tous les héros d'Homère étaient contemporains? Mais de quoi nous aviser de con-

seiller Virgile? Prenons l'Enéide tel qu'il ou qu'elle est; il y a duplicité d'action; d'abord, l'établissement en Italie, puis la guerre contre Turnus : Virgile lui-même en convient par l'organe de son traducteur Delille.

> O muse! c'est à toi *maintenant* de me dire
> Quels rois du Latium se partageaient l'empire.

Ce maintenant vous dit, pour peu que vous ayez quelques notions militaires, ne fussiez-vous que simple caporal ou grenadier, qu'Enée dut d'abord s'établir en Italie, assurer ses quartiers et ses vivres, car il n'a plus de flotte, les vaisseaux phrygiens sont changés en nymphes, fiction inopportune, et blâmée parM. Le Mercier, « parce que, dit-il, la mythologie n'admet pas les métamorphoses d'êtres inanimés en êtres animés »; cependant, les vaisseaux ont une sorte de vie; de plus, en fait de fiction, on n'a peut-être pas le droit d'être sévère; mais il n'importe à notre action épique : la duplicité, l'établissement d'Enée, suffisant aux Romains, puis la guerre avec les voisins, qui pouvaient, il y avait de la place pour tous, faire la paix; cette duplicité nuit à l'intérêt, le détruit; elle coupe l'Enéide en deux parts, et La Harpe vous dit : « La marche des six premiers livres est belle, celle des six derniers est languissante; » il avait dit avant : « Le caractère du héros est absolument irrépréhensible, mais froid et point dramatique. » La Harpe, dévot, put employer le mot irrépréhensible pour un pieux aventurier qui trompait une reine; mais, vrai philosophe, ami de l'humanité, de la justice et du bon sens, il eût dit que la trahison, la perfidie d'Enée, non-seulement était repréhensible, mais très criminelle; et lorsque cet homme, amoureux à froid, de plus dévot, et par conséquent cafard, abuse la malheureuse Didon avec la restriction mentale d'un abandon auquel il est bien décidé; certes, il mérite tout le mépris des âmes nobles et généreuses, et ce n'est point en lui qu'il faut chercher l'homme qui médite l'établissement salutaire d'une législation religieuse et conservatrice : la corruption des mœurs détruit tous les établissemens politiques, loin de les conserver. Enée n'était capable que de fonder de ces monastères mi-partie masculins et féminins, où, sous le voile de la religion, des initiés jouissaient sur la terre de la vie heureuse, en attendant que des cérémonies faites *in articulo mortis*, à l'article de la mort, leur assurassent l'éternelle félicité.

Le pieux, le *lacrymant* Enée, *Æneas lacrymans*, Enée, qui avait les yeux dans les larmes ou les larmes dans les yeux, le fourbe Enée n'a donc pas le caractère irrépréhensible, encore moins héroïque, et nous l'abandonnerions, si nous n'étions obligés, comme votre Cicérone littéraire, de vous analyser le jugement du blasphémateur d'Homère, de Voltaire, qui dit :

« On sait combien de larmes fit verser à l'empereur Auguste, à Livie, à tout le palais, ce demi-vers : *Tu Marcellus eris!* tu seras Marcellus! » Mais ce n'était que du charlatanisme de courtisan, ce Marcellus ne tenait point à la famille épique de l'Enéide comme Astianax, il n'apparaissait que dans la phantasmagorie infernale aux

yeux d'Enée, pour flatter ses prétendus descendans. Ce Marcellus n'a pas même l'intérêt, dans l'Enéide, que pourrait avoir, dans un poëme sur la Restauration, notre aimable et respectable M. M..., ce vigoureux champion du beau gothique et qui trépigne, se frotte les mains d'allégresse, lorsqu'il voit apparaître le fantôme dont il est épris, la monarchie pure. Sans doute la mort de ce brave don Quichotte de l'ancien régime ferait verser plus de larmes naturelles et méritées, des yeux de ses amis, que l'apparition de l'ancien Marcellus, tant admiré par Voltaire, aux yeux d'Enée, des lecteurs de l'Enéide en général.

Son blasphème incroyable, « Homère n'a jamais fait répandre de pleurs! » ce blasphème est précédé d'assertions dignes de lui; voici la plus frappante :

« Il me semble que le second livre de l'Enéide, le quatrième et le sixième, sont autant au-dessus de tous les poètes grecs et de tous les latins, sans exception, que les statues de Girardon sont supérieures à toutes celles que l'on fit avant lui. »

Concédons sans débat les trois livres, mais cette moitié des six premiers ne suffisait pas pour soutenir la machine épique dont l'autre moitié n'a plus de mouvement. « Le quatrième, dit encore Voltaire, est tout rempli de vers touchans, qui font verser des larmes à ceux qui ont de l'oreille et du sentiment. » Il nous semble qu'il aurait fallu dire, qui ont des yeux, car l'harmonie poétique ne fait pas pleurer. Didon s'écrie :

« Vous avez espéré, perfide, dissimuler un tel forfait, et pouvoir quitter ces rives en secret; ni notre amour, ni notre main, ni Didon, qui va mourir d'un cruel trépas, ne vous retiennent!.... » Elle monte furieuse sur le bûcher, elle tire le glaive dardanien, présent qu'elle n'avait pas demandé pour cet usage. »

Pleurez-vous, lecteur qui avez de l'oreille et des sentimens? nous ne le croyons pas.

Ce n'est pas sur ce ton que soupirait Tibulle,

ni que gémissait Andromaque, Hécube, Cassandre et la belle Hélène, beaucoup plus naturelles et plus touchantes. Notre Africaine est une virago furibonde, *furibunda*, dit le poète, et qui fait de l'esprit sur un glaive dardanien (qu'importe le lieu de sa fabrique), et cela lorsqu'il fallait émouvoir, dans cette froide pensée, presque bête : « Présent que nous n'avions pas demandé pour cet usage. » La réflexion peut être naturelle, mais elle est trop réfléchie, si l'on peut dire; ce n'était pas le moment : lorsque la furibonde Didon monte sur le bûcher et tire le glaive *dardanien*, elle l'a déjà vu, touché, porté; d'autres pensées, à l'instant où sa lame va lui percer le cœur, doivent frapper son esprit : c'est Enée tout entier qui doit remplir son âme; et vous, lecteur, ne versez pas de larmes, non plus que vous n'en auriez versé sur le malheureux Werther, s'il s'était avisé de vous dire que le pistolet avec lequel il allait se brûler sottement la cervelle était de Versailles ou de Solingen, et qu'il ne l'avait pas reçu pour se tuer, mais pour se défendre. Vos larmes sont d'ailleurs repoussées par l'épithète très déplacée *furibunda*, car ici,

D'un mot hors de son lieu vous sentez le pouvoir;

et tous les *Æneas lacrymans*, toutes les larmes que le sensible Virgile met dans ses vers, ne vous en font pas verser plus qu'Homère par les scènes déchirantes qu'il met sous vos yeux; et c'est là le grand art épique : ce n'est pas dans le style que les larmes doivent être, c'est dans le sujet et le cœur des personnages. Si notre jugement vous paraît trop sévère, écoutez La Harpe :

« Un roi Latinus qui n'est pas le maître chez lui, ne sait pas même avoir une volonté (ces rois soliveaux sont rares), roi qui, après avoir très bien reçu les Troyens, laisse la reine Amata et Turnus leur faire la guerre.... Une Lavinie, personnage nul et muet.... (certes, le mutisme ne convient guère à l'*Epopée*); des personnages absolument ignorés. Enfin, et la réflexion du maître confirme ce que nous avons dit du choix des noms, première partie), lorsque vos oreilles sont encore frappées des noms d'Ajax, Hector, Agamemnon, Achille, Patrocle ou Diomède, les noms de Missape, d'Ufens et Tarchon, sont bien insignifians.... » bien plats, même : ici, la puissance si forte de l'association des idées et des noms, mère de tant de préjugés favorables, devient non-seulement nulle, l'effet est même ridicule; pas un romain connu ne s'appela Tarchon; mais ces noms offraient au poète des dactyles et des spondées, *Missapa, Tarchon!* (*V.* Noms, 2e partie.)

Mais ne nous écartons pas de notre système, de ne vous offrir jamais que ce qu'il y a, dans les ouvrages soumis à votre jugement, d'agréable ou d'utile; notez que Virgile fut le plagiaire le plus hardi de tous les plagiaires : il prenait son bien partout où il le trouvait, et ce bien, c'était toutes les beautés poétiques qui pouvaient entrer dans sa composition épique, et de plus, des vers et des suites de vers traduits des poètes grecs, ou copiés de tous les poètes latins antérieurs; imitez-le hardiment dans votre *Epopée* de la Liberté conquise. Les plus beaux édifices modernes de Rome sont construits des débris d'édifices antiques : on ne les en admire pas moins, parce que l'ensemble est imposant; et si votre *Epopée* mérite cette épithète, on vous pardonnera l'emploi que vous aurez fait de matériaux pris dans toutes les *Epopées* précédentes, et non-seulement vous serez pardonné, mais vous serez loué, si vous exhumez les morts pour leur demander ce qu'ils ont de bon et de beau : furetez les bibliothèques, ouvrez, parcourez, lisez tous les bouquins en parchemin, en maroquin noir, en galuchat; tout est bon à la sagacité perscrutatrice : ne vous rebutez pas; Horace a recueilli de l'or dans le fumier d'Ennius.

Ce conseil de lire toutes les *Epopées*, toutes les poésies, tout ce qui peut vous offrir quelque parcelle d'élémens *adaptables* à votre grande mosaïque, avant de l'entreprendre, terminera notre poétique, qui pouvait former un in-folio, si nous avions seulement extrait les jugemens portés sur les poëmes, depuis ceux d'Homère jusqu'à la Henriade, et c'est à regret que nous quittons un sujet d'un si grand intérêt; mais vous avez un meilleur maître dans M. Le Mercier, qui vous offre deux volumes, dont nous extrairons encore, et successivement, ce qui regarde les différentes parties du poëme épique et ses vingt-quatre

règles (*voyez* GÉNIE, INTÉRÊT, MERVEILLEUX, MORALITÉ, SUBLIME, etc.); un maître impérieux l'a dit :

Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire.

Il faut donc nous borner à ces pages, déjà trop nombreuses, peut-être; puis revenir à notre grand principe; son application à l'*Epopée* vous dit qu'un poëme épique parfait doit vous offrir :

L'heureux mélange des quatre élémens littéraires, les faits, les images, les pensées et les sentimens, créés par le génie, rassemblés par l'étude, son suppléant, choisis par le bon goût, employés par le bon sens, d'après les lois de l'ordre, le premier ministre du Créateur ou du poète épique, son émule. Il ne pourrait avoir d'autre et de plus noble, de plus utile but, que celui d'associer intimement, inséparablement, comme l'ont fait tous les grands poètes, les idées de crime et de malheur, de bonheur et de vertu. (*Voyez* POEME.)

FIN DU TOME TROISIÈME.

Erratum.

Tome II, page 446, ligne 6, dessus, *lisez* là dessus.

